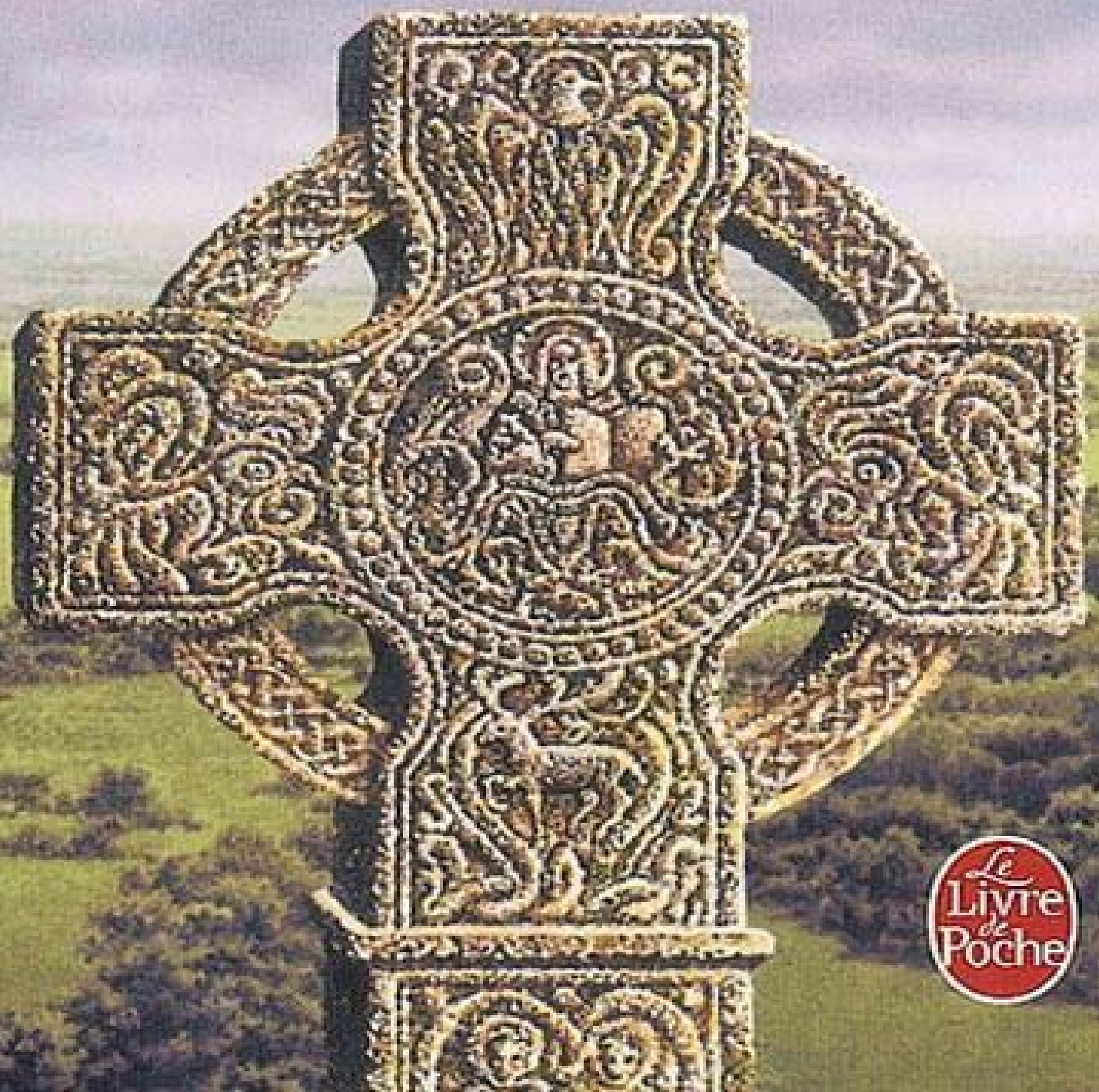


BERNARD CORNWELL

L'Ennemi de Dieu

*La Saga du roi Arthur ***

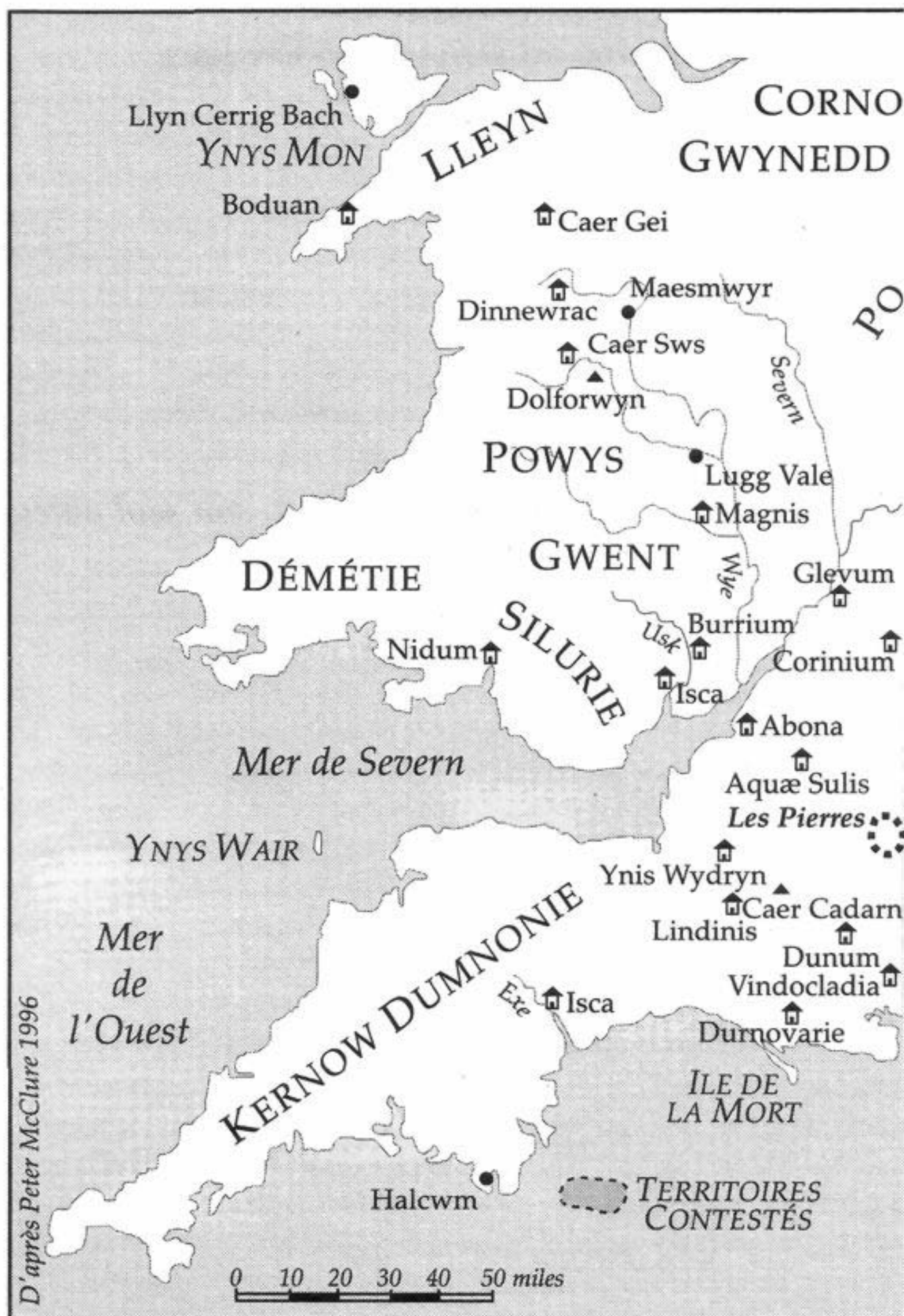


Bernard Cornwell

L'ennemi de Dieu
La saga du roi Arthur **
(Enemy of God,
A novel of Arthur)

1996





VIE

Mer de Germanie

WYS

Ratae

LLÆGYR

GWENT

Londres

Tamise

Pontes

Callewa

Caer Ambra

Venta

Territoires
belges

Palais
Marin

YNYS WIT

Mur
d'Hadrien

RHEGED

ELMET

CORNOVIE

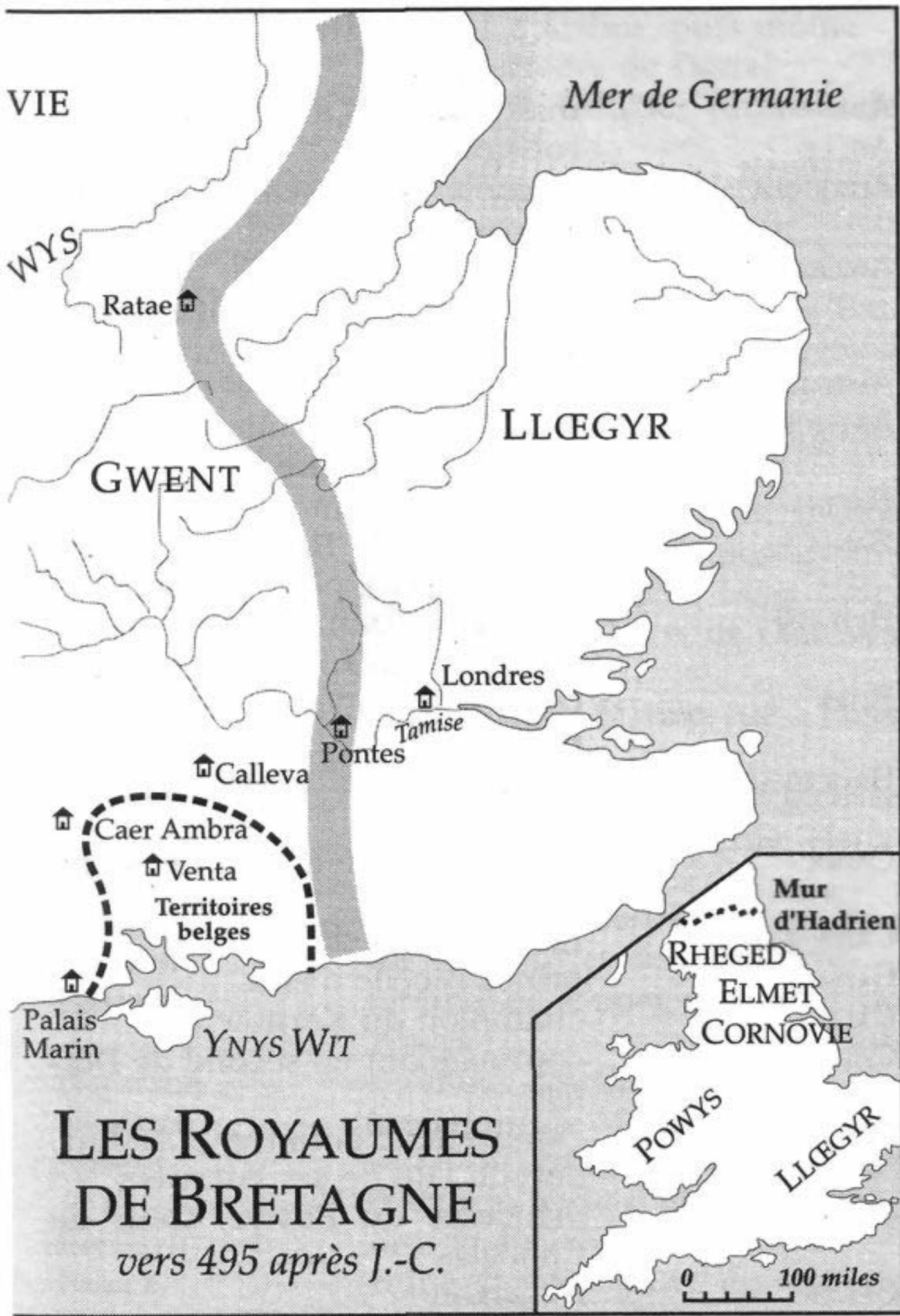
POWYS

LLÆGYR

LES ROYAUMES DE BRETAGNE

vers 495 après J.-C.

0 100 miles



PERSONNAGES

ADE	maîtresse de Lancelot
AELLE	roi saxon
AGRICOLA	seigneur du Gwent, au service du roi Tewdric
AILLEANN	ancienne maîtresse d'Arthur, mère de ses fils jumeaux, Amhar et Loholt
AMHAR	fils bâtard d'Arthur de l'Ailleann
ARTHUR	seigneur de Dumnonie et protecteur de Mordred
BALIN	guerrier d'Arthur
BAN	ancien roi de Benoïc (royaume de Bretagne), père de Lancelot
BEDWIN	évêque de Dumnonie, principal conseiller du roi
BORS	cousin de Lancelot, son champion
BROCHVAEL	roi du Powys après l'époque d'Arthur
CADOC	évêque chrétien, réputé saint, reclus
CADWALLON	roi du Gwynedd
CADWY	prince rebelle d'Isca
CALLYN	champion du Kernow
CAVAN	commandant en second de Derfel
CEI	camarade d'enfance d'Arthur, devenu l'un de ses guerriers
CEINWYN	princesse du Powys, sœur de Cuneglas
CERDIC	roi saxon
CULHWCH	cousin d'Arthur, l'un de ses guerriers
CUNEGLAS	roi du Powys, fils de Gorfyddyd
CYTHRYN	magistrat de Dumnonie, conseiller
DERFEL CADARN	le narrateur, né d'un Saxon, guerrier

	d'Arthur, puis moine
DIAN	petite dernière de Derfel
DINAS	druide de Silurie, jumeau de Lavaine
DIWRNACH	roi irlandais du Lleyn, pays jadis appelé Henis Wyren
EACHERN	lancier de Derfel
ELAINE	mère de Lancelot, veuve de Ban
EMRYS	évêque de Dumnonie, succède à Bedwin
ERCE	mère de Derfel, également appelée Enna
GALAHAD	demi-frère de Lancelot, prince de Benoïc (royaume perdu)
GORFYDDYD	roi du Powys tué à Lugg Vale, père de Cuneglas et de Ceinwyn
GUENIEVRE	épouse d'Arthur
GUNDLEUS	ancien roi de Silurie, tué à Lugg Vale
GWENHWYVACH	sœur de Guenièvre, princesse du royaume (perdu) de Henis Wyren
GWLYDDYN	serviteur de Merlin
GWYDRE	fils d'Arthur et de Guenièvre
HELLEDD	femme de Cuneglas, reine du Powys
HYGWYDD	serviteur d'Arthur
HYWEL	intendant de Merlin
IGRAINE	reine du Powys après le temps d'Arthur, épouse de Brochvael
IORWETH	druide du Powys
ISEULT	reine du Kernow, épouse de Marc
ISSA	lancier de Derfel, puis son second
LANCELOT	roi de Benoïc en exil
LANVAL	guerrier d'Arthur
LEODEGAN	roi en exil de Henis Wyren, père de Guenièvre et de Gwenhwyvach
LIGESSAC	traître en exil
LOHOLT	fils bâtard d'Arthur, jumeau d'Amhar
LUNETE	d'abord compagne de Derfel, par la suite servante de Guenièvre
MAELGWYN	moine de Dinnewrac
MALAINÉ	druide du Powys
MARC	roi du Kernow, père de Tristan

MELWAS	roi des Belges en exil
MERLIN	grand druide de Dumnonie
MEURIG	Edling (prince héritier) du Gwent, puis roi
MORDRED	roi de Dumnonie, fils de Norwenna
MORFANS	dit « l’Affreux », guerrier d’Arthur
MORGANE	sœur aînée d’Arthur, ancienne grande prêtresse de Merlin
MORWENNA	filles aînée de Derfel
NABUR	magistrat chrétien de Durnovarie
NIMUE	maîtresse de Merlin et grande prêtresse
NORWENNA	mère de Mordred, tuée par Gundleus
ÆNGUS MAC AIREM	roi irlandais de Démétie, l’ancienne Dyfed
PEREDUR	fil de Lancelot et d’Ade
PYRLIG	barde de Derfel
RALLA	servante de Merlin, femme de Gwlyddyn
SAGRAMOR	commandant numidien d’Arthur, Seigneur des Pierres
SANSUM	évêque de Dumnonie, supérieur de Derfel à Dinnewrac
SCARACH	femme d’Issa
SEREN	filles cadette de Derfel
TANABURS	druide de Silurie, tué par Derfel après Lugg Vale
TEWDRIC	roi du Gwent, père de Meurig, plus tard reclus chrétien
TRISTAN	Edling (prince héritier) du Kernow, fils de Marc
TUDWAL	novice à Dinnewrac
UTHER	le Grand Roi disparu de Dumnonie, grand- père de Mordred

NOMS DE LIEUX

Les noms suivis d'un astérisque sont attestés dans l'histoire.

ABONA	Avonmouth, Avon
AQUAE SULIS	Bath, Avon
BENOÏC	royaume de Bretagne (Armorique), perdu au profit des Francs
BODUAN	Garn Boduan, Gwynedd
BROCÉLIANDE	royaume breton survivant en Armorique
CAER AMBRA*	Amesbury, Wiltshire
CAER CADARN*	South Cadbury Hill, Somerset
CAER GEI*	capitale du Gwynedd, Galles du Nord
CAER SWS*	capitale de Gorfyddyd. Caersws, Powys
CALLEVA	Silchester, Hampshire
CORINIUM	Cirencester, Gloucestershire
CWM ISAF	près de Newton, Powys
DINNEWAC*	monastère du Powys
DOLFORWYN	près de Newton, Powys
DUN CEINACH	Haresfield Beacon, près de Gloucester
DUNUM	Hod, Hill, Dorset
DURNOVARIE	Dorchester, Dorset
ERMID'S HALL*	près de Street, Somerset
GLEVUM*	Gloucester
HALCWM*	Salcombe, Devon
ISCA Dumnonie	Exeter, Devon
ISCA Silurie	Caerleon, Gwent
LINDINIS	Ilchester, Somerset
LLÆGYR	partie de la Grande-Bretagne occupée par les

	Saxons, littéralement « les terres perdues ».
	En gallois moderne, <i>Llægr</i> veut dire
	Angleterre
LLYN CERRIG BACH	lac des Petites Pierres, l'actuelle Valley
	Airfield, Anglesey
LUGG VALE*	Croix de Mortimer, Hereford et Worcester
MAGNIS	Kenchester, Hereford et Worcester
NIDUM	Neath, Glamorgan
PONTES	Staines, Surrey
RATAE	Leicester
LES PIERRES	Stonehenge
LE TOR	Glastonbury Tor, Somerset
VENTA*	Winchester, Hampshire
VINDOCLADIA	fort romain près de Winborne Minster,
	Dorset
YNYS MON	Anglesey
YNYS TREBES*	capitale perdue de Benoïc, Mont-Saint-
	Michel, France
YNYS WIT	île de Wight
YNYS WYDRYN	Glastonbury, Somerset

PREMIÈRE PARTIE
LA ROUTE DE TÉNÈBRE

Aujourd'hui, j'ai pensé aux morts.

C'est le dernier jour de l'année ancienne. Les fougères de la colline ont bruni, les ormes, au fond de la vallée, ont perdu leurs feuilles, et l'abattage hivernal du bétail a commencé. Ce soir, c'est la veille de Samain.

Cette nuit, le rideau qui sépare les morts des vivants va frémir, s'effiloche et finalement disparaître. Cette nuit, les morts vont franchir le pont des épées. Cette nuit, les morts vont quitter les Enfers pour venir dans ce monde, mais nous ne les verrons pas. Ce ne seront que des ombres dans la ténèbre, de simples courants d'air dans une nuit sans vent, mais ils seront là.

Monseigneur Sansum, le saint qui dirige notre petite communauté de moines, se gausse de cette croyance. Les morts, assure-t-il, n'ont pas de corps spectraux ni ne sauraient franchir le pont des épées : ils gisent plutôt dans leurs froides sépultures, où ils attendent la venue de Notre Seigneur Jésus-Christ. Il est bon, dit-il, de se souvenir des morts et de prier pour leurs âmes immortelles, mais leurs corps ne sont plus. Ils sont corrompus. Leurs yeux ont fondu pour ne laisser dans leurs crânes que des trous noirs, la vermine liquéfie leur bedaine et la moisissure recouvre leurs ossements. Le saint nous l'assure : les morts ne viennent pas troubler les vivants à la veille de Samain. Pourtant, cette nuit, il prendra soin de laisser une miche de pain à côté de l'âtre du monastère. Il prétextera quelque étourderie, mais il y aura tout de même cette nuit une miche de pain et une cruche d'eau à côté des cendres de la cuisine.

Quant à moi, je laisserai davantage. Une coupe d'hydromel et une tranche de saumon. Ce sont de menus présents, mais tout ce que je puis me permettre, et cette nuit je les placerai dans l'ombre, à côté de l'âtre, avant de rejoindre ma cellule de moine et accueillir les morts qui viendront dans cette maison glaciale sur cette colline pelée.

Je nommerai les morts. Ceinwyn, Guenièvre, Nimue, Merlin, Lancelot, Galahad, Dian, Sagamor ; la liste couvrirait deux parchemins. Ils sont si nombreux. Leurs pas ne

déplaceront pas un fétu de paille sur le sol ni n'effraieront les souris qui nichent dans le toit de chaume du monastère ; l'évêque Sansum lui-même sait bien que les chats feront le gros dos et siffleront depuis les recoins de la cuisine tandis que les ombres qui ne sont point des ombres s'approcheront de l'âtre pour y trouver les offrandes qui les dissuadent d'accomplir des méfaits.

Aujourd'hui, j'ai donc pensé aux morts.

Je suis vieux maintenant, peut-être aussi vieux que l'était Merlin, mais loin d'être aussi sage. Je crois que l'évêque Sansum et moi sommes les seuls survivants de la grande époque, et moi seul m'en souviens avec tendresse. Peut-être d'autres vivent encore. En Irlande, peut-être, ou dans les friches au nord de Lothian, mais je ne les connais pas. Pourtant, je sais une chose : si d'autres vivent encore, alors eux, comme moi, reculent devant l'arrivée de la ténèbre comme les chats se font tout petits face aux ombres de cette nuit. Tout ce que nous aimions est brisé ; tout ce que nous avons fait est abattu, et tout ce que nous avons semé, les Saxons l'ont récolté. Nous autres, Bretons, nous accrochons aux terres hautes de l'ouest et parlons de revanche, mais il n'est point d'épée pour affronter une grande ténèbre. À certains moments, qui ne reviennent que trop fréquemment ces temps-ci, mon seul désir est d'être avec les morts. Monseigneur Sansum m'en félicite et m'assure que c'est fort bien ainsi : je dois brûler d'être au ciel à la droite de Dieu, sans imaginer pour autant accéder au ciel des saints. J'ai trop péché et je crains donc l'Enfer, mais j'espère encore, contre ma foi, rejoindre plutôt les Enfers. Car là-bas, sous les pommiers d'Annwn et de ses quatre tours, attend une table chargée de victuailles autour de laquelle se pressent les spectres de tous mes vieux amis. Merlin sera enjôleur, sentencieux, grognon et moqueur. Galahad enragera d'être interrompu, et Culhwch, las de tant de parlotes, volera une grosse portion de bœuf en imaginant que personne ne le voit. Et Ceinwyn sera là-bas, cette chère et adorable Ceinwyn, ramenant la paix où Nimue a semé le trouble.

Mais j'ai le malheur de respirer encore. Je vis tandis que mes amis festoient, et tant que je vivrai j'écirai cette histoire

d'Arthur. J'écris pour le compte de la reine Igraine, la jeune épouse du roi Brochvael de Powys, qui est le protecteur de notre petit monastère. Igraine voulait savoir tous les souvenirs que j'avais gardés d'Arthur, et je me suis mis à coucher par écrit ces récits, mais l'évêque Sansum désapprouve mon entreprise. Il dit qu'Arthur était l'ennemi de Dieu, un rejeton du démon, alors j'écris dans ma langue maternelle, le saxon, que le saint n'entend pas. Igraine et moi lui avons expliqué que j'écris l'Évangile de Notre Seigneur Jésus-Christ dans la langue de l'ennemi. Peut-être nous croit-il, peut-être attend-il l'heure de démasquer la supercherie et de me châtier.

J'écris tous les jours. Igraine se rend fréquemment au monastère pour prier Dieu d'accorder à sa matrice la bénédiction d'un enfant ; et, ses prières terminées, elle emporte les parchemins terminés et les fait traduire en breton par le clerc de justice de Brochvael. Je crois qu'elle change l'histoire, pour faire un Arthur plus proche de son désir, mais peut-être est-ce sans grande importance, car qui lira jamais ce récit ? Je suis tel un homme qui dresse un mur d'argile pour résister à l'inondation qui menace. La nuit vient, où plus personne ne lira. Il n'y aura plus que des Saxons.

Ainsi, j'écris sur les morts, et l'écriture tue le temps en attendant que je les puisse rejoindre ; en attendant l'heure où frère Derfel, l'humble moine de Dinnewrac, sera de nouveau seigneur Derfel Cadarn, Derfel le Puissant, champion de Dumnonie et ami cher d'Arthur. Mais aujourd'hui je ne suis qu'un vieux moine transi de froid qui griffonne ses souvenirs de la seule main qu'il lui reste. Et ce soir, c'est la veille de Samain, et demain commence l'année nouvelle. L'hiver arrive. Les feuilles mortes s'amoncellent contre les bordures de haies ; on aperçoit des grives dans les chaumes, les goélands ont fui la mer pour l'arrière-pays et les bécasses se rassemblent sous la pleine lune. C'est une bonne saison, me dit Igraine, pour écrire sur le passé, et elle m'a apporté une nouvelle liasse de peaux, un flacon d'encre fraîchement mélangée et un faisceau de plumes. Parlez-moi d'Arthur, dit-elle, du magnifique Arthur, notre dernier et meilleur espoir, notre roi qui ne fut jamais roi, l'Ennemi de Dieu et le fléau des Saxons. Parlez-moi d'Arthur.

*

Un champ après la bataille est une chose épouvantable.

Nous avions gagné, mais il n'y avait aucune exaltation dans nos âmes, juste de la lassitude et du soulagement. Nous frissonnions autour de nos feux et tâchions de ne pas penser aux goules et aux esprits qui arpentaient la ténèbre où gisent les morts de Lugg Vale. Certains d'entre nous s'endormirent, mais personne ne dormit bien tant les cauchemars de la fin de la bataille nous harcelaient. Je me réveillai en pleine nuit, arraché au sommeil par le souvenir d'un coup de lance qui avait failli m'embrocher. Issa m'avait sauvé, repoussant la lance de l'ennemi du bord de son bouclier, mais ce qui avait failli se passer me hantait. Je tâchai de me rendormir, mais le souvenir de cette lance me tenait en éveil, si bien que, las et frissonnant, je finis par me lever et tirai sur mon manteau trempé. Les feux allumés dans le val dessinaient des sillons et, entre les flammes, dérivait les miasmes de la fumée et de la brume. Certaines choses bougeaient dans la fumée, mais était-ce des spectres ou des vivants ? Je ne saurais le dire.

« Tu ne dors pas, Derfel ? »

Une voix douce me parvint du pas de la porte du bâtiment romain où gisait le corps du roi Gorfyddyd.

Je me retournai. Arthur m'observait : « Je ne trouve pas le sommeil, Seigneur », avouai-je.

Il se fraya un chemin à travers les guerriers endormis. Il portait l'un de ces longs manteaux blancs qu'il affectionnait tant et, dans la nuit embrasée, on aurait cru qu'il brillait. Il n'y avait ni boue ni sang, et je compris qu'il avait dû le mettre en lieu sûr pour avoir un habit propre à passer après la bataille. Nous autres, ça nous était bien égal de finir la bataille nus comme un ver du moment que nous étions encore en vie, mais Arthur a toujours été un homme délicat. Il était tête nue, et sa chevelure portait encore les marques imprimées par son casque sur son cuir chevelu. « Je n'ai jamais bien dormi après la bataille, dit-il, pas avant une semaine au moins. Puis vient une bienheureuse nuit de repos. »

Il me sourit.

« Je suis ton débiteur.

— Non, Seigneur. » Mais en vérité, il l'était ; Sagramor et moi avions tenu Lugg Vale toute cette longue journée, bataillant dans le mur de boucliers contre une horde d'ennemis sans nombre, et Arthur n'avait pu voler à notre secours. L'heure de la délivrance avait enfin sonné, et celle de la victoire aussi, mais de toutes les batailles qu'avait livrées Arthur, c'était la plus proche d'une défaite. Jusqu'à la dernière bataille.

« Si tu l'oublies, moi, au moins, je saurai me souvenir de ma dette, dit-il avec chaleur. Il est temps de vous enrichir, Derfel, toi et tes hommes. » Il sourit et me prit par le coude pour me conduire vers un coin de terre nue, où nos voix ne troubleraient pas le sommeil agité des guerriers qui dormaient tout près des feux fumants. La terre était trempée et la pluie avait noyé les balafres laissées par les sabots des gros chevaux d'Arthur. Je me demandai si les chevaux rêvaient de bataille, puis me demandai si les morts arrivés aux Enfers frissonnaient encore au souvenir du coup d'épée ou de lance qui avait expédié leur âme de l'autre côté du pont des épées. Arthur m'arracha à mes songeries :

« Gundleus est mort, j'imagine ?

— Mort, Seigneur. »

Le roi de Silurie était mort en début de soirée, mais je n'avais pas revu Arthur depuis l'instant où Nimue avait extirpé la vie de son ennemi.

« Je l'ai entendu hurler, dit Arthur d'un ton prosaïque.

— La Bretagne entière a dû l'entendre hurler », répondis-je tout aussi sobrement. Nimue avait retiré l'âme noire du roi, morceau après morceau, se vengeant en fredonnant de l'homme qui l'avait violée et lui avait pris l'un de ses yeux.

« La Silurie a donc besoin d'un roi », conclut Arthur, parcourant du regard la longue vallée où les formes noires dérivait dans la brume et la fumée. Les flammes faisaient danser les ombres sur son visage rasé de près et lui donnaient l'air d'un géant. Ce n'était pas un bel homme, mais il n'était pas laid non plus. Il avait plutôt un visage singulier : long, osseux et fort. Au repos, c'était un visage lugubre, suggérant la sympathie et la prévenance, mais dans la conversation l'enthousiasme

l'illuminait d'un sourire radieux. Il était encore jeune à cette époque, tout juste trente ans, et il n'y avait aucune trace de gris dans ses cheveux coupés court. Il me prit par le bras et fit un geste en direction de la vallée.

« Vous allez marcher parmi les morts ? »

J'eus un mouvement de recul, épouvanté. Pour ma part, j'aurais attendu que l'aube eût chassé les goules avant de m'aventurer loin des feux protecteurs.

« C'est nous qui en avons fait des morts, Derfel, toi et moi. Ce sont donc eux qui devraient avoir peur de nous, n'est-ce pas ? »

Jamais il ne fut un homme superstitieux, comme nous autres qui brûlions de bénédictions, chérissions nos amulettes et étions à chaque instant à l'affût de signes qui pussent nous prévenir des dangers. Arthur évoluait à travers ce monde des esprits tel un aveugle. « Viens », fit-il en me touchant à nouveau le bras.

Ainsi, avançâmes-nous dans l'obscurité. Ce n'étaient pas tous des morts, ces choses qui gisaient dans la brume, car certains appelaient pitoyablement à l'aide, mais Arthur, d'ordinaire le meilleur des hommes, restait sourd à leurs faibles cris. Il pensait de nouveau à la Bretagne.

« Demain, je vais dans le sud, je m'en vais voir Tewdric. »

Le roi Tewdric de Gwent était notre allié, mais, croyant la victoire impossible, il avait refusé d'envoyer ses hommes à Lugg Vale. Le roi était notre débiteur désormais, car nous avions gagné sa guerre à sa place, mais Arthur n'était pas homme à garder rancune.

« Je lui demanderai d'envoyer des hommes à l'est pour affronter les Saxons, mais je dépêcherai aussi Sagramor. Cela devrait suffire pour tenir la frontière pendant l'hiver. Tes hommes méritent le repos », conclut-il en me gratifiant d'un léger sourire.

Le sourire me fit comprendre qu'il n'y aurait point de repos. « Ils feront ce que tu demandes », répondis-je docilement. Je marchais avec raideur, las des ombres qui tournoyaient et faisant de ma main droite le signe contre le mal. Certaines âmes, fraîchement arrachées à leur corps, ne trouvent point

l'entrée des Enfers, mais errent plutôt à la surface de la terre en quête de leurs dépouilles et cherchent à se venger de ceux qui les ont trucidés. Cette nuit-là, nombre de ces âmes rôdaient dans Lugg Vale, et je les craignais, mais Arthur, oublieux de leur menace, se promenait insouciant à travers ce champ de mort, relevant d'une main les bords de son manteau pour le protéger de l'herbe trempée et de la boue épaisse.

« Je veux tes hommes en Silurie, reprit-il d'un ton décidé. Cengus Mac Airem voudra la piller, mais il faut l'en empêcher. » Cengus était le roi irlandais de Démétie, qui avait changé de camp dans la bataille et donné la victoire à Arthur : le prix de l'Irlandais était une part des esclaves et de la richesse du royaume du défunt Gundleus. « Il peut prendre une centaine d'esclaves, décréta Arthur, et un tiers du trésor de Gundleus. Il y a consenti, mais il essaiera de nous flouer.

— Je veillerai qu'il n'en fasse rien, Seigneur.

— Non, pas toi. Confierais-tu tes hommes à Galahad ? »

Je consentis d'un signe de tête, dissimulant ma surprise.

« Mais qu'attendez-vous donc de moi ?

— La Silurie est un problème », poursuivit Arthur, feignant d'ignorer ma question. Il s'arrêta, fronçant les sourcils en pensant au royaume de Gundleus. « Il a été mal gouverné, Derfel, mal gouverné. » On devinait dans ses paroles un dégoût profond. Pour nous autres, un gouvernement corrompu était aussi naturel que neige en hiver ou fleurs au printemps, mais Arthur en était sincèrement horrifié. De nos jours, on se souvient d'Arthur comme d'un seigneur de la guerre, l'homme resplendissant dans son armure étincelante qui a fait entrer une épée dans la légende, mais il eût aimé qu'on se souvînt simplement de lui comme d'un chef bon, honnête et juste. Si l'épée lui donna le pouvoir, il remit ce pouvoir à la loi. « C'est un royaume sans importance, poursuivit-il, mais il nous créera des ennuis sans fin si nous n'y mettons de l'ordre. » Il pensait tout haut, tâchant d'imaginer tous les obstacles qui séparaient encore cette nuit d'après la bataille de son rêve d'une Bretagne unie et pacifiée. « L'idéal serait de le partager entre Gwent et Powys.

— Pourquoi pas ?

— Parce que j'ai promis la Silurie à Lancelot », répondit-il d'une voix qui ne souffrait aucune contradiction. Je ne dis mot, me contentant d'effleurer la garde d'Hywelbane, afin que le fer protégeât mon âme des vilaines choses de cette nuit. J'avais les yeux braqués vers le sud où les morts formaient un remblai près des arbres où mes hommes avaient combattu l'ennemi tout au long de la journée.

Il y avait eu bien des braves dans cette bataille, mais pas Lancelot. Cela faisait des années que je combattais pour Arthur et que je connaissais Lancelot, mais je ne l'avais encore jamais vu dans le mur de boucliers. Je l'avais vu donner la chasse à des fuyards mal en point, je l'avais vu faire défiler des captifs devant la populace excitée, mais jamais je ne l'avais vu en sueur dans le choc de la mêlée, dans le fracas de deux murs de boucliers qui s'affrontent. Il était le roi en exil de Benoïc, détrôné par la horde des Francs surgis de la Gaule pour effacer le royaume de son père, mais pas une seule fois, à ma connaissance, il n'avait porté la lance contre une bande de guerriers francs, et pourtant les bardes n'en finissaient pas de s'époumoner à chanter sa bravoure. C'était Lancelot, le roi sans terre, le héros de cent batailles, l'épée des Bretons, le beau seigneur des douleurs, le parangon, et toute cette belle réputation, il la devait à la chanson, et nullement, à ce que j'en savais, à son épée. J'étais son ennemi, et lui le mien. Mais nous étions tous deux les amis d'Arthur, et cette amitié imposait à notre inimitié une fâcheuse trêve.

Arthur savait mon hostilité. Me touchant le coude, il m'entraîna vers le remblai de morts. « Lancelot est l'ami de la Dumnonie, insista-t-il, en sorte que si Lancelot dirige la Silurie, nous n'aurons rien à craindre d'elle. Et si Lancelot épouse Ceinwyn, le Powys le soutiendra lui aussi. »

Voilà. C'était dit, et mon hostilité se hérissait maintenant de colère, mais je me gardai de dire quoi que ce soit contre le projet d'Arthur. Que pouvais-je dire ? J'étais le fils d'une esclave saxonne, un jeune guerrier avec une bande d'hommes, mais sans terre. Et Ceinwyn était une princesse : on l'appelait *seren*, l'étoile, et elle brillait sur une terre désolée comme une étincelle de soleil dans la boue. Elle avait été la fiancée d'Arthur, mais

elle l'avait perdu au profit de Guenièvre, et cette perte avait entraîné la guerre qui venait de s'achever dans le carnage de Lugg Vale. Maintenant, au nom de la paix, Ceinwyn doit épouser Lancelot, mon ennemi, tandis que moi, qui ne compte pour rien, je suis amoureux d'elle. J'ai porté sa broche et son image n'a pas quitté mes pensées. J'avais même fait le serment de la protéger et elle n'avait pas repoussé mon serment. Son acceptation m'avait empli du fol espoir que mon amour pour elle n'était pas vain, mais il l'était. Ceinwyn est une princesse : elle doit épouser un roi. Moi qui ne suis qu'un lancier né d'une esclave, j'épouserai qui je pourrai.

Aussi ne dis-je mot de mon amour pour Ceinwyn et Arthur, qui disposait de la Bretagne en cette nuit d'après la victoire, n'en soupçonnait rien. Et comment l'aurait-il soupçonné ? Si je lui avais confessé que j'étais amoureux de Ceinwyn, il y aurait vu l'ambition révoltante d'une poule de basse-cour qui voudrait s'accoupler avec un aigle.

« Tu connais Ceinwyn, n'est-ce pas ?

— Oui, Seigneur.

— Et elle t'aime, ajouta-t-il sur un ton à demi interrogateur.

— J'ose le croire », répondis-je franchement, me souvenant de la beauté pâle et argentée de Ceinwyn, révolté à la seule idée qu'elle fût promise à ce bellâtre.

« Elle m'aime assez, poursuivis-je, pour me confier le peu d'ardeur que lui inspire ce mariage.

— Pourquoi serait-elle enthousiaste ? Elle n'a jamais rencontré Lancelot. Je n'attends pas d'elle de l'enthousiasme, Derfel, juste de l'obéissance. »

J'hésitai. Avant la bataille, quand Tewdric était si impatient de terminer la guerre qui menaçait de ruiner son pays, je m'étais rendu en mission de paix auprès de Gorfyddyd. La mission avait échoué, mais j'avais parlé avec Ceinwyn et lui avais confié l'espoir d'Arthur de la voir épouser Lancelot. Elle n'avait pas rejeté l'idée, mais ne s'en était pas réjouie non plus. À cette date, naturellement, nul ne pensait qu'Arthur pourrait vaincre le père de Ceinwyn dans la bataille et elle m'avait prié de demander une faveur à Arthur s'il gagnait. Elle désirait ma protection, et quant à moi, j'étais tellement épris d'elle que je traduisis sa demande

comme une supplique : qu'elle ne fût point contrainte à un mariage dont elle ne voulait pas. Je dis alors à Arthur qu'elle avait imploré ma protection :

« Elle n'a été que trop souvent fiancée, Seigneur, et trop souvent déçue, et je crois qu'elle voudrait qu'on lui fiche la paix pour un temps.

— Pour un temps ! »

Arthur rit.

« Elle n'a pas le temps. Elle a près de vingt ans ! Elle ne peut rester célibataire comme un chat incapable d'attraper une souris. Et qui d'autre peut-elle épouser ? »

Il fit quelques pas.

« Elle a ma protection, mais quelle meilleure protection pourrait-elle souhaiter que d'être mariée à Lancelot et placée sur un trône ? Et toi ? demanda-t-il soudain.

— Moi, Seigneur ? »

L'espace d'un instant, je crus qu'il me proposait d'épouser Ceinwyn et mon cœur bondit.

« Tu as près de trente ans, reprit-il, et il est temps que tu te maries. Nous y veillerons quand nous serons de retour en Dumnonie, car pour l'instant je veux que tu ailles au Powys.

— Moi, Seigneur ? Au Powys ? »

Nous venions de combattre et de vaincre l'armée du Powys, et je n'imaginais pas que quiconque au Powys pût accueillir un guerrier ennemi. Arthur me prit par le bras :

« L'essentiel, dans les semaines qui viennent, Derfel, c'est que Cuneglas soit acclamé roi du Powys. Il pense que personne ne le défiera, mais je veux en être sûr. Je veux que l'un de mes hommes aille à Caer Sws témoigner de notre amitié. Rien de plus. Je veux juste que quiconque serait tenté de le défier sache qu'il devra m'affronter moi aussi bien que Cuneglas. Si tu vas là-bas, et que chacun voit que tu es son ami, le message sera clair.

— En ce cas, pourquoi ne pas envoyer une centaine d'hommes ?

— Parce que ce serait donner l'impression que nous imposons Cuneglas sur le trône du Powys. Je ne veux pas de cela. J'ai besoin de lui comme d'un ami, et je ne veux pas qu'il retourne au Powys en donnant l'impression d'un vaincu. Qui

plus est, ajouta-t-il dans un sourire, tu vaux bien cent hommes, Derfel. Tu l'as prouvé hier. »

Je fis la moue, parce que les compliments extravagants m'ont toujours mis mal à l'aise. Mais si l'éloge voulait dire que j'étais l'homme de la situation pour être l'émissaire d'Arthur au Powys, j'en étais fort aise, car ainsi je serais de nouveau près de Ceinwyn. Je chérissais encore le souvenir de son toucher sur ma main, de même que je chérissais la broche qu'elle m'avait donnée de longues années plus tôt. Elle n'avait pas encore épousé Lancelot, me disais-je, et la seule chose que je désirais, c'était l'occasion de caresser mes espoirs impossibles.

« Mais une fois Cuneglas acclamé, que dois-je faire ?

— Tu m'attends, répondit Arthur. J'irai dès que possible au Powys, et sitôt que nous aurons réglé la paix et que Lancelot sera dûment fiancé, nous rentrerons. Et l'an prochain, mon ami, tu conduiras les armées de Bretagne contre les Saxons. » Il évoquait l'art de la guerre avec un rare plaisir. Il était bon au combat, et il y goûtait même dans la bataille les frissons extatiques qu'elle procurait à son âme d'ordinaire si prudente. En revanche, jamais il ne cherchait la guerre si la paix était à sa portée, parce qu'il se méfiait des incertitudes de la bataille. Les aléas de la victoire et de la défaite étaient par trop imprévisibles. Et Arthur n'aimait pas voir le bon ordre et la prudence diplomatique abandonnés aux hasards de la bataille. Mais jamais la diplomatie et le doigté ne seraient venus à bout des envahisseurs saxons qui se propageaient comme la vermine à travers l'ouest. Arthur rêvait d'une Bretagne paisible, bien ordonnée et gouvernée dans le respect de la loi, et les Saxons ne faisaient point partie de ce rêve.

« Marcherons-nous au printemps ? demandai-je.

— Dès les premières feuilles.

— Alors, je vous demanderai d'abord une faveur.

— Je t'écoute, répondit-il visiblement ravi que j'attendisse quelque récompense de l'avoir aidé à remporter la victoire.

— Je voudrais d'abord marcher avec Merlin. »

Il marqua un temps de silence. Il fixait le terrain trempé où traînait une épée dont la lame était presque pliée en deux.

Quelque part dans l'obscurité, on entendit un homme geindre puis crier et, de nouveau, ce fut le silence.

« Le Chaudron, dit enfin Arthur d'une voix grave.

— Oui, Seigneur. » Merlin était venu à nous en pleine bataille et avait prié les deux camps d'abandonner le combat pour l'aider dans sa quête du Chaudron de Clyddno Eiddyn. Le Chaudron était le plus grand trésor de la Bretagne, un don magique des Dieux. Et voilà des siècles qu'il était perdu ! Merlin avait voué sa vie à cette quête des Trésors, et il n'en était de plus précieux à ses yeux que le Chaudron. Si seulement il pouvait le retrouver, il rendrait la Bretagne à ses dieux légitimes.

Arthur secoua la tête.

« Tu crois vraiment que le Chaudron de Clyddno Eiddyn est resté caché tout au long de ces années ? Tout au long des années de pouvoir romain ? Il a été emporté à Rome, Derfel, et il a été fondu pour en faire des épingles, des broches ou des pièces de monnaie. Il n'y a pas de Chaudron !

— Merlin dit que si, Seigneur.

— Merlin a trop écouté les histoires de bonnes femmes, répondit Arthur avec colère. Tu sais combien d'hommes il veut entraîner dans cette quête du Chaudron ?

— Non, Seigneur.

— Quatre-vingts, à ce qu'il m'a dit. Ou une centaine. Ou, mieux encore, deux cents ! Il ne dira pas même où se trouve le Chaudron, il veut juste que je lui donne une armée et que je le laisse la conduire dans quelque contrée sauvage. En Irlande, peut-être, ou dans le désert. Non ! »

Il donna un coup de pied dans l'épée tordue, puis m'enfonça un doigt dans l'épaule.

« Écoute, Derfel, j'ai besoin de toutes les lances que je puis réunir l'an prochain. Nous allons en découdre avec les Saxons une fois pour toutes, et je ne peux me permettre de perdre quatre-vingts ou cent hommes dans la chasse à une coupe qui a disparu voici près de cinq siècles. Dès que les Saxons d'Aelle seront vaincus, tu pourras chasser cette sottise si tu le dois. Mais c'est moi qui te le dis : c'est une sottise. Il n'y a pas de Chaudron. »

Il fit demi-tour en direction des feux. Je le suivis, désireux de continuer la discussion avec lui. Mais je savais que je ne parviendrais pas à le persuader, car il aurait en effet besoin de toutes ses lances s'il voulait vaincre les Saxons. Et il ne ferait rien qui pût amoindrir ses chances de victoire au printemps. Il me sourit comme pour compenser le refus cassant opposé à ma requête.

« Si le Chaudron existe, reprit-il, il peut bien rester caché encore un an ou deux. Mais en attendant, Derfel, j'entends te rendre riche. Tu vas faire un mariage d'argent. » Il m'envoya une grande claque dans le dos. « Une dernière campagne, mon cher Derfel, un dernier grand carnage, et nous aurons la paix. Une paix pure. Nous n'aurons plus besoin de chaudrons alors. » Il exultait. Cette nuit-là, parmi les morts, il voyait réellement la paix se profiler.

Nous approchâmes des feux allumés autour de la maison romaine où gisait le corps du père de Ceinwyn, Gorfyddyd. Arthur était heureux cette nuit-là, réellement heureux, car il voyait son rêve devenir réalité. Et tout cela semblait si facile. Il y aurait encore une guerre, puis la paix à jamais. Arthur était notre seigneur de la guerre, le plus grand guerrier de la Bretagne et pourtant cette nuit-là après la bataille, au milieu des âmes hurlantes des morts enguirlandés de fumée, il n'aspirait qu'à une chose : la paix. L'héritier de Gorfyddyd, Cuneglas de Powys, partageait le rêve d'Arthur. Tewdric de Gwent était un allié ; Lancelot recevrait le royaume de Silurie et, avec l'armée dumnonienne d'Arthur, les rois unis de Bretagne vaincraient les envahisseurs saxons. Sous la protection d'Arthur, Mordred monterait sur le trône de Dumnonie et Arthur se retirerait pour goûter la paix et la prospérité que son épée avait donnée à la Bretagne.

Ainsi Arthur disposait-il d'un avenir doré.

Mais il faisait peu de fond sur Merlin. Merlin était plus âgé, plus sage et plus subtil qu'Arthur. Et Merlin avait flairé le Chaudron. Il le trouverait, et son pouvoir se répandrait à travers la Bretagne comme un poison.

Car c'était le Chaudron de Clyddno Eiddyn. Le Chaudron qui brisait les rêves des hommes.

Et malgré son sens pratique, Arthur était un rêveur.

*

À Caer Sws, les feuilles étaient lourdes de la dernière sève de l'été.

Je m'étais rendu dans le nord avec le roi Cuneglas et ses hommes vaincus, si bien que j'étais le seul Dumnonien présent lorsque le corps du roi Gorfyddyd fut brûlé au sommet du Dolforwyn. Je vis les flammes de son bûcher jaillir dans la nuit tandis que son âme franchissait le pont des épées pour rejoindre aux Enfers son corps spectral. Le bûcher était entouré d'un double cercle de lanciers du Powys porteurs de torches qui se balançaient tandis qu'ils chantaient la Lamentation funèbre de Beli Mawr. Ils chantèrent longtemps, et le son de leurs voix se répéta en écho dans les collines proches comme un chœur de fantômes. La peine était grande à Caer Sws. On ne comptait pas les veuves et les orphelins. Et dans la matinée, après que le vieux roi eut été brûlé et tandis qu'un panache de fumée s'élevait encore du bûcher en direction des montagnes du nord, la peine fut plus grande encore quand arriva la nouvelle de la chute de Ratae. Ratae avait été une grande forteresse sur la frontière orientale du Powys, mais Arthur l'avait livrée aux Saxons pour acheter leur paix pendant qu'il combattait Gorfyddyd. Nul, au Powys, ne savait encore la trahison d'Arthur et je me gardais bien de la leur apprendre.

Je ne vis pas Ceinwyn avant trois jours, car il y eut trois jours de deuil pour Gorfyddyd et aucune femme ne se rendit au bûcher. Les femmes de la cour avaient passé une robe de laine noire et restèrent enfermées dans la salle des femmes, sans musique, sans rien d'autre à boire que de l'eau et pour tout repas du pain sec et un léger gruau d'avoine. À l'extérieur, les guerriers se réunirent pour l'acclamation du nouveau roi. Docile aux ordres d'Arthur, je tâchai de deviner si un homme contesterait le droit de Cuneglas de monter sur le trône, mais je n'entendis pas le moindre murmure d'opposition.

À la fin des trois jours, la porte de la salle des femmes se rouvrit. Une servante apparut sur le pas de la porte et répandit

des fleurs de rue sur les marches et le seuil. Un instant plus tard, un grand nuage de fumée jaillissait de la porte : les femmes brûlaient le lit de nocces du vieux roi. La fumée s'échappait en tourbillons de la porte et des fenêtres, et ce n'est que lorsque la fumée se fut dissipée que Helledd, désormais reine du Powys, descendit les marches pour s'agenouiller devant son mari, le roi Cuneglas de Powys. Elle portait une robe de drap blanc : lorsque Cuneglas la releva, chacun put voir des traces de boue à hauteur des genoux. Il l'embrassa puis la reconduisit dans la salle. Tout de noir vêtu, Iorweth, le grand druide du Powys, le suivit à l'intérieur. Dehors, encerclant les murs de bois en rangs de fer et de cuir, les guerriers survivants du Powys attendaient.

Un chœur d'enfants entonna le duo d'amour de Gwydion et d'Aranrhod, le Chant de Rhiannon, puis les longs couplets de la Marche de Gofannon vers Caer Idion. Quand ils eurent fini, Iorweth reparut, maintenant vêtu de blanc, un bâton noir coiffé de gui à la main, pour annoncer que les trois jours de deuil étaient terminés. Les guerriers poussèrent des hourras et brisèrent les rangs pour s'en aller retrouver leurs femmes. Demain, Cuneglas serait acclamé au sommet du Dolforwyn : si un homme entendait lui contester le droit de monter sur le trône, l'acclamation lui en donnerait l'occasion. Pour la première fois depuis la bataille, il me serait aussi donné d'entrevoir Ceinwyn.

Le lendemain, je ne la quittai pas des yeux tandis que Iorweth accomplissait les rites d'acclamation. Elle observait son frère et je la contemplais, comme émerveillé qu'une femme pût être si adorable. Je suis vieux maintenant, et peut-être ma mémoire de vieil homme exagère la beauté de la princesse Ceinwyn, mais je ne le crois pas. On ne l'appelait pas la *seren*, l'étoile, pour rien. Elle était de taille moyenne, mais toute menue, et cette sveltesse lui donnait une apparence de fragilité qui n'était, comme je l'appris plus tard, qu'une illusion, car Ceinwyn avait par-dessus tout une volonté d'airain. Elle avait, comme moi, les cheveux blonds, sauf que les siens avaient l'éclat de l'or pâle tandis que les miens faisaient penser à une paille crasseuse. Ses yeux étaient bleus, son maintien

modeste et son visage avait la douceur d'un rayon de miel sauvage. Ce jour-là, elle portait une robe de drap bleu bordée d'une fourrure d'hermine d'hiver blanc argent tachetée de noir : la même robe qu'elle portait quand elle m'avait touché la main pour recevoir mon serment. Elle croisa mon regard une fois et me gratifia d'un sourire grave : et je vous jure que mon cœur a cessé de battre.

Au Powys, les rites de la royauté n'étaient pas différents des nôtres. Cuneglas fit le tour du cercle de pierres du Dolforwyn : on lui remit les symboles de la royauté, puis un guerrier le proclama roi et mit au défi chaque homme présent de contester l'acclamation. À chaque fois, seul répondit le silence. Les cendres du grand bûcher fumaient encore au-delà du cercle, signe qu'un roi était mort, mais le silence qui régnait autour des pierres était la preuve qu'un nouveau roi régnait. Cuneglas reçut alors des présents. Arthur, je le savais, apporterait le sien, magnifique, mais il m'avait confié l'épée de guerre de Gorfyddyd, qui avait été retrouvée sur le champ de bataille, et je la restituai alors en signe du désir de la Dumnonie de faire la paix avec le Powys.

Après l'acclamation, il y eut un banquet dans la salle solitaire qui se dressait au sommet du Dolforwyn. Ce fut un maigre repas, plus riche en hydromel et en bière qu'en bonne chère, mais ce fut aussi l'occasion pour Cuneglas de confier à ses guerriers ses espoirs pour son règne.

Il commença par évoquer la guerre qui venait de s'achever. Il nomma les morts de Lugg Vale et promit à ses hommes que ces guerriers n'étaient pas morts en vain : « Ce qu'ils ont accompli, c'est la paix entre les Bretons. La paix entre le Powys et la Dumnonie. » Ces propos suscitèrent quelques grognements parmi les guerriers, mais Cuneglas les fit taire d'un geste de la main. « Notre ennemi, reprit-il d'une voix soudain rude, ce n'est pas la Dumnonie. Notre ennemi, c'est le Saxon ! » Il s'arrêta, et cette fois nul ne maugréa. Tous attendaient en silence et observaient leur nouveau roi, qui en vérité n'était point un grand guerrier, mais un brave et honnête homme. Ces qualités se lisaient clairement sur son visage juvénile, rond et sans malice, auquel il avait vainement tenté d'ajouter quelque dignité

en se laissant pousser de longues moustaches tressées qui lui pendaient sur la poitrine. Sans doute n'était-il pas un guerrier, mais il était assez malin pour savoir qu'il devait offrir à ses hommes l'occasion d'une guerre, car la guerre seule permettait à un homme d'acquérir gloire et richesse. Ratae, leur promit-il, serait reconquise et les Saxons châtiés pour les horreurs qu'ils avaient infligées à ses habitants. Les Saxons seraient boutés hors du Llægyr, les Pays Perdus, et le Powys, redevenu le plus puissant des royaumes bretons, s'étendrait de nouveau des montagnes jusqu'à la mer de Germanie. Les villes romaines seraient reconstruites, leurs murs retrouveraient leur gloire et les routes seraient refaites. Il y aurait des terres à cultiver, du butin et des esclaves saxons pour chaque guerrier du Powys. Tous applaudirent cette perspective, car Cuneglas offrait à ses chefs déçus les récompenses que les hommes de cette trempe ont toujours attendues de leurs rois. Mais il fit taire les hourras et reprit : la richesse de Llægyr ne serait pas reconquise par la seule Powys. « Désormais, annonça-t-il à ses partisans, nous marchons aux côtés des hommes du Gwent et avec les lanciers de Dumnonie. S'ils ont été les ennemis de mon père, ce sont mes amis, et c'est pourquoi mon seigneur Derfel est ici. » Il m'adressa un sourire et poursuivit : « Et c'est pourquoi, à la prochaine pleine lune, ma chère sœur sera fiancée à Lancelot. Elle deviendra reine de Silurie, et les hommes de ce pays marcheront avec nous, avec Arthur et avec Tewdric pour débarrasser le pays des Saxons. Nous détruirons notre véritable ennemi. Nous détruirons les Saïs ! »

Cette fois, les vivats furent sans restriction. Il les avait conquis. Il leur offrait la richesse et le pouvoir de la vieille Bretagne, et ils claquèrent des mains et frappèrent des pieds pour montrer leur approbation. Cuneglas marqua un temps d'arrêt, laissant se poursuivre l'acclamation, puis s'assit en souriant, comme s'il savait qu'Arthur eût approuvé tout ce qu'il venait de dire.

Plutôt que de rester sur le Dolforwyn pour la beuverie qui allait durer toute la nuit, je retournai à Caer Sws derrière le char à bœufs qui portait la reine Helledd, ses deux tantes et Ceinwyn. Les dames royales voulaient être rentrées au crépuscule et je

tenais à les suivre : non que je fusse mal à l'aise parmi les hommes de Cuneglas, mais parce que je n'avais pas trouvé l'occasion de parler avec Ceinwyn. Ainsi, tel un veau hébété, je me joignis à la petite troupe de lanciers qui leur servaient d'escorte. J'avais soigné ma toilette ce jour-là, pour faire bonne impression à Ceinwyn : j'avais nettoyé ma cotte de mailles, décrotté mes bottes et mon manteau, puis ramené mes longs cheveux blonds en une tresse qui me tombait dans le dos. Je portais sa broche sur mon manteau, en signe de mon allégeance envers elle.

Je crus qu'elle m'ignorait, car tout au long du chemin, elle resta assise sans poser les yeux sur moi, mais enfin, lorsqu'au détour de la route on aperçut la forteresse, elle se retourna et mit pied à terre pour m'attendre au bord du chemin. Les lanciers de l'escorte s'écartèrent pour me laisser la rejoindre. Elle sourit en reconnaissant la broche mais n'y fit aucune allusion.

« Nous nous demandions, Seigneur Derfel, ce qui vous amenait ici.

— Arthur, Dame, voulait qu'un Dumnonien fût témoin de l'acclamation de votre frère.

— Ou il voulait être sûr qu'il serait acclamé ? observa-t-elle malicieusement.

— C'est vrai aussi », avouai-je.

Elle haussa les épaules. « Il n'est personne d'autre qui pourrait être roi ici. Mon père y avait veillé. Il y avait bien un chef, un dénommé Valerin, qui aurait pu contester la royauté à Cuneglas, mais on nous dit que Valerin est mort au combat.

— C'est exact, Dame », répondis-je, sans préciser que c'était moi qui l'avais tué en un combat singulier près du gué de Lugg Vale. « C'était un brave, comme votre père. Je suis navré pour vous qu'il soit mort. »

Elle fit quelques pas en silence, tandis que Helledd, la reine du Powys, nous observait d'un air méfiant depuis le char. « Mon père, reprit Ceinwyn au bout d'un instant, était un homme implacable. Mais il a toujours été bon envers moi. » Elle parlait d'une voix triste, mais sans verser de larmes. Car ces larmes, elle les avait déjà versées : maintenant, son frère était roi et un

nouvel avenir s'ouvrait devant elle. Elle releva ses jupes pour franchir un passage boueux. Il avait plu la veille et les nuages qu'on apercevait à l'ouest annonçaient de nouvelles pluies.

« Alors Arthur vient ici ?

— D'un jour à l'autre, Dame.

— Et il amène Lancelot ?

— Je crois bien. »

Elle fit la grimace. « La dernière fois que nous nous sommes vus, Seigneur Derfel, je devais épouser Gundleus. Aujourd'hui, c'est Lancelot. Un roi après l'autre.

— En effet, Dame. » C'était une réponse un peu courte, même stupide, mais j'étais saisi de cette exquise nervosité qui noue la langue d'un amoureux. Mon seul désir avait été d'être avec Ceinwyn, et maintenant qu'elle était à côté de moi, je ne pouvais lui dire ce qu'il y avait dans mon âme.

« Et je vais être reine de Silurie », ajouta Ceinwyn, visiblement sans plaisir. Elle s'arrêta et fit un geste en arrière, en direction de la large vallée du Severn. « Juste après le Dolforwyn, me confia-t-elle, il est une petite vallée cachée avec une maison et quelques pommiers. Et quand j'étais petite, j'aimais à penser que l'autre monde ressemblait à cette petite vallée ; un petit coin tranquille où je pourrais couler des jours heureux et avoir des enfants. » Elle rit de son propre rêve et se remit à marcher. « À travers la Bretagne entière, il est des filles qui rêvent d'épouser Lancelot et d'être une reine dans un palais, et moi je n'aspire qu'à une petite vallée perdue avec ses pommiers.

— Dame », fis-je, m'armant de courage pour dire le fond de ma pensée, mais elle devina aussitôt ce qui me passait par la tête et me toucha le bras pour me faire taire.

« Je dois faire mon devoir, Seigneur Derfel, lança-t-elle, me prévenant ainsi de retenir ma langue.

— Vous avez mon serment, lâchai-je, aussi près de lui confesser mon amour que j'en étais capable à cet instant.

— Je sais, dit-elle gravement, et tu es mon ami, n'est-ce pas ? »

J'aurais voulu être bien davantage, mais je fis signe que oui.

« Je suis votre ami, Dame.

— Alors je vais te dire ce que j'ai dit à mon frère. » Elle leva sur moi ses yeux bleus très graves. « Je ne sais pas si j'ai envie d'épouser Lancelot, mais j'ai promis à Cuneglas de le rencontrer avant de me faire une opinion. Je le dois. Mais je ne sais pas si je l'épouserai ou non. » Elle fit quelques pas en silence et je sentis qu'elle hésitait un instant à continuer. Elle se décida finalement à me faire confiance : « Après ta dernière visite, je suis allée voir la prêtresse de Maesmwyr, et elle m'a conduite dans la grotte aux rêves et m'a fait dormir sur un lit de crânes. Je voulais savoir mon destin, tu comprends, mais je n'ai pas souvenir d'avoir fait aucun rêve. À mon réveil, cependant, la prêtresse a déclaré que le prochain homme qui désirait m'épouser épouserait plutôt des morts. » Elle leva les yeux sur moi. « Cela a-t-il le moindre sens ?

— Aucun, Dame », dis-je en effleurant la garde de fer d'Hywelbane. Voulait-elle me mettre en garde ? Nous n'avions jamais parlé d'amour, mais elle avait dû deviner mon désir.

« Pour moi, ça n'a pas de sens non plus, confessa-t-elle, alors j'ai demandé à Iorweth ce que voulait dire cette prophétie, et il m'a dit de cesser de m'inquiéter. Il m'a expliqué que la prophétesse parle par énigmes parce qu'elle est incapable de dire des choses sensées. J'ai dans l'idée que cela veut dire que je ne me marierai pas, mais je n'en sais rien. La seule chose que je sache, Seigneur Derfel, c'est que je ne me marierai pas à la légère.

— Alors, vous savez deux choses. Dame. Vous savez que mon serment tient toujours.

— Je le sais également, dit-elle en me gratifiant à nouveau d'un sourire. Et je suis ravie que tu sois ici, Seigneur Derfel. » À ces mots, elle s'enfuit pour regrimper dans le char, me laissant tout perplexe, bien incapable de trouver à son énigme une réponse qui pût apaiser mon âme.

Arthur arriva à Caer Sws trois jours plus tard. Il vint avec vingt cavaliers et une centaine de lanciers. Il était accompagné de bardes et de harpistes, mais aussi de Merlin, de Nimue, et de tout l'or ramassé sur les morts à Lugg Vale. Guenièvre et Lancelot étaient également du voyage.

Je fis la grimace en voyant Guenièvre. Nous avions remporté la victoire et fait la paix. Mais je trouvais cruel de la part d'Arthur de venir avec la femme pour laquelle il avait repoussé Ceinwyn. Guenièvre avait insisté pour suivre son mari, et elle arriva donc à Caer Sws sur un char à bœufs garni de fourrures, tendu de draps de couleurs et drapé de branches de verdure en signe de paix. La reine Elaine, la mère de Lancelot, lui tenait compagnie, mais c'était Guenièvre, non la reine, qui attirait tous les regards. Elle se leva lorsque le char franchit lentement la porte et resta debout jusqu'à ce que les bœufs l'eussent rapproché de la grande salle de Cuneglas, où elle avait jadis été exilée malgré elle et où elle revenait aujourd'hui en conquérante. Elle portait une robe de lin teintée d'or, de l'or autour du cou et aux poignets, tandis qu'un anneau d'or enfermait son ample chevelure rousse. Elle était enceinte, mais la grossesse ne se voyait pas sous la précieuse étoffe dorée. On aurait dit une déesse.

Mais si Guenièvre avait l'air d'une déesse, c'est comme un dieu que Lancelot entra dans Caer Sws. Beaucoup de gens imaginèrent que c'était Arthur tant il était resplendissant sur son cheval blanc drapé d'un linge blanc clairsemé de petites étoiles dorées. Il portait son armure d'écaillés émaillées de blanc, son épée dans un fourreau blanc et un long manteau blanc doublé de rouge accroché aux épaules. Son beau visage basané était encadré par les rebords dorés de son casque maintenant couronné d'ailes de cygne déployées, non plus des ailes d'aigle qu'il avait arborées à Ynys Trebes. En le voyant, les gens restaient bouche bée et j'entendis le bruit se répandre à travers la foule : tout compte fait, ce n'était pas Arthur, mais le roi Lancelot, le tragique héros du royaume perdu de Benoïc, l'homme qui allait épouser leur princesse Ceinwyn. J'en eus le cœur tout chaviré, car je craignais que sa splendeur n'éblouît Ceinwyn. C'est à peine si la foule remarqua Arthur, qui portait un pourpoint de cuir et un manteau blanc et paraissait gêné de se retrouver à Caer Sws.

Ce soir-là, il y eut un banquet. Je doute que Cuneglas se soit réjoui de la venue de Guenièvre, mais c'était un homme patient et délicat qui, à la différence de son père, se gardait de prendre

la mouche au moindre soupçon d'affront imaginaire. Il traita donc Guenièvre comme une reine. Assis de l'autre côté de Guenièvre, Arthur rayonnait. Il avait toujours l'air heureux quand il était avec sa Guenièvre, et ce devait être pour lui un vif plaisir de la voir ainsi traitée avec tant de cérémonie dans la salle même où il l'avait pour la première fois aperçue au fond de la salle au milieu du petit peuple.

Arthur se montra plein d'attentions pour Ceinwyn. Tous, ici, savaient qu'il l'avait autrefois repoussée et qu'il avait brisé leurs fiançailles pour épouser une Guenièvre désargentée. Et beaucoup d'hommes du Powys s'étaient juré de ne jamais pardonner cet affront à Arthur : mais Ceinwyn lui avait pardonné et elle fit en sorte que nul ne l'ignorât. Elle lui sourit, posa une main sur son bras et se pencha vers lui ; plus tard, au cours du banquet, lorsque l'hydromel eut dissipé toutes les vieilles rancœurs, le roi Cuneglas prit la main d'Arthur, puis celle de sa sœur, et les serra entre les siennes sous les vivats de la salle, ravie de ce signe de paix. Un vieil affront était enterré.

Un instant plus tard, en un autre geste symbolique, Arthur prit la main de Ceinwyn et la conduisit à un siège demeuré vacant à côté de Lancelot. La salle retentit à nouveau de hourras. D'un visage de marbre, je regardai Lancelot se lever pour recevoir Ceinwyn, puis s'asseoir à côté d'elle et lui servir du vin. Il retira de son poignet un bracelet d'or massif qu'il lui offrit et, bien que Ceinwyn fît mine de refuser le généreux présent, elle finit par le glisser à son bras où l'or resplendit à la lueur de la chandelle à mèche de jonc. Les guerriers de la salle voulurent voir le bracelet et Ceinwyn leva timidement le bras pour montrer le gros anneau d'or. Moi seul ne lançai point de vivats. Je restai assis dans le vacarme assourdissant et le crépitement de la pluie sur le toit de chaume. Elle avait été éblouie, j'en étais sûr, elle avait été éblouie. L'étoile du Powys avait succombé à la sombre et élégante beauté de Lancelot.

J'aurais volontiers quitté la salle pour porter ma misère sous la pluie battante si Merlin n'avait alors traversé la salle d'un pas majestueux. Au début du banquet, il était assis à la table haute, mais il l'avait quittée pour rejoindre les guerriers, s'arrêtant ici ou là pour écouter une conversation ou chuchoter

quelques mots à l'oreille d'un homme. Sa chevelure blanche dégageait sa tonsure en une longue tresse nouée par un ruban noir, tandis que sa longue barbe était pareillement tressée et nouée. Son visage, aussi foncé que les châtaignes romaines qui étaient l'un des délices de Dumnonie, était long, creusé de rides et amusé. Il concoctait quelque malice, pensai-je, et je m'étais fait tout petit pour éviter d'en être la victime. J'aimais Merlin comme un père mais je n'étais pas d'humeur à supporter de nouvelles énigmes. Je voulais juste m'éloigner aussi loin de Ceinwyn et de Lancelot que les Dieux voudraient bien me laisser aller.

J'attendis que Merlin fût à l'autre extrémité de la salle afin de pouvoir me retirer sans me faire remarquer. Mais c'est alors que je le croyais à l'autre bout que je l'entendis chuchoter à mon oreille. « Tu me fuis, Derfel ? » demanda-t-il avant de s'asseoir à mes côtés en lâchant un grognement étudié. Il aimait à feindre la faiblesse du grand âge et se donnait en spectacle en massant ses genoux tout en geignant. Puis il me prit des mains la corne d'hydromel et la vida. « Regarde la princesse vierge, dit-il en faisant un grand geste en direction de Ceinwyn avec la corne vide, elle va au-devant de son sinistre destin. Voyons voir ça. » Il se gratta le menton entre ses tresses de barbe en réfléchissant à ce qu'il allait dire. « Quinze jours avant les fiançailles ? Le mariage une semaine plus tard, puis quelques mois avant que l'enfant ne la tue. Aucune chance qu'un bébé ne sorte de ces hanches étroites sans la déchirer en deux. » Il rit. « Comme une minette donnant naissance à un bouvillon. Une horreur, Derfel. » Il me dévisagea, se réjouissant de mon malaise.

« Je croyais, dis-je avec aigreur, que vous aviez lancé un charme de bonheur sur Ceinwyn ? »

— Je l'ai fait, répondit-il d'un air narquois, mais quoi ? Les femmes aiment avoir des bébés, et si le bonheur de Ceinwyn consiste à être éventrée en deux moitiés sanguinolentes par son premier né, mon charme aura opéré, n'est-ce pas ? reprit-il dans un sourire.

- « Elle ne sera jamais en haut », dis-je, citant la prophétie que Merlin avait formulée à peine un mois plus tôt dans cette

même salle, « et elle ne sera jamais en bas, mais elle sera heureuse. »

— Quelle mémoire as-tu pour des vétilles ! Tu ne trouves pas le mouton exécration ? Pas assez cuit, tu vois. Et pas même chaud ! Je ne supporte pas la nourriture froide. » Ce qui ne l'empêcha pas de m'en subtiliser une portion dans ma gamelle. « Tu trouves ça glorieux d'être reine de Silurie ?

— Ah non ? demandai-je avec aigreur.

— Non, mon cher, non. Quelle idée absurde ! Il n'y a pas sur terre de pays plus désolé que la Silurie. Rien que des vallées véreuses, des plages de pierres et des gens affreux. » Il frissonna. « Ils brûlent le charbon, plutôt que le bois, et du coup la plupart des gens sont aussi noirs que Sagramor. Je ne crois pas qu'ils sachent ce que se laver veut dire. » Il se cura les dents et en retira un bout de cartilage qu'il lança à l'un des chiens qui s'affairaient parmi les convives. « Lancelot en aura bientôt assez de la Silurie ! Je ne vois pas notre galant Lancelot supporter bien longtemps ces affreuses brutes encharbonnées, si bien que, si elle survit aux couches, ce dont je doute, la pauvre petite Ceinwyn se retrouvera seule avec un tas de charbon et son petit braillard. Ce sera sa mort ! » Cette perspective ne semblait pas pour lui déplaire. « Tu n'as jamais remarqué, Derfel ? Tu découvres une jeune femme au faîte de sa beauté, avec un visage à faire pâlir d'envie les étoiles ; et un an plus, tard, tu la retrouves qui pue le lait et la merde de son moutard, et tu te demandes comment diable tu as jamais pu la trouver belle ? Voilà le sort que les bébés réservent aux femmes, Derfel, alors regarde-la bien, regarde-la maintenant, car jamais plus elle ne sera aussi ravissante. »

Elle était ravissante et, pis encore, elle paraissait heureuse. Ce soir-là, elle portait une robe blanche et, autour du cou, une étoile d'argent suspendue à une chaîne. Ses cheveux d'or étaient noués par un filet d'argent, tandis que des gouttes de pluie d'argent pendaient à ses oreilles. Et Lancelot, ce soir-là, était aussi marquant que Ceinwyn. On le disait le plus bel homme de Bretagne, ce qu'il était si l'on aimait son visage sombre, mince, long, presque reptilien. Il était vêtu d'un manteau noir rayé de blanc ; il portait un torque d'or autour du cou tandis qu'un

anneau d'or rassemblait ses longs cheveux noirs huilés et plaqués sur son crâne avant de lui descendre en cascade dans le dos. Sa barbe taillée en pointe était également huilée.

Je me confiai à Merlin tout en sachant que je révélais trop le fond de mon cœur à ce vieil homme méchant :

« Elle m'a dit qu'elle n'était pas certaine d'épouser Lancelot.

— Ah bon, elle a dit ça, vraiment ? » répondit Merlin négligemment, tout en faisant signe à un esclave qui portait un plat de porc vers la table haute. Il fourra dans la basque de sa robe d'un blanc douteux une pleine poignée de côtes sur lesquelles il se jeta aussitôt, puis reprit : « Ceinwyn est une petite écervelée qui a le goût du roman. Elle s'est convaincue qu'elle épouserait l'homme de son cœur, bien que les Dieux seuls sachent pourquoi une idée pareille germe dans la cervelle d'une jeune fille ! Naturellement, ajouta-t-il la bouche pleine de porc, tout change aujourd'hui. Elle a rencontré Lancelot ! Et il va lui tourner la tête. Peut-être qu'elle n'attendra même pas le mariage ? Qui sait ? Peut-être, cette nuit même, dans le secret de sa chambre, elle va se faire le bougre. Mais probablement que non, c'est une fille très conventionnelle ! » Il prononça les trois derniers mots d'un ton méprisant. « Prends une côte, me proposa-t-il ensuite. Il est temps que tu te maries, toi aussi.

— Il n'est personne que je désire épouser », répondis-je d'un air maussade. Sauf Ceinwyn, naturellement, mais quel espoir avais-je contre Lancelot ?

« Le mariage n'a rien à voir avec le désir, trancha Merlin avec mépris. Arthur l'a cru, et quel imbécile il fait avec les femmes ! Ce que tu désires, Derfel, c'est une jolie fille dans ton lit, mais seule une tête de linotte ira croire que la fille et la femme doivent être la même créature. Arthur pense que tu devrais épouser Gwenhwyvach. » Il lâcha le nom comme en passant.

« Gwenhwyvach ! » Je réagis trop bruyamment. C'était la petite sœur de Guenièvre, une fille lourde et insipide à la peau claire que Guenièvre ne pouvait pas souffrir. Je n'avais aucune raison particulière de la détester, mais je ne me voyais pas épouser une fille aussi grise, inexpressive et malheureuse.

« Et pourquoi pas ? » répliqua Merlin en feignant l'indignation. Un bon parti, Derfel. Qui es-tu, après tout, sinon le fils d'une esclave saxonne ? Et Gwenhwyfach est une authentique princesse. Sans argent, c'est entendu, et plus vilaine que la truie sauvage de Llyffan, mais imagine un peu combien elle sera reconnaissante ! » Il me lança un regard paillard. « Et vois un peu ses hanches, Derfel ! Aucun danger qu'un moutard y reste coincé. Elle crachera ses petites horreurs comme des pépins suintant de graisse ! »

Je me demandais si Arthur avait réellement eu l'idée de ce mariage, ou si c'était une proposition de Guenièvre ? Plus probablement une idée à elle. Je la regardai qui trônait dans tous ses ors à côté de Cuneglas. On lisait son triomphe sur son visage. Elle était d'une beauté peu ordinaire ce soir-là. Elle avait toujours été la femme la plus frappante de Bretagne, mais en cette nuit pluvieuse de banquet, à Caer Sws, elle rayonnait. Peut-être était-ce à cause de sa grossesse, mais l'explication la plus probable est qu'elle se délectait de son ascendant sur ces gens qui l'avaient jadis rejetée comme une exilée sans le sou. Désormais, grâce à l'épée d'Arthur, elle pouvait disposer de ces gens comme Arthur disposait de leurs royaumes. C'est Guenièvre, je le savais, qui était le principal partisan de Lancelot en Dumnonie ; c'est elle qui avait poussé Arthur à promettre à Lancelot le trône de Silurie, et c'est elle encore qui avait décidé que Ceinwyn serait la femme de Lancelot. Et j'avais dans l'idée qu'elle voulait maintenant me punir de mon hostilité à Lancelot en me mariant avec sa godiche de sœur.

« Tu as l'air malheureux, Derfel, renchérit Merlin d'un ton narquois, mais je me gardai bien de répondre à la provocation.

— Et vous, Seigneur ? Vous êtes heureux ?

— Tu t'en soucies donc ? demanda-t-il avec désinvolture.

— C'est que je vous aime, Seigneur, comme un père. »

Il s'étrangla de rire, à moitié suffoqué par sa tranche de porc, mais il riait encore aux éclats quand il eut retrouvé sa respiration. « Comme un père ! Derfel ! Quel animal bêtement sentimental tu fais ! La seule raison pour laquelle je t'ai élevé, c'est que j'ai cru que les Dieux t'avaient choisi, et peut-être est-ce le cas. Les Dieux jettent parfois leur dévolu sur les créatures

les plus étranges. Alors dis-moi, mon prétendu fils attentionné, ton amour filial irait-il jusqu'à me servir ?

— Quel service attendez-vous de moi, Seigneur ? » demandai-je, tout en sachant pertinemment ce qu'il voulait. Il voulait des lanciers pour se lancer dans la quête du Chaudron.

Il baissa la voix et se rapprocha de moi, mais je doute que quiconque ait pu surprendre notre conversation dans le vacarme de cette grande beuverie. « La Bretagne, reprit-il, souffre de deux maladies, mais Arthur et Cuneglas n'en reconnaissent qu'une seule.

— Les Saxons. »

Il hocha la tête. « Mais la Bretagne débarrassée des Saxons restera mal en point, Derfel, car nous risquons de perdre les Dieux. Le christianisme se répand plus vite que les Saxons et les chrétiens sont une plus grande offense pour nos dieux que n'importe quel Saxon. Si nous ne bridons pas les chrétiens, les Dieux nous désertent totalement, et qu'est-ce que la Bretagne sans ses dieux ? Mais si nous passons le harnais aux Dieux et que nous les rendions à la Bretagne, nous les vaincrons tous : les Saxons et les chrétiens. Nous nous trompons de maladie, Derfel ! »

Je jetai un coup d'œil à Arthur, qui écoutait avec attention ce que disait Cuneglas. Arthur n'était pas un homme sans religion, mais il n'attachait pas grande importance à ses croyances et n'avait aucune haine en son cœur pour les hommes et les femmes qui croyaient à d'autres dieux. En revanche, je le savais, il ne supportait pas d'entendre Merlin parler de combattre les chrétiens. » Et personne ne vous écoute, Seigneur ? demandai-je à Merlin.

— Quelques-uns, fit-il d'un air bougon, une poignée, un ou deux. Pas Arthur. Il me prend pour un vieux fou au bord de la sénilité. Mais toi, Derfel ? Suis-je un vieux fou à tes yeux ?

— Non, Seigneur.

— Et tu crois à la magie, Derfel ?

— Oui, Seigneur. » Tantôt elle opérait, tantôt elle échouait. J'en avais été témoin. Mais la magie est un art difficile, et j'y croyais.

Merlin se rapprocha encore de mon oreille. « Alors sois cette nuit au sommet du Dolforwyn, Derfel, et j'exaucerai le désir de ton âme. »

Une harpiste frappa un accord : les bardes allaient se mettre à chanter. Les guerriers se turent. Un vent glacé s'engouffra par la porte ouverte et fit vaciller les petites flammes des chandelles et des lanternes à mèche de jonc ensuiffées. « Le désir de ton âme », chuchota à nouveau Merlin, mais quand je me tournai à gauche, il s'était évanoui.

Et, dans la nuit, le tonnerre gronda. Les Dieux étaient à l'étranger et, cette nuit-là, j'étais convoqué sur le Dolforwyn.

*

Je quittai le banquet avant la remise des cadeaux, avant que les bardes ne chantent et que les guerriers avinés ne haussent la voix pour entonner l'obsédant Chant de Nwyfre. J'entendis le chant s'élever loin derrière moi alors que je longuais seul la vallée où Ceinwyn m'avait parlé de sa visite au lit de crânes et de l'étrange prophétie qui n'avait aucun sens.

Je portais mon armure, mais pas de bouclier. Hywelbane, mon épée, était à mon côté, et mon manteau vert recouvrait mes épaules. Nul homme ne marchait dans la nuit d'un cœur léger, car la nuit appartenait aux goules et aux esprits, mais je répondais à l'appel de Merlin : je me savais donc en sécurité.

Je m'engageai sur la route de l'est qui menait des remparts jusqu'à la frange sud de la chaîne de collines où se trouvait le Dolforwyn. Ce fut une longue marche, quatre heures dans une nuit épaisse et pluvieuse, et la route était noire comme poix. Mais les Dieux devaient désirer me voir arriver, car je ne me perdis pas en chemin et ne rencontrai aucun danger dans la nuit.

Merlin, je le savais, ne devait pas être bien loin devant, et bien que je fusse de deux vies plus jeune que lui, à aucun moment je ne l'aperçus ni même ne l'entendis. J'entendis juste le chant se perdre dans l'obscurité, puis j'écoutai le ruissellement de la rivière sur les pierres et le crépitement de la pluie sur les feuilles. J'entendis aussi le cri d'un lièvre attrapé

par une belette et le cri perçant d'un blaireau cherchant sa femelle. Je passai devant deux cabanes où le feu de l'âtre se mourait sous le toit de chaume. De l'une des huttes, une voix d'homme appela, mais je répondis que j'allais en paix, et il fit taire son chien.

Je quittai la route pour m'engager sur le chemin qui serpentait au flanc du Dolforwyn, et je craignis que l'obscurité ne me fît perdre mon chemin sous les chênes, mais les nuages se dispersèrent, laissant filtrer à travers les feuillages lourds de pluie un mince filet de lune blafarde qui m'indiqua le chemin caillouteux qui menait au sommet de la royale colline. Nul homme n'y habitait. C'était un lieu de chênes, de pierres et de mystère.

Le chemin débouchait sur le grand espace découvert du sommet, où se dressait la salle de banquet solitaire, avec le cercle de pierres debout où Cuneglas avait été acclamé. Ce sommet était le lieu le plus sacré du Powys, mais il restait désert le plus clair de l'année : on n'y venait que pour les grands banquets ou les plus hautes solennités. À cette heure, au clair de lune, la salle restait noyée dans l'obscurité. Le sommet de la colline paraissait désert.

Je m'arrêtai à la lisière des chênes. Une chouette effraie s'envola juste au-dessus de moi, son corps trapu porté par de courtes ailes effleurant la queue de loup de mon casque. La chouette était un augure, mais je ne pouvais dire si l'augure était bon ou mauvais, et je fus soudain effrayé. C'est la curiosité qui m'avait attiré ici, mais je percevais maintenant le danger. Merlin n'exaucerait pas le désir de mon âme pour rien. Ce qui voulait dire que j'étais ici pour faire un choix et un choix, sans doute, que je n'avais aucune envie de faire. En vérité, je le redoutais tant que je faillis retourner dans l'obscurité des arbres, mais la cicatrice de ma main gauche se rappela à moi et je restai sur place.

Cette cicatrice était l'œuvre de Nimue et, chaque fois qu'elle palpitait, je savais que mon destin m'échappait. J'en avais fait le serment à Nimue. Je ne pouvais faire marche arrière.

La pluie avait cessé et les nuages se dispersaient. Un vent froid fouettait la cime des arbres, mais il ne pleuvait plus. Il

faisait encore nuit noire. L'aube ne pouvait être bien loin, mais on ne voyait encore poindre aucune lueur à travers les collines de l'est. Il n'y avait que le pâle éclat de la lune, qui transformait les pierres du cercle royal du Dolforwyn en formes argentées dans la nuit.

Je me dirigeai vers le cercle de pierres. Le battement de mon cœur faisait plus de bruit que mes grosses bottes sur la terre. Toujours personne en vue. L'espace d'un instant, je me demandai si Merlin ne m'avait pas joué un mauvais tour, mais c'est alors qu'au centre du cercle, où se dresse la pierre de la royauté du Powys, je vis un rayon de lumière plus vif que le reflet de la lune embrumée sur les rochers lustrés par la pluie.

Je me rapprochai, mon cœur battant la chamade. Je me glissai entre les pierres et découvris que la lune se reflétait dans une coupe. Une coupe en argent. Une petite coupe d'argent dont je vis, en m'approchant de la Pierre royale, qu'elle était pleine d'un liquide foncé.

« Bois, Derfel. » Je reconnus la voix de Nimue, à peine audible avec le bruit du vent dans les chênes. « Bois. »

Je me retournai, tâchant de l'apercevoir, mais en vain. Le vent souleva mon manteau et fit claquer quelques brins de paille sur le toit de chaume de la salle. « Bois, Derfel, bois », répéta la voix de Nimue.

Je levai les yeux au ciel et priai Lleuallaw de me protéger. Ma main gauche, dont la palpitation était maintenant douloureuse, tenait ferme la garde d'Hywelbane. La prudence, je le savais, me dictait de m'en aller retrouver la chaleur de l'amitié d'Arthur, mais la misère de mon âme m'avait conduit au sommet de cette colline froide et désolée, et la seule pensée que la main de Lancelot reposait sur le poignet délicat de Ceinwyn me fit baisser les yeux vers la coupe.

Je la soulevai, hésitai, puis la vidai.

Le breuvage avait un goût si amer que je frissonnai quand je l'eus fini. Le goût acre persista dans ma bouche et dans ma gorge tandis que je reposais la coupe sur la pierre du roi.

« Nimue ? » appelai-je presque suppliant. Mais il n'y eut d'autre réponse que le vent dans les arbres.

« Nimue ! » appelai-je à nouveau, maintenant pris de vertiges. Les nuages bouillonnaient, noirs et gris, et la lune se brisait en éclats de lumière argentée et tranchante depuis la rivière lointaine pour venir cingler la ronde des arbres obscurs. « Nimue ! » Mes genoux fléchirent, et ma tête se mit à grouiller de rêves sinistres. Je m'affalai à côté de la Pierre royale, qui me parut soudain aussi grosse qu'une montagne, puis je m'effondrai si lourdement que mon bras tendu renversa la coupe vide. J'avais la nausée, mais j'étais bien incapable de vomir. Il n'y avait que des rêves, de terribles rêves, et les cris perçants de ces goules de cauchemar qui hurlaient dans ma tête. Je pleurais, je suais à grosses gouttes et mes muscles se crispaient en spasmes incontrôlables.

Des mains se saisirent alors de ma tête et m'arrachèrent mon casque, puis un front se pressa contre le mien. C'était un front blanc et froid, et les cauchemars se dissipèrent pour laisser place à la vision d'un long corps blanc et nu, avec des cuisses élancées et des petits seins. « Rêve, Derfel, me susurra Nimue tout en me passant la main dans les cheveux, rêve, mon amour, rêve. »

Je sanglotais désespérément. J'étais un guerrier, un seigneur de Dumnonie. Le grand ami d'Arthur, qui était mon débiteur depuis la bataille et qui voulait me combler de terre et de richesse par-delà toutes mes espérances. Et je pleurais comme un petit orphelin. Le désir de mon âme était Ceinwyn, mais Ceinwyn était éblouie par Lancelot. Jamais plus je ne connaîtrais le bonheur, j'en étais persuadé.

« Rêve, mon amour, rêve », fredonna Nimue. Elle avait dû jeter un manteau noir par-dessus nos têtes car soudain la nuit noire disparut. Je me retrouvai dans le silence et la ténèbre, ses bras passés autour de mon cou, son visage tout près du mien. A genoux, joue contre joue, mes mains se crispant spasmodiquement et désespérément sur la peau fraîche de ses cuisses nues. J'abandonnai le poids de mon corps secoué de spasmes sur ses frêles épaules, et là, entre ses bras, les larmes cessèrent, les crispations s'atténuèrent. Soudain, je fus calme. Finie l'envie de vomir, envolée la douleur de mes jambes. J'avais chaud. Si chaud que je continuai à suer à grosses gouttes. Je ne

bougeai pas, je n'avais aucune envie de bouger, juste de laisser venir le rêve.

Au départ ce fut un rêve prodigieux, car il semblait que j'eusse reçu les ailes d'un grand aigle et je survolais un pays que je ne connaissais pas. Je vis alors un pays terrible brisé par de grands précipices et de hautes montagnes de rocs déchiquetés que de petits ruisseaux blancs dévalaient en cascade vers des lacs de tourbe. Les montagnes semblaient n'avoir ni fin ni refuge, car alors que je planais sur les ailes de mon rêve je ne vis ni maisons ni cabanes, ni champs, ni troupeaux, ni bergers, pas âme qui vive, juste un loup filant entre l'à-pic et les ossements d'un cerf prisonnier d'un épais bosquet. Le ciel au-dessus de moi était gris comme une épée, les montagnes au-dessous aussi noires que du sang séché, et l'air sous mes ailes froid comme un couteau dans les côtes.

« Rêve, mon amour », murmurait Nimue. Et dans mon rêve, je me laissai porter par mes larges ailes pour voir de plus près une route qui serpentait entre les collines obscures. C'était une route de terre battue, brisée par les rochers, qui suivait son cours cruel d'une vallée à l'autre, tantôt grimpant jusqu'à des passes lugubres pour redescendre vers les rochers à nu d'une autre vallée. La route longeait des lacs noirs, traversait des gouffres béants et ombragés, contournait des collines enneigées, mais continuait toujours plus au nord. C'était un nord que je ne connaissais pas, mais c'était un rêve où le savoir n'a que faire de la raison.

Les ailes du rêve me rapprochèrent de la surface de la route. Soudain je ne volais plus, mais suivais la route grimpante en direction d'une passe. De part et d'autre, les pentes étaient couvertes de plaques d'ardoise ruisselantes, mais quelque chose me dit que la route s'arrêterait juste après la passe. Que si seulement je pouvais continuer à marcher sur mes jambes fatiguées, je franchirais la crête et trouverais le désir de mon âme de l'autre côté de la crête.

Je haletais maintenant, respirant par pénibles secousses tout en parcourant en rêve les tout derniers pas de la route. Et soudain, au sommet, je vis la lumière, la couleur et la chaleur.

Car la route redescendait vers la côte bordée d'arbres et de champs et, au-delà de la côte, une mer brasillante au milieu de laquelle on apercevait une île. Et au milieu de l'île, soudain baignée de soleil, un lac. « Là ! » m'écriai-je. Car je savais que l'île était mon but, mais à l'instant même où il semblait que j'eusse retrouvé assez d'énergie pour parcourir les derniers kilomètres de route et plonger dans cette mer ensoleillée, une goule se mit en travers de mon chemin. Une chose noire dans une armure noire et qui crachait du limon noir, et tenant dans sa main griffue une épée à lame noire deux fois longue comme Hywelbane. Elle me provoqua en hurlant.

Et je hurlai moi aussi, et mon corps se raidit dans l'étreinte de Nimue.

Ses bras s'agrippaient à mes épaules. « Tu as vu la Route de Ténèbre, Derfel, murmura-t-elle, tu as vu la Route de Ténèbre. » Et soudain elle s'arracha à mes bras, le manteau qui me couvrait le dos disparut et je tombai en avant sur l'herbe mouillée du Dolforwyn tandis qu'un vent glacé tourbillonnait autour de moi.

Je restai allongé là de longues minutes. Le rêve était passé, et je me demandais quel rapport il y avait entre la Route de Ténèbre et le désir de mon âme. Puis je me jetai de côté et vomis, et soudain j'eus à nouveau les idées claires et j'aperçus la coupe d'argent tombée juste à côté de moi. Je la pris, me redressai et vis Merlin qui m'observait de l'autre extrémité de la Pierre royale. Nimue, sa maîtresse et prêtresse, se tenait à côté de lui, son corps mince enveloppé d'un ample manteau noir, sa chevelure noire nouée par un ruban, et son œil d'or scintillant au clair de lune. Gundleus lui avait arraché l'œil de cette orbite, et il avait payé cette blessure au centuple.

Aucun des deux ne dit mot. Ils se contentèrent de me regarder vomir dans un ultime spasme, retrousser les lèvres, secouer la tête puis tâcher de me relever. Mon corps était encore faible, ou c'est la tête qui me tournait, car je ne parvins pas à me relever. Je retombai à genoux à côté de la pierre et m'appuyai sur mes coudes. De légers spasmes continuaient à me secouer de temps à autre. « Que m'avez-vous fait boire ? demandai-je en replaçant la coupe d'argent sur le rocher.

— Je ne t'ai rien fait boire, répondit Merlin. Tu as bu de ton plein gré, Derfel, de même que tu es venu ici de ton plein gré. » Si malicieuse sous le toit de Cuneglas, sa voix était maintenant froide et distante.

« Qu'as-tu vu ?

— La Route de Ténèbre, répondis-je docilement.

— Elle est là, dit Merlin en indiquant le nord dans la nuit.

— Et la goule ? demandai-je.

— Diwrnach. »

Je fermai les yeux, car je savais maintenant ce qu'il voulait. « Et l'île, ajoutai-je en rouvrant les yeux, c'est Ynys Mon ?

— Oui, fit Merlin. L'île bienheureuse. »

Avant la venue des Romains et avant même qu'on eût jamais rêvé des Saxons, la Bretagne était gouvernée par les Dieux, et les Dieux s'adressaient à nous depuis Ynys Mon, mais les Romains avaient saccagé l'île, abattant ses chênes, détruisant ses bocages sacrés et massacrant ses druides. Cette Année Noire remontait à plus de quatre cents ans, mais Ynys Mon était encore sacrée pour une poignée de druides qui, comme Merlin, entendaient ramener les Dieux en Bretagne. Or, l'île bienheureuse faisait partie du royaume de Diwrnach, le plus terrible des rois irlandais qui eût jamais franchi la mer d'Irlande pour s'emparer de la terre bretonne. On disait que Diwrnach badigeonnait ses boucliers de sang humain. Dans toute la Bretagne, il n'était de roi plus cruel ni plus redouté. Seules les montagnes qui l'entouraient et la faiblesse de son armée le retenaient de propager sa terreur dans le sud à travers Gwynedd. Diwrnach était un monstre invincible. Une créature qui rôdait aux confins obscurs de la Bretagne. De l'aveu général, mieux valait ne pas la provoquer. « Vous voulez que j'aille à Ynys Mon ? demandai-je à Merlin.

— Je veux que tu nous accompagnes à Ynys Mon, dit-il en montrant Nimue, avec nous et une vierge.

— Une vierge ?

— Parce que seule une vierge, Derfel, peut trouver le Chaudron de Clyddno Eiddyn. Et qu'aucun de nous, je crois, ne saurait y prétendre, ajouta-t-il d'un ton sarcastique.

— Et le Chaudron, repris-je lentement, se trouve à Ynys Mon. » Merlin hocha la tête et je frémis en pensant à cette expédition. Le Chaudron de Clyddno Eiddyn était l'un des treize Trésors magiques de la Bretagne qui avaient été dispersés lorsque les Romains avaient pillé Ynys Mon. Et l'ultime ambition de Merlin, dans sa longue vie, était de rassembler les trésors, mais il tenait par-dessus tout au Chaudron. Avec celui-ci, assurait-il, il pourrait maîtriser les Dieux et triompher des chrétiens. Voilà pourquoi, avec un goût amer dans la bouche et indisposé par des aigreurs d'estomac, j'étais agenouillé au sommet d'une colline trempée du Powys. « Ma mission, dis-je à Merlin, est de combattre les Saxons.

— Imbécile ! aboya Merlin. La guerre contre les Saïs est perdue tant que nous n'aurons pas récupéré les Trésors.

— Arthur n'est pas d'accord.

— Arthur est tout aussi sot que toi. Qu'importent les Saxons, imbécile, si nos dieux nous ont laissés tomber ?

— J'ai juré de servir Arthur, protestai-je.

— Tu as aussi juré de me servir, répliqua Nimue, levant son bras gauche pour montrer la cicatrice qui répondait à la mienne.

— Mais je ne veux sur la Route de Ténèbre aucun homme qui ne vienne de son plein gré. À toi de choisir à qui tu seras fidèle, Derfel, mais je peux t'y aider. »

Il débarrassa le rocher de la coupe et la remplaça par un tas de côtes qu'il avait pris dans la salle de Cuneglas. Il s'agenouilla, saisit un os et le disposa au centre de la Pierre royale. « Voilà Arthur, dit-il. Et voici Cuneglas. Et de celui-ci, nous en reparlerons plus tard », dit-il en prenant un troisième os pour former un triangle avec les deux premiers. Puis il en prit un quatrième qu'il plaça en travers de l'un des angles : « Voici Tewdric de Gwent, voici l'alliance d'Arthur avec Tewdric et voici son alliance avec Cuneglas. » Ainsi forma-t-il un second triangle au sommet du premier, dessinant une sorte d'étoile rudimentaire à six pointes. Puis il s'attaqua à une troisième figure, parallèle à la première : « Voici l'Elmet, voici la Silurie, et cet os-ci, dit-il en brandissant le dernier, c'est l'alliance de tous ces royaumes. Voilà. » Il se recula et fit un geste en direction de cette tour précaire qui reposait au centre de la pierre. « Voilà le

plan que nous a mitonné Arthur, Derfel. Mais c'est moi qui te le dis, et je suis formel : sans les Trésors, tout va s'effondrer. »

Il se tut. Je regardai les neuf os. Tous, sauf la mystérieuse troisième côte, portaient encore des bouts de viande, de tendon et de cartilage. Seul le troisième était parfaitement nettoyé et blanc. Je l'effleurai du doigt, prenant grand soin de ne pas perturber le fragile équilibre de cette tour écrasée. « Et qu'en est-il du troisième os ? »

Merlin sourit.

« Le troisième os, Derfel, c'est le mariage entre Lancelot et Ceinwyn. » Il s'arrêta. « Prends-le. »

Je ne bougeai pas. Le retirer, c'était faire s'effondrer le fragile réseau d'alliances qui était le meilleur espoir d'Arthur : en vérité son unique espoir de vaincre les Saxons.

Merlin devina ma répugnance et se saisit du troisième os sans pour autant le dégager. « Les Dieux ont horreur de l'ordre, grogna-t-il. L'ordre, Derfel, voilà ce qui détruit les Dieux, si bien qu'il leur faut détruire l'ordre. » Il retira l'os et la tour s'écroula aussitôt. « Arthur doit restaurer les Dieux, reprit Merlin, s'il veut ramener la paix en Bretagne. » Il me tendit l'os. « Prends-le. »

Je ne bougeai pas.

« Ce n'est qu'un amas de vieux os, mais celui-ci, Derfel, c'est le désir de ton âme. » Il me tendit l'os immaculé. « Cet os, c'est le mariage de Lancelot et de Ceinwyn. Brise-le, Derfel, et le mariage n'aura jamais lieu. Laisse-le intact, Derfel, et ton ennemi conduira ta femme dans sa couche pour la besogner comme un chien. » De nouveau, il insista pour que je prenne l'os, mais je ne bougeai pas. « Tu crois que ton amour pour Ceinwyn ne se lit pas sur ton visage ? demanda-t-il d'un ton railleur. Prends-le ! Parce que moi, Merlin d'Avalon, je te donne à toi, Derfel, le pouvoir de cet os. »

Je le pris, les Dieux me viennent en aide, mais je le pris. Que pouvais-je faire d'autre ? J'étais amoureux. Je pris l'os et le fourrai dans ma bourse.

« Ça ne servira à rien, raila Merlin, à moins que tu ne le casses en deux.

— De toute façon, ça ne me servira en rien, répondis-je, découvrant enfin que je pouvais tenir debout.

— Tu es un sot, Derfel, trancha Merlin, mais un sot qui est une bonne épée. Voilà pourquoi j'ai besoin de toi si nous devons nous engager sur la Route de Ténèbre. » Il se releva. « À toi de choisir, maintenant. Tu peux briser l'os, et Ceinwyn viendra à toi, je te le promets, mais en ce cas tu auras fait le serment de partir à la recherche du Chaudron. Ou tu peux épouser Gwenhwyvach et gâcher ta vie en t'épuisant à enfoncer les boucliers saxons pendant que les chrétiens complotent de prendre la Dumnonie. A toi de choisir, Derfel. Maintenant, ferme les yeux. »

Je fermai les yeux, les gardai clos, docilement un long moment. Puis, faute de nouvelles instructions, je finis par les rouvrir.

Le sommet de la colline était désert. Je n'avais rien entendu, mais Merlin, Nimue, les huit os et la coupe : tout avait disparu. L'aube pointait à l'horizon, les oiseaux piaillaient à tue-tête dans les arbres, et j'avais un os bien nettoyé dans ma bourse.

Je descendis pour rejoindre la route qui longeait la rivière, mais dans ma tête je voyais l'autre route, la Route de Ténèbre qui menait à l'ancre de Diwrnach, et j'avais peur.

Ce matin-là, nous sommes allés à la chasse au sanglier. Alors que nous nous éloignions de Caer Sws, Arthur rechercha délibérément ma compagnie.

« Tu nous a quittés de bonne heure, hier soir.

— Mon ventre, Seigneur. »

Je ne voulais pas lui dire la vérité, que j'avais été avec Merlin, car il aurait soupçonné que je n'avais pas encore renoncé à la quête du Chaudron. Mieux valait mentir. « J'avais des aigreurs d'estomac. »

Il rit. « Je ne sais pas pourquoi nous appelons ça des banquets, parce que ce n'est qu'un prétexte à boire. » Il s'arrêta pour attendre Guenièvre, qui aimait la chasse et qui portait ce matin-là des bottes et des pantalons de cuir sanglés à ses longues jambes. Elle cachait sa grossesse sous un justaucorps de cuir sur lequel elle portait un manteau vert. Elle avait apporté une laisse de ses chers lévriers, et elle me tendit leur longe afin qu'Arthur pût lui faire passer le gué dans ses bras à côté de l'ancienne forteresse. Lancelot fit la même galanterie à Ceinwyn, qui roucoula visiblement de plaisir entre ses bras. Ceinwyn avait elle aussi passé des vêtements d'homme, mais les siens n'étaient pas aussi ajustés et délicats que ceux de Guenièvre. Ceinwyn avait probablement emprunté des habits de chasse dont son frère ne voulait pas, et ses habits trop longs et flottants lui donnaient un air de garçonne à côté de l'élégance raffinée de Guenièvre. Ni l'une ni l'autre ne portait de lance, mais Bors, le cousin et champion de Lancelot, en portait une pour Ceinwyn, au cas où l'envie lui prendrait de participer à la curée. Arthur avait insisté pour que sa Guenièvre enceinte ne prît pas de lance. « Tu dois faire attention, aujourd'hui, dit-il en la reposant à terre sur la rive sud du Severn.

— Tu te fais trop de mauvais sang. » Elle me retira la longe des mains et, passant la main dans son épaisse chevelure rousse, elle se tourna vers Ceinwyn. « Vous tombez enceinte, et les hommes vous croient de verre ! » Elle se glissa aux côtés de Lancelot, de Ceinwyn et de Cuneglas, pour nous laisser, Arthur et moi, nous diriger vers la vallée feuillue où les chasseurs de

Cuneglas avaient repéré pléthore de gibiers. Il pouvait bien y avoir une cinquantaine de chasseurs au total, pour la plupart des guerriers, bien qu'une poignée de femmes eût choisi de nous accompagner tandis qu'une quarantaine de serviteurs fermaient la marche. L'un d'eux sonna de sa corne pour prévenir les chasseurs, à l'autre bout de la vallée, qu'il était temps de rabattre le gibier vers la rivière. Soupesant sa longue et lourde lance à sanglier, chacun prit sa position dans la ligne. C'était une froide journée de fin d'été, assez froide pour qu'un nuage de buée se formât à chacune de nos respirations, mais la pluie avait cessé, et le soleil brillait sur les champs en jachère bordés d'une brume matinale. Arthur était d'excellente humeur, se délectant de la beauté du jour, de sa jeunesse et de la chasse en perspective. « Encore un banquet, me dit-il, et tu peux rentrer chez toi te reposer.

— Encore un banquet ? » demandai-je d'un air lugubre, la tête encore engourdie et fatiguée par les effets persistants du breuvage que Merlin et Nimue m'avaient fait avaler au sommet du Dolforwyn.

Arthur me donna une tape sur l'épaule. « Les fiançailles de Lancelot, Derfel. Puis nous rentrons en Dumnonie. Et au travail ! » Il était visiblement ravi de cette perspective et me confia avec enthousiasme ses projets pour le prochain hiver. Il y avait quatre ponts romains en ruines qu'il voulait reconstruire, puis il enverrait les maçons du royaume achever le palais royal de Lindinis. Lindinis était cette ville romaine tout près de Caer Cadarn, où se déroulaient les acclamations royales de la Dumnonie. Et Arthur voulait en faire la nouvelle capitale. « Il y a beaucoup trop de chrétiens à Durnovarie », lâcha-t-il, tout en s'empressant d'ajouter, comme à son habitude, que personnellement il n'avait rien contre les chrétiens.

« Le seul problème, répliquai-je sèchement, c'est que eux, ils ont quelque chose contre vous.

— Certains », avoua-t-il. Avant la bataille, alors que la cause d'Arthur paraissait désespérée, les adversaires d'Arthur avaient pris du poil de la bête. Et ce parti était conduit par les chrétiens, ces mêmes chrétiens qui avaient la tutelle de Mordred. La cause immédiate de cette hostilité était le prêt forcé qu'Arthur avait

extorqué à l'Église pour financer la campagne qui s'était terminée à Lugg Vale. Et ils lui en gardaient une vive rancœur. Pour ma part, je trouvais étrange cette Église qui prêchait les mérites de la pauvreté et qui ne pardonnait jamais à un homme de lui emprunter son argent.

« Je voulais te parler de Mordred, reprit Arthur, expliquant pourquoi il avait recherché ma compagnie en cette belle matinée. D'ici dix ans, il sera assez grand pour monter sur le trône. Dix ans, ce n'est pas long, pas long du tout, et il faut veiller à son éducation au cours de ces dix années. Il faut lui enseigner les lettres, lui apprendre à manier l'épée, lui apprendre le sens des responsabilités. » Je l'approuvai d'un signe de tête, mais sans grand enthousiasme. Ce gamin de cinq ans apprendrait sans doute tout ce que voulait Arthur, mais je ne voyais pas en quoi cela me concernait. Arthur avait d'autres idées en tête. « Je veux que tu sois son tuteur, me dit-il.

— Moi ! m'exclamai-je, surpris.

— Nabur se soucie davantage de son propre avancement que du caractère de Mordred. » Nabur était ce magistrat chrétien à qui l'on avait confié la tutelle de Mordred, et c'est ce même Nabur qui avait mis le plus d'ardeur à comploter contre Arthur. Nabur et, bien entendu, l'évêque Sansum. « Et Nabur n'est pas un soldat, poursuivit Arthur. Je prie le ciel que Mordred règne en paix, Derfel, mais il a besoin de connaître l'art de la guerre, comme tous les rois, et je te crois le mieux placé pour le lui enseigner.

— Non, pas moi ! Je suis trop jeune ! »

Arthur rit de cette objection. « C'est aux jeunes d'élever les jeunes, Derfel. »

Au loin, une corne annonça que l'on commençait à rabattre le gibier du fond de la vallée. Tous les chasseurs se glissèrent entre les arbres, enjambant les taillis de ronces et les troncs morts couverts de champignons. Nous avançons lentement, guettant le bruit terrifiant du sanglier à travers les broussailles. « Qui plus est, ajoutai-je, ma place est dans ton mur de boucliers, non pas dans la nursery de Mordred !

— Tu continueras à faire partie de mon mur de boucliers, Derfel. Tu crois que je me priverais de toi ? » Son visage

s'épanouit en un large sourire. « Je ne veux pas t'attacher à Mordred. Je veux simplement que tu le prennes sous ton toit. J'ai seulement besoin qu'il soit élevé par un honnête homme. »

Je repoussai le compliment d'un haussement d'épaules, puis songeai d'un air coupable à l'os propre et intact que j'avais rangé dans ma bourse. Était-il honnête, me demandai-je, de recourir à la magie pour amener Ceinwyn à changer d'avis ? Je la regardai, et elle me jeta un coup d'œil accompagné d'un timide sourire. « Je n'ai pas de toit, dis-je à Arthur.

— Mais tu vas en avoir un, et bientôt. » Puis il tendit la main, et je restai cloué sur place, attentif aux bruits devant nous. Un gros animal écrasait les broussailles. D'instinct, chacun s'accroupit, tenant sa lance à quelques centimètres au-dessus du sol. Mais la bête effrayée n'était qu'un beau cerf avec de bons andouillers. Détendus, nous le laissâmes continuer son chemin. « Nous le chasserons demain, peut-être, lança Arthur en le regardant filer. Laisse donc tes lévriers faire leur course du matin ! » cria-t-il à Guenièvre.

Elle rit de bon cœur et dévala la colline pour nous rejoindre, les lévriers tirant sur leur longe. « J'aimerais bien, dit-elle, les yeux vifs et le visage rougi par le froid. La chasse est mieux ici qu'en Dumnonie.

— Mais pas le pays, me dit Arthur. Il y a une propriété au nord de Durnovarie. La place de Mordred est là-bas, et je veux t'en faire le tenancier. Je te donnerai également une autre terre, pour toi celle-là, mais tu peux bâtir une salle sur la terre de Mordred et l'élever là-bas.

— Tu la connais, intervint Guenièvre. C'est celle qui est au nord de la propriété de Gyllad.

— Je la connais. » C'était une terre bien arrosée pour les cultures avec de bonnes prairies pour les moutons. « Mais je ne suis pas sûr de savoir élever un enfant », grommelai-je. Les cornes retentirent. Les chiens aboyaient. On entendit des vivats à notre droite, signe que quelqu'un avait trouvé la curée, mais notre partie du bois était encore déserte. Un petit ruisseau dévalait à notre gauche ; à droite, la pente était boisée. Les rochers et les racines des arbres étaient couverts de mousse.

Arthur balaya mes craintes. « Ce n'est pas toi qui t'en chargeras, mais je tiens à ce qu'il soit élevé chez toi, avec tes serviteurs, tes manières, ta morale et ton jugement.

— Et ta femme », ajouta Guenièvre.

Un craquement de broutilles me fit lever les yeux. Lancelot et son cousin Bors étaient là, tous deux debout devant Ceinwyn. La hampe de la lance de mon ennemi était peinte en blanc, et il portait de grandes bottes de cuir et un manteau de cuir souple. Je me retournai vers Arthur. « Ma femme ? Première nouvelle. »

Il me prit par le coude, oubliant la chasse aux sangliers. « Je compte faire de toi le champion de la Dumnonie, Derfel.

— C'est trop d'honneur pour moi, répondis-je prudemment. Qui plus est, vous êtes le champion de Mordred.

— Le prince Arthur, dit Guenièvre qui aimait à l'appeler prince alors qu'il n'était qu'un bâtard, est déjà chef du Conseil. Il ne saurait être en même temps champion, à moins que tout le travail de la Dumnonie ne repose sur ses épaules.

— Certes, Dame. » Je n'étais pas hostile à cet honneur, car c'était un grand honneur en vérité, même s'il avait un prix. Dans la bataille, je devrais affronter tous les champions qui se présentaient en combat singulier, mais dans la paix cela me vaudrait une fortune et un statut sans commune mesure avec mon rang actuel. J'avais déjà le titre de Seigneur et des hommes pour tenir mon rang, et le droit de peindre mon emblème sur le bouclier de ces hommes, mais c'est un honneur que je partageais avec une quarantaine d'autres chefs de la Dumnonie. Etre le champion du roi ferait de moi le premier guerrier du pays, même si je ne voyais pas bien comment un homme pouvait prétendre à ce statut du vivant d'Arthur. Ou même tant que Sagramor serait encore en vie. « Sagramor, dis-je prudemment, est plus grand guerrier que moi, Seigneur Prince. » En présence de Guenièvre, il fallait que je pense à l'appeler prince de temps à autre, même s'il n'aimait pas ce titre.

Arthur balaya mon objection d'un revers de main. « Je fais de Sagramor le Seigneur des Pierres, et il n'aspire à rien de plus. » Cette seigneurie faisait de lui l'homme qui devrait garder la frontière saxonne, et je n'avais aucune peine à croire que

notre Sagramor à la peau noire et aux yeux sombres se réjouissait de cette mission belliqueuse. « Et toi, Derfel, reprit-il en m'enfonçant son doigt dans les côtes, tu seras le champion.

— Et qui sera la femme du champion ? demandai-je sèchement.

— Ma sœur Gwenhwyvach », dit Guenièvre, qui ne me quittait pas des yeux.

J'étais reconnaissant à Merlin de m'avoir prévenu. « Vous me faites trop d'honneur, Dame », répondis-je d'un ton mielleux.

Guenièvre sourit, satisfaite de mon acquiescement tacite. « Avais-tu jamais pensé, Derfel, que tu épouserais une princesse ?

— Non, Dame. » Gwenhwyvach, comme Guenièvre, était bel et bien une princesse, une princesse de Henis Wyren, bien que Henis Wyren ne fût plus. Ce triste royaume portait désormais le nom de Lleyr et il avait pour souverain le sinistre envahisseur irlandais, le roi Diwrnach.

Guenièvre tira sur les longes pour calmer sa meute excitée. « Tu seras fiancé dès notre retour en Dumnonie, dit-elle. Gwenhwyvach a consenti.

— Il y a un obstacle, Seigneur », dis-je à Arthur.

Guenièvre tira de nouveau un coup sec, sans nécessité. Mais elle avait horreur de la moindre opposition et elle passa ainsi ses nerfs sur ses chiens plutôt que sur moi. Elle ne me détestait pas en ce temps-là, mais elle ne m'aimait pas particulièrement non plus. Elle savait mon aversion pour Lancelot, et cela la prédisposait sans doute contre moi, mais elle ne devait pas y attacher trop d'importance, car après tout je n'étais jamais que l'un des chefs de guerre de son mari. Un grand gaillard obtus à la chevelure blond filasse, qui manquait des grâces civilisées qu'elle prisait tant. « Un obstacle ? me demanda-t-elle dangereusement.

— Seigneur Prince, répondis-je, insistant pour m'adresser à Arthur plutôt qu'à sa femme, j'ai prêté serment à une dame. » Je pensais à l'os dans ma bourse. « Je n'ai aucun droit sur elle et je ne puis rien en attendre non plus, mais si elle me réclame, je suis son obligé.

— Qui ? demanda aussitôt Guenièvre.

— Je ne puis le dire, Dame.

— Qui ? insista Guenièvre.

— Il n'est pas obligé de le dire. » Arthur prit ma défense et sourit. « Pendant combien de temps cette dame peut-elle en appeler à ta loyauté ?

— Pas bien longtemps. Une affaire de quelques jours. » Car du jour où Ceinwyn serait fiancée à Lancelot, je pourrais me considérer délié de mon serment.

« Bien », fit-il avec énergie tout en souriant à Guenièvre, comme pour l'inviter à partager son plaisir. Mais Guenièvre avait un air maussade. Elle détestait Gwenhwyvach, qu'elle trouvait sans grâce et ennuyeuse, et elle brûlait d'envie de la marier pour l'éloigner d'elle. » Si tout se passe bien, conclut Arthur, tu pourras te marier à Glevum le même jour que Lancelot et Ceinwyn.

— Ou réclames-tu ces quelques jours, demanda Guenièvre d'un ton acide, pour trouver toutes les raisons du monde de ne pas épouser ma sœur ?

— Dame, répondis-je sincèrement, ce serait pour moi un honneur que d'épouser Gwenhwyvach. » C'était, je crois, la vérité, car Gwenhwyvach serait sans doute une femme honnête. Mais serais-je moi un bon mari ? C'était une autre affaire, car ma seule raison d'épouser Gwenhwyvach était le rang et la fortune que me vaudrait sa dot. La plupart des hommes ne se mariaient pas pour autre chose. Et si je ne pouvais épouser Ceinwyn, que m'importait le choix de ma femme ? Merlin ne cessait de nous mettre en garde. Il ne fallait pas confondre mariage et amour. Et si cynique que fût son conseil, il y avait là un fond de vérité. On ne me demandait pas d'aimer Gwenhwyvach, simplement de l'épouser, et son rang et sa dot seraient ma récompense pour m'être bien battu en cette longue journée sanglante de Lugg Vale. Quand bien même la moquerie de Guenièvre ternissait ces récompenses, elles n'en restaient pas moins enviables. « J'épouserai de bon cœur votre sœur, promis-je à Guenièvre dès lors que je ne serai plus tenu par mon serment.

— Je prie que tout se passe ainsi », répondit Arthur dans un sourire. Puis il se retourna vivement en entendant un bruit au sommet de la colline.

Bors se tapit avec sa lance. Lancelot se tenait à côté de lui, mais regardait en bas dans notre direction, redoutant peut-être que l'animal ne filât entre nous. Arthur repoussa délicatement Guenièvre et me fit signe de grimper sur la colline.

« Il y en a deux ! nous cria Lancelot.

— Certainement une laie », observa Arthur. Il fit quelques pas le long de la rivière et reprit son escalade. « Où ça ? » Lancelot montra la direction avec sa lance, mais je ne voyais toujours rien dans les broussailles.

« Là ! » fit Lancelot avec irritation, enfonçant sa lance dans un entrelacs de ronces.

Arthur et moi fîmes deux pas de plus et aperçûmes enfin le sanglier au cœur de la broussaille : un bon gros vieux animal avec des défenses jaunes, de petits yeux et des masses de muscles sous son cuir balafré. Grâce à ses muscles, il pouvait se déplacer à la vitesse de l'éclair et porter un coup fatal avec ses défenses aussi tranchantes qu'une épée. Nous avions tous vu des hommes mourir de pareilles blessures, et un sanglier n'était jamais plus dangereux que lorsqu'il se trouvait acculé avec une laie. Tous les chasseurs priaient le ciel que le sanglier charge à découvert, afin de profiter de sa propre vitesse pour lui enfoncer leur lance dans le corps. Pareil affrontement nécessitait du cran et de l'habileté, mais pas autant que lorsque c'était à l'homme de charger. « Qui l'a vu le premier ? demanda Arthur.

— Mon Seigneur Roi, répondit Bors en indiquant Lancelot.

— Alors il est à vous. Seigneur Roi, conclut Arthur, abandonnant gracieusement à Lancelot l'honneur de tuer la bête.

— Je vous en fais cadeau, Seigneur », répondit Lancelot. Ceinwyn se tenait juste derrière lui, se mordant la lèvre inférieure et ouvrant grands les yeux. Elle avait pris la seconde lance de Bors : non qu'elle espérât s'en servir, mais pour le soulager d'un poids, et elle la tenait nerveusement.

« Lâchons les chiens sur lui ! » Guenièvre nous rejoignit, les yeux brillants, le visage animé. Je crois qu'elle s'ennuyait

souvent dans les grands palais de Dumnonie et la chasse lui procurait l'excitation dont elle mourait d'envie.

« Tu vas y perdre tes deux chiens, la prévint Arthur. Cet animal sait se battre. » Il s'avança prudemment pour voir quelle était la meilleure manière de provoquer la bête. Puis il donna un coup de lance pour dégager les ronces, comme s'il voulait offrir au sanglier un moyen de sortir de son sanctuaire. La bête grogna mais ne bougea point, pas même lorsque la pointe de la lance passa à quelques centimètres de son groin. La laie était derrière lui et nous observait.

« J'en ai vu d'autres, fit Arthur guilleret.

— Laissez-moi faire, dis-je, soudain inquiet pour lui.

— Tu crois que j'ai perdu mon tour de main ? » me répondit Arthur dans un sourire. Il frappa de nouveau les ronces, qui ne voulaient pas s'aplatir. Le sanglier ne bougeait toujours pas. « Les Dieux te bénissent », lança Arthur à l'animal. Puis il poussa un grand cri et sauta dans les broussailles tout en pointant sa lance en direction du flanc gauche du sanglier, juste avant l'épaule.

Le sanglier fit un petit mouvement de tête, un mouvement très léger, mais qui suffit à détourner la pointe de la lance. Il s'en sortit avec une blessure au flanc sanglante mais inoffensive, puis il chargea. Un bon sanglier passe ainsi de l'immobilité la plus totale à un déchaînement instantané : il charge tête basse, prêt à étripper l'ennemi de grands coups de défenses. Et cette bête avait déjà dépassé la pointe de la lance d'Arthur quand il chargea. Et Arthur était prisonnier des ronces.

Je criai pour détourner l'attention du sanglier et lui enfonçai ma lance dans le ventre. Arthur était sur le dos, sa lance abandonnée, et la bête était sur lui. Les chiens hurlaient et Guenièvre appelait au secours. Ma lance était entrée profond dans le ventre du sanglier, et le sang gicla jusqu'à mes mains lorsque je la retirai pour dégager mon seigneur du poids de l'animal blessé. La créature pesait largement ses deux sacs de grain et ses muscles étaient pareils à des cordes de fer qui faisaient trembler ma lance. Je la serrai de toutes mes forces et l'enfonçai de plus belle, mais c'est alors que la laie chargea et me

fit tomber à la renverse. Je lâchai ma lance, si bien que le sanglier pesa à nouveau de tout son poids sur le ventre d'Arthur.

Arthur avait empoigné les défenses de la bête et, bandant toutes ses forces, tâchait d'écarter la tête de l'animal de sa poitrine. La laie disparut, dévalant la colline en direction de la rivière. « Tue-le ! » cria Arthur à moitié goguenard. Il était à deux doigts de la mort, mais il goûtait cet instant. « Tue-le ! » Le sanglier poussait de ses pattes arrière, sa bave inondait son visage et son sang ruisselait sur les vêtements d'Arthur.

J'étais sur le dos, le visage lacéré par les ronces. Je me redressai tant bien que mal et empoignai ma lance encore enfoncée dans le ventre de la brute. C'est alors que Bors plongea son couteau dans le cou du sanglier, et je vis la force terrible de l'animal se retirer peu à peu tandis qu'Arthur trouva la force d'éloigner de ses côtes la tête ensanglantée et puante de la bête. Je saisis ma lance et la tournai pour l'enfoncer plus avant dans les entrailles de la brute quand Bors la frappa une seconde fois. Le sanglier pissa sur Arthur, envoya une dernière ruade désespérée et s'effondra brusquement. Arthur était couvert de pisse et de sang, à moitié enseveli sous sa masse.

Il se dégagea prudemment des défenses puis partit d'un irrépressible fou rire. Prenant chacun une défense, Bors et moi achevâmes de le libérer de la bête. L'une de ses défenses était prise dans le justaucorps d'Arthur qui se déchira au cours de l'opération. Nous laissâmes tomber la dépouille dans les ronces pour aider Arthur à se relever. Nous étions tous les trois grimaçants, nos habits crottés, déchirés et couverts de feuilles, de brindilles et de sang. « Je vais avoir une belle contusion », dit Arthur en se passant la main sur la poitrine. Puis il se tourna vers Lancelot, qui n'avait pas bougé au cours de la mêlée. Il marqua un très bref instant de silence, puis inclina la tête : « Voilà bien un noble cadeau, Seigneur Roi, dont je me suis montré bien indigne. » Il s'essuya les yeux. « Mais j'en ai tout de même profité. Et nous en profiterons tous à vos fiançailles. » Il regarda Guenièvre, vit qu'elle était pâle, presque tremblante, et la rejoignit aussitôt. « Tu n'es pas bien ?

— Non, non », fit-elle, passant ses bras autour de lui et appuyant sa tête sur sa poitrine ensanglantée. Elle pleurait. C'est la première fois que je la voyais pleurer.

Arthur lui passa la main dans le dos. « Il n'y avait pas de danger, ma chérie, aucun danger. J'ai juste fait un joli gâchis.

— Tu es blessé ? demanda Guenièvre en s'écartant et en essuyant ses larmes.

— Juste des égratignures. » Arthur avait le visage et les mains lacérés par les épines, mais il n'avait autrement aucune blessure, hormis la contusion due à la défense. Il s'éloigna d'un pas, ramassa sa lance et poussa un grand cri : « En douze ans, je n'étais encore jamais tombé sur le dos comme ça ! »

Le roi Cuneglas arriva au pas de course, inquiet pour ses hôtes, tandis que les chasseurs s'employaient à ligoter la bête et à la transporter. Tous avaient dû faire la comparaison entre les habits immaculés de Lancelot et nos habits déchirés et ensanglantés, mais personne ne fit la moindre réflexion. Nous étions tous excités, ravis d'avoir survécu et avides de raconter comment Arthur avait réussi à retenir la brute par ses défenses. L'histoire se répandit et l'on entendit les gros éclats de rire des hommes au milieu des arbres. Lancelot seul ne riait pas. « Il nous faut vous trouver un sanglier maintenant, Seigneur Roi », lui dis-je. Nous étions à quelques pas de la foule excitée qui s'était attroupée pour voir les chasseurs éventrer la bête et régaler de ses entrailles les lévriers de Guenièvre.

Lancelot me lança un regard oblique, d'un air songeur. Il me détestait tout autant que je le détestais, mais soudain il sourit : « Un sanglier vaudrait mieux qu'une laie, je crois.

— Une laie ? demandai-je, flairant l'insulte.

— N'est-ce pas une laie qui t'a chargé ? demanda-t-il en ouvrant de grands yeux candides. Surtout, ne va pas croire que je parle de ton mariage ! » Il avait choisi l'ironie. « Je dois te féliciter, Seigneur Derfel ! Épouser Gwenhwyvach ! »

Je m'efforçai de contenir ma rage, m'obligeant à regarder son visage étroit et moqueur avec sa barbe délicate, ses yeux noirs et ses longs cheveux huilés aussi noirs et brillants que des ailes de corbeau. « Et moi, Seigneur Roi, je dois vous féliciter de vos fiançailles.

— Avec *Seren*, dit-il, l'étoile du Powys. » Il tourna son regard vers Ceinwyn qui se cachait le visage entre les mains, tandis que les couteaux des chasseurs découpaient les longs rouleaux des entrailles. Elle avait l'air si jeune avec ses cheveux blancs noués dans la nuque. « N'est-elle pas ravissante ? demanda-t-il de l'air d'un chat qui ronronne. Tellement vulnérable. Je n'avais jamais cru tout ce qu'on racontait sur sa beauté, car qui s'attendrait à trouver pareil joyau parmi les morveux de Gorfyddyd ? Mais elle est belle et j'ai bien de la chance.

— En effet, Seigneur Roi. »

Il rit et me tourna le dos. C'était un homme dans toute sa gloire, un roi venu prendre son épouse. Mais aussi mon ennemi. Et cet os que je gardais dans ma bourse. Je le touchai, me demandant s'il ne s'était pas cassé dans la mêlée. Mais il était encore intact, encore caché. Il n'attendait que mon bon plaisir.

*

Cavan, mon second, arriva à Caer Sws la veille des fiançailles de Ceinwyn, amenant avec lui quarante de mes lanciers. Galahad les avait renvoyés, estimant pouvoir s'acquitter de sa mission en Silurie avec les vingt hommes restants. Apparemment, les Siluriens s'étaient tristement résignés à la défaite de leur pays, et la nouvelle de la mort de leur roi ne provoqua aucun trouble, juste une soumission docile aux exactions des vainqueurs. Cavan m'expliqua qu'Ængus de Démétie, le roi irlandais qui avait donné la victoire de Lugg Vale à Arthur, avait pris sa part convenue d'esclaves et de butin, en avait volé bien davantage encore, et s'en était retourné chez lui, tandis que les Siluriens étaient visiblement assez satisfaits d'avoir maintenant pour roi le fameux Lancelot. « Et j'imagine que ce salaud est le bienvenu », conclut-il, quand il m'eut retrouvé dans la salle de Cuneglas, prenant mon repas étalé sur une couverture. Il se gratta la barbe pour écraser un pou.

« Un foutu pays, la Silurie.

— Ils donnent de bons guerriers.

— Qui se battent pour ficher le camp de chez eux, ça m'étonnerait pas. » Il renifla.

« Vous vous êtes blessé, Seigneur ?

— Des épines. La chasse au sanglier.

— Je me disais que vous vous étiez peut-être marié pendant que j'avais le dos tourné, et que c'était son cadeau de noces.

— Je vais me marier », lui dis-je, comme nous sortions au soleil. Et je lui fis part de la proposition d'Arthur, qui voulait faire de moi le champion de Mordred et son beau-frère. Cavan se montra ravi de la nouvelle de mon enrichissement imminent, car c'était un exilé irlandais qui avait tâché de faire fortune grâce à ses talents à la lance et à l'épée dans la Dumnonie du roi Uther, mais la fortune n'avait cessé de lui glisser entre les mains. Deux fois plus âgé que moi, c'était un homme trapu aux épaules larges et à la barbe grise, avec les mains couvertes de ces anneaux de guerriers que nous forgions avec les armes des ennemis vaincus. Il était ravi que mon mariage me comblât d'or et commença par choisir ses mots pour évoquer la femme qui me vaudrait ce métal :

« Elle n'est pas une beauté comme sa sœur.

— Certes.

— En vérité, elle est aussi laide qu'un sac de crapauds.

— Elle est quelconque, concédai-je.

— Mais les femmes quelconques font les meilleures épouses, Seigneur, déclara-t-il, lui qui ne s'était jamais marié, mais qui n'était jamais resté seul non plus. Et elle nous comblera tous de richesses », ajouta-t-il joyeusement. Car si j'épousais la malheureuse Gwenhwyvach, c'était naturellement pour cette raison. J'avais trop de bon sens pour placer ma confiance dans la côte de porc que j'avais dans ma bourse, et mon devoir était de récompenser les hommes de leur fidélité. Or, ces récompenses avaient été rares l'an passé. Ils avaient pratiquement perdu tous leurs biens à la chute d'Ynys Trebes, puis ils avaient combattu l'armée de Gorfyddyd à Lugg Vale. Ils étaient maintenant fatigués et appauvris, et jamais hommes n'avaient mérité davantage de leur seigneur.

Je saluai mes quarante hommes qui attendaient leur affectation. Je fus ravi de voir Issa parmi eux, car il était le

meilleur de mes lanciers : un jeune garçon de ferme d'une force prodigieuse et d'un optimisme indéfectible qui protégeait mon flanc droit dans la bataille. Je le serrai dans mes bras puis leur dis mon regret de n'avoir aucun cadeau à leur offrir. « Mais notre récompense arrive bientôt, ajoutai-je en jetant un coup d'œil aux deux douzaines de filles qu'ils avaient dû attirer en Silurie, même si je suis ravi de voir que la plupart d'entre vous vous êtes déjà trouvé quelque récompense. »

Ils rirent aux éclats. La fille d'Issa était une jolie brunette de quinze printemps. Il me présenta à elle. « Scarach, Seigneur. » Il dit son nom fièrement.

« Irlandaise ? »

Elle hocha la tête. « J'étais esclave de Ladwys, Seigneur. » Scarach parlait la langue de l'Irlande ; une langue comme la nôtre, mais assez différente, comme son nom, pour marquer sa race. J'imaginais qu'elle avait été capturée par les hommes de Gundleus à l'occasion d'un raid sur les terres du roi Ængus en Démétie. La plupart des esclaves irlandaises venaient de ces villages de la côte ouest de Bretagne. Mais pas une seule, soupçonnais-je, de Lleyrn. Seul un fou se serait aventuré dans le territoire de Diwrnach sans y avoir été invité.

« Ladwys ! fis-je. Comment va-t-elle ? » Ladwys avait été la maîtresse de Gundleus. Une grande femme brune que Gundleus avait secrètement épousée, même s'il avait été tout prêt à désavouer son mariage quand Gorfyddyd lui avait fait entrevoir la main de Ceinwyn.

« Morte, Seigneur, répondit joyusement Scarach. Nous l'avons tuée dans la cuisine. Je lui ai enfoncé une broche dans le ventre.

— C'est une brave fille, s'empressa d'ajouter Issa.

— Manifestement, dis-je, alors occupe-toi bien d'elle. » Sa dernière fille l'avait quitté pour l'un de ces missionnaires chrétiens qui écumaient les routes de Dumnonie, mais je doutais que la redoutable Scarach fût assez sotte pour suivre son exemple.

Cet après-midi-là, puisant dans la réserve de chaux de Cuneglas, mes hommes peignirent un nouvel emblème sur leurs boucliers. Arthur m'avait accordé l'honneur de porter mon

emblème à la veille de la bataille de Lugg Vale, mais le temps nous avait manqué pour changer les boucliers qui portaient encore l'ours d'Arthur. Mes hommes imaginaient que je choisirais pour symbole un masque de loup en écho aux queues de loup que nous avions commencé à porter sur nos casques dans les forêts de Benoïc. Mais j'insistai pour que chacun de nous peignît une étoile à cinq pointes. « Une étoile ! » ronchonna Cavan, visiblement déçu. Il aurait voulu quelque chose de farouche, avec des griffes, un bec et des dents. Mais je ne voulus pas en démordre. Une étoile : « *Seren*, car nous sommes les étoiles du mur de boucliers. »

L'explication leur plut, et aucun ne soupçonna le romantisme désespéré qui m'avait inspiré mon choix. Nous commençâmes donc par enduire d'une couche de poix les boucliers ronds de saule recouverts de cuir, avant de peindre les étoiles à la chaux, nous aidant d'un fourreau pour tracer les lignes droites. Quand le blanc de chaux fut sec, il ne nous resta plus qu'à passer une couche de vernis à base de résine de pin et de blanc d'œuf qui protégerait les étoiles de la pluie pendant quelques mois. « Ça change ! admit Cavan à contrecœur alors que nous admirions notre œuvre.

— Magnifique ! » dis-je, et cette nuit-là, alors que je dînais dans le cercle des guerriers qui mangeaient assis par terre, Issa se posta derrière moi en qualité de porte-bouclier. Le vernis était encore humide, mais l'étoile n'en avait que plus d'éclat. C'est Scarach qui me servit : un pauvre gruau d'orge, mais les cuisines de Caer Sws n'avaient rien de mieux à nous offrir, tout occupées qu'elles étaient à préparer le festin du lendemain soir. En vérité, de tous côtés, on s'affairait aux préparatifs. La salle avait été décorée de branches de hêtre rouge foncé, le sol balayé et recouvert d'une nouvelle couche de joncs ; et dans les quartiers des femmes, il n'était question que de vêtements et de broderies délicates. Quatre cents guerriers se trouvaient alors à Caer Sws, pour la plupart cantonnés dans des abris de fortune dressés dans les champs, hors des remparts, et le fort grouillait des femmes de guerriers, de leurs enfants et de leurs chiens. La moitié étaient des hommes de Cuneglas, l'autre moitié des Dumnoniens, mais malgré la dernière guerre, il n'y eut pas le

moindre trouble, pas même lorsque se répandit la nouvelle que Ratae était tombée à cause de la trahison d'Arthur. Cuneglas devait bien se douter qu'Arthur avait acheté la paix d'Aelle par quelque moyen de ce genre, mais il accepta la promesse d'Arthur, qui fit le serment que les hommes de la Dumnonie vengeraient les morts du Powys ensevelis sous les cendres de la forteresse capturée.

Depuis la nuit au sommet du Dolforwyn, je n'avais revu ni Merlin ni Nimue. Merlin avait quitté Caer Sws, mais Nimue, à ce qu'on me dit, était encore dans la forteresse et se cachait dans les quartiers des femmes où, disait la rumeur, elle passait beaucoup de temps en compagnie de Ceinwyn. Je n'y croyais pas trop tant les deux femmes étaient différentes. Nimue avait quelques années de plus que Ceinwyn. Elle était sombre, intense, toujours tremblante sur la sente étroite entre la folie et la fureur, tandis que Ceinwyn était blonde et douce et, comme Merlin m'en avait fait la remarque, très conventionnelle. Je n'imaginais pas qu'elles eussent grand-chose à se dire, et j'en conclus que la rumeur était fausse. Nimue devait être avec Merlin, que je croyais parti à la recherche d'autres hommes susceptibles de mettre leur épée au service de la quête du Chaudron dans le pays redoutable de Diwrnach.

Mais allais-je l'accompagner ? Le matin même des fiançailles de Ceinwyn, je dirigeai mes pas vers le nord, en direction des grands chênes qui entouraient la large vallée de Caer Sws. Je recherchais un endroit particulier, et Cuneglas m'avait dit où le trouver. Issa, le fidèle Issa, m'accompagnait, mais il n'avait aucune idée de ce qui nous conduisait dans l'épaisseur des bois.

Les Romains avaient à peine touché à cette terre, le cœur de Powys. Ils y avaient bâti des forts, comme Caer Sws, et ils avaient construit quelques routes qui suivaient les vallées, mais il n'y avait pas de grandes villas ni de villes, comme celles qui donnaient à la Dumnonie un vernis de civilisation perdue. Au cœur du pays de Cuneglas, il n'y avait pas non plus beaucoup de chrétiens. Le culte des anciens dieux survivait au Powys sans cette rancœur qui entachait la religion au royaume de Mordred, où chrétiens et païens se disputaient les faveurs royales et le

droit d'ériger leurs sanctuaires dans les lieux saints. Nul autel romain n'avait remplacé les bocages des druides, nulle église chrétienne ne se dressait près de ses puits sacrés. Les Romains avaient bien éventré certains sanctuaires, mais beaucoup avaient été préservés, et c'est vers l'un de ces anciens lieux saints qu'Issa et moi nous dirigions dans la pénombre feuillue de la forêt.

C'était un sanctuaire druidique, une chênaie perdue au fond des bois. Les feuilles n'avaient pas encore pris leur couleur de bronze, mais bientôt elles jauniraient et tomberaient sur le petit mur de pierre qui dessinait un demi-cercle au centre de la plantation. Dans le mur avaient été aménagées deux niches où reposaient des crânes humains. Jadis, il y avait beaucoup d'endroits pareils en Dumnonie, et beaucoup avaient été réaménagés après le départ des Romains. Trop souvent, cependant, les chrétiens venaient briser les crânes, démolir les murs de pierre et abattre les chênes, mais ce sanctuaire du Powys se dressait sans doute au fond des bois depuis un millier d'années. Entre les pierres, de petits bouts de laine témoignaient des prières que les gens étaient venus faire ici.

Le silence régnait, un silence épais. Depuis les arbres Issa me regarda avancer vers le centre du demi-cercle, où je défiais l'imposante ceinture d'Hywelbane.

Je posai l'épée sur la pierre plate qui marquait le centre du sanctuaire et retirai de ma bourse la côte de porc toute propre qui me donnait tout pouvoir sur le mariage de Lancelot. Je la disposai à côté de l'épée. Et pour finir, je posai sur la pierre la petite broche en or que Ceinwyn m'avait donnée bien des années plus tôt. Puis je m'allongeai dans les feuilles.

Je dormis dans l'espoir qu'un rêve me dirait que faire, mais aucun rêve ne vint. Peut-être aurais-je dû sacrifier quelque oiseau ou quelque bête avant de m'endormir, un cadeau qui aurait conduit un dieu à m'apporter la réponse que je demandais, mais nulle réponse ne vint. Le silence régnait. J'avais remis mon épée et le pouvoir de l'os entre les mains des Dieux, à la garde de Bel et de Manawydan, de Taranis et de Lleuallaw, mais ils ne firent aucun cas de mes offrandes. Il n'y avait que le vent dans les feuillages et le bruit des griffes

d'écureuils sur les branches des chênes. Et soudain, j'entendis le crépitement caractéristique d'un pivert.

À mon réveil, je restai un moment allongé. Il n'y avait pas eu de rêve, mais je savais ce que je voulais. Je voulais prendre l'os et le trancher en deux, et si ce geste devait me conduire sur la Route de Ténèbre dans le royaume de Diwrnach, ainsi soit-il. Mais je désirais aussi que la Bretagne d'Arthur soit une, bonne et fidèle. Et je voulais que mes hommes aient de l'or, de la terre, des esclaves et un rang. Je voulais chasser les Saxons hors de Llægyr. Je voulais entendre les hurlements d'un mur de boucliers enfoncé et le son des cornes de guerre de l'armée victorieuse qui traque l'ennemi en débandade. Je voulais porter mes boucliers étoilés dans le pays plat de l'est que nul Breton libre n'avait revu depuis une génération. Et je désirais Ceinwyn.

Je me redressai. Issa était venu s'asseoir à côté de moi. Il avait dû se demander pourquoi je regardais aussi fixement ces os, mais il ne posa point de questions.

Je pensai à la petite tour écrasée de Merlin, qui représentait le rêve d'Arthur, et me demandai si ce rêve s'effondrerait si Lancelot n'épousait pas Ceinwyn. Le mariage n'était pas pour grand-chose dans cette alliance. Ce n'était qu'une commodité, histoire de donner un trône à Lancelot, et au Powys un intérêt dans la maison royale de Silurie. Si le mariage ne se faisait jamais, les armées de Dumnonie, du Gwent, du Powys et de l'Elmet marcheraient tout de même contre les Saïs. C'était tout ce que je savais, et tout cela était vrai. Mais j'avais aussi le sentiment que, d'une manière ou d'une autre, l'os pouvait contrarier le rêve d'Arthur. Dès l'instant où je couperais l'os en deux, je serais tenu d'aider Merlin dans sa quête. Et cette quête promettait d'attirer la haine sur la Dumnonie : l'hostilité des vieux païens qui avaient une sainte horreur de la religion chrétienne en plein essor.

« Guenièvre, lâchai-je soudain à voix haute.

— Seigneur ? » répondit Issa stupéfait.

D'un signe de tête, je lui indiquai que je n'avais rien à ajouter. En vérité, je n'avais pas eu l'intention de prononcer le nom de Guenièvre à voix haute, mais soudain j'avais compris que briser l'os n'encouragerait pas seulement la campagne de

Merlin contre le Dieu chrétien : cela ferait aussi de Guenièvre mon ennemie. Je fermai les yeux. La femme de mon seigneur pouvait-elle être une ennemie ? Et si elle l'était ? Arthur m'aimerait encore, comme moi je continuerais de l'aimer. Et mes lances et mes boucliers étoilés avaient plus de valeur à ses yeux que toute la gloire de Lancelot.

Je me relevai et récupérai la broche, l'os et l'épée. Issa m'observa arracher un fil de laine verte de mon manteau pour le fourrer entre les pierres. « Tu n'étais pas à Caer Sws, lui demandai-je, quand Arthur a brisé ses fiançailles avec Ceinwyn ?

— Non, Seigneur, mais j'en ai entendu parler.

— C'était le jour des fiançailles, comme celles auxquelles nous allons assister ce soir. Arthur siégeait à la table haute, avec Ceinwyn à côté de lui, quand il a aperçu Guenièvre au fond de la salle. Elle était là, dans son manteau miteux, avec ses lévriers à côté d'elle. Arthur l'a vue, et plus rien n'a jamais été pareil. Les Dieux seuls savent combien d'hommes sont morts parce qu'il a vu cette crinière rousse. »

Je me retournai vers le petit mur de pierre et aperçus un nid abandonné dans l'un des crânes moussus.

« Merlin me dit que les Dieux aiment le chaos.

— Merlin aime le chaos, répondit Issa à la légère, bien qu'il y eût plus de vérité dans ses paroles qu'il ne le savait.

— Merlin l'aime, reconnus-je, mais la plupart d'entre nous en avons peur. Et c'est pourquoi nous cherchons à établir l'ordre. » Je pensais aux os soigneusement empilés. « Mais quand l'ordre règne, on n'a plus besoin des Dieux. Quand l'ordre et la discipline sont partout, il n'y a rien d'inattendu. Si tu comprends tout, ajoutai-je prudemment, il ne reste aucune place pour la magie. Ce n'est que lorsque tu es perdu et effrayé, dans l'obscurité, que tu invoques les Dieux, et ils aiment que nous les appelions. Ils se sentent puissants. Voilà pourquoi ils aiment que nous vivions dans le chaos. » Je répétais les leçons de mon enfance, les leçons apprises au Tor de Merlin. « Et aujourd'hui le choix nous est donné, Issa : vivre dans la Bretagne bien ordonnée d'Arthur ou suivre Merlin vers le chaos.

— Je vous suivrai, Seigneur, quoi que vous fassiez. » Je ne crois pas qu'Issa ait compris ce que je disais, mais il trouvait son bonheur à me faire confiance.

« Si seulement je savais que faire », confessai-je. Ce serait tellement plus facile si les Dieux arpentaient la Bretagne comme autrefois. Nous pourrions les voir, les entendre et leur parler. Mais aujourd'hui nous étions pareils à des hommes aux yeux bandés à la recherche d'une agrafe dans un buisson d'épines. Je rattachai mon épée et glissai l'os intact dans ma bourse. « Je désire que tu livres un message aux hommes, dis-je à Issa. Pas à Cavan, car je lui en parlerai moi-même. Mais je veux que tu leur dises que, s'il se passe cette nuit quelque chose d'étrange, ils seront libérés de leurs serments envers moi. »

Il se rembrunit. « Libérés de nos serments ? demanda-t-il en secouant vigoureusement la tête. Pas moi, Seigneur. »

Je le fis taire. « Et dis-leur que s'il se passe quelque chose d'étrange, mais il peut aussi bien ne rien se passer, la fidélité à mon serment pourrait les conduire à combattre Diwrnach.

— Diwrnach ! » Issa cracha et, de sa main droite, fit le symbole contre le mal.

« Dis-le-leur, Issa.

— Et qu'est-ce qui pourrait bien arriver cette nuit ? demanda-t-il inquiet.

— Peut-être rien, peut-être rien du tout », dis-je, parce que les Dieux ne m'avaient adressé aucun signe dans la chênaie et que je ne savais toujours pas quel serait mon choix. L'ordre ou le chaos. Ou ni l'un ni l'autre. Car peut-être l'os n'était-il qu'un déchet de cuisines et, en ce cas, le briser ne serait que le symbole de mon amour brisé pour Ceinwyn. Mais il n'y avait qu'un seul moyen de m'en assurer, et c'était de le briser. Si j'en avais l'audace.

Au banquet de fiançailles de Ceinwyn.

*

De tous les banquets de cette fin d'été, celui des fiançailles de Lancelot et de Ceinwyn fut le plus somptueux. Les Dieux eux-mêmes semblaient le bénir, car la lune était pleine et

dégagée : un merveilleux augure pour des fiançailles. La lune se leva peu après le crépuscule : un orbe d'argent qui semblait immense au-dessus des pics où se dressait le Dolforwyn. Je m'étais demandé si le banquet aurait lieu dans la salle du Dolforwyn, mais, voyant le nombre de bouches à nourrir, Cuneglas avait décidé d'organiser les cérémonies à Caer Sws.

Les convives étaient beaucoup trop nombreux pour la salle du roi, si bien que seuls les plus privilégiés furent admis à l'intérieur des épais murs de bois. Les autres restèrent dehors, sachant gré aux Dieux de leur avoir envoyé une nuit sèche. La terre était encore toute trempée des pluies du début de la semaine mais il ne manquait pas de paille pour que chacun pût se mettre au sec. Des torches enduites de poix avaient été nouées à des pieux : on les alluma quelques instants après le lever de la lune, et toute l'enceinte royale se trouva soudain illuminée de flammes bondissantes. Les noces seraient célébrées en plein jour afin que Gwydion, le dieu de lumière, et Bélénos, le dieu du soleil, les bénissent, mais les fiançailles étaient abandonnées à la bénédiction de la lune. De temps à autre, une flammèche se détachait d'une torche pour mettre le feu à un tas de paille et provoquer de gros éclats de rire au milieu des hurlements d'enfants et des aboiements des chiens. Un vent de panique soufflait, le temps d'éteindre le feu.

Plus d'une centaine d'hommes furent admis dans la salle de Cuneglas. Les bougies et les lanternes à mèche de jonc agglutinées faisaient danser d'étranges ombres sur le haut toit de chaume où les branches de hêtres se mêlaient maintenant aux premières touffes de houx de l'année. L'unique table était dressée sur le dais sous une rangée de boucliers. Sous chacun d'eux, on avait placé une bougie qui illuminait l'emblème peint sur le cuir. Au centre trônait le bouclier royal du Powys, celui de Cuneglas, avec son aigle aux ailes déployées, avec d'un côté l'ours noir d'Arthur et, de l'autre, le dragon rouge de Dumnonie. L'emblème de Guenièvre, le cerf couronné d'une lune, était accroché à côté de l'ours, tandis que l'aigle de mer de Lancelot volait avec un poisson dans ses serres à côté du dragon. Il n'y avait aucun représentant du Gwent, mais Arthur avait tenu à ce que soit accroché le taureau noir de Tewdric, avec le cheval

rouge d'Elmet et le masque de renard de Silurie. Les symboles royaux marquaient la grande alliance : le mur de boucliers qui rejetterait les Saxons à la mer.

Quand il se fut assuré que les derniers rayons du soleil mourant s'étaient évanouis dans la lointaine mer d'Irlande, Iorweth, le grand druide du Powys, le fit savoir, et les hôtes d'honneur prirent place sur l'estrade. Nous autres, nous étions déjà assis par terre, où les hommes réclamaient encore de ce fameux hydromel corsé du Powys, spécialement brassé pour cette nuit. Des vivats et des applaudissements accueillirent les convives.

Entra d'abord la reine Elaine. La mère de Lancelot était toute de bleu vêtue, un torque d'or à la gorge et une chaîne dorée nouant ses mèches de cheveux gris. Une immense clameur salua Cuneglas et la reine Helledd. Le visage rond du roi rayonnait de plaisir à la perspective de la célébration de la nuit, en l'honneur de laquelle il avait noué de petits rubans blancs à ses bacchantes. Puis vint Arthur, sobrement vêtu de noir, suivi par une Guenièvre resplendissante dans sa robe d'or pâle. Elle était découpée et cousue si habilement que la précieuse étoffe, teintée à la suie et à la cire d'abeille, semblait coller à son corps élancé. Son ventre trahissait à peine sa grossesse et les hommes ne purent retenir un murmure tant ils étaient frappés par sa beauté. De petites écailles d'or avaient été cousues à la robe en sorte que son corps parut étinceler lorsqu'elle rejoignit lentement Arthur au centre du dais. La concupiscence qu'elle savait avoir éveillée et qu'elle voulait provoquer la fit sourire, car cette nuit-là elle était bien décidée à éclipser Ceinwyn. Un anneau d'or retenait sa crinière, une ceinture de gros chaînons dorés soulignait sa taille, tandis qu'en l'honneur de Lancelot elle portait à son cou une petite broche en forme de pygargue. Elle embrassa la reine Elaine sur les deux joues, mais Cuneglas sur une seule, s'inclina devant la reine Helledd, puis s'assit à la droite de Cuneglas tandis qu'Arthur se glissait sur le siège vide à côté d'Helledd.

Deux sièges demeuraient inoccupés, mais avant que quiconque y prît place, Cuneglas se leva et frappa du poing sur la table. Le silence se fit et, d'un geste, Cuneglas montra les

trésors disposés sur le bord du dais, juste devant la toile qui recouvrait la table.

Les trésors étaient les cadeaux que Lancelot avait apportés pour Ceinwyn et leur splendeur provoqua un tonnerre d'acclamations dans la salle. Nous avons tous examiné les présents et c'est avec aigreur que j'avais entendu les hommes vanter la générosité du roi de Benoïc. Il y avait des torques d'or, des torques d'argent et des torques faits d'un mélange d'or et d'argent, de si nombreux torques qu'ils servaient seulement de base au monceau de trésors entassés. Il y avait des glaces à main, des flasques et des bijoux, tous romains. Des colliers, des broches, des brocs, des épingles et des agrafes. Il y avait là la rançon d'un roi en métal scintillant, en émail, en corail et en pierres précieuses : le tout, je le savais, arraché à Ynys Trebes en flammes lorsque, dédaignant de porter l'épée contre les Francs déchaînés, Lancelot avait fui le carnage sur le premier navire.

Les applaudissements furent plus nourris encore lorsque arriva Lancelot, dans toute sa gloire. Comme Arthur, Lancelot était en noir, mais ses habits noirs étaient ourlés d'ors rares. Sa chevelure noire était huilée et ramassée sur son crâne étroit et aplatie dans sa nuque. Autant les doigts de sa main droite scintillaient de bagues en or, autant sa main gauche était couverte de ternes anneaux de guerriers – mais aucun, me dis-je avec aigreur, qu'il eût gagné dans la bataille. Autour du cou, il portait un torque d'or massif aux fleurons étincelants de pierres vives. Sur la poitrine, en l'honneur de Ceinwyn, il portait le symbole de sa famille royale : l'aigle aux ailes déployées. Il ne portait aucune arme, car aucun homme n'était autorisé à introduire la moindre lame dans la salle de Cuneglas, mais il portait la ceinture émaillée que lui avait offerte Arthur. Il répondit aux hourras en levant la main, embrassa sa mère sur la joue, Guenièvre sur la main, s'inclina devant Helledd, puis s'assit.

Il ne restait qu'une seule chaise vide. Une harpiste s'était mise à jouer, mais c'est à peine si ses notes stridentes étaient audibles dans le brouhaha de la conversation. L'odeur de la viande rôtie flottait dans la salle, où de jeunes esclaves distribuaient des pots d'hydromel. Le druide Iorweth traversa la

salle de haut en bas, formant un couloir entre les hommes assis sur les joncs. Il écarta les hommes, s'inclina devant le roi, puis agita son bâton pour réclamer le silence.

Un grand vivat s'éleva de la foule qui se pressait à l'extérieur.

Les hôtes d'honneur étaient entrés par l'arrière, quittant directement l'obscurité pour se placer sur le dais, mais Ceinwyn devait entrer par la porte principale et, pour y parvenir, elle devait d'abord traverser la foule des invités rassemblés dans l'enceinte illuminée par les torches. Les hourras de la foule accompagnaient sa progression depuis la salle des femmes, tandis que nous l'attendions en silence dans la salle du roi. La harpiste elle-même leva les doigts de ses cordes pour regarder la porte.

La première à entrer fut une enfant : une fillette vêtue de blanc qui remonta l'allée tracée par Iorweth pour le passage de Ceinwyn. L'enfant sema des pétales de fleurs printanières séchées sur les joncs fraîchement posés. Nul ne pipait mot. Chacun avait l'œil rivé sur la porte, sauf moi, car j'observais le dais. Lancelot contemplait la porte, un demi-sourire aux lèvres. Cuneglas ne cessait d'essuyer ses larmes, tant il était heureux. Arthur, le pacificateur, rayonnait. Seule Guenièvre ne souriait pas. Elle avait simplement l'air triomphant. Dans cette salle où on l'avait jadis méprisée, elle organisait le mariage de sa fille.

Tout en observant Guenièvre, je pris l'os dans ma main droite. La côte était lisse au toucher, et Issa, qui se tenait derrière moi avec mon bouclier, a dû se demander ce que pouvait bien signifier ce relief dans cette nuit de pleine lune, illuminée d'or et de feu.

Je regardai la grande porte au moment même où Ceinwyn parut et, juste avant que la salle ne retentît de vivats, il y eut un grand hoquet de stupeur. Tout l'or de la Bretagne, toutes les reines d'autrefois n'auraient pu éclipser Ceinwyn cette nuit-là. Je n'eus même pas besoin de me tourner vers Guenièvre pour savoir qu'elle avait perdu la partie.

C'était, je le savais, le quatrième banquet de fiançailles de Ceinwyn. Elle était venue ici une fois pour Arthur, mais il avait brisé son serment sous l'empire de l'amour de Guenièvre. Puis

Ceinwyn avait été fiancée à un prince du lointain pays de Rheged, mais la fièvre l'avait emporté sans lui laisser le temps de convoler. Puis, il n'y avait pas si longtemps, elle avait porté le licol des fiançailles à Gundleus de Silurie, mais il était mort dans les hurlements sous les mains cruelles de Nimue. Et voici que pour la quatrième fois Ceinwyn portait le licol. Lancelot lui avait offert un monceau d'or, mais la coutume exigeait qu'elle lui fît présent en retour d'un joug ordinaire – signe qu'à compter de ce jour elle se soumettrait à son autorité.

Lorsqu'elle entra, Lancelot se leva, et son demi-sourire laissa place à une joie franche, ce qui n'était pas pour surprendre, tant sa beauté était éblouissante. À ses autres fiançailles, comme il sied à une princesse, Ceinwyn était venue parée de ses plus beaux atours d'or, d'argent et de bijoux. Mais ce soir-là, elle portait une simple robe blanche tirant sur le beige, ceinturée par un cordon bleu clair qui se terminait en houppes. Nul argent n'agrémentait ses cheveux, nul or ne paraît sa gorge, elle ne portait aucun joyau nulle part : juste sa robe de toile et, au-dessus de ses cheveux blonds, une délicate guirlande bleue tressée avec les dernières dents-de-chien de l'été. Elle ne portait pas de souliers, mais marchait pieds nus au milieu des pétales. Elle n'arborait aucun signe de royauté ni aucun symbole de richesse : elle était venue aussi simplement vêtue qu'une petite paysanne. Et ce fut un triomphe. Pas étonnant que les hommes en aient eu le souffle coupé, puis qu'ils aient poussé des vivats tandis qu'elle avançait d'un pas lent et timide parmi les invités. Cuneglas pleurait de bonheur, Arthur conduisait les applaudissements, Lancelot lissait sa chevelure huilée tandis que sa mère rayonnait de contentement. L'espace d'un instant, le visage de Guenièvre demeura impénétrable, puis elle sourit, et ce fut un sourire de pur triomphe. Sans doute avait-elle été éclipsée par la beauté de Ceinwyn, mais cette nuit restait la nuit de Guenièvre : à ses yeux son ancienne rivale était vouée à un mariage qu'elle avait arrangé.

Je perçus cette simagrée sur le visage de Guenièvre et sans doute est-ce cette satisfaction rayonnante qui me fit prendre ma décision. Ou peut-être est-ce ma haine de Lancelot, ou mon amour pour Ceinwyn. Ou peut-être est-ce que Merlin avait

raison et que les Dieux aiment le chaos car, dans une soudaine bouffée de rage, je pris l'os entre les mains. Je ne pensai pas aux conséquences de la magie de Merlin, de sa haine des chrétiens ou au risque que nous périssions tous dans notre quête du Chaudron au pays de Diwrnach. Je ne songeai pas non plus à l'ordre méticuleux d'Arthur : je savais seulement que Ceinwyn allait être donnée à un homme que je haïssais. Comme les autres convives, je me levai et observai Ceinwyn entre les têtes des guerriers. Elle avait atteint le grand pilier de chêne central de la grande salle, où elle était de toutes parts cernée par le fracas étourdissant des vivats et des sifflets. J'étais seul à garder le silence. Je la regardai et plaçai mes deux pouces au centre de la côte, dont je serrai les extrémités dans mes poings. Vieux filou de Merlin, montre-moi ta magie maintenant.

Je cassai la côte en deux. Le bruit du craquement se perdit parmi les hourras.

Je fourrai les deux moitiés dans ma bourse et je jure que mon cœur battait à peine lorsque je posai les yeux sur la princesse du Powys qui avait surgi de la nuit avec des fleurs dans les cheveux.

Et qui soudain s'arrêta. Juste à côté du pilier orné de baies et de feuilles. Elle s'arrêta. Dès l'instant où elle avait pénétré dans la salle, Ceinwyn n'avait pas quitté Lancelot des yeux. Ses yeux étaient toujours posés sur lui et le sourire était encore sur son visage, mais elle s'arrêta et sa soudaine immobilité plongea la salle dans un silence perplexe. L'enfant qui semait des pétales de fleurs se rembrunit et attendit des directives. Ceinwyn ne bougea point.

Arthur, toujours souriant, dut croire que ses nerfs la lâchaient, car il lui fit un signe de tête pour l'encourager. Le licol tremblait entre ses mains. La harpiste frappa un accord incertain, puis leva ses doigts des cordes et, alors que ses notes mouraient dans le silence, je vis une silhouette en manteau noir sortir de la foule, au-delà du pilier.

C'était Nimue, avec son œil d'or qui reflétait les flammes dans la salle intriguée.

Ceinwyn se détourna de Lancelot pour porter son regard sur Nimue, puis, tout doucement, tendit son bras enveloppé de sa

manche blanche. Nimue lui prit la main et plongea ses yeux dans ceux de la princesse d'un air interrogateur. Ceinwyn se figea l'espace d'une demi-seconde puis consentit d'un infime mouvement de tête. Soudain, ce fut un brouhaha général : Ceinwyn se détourna du dais et, suivant Nimue, plongea dans la foule.

Mais le brouhaha s'éteignit car nul ne trouvait la moindre explication à ce qui se passait maintenant. Debout sur l'estrade, Lancelot ne pouvait que regarder. Arthur en était resté bouche bée tandis que Cuneglas, s'arrachant à demi à son siège, observait d'un air incrédule sa sœur fendre la foule qui s'écartait devant le visage farouche, balafré et railleur de Nimue. Guenièvre semblait prête à tuer.

C'est alors que Nimue croisa mon regard et sourit. Je sentis mon cœur battre comme un animal sauvage pris au piège. Puis Ceinwyn me sourit, et je ne vis plus Nimue : je n'avais plus d'yeux que pour Ceinwyn, la douce Ceinwyn, qui se dirigeait vers moi en portant le joug. Les guerriers s'écartèrent, mais on aurait dit que j'étais taillé dans la pierre, incapable de bouger ou de parler, tandis que Ceinwyn, les yeux inondés de larmes, s'approcha. Elle ne dit mot, mais se contenta de m'offrir le licol. Un murmure de stupeur parcourut la foule qui se pressait autour de nous, mais je ne prêtai aucune attention aux voix. Je tombai à genoux et pris le licol, puis saisis les mains de Ceinwyn et les pressai contre mon visage qui, comme le sien, était inondé de larmes.

La salle explosa, partagée entre la fureur, la protestation et la stupeur. Mais Issa se plaça devant moi, brandissant son bouclier. Nul homme ne portait d'arme tranchante dans la salle d'un roi, mais Issa tenait son bouclier étoilé comme s'il était prêt à assommer quiconque ferait mine de s'interposer. Sur mon autre flanc, Nimue sifflait des malédictions, défiant quiconque de contester le choix de la princesse.

Ceinwyn s'agenouilla, rapprochant ainsi son visage du mien. « Tu as fait le serment de me protéger, Seigneur, dit-elle dans un murmure.

— J'en ai fait le serment, Dame.

— Je te délivre de ton serment, si tel est ton désir.

— Jamais », promis-je.

Elle s'écarta légèrement. « Je n'épouserai aucun homme, Derfel, me prévint-elle doucement. Je te donnerai tout, sauf le mariage.

— Alors vous me donnez tout ce que je pourrais jamais désirer, Dame », répondis-je, la gorge serrée les yeux noyés de larmes de bonheur. Je souris et lui rendis le licol : « Il est à vous. »

Elle sourit de ce geste, puis laissa choir le licol dans la paille et m'embrassa tendrement sur la joue. « Je crois, me susurra-t-elle malicieusement à l'oreille, que ce banquet se déroulera mieux sans nous. » Sur quoi, nous nous relevâmes et, main dans la main, feignant d'ignorer les questions, les protestations et même quelques acclamations, nous sortîmes au clair de lune. Derrière nous, tout n'était que colère et confusion : devant nous, la foule ébahie s'écartait pour nous laisser avancer côte à côte. « La maison sous le Dolforwyn nous attend, dit Ceinwyn.

— La maison avec les pommiers ? demandai-je, me souvenant de la maisonnette dont elle avait rêvé enfant.

— Celle-là même. »

Nous avions quitté la foule attroupée autour des portes et nous dirigions vers la porte de Caer Sws éclairée par des torches. Issa m'avait rejoint après avoir récupéré nos épées et nos lances. Nimue marchait de l'autre côté. Trois des servantes de Ceinwyn se préparaient à la hâte à nous suivre, de même qu'une vingtaine de mes hommes.

« En êtes-vous certaine ? demandai-je à Ceinwyn, comme si, d'une manière ou d'une autre, elle pouvait revenir sur les toutes dernières minutes et rendre le joug à Lancelot.

— J'en suis plus certaine que d'aucune autre chose que j'aie jamais faite », répondit Ceinwyn calmement. Elle me lança un regard amusé. « As-tu jamais douté de moi, Derfel ?

— C'est de moi que j'ai douté. »

Elle me serra la main. « Je ne suis la femme d'aucun homme. Je n'appartiens qu'à moi », dit-elle en partant d'un rire de pur plaisir. Puis elle me lâcha la main et se lança dans une course folle. Les violettes tombaient de ses cheveux tandis

qu'elle courait de joie dans l'herbe. Je courus derrière elle tandis que de la porte de la salle éberluée Arthur nous criait de revenir. Mais nous poursuivîmes notre course. Vers le chaos.

Le lendemain, je pris un couteau tranchant pour tailler les extrémités brisées des deux fragments d'os, puis, avec le plus grand soin, creusai deux longues rainures dans la poignée de bois d'Hywelbane. Issa se rendit à Caer Sws pour en rapporter de la colle qu'on fit chauffer. Puis après nous êtres assurés que les deux creux correspondaient exactement à la forme des fragments d'os, il ne nous resta plus qu'à les enduire de colle et à presser les deux bouts dans la garde de l'épée. « On dirait de l'ivoire, dit Issa d'un ton admiratif une fois le travail achevé.

— Une simple côte de porc », répondis-je d'un ton léger. Mais c'est vrai qu'on aurait dit de l'ivoire et les deux morceaux donnaient fière allure à Hywelbane. L'épée devait son nom à son premier propriétaire, Hywel, l'intendant de Merlin, qui m'avait appris le métier des armes.

« Mais ce sont des os magiques ? voulut savoir Issa avec inquiétude.

— La magie de Merlin. » Mais je me refusai à toute autre explication.

Cavan vint me voir à midi. Il s'agenouilla sur l'herbe et inclina la tête, sans desserrer les lèvres. Mais il n'avait nul besoin de parler, car je savais le pourquoi de sa venue. « Tu es libre de partir, Cavan, lui dis-je. Je te délivre de ton serment. » Il leva les yeux vers moi. Mais être libéré de son serment était une affaire trop grave pour qu'il pût dire quoi que ce soit. Je me contentai de sourire.

« Tu n'es pas un jeune homme, Cavan, dis-je enfin, et tu mérites un seigneur qui te comblera d'or et d'aises au lieu de t'offrir la Route de Ténèbre et l'incertitude.

— J'ai l'intention de mourir en Irlande, répondit-il, ayant enfin retrouvé sa voix.

— Pour être avec ton peuple ?

— Oui, Seigneur, mais je ne puis y retourner en pauvre hère. J'ai besoin d'or.

— Alors brûle ta planche », lui conseillai-je.

Il sourit, puis embrassa la garde d'Hywelbane. « Sans rancœur, Seigneur ? demanda-t-il avec inquiétude.

— Non, fis-je, et si jamais tu as besoin d'aide, fais-le-moi savoir. »

Il se leva pour me serrer dans ses bras. Il allait retourner au service d'Arthur et emporter avec lui la moitié de mes hommes. Car vingt seulement choisirent de rester avec moi. Les autres redoutaient Diwrnach ou étaient trop impatients de trouver des richesses. Je ne pouvais les en blâmer. Ils avaient gagné des honneurs, des anneaux de guerrier et des queues de loup à mon service, mais peu d'or. Je leur donnai la permission de garder les queues de loup sur leurs casques, car ils les avaient bien gagnées dans les terribles combats de Benoïc, mais je leur fis peindre sur leur bouclier les nouvelles étoiles.

Les étoiles étaient pour la vingtaine d'hommes qui restaient avec moi, et ces vingt gaillards étaient les plus jeunes, les plus forts et les plus aventureux de mes lanciers, et les Dieux savent qu'ils avaient besoin de l'être, car en brisant l'os je les avais engagés sur la Route de Ténèbre.

J'ignorais quand Merlin nous appellerait et j'attendis donc dans la maisonnette à laquelle Ceinwyn nous avait conduits au clair de lune. Elle se trouvait au nord-est du Dolforwyn, dans une petite vallée si encaissée que les ombres ne quittaient point le ruisseau avant que le soleil ne fût au milieu de sa course dans le ciel du matin. Les flancs raides de la vallée étaient couverts de chênes, mais la maison était entourée d'un patchwork de champs minuscules où avaient été plantés une vingtaine de pommiers. La maison n'avait pas de nom, la vallée non plus. On l'appelait simplement Cwm Isaf, la Vallée inférieure, et c'était désormais notre demeure.

Mes hommes se construisirent des cabanes sur la pente sud de la vallée. Je ne savais comment j'allais pouvoir subvenir aux besoins de vingt hommes et de leurs familles, car la fermette de Caer Sws aurait eu le plus grand mal à nourrir un mulot, sans parler d'une bande de guerriers, mais Ceinwyn avait de l'or et, me promit-elle, son frère ne nous laisserait pas mourir de faim. La ferme, m'expliqua-t-elle, avait appartenu à son père : l'une des milliers de fermes éparpillées qui avaient fait la richesse de Gorfyddyd. Le dernier fermier était un cousin du fabricant de bougies de Caer Sws, mais il avait trouvé la mort devant Lugg

Vale et on ne lui avait encore désigné aucun remplaçant. La maison elle-même était en piètre état : un petit rectangle de pierre avec un épais toit de chaume, de paille de seigle et de fougères, qui avait affreusement besoin d'être retapée. Il y avait trois chambres à l'intérieur. La pièce centrale avait jadis été réservée aux quelques bêtes de la ferme : nous en fîmes un lieu de vie. Les deux autres pièces étaient des chambres à coucher : une pour Ceinwyn, une pour moi.

« J'ai promis à Merlin », dit-elle cette première nuit pour expliquer que nous fassions chambre à part.

Je ressentis des fourmillements. « Promis quoi ? »

Elle dut rougir, mais le clair de lune ne pénétrait point dans la maison et je ne voyais pas son visage. Je sentais seulement la pression de ses doigts dans les miens. « Je lui ai promis, dit-elle lentement, de rester vierge tant qu'on n'aura pas retrouvé le Chaudron. »

Je commençais à comprendre à quel point Merlin s'était montré subtil. Subtil, pervers et malin. Il avait besoin d'un guerrier pour le protéger dans son voyage au pays de Lleyrn et il avait besoin d'une vierge pour trouver le Chaudron. Il nous avait donc manipulés tous les deux. « Non ! protestai-je. Tu ne peux aller au pays de Lleyrn ! »

« Seule une vierge peut découvrir le Chaudron, nous avait sifflé Nimue depuis l'obscurité. Devrions-nous prendre une enfant, Derfel ?

— Ceinwyn ne saurait aller à Lleyrn », insistais-je.

« Du calme, ajouta Ceinwyn. J'ai promis. J'ai fait un serment.

— Sais-tu ce qu'est Lleyrn ? Sais-tu ce que fait Diwrnach ?

— Je sais que le voyage là-bas est le prix à payer pour être ici avec toi. Et j'ai promis à Merlin, reprit-elle, j'en ai fait le serment. »

Je dormis donc seul cette nuit-là, mais au matin, après un frugal petit déjeuner avec nos lanciers et nos serviteurs, et avant que je misse les bouts d'os dans la garde d'Hywelbane, Ceinwyn se rendit avec moi au cours d'eau de Cwm Isaf. Elle écouta mon plaidoyer passionné pour la dissuader de s'aventurer sur la Route de Ténèbre, mais elle repoussa tous mes arguments,

expliquant que, si Merlin était avec nous, qui pourrait triompher de nous ?

« Diwrnach, dis-je d'un air sinistre.

— Mais tu accompagnes Merlin ?

— Oui.

— Alors, ne m'en empêche pas. Je serai avec toi, et toi avec moi. » Et elle ne voulait plus rien entendre. Elle n'était la femme d'aucun homme. Elle avait arrêté sa décision,

Et puis, bien entendu, nous parlâmes de ce qui s'était passé dans les tout derniers jours et nos mots se bousculaient. Nous étions amoureux, tout aussi épris qu'Arthur l'avait été de Guenièvre, et nous n'en savions jamais assez sur nos pensées et nos histoires respectives. Je lui montrai la côte de porc et elle rit de bon cœur quand je lui racontai que j'avais attendu le dernier moment pour la casser en deux.

« Je ne savais vraiment pas si j'aurais l'audace de me détourner de Lancelot, admit Ceinwyn. Je ne savais pas pour l'os, bien sûr. J'ai cru que c'était Guenièvre qui m'avait fait sauter le pas.

— Guenièvre ? demandai-je surpris.

— Je ne supportais pas son exultation perverse. C'est affreux de ma part ? J'avais l'impression d'être son chaton, et ça m'était insupportable. » Elle marcha un temps en silence. Quelques feuilles tombaient des arbres encore largement verts. Ce matin-là, me réveillant aux premières lueurs de l'aube à Cwm Isaf, j'avais vu un martin s'envoler de la toiture de chaume. Il n'était pas revenu et je me disais que nous n'en reverrions pas d'autres avant le printemps. Ceinwyn marchait pieds nus à côté du ruisseau, sa main dans la mienne. « Et je me suis interrogée sur cette prophétie du lit de crânes, poursuivit-elle. Je crois que ça veut dire que je ne suis pas censée me marier. J'ai été fiancée trois fois, Derfel, trois fois ! Et trois fois, j'ai perdu l'homme. Si ce n'est pas un message des Dieux, qu'est-ce que c'est ?

— Je croirais entendre Nimue.

— Je l'aime bien, répondit-elle dans un sourire.

— Jamais je n'aurais imaginé que vous puissiez vous entendre, confessai-je.

— Et pourquoi ça ? J'aime son goût de la bagarre. La vie appartient aux conquérants, non aux soumis, et ma vie durant, Derfel, j'ai fait ce que les gens m'ont demandé de faire. J'ai toujours été une bonne petite, dit-elle en faisant la moue. La fillette obéissante, la jeune fille docile. C'était facile, bien sûr, parce que mon père m'aimait, et il aimait si peu de gens, mais je recevais tout ce que je désirais, et en retour on n'attendait de moi qu'une chose : que je sois jolie et obéissante. Et j'ai été très obéissante.

— Jolie aussi. »

Elle m'enfonça son coude dans les côtes. Une nuée de bergeronnettes de Yarrell s'envola de la brume qui enveloppait le ruisseau juste devant nous. « J'ai toujours été obéissante, dit Ceinwyn d'un air songeur. Je savais que je devrais me marier avec l'homme qu'on me choisirait, et cela ne me tracassait pas outre mesure, car tel est le lot des filles de rois. Et je n'ai pas le souvenir d'avoir jamais été si heureuse que le jour où j'ai vu Arthur pour la première fois. Je me disais que la vie me sourirait à jamais. C'était un si brave homme, et puis, soudain, il a disparu.

— Et tu ne m'as pas même remarqué ! » J'étais le plus jeune lancier de la garde d'Arthur lorsqu'il était venu à Caer Sws pour s'y fiancer avec Ceinwyn. C'est à cette époque qu'elle m'avait donné la petite broche que je portais encore. Elle avait récompensé toute l'escorte d'Arthur sans jamais soupçonner le feu qu'elle avait embrasé dans mon âme ce jour-là.

« Je suis sûre de t'avoir remarqué, dit-elle. Un grand lourdaud avec sa crinière de paille ! Comment m'aurait-il échappé ? » Elle rit, puis me laissa l'aider à enjamber un chêne abattu. Elle portait la même robe de lin que la veille, mais la jupe blanchie était maintenant tachée de boue et de mousse. « Puis j'ai été fiancée à Caelgyn de Rheged, reprit-elle, et je cessai d'être tout à fait aussi sûre de jouer de bonheur. C'était une triste brute, mais il avait promis à mon père une centaine de lanciers et le prix de la mariée en or, si bien que je tâchai de me convaincre que je serais tout de même heureuse, même si je devais vivre à Rheged, mais Caelgyn a été emporté par la fièvre. Puis il y a eu Gundleus, dit-elle en se rembrunissant. J'ai

compris alors que je n'étais qu'un pion dans un jeu de guerre. Mon père m'adorait, mais il était tout prêt à me donner même à Gundleus si cela lui procurait plus de lances à porter contre Arthur. Pour la première fois, je compris que je ne serais jamais heureuse à moins de faire moi-même mon bonheur, et c'est alors que tu es venu nous voir avec Galahad. Tu te souviens ?

— Je me souviens. »

J'avais accompagné Galahad dans sa mission de paix avortée et Gorfyddyd, en guise d'affront, nous avait fait dîner dans la salle des femmes. C'est là, à la lueur des chandelles, tandis que la harpiste jouait, que j'avais parlé à Ceinwyn et lui avais fait le serment de la protéger.

« Et tu t'es inquiété de savoir si j'étais heureuse.

— J'étais amoureux de toi, avouai-je. Comme un ver de terre amoureux d'une étoile. »

Elle sourit. « Puis est venu Lancelot. Le charmant Lancelot. Le beau Lancelot, et tout le monde m'a seriné que j'étais la plus heureuse des femmes de Bretagne, mais sais-tu ce que j'ai ressenti ? Que je ne serais pour Lancelot qu'une conquête de plus, et il semble qu'il en ait déjà beaucoup. Mais je n'étais pas encore bien sûre de ce que j'allais faire. C'est alors que Merlin est venu me parler, et il a laissé Nimue, qui n'en finissait pas de parler. Mais je savais déjà que je ne voulais appartenir à aucun homme. Toute ma vie, j'ai été la propriété des hommes. Comme Nimue. J'ai fait un serment à Don, je Lui ai juré que si Elle me donnait la force de prendre ma liberté, jamais je ne me marierais. Je t'aimerai, me promit-elle en me regardant droit dans les yeux, mais je ne serai le bien d'aucun homme. »

Peut-être, me dis-je, mais elle était encore, comme moi, le jouet de Merlin. Ils n'avaient pas perdu leur temps, lui et Nimue, mais je ne dis mot de tout cela, ni de la Route de Ténèbre. Je préférerai prévenir Ceinwyn :

« Tu seras l'ennemie de Guenièvre, désormais.

— Oui, fit-elle. Au demeurant je l'ai toujours été, dès l'instant où elle a décidé de me prendre Arthur, mais je n'étais alors qu'une enfant et je ne savais comment la combattre. La nuit dernière, j'ai pris ma revanche, mais dorénavant je devrai

vivre cachée.» Elle sourit. « Et toi, tu devais épouser Gwenhwyvach ?

— Oui, avouai-je.

— Pauvre Gwenhwyvach. Elle a toujours été très gentille avec moi quand ils habitaient ici, mais je me souviens que, chaque fois que sa sœur entraît, elle filait. On aurait dit une grosse souris bien dodue, et sa sœur était le chat. »

Cet après-midi-là, Arthur descendit dans la vallée. La colle fixant les bris d'os était encore en train de sécher sur la garde d'Hywelbane quand ses guerriers firent leur apparition au milieu des arbres de la pente sud de Cwm Isaf, face à notre maisonnette. Les lanciers n'étaient pas venus nous menacer : ils étaient simplement venus prendre un peu de bon temps dans la longue marche qui devait les ramener dans leur confortable Dumnonie. Aucun signe de Lancelot ni de Guenièvre : Arthur traversa seul le ruisseau. Il ne portait ni épée ni bouclier.

Nous l'accueillîmes à la porte. Il s'inclina devant Ceinwyn puis lui adressa un sourire.

« Chère Dame, fit-il simplement.

— Vous m'en voulez. Seigneur ? » lui demandai-je avec inquiétude.

Son visage s'épanouit en un large sourire : « Ma femme croit que oui, mais ce n'est pas vrai. Comment serais-je fâché ? Tu as simplement fait ce que j'ai fait autrefois, et tu as eu l'élégance de le faire avant que le serment ne soit scellé. » Il lui adressa un nouveau sourire. « Sans doute m'as-tu mis dans l'embarras, mais je le méritais bien. Puis-je faire quelques pas avec Derfel ? »

Nous suivîmes le même chemin que j'avais emprunté ce matin-là avec Ceinwyn, et Arthur, sitôt qu'il fut hors de portée de vue de ses lanciers, passa le bras autour de mes épaules. « Bien joué, Derfel, dit-il d'une voix calme.

— Je suis navré si cela vous a blessé, Seigneur.

— Ne sois pas sot. Tu as fait ce que j'ai fait autrefois. Et je t'envie seulement la fraîcheur de ton expérience. Ça change les choses, c'est tout. Comme je l'ai dit, c'est gênant.

— Je ne serai pas le champion de Mordred.

— Non. Mais quelqu'un te remplacera. Si ça ne tenait qu'à moi, mon ami, je vous ramènerais tous les deux au pays, je ferais de toi le champion et te donnerais tout ce que je devais te donner, mais les choses ne se passent pas toujours comme nous le souhaitons.

— Vous voulez dire, fis-je sans détour, que la princesse Guenièvre ne me pardonnera pas ?

— Non, confirma Arthur d'un air morne. Ni Lancelot. Et que vais-je faire de lui ? ajouta-t-il dans un soupir.

— Mariez-le à Gwenhwyvach, et enterrez-les tous les deux en Silurie. »

Il rit. « Si seulement je le pouvais. Je l'enverrai en Silurie, certainement, mais je doute que la Silurie le retienne. Il ambitionne autre chose que ce petit royaume, Derfel. J'avais espéré que Ceinwyn et une famille le garderaient là-bas, mais maintenant ? » Il haussa les épaules. « J'aurais mieux fait de te donner le royaume. » Il retira son bras de mes épaules et me regarda en face. « Je ne te libère pas de tes serments, Seigneur Derfel Cadarn, dit-il solennellement, tu es encore mon homme et lorsque je te manderai, tu viendras à moi.

— Oui, Seigneur.

— Ce sera au printemps. J'ai promis une trêve de trois mois aux Saxons, et je tiendrai ma promesse, et quand les trois mois seront écoulés l'hiver nous empêchera de sortir nos lances. Mais au printemps, nous marcherons, et je compte sur tes hommes dans mon mur de boucliers.

— Ils seront là, Seigneur. »

Il leva les deux mains et les posa sur mes épaules. « As-tu aussi prêté serment à Merlin ? demanda-t-il, en me regardant droit dans les yeux.

— Oui, Seigneur, avouai-je.

— Alors tu vas donner la chasse à un Chaudron qui n'existe pas ?

— Je chercherai le Chaudron, en effet. »

Il ferma les yeux. « Quelle sottise ! » Il laissa tomber les mains et rouvrit les yeux. « Je crois aux Dieux, Derfel, mais les Dieux croient-ils en la Bretagne ? Ce n'est pas la Bretagne d'antan, dit-il avec véhémence. Peut-être étions-nous autrefois

un peuple d'un seul sang, mais aujourd'hui ? Les Romains ont fait venir des hommes de tous les coins du monde ! Des Sarmates, des Libyens, des Gaulois, des Numides et des Grecs ! Leur sang s'est mêlé au nôtre, de même que ce sang grouille de sang romain et que s'y mêle du sang saxon. Nous sommes ce que nous sommes, Derfel, non ce que nous étions jadis. Nous avons une centaine de dieux, maintenant, pas simplement nos anciens dieux, et nous ne pouvons revenir en arrière, pas même avec le Chaudron et tous les Trésors de la Bretagne.

— Merlin n'est pas d'accord.

— Et Merlin voudrait me voir combattre les chrétiens à seule fin de rendre le pouvoir à ses dieux ? Non, je ne le ferai pas, Derfel, affirma-t-il avec colère. Tu peux bien partir en quête de ton Chaudron imaginaire, mais ne va pas croire que je vais jouer le jeu de Merlin en persécutant les chrétiens.

— Merlin, protestai-je, abandonnera aux Dieux le sort des chrétiens.

— Et que sommes-nous d'autre que les instruments des Dieux ? Mais je ne vais pas combattre d'autres Bretons pour la simple raison qu'ils adorent un autre Dieu. Ni toi, Derfel, tant que tu seras lié par ton serment.

— Non, Seigneur. »

Il soupira. « Je déteste toute cette rancœur au sujet des Dieux. Mais Guenièvre ne cesse de me répéter que je suis aveugle. Que tout est de ma faute. » Il sourit. « Si tu as prêté serment à Merlin, Derfel, tu dois l'accompagner. Où va-t-il te conduire ?

— A Ynys Mon, Seigneur. »

Il me dévisagea quelques instants en silence, puis frémit.

« Tu vas à Lleyn ? demanda-t-il incrédule. Personne n'en revient vivant.

— J'en reviendrai, dis-je par vantardise.

— Veilles-y, Derfel, veilles-y, répondit-il d'un air lugubre. J'ai besoin de toi pour battre les Saxons. Et après cela, sans doute, tu pourras retourner en Dumnonie. Guenièvre n'est pas femme à garder rancune. » J'en doutais, mais ne dis mot. « Alors je t'appellerai au printemps, poursuivit Arthur, et je te prie de survivre à Lleyn. » Il passa son bras sous le mien et me

raccompagna jusqu'à la maison. « Et si on te pose la question, Derfel, je t'ai simplement accablé de reproches. Je t'ai maudit, ou même frappé.

— Je vous pardonne les coups, Seigneur, fis-je en riant.

— Tiens-toi pour réprouvé, conclut-il, et le deuxième homme le plus heureux de la Bretagne. »

Le plus heureux du monde, pensai-je, car le désir de mon âme était exaucé.

Ou il le serait, les Dieux nous gardent, le jour où celui de Merlin le serait.

Je regardai les lanciers se retirer. L'ours d'Arthur apparut un court instant entre les arbres, il agita la main, grimpa sur son cheval et disparut.

De nouveau, nous étions seuls.

*

Je n'étais donc pas en Dumnonie pour voir le retour d'Arthur. J'aurais bien aimé, pourtant, car il rentra en héros dans un pays qui avait fait peu de cas de ses chances de survie et avait comploté de le remplacer par des créatures de moindre envergure.

Les vivres furent rares cet automne, car le soudain embrasement de la guerre avait épuisé la dernière récolte, mais il n'y eut point de famine, et les hommes d'Arthur firent rentrer équitablement les impôts. Le progrès paraît mince, mais après les dernières années cela suscita quelque émoi dans le pays. Seuls les riches payaient des impôts au Trésor Royal. Certains les payaient en or, mais la plupart le faisaient en grains, en cuir, en draps, en sel, en laine et en poisson séché qu'ils avaient exigés de leurs tenanciers. Dans les toutes dernières années, les riches n'avaient pas versé grand-chose au roi, et les pauvres beaucoup donné aux riches, si bien que les lanciers commencèrent par demander aux pauvres ce qu'ils avaient payé pour faire ensuite payer les riches. Puis ils restituèrent un tiers de la collecte aux églises et aux magistrats afin qu'ils distribuent des vivres pendant l'hiver. Cette seule mesure fit comprendre à la Dumnonie qu'un nouveau pouvoir était né et, si les riches

grommelèrent, personne n'osa lever un mur de boucliers pour combattre Arthur. Il était le seigneur de la guerre du royaume de Mordred, le vainqueur de Lugg Vale, le massacreur des rois. Désormais, ses adversaires le craignaient.

Mordred fut confié à la garde de Culhwch, un cousin d'Arthur : guerrier honnête et rustre, qui ne se souciait probablement guère du sort d'un petit enfant difficile. Il était bien trop occupé à réprimer la révolte fomentée par Cadwy d'Isca, dans l'ouest de la Dumnonie, et je me suis laissé dire que dans une campagne éclair il porta ses lances dans les grandes landes, puis au sud sur la côte sauvage. Il ravagea le cœur du pays de Cadwy, puis prit d'assaut le prince rebelle dans l'ancienne place forte romaine d'Isca. Les murs s'étaient écroulés et les vétérans de Lugg Vale s'étaient engouffrés dans les brèches afin de pourchasser les rebelles dans les rues. Le prince Cadwy s'était fait prendre dans un sanctuaire romain et taillé en pièces. Arthur ordonna que les différentes parties de son corps fussent exposées dans les villes de Dumnonie, et que sa tête, avec ses tatouages bleus sur les joues reconnaissables entre tous, fût expédiée au roi Marc de Kernow qui avait encouragé la révolte. Le roi Marc renvoya un tribut de lingots d'étain, un baquet de poisson fumé, trois carapaces de tortue polies échouées sur les côtes de son pays sauvage, tout en se défendant candidement de toute complicité avec les insurgés.

Lorsqu'il prit la forteresse de Cadwy, Culhwch y trouva des lettres qu'il fit parvenir à Arthur. Les lettres étaient du parti chrétien de Dumnonie. Elles avaient été écrites avant la campagne qui s'était terminée à Lugg Vale, et elles révélaient toute l'ampleur des plans concoctés pour débarrasser la Dumnonie d'Arthur. Les chrétiens l'avaient pris en grippe du jour où il avait révoqué l'édit du roi Uther qui exonérait l'Église d'impôts et de prêtres et ils s'étaient convaincus que leur Dieu menait Arthur au-devant d'une grande défaite entre les mains de Gorfyddyd. C'était la perspective de cette défaite quasi certaine qui les avait encouragés à coucher leurs réflexions par écrit. Et ces missives étaient désormais en possession d'Arthur.

Les lettres révélaient une communauté chrétienne inquiète qui désirait la mort d'Arthur, mais redoutait aussi l'invasion des

lanciers païens de Gorfyddyd. Pour se sauver, eux et leurs richesses, ils s'étaient montrés disposés à sacrifier Mordred, et les lettres encourageaient Cadwy à profiter de l'absence d'Arthur pour marcher sur Durnovarie, tuer Mordred et livrer le royaume à Gorfyddyd. Les chrétiens lui promettaient de l'aide et espéraient que les lances de Cadwy les protégeraient sous la fêrule de Gorfyddyd.

Cela leur valut plutôt d'être châtiés. Le roi Melwas des Belges, roi client qui s'était rangé aux côtés des chrétiens hostiles à Arthur, devint le nouveau maître de Cadwy. Ce qui n'était guère une récompense, car cela éloignait Melwas de son peuple pour un endroit où Arthur pouvait le tenir à l'œil. Nabur, le magistrat chrétien qui avait reçu la tutelle de Mordred et avait profité de sa fonction pour rassembler les adversaires d'Arthur, mais aussi l'auteur des lettres suggérant de mettre Mordred à mort, fut cloué en croix dans l'amphithéâtre de Durnovarie. De nos jours, naturellement, on le fait passer pour un saint et martyr, mais je ne garde de lui que le souvenir d'un homme doux et doublé d'un menteur. Deux prêtres, un autre magistrat et deux propriétaires terriens furent également mis à mort. Le dernier des conjurés était l'évêque Sansum, bien qu'il eût été trop malin pour laisser écrire son nom. Cette habileté et son étrange amitié avec Morgane, la sœur païenne et estropiée d'Arthur, lui valurent la vie sauve. Il jura à Arthur une indéfectible loyauté, mit la main sur un crucifix et jura n'avoir jamais comploté la mort du roi : ainsi demeura-t-il le gardien du sanctuaire de la Sainte-Épine, à Ynys Wydryn. On pourrait le mettre au fer avec une épée sur la gorge, il se débrouillerait encore pour s'éclipser.

Morgane, son amie païenne, avait été la prêtresse la plus proche de Merlin jusqu'au jour où la jeune Nimue avait usurpé cette place, mais Merlin et Nimue étaient bien loin, et Morgane était de fait la maîtresse des terres de Merlin à Avalon. Avec son masque d'or dissimulant son visage brûlé et sa robe noire qui enveloppait son corps déformé par les flammes, Morgane reprit les pouvoirs de Merlin, et c'est elle qui acheva la reconstruction de son antre sur le Tor. C'est encore elle qui organisa la collecte des impôts dans le nord du pays d'Arthur. Elle devint ainsi l'une

des conseillères les plus écoutées de son frère ; de fait, après qu'une fièvre eut emporté l'évêque Bedwin cet automne, Arthur suggéra même, contre toute préséance, qu'elle fût nommée conseillère de plein droit. Aucune femme n'avait jamais siégé au Conseil du Roi en Bretagne et Morgane aurait bien pu devenir la première, mais Guenièvre veilla qu'il n'en fût rien. Il n'était pas question qu'elle laissât ce titre à une femme, si elle-même ne pouvait l'obtenir ; qui plus est, elle détestait tout ce qui était laid, et les Dieux savent si la pauvre Morgane était grotesque, même avec son masque d'or ! Morgane resta donc à Ynys Wydryn, tandis que Guenièvre supervisa la construction du nouveau palais à Lindinis.

C'était un palais somptueux. L'ancienne villa romaine que Gundleus avait brûlée fut reconstruite et agrandie, si bien que ses ailes cloîtrées enfermaient deux grandes cours où l'eau coulait dans le marbre. Proche de la colline royale de Caer Cadarn, Lindinis devait être la nouvelle capitale de la Dumnonie, même si Guenièvre interdit que Mordred, avec son pied gauche déformé, pût en approcher. Seuls avaient droit de cité à Lindinis les gens beaux, et dans les cours bordées d'arcades Guenièvre rassembla des statues des villas et des sanctuaires de toute la Dumnonie. Il n'y avait pas là de sanctuaire chrétien, mais Guenièvre aménagea une grande salle obscure pour Isis, la Déesse des femmes, ainsi qu'une somptueuse suite pour Lancelot, quand il viendrait en visite depuis son nouveau royaume de Silurie. Elaine, la mère de Lancelot, y logeait ; et elle qui avait jadis fait d'Ynys Trebes une si belle ville, elle aida Guenièvre à faire du palais de Lindinis un véritable écrin.

Arthur, je le sais, était rarement à Lindinis. Il était trop occupé à préparer la guerre contre les Saxons. À cette fin, il commença par refortifier les anciennes citadelles de terre du sud. Même Caer Cadarn, au cœur de notre pays, vit ses murs renforcés et ses remparts pourvus de nouvelles plates-formes de bois pour la bataille ; mais son plus gros ouvrage fut à Caer Ambra, à juste une demi-heure de marche des Pierres, qui devait être sa nouvelle base contre les Saïs. Les anciens y avaient dressé un fort, mais tout au long de l'automne et de

l'hiver les esclaves trimèrent pour rendre les anciens murs de pierre encore plus escarpés et installer au sommet des palissades et de nouvelles plates-formes. D'autres forts furent consolidés au sud de Caer Ambra afin de défendre les régions inférieures de la Dumnonie contre les Saxons du sud menés par Cerdic, qui ne manqueraient pas de nous attaquer quand Arthur lancerait ses hommes contre Aelle. Depuis les Romains, j'ose le dire, jamais on n'avait autant creusé la terre bretonne ni fendu autant de bois, et jamais les honnêtes taxes d'Arthur ne pourraient payer la moitié de ces travaux. Il leva donc un impôt sur les églises prospères et puissantes du sud de la Bretagne – sur ces mêmes églises qui avaient soutenu Nabur et Sansum dans leurs efforts pour le renverser. Cet impôt fut finalement remboursé, et il protégea les chrétiens des effroyables attentions des païens saxons, mais les chrétiens ne pardonnèrent jamais à Arthur, pas plus qu'ils ne voulurent voir que le même impôt était levé sur les rares sanctuaires païens qui possédaient encore quelque richesse.

Mais tous les chrétiens n'étaient pas les ennemis d'Arthur. Un tiers au moins de ses lanciers étaient chrétiens, et ces hommes étaient aussi loyaux que n'importe quel païen. Maints autres chrétiens approuvaient son gouvernement, mais la grande majorité des chefs de l'Église laissaient leur cupidité dicter leur loyauté et comptaient parmi ses adversaires. Ils croyaient que leur Dieu reviendrait un jour sur cette terre et marcherait parmi nous comme un mortel, mais Il ne viendrait pas avant que tous les païens ne fussent convertis à Sa foi. Sachant qu'Arthur était païen, les prêcheurs l'accablaient de malédictions, mais Arthur feignait d'ignorer leurs paroles tout en parcourant sans relâche la Bretagne méridionale. Un jour, il était avec Sagramor sur la frontière d'Aelle, le lendemain il combattait l'une des bandes de Cerdic qui s'était aventurée dans les vallées du sud, puis il remontait vers le nord, traversant la Dumnonie et passant par le Gwent à destination d'Isca afin d'y discuter avec les chefs locaux du nombre de lanciers qu'on pouvait lever au Gwent, à l'ouest, ou en Silurie, à l'est. Grâce à Lugg Vale, Arthur était désormais bien plus que le premier seigneur de Dumnonie et protecteur de Mordred : il était le

seigneur de la guerre de la Bretagne, le chef incontesté de toutes nos armées, et aucun roi n'osait lui refuser quoi que ce soit, ni, en ce temps-là, ne le désirait.

Mais tout cela, je l'ai manqué, car j'étais à Caer Sws. Avec Ceinwyn. J'étais amoureux.

Et j'attendais Merlin.

*

Merlin et Nimue arrivèrent à Cwm Isaf quelques jours avant le solstice d'hiver. Les nuages noirs s'amoncelaient au-dessus de la cime des chênes dépouillés, sur les crêtes, et le gel matinal avait persisté jusqu'au cœur de l'après-midi. Le ruisseau était un patchwork de plaques de glace et de filets d'eau, les feuilles tombées étaient gelées et la terre de la vallée dure comme pierre. Nous avons fait un feu dans la pièce centrale, si bien que notre maison était assez chaude même si l'on y suffoquait dans l'épaisse fumée qui flottait vers les poutres mal taillées avant de trouver le petit trou percé au sommet du toit. D'autres feux fumaient depuis les refuges que mes lanciers s'étaient aménagés à travers la vallée : des cabanons trapus avec des murs de terre et de pierre supportant des toitures de bois et de fougères. Nous avons aménagé derrière la maison une écurie où, la nuit, on enfermait un taureau, deux vaches, trois laies, un sanglier, une douzaine de moutons et une vingtaine de poulets pour les protéger des loups. Il y avait pléthore de loups dans les bois, et tous les jours, à la brune, on les entendait hurler, et la nuit on les entendait parfois gratter du côté de l'écurie. Les moutons bêlaient pitoyablement, les poules caquetaient frénétiquement : alors Issa, ou quelque autre garde, criait et lançait un tison dans les bois, et les loups s'éclipsaient. Un matin que j'allais de bonne heure chercher de l'eau au ruisseau, je tombai nez à nez sur un gros vieux chien-loup. Il buvait. Mais quand j'avais surgi des broussailles il avait levé sa truffe grise, m'avait regardé fixement et avait attendu un signe de moi pour s'éloigner en trotinant. Je décidai que c'était un bon augure. En ces jours où nous attendions Merlin, nous comptons les augures.

Nous chassions aussi le loup. Cuneglas nous donna trois laisses de lévriers d'Irlande à poil long, plus gros et plus poilus que les fameux lévriers d'Ecosse du Powys qu'élevait Guenièvre en Dumnonie. La chasse occupait mes hommes et même Ceinwyn appréciait ses longues journées froides au fond des bois. Elle portait des pantalons de cuir, de grandes bottes et un justaucorps de cuir, ainsi qu'un long couteau de chasseur à la taille. Elle ramassait ses cheveux blonds en chignon au creux de la nuque, puis escaladait les rochers, dévalait les ravines et enjambait les arbres morts derrière la laisse de lévriers attachés à une longe en crin de cheval. L'arc et les flèches étaient la manière la plus simple de chasser le loup, mais nous étions peu nombreux à maîtriser cet art, et nous nous servions de nos chiens, de nos lances de guerre et de nos couteaux. Au retour de Merlin, nous avions un gros tas de peaux dans le magasin de Cuneglas. Le roi nous avait prié de revenir à Caer Sws, mais Ceinwyn et moi étions aussi heureux que nous le permettait la perspective de l'épreuve de Merlin, et nous préférâmes donc rester dans notre petite vallée en comptant les jours.

Et nous étions heureux à Cwm Isaf. Ceinwyn prenait un plaisir ridicule à accomplir tout le travail jusque-là dévolu à ses servantes. Mais, étrangement, elle ne sut jamais tordre le cou à un poulet et je riaais de bon cœur chaque fois qu'elle tuait une poule. Rien ne l'y obligeait, car l'une des servantes aurait pu tuer la volaille à sa place, et mes lanciers auraient fait n'importe quoi pour elle, mais elle tenait à abattre sa part de travail. Pourtant, pour ce qui est de tuer des poules, des canards ou des oies, elle ne put jamais se résoudre à le faire comme il faut. La seule méthode qu'elle ait jamais imaginée consistait à allonger la malheureuse créature sur la terre, à poser son petit pied sur le cou et, en fermant les yeux, à donner un coup sec sur la tête.

Elle était plus heureuse à la quenouille. En Bretagne, toutes les femmes, sauf les plus riches, ne quittaient jamais quenouille et fuseau, car filer la laine est l'une de ces tâches sans fin qui dureront probablement jusqu'à la dernière révolution du soleil autour de la terre. Sitôt les toisons de l'année transformées en fil, les toisons de l'année suivante emplissaient les entrepôts. Les femmes en ramassaient de pleins tabliers, lavaient et

peignaient la laine, puis recommençaient à filer. Elles filaient en marchant, elles filaient en bavardant, elles filaient chaque fois qu'une autre tâche leur laissait les mains libres. C'était une besogne monotone qui ne demandait aucune intelligence, mais du doigté. Au départ, Ceinwyn ne réussit à produire que de misérables petites loques de laine, mais elle fit des progrès, sans jamais cependant devenir aussi rapide que ces femmes qui filaient la laine depuis le jour où leurs mains avaient été assez grandes pour tenir la quenouille. Le soir, elle s'asseyait et me racontait sa journée, tournant la quenouille de la main gauche et, de la main droite, donnant de petites chiquenaudes au fuseau lesté et suspendu pour étirer et retordre le fil naissant. Quand le fuseau touchait terre, elle enroulait le fil, fixait la toison embobinée avec une agrafe en os, puis se remettait à filer. La laine qu'elle fit cet hiver-là était souvent inégale ou trop fragile, mais je portai fidèlement l'une des chemises qu'elle tricota avec ce fil jusqu'à ce qu'elle parte en lambeaux.

Cuneglas nous rendait visite. Mais Helledd, sa femme, ne devait jamais l'accompagner. La reine Helledd était terriblement conventionnelle et désapprouvait vivement ce que Ceinwyn avait fait. « Elle estime que cela fait honte à la famille », nous dit-il allègrement. Comme Arthur et Galahad, il devint l'un de mes amis les plus chers. Il devait se sentir bien seul à Caer Sws car, mis à part Iorweth et quelques jeunes druides, il était peu d'hommes avec qui il pût parler d'autre chose que de chasse et de guerre. Et je remplaçai donc les frères qu'il avait perdus. Son frère aîné, qui aurait dû être roi, était mort en tombant de son cheval, le puîné avait succombé à une fièvre et le petit dernier avait trouvé la mort en combattant les Saxons. Tout comme moi, Cuneglas désapprouvait vivement le départ de Ceinwyn sur la Route de Ténèbre, mais il m'assura que rien ne pourrait jamais l'arrêter, hormis un coup d'épée. « Tout le monde la croit douce et tendre, mais elle a une volonté de fer. Têtue comme une mule.

— Incapable de tuer des poulets.

— J'ai du mal à l'imaginer ! dit-il dans un grand éclat de rire. Mais elle est heureuse, Derfel, et je t'en remercie. »

Ce fut un temps de bonheur, l'un des plus heureux de tous nos moments de bonheur, quoique toujours assombri par ce qui nous attendait : nous savions que Merlin viendrait nous demander d'honorer nos serments.

Il arriva par un après-midi glacial. J'étais devant la maison, me servant d'une hache de guerre saxonne pour fendre des rondins de bois fraîchement débités qui allaient enfumer notre maison. Ceinwyn était à l'intérieur, apaisant une querelle qui avait éclaté entre ses servantes et la farouche Scarach, quand une corne retentit dans la vallée. C'était un signal de mes lanciers : un étranger approchait de Cwm Isaf, et je baissai ma hache à temps pour entrevoir la grande silhouette de Merlin parmi les arbres. Nimue était avec lui. Elle était restée une semaine avec nous après la nuit des fiançailles de Lancelot puis, sans un mot d'explication, elle avait disparu dans la nuit. La voilà maintenant qui revenait, vêtue de noir, au côté de son seigneur dans sa longue robe blanche.

Ceinwyn sortit de la maison. Son visage était barbouillé de suie et ses mains couvertes du sang du lièvre qu'elle venait de dépecer. « Je croyais qu'il amènerait une bande de guerre », dit-elle en fixant Merlin de ses yeux bleus. C'est ce que Nimue nous avait dit avant de partir : que Merlin levait une armée qui le protégerait sur la Route de Ténèbre.

« Peut-être les a-t-il laissés à la rivière ? » suggérai-je.

Elle écarta de son visage une mèche de cheveux, mêlant le sang à la suie. « Tu n'as pas froid ? demanda-t-elle, car je m'étais mis torse nu pour couper le bois. »

— Pas encore », dis-je en passant une chemise de laine tandis que Merlin traversait le ruisseau à grandes enjambées. Mes lanciers, qui attendaient des nouvelles, sortirent de leurs cabanes pour le suivre, mais ils restèrent devant la maison lorsqu'il se courba pour passer sous notre linteau.

Il ne nous dit pas un mot de salutation, mais s'engouffra dans la maison, suivi par Nimue. Lorsque Ceinwyn et moi entrâmes à notre tour ils étaient déjà accroupis à côté du feu. Merlin réchauffait ses mains décharnées, puis il sembla pousser un long soupir. Il ne dit mot, et aucun de nous n'était d'humeur à lui demander des nouvelles. Je m'assis à mon tour à côté du

feu, tandis que Ceinwyn mit le lièvre à demi dépecé dans une coupe puis se lava les mains. Elle fit signe à Scarach et aux servantes de sortir puis vint s'asseoir à côté de moi.

Merlin frissonna puis parut se détendre, son long dos voûté, les yeux clos. Puis il resta ainsi un long moment. Son visage brun était profondément creusé de rides et sa barbe d'un blanc éblouissant. Comme tous les druides, il se rasait le devant du crâne, mais cette tonsure était maintenant recouverte d'une fine couche de duvet blanc, preuve qu'il avait passé longtemps en vadrouille sans rasoir ni miroir de bronze. Il avait l'air très vieux ce jour-là, et même faible quand on le voyait ainsi voûté à côté du feu.

Nimue se tenait en face de lui, sans rien dire elle non plus. Elle se leva une fois pour décrocher Hywelbane de ses crochets, sur la poutre principale, et je la vis sourire quand elle reconnut les deux bouts d'os sertis dans la poignée. Elle sortit l'arme de son fourreau, la tint dans la partie la plus enfumée du feu, puis lorsque l'acier fut couvert de suie, elle griffonna soigneusement une inscription en s'aidant d'un fétu de paille. Ces lettres ne ressemblaient pas à celles que j'écris maintenant, à celles que nous employons, nous et les Saxons. C'étaient des lettres magiques plus anciennes, de simples traits rayés de barres, que seuls utilisaient les druides et les sorciers. Elle appuya le fourreau contre le mur et raccrocha l'épée à ses clous, sans expliquer ce qu'elle avait écrit. Merlin ne lui prêtait aucune attention.

Soudain, il rouvrit les yeux, et son air de faiblesse laissa place à une terrible sauvagerie. « J'ai jeté un sort sur les créatures de Silurie », commença-t-il lentement. Il approcha ses doigts du feu, d'où jaillit en sifflant une flamme plus vive. « Que leurs récoltes se flétrissent, grogna-t-il, que leur bétail soit stérile, leurs enfants estropiés, leurs épées émoussées et leurs ennemis triomphants. » De sa part, ce n'était pas une malédiction bien méchante, mais on sentait la hargne dans sa voix. « Et sur le Gwent, poursuivit-il, qu'y sévissent la peste et les gels en été, que leurs matrices soient pareilles à des coques desséchées. » Il cracha dans les flammes. « Et sur l'Elmet, que les larmes forment des lacs, que les fléaux emplissent les

tombes, et que les rats fassent la loi dans leurs maisons. » Il cracha de nouveau. « Combien d'hommes emmèneras-tu, Derfel ?

— Tous ceux que j'ai, Seigneur. » J'hésitai à admettre qu'ils étaient si peu, mais je finis par lui répondre : « Vingt boucliers.

— Et ceux de tes hommes qui sont encore avec Galahad ? » Il me lança un rapide coup d'œil de sous ses sourcils blancs en bataille. « Combien sont-ils ?

— Je n'en ai aucune nouvelle, Seigneur. »

Il ricana. « Ils forment la garde du palais de Lancelot. Il y tient. Il fait de son frère un portier. » Galahad était le demi-frère de Lancelot, et aussi différent de lui qu'il était possible. « C'est une bonne chose, Dame, ajouta Merlin en regardant Ceinwyn, que vous n'ayez pas épousé Lancelot.

— Je le crois, Seigneur, dit-elle en m'adressant un sourire.

— Il s'ennuie à mourir en Silurie. Je ne saurais lui en faire le reproche, mais il cherchera les comforts de la Dumnonie et sera un serpent dans le ventre d'Arthur. Et vous, ma Dame, ajouta-t-il en souriant, vous étiez censée être son jouet.

— Je préférerais mille fois être ici, répondit-elle en montrant les murs de pierre et les poutres enfumées.

— Mais il va essayer de vous frapper, l'avertit Merlin. Son orgueil grimpe plus haut que l'aigle de Lleullaw, Dame, et Guenièvre vous maudit. Elle a tué un chien dans son temple d'Isis et a enveloppé de sa dépouille une chienne éclopée à laquelle elle a donné votre nom. »

Ceinwyn pâlit, fit le signe contre le mal et cracha dans le feu.

Merlin haussa les épaules. « J'ai contré la malédiction, Dame », dit-il en étirant ses longs bras et en rejetant la tête en arrière si bien que ses tresses enrubannées touchaient presque les joncs qui couvraient le sol derrière lui. « Isis est une déesse étrangère, reprit-il, et son pouvoir est faible en ce pays. » Il ramena la tête en avant et se frotta les yeux de ses longues mains. « Je suis venu les mains vides, dit-il d'un air lugubre. Aucun homme d'Elmet ne voulait venir, ni aucun ailleurs. Leurs lances, assurent-ils, sont consacrées aux ventres des Saxons. Je ne leur ai offert ni or ni argent, seule l'occasion de se battre au nom des Dieux, et ils m'ont offert leurs prières, puis ils ont

laissé leurs femmes leur parler d'enfants et de foyers, de bétail et de terre. Et ils se sont éclipsés. Quatre-vingts hommes ! Je n'en demandais pas plus. Diwrnach peut en aligner deux cents, peut-être une poignée de plus. Quatre-vingts auraient suffi, mais je n'en ai pas même trouvé huit. Leurs seigneurs ont prêté serment à Arthur. Le Chaudron, disent-ils, peut attendre que Llægyr soit de nouveau à nous. Ils veulent la terre et l'or des Saxons, et je ne leur ai proposé que du froid et du sang sur la Route de Ténèbre. »

Il y eut un long silence. Une bûche dégringola dans le feu, faisant jaillir une gerbe d'étincelles vers le toit encrassé. « Pas un seul homme n'a offert sa lance ? demandai-je, éberlué.

— Quelques-uns, mais aucun qui ne m'inspirât confiance. Aucun qui fût digne du Chaudron. » Il s'arrêta, l'air de nouveau abattu. « Je me bats contre l'attrait de l'or des Saxons et contre Morgane. Elle s'oppose à moi.

— Morgane ! »

Je ne pus cacher ma stupeur. Morgane, la sœur aînée d'Arthur, avait été la plus proche compagne de Merlin avant que Nimue n'usurpât sa place, et si elle haïssait Nimue, je ne crois pas que sa haine s'étendait à Merlin.

« Morgane, confirma-t-il sèchement. Elle a fait courir une légende à travers la Bretagne. Elle prétend que les Dieux sont hostiles à ma quête et que je vais être vaincu, que ma mort embrassera tous mes compagnons. Elle a rêvé cette fable et les gens croient à ses rêves. Je suis vieux et faible, dit-elle, et je perds la raison.

— Elle prétend, ajouta Nimue à voix basse, qu'une femme va te tuer. Non pas Diwrnach. »

Merlin haussa les épaules. « Morgane joue son jeu à elle, et je ne le comprends pas encore. » Il plongea la main dans l'une de ses poches et en ressortit une poignée d'herbes nouées desséchées. À mes yeux, toutes les tiges nouées étaient semblables, mais il en choisit une, qu'il tendit à Ceinwyn : « Je vous libère de votre serment, Dame. »

Ceinwyn me jeta un coup d'œil puis se retourna vers l'herbe nouée.

« Allez-vous suivre la Route de Ténèbre, Seigneur ? demanda-t-elle à Merlin.

— Oui.

— Mais comment allez-vous trouver le Chaudron sans moi ? »

Il haussa les épaules mais ne répondit point.

« Comment allez-vous le trouver avec elle ? » voulus-je savoir, car je ne voyais toujours pas pourquoi il fallait une vierge pour trouver le Chaudron ni pourquoi ce devait être Ceinwyn.

Merlin haussa à nouveau les épaules : « Le Chaudron a toujours été sous la garde d'une vierge. Si mes rêves me renseignent correctement, c'est une vierge qui le garde aujourd'hui et seule une autre vierge peut révéler sa cachette. Tu la verras en rêve, fit-il à Ceinwyn, si tu veux bien venir.

— Je viendrai, Seigneur, comme je vous l'ai promis. » Merlin remit l'herbe nouée dans sa poche et se frotta le visage de ses longues mains. « Nous partons dans deux jours, annonça-t-il sèchement. Vous devez cuire du pain, faire des provisions de viande et de poisson sèches, aiguïser vos armes et prendre assez de fourrures contre le froid. » Il se tourna vers Nimue. « Nous allons dormir à Caer Sws. Viens.

— Vous pouvez rester ici, proposai-je.

— Je dois parler à Iorweth. » Il se redressa, la tête au niveau des combles. « Je vous libère tous les deux de vos serments, dit-il très solennellement, mais je prie le ciel que vous veniez tout de même. Mais ce sera plus dur que vous ne l'imaginez et plus dur que vous ne le craignez dans vos pires cauchemars, car j'ai engagé ma vie sur le Chaudron. » Il baissa les yeux vers nous. Une immense tristesse se lisait sur son visage. « Le jour où nous nous engagerons sur la Route de Ténèbre, je commencerai à mourir, car tel est mon serment, et je n'ai aucune certitude que mon serment me vaudra de réussir. Si la quête échoue, je serai mort, et vous serez seuls au pays de Lleyrn.

— Nous aurons Nimue, dit Ceinwyn.

— Et elle est tout ce que vous aurez », ajouta Merlin d'un air sombre avant de se baisser pour franchir la porte. Nimue le suivit.

Nous restâmes assis en silence. Je mis une autre bûche dans le feu. Elle était verte, car nous n'avions que du bois fraîchement coupé. Je regardai la fumée s'épaissir et tourbillonner vers les combles, puis je pris la main de Ceinwyn.

« Tu veux vraiment mourir à Lleyl ? demandai-je d'un ton de reproche.

— Non, mais je veux voir le Chaudron. »

Je regardai fixement le feu. « Il le remplira de sang », ajoutai-je à voix basse.

Les doigts de Ceinwyn caressaient les miens. « Quand j'étais petite, dit-elle, j'ai entendu tous les contes de l'ancienne Bretagne, quand les Dieux vivaient parmi nous et que tout le monde était heureux. Il n'y avait pas de famine en ce temps-là, ni de fléaux, rien que nous, les Dieux, et la paix. Je veux voir le retour de cette Bretagne, Derfel.

— Arthur dit qu'elle ne reviendra jamais. Nous sommes ce que nous sommes, non plus ce que nous étions jadis.

— Alors, qui crois-tu ? Arthur ou Merlin ? »

Je réfléchis un long moment. « Merlin », dis-je enfin, peut-être parce que je voulais croire à sa Bretagne où toutes nos peines seraient dissipées comme par enchantement. J'aimais aussi l'idée qu'Arthur avait de la Bretagne, mais il passait par la guerre, par un dur labeur et l'espoir que les hommes se conduiraient bien s'ils étaient bien traités. Le rêve de Merlin exigeait moins et promettait davantage.

« Alors nous accompagnerons Merlin », conclut Ceinwyn. Elle marqua un temps d'hésitation tout en me dévisageant. « Te fais-tu du souci à cause de la prophétie de Morgane ? » voulut-elle savoir.

Je hochai la tête. « Elle a du pouvoir, mais pas autant que lui. Ni autant que Nimue. » Nimue et Merlin avaient tous deux souffert les Trois Blessures de la Sagesse, et Morgane n'avait enduré que la blessure du corps, jamais la blessure de l'esprit ni celle de l'orgueil. Mais la prophétie de Morgane était une fable habile, car à certains égards Merlin défiait les Dieux. Il voulait apprivoiser leurs caprices et, en retour, leur donner tout un pays voué à leur culte, mais pourquoi les Dieux se laisseraient-ils faire ? Peut-être avaient-ils fait de Morgane et de ses moindres

pouvoirs leur instrument contre les manigances de Merlin, car comment expliquer autrement l'hostilité de Morgane ? Ou peut-être croyait-elle comme Arthur que toute cette quête n'avait aucun sens, qu'elle n'était que le rêve sans espoir d'un vieillard qui voulait retrouver une Bretagne disparue avec l'arrivée des Légions. Pour Arthur, il n'y avait qu'un combat : il fallait bouter les rois saxons hors de la Bretagne, et Arthur était tout prêt à croire les racontars de sa sœur si cela lui évitait de perdre la moindre lance contre les boucliers barbouillés de sang de Diwrnach. Peut-être même se servait-il de sa sœur pour s'assurer qu'aucune vie précieuse de Dumnonien ne soit gaspillée à Lleyl. Sauf ma vie et celle de mes hommes, et celle de ma chère Ceinwyn. Car nous avions prêté serment.

Mais Merlin nous avait délivrés de nos serments, et j'essayai donc une dernière fois de convaincre Ceinwyn de rester au Powys. Je lui expliquai qu'Arthur était persuadé que le Chaudron n'existait plus, que les Romains l'avaient sans doute volé et expédié à Rome, cette grande sentine de tous les trésors, pour le fondre en peignes, en agrafes, en pièces ou en broches. Quand j'eus fini, elle me sourit et me demanda de nouveau qui je croyais, Merlin ou Arthur.

« Merlin.

— Moi aussi, fit-elle. Et je pars. »

Et chacun de cuire son pain, de rassembler des vivres et d'affûter ses armes. La nuit suivante, la veille de notre départ, tomba la première neige.

*

Cuneglas nous donna deux poneys que nous chargeâmes de vivres et de fourrures, puis, nos boucliers étoilés sur le dos, nous prîmes la route du nord. Iorweth nous donna sa bénédiction et les lanciers de Cuneglas nous accompagnèrent dans les premiers kilomètres, mais sitôt que nous eûmes passé les grandes glaces du marécage de Dugh, au-delà des collines situées au nord de Caer Sws, ces lanciers s'en retournèrent. Nous étions seuls. J'avais promis à Cuneglas de donner ma vie pour protéger la vie de sa sœur, et il m'avait embrassé avant de

me chuchoter à l'oreille : « Tue-la, Derfel, plutôt que de la laisser tomber entre les mains de Diwrnach. »

Il avait les yeux embués de larmes et je faillis presque me raviser. « Si vous lui donnez l'ordre de rester, Seigneur Roi, sans doute obéirait-elle.

— Jamais, mais elle est plus heureuse aujourd'hui qu'elle ne l'a jamais été. En outre, Iorweth m'assure qu'elle reviendra. Va, mon ami. » Il avait reculé d'un pas. En guise de cadeau d'adieu, il nous avait offert un sac de lingots d'or dont nous chargeâmes l'un des poneys.

La route enneigée conduisait au nord vers Gwynedd. Je n'étais encore jamais allé dans ce royaume qui me sembla rude et inhospitalier. Les Romains y étaient venus, mais s'étaient contentés d'en extraire du plomb et de l'or. Ils n'avaient guère laissé de marques ni donné la moindre loi au pays. Les gens vivaient dans des cabanes sombres et trapues entassées les unes sur les autres derrière une enceinte de pierres gardée par des chiens et surmontée de crânes de loups et d'ours pour chasser les esprits. Des cairns marquaient les sommets des collines et tous les quelques kilomètres, au bord de la route, nous tombions sur un pieu chargé d'ossements humains et de loques. Il y avait peu d'arbres, les ruisseaux étaient gelés et la neige bloquait quelques passes. La nuit, nous nous mettions au chaud chez l'habitant, que nous remercions de quelques éclats d'or taillés dans les lingots de Cuneglas. Nous avions tous des fourrures. Ceinwyn et moi, comme mes hommes, étions enveloppés de pelisses de loup et de peaux de cerf pouilleuses, mais Merlin portait un manteau taillé dans la peau d'un gros ours noir. Nimue avait des peaux de loutre grises beaucoup plus légères que les nôtres, mais même ainsi elle ne semblait pas ressentir le froid comme nous autres. Elle seule ne portait pas d'armes. Merlin portait son bâton noir, une arme redoutable dans la bataille, tandis que mes hommes avaient lances et épées. Même Ceinwyn avait une lance légère et portait à la taille son long couteau de chasse. Elle ne portait aucun or, et les habitants qui nous donnaient l'hospitalité n'avaient aucune idée de son rang. Ils remarquaient l'éclat de sa chevelure et imaginaient qu'elle était, comme Nimue, une adepte de Merlin. Quant à

Merlin, ils l'adoraient : tous le connaissaient et lui apportaient leurs enfants estropiés pour qu'il passe la main sur eux.

Il nous fallut six jours pour rejoindre Caer Gei où Cadwallon, roi de Gwynedd, avait pris ses quartiers d'hiver. Le caer lui-même était un fort au sommet d'une colline, mais sous le contrefort s'étendait une vallée profonde aux flancs escarpés couverts de grands arbres. Au fond de la vallée, une palissade de bois enfermait une grande salle, quelques magasins et une vingtaine de cabanes, toutes couvertes de neige et de longues chandelles de glace suspendues à leurs égouts. Cadwallon était en fait un vieillard morose, et sa salle faisait à peine le tiers de celle de Cuneglas. Le sol de terre battu était déjà couvert des paillasses des guerriers, qui nous firent à contrecœur une petite place tandis qu'un coin à l'abri était réservé à Nimue et Ceinwyn. Ce soir-là, Cadwallon nous offrit un banquet, une triste pitance de mouton salé et de compote de carottes, mais ses magasins n'avaient rien de mieux à nous offrir. Il offrit généreusement de nous soulager de la présence de Ceinwyn pour en faire sa huitième épouse, mais il ne parut ni offensé ni déçu de son refus. Ses sept épouses actuelles étaient des femmes brunes et moroses qui se partageaient une cabane ronde et passaient leur temps à se chamailler et à persécuter les enfants de leurs rivales.

Caer Gei était un trou perdu, mais une demeure royale, et l'on avait peine à croire que Cuneglas, le père de Cadwallon, avait été Grand Roi avant Uther de Dumnonie. Depuis ces temps glorieux, les lances du Gwynedd n'avaient plus connu de jours fastes. On avait aussi peine à croire que c'est ici qu'avait été élevé Arthur, sous les cimes maintenant étincelantes de neige et de glace. J'allai voir la maison où sa mère avait trouvé refuge après qu'Uther l'eut répudiée et je découvris une maison aux murs de terre de la même taille que notre maison de Cwm Isaf. Elle était entourée de sapins dont les branches ployaient sous la neige et donnait sur le nord, en direction de la Route de Ténèbre. Elle abritait désormais trois lanciers avec leurs familles et leur bétail. La mère d'Arthur était la demi-sœur du roi Cadwallon, qui était donc l'oncle d'Arthur, mais Arthur était un enfant illégitime et il ne lui était guère permis d'attendre de

ce lien de parenté de nombreuses lances dans sa campagne du printemps contre les Saxons. En vérité, Cadwallon avait envoyé des hommes contre Arthur à Lugg Vale, mais il l'avait fait par précaution, afin de garder l'amitié du Powys, non par haine de la Dumnonie. Le plus souvent, Cadwallon tournait ses lances au nord, vers le Lleyn.

Au banquet, le roi invita son Edling, le prince Byrthig, à nous parler du Lleyn. Byrthig était un petit homme trapu, avec une grande balafre qui courait de sa tempe gauche jusqu'à sa barbe épaisse en passant par son nez cassé. Il n'avait que trois dents, ce qui l'obligeait à des efforts laborieux et répugnants pour mâchonner sa viande. Il se servait de ses doigts pour frotter la viande contre son unique dent de devant et la réduire en lambeaux qu'il ingurgitait à grand renfort d'hydromel. Ainsi sa barbe noire en bataille était toujours dégoulinante de jus de viande et encombrée de reliefs à demi mâchonnés. Le morose Cadwallon proposa à Ceinwyn d'en faire son mari et, une fois encore, ne parut point s'émouvoir de son refus délicat.

Diwrnach, nous expliqua le prince Byrthig, vivait au fort de Boduan, à l'ouest de la péninsule du Lleyn. Le roi était l'un des seigneurs irlandais d'Outre-mer, mais à la différence de celle d'Ængus de Démétie, sa bande de guerre rassemblait non pas les hommes d'une seule tribu irlandaise, mais des fugitifs de toutes les tribus. « Il accueille quiconque traverse les eaux. Plus ils sont brutaux, plus il est content, ajouta Byrthig. Les Islandais se servent de lui pour se débarrasser de leurs parias et ils n'ont pas manqué ces derniers temps.

— Les chrétiens, marmonna Cadwallon en guise d'explication avant de cracher.

— Le Lleyn est un pays chrétien ? demandai-je surpris.

— Non, aboya Cadwallon comme si j'aurais dû savoir à quoi m'en tenir. Mais l'Irlande s'incline devant le Dieu chrétien. Dans les bosquets. Et ceux qui ne supportent pas ce Dieu s'enfuient au Lleyn. » Il retira un bout d'os de sa bouche et l'inspecta d'un air lugubre. « Il nous faudra bientôt les combattre, ajouta-t-il.

— Les effectifs de Diwrnach augmentent ? voulut savoir Merlin.

— À ce qu'on entend, mais on sait assez peu de choses », répondit Cadwallon, observant la chaleur de la salle qui faisait fondre la neige recouvrant le toit en pente. Il y eut un bruit sourd, suivi d'un choc étouffé lorsque la masse de neige glissa du toit de chaume.

« Diwrnach, expliqua Byrthig d'une voix rendue sifflante par sa maigre denture, ne demande qu'une seule chose : qu'on lui fiche la paix. Si nous le dérangeons, il viendra à l'occasion nous déranger. Ses hommes viennent prendre des esclaves, mais nous avons posté quelques guerriers dans le nord et ils ne s'aventureront pas jusqu'ici. En revanche, si sa bande de guerre devient trop importante pour les récoltes du Lleyrn, il cherchera d'autres terres ailleurs.

— Ynys Mon est réputée pour ses récoltes », dit Merlin. Ynys Mon était cette grande île située au large de la côte nord de Lleyrn.

« Ynys Mon pourrait en nourrir un millier, admit Cadwallon, mais seulement s'il en épargnait la population pour cultiver la terre et rentrer les récoltes. Mais il n'épargne personne. Tous les Bretons qui avaient un peu de bon sens ont quitté le Lleyrn voici des années, et ceux qui sont restés rampent de terreur. Comme vous le feriez si Diwrnach venait chercher ce qu'il désire.

— C'est-à-dire ? » demandai-je.

Cadwallon me dévisagea, marqua un temps de pause, puis haussa les épaules :

« Des esclaves.

— Tel est votre tribut ? demanda Merlin d'une voix mielleuse.

— Un prix bien modeste pour avoir la paix, répondit Cadwallon, balayant l'accusation d'un revers de main.

— Combien ? voulut savoir Merlin.

— Quarante par an, admit finalement Cadwallon. Pour la plupart des orphelins et parfois même quelques prisonniers. Mais il a un faible pour les filles. » Il considéra Ceinwyn d'un air songeur. « Il aime les filles.

— Beaucoup d'hommes partagent cet appétit, Seigneur Roi, répondit sèchement Ceinwyn.

— Mais nul n'a un appétit comparable au sien, la prévint Cadwallon. Ses magiciens lui ont dit qu'un homme armé d'un bouclier couvert de la peau tannée d'une vierge sera invincible dans la bataille. » Il haussa les épaules. « Peux pas dire que j'ai jamais essayé moi-même.

— Ainsi donc, vous lui envoyez des enfants ? reprit Ceinwyn d'un ton accusateur.

— Vous connaissez d'autres espèces de vierges ? rétorqua le roi.

— Nous le croyons touché par les Dieux, reprit Byrthig, comme si cela expliquait l'appétit de Diwrnach pour les esclaves vierges, car il paraît fou. Il a un œil rouge. » Il s'arrêta pour broyer un morceau de mouton gris sur sa dent de devant. « Il couvre ses boucliers de peau, poursuivit-il quand la viande ne fut plus qu'un tissu, puis il les peint de sang. D'où le nom de Bloodshields que se donnent ses hommes : les Boucliers de Sang. » Cadwallon fit le signe contre le mal. « Et certains disent qu'il mange la chair des filles, poursuivit Byrthig, mais nous n'en savons trop rien. Qui sait ce que font les fous ?

— Les fous sont proches des Dieux », grommela Cadwallon. Il était manifestement terrorisé par son voisin du nord, ce qui, me disais-je, n'avait rien d'étonnant.

« Certains fous sont proches des Dieux, intervint Merlin. Pas tous.

— Diwrnach si, l'avertit Cadwallon. Il fait ce qu'il veut, à qui il veut, et comme il lui plaît, et les Dieux le préservent. » Une fois de plus, je me signai contre le mal et me surpris à regretter la lointaine Dumnonie, avec ses tribunaux, ses palais et ses longues routes romaines.

« Avec deux cents lances, dit Merlin, vous pourriez bouter Diwrnach hors de Lley. Vous pourriez le jeter à la mer.

— Nous avons essayé une fois, expliqua Cadwallon, et cinquante de nos hommes sont morts de dysenterie en une semaine. Cinquante autres frissonnaient dans leur merde. Montés sur leur poney, ses guerriers hurlants nous encerclaient et profitaient de la nuit pour faire pleuvoir sur nous leurs longues lances. Quand nous atteignîmes Boduan, il n'y avait qu'un grand mur couvert de malheureuses créatures

moribondes et sanguinolentes qui hurlaient et se contorsionnaient à leurs crochets. Aucun de mes hommes ne voulut escalader pareille horreur. Ni moi, admit-il. Et si je l'avais fait ? Il se serait enfui à Ynys Mon et il m'aurait fallu des jours et des semaines pour trouver des navires et lui donner la chasse. Je n'ai ni le temps, ni les lanciers, ni l'or nécessaires pour jeter Diwrnach à la mer, alors je lui donne des enfants. C'est moins cher. » Il cria à une esclave de lui apporter de l'hydromel et posa un regard acide sur Ceinwyn. « Donnez-la-lui, dit-il à Merlin, et il pourrait bien vous donner le Chaudron.

— Je ne lui donnerai rien pour le Chaudron, répliqua Merlin. Qui plus est, il ne sait même pas que le Chaudron existe.

— Il sait, intervint Byrthig. Toute la Bretagne sait pourquoi vous êtes dans le nord. Et vous croyez peut-être que ces magiciens ne veulent pas découvrir le Chaudron ? »

Merlin sourit. « Envoyez vos lanciers avec moi, Seigneur Roi, et nous prendrons à la fois le Chaudron et le Lley. »

Cadwallon dédaigna la proposition. « Diwrnach apprend à avoir des relations de bon voisinage. Je te laisserai traverser mes terres, car je crains ta malédiction si je n'y consens point, mais aucun de mes hommes ne vous accompagnera, et quand vos os seront enfouis dans les sables du Lley, j'expliquerai à Diwrnach que je n'étais pour rien dans votre intrusion.

— Lui direz-vous la route que nous allons suivre ? » demanda Merlin car deux routes s'offraient à nous. L'une faisait le tour de la côte et c'était la route habituelle du nord en hiver. L'autre était la Route de Ténèbre, que la plupart des hommes jugeaient impraticable en hiver. Merlin avait espéré qu'en suivant cette route nous pourrions surprendre Diwrnach et quitter Ynys Mon avant même, ou presque, qu'il ne sût notre présence.

Cadwallon sourit pour la première fois de la soirée. « Il sait déjà, répondit le roi, avant de jeter un coup d'œil à Ceinwyn, la figure la plus resplendissante de cette salle enfumée. Et sans doute attend-il votre venue. »

Diwrnach savait-il que nous comptions suivre la Route de Ténèbre ? Ou était-ce simple conjecture de Cadwallon ? Je crachai tout de même, histoire de nous protéger tous du mal. Le

solstice d'hiver approchait, la longue nuit de l'année où la vie reflue, où l'espoir est mince, où les démons règnent en maîtres dans les airs. Et à ce moment-là, nous serions sur la Route de Ténèbre.

Cadwallon nous prenait pour des fous, Diwrnach nous attendait. Et chacun de s'envelopper dans ses fourrures pour passer la nuit.

*

Le lendemain matin, le soleil brillait, transformant les pics environnants en éblouissantes pointes de blancheur qui nous blessaient les yeux. Le ciel était presque dégagé, et un vent fort arrachait la neige du sol pour en faire des nuages de particules scintillantes qui balayaient la terre blanche. Nous chargeâmes les poneys et Cadwallon nous offrit à contrecœur une peau de mouton. Puis nous prîmes la direction de la Route de Ténèbre, qui commençait juste au nord de Caer Gei. C'était une route sans habitations, sans fermes, sans une âme pour nous offrir un refuge. Rien qu'une route accidentée à travers la barrière de montagnes sauvages qui protégeaient le cœur du pays de Cadwallon des Bloodshields de Diwrnach. Deux poteaux marquaient le début de la route, et tous deux étaient surmontés de crânes humains drapés de loques chargées de chandelles de glace qui cliquetaient dans le vent. Les crânes regardaient vers le nord, en direction de Diwrnach : deux talismans censés garder son mal au-delà des montagnes. Je vis Merlin toucher une amulette de fer qu'il portait autour du cou lorsque nous passâmes entre les crânes jumeaux et je me souvins de sa redoutable promesse. Il commencerait de mourir à l'instant où nous arriverions sur la Route de Ténèbre. Alors que nos bottes crissaient en écrasant la neige immaculée, je sus que le serment de mort avait commencé son œuvre. Je l'observai mais ne perçus aucun signe de détresse tout au long de ce jour que nous passâmes à escalader les collines, à glisser sur la neige et à crapahuter dans un nuage de buée. La nuit, nous trouvâmes refuge dans une cabane de berger abandonnée, par chance encore pourvue d'une toiture de poutres et de chaume

décomposé avec laquelle nous fîmes un brasier qui scintilla faiblement dans la ténèbre enneigée.

Le lendemain matin, nous avions parcouru à peine quelques centaines de mètres quand une corne retentit au-dessus de nous et dans notre dos. Chacun s'arrêta pour se retourner. Portant la main à nos yeux, nous aperçûmes une rangée d'hommes au sommet d'une colline que nous avions dévalée la veille au soir. Ils étaient quinze, tous armés de boucliers, d'épées et de lances. Et quand ils virent que nous les avions remarqués, ils se mirent à courir et à glisser, soulevant sur leur passage de grands nuages de neige que le vent d'ouest emportait.

Sans attendre aucun ordre de ma part, mes hommes se mirent en ligne, détachèrent leurs boucliers et abaissèrent leurs lances pour former un mur de boucliers en travers de la route. J'avais confié les responsabilités de Cavan à Issa, et d'une grosse voix il les exhorta à tenir ferme. Mais il n'avait pas plutôt parlé que je reconnus l'étrange emblème peint sur l'un des boucliers qui approchaient. Une croix. Et à ma connaissance un seul homme portait ce symbole chrétien. Galahad.

« Amis ! » lançai-je à Issa avant de m'élancer. Je les voyais clairement maintenant : ils faisaient tous partie de mes hommes restés en Silurie et contraints d'assurer la garde du palais de Lancelot. Leurs boucliers portaient encore l'ours d'Arthur, mais c'est Galahad qui les conduisait. Il faisait de grands gestes et lançait des appels auxquels je répondis en criant, si bien qu'aucun de nous ne put entendre un traître mot de ce que disait l'autre avant de tomber dans les bras l'un de l'autre. « Seigneur Prince ! » m'exclamai-je, avant de le serrer à nouveau dans mes bras, car de tous les amis que j'ai jamais eus en ce monde, il était le meilleur.

Il avait les cheveux blonds, et un visage aussi large et fort que celui de son demi-frère Lancelot était étroit et délicat. Comme Arthur, il inspirait aussitôt confiance et si tous les chrétiens avaient été pareils à Galahad je crois bien que j'aurais pris la croix dès ce temps-là. « Nous avons passé la nuit de l'autre côté de la crête, dit-il en indiquant la route en amont, à moitié gelés, et vous, vous avez dû tous vous reposer là-bas ?

demanda-t-il en pointant du doigt le panache de fumée qui s'élevait encore de notre brasier.

— Au chaud et au sec ! » Quand les nouveaux arrivants eurent salué leurs vieux compagnons, je les serrai tous dans mes bras et indiquai leur nom à Ceinwyn. L'un après l'autre, ils s'agenouillèrent et jurèrent de lui rester fidèles. Ils avaient tous su qu'elle avait quitté le banquet de ses fiançailles pour être avec moi. Et ils l'aimaient de son choix. Et chacun de lui tendre maintenant la lame nue de son épée pour recevoir son toucher royal. » Et les autres hommes ? demandai-je à Galahad.

— Ils ont tous rejoint Arthur, répondit-il en faisant la moue. Aucun des chrétiens n'est venu, hélas. Sauf moi.

— Tu crois que ça vaut un Chaudron païen ? demandai-je en indiquant la route désolée qui s'étendait devant nous.

— Diwrnach se trouve au bout de la route, mon ami, dit Galahad, et je me suis laissé dire que c'est le roi le plus mauvais qui ait jamais rampé depuis la fosse du diable. La tâche d'un chrétien est de combattre le mal. Me voici donc. » Il salua Merlin et Nimue puis, comme il était prince et d'un rang égal à celui de Ceinwyn, il l'embrassa. « Tu es une femme heureuse », l'entendis-je chuchoter à son oreille.

Elle sourit et l'embrassa sur la joue. « Plus heureuse maintenant que tu es ici, Seigneur Prince.

— C'est bien vrai. » Galahad se recula et porta son regard d'elle à moi, puis de moi à elle. « Toute la Bretagne parle de vous deux.

— Parce que toute la Bretagne est farcie de mauvaises langues, aboya Merlin dans un surprenant accès d'humeur acariâtre, et nous avons un voyage à faire quand vous aurez fini de bavarder. » Il avait les traits tirés, et sa méchante humeur fut de courte durée. Je l'imputai au grand âge et à la fatigue de la route difficile que nous avions parcourue par grand froid, et j'essayai de ne pas penser à son serment de mort.

Le voyage à travers les montagnes nous prit encore deux jours. La Route de Ténèbre n'était pas longue, mais elle était pénible et escaladait des pentes escarpées pour s'enfoncer ensuite dans des vallées encaissées, où le moindre bruit se répétait en écho sur les murs de glace. Le deuxième jour, nous

découvrîmes un village abandonné où passer la nuit : quelques cabanes de pierre rondes entassées les unes sur les autres derrière un mur de la hauteur d'un homme sur lequel nous postâmes trois gardes pour surveiller les pentes scintillantes au clair de lune. Il n'y avait pas de quoi faire un feu et nous nous blottîmes les uns contre les autres pour chanter des chansons et nous raconter des histoires. Quant à moi, j'essayai de ne pas penser aux Bloodshields. Cette nuit-là, Galahad nous donna des nouvelles de Silurie. Son frère, nous apprit-il, avait refusé d'occuper l'ancienne capitale de Gundleus à Nidum parce qu'elle était trop éloignée de la Dumnonie et qu'elle n'avait d'autre confort qu'une ancienne caserne romaine délabrée. Il avait donc déplacé le gouvernement de la Silurie à Isca, l'immense fort romain qui se dressait à côté de l'Usk, à la lisière même du territoire silurien et à un jet de pierre du Gwent. Lancelot n'aurait pu se rapprocher davantage de la Dumnonie tout en restant dans son pays. » Il aime les sols de mosaïque et les murs de marbre, expliqua Galahad, et il y en a juste assez à Isca pour le contenter. Il y a rassemblé tous les druides de la Silurie.

— Il n'y a pas de druides en Silurie, grogna Merlin. En tout cas, aucun qui ait quelque valeur.

— Alors tous ceux qui se font passer pour des druides, rectifia patiemment Galahad. Il en est deux qu'il apprécie particulièrement et qu'il paie pour faire des malédictions.

— Sur moi ? demandai-je en touchant la garde de fer d'Hywelbane.

— Entre autres, répondit Galahad en jetant un coup d'œil à Ceinwyn et en faisant le signe de la croix. Il finira par oublier, ajouta-t-il pour essayer de nous rassurer.

— Il oubliera lorsqu'il sera mort, trancha Merlin, et encore ! Sa rancune ne le quittera pas le jour où il franchira le pont des épées. » Il frissonna. Non qu'il craignît l'inimitié de Lancelot, mais parce qu'il avait froid. « Qui sont ces soi-disant druides qu'il apprécie tout particulièrement ?

— Les petits-fils de Tanaburs », répondit Galahad. Et je sentis une main glacée s'insinuer autour de mon cœur. J'avais tué Tanaburs, et même si j'avais le droit de lui prendre son âme,

il fallait être un brave sot pour tuer un druide, et la malédiction du moribond rôdait encore autour de moi.

Le lendemain, notre progression fut laborieuse. Merlin ralentissait notre marche. Il avait protesté qu'il allait bien et refusait toute aide, mais il trébuchait trop souvent. Son visage était jaune et hagard, et il respirait par souffles brefs et saccadés. Nous avions espéré franchir le dernier col à la tombée de la nuit, mais nous étions encore en pleine escalade quand la lumière du jour commença à pâlir. Toute l'après-midi la Route de Ténèbre avait serpenté à travers la colline, mais c'était se moquer du monde que d'appeler route ce sentier redoutable et caillouteux qui ne cessait de couper et de recouper un cours d'eau gelé où la glace formait d'épaisses plaques suspendues aux corniches de fréquentes petites chutes d'eau. Les poneys ne cessaient de glisser et parfois refusaient carrément d'avancer. Il semblait que nous passions plus de temps à les soutenir qu'à les guider, mais nous finîmes par atteindre le col lorsque les dernières lueurs du jour disparurent à l'ouest. C'était exactement ce que j'avais vu dans mon rêve frissonnant au sommet du Dolforwyn. C'était tout aussi lugubre et froid, même si aucune goule noire ne barrait la Route de Ténèbre qui descendait maintenant à pic vers l'étroite plaine côtière du Lleyrn et continuait au nord en direction de la côte.

Et au-delà de cette côte, se trouvait Ynys Mon.

Je n'avais jamais vu l'île bienheureuse. Toute ma vie, j'en avais entendu parler. J'en savais l'ancienne puissance et déplorais sa destruction par les Romains au cours de l'Année Noire. Mais je ne l'avais jamais vue, sauf en rêve. Et maintenant, dans le crépuscule hivernal, elle ne ressemblait en rien à cette charmante vision. Loin d'être ensoleillée, elle était ombragée par un nuage, en sorte que la grande île paraissait sombre et menaçante. Les sombres reflets des mares noires qui brisaient ses collines basses la rendaient d'autant plus rébarbative. Toute trace de neige en avait pratiquement disparu, mais une mer grise et misérable soulignait de blanc ses côtes rocheuses. Je tombai à genoux à la vue de l'île. Comme tout le monde, sauf Galahad. Et encore. Même lui finit par mettre un genou à terre en signe de respect. En tant que chrétien, il rêvait parfois d'aller

à Rome ou même jusqu'à la lointaine Jérusalem, si pareil endroit existait vraiment. Mais Ynys Mon était notre Rome et notre Jérusalem, et sa terre sainte était maintenant à portée de vue.

Nous étions aussi maintenant au pays du Lley. Nous avions franchi la frontière que rien n'indiquait et les quelques villages qu'on apercevait plus bas, dans la plaine côtière, étaient le fief de Diwrnach. Les champs étaient recouverts d'une légère couche de neige, la fumée s'élevait des habitations, mais rien d'humain ne semblait se mouvoir dans ce sinistre espace. Et tous, je crois, nous nous demandions comment nous allions rejoindre l'île. « Il y a des passeurs dans le détroit », dit Merlin, comme lisant dans nos pensées. Lui seul y était jamais allé, mais c'était il y a bien longtemps, et longtemps avant de découvrir que le Chaudron existait encore. C'était au temps où Leodegan, le père de Guenièvre, régnait sur ce pays, avant que les vaisseaux ébréchés de Diwrnach ne vinssent d'Irlande pour chasser le roi et ses filles sans mère de leur royaume. « Au matin, ajouta Merlin, nous rejoindrons la côte et paierons nos passeurs. Lorsque Diwrnach apprendra que nous avons atteint son pays, nous serons déjà partis.

— Il nous suivra jusqu'à Ynys Mon, objecta Galahad nerveusement.

— Et nous aurons de nouveau filé », fit Merlin. Il éternua. Il avait l'air gelé. Son nez coulait, ses joues étaient pâles et, de temps à autre, il était pris de frissons incontrôlables, mais il trouva au fond de sa poche, dans une petite bourse de cuir, une poignée d'herbes en poudre qu'il avala avec une poignée de neige fondue et protesta que tout allait bien.

Le lendemain matin, il avait l'air beaucoup plus mal en point. Nous avions passé la nuit dans une crevasse au milieu des rochers où nous n'avions pas osé allumer de feu, malgré le charme de dissimulation que Nimue avait concocté avec un crâne de putois que nous avions trouvé plus haut, sur la route. Nos sentinelles avaient observé la plaine côtière où trois petites lueurs trahissaient la présence d'une vie humaine, tandis que nous nous étions blottis tous ensemble au creux des rochers, frissonnant, maudissant le froid et nous demandant si le matin

se lèverait jamais. Il vint enfin avec un pâle rayon de lumière lépreuse, qui rendait l'île lointaine plus sombre encore et plus menaçante que jamais. Mais le charme de Nimue semblait avoir opéré, car nul lancier ne gardait le bout de la Route de Ténèbre.

Merlin tremblait maintenant et était beaucoup trop faible pour marcher. Quatre de mes lanciers le portèrent sur une litière faite de manteaux et de lances lorsque nous nous dirigeâmes vers les premiers arbustes écrasés par le vent. La route était encaissée et ses ornières étaient noyées sous la glace aux endroits où elle serpentait entre les chênes voûtés, les maigres houx et les petits champs à l'abandon. Merlin geignait et frissonnait. Issa se demandait si nous rentrerions jamais. « Retraverser les montagnes ne manquerait pas de le tuer, observa Nimue. Nous poursuivons. »

Arrivés à une fourche, nous vîmes notre premier signe de Diwrnach : un squelette assemblé avec des cordes en crin de cheval et suspendu à un poteau si bien que les os desséchés cliquetaient avec les rafales de vent d'ouest. Trois corbeaux avaient été cloués sous les ossements humains. Nimue s'approcha et renifla leurs corps raides pour s'assurer du genre de magie dont leur mort était pénétrée. « Pisse, pissé ! lui lança Merlin depuis sa litière. Vite, petite, pissé ! » Il fut pris d'une affreuse quinte de toux et tourna la tête pour cracher la morve en direction du fossé. « Je ne mourrai pas, se dit-il à lui-même, je ne mourrai pas ! » Il se rallongea tandis que Nimue s'accroupissait à côté du poteau. « Il sait que nous sommes ici, m'avertit Merlin.

— Il est ici ? demandai-je, me baissant à sa hauteur.

— Il y a quelqu'un. Sois prudent, Derfel. » Il ferma les yeux et soupira. « Je suis si vieux, dit-il à voix basse, si affreusement vieux. Et tout n'est que méchanceté autour de nous. » Il secoua la tête. « Conduisez-moi dans l'île, et c'est tout. Rejoignons l'île, et le Chaudron guérira tout. »

Quand Nimue eut fini, elle attendit de voir quelle direction prendrait la vapeur de son urine. Le vent l'entraîna vers la route de droite, et ce signe décida de notre chemin. Avant de nous remettre en route, Nimue prit sur l'un des poneys une sacoche de cuir d'où elle retira une poignée de rostres de bélemnites et

d'émerillons qu'elle distribua aux lanciers. « Protection », expliqua-t-elle en déposant une pierre de serpent dans la litière de Merlin. Puis elle donna l'ordre d'avancer.

Nous marchâmes toute la matinée, ralentis dans notre progression par la nécessité de porter Merlin. Nous ne vîmes personne et l'absence de vie inspira l'épouvante à mes hommes. Comme si nous étions arrivés au pays des morts. Il y avait des sorbes et des cenelles dans les haies, des grives et des rouges-gorges dans les branches, mais point de bétail. Ni moutons ni hommes. Nous ne vîmes qu'un seul village avec son panache de fumée chassé par le vent, mais il était loin et nul ne paraissait nous observer du haut de sa muraille.

Mais il y avait des hommes dans ce pays mort. Nous en eûmes la certitude lorsque nous nous arrê tâmes pour prendre un peu de repos dans une petite vallée où un ruisseau s'écoulait paresseusement entre des rives de glace à l'ombre d'un bosquet de petits chênes noirs courbés par le vent. Les branches étaient toutes délicatement soulignées d'une couche de givre blanc. Nous nous reposions à leur abri lorsque Gwilym, l'un de mes lanciers restés à l'arrière pour monter la garde, m'appela.

J'allai à la lisière de la chênaie et vis qu'on avait allumé un feu en bas des montagnes. On ne voyait aucune flamme, juste un épais gruaux de fumée grise qui s'élevait en tourbillonnant avant d'être emportée par le vent d'ouest. Gwilym m'indiqua la fumée avec la pointe de sa lance puis cracha pour conjurer le mal.

Galahad s'approcha de moi : « Un signal ?

— Probablement.

— Ils savent donc que nous sommes ici ? demanda-t-il en faisant le signe de la croix.

— Ils savent. » Nimue nous rejoignit. Elle portait le gros bâton noir de Merlin et elle seule semblait brûler d'énergie dans ce lieu glacial et mort. Merlin était malade, nous autres étions terrassés par la peur, mais plus nous nous enfoncions dans le sombre pays de Diwrnach, plus Nimue se montrait farouche. Elle approchait du Chaudron et l'attrait était comme un feu dans ses os. « Ils nous observent, dit-elle.

— Tu peux nous cacher ? » demandai-je, désirant un autre de ses charmes de dissimulation.

Elle hocha la tête. « C'est leur terre, Derfel, et leurs Dieux sont puissants ici. » Elle ricana en voyant Galahad se signer une seconde fois : « Ton Dieu cloué ne vaincra pas Crom Dubh.

— Il est ici ? demandai-je craintif.

— Lui ou l'un de ses pareils. » Crom Dubh était le Dieu Noir, une horreur estropiée et malveillante qui donnait de sinistres cauchemars. Les autres dieux, assurait-on, évitaient Crom Dubh. Ce qui laissait entendre que nous étions seuls à sa merci.

« Alors nous sommes condamnés, dit simplement Gwilym.

— Idiot ! répondit Nimue d'un ton cinglant. Nous ne sommes condamnés que si nous ne trouvons pas le Chaudron. En ce cas, nous serions tous condamnés de toute façon. Vas-tu observer ce feu toute la matinée ? » me demanda-t-elle.

Nous reprîmes la route. Merlin ne pouvait plus parler et claquait des dents, alors même que nous l'avions recouvert de nos fourrures. « Il se meurt, déclara calmement Nimue.

— Alors nous devrions trouver un refuge, dis-je, et faire un feu.

— Comme ça, nous serons tous bien au chaud quand les lanciers de Diwrnach viendront nous massacrer ! fit-elle railleuse. Il se meurt, Derfel, m'expliqua-t-elle, parce qu'il est proche de son rêve et qu'il a fait ce pacte avec les Dieux.

— Sa vie pour le Chaudron ? demanda Ceinwyn, qui marchait à côté de moi.

— Pas tout à fait, admit Nimue. Mais pendant que vous aménagiez votre petite maison, reprit-elle d'un ton sarcastique, nous sommes allés à Cadair Idris. Nous y avons fait un sacrifice, le vieux sacrifice, et Merlin a promis sa vie, non pas pour le Chaudron, mais pour la quête. Si nous trouvons le Chaudron, il vivra. Sinon, il mourra, et l'âme du sacrifice peut réclamer l'âme de Merlin à tout moment. »

Je savais ce qu'était l'ancien sacrifice, même si je n'avais pas souvenir qu'on l'eût pratiqué de notre temps. « Qui a été sacrifié ?

— Quelqu'un que tu ne connaissais pas. Qu'aucun d'entre nous ne connaissait. Juste un homme, répondit Nimue avec

désinvolture. Mais son âme est ici, qui nous guette, et elle souhaite notre échec. Elle veut la vie de Merlin.

— Et si Merlin meurt quand même.

— Il ne mourra pas, imbécile ! Pas si nous trouvons le Chaudron.

— Si je le trouve, dit Ceinwyn nerveusement.

— Tu le trouveras, répondit Nimue avec assurance.

— Comment ?

— Tu le rêveras, et le rêve nous conduira jusqu'au Chaudron. »

Et Diwrnach, je le compris lorsque nous arrivâmes au détroit qui séparait la terre ferme de l'île, voulait que nous le trouvions. Le feu nous indiquait que ses hommes nous observaient, mais ils ne s'étaient pas montrés, pas plus qu'ils n'avaient essayé d'arrêter notre voyage. Ce qui suggérait que Diwrnach était au courant de notre quête et souhaitait sa réussite. Pour s'emparer lui-même du Chaudron. Sans quoi on comprenait mal pourquoi il aurait veillé à nous faciliter le voyage jusqu'à Ynys Mon.

Le détroit n'était pas large, mais l'eau grise tourbillonnait et écumait en s'engouffrant dans le canal. La mer était forte dans ces goulets, et formait de sinistres tourbillons ou se brisait sur des rochers cachés, mais elle n'était pas aussi effrayante que la côte lointaine qui semblait absolument déserte, sombre et lugubre, presque comme si elle attendait d'aspirer nos âmes. Je frissonnais en pensant à cette lointaine pente herbeuse et ne pouvais m'empêcher de penser au Jour Noir, où les Romains avaient débarqué sur cette même côte rocheuse tandis que la rive grouillait de druides qui accablaient de malédictions la soldatesque étrangère. Les malédictions avaient échoué, les Romains avaient traversé le détroit et Ynys Mon était morte. Et voici que nous étions maintenant à ce même endroit dans un ultime effort désespéré pour remonter le cours des ans et revenir sur des siècles de tristesse et d'épreuves afin que la Bretagne puisse retrouver l'état bienheureux qui était le sien avant l'arrivée des Romains. Ce serait alors la Bretagne de Merlin, une Bretagne des Dieux, une Bretagne sans Saxons, une Bretagne pleine d'or, de salles de banquet et de miracles.

Marchant vers l'est, à la recherche de la section la plus étroite du détroit, nous découvrîmes au détour d'une pointe de rocher et sous la silhouette de terre d'une forteresse déserte, une minuscule anse où deux bateaux reposaient sur les galets. Une douzaine d'hommes nous attendaient, comme s'ils savaient que nous devions venir. « Les passeurs ? me demanda Ceinwyn.

— Les bateliers de Diwrnach, dis-je en touchant la garde de fer d'Hywelbane. Ils sont là pour nous aider à traverser. » Et je pris peur parce que le roi nous facilitait les choses.

En revanche, les mariniers restèrent impassibles. C'étaient des créatures trapues qui avaient l'air de brutes avec des écailles de poisson collées à leurs barbes et à leurs épais habits de laine. Ils ne portaient d'autres armes que leurs couteaux pour éviter les poissons et leurs lances de pêcheurs. Galahad leur demanda s'ils avaient vu des lanciers de Diwrnach, mais ils répondirent par un simple haussement d'épaules comme si son langage n'avait aucun sens pour lui. Nimue s'adressa à eux en irlandais, sa langue maternelle, et ils répondirent assez poliment. Ils affirmèrent n'avoir vu aucun Bloodshield, mais lui expliquèrent qu'il nous fallait attendre la marée haute pour traverser. Ce n'est qu'à ce moment-là, semble-t-il, que la passe était sûre pour les bateaux.

Nous aménageâmes un lit pour Merlin dans l'un des bateaux, puis Issa et moi grimpâmes jusqu'au fort désert pour inspecter l'arrière-pays. Un second panache de fumée s'élevait depuis la vallée des chênes tordus, sans quoi rien n'avait changé. Toujours aucun ennemi en vue. Mais il était là. Il n'était pas nécessaire de voir leurs boucliers barbouillés de sang pour savoir qu'ils étaient tout près. « Il me semble, Seigneur, dit-il, qu'Ynys Mon serait un bon endroit pour mourir.

— Il serait sans doute plus agréable à vivre, Issa, répondis-je en souriant.

— Mais nos âmes seront sûrement sauvées si nous mourons sur l'île bienheureuse.

— Elles seront sauvées, promis-je, et toi et moi, nous franchirons ensemble le pont des épées. » Et Ceinwyn, me promis-je, ne serait qu'à un pas ou deux devant nous, car je la tuerais de mes propres mains plutôt que de laisser un homme

de Diwrnach poser la main sur elle. Je tirai Hywelbane, dont la longue lame était encore barbouillée de la suie sur laquelle Nimue avait écrit son charme, et je tendis sa pointe vers le visage d'Issa. « Fais-moi un serment », lui ordonnai-je.

Il s'agenouilla. « Je vous écoute, Seigneur.

— Si je meurs, Issa, et que Ceinwyn vive encore, tu dois la tuer d'un coup d'épée avant que les hommes de Diwrnach ne s'emparent d'elle.

— Je le jure, Seigneur », dit-il en baisant la pointe de l'épée.

À marée haute, les courants tumultueux se calmèrent. La mer était étale, hormis les vagues agitées par le vent qui ballottaient les embarcations. Nous chargeâmes les poneys avant d'y prendre place. C'étaient des bateaux longs et étroits. À peine étions-nous installés au milieu des filets de pêche poissonniers que les bateliers nous firent comprendre qu'il fallait écoper l'eau qui s'infiltrait entre les planches goudronnées. Nous nous servîmes de nos casques pour rejeter l'eau de mer glacée, et je priai Manawydan, le dieu de la mer, de nous préserver, tandis que les bateliers plaçaient leurs longues rames dans les tolets. Merlin frissonnait. Son visage était plus livide que je ne l'avais jamais vu, bien que jauni par la nausée et moucheté de l'écume qui dégouttait de la commissure de ses lèvres. Il avait perdu conscience, mais marmonnait de curieuses choses dans son délire.

Les bateliers entonnèrent une étrange chanson en tirant sur les rames, mais lorsque nous fûmes au milieu du détroit, ils firent silence. Ils s'arrêtèrent et, dans chaque bateau, l'un des hommes fit un geste en direction de la terre ferme.

Nous nous retournâmes. Au départ, je ne vis que la ligne sombre de la côte sous la silhouette noire et blanche des montagnes d'ardoise enneigées, puis j'aperçus une chose noire loqueteuse qui s'agitait juste au-delà de la grève. C'était un étendard : de simples bouts de chiffon noués à une hampe, mais aussitôt après apparut une ligne de guerriers au-dessus de la rive du détroit. Ils se moquaient de nous et le vent froid portait distinctement jusqu'à nous l'éclat de leurs voix par-dessus le clapotis de la mer. Ils étaient tous montés sur des poneys à longs poils et tous vêtus de chiffons noirs qui voletaient dans la

brise comme des pennons. Ils portaient des boucliers et ces lances de guerre terriblement longues qu'affectionnent les Irlandais. Ni leurs boucliers ni leurs lances ne m'effrayaient, mais leurs loques et leurs cheveux longs leur donnaient un air sauvage qui me glaça les sangs. À moins que le frisson ne vînt du grésil qui avait commencé à rider la surface grise de la mer.

Les cavaliers noirs dépenaillés nous observèrent débarquer sur la côte d'Ynys Mon. Les bateliers nous aidèrent à porter Merlin et les poneys sur le rivage, puis s'empressèrent de remettre leurs embarcations à la mer.

« N'aurions-nous pas dû garder les embarcations ici ? me demanda Galahad.

— Comment ? Il aurait fallu diviser les hommes, certains pour garder les bateaux et d'autres pour accompagner Ceinwyn et Nimue.

— Mais comment allons-nous quitter l'île ?

— Avec le Chaudron, répondis-je en faisant mienne la confiance de Nimue, tout sera possible. » Je n'avais pas d'autre réponse à lui offrir et n'osais point lui dire la vérité. La vérité était que je me sentais condamné. Comme si les malédictions des anciens druides se congelaient aujourd'hui même autour de nos âmes.

Nous quittâmes la grève pour nous diriger vers le nord. Des goélands tourbillonnaient autour de nous en criant tandis que nous quitions les rochers pour nous enfoncer dans une lande lugubre ça et là parsemée d'affleurements. Dans l'ancien temps, avant que les Romains ne soient venus détruire Ynys Mon, la terre était couverte de chênes sacrés parmi lesquels étaient célébrés les plus grands mystères de la Bretagne. La nouvelle de ces rituels gouvernait les saisons en Bretagne, en Irlande et même en Gaule, car c'est ici que les Dieux étaient venus sur terre, ici que le lien entre l'homme et les Dieux avait été le plus fort avant que les Romains ne le tranchent avec leur glaive. C'était une terre sainte, mais aussi une terre difficile, car nous marchions depuis une heure lorsque nous tombâmes sur une immense fondrière qui paraissait nous barrer l'accès à l'intérieur de l'île. Nous longeâmes le bord du marécage à la recherche d'un chemin, mais il n'y en avait aucun ; ainsi,

lorsque la lumière commença à s'estomper, nous nous servîmes de la hampe de nos lances pour découvrir le passage le plus ferme à travers les touffes d'herbes hérissées et les zones de marécage qui nous auraient aspirés. Nos jambes étaient maculées d'une boue qui gelait aussitôt tandis que la neige fondue s'insinuait jusque dans nos fourrures. L'un des poneys demeura cloué sur place, l'autre se mit à paniquer. Il nous fallut donc décharger nos bêtes, nous partager les fardeaux restants puis les abandonner.

Nous eûmes fort à faire, nous servant parfois de nos boucliers circulaires comme de coracles pour porter nos fardeaux, mais inévitablement l'eau saumâtre passait par-dessus les bords et nous obligeait à nous redresser. Le grésil se fit plus dur et plus épais, fouetté par un vent fort qui aplatissait l'herbe des marais et nous glaçait jusqu'aux os. Merlin criait des choses étranges et lançait sa tête d'un côté à l'autre. Certains de mes hommes faiblissaient, victimes du froid et de la malveillance des Dieux qui gouvernaient ce pays désolé.

Nimue fut la première à atteindre l'autre rive. Elle bondit de touffe en touffe, nous indiquant le chemin. Et lorsqu'elle eut finalement atteint la terre ferme elle bondit pour nous montrer que nous serions bientôt en sécurité. Puis, l'espace de quelques secondes, elle resta clouée sur place avant de pointer le bâton de Merlin sur l'endroit d'où nous venions.

Nous retournant, nous vîmes que les cavaliers noirs nous avaient suivis, sauf qu'ils étaient maintenant plus nombreux. Toute une horde de Bloodshields dépenaillés nous observaient depuis la rive. Leurs étendards en haillons flottaient au-dessus d'eux ; et ils levèrent l'un d'eux en un geste ironique de salut avant de diriger leurs poneys vers l'est. « Je n'aurais jamais dû t'entraîner ici, dis-je à Ceinwyn.

— Ce n'est pas toi qui m'y as entraînée, Derfel. Je suis venue de mon plein gré, répondit-elle en passant un doigt ganté sur mon visage. Et nous repartirons de la même façon, mon chéri. »

Au-delà d'une petite crête, s'étendait un paysage de petits champs entre les grands marécages et les soudains affleurements de la roche. Nous avions besoin d'un refuge pour la nuit et nous le trouvâmes dans un village de huit maisons de

pierres entourées d'un mur de la hauteur d'une lance. L'endroit était désert, même s'il était manifestement habité, car les maisonnettes étaient bien tenues et les cendres étaient encore chaudes au toucher. Nous défîmes la toiture de l'une des maisons, débitant les poutres en petits morceaux afin de faire un feu pour Merlin, qui maintenant frissonnait et délirait. La garde postée, nous retirâmes nos fourrures et essayâmes de sécher nos bottes trempées et nos jambières toutes mouillées.

Puis, alors que la toute dernière lueur du jour disparaissait du ciel gris, je grimpai sur le mur pour scruter le paysage. Je ne vis rien.

Quatre des nôtres montèrent la garde dans la première partie de la nuit, puis Galahad et trois autres lanciers les remplacèrent sous la pluie, mais aucun de nous n'entendit autre chose que le vent et le craquement du feu dans la cabane. Nous n'avions rien vu, rien entendu, mais aux premières lueurs de l'aube, une tête de mouton fraîchement égorgé gouttait le sang sur une partie du mur.

Dans un geste de colère, Nimue la fit basculer de la crête du mur et hurla un défi à l'adresse du ciel. Elle prit une pincée de poudre grise qu'elle répandit sur le sang frais, après quoi elle frappa le mur avec le bâton de Merlin et nous assura que la malveillance avait été trompée. Nous la crûmes parce que nous avions envie de la croire, de même que nous voulions croire que Merlin n'était pas mourant. Mais il était d'une pâleur mortelle, son souffle était faible et inaudible. Nous essayâmes de le nourrir en lui réservant le dernier de nos pains, mais il recracha maladroitement les miettes. « Nous devons trouver le Chaudron aujourd'hui même, annonça calmement Nimue, avant qu'il ne meure. » Rassemblant nos affaires, nos boucliers sur le dos et nos lances à la main, nous la suivîmes vers le nord.

Nimue nous conduisait. Merlin lui avait dit tout ce qu'il savait de l'île sacrée, et ce savoir nous porta vers le nord toute la matinée. Les Bloodshields resurgirent peu après que nous eûmes quitté notre refuge. Et maintenant que nous touchions au but, ils s'enhardirent. Il y en avait toujours plus d'une vingtaine en vue et parfois trois fois ce nombre. Ils formaient un vague cercle autour de nous, mais prenaient grand soin de

rester hors de portée de nos lances. Le grésil avait cessé avec l'aube, ne laissant qu'un vent froid et humide qui faisait ployer l'herbe de la lande et soulevait les lambeaux noirs des manteaux de nos lugubres cavaliers.

C'est juste après midi que nous arrivâmes à l'endroit que Nimue appelait Llyn Cerrig Bach. Ce nom veut dire « lac de petites pierres », et c'était une sombre nappe d'eau peu profonde entourée de fondrières. C'est ici, expliqua Nimue, que les anciens Bretons tenaient leurs cérémonies les plus sacrées et ici aussi, nous dit-elle, que notre quête allait commencer. Mais l'endroit paraissait bien sinistre pour rechercher le plus grand trésor de la Bretagne. À l'ouest, s'étendait un étroit goulet de mer peu profond au-delà duquel se trouvait une autre île ; au sud et au nord, il n'y avait que des fermes et des rochers. Et à l'est se dressait une toute petite colline escarpée couronnée d'un groupe de rochers gris pareils à la vingtaine d'autres affleurements devant lesquels nous étions passés depuis la matinée. Merlin gisait comme mort. Je dus m'agenouiller à côté de lui et approcher mon oreille de sa figure pour entendre l'infime raclement de sa respiration laborieuse. Je posai la main sur son front et le trouvais froid. Je l'embrassai sur la joue. « Vivez, Seigneur, Vivez », dis-je dans un murmure.

Nimue demanda à l'un de mes hommes de planter une lance dans le sol. Il enfonça la pointe dans la terre ferme, puis Nimue prit une demi-douzaine de manteaux qu'elle accrocha à l'extrémité de la hampe pour en faire une sorte de tente en plaçant des pierres sur les ourlets. Les cavaliers nous encerclaient, mais se tenaient assez loin pour ne pas nous déranger, ni être dérangés par nous.

Nimue tâtonna sous ses peaux de loutre et en ressortit la coupe d'argent dans laquelle j'avais bu sur le Dolforwyn ainsi qu'un petit flacon d'argile fermé à la cire. Elle se glissa sous la tente et fit signe à Ceinwyn de la suivre.

J'attendis en observant le vent dessiner des rides noires sur le lac. Soudain, Ceinwyn hurla. Elle poussa de nouveau un terrible hurlement. Je m'approchai de la tente quand Issa me barra le chemin de sa lance. Galahad, qui en tant que chrétien n'était pas censé croire à tout ceci, se tenait à côté d'Issa. « Nous

sommes venus jusqu'ici, fit-il d'un air résigné. Autant aller jusqu'au bout. »

Ceinwyn hurla une fois encore et, cette fois, Merlin lui fit écho en poussant un gémissement faible et pathétique. Je m'agenouillai à côté de lui et passai la main sur son front, tâchant de ne pas penser aux horreurs que rêvait Ceinwyn dans la tente noire.

« Seigneur ? » appela Issa.

Me retournant, je vis qu'il portait ses regards vers le sud, où un nouveau groupe de cavaliers avait rejoint le cercle des Bloodshields. La plupart des nouveaux venus étaient montés sur des poneys, mais l'un des hommes trônait sur un immense cheval noir. Et cet homme, je le savais, ce devait être Diwrnach. Son étendard flottait derrière lui : une hampe pourvue d'une traverse à laquelle étaient accrochés deux crânes et une poignée de rubans noirs. Le roi était tout de noir vêtu et son cheval noir était couvert d'un tapis de selle noir. Il tenait à la main une grande lance noire qu'il leva en l'air à la verticale avant d'approcher lentement. Il vint seul. Quand il fut à cinquante pas de nous, il détacha son bouclier rond et le retourna ostensiblement pour bien montrer qu'il ne voulait pas la bagarre.

J'allai à sa rencontre. Derrière moi, Ceinwyn hoquetait et geignait sous la tente autour de laquelle mes hommes formaient un cercle de protection.

Le roi portait une armure de cuir noir sous son manteau mais n'avait pas de casque. Son bouclier avait l'air couvert d'écailles et j'imaginai que ce devaient être les couches de sang séché, de même que le cuir qui le recouvrait était sans doute la peau d'une jeune esclave écorchée. Son sinistre bouclier noir était suspendu à côté de son long fourreau noir. Il arrêta son cheval et posa à terre le talon de sa grande lance.

« Je suis Diwrnach.

— Je suis Derfel, Seigneur Roi, fis-je en m'inclinant.

— Bienvenue à Ynys Mon, Seigneur Derfel Cadarn », fit-il en souriant. Sans doute voulait-il me surprendre en montrant qu'il savait mon nom et mon titre, mais il m'étonna davantage par ses airs de brave homme. Je m'étais attendu à une goule au

nez crochu, à une créature de cauchemar, mais Diwrnach était un homme d'âge mur, avec un grand front, une grosse bouche et une petite barbe noire qui accentuait sa puissante mâchoire. Il n'y avait aucune trace de démence en lui, même s'il avait en effet un œil rouge, ce qui était bien suffisant pour lui donner un air effrayant. Il appuya sa lance sur le flanc de son cheval et sortit d'une poche une galette d'avoine. « Tu as l'air affamé, Seigneur Derfel.

— L'hiver est la saison de la faim, Seigneur Roi.

— Mais tu ne refuseras certainement pas mon cadeau ? » Il coupa la galette en deux et m'en lança une moitié. « Mange. »

Je pris la galette, puis hésitai. « J'ai fait le serment de ne rien manger, Seigneur Roi, avant d'avoir accompli ma mission.

— Ta mission ! répondit-il d'un ton railleur, avant d'avaler lentement sa moitié de galette. Elle n'était pas empoisonnée, Seigneur Derfel, dit-il quand il eut fini.

— Pourquoi le serait-elle, Seigneur Roi ?

— Parce que je suis Diwrnach et que je trucidé mes ennemis par tous les moyens, répondit-il en souriant. Parle-moi de ta mission, Seigneur Derfel.

— Je suis venu prier, Seigneur Roi.

— Ah ! fit-il d'une voix traînante comme pour suggérer que tout le mystère était élucidé. Les prières dites en Dumnonie seraient-elles si inefficaces ?

— C'est ici une terre sainte, Seigneur Roi.

— C'est aussi ma terre, Seigneur Derfel Cadarn, et je crois que les étrangers devraient demander mon autorisation avant de conchier son sol et de pisser sur ses murs.

— Si nous vous avons offensé, Seigneur Roi, je vous présente nos excuses.

— Il est trop tard pour cela, dit-il d'une voix douce. Tu es ici maintenant, Seigneur Derfel, et je sens l'odeur de ta merde. Trop tard. Que vais-je donc faire de vous ? » Il s'exprimait d'une voix basse, presque douce, laissant penser qu'il était homme à entendre raison très facilement. « Que vais-je faire de vous ? » demanda-t-il à nouveau. Je ne répondis rien. Le cercle de ses cavaliers noirs restait impassible. Le ciel était plombé. Et les geignements de Ceinwyn s'étaient transformés en très légères

plaintes. Le roi leva son bouclier, non pas en un geste de menace, mais parce qu'il lui pesait sur la hanche. Et je vis avec horreur la peau d'un bras et d'une main pendiller de son bord inférieur. Le vent agitait les gros doigts de la main. Me voyant horrifié, Diwrnach sourit. « C'était ma nièce », dit-il. Puis il porta ses regards un peu plus loin et son visage s'illumina lentement d'un nouveau sourire. « La renarde est sortie de sa tanière, Seigneur Derfel. »

Me retournant, je vis que Ceinwyn avait quitté la tente. Elle s'était débarrassée de ses pelisses de loup et portait la robe blanc crème de ses fiançailles, aux ourlets encore maculés de la boue qui l'avait tachée quand elle s'était enfuie de Caer Sws. Elle était nu-pieds, sa chevelure d'or détachée. Elle me sembla en transe.

« La princesse Ceinwyn, je crois, fit Diwrnach.

— En effet, Seigneur Roi.

— Et encore vierge, à ce qu'on me dit ? » demanda le roi. Je ne répondis rien. Diwrnach se pencha pour frotter tendrement les oreilles de son cheval. « Il eût été courtois de sa part, tu ne crois pas, de me saluer à son arrivée dans mon pays ?

— Elle a elle aussi des prières à dire, Seigneur Roi.

— Alors espérons qu'elles soient entendues, dit-il en riant. Donne-la-moi, Seigneur Derfel, sans quoi tu connaîtras la plus lente des morts. J'ai des hommes qui savent écorcher un homme pouce par pouce jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un lambeau de chair sanguinolente. Mais il peut encore tenir debout, et même marcher ! » Il flatta l'encolure de son cheval de sa main gantée de noir, puis me sourit à nouveau. « J'ai étouffé des hommes dans leur merde, Seigneur Derfel, j'en ai enseveli sous des pierres, j'en ai brûlé vifs, j'en ai enterré vivants, j'en ai allongé dans des nids de vipères, j'en ai noyé, j'en ai fait mourir de faim ou d'épouvante. Beaucoup de morts intéressantes, mais donne-moi simplement la princesse Ceinwyn, et je te promets une mort aussi rapide que la chute d'une étoile filante. »

Ceinwyn avait commencé à se diriger vers l'ouest. Mes hommes avaient empoigné la litière de Merlin, leurs manteaux, leurs armes et leurs paquetages pour la suivre. Je levai les yeux vers Diwrnach. « Un jour, Seigneur Roi, je jetterai votre tête

dans une fosse et l'enfouirai dans la merde d'un esclave. » Et je m'éloignai.

Il partit d'un grand éclat de rire. « Du sang, Seigneur Derfel ! Du sang ! cria-t-il dans mon dos. C'est la nourriture des Dieux et tu feras un riche breuvage ! Je le ferai boire à ta femme dans ma couche ! » Sur ce, il donna un coup d'éperons et fila rejoindre ses hommes.

« Soixante-quatorze, me dit Galahad quand je fus à ses côtés. Soixante-quatorze lances. Et nous sommes trente-six, un mourant et deux femmes.

— Ils n'attaqueront pas tout de suite, le rassurai-je. Ils attendront que nous ayons découvert le Chaudron. »

Ceinwyn devait se geler dans sa robe légère et sans bottes, mais elle suait à grosses gouttes comme en plein été tout en vacillant à travers l'herbe. Elle avait du mal à tenir debout et se contractait comme moi au sommet du Dolforwyn après que j'eus vidé la coupe d'argent. Mais Nimue était à côté d'elle, lui parlant et la soutenant. Et, assez curieusement, elle l'éloignait de la direction qu'elle voulait prendre. Les cavaliers noirs de Diwrnach marchaient au même rythme que nous, formant autour de notre petite troupe un vague cercle de Bloodshields qui se déplaçait à travers l'île.

Malgré ses vertiges, Ceinwyn marchait presque au pas de course maintenant. Elle semblait à peine consciente et prononçait des mots que je ne saisisais pas. Son regard était vide. Nimue ne cessait de la tirer de côté, l'obligeant à suivre le chemin de moutons qui serpentait au nord vers le tertre couronné de pierres grises. Mais plus nous approchions de ces rochers hauts couverts de lichen, plus Ceinwyn résistait. Nimue était obligée de déployer des trésors d'énergie pour la maintenir sur cette sente étroite. Les premiers cavaliers noirs avaient déjà dépassé le tertre, qui, comme nous, se trouvait maintenant enfermé dans leur cercle. Ceinwyn geignait et protestait, puis elle se mit à frapper les mains de Nimue. Mais Nimue la retenait fermement et l'entraînait. Les hommes de Diwrnach ne nous quittaient pas d'une semelle.

Nimue attendit l'endroit où le sentier était le plus près de la crête de rochers, puis laissa enfin filer Ceinwyn. « Aux rochers ! cria-t-elle d'une voix perçante. Tous ! Aux rochers ! Courez ! »

Nous courûmes. C'est alors que je vis ce qu'avait fait Nimue. Diwrnach n'osait pas porter la main sur nous avant de savoir où nous allions. Et s'il avait vu Ceinwyn se diriger vers le tertre rocailleux, il aurait certainement posté une douzaine de lanciers au sommet, puis envoyé le reste de ses hommes nous capturer. Mais maintenant, grâce à la ruse de Nimue, nous serions protégés par ces gros blocs escarpés de pierre roulée, par ces mêmes blocs qui, si Ceinwyn ne s'était pas trompée, avaient protégé le Chaudron de Clyddno Eiddyn pendant ces quatre siècles et demi de ténèbres de plus en plus épaisses. « Vite ! » hurlait Nimue, tandis que les cavaliers fouettaient leurs poneys pour refermer leur cercle autour de nous.

« Vite ! » hurla de nouveau Nimue. J'aidais à porter Merlin. Déjà, Ceinwyn escaladait les rochers tandis que Galahad criait à ses hommes de se poster derrière les blocs de manière à pouvoir se servir de leurs lances. Issa restait à mes côtés, sa lance prête à étripier tout cavalier qui s'approcherait de trop près. Gwilym et trois autres hommes nous débarrassèrent de Merlin pour le porter au pied des rochers au moment même où les deux Bloodshields de tête arrivaient à notre hauteur. Ils nous défièrent tout en éperonnant leurs poneys, mais je repoussai la lance du premier avec mon bouclier, puis lançai ma lance dont la lame d'acier s'abattit comme un gourdin sur le crâne du poney. L'animal hurla et s'affala sur le côté. Issa enfonça sa lance dans le ventre du cavalier tandis que je frappais de la mienne le second cavalier. La hampe de sa lance heurta la mienne et il passa devant moi, mais je parvins à empoigner ses longs rubans dépenaillés pour le faire basculer de sa monture. Il se débattit un instant. Je mis une botte en travers de sa gorge, levai ma lance et le frappai en plein cœur. Sa tunique en haillons recouvrait un plastron de cuir, mais la lame le perça d'un seul coup. Soudain, sa barbe noire se mit à mousser d'une écume sanglante.

« Arrière ! » nous cria Galahad. Issa et moi lançâmes nos boucliers et nos lances vers les hommes déjà postés en sécurité

au sommet des rochers avant de poursuivre l'escalade. Une lance noire se brisa sur les rochers à côté de moi, puis une main forte se tendit vers moi, me saisit par le poignet et me hissa. Merlin avait été pareillement hissé à travers les rochers et sans cérémonie abandonné au centre du sommet où, telle une coupe couronnée d'un cercle d'énormes pierres roulées, se trouvait une profonde cuvette de pierre. Ceinwyn se trouvait dans ce bassin, jouant frénétiquement des pieds et des mains comme un chien au milieu des cailloux qui emplissaient la coupe. Elle avait vomi et ses mains fouillaient au milieu de ses vomissures et des petits cailloux glacés.

Le tertre était un lieu idéal pour assurer notre défense. L'ennemi ne pouvait escalader les rochers qu'avec les pieds et les mains tandis que nous pouvions nous planquer dans les anfractuosités de la roche pour les recevoir sitôt qu'ils pointaient leur nez. Quelques-uns essayèrent de grimper jusqu'à nous. Un hurlement s'élevait à chaque fois que nos lames leur entaillaient le visage. Ils lancèrent une pluie de javelines, mais nous tenions nos boucliers au-dessus de nos têtes, et les armes se brisèrent sans nous atteindre. Je postai six hommes dans le creux central. De leurs boucliers, ils firent un rempart pour protéger Merlin, Nimue et Ceinwyn tandis que d'autres lanciers gardaient le bord extérieur du sommet. Abandonnant leurs poneys, les Bloodshields tentèrent une nouvelle attaque. L'espace de quelques instants, nous fûmes tous occupés à donner des coups de poignard et de lance. Au cours de cette brève échauffourée, l'un de mes hommes eut le bras entaillé par une lance. Mais nous n'avions à déplorer aucun autre blessé, tandis que les cavaliers noirs se retiraient au pied du tertre avec quatre morts et six blessés. « Autant pour les boucliers en peau de vierges », dis-je à mes hommes.

Nous nous attendions à une nouvelle attaque. Mais rien ne vint. Diwrnach s'aventura seul avec son cheval sur la pente. « Seigneur Derfel ? » lança-t-il de sa voix trompeusement agréable. Quand il aperçut mon visage entre deux rochers, il m'adressa un sourire placide. « Mon prix a augmenté, fit le roi. Maintenant, en échange de ta mort rapide, j'exige la princesse

Ceinwyn et le Chaudron. C'est le Chaudron que vous êtes venus chercher, n'est-ce pas ?

— Le Chaudron de toute la Bretagne, Seigneur Roi.

— Ah ! Et vous croyez que j'en serais un gardien indigne ? demanda-t-il en hochant tristement la tête. Seigneur Derfel, tu as l'insulte trop facile. De quoi s'agissait-il ? Ma tête dans une fosse pleine de la merde d'esclave ? Quel manque d'imagination. La mienne, je le crains, paraît parfois excessive, même à mes yeux. » Il s'arrêta et scruta le ciel comme pour s'assurer de l'heure. « J'ai assez peu de guerriers, Seigneur Derfel, reprit-il de sa voix raisonnable, et je ne tiens pas à en perdre davantage sous vos lances. Mais tôt ou tard il vous faudra quitter ces rochers, et je vous attendrai. Et, d'ici là, je laisserai mon imagination se hisser à de nouvelles hauteurs. Salue la princesse Ceinwyn pour moi et dis-lui que je suis impatient de la connaître de plus près. » Il leva sa lance en une parodie de salut et s'en alla rejoindre le cercle des cavaliers noirs maintenant refermé autour du tertre.

Je me laissai glisser dans la cuvette au centre du tertre. Et je dus me rendre à l'évidence. Quoique nous découvrions ici, c'était trop tard pour Merlin. La mort se lisait sur son visage. Sa mâchoire pendait, ses yeux étaient aussi vides que l'espace entre les mondes. Il claqua des dents une fois pour montrer qu'il vivait encore, mais cette vie ne tenait plus qu'à un fil maintenant, et il s'effilochait à vue d'œil. Nimue avait pris le couteau de Ceinwyn et continuait à gratter la caillasse, tandis que Ceinwyn, visiblement épuisée, s'était affalée contre le rocher et la regardait creuser. La transe était passée. Je l'aidai à se débarbouiller les mains et retrouvai sa pelisse pour l'emmailloter.

Elle enfila ses gants. « J'ai eu un rêve, me dit-elle en chuchotant, et j'ai vu la fin.

— Notre fin ? » demandai-je, alarmé.

Elle secoua la tête. « La fin d'Ynys Mon. Il y avait des rangées de soldats romains, Derfel, avec leurs jupes, leurs plastrons et leurs casques de bronze. De grandes files de soldats qui traquaient l'ennemi, le bras ensanglanté jusqu'à l'épaule, parce qu'ils n'en finissaient pas de tuer. Ils traversèrent la forêt

à seule fin de tuer. Les bras se levaient et s'abaissaient, les femmes et les enfants s'enfuyaient, mais ils n'avaient nulle part où aller. Les soldats se replièrent sur eux et les taillèrent en pièces. Des petits enfants, Derfel !

— Et les druides ?

— Tous morts. Tous les trois, et ils ont porté le Chaudron ici. Ils avaient déjà préparé une fosse, tu comprends, avant même que les Romains ne traversent la mer, et ils l'ont enterré ici, puis ils l'ont recouvert de pierres du lac et, de leurs mains nues, ont répandu des cendres sur les cailloux afin de faire croire aux Romains que rien ne pouvait être enterré ici. Puis ils se sont enfoncés dans les bois en chantant, allant au-devant d'une mort certaine. »

Nimue siffla, soudain alarmée. Me retournant, je vis qu'elle avait découvert un petit squelette. Fouillant dans ses peaux de loutres, elle en sortit une sacoche de cuir dont elle retira deux plantes sèches. Elles avaient des feuilles pointues et de petites fleurs dorées flétries : je compris qu'elle se conciliait les ossements par des asphodèles. « C'est une enfant qu'ils ont enterrée, dit Ceinwyn pour expliquer la petite taille des os ; la gardienne du Chaudron et la fille de l'un des trois druides. Elle avait des cheveux courts et un bracelet en peau de renard au poignet, et ils l'ont enterrée vive pour qu'elle garde le Chaudron jusqu'à ce que nous le retrouvions. »

L'âme morte de la gardienne du Chaudron maintenant apaisée par l'asphodèle, Nimue retira de la caillasse les os de la fille, puis se remit à creuser le trou à l'aide de son couteau et m'aboya de venir l'aider. « Creuse avec ton épée, Derfel ! » ordonna-t-elle. Docilement, j'enfonçai la pointe d'Hywelbane dans la fosse.

Et trouvai le Chaudron.

On n'aperçut d'abord qu'un morceau d'or poussiéreux, puis Nimue passa la main et dégagea un large bord doré. Le Chaudron était beaucoup plus gros que le trou que nous avions creusé. J'ordonnai à Issa et à un autre homme de l'élargir. Nous vidions les cailloux avec nos casques, œuvrant avec l'énergie du désespoir tandis que l'âme de Merlin vacillait au terme d'une longue vie. Nimue haletait et pleurait en s'attaquant au tas serré

de pierres apportées au sommet depuis le lac sacré de Llyn Cerrig Bach.

« Il est mort ! cria Ceinwyn, agenouillée à côté de Merlin.

— Il n'est pas mort ! » cracha Nimue entre ses dents serrées avant d'attraper le bord doré entre ses mains pour essayer de le dégager avec la dernière énergie. Je la rejoignis et il me parut impossible de déplacer l'immense récipient avec le monceau de pierres qui s'y trouvaient encore. Mais avec l'aide des Dieux nous réussîmes à extraire le grand objet d'or et d'argent de son puits noir.

Ainsi revit le jour le Chaudron perdu de Clyddno Eiddyn.

C'était une grande coupe aussi large qu'un homme aux mains tendues et profonde comme la lame d'un couteau de chasse. Reposant sur un petit trépied doré, elle était faite en argent massif inégal et était décorée de somptueux filigranes d'or. Trois anneaux d'or permettaient de le suspendre au-dessus du feu. C'est le plus grand Trésor de la Bretagne que nous arrachâmes à sa tombe et débarrassâmes de ses pierres, et c'est alors que je vis sa décoration : des guerriers, des Dieux et un cerf. Mais le temps nous manquait pour admirer le Chaudron. Nimue le débarrassa frénétiquement de ses dernières pierres et le replaça au fond du trou avant de débarrasser le corps de Merlin de ses fourrures noires. « Aide-moi ! » cria-t-elle. Ensemble, nous fîmes rouler le vieillard dans la fosse, jusque dans la grande coupe d'argent. Nimue rentra ses jambes par-dessus le rebord en or et le recouvrit d'un manteau. C'est alors seulement que Nimue s'adossa aux rochers. Il gelait, mais son visage était inondé de sueur.

« Il est mort, répéta Ceinwyn d'une petite voix effarouchée.

— Non, fit Nimue d'un air las. Non, il n'est pas mort.

— Il était froid ! protesta Nimue. Il était froid et ne respirait plus, reprit-elle en s'agrippant à moi et en se mettant à sangloter doucement. Il est mort.

— Il vit », trancha Nimue d'une voix rude.

Il s'était remis à pleuvoir. Un petit crachin balayé par le vent qui nettoyait les pierres et perlait sur les lames ensanglantées de nos lances. Merlin gisait emmitouflé et immobile dans la fosse au Chaudron, mes hommes observaient l'ennemi depuis le

sommet des pierres grises. Les cavaliers noirs nous encerclaient, et je me demandais quelle folie nous avait conduits jusqu'à cet endroit misérable, glacial et ténébreux, au fin fond de la Bretagne.

« Que faisons-nous maintenant ? demanda Galahad.

— Nous attendons, aboya Nimue. Nous attendons. »

*

Jamais je n'oublierai le froid de la nuit. Le gel formait des cristaux sur la roche, et toucher une lame c'était laisser un bout de peau collé à l'acier. Il faisait un froid de canard. À la brune, la pluie se transforma en neige puis cessa. Le vent tomba et les nuages dérivèrent vers l'est pour révéler une énorme lune au-dessus de la mer. C'était une lune chargée de mauvais présages, une grande balle d'argent gonflée embrumée par le chatolement d'un lointain nuage au-dessus d'un océan grouillant de vagues noir et argent. Les étoiles n'avaient jamais paru aussi lumineuses. La grande forme du chariot de Bel brillait au-dessus de nous, pourchassant éternellement la constellation que nous appelions la truite. Les Dieux vivaient parmi les étoiles et je leur adressai une prière dans l'air glacé, espérant qu'elle parviendrait à ces feux qui brillaient au loin.

Certains d'entre nous somnolèrent, mais c'était du sommeil léger d'hommes fatigués, transis de froid et effrayés. Encerclant le tertre de leurs lances, nos ennemis avaient allumé des feux. Des poneys apportèrent du bois aux Bloodshields, et de grandes flammes s'élevèrent dans la nuit, crachant leurs étincelles dans le ciel dégagé.

Rien ne bougeait dans la fosse au Chaudron où reposait le corps emmaillotté de Merlin à l'ombre du grand rocher où nous montions la garde à tour de rôle pour observer les silhouettes des cavaliers auprès des feux. De temps à autre, une longue lance traversait la nuit, sa tête scintillait au clair de lune, puis l'arme venait se briser sur les rochers sans dommage.

« Maintenant, que vas-tu faire du Chaudron ? demandai-je à Nimue.

— Rien jusqu'à Samain », fit-elle d'une voix faible. Elle était recroquevillée près du monceau de rebuts qui avaient été jetés dans le creux du sommet, ses pieds reposant dans les gravats que nous avons mis tant d'acharnement à extraire de la fosse. « Tout doit être en règle, Derfel. La lune doit être pleine, le temps propice et les treize Trésors de la Bretagne réunis.

— Parle-moi des Trésors », demanda Galahad de l'autre extrémité de la cuvette.

Nimue cracha. « Ainsi, tu veux nous narguer, chrétien ? » le défia Nimue.

Galahad sourit. « Il y a des milliers de gens, Nimue, qui se moquent de vous. Ils disent que les Dieux sont morts et que nous devrions placer notre foi dans les hommes. Que nous devrions suivre Arthur. Et ils croient que toute votre quête de chaudrons, de manteaux, de couteaux et de cornes n'est que sottise morte avec Ynys Mon. Combien de rois de Bretagne vous dépêcheraient des hommes dans cette quête ? » Il remua, tâchant de trouver une position plus confortable dans cette nuit glaciale. « Aucun, Nimue, aucun, parce qu'ils se moquent de vous. Il est beaucoup trop tard, assurent-ils. Les Romains ont tout changé et des hommes sensés disent que votre Chaudron est aussi mort qu'Ynys Trebes. Les chrétiens prétendent que vous faites l'œuvre du démon, mais ce chrétien-ci, chère Nimue, a porté son épée jusqu'ici et rien que pour cela, chère Dame, tu me dois au moins quelque civilité. »

Nimue n'avait pas l'habitude de se faire réprimander, sauf peut-être par Merlin, et elle se raidit en entendant les légers reproches de Galahad, puis elle finit par se radoucir. Elle tira la peau d'ours de Merlin sur ses épaules et se pencha en avant :

« Les Trésors nous ont été laissés par les Dieux. C'était il y a bien longtemps, quand la Bretagne était seule au monde. Il n'y avait point d'autres terres. Juste la Bretagne et un vaste océan recouvert d'une grande brume. Il y avait alors douze tribus de Bretons, douze rois, douze salles de banquet et juste douze dieux. Ces dieux marchaient sur terre, comme nous faisons, et l'un d'eux, Bel, a même épousé une humaine ; notre Dame que voici, fit-elle en indiquant Ceinwyn, qui écoutait aussi avidement que les lanciers, descend de ce mariage. »

Elle s'arrêta en entendant un grand cri depuis le cercle de feux. Mais le cri ne présageait aucune menace et le silence se fit à nouveau.

« Mais d'autres dieux jaloux des douze qui gouvernaient la Bretagne sont venus des étoiles et ont essayé de prendre la Bretagne aux douze dieux. Les douze tribus ont souffert des batailles. D'un coup de lance, un dieu pouvait occire une centaine d'hommes, et aucun bouclier humain ne pouvait arrêter l'épée d'un dieu. Alors, comme ils aimaient la Bretagne, les douze dieux ont donné aux douze tribus douze Trésors. Chacun de ces Trésors devait être gardé dans une salle royale, et la présence du Trésor empêcherait les lances des Dieux de tomber sur la salle ou sur aucun de ses habitants. Ce n'étaient pas de grandes choses. Si les douze dieux nous avaient donné des objets magnifiques, les autres dieux les auraient vus, en auraient deviné la fin et nous les auraient subtilisés pour se protéger. Ainsi, les douze présents étaient tout ce qu'il y a de plus ordinaire : une épée, une corbeille, une corne, un chariot, un licol, un couteau, une pierre à aiguiser, une casaque, un manteau, un plat, une planche de lancer et un anneau de guerrier. Douze objets ordinaires, et tous les dieux nous prièrent de chérir les douze Trésors, de les mettre en lieu sûr et de les honorer, et en retour, outre la protection des Trésors, chaque tribu pourrait se servir de son présent pour appeler son dieu. Elles n'étaient autorisées qu'à un appel par an, un seul, mais cela donnait aux tribus quelque pouvoir dans la terrible guerre des Dieux. »

Elle s'arrêta le temps de resserrer les fourrures autour de ses frêles épaules. « Les tribus avaient donc leurs Trésors, mais Bel aimait tant sa fille terrestre qu'il lui donna un treizième Trésor. Il lui donna le Chaudron et lui dit que, dès qu'elle commencerait à vieillir, elle n'avait qu'à remplir le Chaudron d'eau et s'y plonger pour retrouver sa jeunesse. Ainsi, dans toute sa beauté, elle pourrait marcher à jamais aux côtés de Bel. Et le Chaudron, comme vous l'avez vu, est splendide ; il est d'or et d'argent, magnifique au-delà de tout ce que les hommes ont jamais su faire. Les autres tribus l'ont vu et en ont été jalouses. C'est ainsi que les guerres de Bretagne ont commencé. Les

Dieux ont guerroyé dans les airs, et les douze tribus sur la terre. L'un après l'autre, les Trésors ont été capturés ou martelés pour les lanciers, et dans leur colère les Dieux ont retiré leur protection. Le Chaudron a été volé, la maîtresse de Bel a vieilli et s'est éteinte, et Bel nous a jeté une malédiction. Cette malédiction, ce fut l'existence d'autres terres et d'autres peuples. Mais Bel nous a promis que si, à Samain, nous réunissions de nouveau les douze Trésors des douze tribus et accomplissions les rites requis, si nous remplissions le treizième Trésor de l'eau qu'aucun homme ne boit mais sans laquelle il ne saurait vivre, les douze dieux viendraient bientôt à notre secours. » Elle s'arrêta, haussa les épaules et regarda Galahad. « Voilà, chrétien, voilà pourquoi ton épée est venue. »

Il y eut alors un long silence. Le clair de lune glissait le long des rochers, s'approchant toujours plus près de la fosse où gisait Merlin sous la mince protection d'un manteau.

« Et vous avez les douze Trésors ? demanda Ceinwyn.

— La plupart, fit Nimue d'une manière évasive. Mais même sans les douze, le Chaudron a un immense pouvoir. Un pouvoir considérable. Plus de pouvoir que tous les autres Trésors réunis. » Par-delà la fosse, elle lança un regard agressif en direction de Galahad. « Et toi, chrétien, que feras-tu lorsque tu verras ce pouvoir ? »

Galahad sourit. « Je te rappellerai que j'ai porté mon épée dans ta quête, fit-il à voix basse.

— Nous l'avons tous fait. Nous sommes les guerriers du Chaudron », dit Issa, faisant montre d'une sensibilité poétique que je ne lui avais pas soupçonnée et qui fit sourire les autres lanciers. Leurs barbes étaient blanchies par le gel, leurs mains emmitouflées dans des linges et des fourrures, leurs yeux caves, mais ils avaient trouvé le Chaudron, et cet exploit les remplissait tous d'orgueil, même si, aux premières lueurs de l'aube, ils devraient affronter les Bloodshields en sachant que nous étions tous condamnés.

Ceinwyn se serra contre moi, partageant mon manteau de loup. Elle attendit que Nimue fût endormie puis elle leva son visage vers le mien. « Merlin est mort, fit-elle d'une petite voix triste.

— Je sais, fis-je, car il n'y avait pas eu le moindre bruit ni le moindre mouvement dans la fosse.

— J'ai touché son visage et ses mains, et ils étaient froids comme la glace, murmura-t-elle. J'ai approché la lame de mon couteau de sa bouche, et il n'y avait point de buée. Il est mort. »

Je ne dis rien. J'aimais Merlin qui avait été pour moi un vrai père, et je n'arrivais pas à croire qu'il était mort à l'heure même de son triomphe, mais je ne trouvais non plus l'espoir de voir son âme revivre. « Nous devrions l'enterrer ici, fit Ceinwyn à voix basse, dans son Chaudron. » De nouveau, je me tus. Sa main trouva la mienne. « Qu'allons-nous faire ? » demanda-t-elle.

Mourir, pensai-je, mais je ne dis rien.

« Tu ne me laisseras pas prendre ? chuchota-t-elle.

— Jamais, promis-je.

— Le jour où je t'ai rencontré, Seigneur Derfel Cadarn, a été le plus beau jour de ma vie. » Et ces mots m'arrachèrent des larmes, mais je ne saurais dire si c'étaient des larmes de joie ou de chagrin à cause de tout ce que j'allais perdre dans le gel du petit matin.

Je m'assoupis et rêvai que j'étais pris au piège dans une fondrière, cerné par les cavaliers noirs qui, comme par enchantement, pouvaient traverser la terre inondée. Puis je m'aperçus que j'étais incapable de lever mon bouclier et je vis l'épée s'abattre sur mon épaule droite. Je me réveillai en sursaut pour empoigner ma lance et m'aperçus que c'était Gwilym qui avait sans le vouloir touché mon épaule en escaladant le rocher pour prendre son tour de garde. « Désolé, Seigneur », fit-il à voix basse.

Ceinwyn dormait dans le creux de mon bras. Nimue était blottie de l'autre côté. Sa barbe blonde blanchie par le gel, Galahad ronflait légèrement. Mes autres lanciers somnolaient ou étaient allongés comme frappés de stupeur. La lune était presque au-dessus de moi maintenant, illuminant de sa lumière oblique les étoiles peintes sur les boucliers entassés de mes hommes et le tas de caillasse que nous avions extraite du creux. La brume qui enveloppait la face rebondie de la lune quand elle était suspendue juste au-dessus de la mer avait disparu. C'était

maintenant un disque pur, dur, clair et froid aussi net qu'une monnaie qu'on vient de frapper. Je me souvenais vaguement de ma mère qui m'avait appris le nom de l'homme de la lune, mais j'étais incapable de le retrouver. Ma mère était saxonne, et j'étais encore dans son ventre quand elle avait été capturée lors d'un raid en Dumnonie. On m'avait dit qu'elle vivait encore en Silurie, mais je ne l'avais pas revue depuis le jour où le druide Tanaburs m'avait arraché de ses bras pour essayer de me tuer dans la fosse de la mort. Après quoi, c'est Merlin qui m'avait élevé, et j'étais devenu Breton : l'ami d'Arthur et l'homme qui avait pris l'étoile du Powys dans la salle de son frère. Quelle étrange vie, me dis-je, et quelle tristesse que le fil en soit tranché, ici, sur l'île sacrée de la Bretagne.

« J'imagine qu'il n'y a pas de fromage », fit soudain Merlin.

Je le regardai fixement, me disant que je devais encore rêver.

« Le fromage pâle, Derfel, fit-il impatient, qui s'émiette. Non pas le fromage dur et jaune foncé. Je ne supporte pas cette pâte. »

Il était debout dans la fosse et me dévisageait d'un air grave. Le manteau qui recouvrait son corps était maintenant accroché à son épaule comme un châle.

« Seigneur ? fis-je d'une toute petite voix.

— Du fromage, Derfel, tu ne m'as pas entendu ? J'ai faim de fromage. Nous en avons un peu que j'avais enveloppé dans un linge. Et où est mon bâton ? Un homme s'allonge pour piquer un petit somme et aussitôt on lui dérobe son bâton. Que reste-t-il de l'honnêteté ? Nous vivons dans un monde terrible. Ni fromage, ni honnêteté, ni bâton.

— Seigneur !

— Cesse de crier comme ça, Derfel. Je ne suis pas sourd. J'ai faim, c'est tout.

— Oh, Seigneur !

— Et voici que tu pleures ! J'ai horreur des crises de larmes. Tout ce que je demande, c'est un bout de fromage, et voilà que tu te mets à chialer comme un môme. Ah, voilà mon bâton. Bien. » Il l'attrapa à côté de Nimue et s'en aida pour s'extraire de la fosse. Puis Nimue remua et j'entendis Ceinwyn hoqueter.

« J'imagine, Derfel, reprit Merlin en commençant à fouiller parmi nos balluchons à la recherche de son fromage, que nous sommes dans une mauvaise passe ? Cernés, n'est-ce pas ?

— Oui, Seigneur.

— Inférieurs en nombre ?

— Oui, Seigneur.

— Mon Dieu, Derfel, oh là là. Et ça s'appelle un Seigneur de la guerre ? Du fromage ! Ah, le voici. Je savais que nous en avions. Merveilleux. »

Je pointai un doigt timide vers la fosse. « Le Chaudron, Seigneur. » Je voulais savoir si le Chaudron avait accompli un miracle, mais j'étais trop ébahi et soulagé pour tenir des propos cohérents.

« Et un très beau chaudron, n'est-ce pas, Derfel ? Large, profond, possédant toutes les qualités qu'on attend d'un chaudron. » Il avala une bouchée de fromage. « Je suis affamé. » Il en avala une autre bouchée, puis s'adossa aux rochers, nous regardant tous d'un air rayonnant. « Inférieurs en nombre et cernés ! Bien, bien ! Et après ? » Il se fourra dans la bouche le reste de fromage, puis se frotta les mains pour en faire tomber les miettes. Il gratifia Ceinwyn d'un sourire puis tendit son long bras à Nimue. « Tout va bien ? demanda-t-il.

— Tout va bien », répondit-elle en se jetant dans ses bras. Elle seule ne semblait pas surprise par son allure et son évidente bonne santé.

« Sauf que nous sommes cernés et inférieurs en nombre ! lança-t-il d'un ton persifleur. Qu'allons-nous faire ? D'ordinaire, la meilleure chose à faire, en cas d'urgence, c'est de sacrifier quelqu'un. » Il scruta d'un air interrogateur le cercle d'hommes ébahis. Son visage avait repris des couleurs et il avait retrouvé toute son énergie et sa malice. « Derfel, peut-être ?

— Seigneur, protesta Ceinwyn.

— Dame ! Pas vous. Non, non, trois fois non. Vous en avez assez fait.

— Pas de sacrifice, Seigneur », supplia Ceinwyn.

Merlin sourit. Nimue semblait s'être endormie dans ses bras. Mais aucun d'entre nous ne pouvait plus dormir. Une lance se brisa sur les rochers du bas. À ce bruit, Merlin me

tendit son bâton : « Grimpe là-haut, Derfel, et tends mon bâton vers l'ouest. Vers l'ouest, n'oublie pas. Pas vers l'est. Tâche de faire une chose correctement, pour une fois, n'est-ce pas ? Naturellement, si on veut du travail bien fait, mieux vaut toujours le faire soi-même, mais je n'ai pas envie de réveiller Nimue. Va. »

Je pris le bâton et escaladai le rocher pour me jucher au point le plus haut du tertre. Et là, suivant les instructions de Merlin, je le pointai vers la mer lointaine.

« Ne l'agite pas ! me cria Merlin. Pointe-le ! Sens sa force. Ce n'est pas un pique-bœuf, mon garçon, c'est un bâton de druide ! »

Je dirigeai le bâton côté ouest. Les cavaliers noirs de Diwrnach avaient dû subodorer la magie, car ses sorciers se mirent soudain à hurler et un groupe de lanciers se rua sur la pente pour jeter leurs armes sur moi.

« Maintenant, reprit Merlin alors que les lances pleuvaient au-dessous de moi, donne-lui de la force, donne-lui de la force ! » Je me concentrai sur le bâton, mais en vérité je ne sentais rien, bien que Merlin eût l'air satisfait de mon effort. « Maintenant, baisse-le, et repose-toi un instant. Une belle trotte nous attend dans la matinée. Il n'y a plus de fromage ? J'en avalerais un plein sac ! »

Nous étions allongés dans le froid. Merlin ne voulait pas discuter du Chaudron, ni de sa maladie, mais je sentis que notre humeur à tous avait changé. Nous avions soudain repris espoir. Nous allions vivre, et c'est Ceinwyn qui la première vit la voie de notre salut. Elle me donna un petit coup dans les côtes et pointa son doigt vers la lune : la forme claire et pure était maintenant enveloppée d'un torse de brume chatoyante. Ce torse de brume ressemblait à une bague de pierres précieuses en poudre, si dures et si brillantes que ces points minuscules illuminaient la pleine lune argentée.

Merlin se fichait pas mal de la lune et continuait à parler de fromage. « Il y avait une femme, à Dun Seilon, qui faisait la plus merveilleuse des pâtes molles. Elle l'enveloppait dans des feuilles d'ortie, si je me souviens bien, et elle le laissait reposer six mois dans une coupe de bois qui avait macéré dans la pisse

de bélier. De la pisse de bélier ! Certains adhèrent aux superstitions les plus sottes, mais tout de même son fromage était excellent. » Il gloussa. « Elle obligeait son malheureux mari à recueillir l'urine. Comment faisait-il ? Je n'ai jamais voulu demander. Il l'attrapait par les cornes et le titillait, vous pensez ? Ou peut-être qu'il donnait la sienne, sans jamais le lui dire ? C'est ce que j'aurais fait. Il fait plus chaud, vous ne trouvez pas ? »

La brume glacée scintillante qui enveloppait la lune s'était dissipée, mais les contours n'en étaient pas moins nets pour autant. Ils étaient maintenant estompés par une brume plus légère que portait le vent d'ouest. Et, en effet, le temps se réchauffait. Les étoiles brillantes étaient embrumées, les cristaux de glace collés aux rochers fondaient. Nous avions tous cessé de frissonner. De nouveau, nous pouvions toucher la pointe de nos lances. Un brouillard se formait.

« Les Dumnoniens, naturellement, prétendent que leur fromage est le meilleur de Bretagne, reprit Merlin d'un ton grave, comme si nous n'avions rien de mieux à faire que de l'entendre parler de fromage. Et c'est vrai qu'il en est de bons, mais il est parfois trop dur. Je me souviens qu'un jour Uther s'est cassé une dent sur le fromage d'une ferme des environs de Lindinis. Cassée en deux ! Le malheureux en a souffert quinze jours. Il n'a jamais supporté de se faire arracher une dent. Il voulait à tout prix que je fasse un tour de magie, mais c'est étrange, la magie n'opère jamais sur les dents. Les yeux, oui, les intestins, toujours les cerveaux, parfois, bien qu'il y en ait assez peu en Bretagne par les temps qui courent. Mais les dents ? Jamais. Il faudra que je me penche sur ce problème quand j'aurai du temps. Gare à vous, j'adore arracher les dents ! » Il eut un large sourire, nous dévoilant ainsi sa denture d'une rare perfection. Arthur avait la même chance, tandis que nous souffrions tous de maux de dents.

Je levai les yeux vers les rochers les plus hauts, presque cachés par le brouillard qui s'épaississait à vue d'œil. Un brouillard de druide, un brouillard dense et blanc qui enveloppait toute l'île d'Ynys Mon dans son épais manteau de vapeur.

« En Silurie, reprit Merlin, ils servent un bol de lavasse incolore, et ils appellent ça du fromage. C'est si répugnant que même les souris n'en veulent pas, mais qu'espérer d'autre de la Silurie ? Tu voulais me dire quelque chose, Derfel ? Tu as l'air tout excité.

— Le brouillard, Seigneur.

— Quel observateur tu fais, fit-il d'un ton admiratif. Alors peut-être pourriez-vous sortir le Chaudron de la fosse. Il est temps de partir, Derfel. Il est grand temps. »

Ce que nous fîmes.

DEUXIÈME PARTIE
LA GUERRE AVORTÉE

« Non ! protesta Igraine, jetant un coup d'œil au dernier parchemin de la pile.

— Non ? fis-je poliment.

— Vous ne pouvez pas arrêter l'histoire ici ! Que s'est-il passé ?

— Nous sommes repartis, naturellement.

— Oh, Derfel ! s'écria-t-elle en repoussant le parchemin. Il y a des marmitons qui savent mieux que vous raconter une histoire ! Racontez-moi ce qui s'est passé. J'insiste ! »

Et je le lui racontai.

L'aube approchait. Le brouillard formait une toison si épaisse que lorsque nous réussîmes à descendre des rochers pour nous rassembler sur l'herbe au sommet du tertre, nous risquions de nous perdre au moindre pas de côté. Merlin nous fit former une chaîne, chacun tenant le manteau de celui qui le précédait. J'attachai le Chaudron à mon dos et nous descendîmes en file indienne au pied de la colline. Brandissant son bâton à bout de bras, Merlin nous conduisit au milieu des Bloodshields sans qu'aucun d'eux ne nous vît. J'entendais Diwrnach leur crier de se disperser, mais les cavaliers noirs savaient que c'était un brouillard de magicien et préféraient ne pas s'éloigner de leurs brasiers. Reste que ces quelques premiers pas furent la partie la plus dangereuse de notre périple.

« Mais, protesta la reine, nos récits disent que vous avez tous disparu. Les hommes de Diwrnach ont prétendu que vous aviez quitté l'île à tire-d'aile. C'est une histoire bien connue ! Ma mère me l'a racontée. Vous ne pouvez pas dire que vous avez filé, un point c'est tout.

— C'est pourtant ce que nous avons fait.

— Derfel ! fit-elle d'un ton de reproche.

— Nous n'avons ni disparu, expliquai-je patiemment, ni volé, quoi que votre mère ait pu vous raconter.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda-t-elle, encore déçue de ma version par trop terre à terre.

Nous avons marché des heures durant en suivant Nimue qui possédait un don mystérieux pour trouver son chemin dans

l'obscurité ou le brouillard. C'est Nimue qui avait conduit ma bande de guerre la veille de la bataille de Lugg Vale. Et maintenant, dans l'épaisseur du brouillard hivernal qui enveloppait Ynys Mon, c'est elle qui nous conduisait vers l'un des plus grands monticules herbus qu'eussent jamais aménagés les Anciens. Merlin connaissait l'endroit. Il prétendait même y avoir dormi des années plus tôt et il ordonna à trois de mes hommes de repousser les pierres qui en bouchaient l'entrée située entre deux levées de terres herbeuses qui faisaient penser à des cornes. L'un après l'autre, nous nous glissâmes à quatre pattes jusqu'au centre du monticule.

C'était un tumulus qu'ils avaient construit en entassant d'énormes rochers pour faire un passage central donnant sur six chambres plus petites. Puis les Anciens avaient couvert le couloir et les chambres de dalles de pierre avant de les ensevelir sous la terre. Ils n'enterraient pas leurs morts comme nous, pas plus qu'ils ne les abandonnaient à la terre froide comme les chrétiens. Ils les plaçaient dans des chambres de pierre où ils reposent encore, chacun avec ses trésors : des coupes de corne, des andouillers, des pointes de lance en pierre, des couteaux de silex, un plat de bronze et un précieux collier de jais monté sur un nerf en décomposition. Merlin nous demanda de ne pas déranger les morts, car nous étions leurs hôtes. Laissant les chambres mortuaires en paix, toute la compagnie se serra dans le passage central pour entonner des chansons et raconter des histoires. Merlin nous raconta que les Anciens avaient été les gardes de la Bretagne avant même l'arrivée des Bretons et ajouta qu'il était des endroits où ils vivaient encore. Il était allé dans ses vallées perdues des pays sauvages et s'était initié à leur magie. Il nous raconta qu'ils prenaient le premier agneau de l'année, qu'ils lui nouaient les pattes avec des rameaux d'osier et l'enterraient dans un pré afin de s'assurer que les autres agneaux naissent sains et robustes.

« Nous le faisons encore, dit Issa.

— Parce que vos ancêtres l'ont appris des Anciens, observa Merlin.

— Au royaume de Benoïc, ajouta Galahad, nous écorchions le premier agneau pour clouer sa peau à un arbre.

— Cela marche aussi. » La voix de Merlin résonnait dans le passage sombre et froid.

« Pauvres agneaux ! » fit Ceinwyn. Et tout le monde s'esclaffa.

Le brouillard finit par se lever, mais au cœur du tumulus nous n'avions guère de notion du jour ou de la nuit, sauf lorsque nous débarrassions l'entrée pour permettre à quelques-uns d'entre nous de se glisser dehors. Il fallait bien s'y résoudre de temps à autre pour éviter de croupir dans nos excréments. S'il faisait jour, nous nous cachions entre les cornes du tumulus pour observer les cavaliers noirs passer au peigne fin les champs, les grottes, les landes, les rochers, les cabanes et les petits bois d'arbres courbés par le vent. Ils poursuivirent leurs recherches cinq jours durant au cours desquels il nous fallut manger nos dernières provisions et boire l'eau qui suintait à travers le tumulus. Mais Diwrnach finit par conclure que notre magie était supérieure à la sienne et abandonna les recherches. Nous attendîmes encore deux jours pour nous assurer qu'il n'essayait pas de nous faire sortir de notre cachette, et enfin nous repartîmes. Nous ajoutâmes de l'or aux trésors des morts pour nous acquitter de notre loyer et, après avoir rebouché l'entrée derrière nous, nous avançâmes vers l'est sous un soleil hivernal. Une fois sur la côte, nous nous servîmes de nos épées pour réquisitionner deux bateaux de pêche et quitter l'île sacrée. Nous fîmes voile vers l'est et, aussi longtemps que je vivrai, je me souviendrai du reflet du soleil sur les ornements dorés du Chaudron et sur son épaisse panse d'argent tandis que les voiles loqueteuses nous conduisaient en lieu sûr. Nous chantâmes le Chant du Chaudron. Il arrive qu'on le chante encore aujourd'hui, bien qu'il fasse pâle figure en comparaison des chants des bardes. Nous débarquâmes à Cornovie pour traverser l'Elmet et rejoindre le Powys.

« Voilà, ma Dame, conclus-je, voilà pourquoi toutes les fables assurent que Merlin s'est évanoui. »

Igraine fronça les sourcils.

« Les guerriers noirs n'ont-ils pas cherché du côté du tumulus ? »

— Par deux fois, mais ils ne savaient pas qu'on pouvait débarrasser l'entrée, ou l'esprit des morts les aura effrayés. Et, naturellement, Merlin nous avait jeté un charme de dissimulation.

— J'aurais préféré que vous vous soyez envolés, grommelait-elle. Ça faisait une bien meilleure histoire. » Elle soupira après son rêve perdu. « Mais l'histoire du Chaudron ne s'arrête pas là, n'est-ce pas ?

— Hélas, non.

— Alors...

— Alors, je vous la raconterai le moment venu. »

Elle fit la moue. Aujourd'hui, elle porte son manteau de laine grise bordé de loutre qui la rend si jolie. Elle n'est toujours pas enceinte, ce qui me fait penser soit qu'elle n'est pas destinée à avoir des enfants, soit que son mari, le roi Brochvael, passe beaucoup trop de temps avec Nwylle, sa maîtresse. Il fait froid aujourd'hui et les rafales de vent qui s'engouffrent par ma fenêtre fouettent les petites flammes d'un âtre qui supporterait un feu dix fois plus important que ne veut bien me le permettre l'évêque Sansum. J'entends le saint gronder frère Arun, le cuistot du monastère. Le gruau était trop chaud ce matin, et saint Tudwal s'est brûlé la langue. Tudwal est un enfant, le compagnon de l'évêque en Jésus-Christ. Et, l'an dernier, l'évêque l'a proclamé saint. Le démon multiplie les pièges sur la voie de la vraie foi.

« Ainsi, c'était vous ? accusa Igraine.

— Moi ?

— Vous qui avez été l'amant de Ceinwyn.

— L'amant de toute une vie, Dame, avouai-je.

— Et vous ne vous êtes jamais mariés ?

— Jamais. Elle en avait fait le serment, vous vous souvenez ?

— Mais le bébé ne l'a pas déchiré en deux ?

— Le troisième enfant a failli la tuer, mais les autres naissances ont été beaucoup plus faciles. »

Igraine était accroupie près du feu, ses mains pâles tendues vers les flammes pathétiques.

« Tu as bien de la chance, Derfel.

— Et pourquoi donc ?

— D'avoir connu pareil amour. »

Elle avait l'air désenchanté. La reine n'est pas plus âgée que Ceinwyn quand je l'ai connue. Et, comme Ceinwyn, Igraine mérite un amour digne d'être chanté par les bardes.

« J'ai eu de la chance, je le reconnais. »

Devant ma fenêtre, frère Maelgwyn achève le tas de bois du monastère, fendant les troncs à l'aide d'une masse et d'un maillet et chante en vaquant à ses affaires. Il chante les amours de Rhydderch et de Morag, ce qui veut dire qu'il se fera réprimander dès que saint Sansum aura fini d'humilier Arun. Nous sommes frères en Christ, nous dit le saint, unis dans l'amour.

« Cuneglas n'était pas fâché que sa sœur s'enfuie avec toi ? voulut savoir Igraine. Pas même un petit peu ?

— Pas le moins du monde. Il voulait que nous retournions à Caer Sws, mais nous nous plaisions tous les deux à Cwm Isaf. Et Ceinwyn n'a jamais vraiment aimé sa belle-sœur. Helledd était ronchonne, vous comprenez, et elle avait deux tantes acariâtres. Toutes désapprouvaient Ceinwyn, et ce sont elles qui ont fait courir toutes ces rumeurs, alors que nous n'avons jamais mené une vie de scandale. » Je m'arrêtai, songeant aux premiers jours de notre amour. « En vérité, la plupart des gens étaient fort bons, continuai-je. Au Powys, toute rancœur n'était pas éteinte après Lugg Vale. Trop de gens y avaient perdu un père, un frère ou un mari, et le défi de Ceinwyn leur apparut comme une récompense. Il leur était agréable de voir Arthur et Lancelot dans l'embarras si bien que, en dehors de Helledd et de ses horribles tantes, personne n'a été méchant avec nous.

— Et Lancelot ne s'est pas battu pour la récupérer ? demanda Igraine, choquée.

— J'aurais bien voulu voir ça, dis-je sèchement. Ça m'aurait bien plu.

— Et Ceinwyn a pris sa décision toute seule ? » insista Igraine, s'étonnant de l'idée même qu'une femme fût montre d'une pareille audace. Elle se leva et se dirigea à la fenêtre où elle écouta un moment Maelgwyn chanter. « Pauvre

Gwenhwyvach, reprit-elle soudain. Quel portrait ! une grosse gourde, tout ce qu'il y a de plus ordinaire.

— Son portrait tout craché, hélas.

— Tout le monde ne saurait être beau, fit-elle avec l'assurance d'une femme qui se savait belle.

— Non, admis-je, mais vous ne voulez pas d'histoires banales. Vous rêvez d'une Bretagne arthurienne tout feu tout flammes. Et Gwenhwyvach ne m'inspirait pas la moindre passion. L'amour ne se commande pas, Dame. Seuls commandent la beauté ou le désir. Voulez-vous un monde juste ? Alors imaginez un monde sans rois ni reines, sans seigneurs, sans passion ni magie. Vous aimeriez vivre dans un monde aussi terne ?

— Cela n'a rien à voir avec la beauté, protesta Igraine.

— Tout a à voir avec la beauté. Qu'est-ce que votre rang, sinon le hasard de votre naissance ? Et qu'est-ce que votre beauté, sinon un autre accident ? Si les Dieux... - je m'arrêtais pour me corriger -, si Dieu nous voulait égaux, il nous aurait faits égaux, et si nous étions tous pareils, où serait votre romanesque ? »

Elle abandonna la discussion, pour me provoquer sur un autre terrain :

« Croyez-vous à la magie, Frère Derfel ?

— Oui, fis-je, après une minute de réflexion. Même en qualité de chrétiens, nous pouvons y croire. Que sont les miracles, sinon de la magie ?

— Et Merlin a vraiment pu faire apparaître le brouillard ? »

Je fronçai les sourcils.

« Tout ce que faisait Merlin, ma Dame, avait une autre explication. Les brouillards viennent de la mer et on trouve tous les jours des objets perdus.

— Et les morts reviennent à la vie ?

— Lazare, oui, ainsi que notre Sauveur. »

Je me signai. Igraine fit docilement le signe de la croix. « Mais Merlin est-il sorti du royaume des morts ?

— Je ne suis pas bien sûr qu'il était mort, fis-je prudemment.

— Mais Ceinwyn en était certaine ?

— Jusqu'à son dernier jour, Dame. »

Igraine tripotait la ceinture tressée de sa robe.

« Mais le Chaudron n'était pas vraiment magique ? Il ne pouvait pas ramener quelqu'un à la vie ?

— À ce qu'on disait.

— Et la découverte du Chaudron par Ceinwyn, c'était sûrement de la magie ! reprit Igraine.

— Peut-être, mais sans doute n'était-ce que simple bon sens. Merlin avait passé des mois à rassembler tout ce qu'on pouvait savoir d'Ynys Mon. Il savait où les druides avaient leur centre sacré, à côté de Llyn Cerrig Bach, et Ceinwyn n'a fait que nous conduire à l'endroit le plus proche où l'on avait pu cacher le Chaudron sans crainte. Mais elle a eu ce rêve...

— Et vous aussi, sur le Dolforwyn. Qu'est-ce que Merlin vous a fait boire ?

— La même chose que Nimue à Ceinwyn à Llyn Cerrig Bach. Probablement une infusion de chapeau rouge.

— Le champignon ! s'exclama Igraine d'un air épouvanté.

— C'est pour cela que j'avais des crampes et que je ne tenais plus debout, expliquai-je en hochant la tête.

— Mais vous auriez pu mourir !

— Non, il est rare qu'on meure des chapeaux rouges. Qui plus est, Nimue était experte en la matière. »

Je décidai de ne pas lui dire que la meilleure façon de le rendre inoffensif, c'était que le magicien l'avale lui-même puis donne son urine à boire au rêveur.

« Ou peut-être était-ce la nielle du seigle ? Mais je crois plutôt que c'était le chapeau rouge. »

Igraine fronça les sourcils lorsque saint Sansum ordonna au frère Maelgwyn de cesser de chanter son chant païen. Le saint est plus irritable que d'ordinaire ces jours-ci. Il souffre le martyre quand il pisse. Peut-être les calculs. Nous prions pour lui.

« Et après ? demanda Igraine, feignant d'ignorer les rodomontades de Sansum.

— Nous sommes rentrés chez nous. Au Powys.

— Pour retrouver Arthur ? demanda-t-elle avidement.

— Pour retrouver Arthur aussi. » Car c'est son histoire à lui, l'histoire de notre cher seigneur de la guerre, notre législateur, notre Arthur.

*

Le printemps fut glorieux à Cwm Isaf. Ou peut-être est-ce que tout apparaît plus épanoui et plus éclatant quand on est amoureux. Mais il me semblait que jamais le monde n'avait été aussi plein de primevères et de mercuriales vivaces, de campanules et de violettes, de lis et de grands tertres de renoncules. Les papillons bleus hantaient les prairies tandis que nous arrachions des touffes de chiendent sous les fleurs rosés des pommiers où chantaient les torcols. Il y avait des bécasseaux près du ruisseau et une bergeronnette fit son nid sous le chaume de Cwm Isaf. Nous eûmes cinq veaux à l'œil tendre, tous bien portants et gloutons. Et Ceinwyn était enceinte.

Je nous avais fait des bagues d'amants à notre retour d'Ynys Mon. C'étaient des bagues gravées d'une croix, mais pas la croix des chrétiens, de celles que les filles portaient souvent quand elles étaient devenues femmes. La plupart des filles prenaient un bout de tresse de leurs amants qu'elles portaient en badges et les femmes des lanciers portaient généralement un anneau de guerrier avec une croix. En revanche, les femmes de haut rang arboraient rarement le moindre anneau, n'y voyant qu'un symbole vulgaire. Mais certains hommes en avaient eux aussi, et c'était précisément un anneau d'amant de ce genre que portait Valerin, le chef du Powys, quand il avait trouvé la mort à Lugg Vale. Valerin avait été fiancé à Guenièvre avant qu'elle ne fit la connaissance d'Arthur.

Nos bagues étaient des anneaux de guerrier faits à partir d'une hache saxonne. Mais avant de quitter Merlin, qui poursuivait sa route dans le sud jusqu'à Ynys Wydryn, j'arrachai secrètement un fragment de décoration du Chaudron : c'était la lance dorée miniature d'un guerrier, et elle se détacha sans difficulté. Je cachai l'or dans une bourse et, de retour à Cwm Isaf, je portai le morceau d'or et les deux anneaux de guerrier à

un ferronnier et je le regardai fondre et façonner l'or en deux croix qu'il fixa sur le fer en les chauffant. Je ne le quittai pas des yeux pour m'assurer qu'il ne substituerait pas quelque autre or à celui que je lui avais apporté. Puis j'offris l'une des bagues à Ceinwyn et me gardai l'autre. Ceinwyn rit de bon cœur en voyant la bague. « Une tresse aurait tout aussi bien fait l'affaire, Derfel.

— L'or du Chaudron sera encore mieux », répondis-je. Nous ne quittons jamais nos bagues, pour le plus grand dégoût de la reine Helledd.

Arthur nous rendit visite au cours de ce merveilleux printemps. Il me trouva torse nu en train d'arracher du chiendent : une tâche aussi interminable que de filer la laine. Il me hêla depuis le ruisseau, puis grimpa au sommet de la colline pour me saluer. Il portait une chemise grise et de longues jambières noires, mais pas d'épée.

« J'aime voir un homme au travail, fit-il pour me taquiner.

— Arracher la mauvaise herbe est encore plus dur que la bataille, grommelai-je en me passant la main sur les reins. Vous êtes venu m'aider ?

— Je suis venu voir Cuneglas, répondit-il en prenant place sur un bloc de pierre près de l'un des pommiers qui parsemaient le pré.

— La guerre ? » demandai-je, comme si Arthur ne pouvait avoir rien d'autre à faire au Powys.

Il hocha la tête. « Il est temps de rassembler les lances, Derfel. Surtout les Guerriers du Chaudron », dit-il en souriant. Puis il insista pour savoir toute l'histoire, alors même qu'il avait déjà dû l'entendre une bonne douzaine de fois. Et quand je la lui racontai, il eut l'élégance de s'excuser d'avoir douté de l'existence du Chaudron. Je suis certain qu'Arthur n'y voyait encore qu'un tissu d'absurdités, voire une dangereuse sottise, car la réussite de notre quête avait courroucé les chrétiens de Dumnonie qui, comme l'avait dit Galahad, étaient convaincus que nous accomplissions l'œuvre du Malin. Merlin avait rapatrié le glorieux Chaudron à Ynys Wydryn, où il l'avait entreposé dans sa tour. Le moment venu, assurait-il, il ferait appel à ses immenses pouvoirs. Mais pour l'heure, du seul fait

qu'il se trouvait en Dumnonie, et malgré l'hostilité des chrétiens, le Chaudron donnait au pays une nouvelle assurance. « Même si, je le confesse, avoua Arthur, mon assurance tient plus au rassemblement des lanciers. Cuneglas me dit qu'il se mettra en marche la semaine prochaine, les Siluriens de Lancelot se réunissent à Isca, et les hommes de Tewdric sont prêts à marcher. Et ce sera une année sèche, Derfel, une bonne année pour combattre. »

J'approuvai. Les frênes avaient été plus précoces que les chênes, ce qui annonçait un été sec, et qui disait été sec disait en même temps terre ferme pour les murs de boucliers.

« Où voulez-vous mes hommes ? demandai-je.

— Avec moi, naturellement, répondit-il avant de marquer un temps de pause et de m'adresser un timide sourire. Je croyais que tu m'aurais félicité, Derfel.

— Vous, Seigneur ? »

Je feignis de ne rien savoir, pour qu'il m'apprît lui-même la nouvelle. Son visage s'épanouit en un large sourire.

« Guenièvre a accouché voici un mois. Un garçon, un magnifique garçon !

— Seigneur ! m'exclamai-je, affectant la surprise alors que la nouvelle nous était parvenue une semaine plus tôt.

— Il se porte comme un charme et a bon appétit. Un bon augure ! » Il était visiblement ravi, mais il est vrai que les choses ordinaires de la vie lui ont toujours procuré un plaisir peu commun. Il rêvait d'une famille robuste dans une maison bien bâtie et entourée de cultures bien soignées. « Nous l'appelons Gwydre, fit-il avant de répéter le nom avec attendrissement : Gwydre.

— Un joli nom, Seigneur. » Puis je lui fis part de la grossesse de Ceinwyn, et Arthur décida aussitôt que ce serait une fille et que, naturellement, elle épouserait son Gwydre le moment venu. Il passa son bras sur mes épaules et me raccompagna à la maison où nous surprîmes Ceinwyn en train de battre la crème. Arthur l'embrassa chaleureusement, puis la pria d'abandonner sa tâche à ses servantes pour venir bavarder au soleil.

Nous nous assîmes sur un banc qu'Issa avait dressé sous un pommier, juste devant la porte. Ceinwyn lui demanda des nouvelles de Guenièvre.

« La naissance s'est bien passée ? »

— Très bien, répondit-il en touchant une amulette qu'il portait autour du cou. Vraiment très bien, et elle est en pleine forme ! » Puis il ajouta en faisant la moue : « Elle craint de paraître plus âgée avec l'enfant, mais c'est absurde. Ma mère n'a jamais fait vieille. Et d'avoir un enfant fera aussi du bien à Guenièvre. » Il sourit, imaginant que Guenièvre aimerait son fils autant que lui. Gwydre, bien entendu, n'était pas son premier enfant. Ailleann, sa maîtresse irlandaise, lui avait donné des jumeaux, Amhar et Loholt, qui étaient maintenant assez grands pour prendre place dans le mur de boucliers, mais Arthur n'était pas pressé de les retrouver.

« Ils ne me portent pas vraiment dans leur cœur, expliquait-il quand je l'interrogeai sur leur compte, mais ils aiment bien notre vieil ami Lancelot. » Il s'excusa d'un regard triste d'avoir prononcé son nom. « Et ils se battront avec ses hommes. »

— Se battront ? » demanda Ceinwyn d'un ton circonspect.

Arthur lui adressa un gentil sourire.

« Je suis venu vous enlever Derfel, ma Dame. »

— Rendez-le-moi, Seigneur, fut son unique réponse.

— Avec assez de richesses pour un royaume », promit Arthur avant de se tourner vers les murs bas de Cwm Isaf et le gros toit de chaume qui nous tenait au chaud, et le tas de fumier qu'on apercevait un peu plus loin. Elle n'était pas aussi grande que la plupart des fermes de Dumnonie, mais c'était tout à fait le genre de ferme qu'un homme libre pouvait espérer en Dumnonie, et nous y étions très attachés. Je pensais qu'Arthur était sur le point de comparer ma modeste situation présente à ma richesse future, et je m'apprêtais à défendre Cwm Isaf contre une telle comparaison, mais un voile de tristesse assombrissait son visage.

« Je t'envie cette ferme, Derfel. »

— Elle est à vous, Seigneur, répondis-je en sentant un désir ardent dans sa voix.

— Je suis condamné aux piliers de marbre et aux frontons qui s'élèvent. » Il s'arracha à sa morosité par un éclat de rire et ajouta : « Je pars demain. Cuneglas suivra dans dix jours. Voudrais-tu l'accompagner ? Ou plus tôt, si tu le peux. Et apporter autant de vivres que possible.

— Où ça ?

— À Corinium. » Il se leva pour contempler la vallée avant de poser à nouveau les yeux sur moi en souriant.

« Un dernier mot ? demanda-t-il.

— Je dois m'assurer que Scarach ne fait pas bouillir le lait, dit Ceinwyn qui avait saisi l'allusion. Je vous souhaite la victoire. Seigneur », dit-elle à Arthur avant de se lever pour l'embrasser.

Arthur et moi nous éloignâmes pour admirer les haies nouvellement plantées, les pommiers bien taillés et la petite mare à poissons que nous avions aménagée dans la rivière. « Ne t'enracine pas trop sur cette terre, Derfel. Je voudrais que tu rentres en Dumnonie.

— Rien ne me ferait plus plaisir », Seigneur, répondis-je, sachant bien que ce n'était pas Arthur qui me tenait à l'écart de ma patrie, mais sa femme et son allié, Lancelot.

Arthur sourit mais ne dit rien d'autre sur mon retour.

« Ceinwyn m'a l'air très heureuse.

— Elle l'est. Nous le sommes. »

Il eut une seconde d'hésitation, puis ajouta avec l'autorité d'un nouveau père : « Prends garde que la grossesse ne la rende turbulente.

— Rien de tel jusqu'ici, Seigneur, mais il est vrai que ce ne sont que les premières semaines.

— Tu as bien de la chance avec elle », observa-t-il à voix basse. Et, à la réflexion, il me semble bien que c'est la toute première fois que je l'entendis formuler la plus infime critique à l'adresse de Guenièvre. « L'accouchement est une période éprouvante, s'empressa-t-il d'ajouter, et ces préparatifs de guerre n'arrangent rien. Hélas, je ne suis pas aussi souvent chez moi que je le voudrais. » Il s'arrêta à côté d'un vieux chêne qui avait été frappé par la foudre, en sorte que son tronc noirci par

le feu était fendu en deux. Mais le vieil arbre s'efforçait de survivre en multipliant les jeunes pousses vertes.

« J'ai une faveur à te demander, fit-il à voix basse.

— Tout ce que vous voulez, Seigneur.

— Ne va pas si vite, Derfel, tu ne sais pas encore quelle est cette faveur. » Il s'arrêta et je sentis que ce n'était pas une mince affaire tant il était gêné de présenter sa requête. Il garda le silence quelques instants, incapable de rien dire, les yeux braqués sur les bois qui couvraient la pente sud de la vallée, puis marmonna quelque chose à propos des cerfs et des campanules.

« Des campanules ? fis-je, croyant avoir mal entendu.

— Je me demandais pourquoi les cerfs ne mangent jamais de campanules, dit-il d'un air évasif. Alors qu'ils mangent toutes les autres plantes.

— Je ne sais pas, Seigneur. »

Il hésita une seconde, puis plongea son regard dans le mien.

« J'ai demandé aux adeptes de Mithra de se rassembler à Corinium », avoua-t-il enfin.

Je devinais ce qui allait se passer et je me raidis. La guerre m'avait valu maintes récompenses, mais aucune aussi précieuse que d'avoir été fait compagnon de Mithra. Mithra était le dieu romain de la guerre et Il était demeuré en Bretagne au départ des Romains. Les seuls hommes admis à Ses mystères étaient ceux qu'élevaient ses initiés. Ceux-ci venaient de tous les royaumes, et ils se battaient les uns contre les autres aussi souvent qu'ils se battaient les uns pour les autres. Mais lorsqu'ils se retrouvaient dans la salle de Mithra, ils venaient en paix et ils ne choisissaient pour comparses que les plus braves d'entre les braves. Être initié à Mithra, c'était recevoir l'accolade de la fine fleur des guerriers de la Bretagne et c'était un honneur que je n'accorderais à la légère à aucun homme. Naturellement, aucune femme n'était admise au culte de Mithra. En vérité, si jamais une femme voyait les mystères, elle serait mise à mort.

« J'ai pris cette initiative, reprit Arthur, parce que je veux que nous initiions Lancelot aux mystères. » J'avais compris sa raison. Guenièvre m'avait présenté la même requête l'année précédente. Et dans les mois suivants j'avais espéré que l'idée

était oubliée. Mais voici qu'elle resurgissait, la veille de la guerre.

Je lui fis une réponse politique : « Ne vaudrait-il pas mieux, Seigneur, demandai-je, que le roi Lancelot patiente jusqu'à la défaite des Saxons ? D'ici là, nous aurons certainement eu l'occasion de le voir se battre. »

Aucun d'entre nous ne l'avait encore jamais vu dans le mur de boucliers et, pour être tout à fait franc, je serais bien étonné de l'y voir au cours de l'été, mais par ma suggestion j'espérais retarder de quelques mois l'heure terrible du choix. Arthur la balaya d'un grand geste de la main comme si elle était déplacée.

« Le temps presse, expliqua-t-il vaguement.

— Comment ça ?

— Sa mère est souffrante.

— Ce n'est guère une raison d'initier un homme à Mithra, Seigneur », fis-je en riant.

Sachant que ses arguments ne tenaient pas la route, Arthur se renfroigna : « Il est roi, Derfel, et c'est l'armée d'un roi qu'il engage dans nos guerres. Il n'aime pas la Silurie, et je ne saurais le lui reprocher. Il se languit des poètes, des harpistes et des salles d'Ynys Trebes, mais il a perdu ce royaume parce que je n'ai pas pu honorer mon serment et voler au secours de son père avec mon armée. Nous sommes ses débiteurs, Derfel.

— Pas moi, Seigneur.

— Nous sommes ses débiteurs, insista Arthur.

— Il devrait attendre encore pour Mithra, dis-je d'un ton ferme. Si vous proposez son nom maintenant, Seigneur, j'ose dire qu'il sera rejeté. »

C'étaient précisément les mots qu'il redoutait, mais il n'abandonna pas pour autant la partie. « Tu es mon ami, reprit-il, écartant d'un geste de la main tout ce que je pouvais être tenté de lui répondre, et il me serait agréable, Derfel, que mon ami soit aussi honoré en Dumnonie qu'il l'est au Powys. » Il avait gardé les yeux baissés sur le tronc du chêne frappé par la foudre et se tourna maintenant vers moi. « Je te veux à Lindinis, mon ami, et si toi, plus que tous les autres, tu soutiens le nom de Lancelot dans la salle de Mithra, son élection est acquise. »

Les paroles d'Arthur étaient lourdes de sous-entendus. Il me confirmait subtilement que c'était Guenièvre qui poussait la candidature de Lancelot et qu'en accédant à ce seul désir j'obtiendrais d'elle le pardon de mes offenses. Que Lancelot soit reçu parmi les adeptes de Mithra, et je pourrais conduire Ceinwyn en Dumnonie tout en prétendant à l'honneur d'être le champion de Mordred avec toute la richesse, la terre et le rang qui accompagnaient cette haute position.

J'observai un groupe de mes lanciers descendre de la haute colline du nord. L'un d'eux portait un agneau : sans doute un orphelin que Ceinwyn devrait nourrir à la main. Ce serait une tâche laborieuse, car il faudrait alimenter l'agneau avec une tétine de toile imbibée de lait. Et bien souvent, les pauvres petits mouraient, mais Ceinwyn essayait toujours de les sauver. Elle avait formellement interdit qu'on enterre aucun de ses agneaux dans de l'osier ou qu'on cloue leur peau à un arbre, et le troupeau ne semblait pas avoir souffert de cette négligence. Je soupirai.

« À Corinium, vous proposerez donc Lancelot ? »

— Non, pas moi. C'est Bors qui le proposera. Bors l'a vu se battre.

— En ce cas, Seigneur, espérons que Bors reçoive une langue d'or. »

Arthur sourit.

« Tu ne peux me donner aucune réponse maintenant ? »

— Aucune que vous ayez envie d'entendre, Seigneur. »

Il haussa les épaules et me prit par le bras pour faire demi-tour.

« Je déteste ces sociétés secrètes », reprit-il d'une voix douce. Je le croyais volontiers parce que je n'avais encore jamais vu Arthur dans une réunion de Mithra, alors même que je savais qu'il avait été initié de longues années auparavant. « Les cultes comme celui de Mithra sont censés tisser des liens entre les hommes, mais ils ne servent qu'à les éloigner. Ils suscitent l'envie. Mais parfois, Derfel, il faut combattre un mal par un autre, et je songe à créer une nouvelle société de guerriers. Y appartiendront tous ceux qui porteront les armes »

contre les Saxons, tous sans exception, et j'en ferai la bande la plus honorée de toute la Bretagne.

— La plus grande aussi, j'espère.

— À l'exception des recrues levées de force, précisa-t-il. Cet honneur sera réservé aux hommes qui ont porté une lance pour honorer leur serment plutôt que par obligation. Les hommes appartiendront à ma confrérie plutôt qu'à quelque société initiatique.

— Comment l'appellerez-vous ?

— Je ne sais pas trop. Les Guerriers de Bretagne ? Les Camarades ? Les Lances de Cadarn ? »

Il parlait d'un ton léger, mais je savais bien qu'il était sérieux.

« Et vous pensez que si Lancelot fait partie de ces Guerriers de Bretagne, dis-je en reprenant l'un des titres qu'il suggérait, ça lui serait égal d'être tenu à l'écart de Mithra ?

— Ça pourrait y aider, admit-il, mais ce n'est pas ma raison principale. J'imposerai à ces guerriers une obligation. Pour en être, ils devront prêter serment sur leur sang de ne plus jamais se combattre mutuellement. » Il esquissa un rapide sourire. « Si les rois de Bretagne se chamaillent, je ferai en sorte qu'il soit impossible à leurs guerriers de s'entre-tuer.

— Exclu, observai-je sèchement. Un serment royal éclipse tous les autres, même votre serment sur le sang.

— En ce cas, je rendrai les choses plus difficiles, insista-t-il, parce que j'aurai la paix, Derfel, j'aurai la paix. Et toi, mon ami, tu la partageras avec moi en Dumnonie.

— J'espère bien, Seigneur. »

Il m'embrassa. « À Corinium ! » Il salua mes lanciers d'un geste de la main, puis se retourna vers moi : « Réfléchis à Lancelot, Derfel. Et médite cette vérité : mieux vaut parfois rentrer un peu son orgueil en retour d'une grande paix. »

Sur ces mots, il s'en alla à grandes enjambées, et je m'en allai prévenir mes hommes que le temps de travailler la terre était terminé. Nous avons des lances à affiler, des épées à aiguïser et des boucliers à repeindre, à revernir et à renforcer. Nous étions de nouveau en guerre.

Nous partîmes deux jours avant Cuneglas, qui attendait l'arrivée de ses chefs de l'ouest avec leurs rudes guerriers des forteresses de montagne. Il me dit avoir promis à Arthur que les hommes du Powys seraient à Corinium avant une semaine, puis il m'embrassa et me jura sur sa vie que Ceinwyn était en sécurité. Elle retournerait à Caer Sws, où un petit détachement protégerait la famille de Cuneglas pendant qu'il serait à la guerre. C'est à contrecœur que Ceinwyn avait quitté Cwm Isaf pour rejoindre la salle des femmes où Helledd et ses tantes faisaient la loi, mais je n'avais pas oublié l'histoire que nous avait rapportée Merlin : ce chien que l'on avait tué avant d'envelopper de sa dépouille une chienne estropiée dans le temple d'Isis. Je suppliai donc Ceinwyn de se mettre en lieu sûr pour moi, et elle finit par se laisser fléchir.

J'ajoutai six de mes hommes à la garde du palais de Cuneglas. Quant aux autres, les Guerriers du Chaudron, ils marchèrent tous dans le sud avec moi. Nous avions tous sur nos boucliers l'étoile à cinq branches de Ceinwyn et nous portions chacun deux lances, nos épées et, sanglés sur le dos, d'énormes balluchons de pain cuit et recuit, de viande salée, de fromage dur et de poisson séché. C'était bon de marcher à nouveau, quand bien même notre route passait par Lugg Vale où des sangliers avaient déterré les morts si bien que les champs de la vallée ressemblaient à un ossuaire. Je craignais que la vue des ossements ne rappelât aux hommes de Cuneglas leur défaite et j'insistai donc pour que nous passions une demi-journée pour enterrer de nouveau les cadavres auxquels on avait tranché un pied avant de les ensevelir une première fois. N'ayant pu brûler tous les cadavres comme nous l'aurions voulu, nous avons donc enterré la plupart de nos morts, en prenant soin de leur couper un pied pour empêcher l'âme de marcher. Après une demi-journée de labeur, c'est comme si nous n'avions rien fait : le carnage restait tout aussi visible. Je m'interrompis pour rendre visite au sanctuaire romain où mon épée avait tué le druide Tanaburs et où Nimue avait éteint l'âme de Gundleus. Là, entre des monceaux de crânes couverts de toiles d'araignées, je

m'allongeai sur le sol encore souillé de leur sang et priai de rentrer sain et sauf auprès de ma Ceinwyn.

Nous passâmes la nuit suivante à Magnis : une ville qui était à mille lieues des chaudrons enveloppés de brouillard et des légendes nocturnes des Trésors de Bretagne. Nous étions au royaume du Gwent, en territoire chrétien, et chacun s'affairait ici à sa triste besogne. Les forgerons martelaient des points de lance, les tanneurs faisaient des protections de boucliers, des fourreaux, des ceintures et des bottes, tandis que les femmes de la ville cuisaient des miches de pain dur peu épaisses qui permettraient aux troupes de tenir jusqu'à la fin de la campagne. Les hommes de Tewdric portaient leurs uniformes romains : plastrons de bronze, jupes de cuir et manteaux longs. Une centaine avaient déjà pris la route de Corinium ; deux cents autres suivraient, mais pas sous le commandement de leur roi, car Tewdric était malade. Son fils Meurig, l'Edling du Gwent, serait leur chef en titre, mais en vérité c'est Agricola qui les commanderait. Agricola était un vieil homme maintenant, mais son dos raide et son bras couvert de cicatrices pouvaient encore manier une épée. On le disait plus romain que les Romains et il m'avait toujours un peu effrayé avec son air sévère, mais en cette journée printanière il m'accueillit à la sortie de Magnis comme un égal. Il pointa sa tête aux cheveux gris coupés court sous le linteau de sa tente puis se redressa dans son uniforme romain pour se diriger vers moi. À mon grand étonnement, il m'accueillit les bras tendus.

Il passa en revue mes trente-quatre lanciers. Ils avaient l'air dépenaillés et négligés en comparaison de ses hommes rasés de près, mais il approuva leurs armes et plus encore la quantité de provisions qu'ils avaient emportées. « J'ai passé des années à enseigner, grommela-t-il, qu'il ne sert à rien d'envoyer un lancier au combat sans un plein sac de vivres, mais que fait Lancelot de Silurie ? Il m'envoie une centaine de lanciers sans même une miette de pain à se partager. » Il m'avait invité dans sa tente, où il me servit un vin pâle et aigre. « Je vous dois des excuses, Seigneur Derfel.

— J'en doute, Seigneur. » Pareille intimité avec un guerrier célèbre assez âgé pour être mon grand-père me gênait.

D'un geste de la main, il me fit comprendre que ma modestie n'était pas de mise. « Nous aurions dû être présents à Lugg Vale.

— Le combat paraissait sans espoir, Seigneur. Nous étions aux abois, vous ne l'étiez pas.

— Vous gagnerez, n'est-ce pas ? » grogna-t-il. Il se retourna car un coup de vent menaçait de faire tomber un copeau de bois de sa table couverte d'une multitude d'autres copeaux de ce genre, chacun portant des listes d'hommes et de rations. Il plaça un encrier dessus, puis posa à nouveau les yeux sur moi : « J'apprends que nous allons retrouver le taureau.

— À Corinium », confirmai-je. À la différence de son maître Tewdric, Agricola était un païen. Mais il n'avait pas de temps à perdre avec les dieux bretons : seul Mithra l'intéressait.

« Choisir Lancelot ! » s'exclama-t-il avec aigreur. Il écouta un homme qui donnait des ordres à ses troupes, n'entendit rien qui pût le faire sortir de sa tente et reprit le fil de notre conversation :

« Que savez-vous de Lancelot ?

— Suffisamment pour parler contre lui.

— Vous offenseriez Arthur ? fit-il surpris.

— Je n'offense ni Arthur ni Mithra, répondis-je d'un ton revêche en me signant contre le mal. Et Mithra est un dieu.

— Arthur m'en a parlé à son retour du Powys, reprit Agricola, et il m'a fait comprendre qu'élire Lancelot scellerait l'union de la Bretagne. » Il s'arrêta, l'air morose. « Il a insinué que je lui devais bien ma voix pour compenser notre absence de Lugg Vale. »

Apparemment, Arthur ne reculait devant aucun moyen pour acheter des voix.

« En ce cas, votez pour lui, Seigneur, car son exclusion ne nécessite qu'une voix. Et la mienne suffira.

— Je ne saurais mentir à Mithra, répliqua-t-il d'un ton tranchant, et, moi non plus, je n'aime pas Lancelot. Il était ici il y a deux mois, pour acheter des miroirs.

— Des miroirs ! » Je ne pus m'empêcher de rire. Lancelot avait toujours collectionné les miroirs et dans le palais de son père, sur les hauteurs d'Ynys Trebes, il avait couvert les murs

d'une pièce entière de miroirs romains. Ils avaient dû tous fondre dans l'incendie du palais, lorsque les Francs avaient investi la place. Et apparemment, Lancelot reconstituait maintenant sa collection.

« Tewdric lui en a vendu un magnifique en électrum, précisa Agricola. Aussi grand qu'un bouclier et tout à fait extraordinaire. Il était si clair qu'on s'y voyait aussi bien que dans une mare obscure par beau temps. Et il l'a payé un bon prix. » Quoi de plus normal ? me dis-je, car les miroirs faits de cet amalgame d'or et d'argent sont en vérité fort rares. « Des miroirs ! répéta Agricola d'un ton cinglant. Il aurait dû accomplir ses devoirs en Silurie plutôt que d'acheter des miroirs. » Une corne retentit par deux fois depuis la ville. Agricola reconnut le signal et attrapa son casque et son épée. « L'Edling », grogna-t-il en m'entraînant dehors pour voir Meurig quitter les remparts romains de Magnis. « Je campe ici pour me tenir à l'écart de leurs prêtres », m'expliqua Agricola en regardant sa garde d'honneur s'aligner en deux rangs.

Le prince Meurig avançait accompagné de quatre prêtres qui peinaient à suivre le cheval de l'Edling. Le prince était un jeune homme. Quand je l'avais vu pour la première fois, il n'y avait pas si longtemps, il n'était encore qu'un enfant, mais il dissimulait sa jeunesse sous des dehors quérulents et irritables. Il était petit, pâle et maigre et portait un mince filet de barbe brune. Il avait la réputation d'un homme de chicane, qui trouvait goût aux arguties des tribunaux et aux chamailleries de l'Église. Sa science était renommée : il n'avait pas son pareil, assurait-on, pour réfuter l'hérésie pélagienne, qui était le fléau de l'Église chrétienne en Bretagne ; il savait par cœur les dix-huit chapitres du droit tribal des Bretons, et il pouvait réciter la généalogie des dix royaumes bretons, en remontant jusqu'à vingt générations en arrière, ainsi que le lignage de tous leurs septs et de toutes leurs tribus. Et cela, assuraient ses admirateurs, n'était qu'une infime parcelle de ses connaissances. À les en croire, il était le juvénile parangon de la science, la fine fleur de la rhétorique bretonne. A mes yeux, il n'était qu'un prince qui avait hérité de toute l'intelligence de son père, mais pas de sa sagesse. C'est lui, plus qu'aucun autre, qui

avait persuadé le Gwent d'abandonner Arthur avant Lugg Vale. Pour cette seule raison, je ne l'aimais pas. Mais je mis docilement le genou à terre lorsque Meurig descendit de sa monture.

« Derfel, fit-il de sa voix curieusement haut perchée, je me souviens de vous. » Il ne m'invita pas à me relever mais se contenta de passer devant moi pour s'engouffrer dans la tente.

Agricola me fit signe de le suivre, m'épargnant ainsi la compagnie des quatre prêtres haletants qui n'avaient rien d'autre à faire ici que de rester à la proximité de leur prince – lequel, vêtu d'une toge et portant autour du cou une grosse croix de bois suspendue à une chaîne d'argent, parut s'irriter de ma présence. Il me regarda de travers avant de se répandre en récriminations à l'adresse d'Agricola, mais comme ils parlaient en latin je n'avais aucune idée de ce qui les occupait. Meurig appuyait sa démonstration sur une feuille de parchemin qu'il agitait sous les yeux d'Agricola, qui supporta patiemment la harangue.

Meurig finit par abandonner la partie, roula le parchemin et le fourra dans sa toge avant de se tourner vers moi.

« Vous ne comptez pas sur nous pour ravitailler vos hommes ? me demanda-t-il, s'exprimant de nouveau en breton.

— Nous avons nos provisions, Seigneur Prince, dis-je, puis je m'enquis de la santé de son père.

— Le roi souffre d'une fistule à l'aine, expliqua Meurig de sa petite voix aiguë. Nous lui avons appliqué des cataplasmes et les médecins le saignent régulièrement, mais hélas Dieu n'a pas jugé bon d'améliorer son état.

— Faites donc venir Merlin, Seigneur Prince », suggérai-je.

Meurig me regarda en clignant des yeux. Il était très myope et peut-être était-ce sa mauvaise vue qui lui donnait cet air perpétuellement fâché. Il laissa échapper un petit rire moqueur. « Naturellement, si vous me pardonnez la remarque, vous êtes de ces cinglés qui ont bravé Diwrnach pour rapporter une coupe en Dumnonie. Une terrine, si je ne m'abuse ?

— Un chaudron, Seigneur Prince. »

Ses lèvres pincées se détendirent en un rapide sourire. « Vous ne croyez pas, Seigneur Derfel, que nos forgerons

auraient pu vous en façonner une bonne douzaine dans le même temps ?

— La prochaine fois, je saurai où chercher mes casseroles, Seigneur Prince. » L'affront le fit se raidir, mais Agricola sourit.

« Vous y comprenez quelque chose ? me demanda Agricola quand Meurig fut parti.

— Je ne sais pas le latin, Seigneur.

— Il se plaignait qu'un chef n'avait pas payé ses impôts. Le malheureux nous doit trente saumons fumés et vingt charretées de bois coupé, et nous n'avons reçu de lui aucun saumon et juste cinq charretées de bois. Mais ce que Meurig ne veut pas comprendre, c'est que les pauvres gens de Cyllig ont été frappés par la peste cet hiver et qu'ils ont braconné en vain dans la Wye. Et malgré tout, Cyllig m'apporte deux douzaines de lanciers. » Agricola cracha de dégoût. « Dix fois par jour ! Dix fois par jour, le prince rapplique ici avec un problème que n'importe quel demeuré du trésor public pourrait résoudre en une vingtaine de secondes. Mon seul désir est que son père se remette et remonte sur le trône.

— Tewdric est si mal en point ? »

Agricola haussa les épaules. « Il est las, non pas malade. Il veut abandonner son trône. Il dit qu'il va prendre la tonsure et se faire prêtre. » Il cracha à nouveau par terre. « Mais je vais circonvénir notre Edling. Je vais m'assurer que ses dames partent en guerre.

— Ses dames ? demandai-je, intrigué par le ton ironique d'Agricola.

— Il a beau être myope comme une taupe, Seigneur Derfel, il n'en repère pas moins une fille comme un faucon une musaraigne. Il aime ses dames, notre Meurig, et il lui en faut beaucoup. Et pourquoi pas ? Ainsi font les princes, pas vrai ? » Il défit son ceinturon et le suspendit à un clou enfoncé dans l'un des poteaux de la tente.

« Vous marchez demain ?

— Oui, Seigneur.

— Dînez donc avec moi ce soir, dit-il en m'entraînant dehors et en jetant un coup d'œil sur le ciel. Ce sera un été sec, Seigneur Derfel. Un été pour tuer les Saxons.

— Un été pour faire naître de grandes épopées, fis-je avec enthousiasme.

— Je me dis souvent que notre problème à nous, Bretons, ajouta Agricola d'un air lugubre, c'est que nous passons beaucoup trop de temps à chanter et pas suffisamment à tuer des Saxons.

— Pas cette année, dis-je, pas cette année ! » Car c'était l'année d'Arthur, l'année de massacrer les Saïs. Et je priais le ciel que ce fût l'année de la victoire totale.

*

Sortis de Magnis, nous suivîmes les voies romaines qui quadrillaient le cœur de la Bretagne. Nous marchâmes d'un bon pas et atteignîmes Corinium en tout juste deux jours. Nous étions tous ravis d'être à nouveau en Dumnonie. L'étoile à cinq pointes de mon bouclier était peut-être un étrange emblème, mais dès l'instant où les campagnards entendaient mon nom, ils tombaient à genoux pour recevoir ma bénédiction. Car j'étais Derfel Cadarn, celui qui avait tenu Lugg Vale, un Guerrier du Chaudron. Et ma réputation, à ce qu'il semblait, était au zénith dans mon pays. Au moins parmi les païens. Dans les villes et les grands villages, où les chrétiens étaient les plus nombreux, nous avions plus de chances d'être accueillis par des prêches. On nous expliquait alors que nous marchions pour accomplir la volonté de Dieu en combattant les Saxons, mais que si nous mourions nos âmes iraient en Enfer si nous persistions à adorer les dieux d'antan.

Je redoutais les Saxons plus que l'Enfer des chrétiens. Les Saïs étaient de redoutables ennemis : pauvres, aux abois et nombreux. À Corinium, les nouvelles étaient inquiétantes : on parlait de nouveaux vaisseaux qui arrivaient presque tous les jours sur les côtes est de la Bretagne avec leurs cargaisons de brutes guerrières et leurs familles faméliques. Les envahisseurs voulaient notre terre et, pour s'en emparer, ils pouvaient mobiliser des centaines de lances, d'épées et de haches à double tranchant. Mais nous gardions confiance. Nous étions assez sots pour entrer dans la guerre presque avec allégresse. Après les

horreurs de la guerre, nous nous croyions invincibles. Nous étions forts, nous étions jeunes et aimés des Dieux. Et nous avions Arthur.

Je retrouvai Galahad à Corinium. Nos chemins s'étaient séparés au Powys, car il avait aidé Merlin à rapatrier le Chaudron à Ynys Wydryn, puis il avait passé le printemps à Caer Ambra, profitant de sa forteresse reconstruite pour faire des incursions au cœur du pays de Llægyr avec les troupes de Sagramor. Les Saxons, me prévint-il, nous attendaient. Ils avaient disposé des tours de feu d'alarme sur chaque colline afin de suivre notre approche. Galahad était venu à Corinium pour le Grand Conseil de guerre qu'Arthur avait convoqué, et il avait amené avec lui Cavan et ceux de mes hommes qui n'avaient pas voulu marcher dans le nord, au pays du Lleyn. Cavan posa un genou à terre et demanda que ses hommes et lui pussent renouveler leurs serments envers moi.

« Nous n'avons fait aucun autre serment, me promit-il, sauf envers Arthur, et il dit que nous devrions vous servir, si vous voulez bien de nous.

— Je me disais que tu devais être riche, Cavan, et que tu serais retourné dans ton pays, en Irlande. »

Il sourit. « J'ai encore ma planche, Seigneur. »

Je le repris de bon cœur à mon service. Il embrassa la lame d'Hywelbane, puis il me demanda si ses hommes et lui pouvaient peindre l'étoile blanche sur leurs boucliers.

« Tu le peux, fis-je, mais avec quatre branches seulement.

— Quatre, Seigneur ? demanda-t-il en jetant un œil sur mon bouclier. Le vôtre en a cinq.

— La cinquième, lui expliquai-je, est réservée aux Guerriers du Chaudron. » Il prit un air piteux, mais consentit. Au demeurant, Arthur ne m'aurait pas approuvé, car il aurait vu, à juste raison, dans la cinquième branche un signe de division marquant la supériorité d'un groupe sur un autre. Mais les guerriers aiment les distinctions de ce genre et les hommes qui avaient bravé la Route de Ténèbre l'avaient bien méritée.

J'allai saluer les hommes qui accompagnaient Cavan et avaient installé leur campement sur les bords de la Churn, qui s'écoulait à l'est de Corinium. Une centaine d'hommes au moins

bivouaquaient à côté de cette petite rivière, car la place manquait en ville pour accueillir tous les guerriers rassemblés autour des murs romains. L'armée proprement dite campait à proximité de Caer Ambra, mais tous les chefs convoqués au Conseil de guerre étaient venus avec une suite. Et ces seuls hommes formaient une petite armée dans les prairies arrosées de la Churn. L'entassement de leurs boucliers attestait le succès de la stratégie d'Arthur, car au premier coup d'œil je reconnus le taureau noir du Gwent, le dragon rouge de Dumnonie, le renard de Silurie, l'ours d'Arthur et les boucliers des hommes qui, comme moi, avaient l'honneur de porter leurs propres emblèmes : étoiles, faucons, aigles, sangliers, sans oublier la tête de mort de Sagramor et l'unique croix chrétienne de Galahad.

Culhwch, le cousin d'Arthur, campait avec ses propres lanciers, mais il s'empressa de venir me saluer. Cela faisait du bien de le revoir. J'avais combattu à ses côtés en Benoïc et j'avais appris à l'aimer comme un frère. C'était un homme vulgaire, drôle, plein d'entrain, bigot, ignare et rustre, mais il n'y avait pas meilleur compagnon d'armes. « J'apprends que tu as fourré une miche dans le four de la princesse, dit-il en me serrant dans ses bras. Sacré veinard ! Merlin t'aurait-il jeté un charme ?

— Un millier.

— Je ne saurais me plaindre, reprit-il hilare. J'ai trois femmes à l'heure qu'il est. Elles passent leur temps à se crêper le chignon et elles sont toutes trois enceintes. » Il fit un large sourire et se gratta l'aine. « Les poux, expliqua-t-il. Impossible de m'en débarrasser. Mais au moins ont-ils infesté ce petit bougre de Mordred.

— Notre Seigneur Roi ? repris-je en le taquinant.

— Ce petit salaud, fit-il d'un ton vindicatif. Je vais te dire, Derfel. Je l'ai rossé jusqu'au sang et il ne veut rien entendre, ce petit crapaud servile. » Il cracha. « Alors comme ça, demain, tu vas parler contre Lancelot ?

— Comment le sais-tu ? »

Je n'en avais parlé à personne, sauf à Agricola. Lui seul savait que j'avais arrêté ma décision, mais d'une manière ou d'une autre la nouvelle m'avait précédé à Corinium. Ou mon

antipathie envers le roi de Silurie était trop notoire pour qu'ils puissent envisager ne serait-ce qu'un instant une autre décision.

« Tout le monde est au courant et tout le monde te soutient. » Il aperçut quelque chose dans mon dos et cracha. « Des corbeaux », grogna-t-il.

Me retournant, je vis un cortège de prêtres chrétiens qui longeait l'autre rive de la Churn. Ils étaient une douzaine : tous en robes noires, tous barbus, et tous chantaient l'un des hymnes funèbres de leur religion. Une vingtaine de lanciers suivaient les prêtres et j'eus la surprise de voir que leurs boucliers portaient soit le renard de Silurie, soit le pygargue de Lancelot. « Je croyais que les rites auraient lieu dans deux jours, dis-je à Galahad, resté à mes côtés.

— En effet. »

Les rites étaient le préambule à la guerre et devaient appeler les Dieux à bénir nos hommes. Et cette bénédiction serait cherchée auprès du Dieu des chrétiens comme des divinités païennes. « Cela ressemble davantage à un baptême, ajouta Galahad.

— Au nom de Bel, qu'est-ce qu'un baptême ? » voulut savoir Culhwch.

Galahad soupira : « C'est le signe extérieur que la grâce de Dieu, mon cher Culhwch, lave les hommes de leur péché. »

À cette explication, Culhwch partit d'un grand éclat de rire, qui nous valut un froncement de sourcils de la part de l'un des prêtres qui avait relevé sa robe jusqu'à la ceinture et pataugeait maintenant dans l'eau. Il se servait d'un bâton afin de découvrir un endroit assez profond pour accomplir le rite baptismal, et ses maladroits coups de sonde attirèrent sur la rive couverte de joncs, juste en face des chrétiens, une foule de lanciers désœuvrés.

Pendant un temps, il ne se passa pas grand-chose. Les lanciers siluriens ne savaient trop quelle posture adopter tandis que les prêtres tonsurés chantaient d'une voix plaintive et que le barboteur solitaire continuait à sonder le lit de la rivière du bout de son long bâton surmonté d'une croix d'argent. « Vous n'attraperez jamais une truite avec ça, cria Culhwch, essayez plutôt une lance de pêche ! » Les lanciers s'esclaffèrent et les

prêtres se renfrognèrent en continuant à chanter d'un air morne. Certaines femmes de la ville les avaient rejoints au bord de la rivière pour chanter avec eux.

« C'est une religion de femme, lâcha Culhwch avec mépris.

— C'est ma religion, cher Culhwch », murmura Galahad. Tous deux n'avaient cessé d'en discuter tout au long de la guerre de Benoïc, et leur dispute, comme leur amitié, était sans fin.

Le prêtre finit par trouver un endroit assez profond, si profond, en vérité, qu'il se retrouva avec de l'eau jusqu'à la taille. Il essaya alors d'enfoncer son bâton dans le lit de la rivière, mais la force du courant ne cessait de faire tomber la croix, et chaque nouvel échec provoquait un chœur de quolibets dans les rangs des lanciers. Il y avait bien quelques chrétiens parmi les badauds, mais ils ne firent aucun effort pour arrêter les moqueries.

Le prêtre parvint enfin à planter sa croix, qui demeura dans un équilibre précaire, et sortit de la rivière. Les lanciers sifflèrent et huèrent à la vue de ses jambes blanches et décharnées. Le malheureux s'empressa de laisser retomber sa robe toute trempée pour les cacher.

Puis parut un second cortège, dont la vue suffit à imposer le silence sur notre rive. Ce silence était une marque de respect, car une douzaine de lanciers escortaient un char à bœufs tendu de linges blancs et dans lequel se tenaient deux femmes et un prêtre. L'une d'elles était Guenièvre, l'autre la reine Elaine, la mère de Lancelot, mais le plus stupéfiant dans tout cela, c'était l'identité du prêtre : l'évêque Sansum. Il était revêtu de tous les insignes de sa charge : un monceau de chapes éclatantes et de châles brodés, avec une grosse croix rouge et or autour du cou. Son front tonsuré était rosi par le soleil ; au-dessus de ses cheveux noirs se dressaient comme des oreilles de souris. Lughtigern, le surnommait toujours Nimue, le Seigneur des Souris.

« Je croyais que Guenièvre ne pouvait pas le souffrir, dis-je, car Guenièvre et Sansum avaient toujours été les ennemis les plus implacables, et pourtant notre souriceau rejoignait la rivière dans la voiture de Guenièvre. Et je le croyais en disgrâce ? ajoutai-je.

— Ça flotte parfois, la merde, grogna Culhwch.

— Et Guenièvre n'est même pas chrétienne, protestai-je.

— Et vois un peu l'autre merde qui l'accompagne ! » ajouta Culhwch, montrant du doigt un groupe de six cavaliers qui suivaient le char imposant. C'est Lancelot qui les conduisait, monté sur son cheval noir, vêtu d'un simple pantalon et d'une chemise blanche. Il avançait flanqué des jumeaux d'Arthur, Amhar et Loholt, dans leur accoutrement de guerre, avec des casques à plume, des cottes de mailles et de longues bottes. Derrière eux se trouvaient trois autres cavaliers, l'un en armure, les deux autres avec la longue robe blanche des druides.

« Des druides ? fis-je. À un baptême ? »

Galahad haussa les épaules, bien incapable d'y trouver la moindre explication. Les deux druides étaient des jeunes hommes bien charpentés, avec de beaux visages bruns, de longues barbes noires épaisses, des cheveux noirs brossés avec soin qui mettaient en évidence leur tonsure. Ils portaient des bâtons noirs surmontés de gui et, fait inhabituel pour les druides, ils avaient l'un et l'autre un fourreau. Le guerrier qui chevauchait avec eux, je m'en rendis compte, n'était pas un homme, mais une femme : une grande rousse à la nuque raide, dont les tresses d'une longueur extravagante descendaient en cascade de son casque d'argent jusqu'à l'échine de sa monture.

« Elle s'appelle Ade, me dit Culhwch.

— Qui est-ce ?

— À ton avis ? Sa boniche ? Elle lui tient chaud dans son lit, ajouta Culhwch hilare. Elle ne te rappelle personne ? »

Elle me faisait penser à Ladwys, la maîtresse de Gundleus. Était-ce le destin des rois de Silurie que d'avoir toujours une maîtresse qui montait à cheval et portait l'épée comme un homme ? Ade avait en effet une longue épée à la hanche, une lance à la main et un bouclier orné d'un pygargue à la main.

« La maîtresse de Gundleus, répondis-je à Culhwch.

— Avec ces cheveux roux ? fit-il en secouant la tête.

— Guenièvre », rectifiai-je. De fait, la ressemblance était frappante entre Ade et la hautaine Guenièvre assise à côté de la reine Elaine. La reine était pâle, mais ne laissait autrement paraître aucun signe de la maladie dont la rumeur disait qu'elle

était en train de la tuer. Guenièvre était plus belle que jamais et ne portait aucune trace des épreuves de l'accouchement. Elle n'était pas venue avec son enfant. Au demeurant, je ne m'y attendais pas. Gwydre se trouvait sans doute à Lindinis, en sécurité dans les bras d'une nourrice, et assez loin pour que ses vagissements ne troublent point le sommeil de Guenièvre.

Les jumeaux d'Arthur mirent pied à terre à la suite de Lancelot. Ils étaient encore fort jeunes, en fait juste assez âgés pour porter une lance à la guerre. Je les avais rencontrés à maintes reprises, mais je ne les aimais pas car le bon sens et le pragmatisme d'Arthur leur faisaient défaut. Ils avaient toujours été des enfants gâtés, ce qui avait donné des jeunes gens colériques, égoïstes et cupides qui en voulaient à leur père, méprisaient leur mère, Ailleann, et se vengeaient de leur bâtardise sur les gens qui n'osaient pas remettre à leur place les rejetons d'Arthur. Ils étaient détestables. Les deux druides se laissèrent à leur tour glisser à terre pour aller se placer à côté du char.

C'est Culhwch qui, le premier, comprit ce que manigançait Lancelot.

« S'il se fait baptiser, gronda-t-il, il ne peut plus rejoindre le cercle de Mithra, n'est-ce pas ?

— Bedwin l'a bien fait, fis-je valoir, et il était pourtant un évêque.

— Ce cher Bedwin, m'expliqua Culhwch, jouait sur les deux tableaux. Quand il est mort, on a retrouvé chez lui une image de Bel et sa femme nous a dit qu'il lui sacrifiait. Voyez si je me trompe. Voilà comment Lancelot se débrouille pour éviter d'essuyer un refus des élus de Mithra.

— Peut-être a-t-il été touché par Dieu, protesta Galahad.

— Alors votre Dieu doit avoir les mains sales, maintenant, rétorqua Culhwch, sauf le respect que je vous dois, vu qu'il est votre frère.

— Demi-frère », rectifia Galahad, qui ne voulait pas être associé de trop près à Lancelot.

Le char s'était arrêté tout près de la rive. Sansum descendit de sa couche et, sans prendre la peine de relever ses magnifiques robes, traversa les joncs pour patauger dans la

rivière. Lancelot descendit de cheval et attendit sur la rive que l'évêque eût mis la main sur la croix. Il est petit, Sansum, et l'eau lui arrivait à hauteur de la grosse croix qui ornait son étroite poitrine. Il se tourna vers l'assemblée de fidèles involontaires que nous formions, et s'exprima d'une voix forte : « Cette semaine, vous porterez vos lances contre l'ennemi et Dieu vous bénira ! Aujourd'hui même, dans cette rivière, vous verrez un signe de la puissance de notre Dieu. » Les chrétiens de la prairie se signèrent, tandis que certains païens, comme Culhwch et moi, crachaient contre le mal.

« Vous voyez ici le roi Lancelot ! beugla Sansum en tendant la main vers Lancelot, comme si aucun d'entre nous ne l'avait reconnu. Le héros de Benoïc, le roi de Silurie et le Seigneur des Aigles !

— Le Seigneur de quoi ? demanda Culhwch.

— Et cette semaine, poursuivit Sansum, cette même semaine, il devait être reçu dans l'infeste compagnie des sectateurs de Mithra, ce faux Dieu de sang et de colère.

— C'est faux, gronda Culhwch au milieu des murmures de protestation des autres initiés présents.

— Mais hier, tonna Sansum pour faire taire la rumeur, ce noble roi a eu une vision. Une vision ! Non pas le cauchemar né d'une indigestion provoquée par quelque magicien aviné, mais un songe pur et charmant envoyé du ciel sur des ailes dorées. Une vision sainte !

— Ade a relevé ses jupes, marmonna Culhwch.

— La sainte et bienheureuse mère de Dieu s'est rendue auprès du roi Lancelot, cria Sansum. La Vierge Marie en personne, la dame des douleurs, dont les reins immaculés et parfaits ont engendré l'Enfant-Jésus, le Christ, le Sauveur de toute l'humanité. Et hier, dans un jaillissement de lumière, dans un nuage d'étoiles dorées, elle est venue auprès du roi Lancelot et a posé son adorable main sur Tanlladwyr ! »

Il fit un geste derrière lui, et Ade sortit solennellement de son fourreau l'épée de Lancelot — Tanlladwyr, le « Brillant Tueur » — et la brandit bien haut. Le soleil étincelait sur l'acier, m'éblouissant un instant.

« Avec cette épée, tonna Sansum, notre Dame bienheureuse a promis au roi qu'il donnerait la victoire à la Bretagne. Cette épée, a dit notre Dame, a été touchée par la main cicatrisée de son fils et bénie par la caresse de Sa mère. À compter de ce jour, a décrété notre Dame, cette épée sera connue comme la lame du Christ, car elle est sainte. »

Lancelot, pour lui donner crédit, faisait mine d'être affreusement gêné par ce sermon. En vérité, la cérémonie entière devait l'embarrasser car il était un homme d'un orgueil sans borne et d'une dignité fragile. Mais, tout bien pesé, il avait dû juger préférable de faire trempette que de subir l'humiliation d'un refus des adeptes de Mithra. La certitude de son rejet avait dû l'inciter à cette répudiation publique de tous les dieux païens. Guenièvre, pour sa part, détournait ostensiblement les yeux de la rivière pour contempler plutôt les étendards de guerre hissés sur les remparts de terre et de bois de Corinium. C'était une païenne, une adoratrice d'Isis, et elle était même connue pour sa haine du christianisme. Manifestement, elle l'avait mise entre parenthèses sous l'empire de la nécessité de soutenir cette cérémonie publique qui épargnait à Lancelot l'humiliation de Mithra. Les deux druides lui parlaient à voix basse, lui arrachant parfois quelques rires.

Sansum se tourna vers Lancelot.

« Seigneur Roi, appela-t-il d'une voix assez forte pour que nous puissions l'entendre de l'autre rive, venez ! Venez maintenant dans les eaux de vie, venez comme un petit enfant recevoir votre baptême dans la sainte Église du seul vrai Dieu. »

Guenièvre se retourna lentement pour regarder Lancelot marcher dans la rivière. Galahad se signa. Sur la rive opposée, les prêtres chrétiens ouvraient grands les bras en un geste de prière tandis que les femmes de la ville tombaient à genoux tout en enveloppant d'un regard extatique le bel et grand roi qui pataugeait dans l'eau en direction de l'évêque. Le soleil brillait sur l'eau et étincelait sur l'or de la croix. Lancelot tenait les yeux baissés, comme s'il ne voulait pas voir les témoins de ce rite humiliant.

Sansum allongea le bras et posa la main sur le sommet du crâne du roi. « Êtes-vous prêt, cria-t-il pour que chacun

l'entendît, à embrasser l'unique vraie foi, la seule foi, la foi du Christ qui est mort pour nos péchés ? »

Lancelot a dû répondre « oui », bien qu'aucun de nous n'ait pu l'entendre.

« Et êtes-vous prêt, beugla-t-il encore plus fort, à renoncer ce faisant à tous les autres dieux et à toutes les autres fois, à tous les autres esprits fétides, aux démons et idoles nés du Malin, dont les actes répugnants abusent le monde ? »

Lancelot hocha la tête et murmura son assentiment.

« Êtes-vous prêt, poursuivit Sansum en se délectant, à dénoncer et à tourner en dérision les pratiques des sectateurs de Mithra et à les présenter pour ce qu'elles sont : les excréments de Satan et l'horreur de Notre Seigneur Jésus-Christ ?

— Je le suis, répondit Lancelot, cette fois d'une voix assez claire pour que tout le monde l'entendît.

— Alors au nom du Père, brailla Sansum, du Fils et du Saint-Esprit, je te déclare chrétien. » Sur ce, il appuya de toutes ses forces sur la chevelure huilée du roi, obligeant Lancelot à plonger la tête dans l'eau froide de la Churn. Sansum l'y maintint si longtemps que je crus que le salaud allait se noyer, mais Sansum finit par lui faire signe de se relever. « Et, termina Sansum tandis que Lancelot bredouillait et recrachait de l'eau, je vous proclame maintenant bienheureux, je vous baptise du nom de chrétien et vous enrôle dans la sainte armée des guerriers du Christ. » Ne sachant trop que faire, Guenièvre applaudit courtoisement. Les femmes et les prêtres entonnèrent un nouveau chant qui, pour de la musique chrétienne, était étonnamment enjoué.

« Sacré nom d'une sacrée pute, demanda Culhwch, qu'est-ce que c'est qu'un saint esprit ? »

Mais Galahad ne prit pas le temps de répondre. Exultant de bonheur à cause du baptême de son frère, il avait plongé dans la rivière, dont il ressortit sur l'autre rive en même temps que son demi-frère rougissant. Lancelot ne s'attendait pas à le voir. L'espace d'une seconde, il se raidit, sans doute en pensant à son amitié avec moi, mais il se souvint tout à coup du devoir d'amour chrétien qui venait de lui être imposé et se soumit à l'étreinte enthousiaste de Galahad.

« Allons-nous embrasser ce salaud nous aussi ? me demanda Culhwch avec un large sourire.

— Fichons-lui la paix », fis-je. Lancelot ne m'avait pas vu, et je n'avais aucune envie de me faire remarquer. Mais c'est alors que Sansum, qui était sorti de la rivière et s'efforçait d'essorer ses lourdes robes, me remarqua. Le Seigneur des Souris ne pouvait s'empêcher de provoquer un ennemi. Et je n'y coupai pas maintenant.

« Seigneur Derfel ! » lança l'évêque.

Je fis mine de ne pas entendre. Entendant mon nom, Guenièvre releva brusquement la tête. Elle qui était en pleine discussion avec Lancelot et son demi-frère, elle donna un ordre au bouvier qui aiguillonna les flancs de ses bêtes. Le char fit une brusque embardée. Lancelot grimpa à la hâte sur le véhicule en pleine course, abandonnant son escorte à côté de la rivière. Ade suivit, tenant son cheval par la bride.

« Seigneur Derfel ! » appela de nouveau Sansum.

Je me retournai à contrecœur pour lui faire face.

« Oui, l'évêque ? »

— Pourrais-je t'amener à suivre le roi Lancelot dans la rivière De guérison ?

— Je me suis baigné à la dernière pleine lune, Monseigneur », répliquai-je, provoquant l'hilarité des guerriers de notre rive.

Sansum fit un signe de croix. « Tu devrais te laver dans le sang sacré de l'Agneau de Dieu, lança-t-il, pour laver la souillure de Mithra ! Tu es une créature du mal, Derfel, un pécheur, un idolâtre, un rejeton du démon, une engeance de Saxons, un maître putassier ! »

La dernière insulte me fit bouillir de rage. Les autres insultes n'étaient que des mots. Mais, si intelligent fût-il, Sansum n'avait jamais été un homme prudent dans les confrontations publiques. Il n'avait pu résister à la tentation de cette dernière insulte à l'adresse de Ceinwyn, et sa provocation me fit charger. C'est sous les hourras de plus en plus nourris des guerriers que je mis le pied sur l'autre rive de la Churn tandis que, pris de panique, Sansum détalait. Il avait une bonne longueur d'avance sur moi, et c'était un homme souple et

rapide, mais ses lourdes robes ruisselantes se prenaient dans ses pieds, et je le saisis au collet à quelques pas de la rive. Je le fis trébucher d'un coup de lance et l'envoyai s'étaler au milieu des pâquerettes et des primevères des champs.

Puis je tirai mon Hywelbane et plaçai sa lame sur sa gorge.

« Hé ! l'évêque, je n'ai pas bien entendu le dernier nom d'oiseau dont tu m'as traité. »

Il ne dit mot, se contentant de jeter un œil vers les quatre compagnons de Lancelot qui se rapprochaient. Amhar et Loholt avaient tiré leurs épées, mais les deux druides laissèrent leurs armes au fourreau et m'observaient d'un visage impassible. Culhwch avait traversé la rivière à son tour pour se poster à côté de moi, ainsi que Galahad, tandis que les lanciers inquiets de Lancelot nous regardaient de loin.

« Quel mot as-tu employé, l'évêque ? demandai-je, chatouillant sa gorge de la pointe d'Hywelbane.

— La putain de Babylone, bredouilla-t-il désespérément, tous les païens l'adorent. La femme écarlate, Seigneur Derfel, la bête ! L'Antéchrist ! »

Je souris.

« J'ai cru que tu insultais la princesse Ceinwyn.

— Non, Seigneur, non ! Non ! protesta-t-il en joignant les mains. Jamais !

— Tu me promets ?

— Je le jure, Seigneur ! Par le Saint-Esprit, je le jure.

— Je ne sais pas qui est le Saint-Esprit, l'évêque, dis-je, en lui donnant un petit coup sur la pomme d'Adam avec la pointe d'Hywelbane. Jure sur mon épée, fis-je, baise-la, et je te croirai. »

À cet instant, il me détestait. Il ne m'avait jamais beaucoup aimé, mais maintenant il me haïssait. Il n'en posa pas moins les lèvres sur la lame d'Hywelbane et baisa l'acier : « Je ne voulais pas insulter la princesse, je le jure. »

Je gardai un instant Hywelbane sur ses lèvres, puis rentrai mon épée et le laissai se relever.

« Je croyais que tu avais une Sainte Épine à garder à Ynys Wydryn, l'évêque ? »

Il brossa l'herbe de ses robes trempées.

« Dieu m'appelle à de plus hautes fonctions, aboya-t-il.

— Je t'écoute. »

Il leva la tête vers moi, les yeux injectés de haine, mais sa peur triompha de sa haine.

« Dieu m'a appelé aux côtés du roi Lancelot, et Sa grâce a su attendrir le cœur de la princesse Guenièvre. J'ai encore l'espoir qu'elle puisse voir un jour Sa lumière éternelle.

— Elle a la lumière d'Isis, l'évêque, fis-je en m'esclaffant, et tu le sais. Et elle te déteste, immonde créature. Que lui as-tu donc apporté pour la faire changer d'avis ?

— Apporté ? fit-il d'un air sournois. Qu'ai-je donc à offrir à une princesse ? Je n'ai rien, je ne suis qu'un pauvre au service de Dieu, je ne suis qu'un humble prêtre.

— Tu es un crapaud, Sansum, fis-je en glissant Hywelbane dans son fourreau. De la merde écrasée sous mes bottes. » Je crachai pour conjurer le mal. À ses mots, je devinais que c'était lui qui avait eu l'idée de proposer le baptême à Lancelot et cette idée avait assez bien réussi à épargner au roi de Silurie l'embarras d'affronter les initiés de Mithra. Mais je n'arrivais pas à croire que la suggestion avait suffi pour le faire rentrer dans les bonnes grâces de Guenièvre et la réconcilier avec sa religion. Il avait dû lui offrir quelque chose, ou lui faire une promesse, mais je savais bien qu'il ne m'en ferait jamais la confession. Je crachai à nouveau et Sansum, prenant ce crachat pour un congé, fila vers la ville.

« Jolie démonstration, dit l'un des druides d'un ton caustique.

— Et je Seigneur Derfel Cadarn, renchérit l'autre, n'a pas la réputation de faire dans la dentelle. »

Je le regardai d'un air furieux. Il inclina la tête et se présenta :

« Dinas, fit-il.

— Et moi, c'est Lavaine », dit son compagnon. Tous deux étaient de grands jeunes hommes, bâtis comme des guerriers, avec un visage dur et assuré. Leurs robes étaient d'un blanc éclatant et leur longue chevelure noire était soigneusement peignée, trahissant une délicatesse exagérée qui rendait un tantinet glaçante leur immobilité. Le même calme qu'un

Sagramor. Et qui faisait défaut à Arthur. Il était par trop agité, mais Sagramor, comme d'autres grands guerriers, gardait dans la bataille un calme qui glaçait les sangs. Dans la mêlée, je ne crains jamais les hommes qui font du bruit, mais je me tiens sur mes gardes quand l'ennemi est calme, car ce sont les hommes les plus dangereux. Et ces deux druides avaient la même calme assurance. Ils se ressemblaient comme des frères.

« Nous sommes jumeaux, expliqua Dinas, lisant peut-être dans mes pensées.

— Comme Amhar et Loholt, ajouta Lavaine, faisant un geste en direction des fils d'Arthur qui n'avaient toujours pas rengainé leurs épées. Mais on peut nous distinguer l'un de l'autre. J'ai une balafre ici, expliqua Lavaine, touchant sa joue droite où une cicatrice blanche se perdait sous sa barbe en bataille.

— Qu'il a reçue à Lugg Vale, ajouta Dinas qui, comme son frère avait une voix extraordinairement grave, une voix rude qui s'accordait mal avec sa jeunesse.

— J'ai vu Tanaburs à Lugg Vale, dis-je, et je me souviens de Iorweth, mais je n'ai pas souvenir d'autres druides dans l'armée de Gorfyddyd.

— À Lugg Vale, expliqua Dinas en souriant, nous avons combattu en guerriers.

— Et nous avons tué notre content de Dumnoniens, ajouta Lavaine.

— Et nous n'avons pris la tonsure qu'après la bataille, expliqua Dinas, dont le regard restait fixe et qui ne clignait jamais des paupières. Et maintenant, ajouta-t-il à voix basse, nous servons le roi Lancelot.

— Ses serments sont les nôtres », déclara Lavaine.

Il y avait dans ses propos une menace voilée, mais une menace vague, pas une provocation. Je choisis de les défier :

« Comment des druides peuvent-ils servir un chrétien ?

— En pratiquant une magie ancienne à côté de leur magie, naturellement, répondit Lavaine.

— Et nous pratiquons la magie, Seigneur Derfel. »

Dinas tendit sa main vide, la replia et la retourna. Quand il rouvrit les doigts, il y avait dans sa paume un œuf de grive, dont

il se débarrassa d'un air insouciant. « Nous servons le roi Lancelot de notre plein gré, reprit-il, et ses amis sont nos amis...

— ...et ses ennemis sont nos ennemis, finit Lavaine à sa place.

— Et toi, lança le fils d'Arthur qui ne put se retenir de s'associer à la provocation, tu es l'ennemi de notre roi. »

Je considérai les jumeaux : des blancs-becs mal dégourdis, qui péchaient par excès d'orgueil et manque de sagesse. Tous deux avaient le long visage osseux de leur père, mais en l'occurrence voilé d'un masque de susceptibilité et de rancœur.

« En quoi suis-je l'ennemi de ton roi, Loholt ? » lui demandai-je.

Il ne sut que dire et aucun des autres ne répondit à sa place. Dinas et Lavaine étaient trop avisés pour déclencher la bagarre ici, même en sachant tous les lanciers de Lancelot à proximité. Car Culhwch et Galahad étaient à mes côtés, et mes partisans se comptaient par vingtaines de l'autre côté de la rivière, à quelques pas à peine. Loholt rougit, mais ne dit mot.

Je frappai son épée avec Hywelbane, puis me rapprochai de lui.

« Laisse-moi te donner un conseil, Loholt, commençai-je à voix basse. Mets plus de soin à choisir tes ennemis que tu n'en mets à choisir tes amis. Je n'ai rien contre toi, et je ne veux pas de querelle avec toi, mais si tu me cherches, sache que mon affection pour ton père et mon amitié avec ta mère ne me retiendront pas de plonger Hywelbane dans tes entrailles et d'ensevelir ton âme sous un tas de fumier. » Je rengainai mon épée. « File, maintenant. »

Il me regarda en papillotant des yeux, sans avoir assez de cran pour se battre. Il alla chercher son cheval, et Amhar le suivit. Dinas et Lavaine riaient. Et Dinas m'adressa même un signe de tête :

« Une victoire !

— Nous sommes en déroute, mais pouvait-on espérer autre chose face à un Guerrier du Chaudron ? lança Divaine en prononçant ce titre d'un ton moqueur.

— Et d'un tueur de druides, ajoutai-je sans la moindre trace de raillerie.

— Notre grand-père Tanaburs », dit Lavaine, et je me souvins que Galahad m'avait prévenu sur la Route de Ténèbre de l'inimitié de ces deux druides.

« Il est notoirement imprudent de trucider un druide, commenta Lavaine de sa voix rude.

— Surtout notre grand-père, ajouta Dinas, qui a été comme un père pour nous.

— Lorsque notre père est mort, précisa Lavaine.

— Quand nous étions jeunes.

— D'une affreuse maladie.

— Il était druide, lui aussi, reprit Dinas, et il nous a appris à jeter des sorts. Nous savons faire nieller les blés.

— Nous savons faire gémir les femmes.

— Et aigrir le lait.

— Quand il est encore au sein », conclut Lavaine. Tournant brusquement les talons, il se remit en selle avec une surprenante agilité.

Son frère monta à son tour sur son cheval et prit les rênes en main. « Mais nous savons faire bien plus que tourner le lait », prévint Dinas, tout en me regardant d'un air sinistre du haut de son cheval. Une fois de plus, il tendit la main, la referma, la retourna et la rouvrit à nouveau : dans sa paume, se trouvait une étoile en parchemin à cinq pointes. Il sourit puis déchira le parchemin en petits morceaux qu'il éparpilla sur l'herbe. « Nous savons faire disparaître les étoiles », lança-t-il en guise d'adieu, puis il éperonna sa monture.

Ils s'éloignèrent au galop. Je crachai. Culhwch récupéra ma lance et me la tendit.

« Qui diable sont-ils ? demanda-t-il.

— Les petits-fils de Tanaburs – je crachai une seconde fois pour conjurer le mal –, les petits-fils d'un mauvais druide.

— Et ils peuvent faire disparaître les étoiles ?

— Une étoile. »

Il avait l'air dubitatif. Je regardai les deux cavaliers. Ceinwyn, je le savais, était en lieu sûr dans la salle de son frère. Mais je savais aussi qu'il me faudrait tuer les jumeaux siluriens si je voulais assurer sa sécurité. La malédiction de Tanaburs était sur moi, et cette malédiction avait un nom : Dinas et

Lavaine. Je crachai une troisième fois et portai la main à la garde d'Hywelbane.

« Nous aurions dû tuer ton frère en Benoïc, grogna Culhwch à l'adresse de Galahad.

— Dieu me pardonne, fit Galahad, mais tu as raison. »

Cuneglas arriva deux jours plus tard. Ce soir-là se tint le Conseil de guerre et, après le Conseil, sous la lune à son décours et à la lueur des torches, nous consacrâmes nos lances à la guerre contre les Saxons. Nous autres, les guerriers de Mithra, nous plongeâmes nos lames dans du sang de taureau, mais nous n'eûmes pas de réunion pour élire de nouveaux initiés. Ce n'était pas nécessaire. Par son baptême, Lancelot avait évité l'humiliation d'un rejet. Mais comment un chrétien pouvait-il recourir aux services de druides ? Cela restait pour moi un mystère que nul ne put m'expliquer.

Merlin arriva ce jour-là, et c'est lui qui présida aux rites païens, Iorweth de Powys l'aida, mais il n'y eut aucun signe de Dinas ni de Lavaine. Nous entonnâmes le Chant de Guerre de Beli Mawr avant de plonger nos lances dans le sang. Nous jurâmes la mort des Saxons, de tous, jusqu'au dernier. Le lendemain, nous prenions la route.

Il y avait deux grands chefs saxons au pays du Lløgyr. Comme nous, les Saxons avaient des grands rois et des subalternes. En vérité, ils avaient des tribus, dont certaines qui ne se donnaient pas même le nom de Saxons, mais qui se disaient Angles ou Jutes. Quant à nous, nous les appelions tous des Saxons et savions qu'ils n'avaient que deux rois d'importance, et ce sont ces deux chefs que nous appelions Aelle et Cerdic.

Aelle, bien entendu, était alors le plus renommé. Il se donnait le titre de *Bretwalda*, ce qui, en langue saxonne, signifie le « maître de la Bretagne », et ses terres s'étendaient du sud de la Tamise à la frontière du lointain Elmet. Il avait pour rival Cerdic dont le territoire se trouvait sur la côte méridionale de la Bretagne et qui n'avait de frontières qu'avec les terres d'Aelle et la Dumnonie. Des deux rois, Aelle était le plus âgé, le plus riche en terres et le plus fort en guerriers, ce qui faisait de lui notre ennemi numéro un. Aelle battu, croyions-nous, Cerdic tomberait immanquablement.

Vêtu de sa toge et coiffé d'une ridicule couronne de bronze perchée au sommet de sa maigre chevelure brune, le prince Meurig de Gwent avait proposé au Conseil de guerre une stratégie différente. Avec son habituel manque d'assurance et sa fausse modestie, il avait suggéré une alliance avec Cerdic :

« Laissons-le se battre pour nous ! déclara Meurig. Qu'il attaque Aelle du sud tandis que nous le frapperons de l'ouest. Je ne suis pas un stratège, je le sais, fût-il en minaudant comme pour inviter l'un de nous à le contredire – chacun préféra cependant se mordre la langue –, mais il paraît évident, même à la plus médiocre des intelligences, que mieux vaut combattre un seul ennemi que deux.

— Mais nous avons deux ennemis, trancha Arthur.

— En effet, j'en suis bien conscient, Seigneur Arthur. Mais mon dessein, si vous voulez bien vous donner la peine de le comprendre, c'est de nous concilier l'un de ces ennemis. »

Il joignit les mains et papillota des yeux en se tournant vers Arthur.

« D'en faire un allié, ajouta Meurig, au cas où Arthur ne l'aurait pas encore compris.

— Cerdic, gronda Sagramor dans son abominable breton, n'a aucun honneur. Il brisera un serment aussi aisément qu'une pie un œuf de moineau. Je ne ferai pas la paix avec lui.

— Tu ne comprends pas, protesta Meurig.

— Je ne ferai pas la paix avec lui ! »

Sagramor avait interrompu le prince en s'exprimant très lentement, comme s'il parlait à un enfant. Meurig rougit et se tut. L'Edling du Gwent avait une peur bleue du terrible guerrier numide, et cela n'avait rien d'étonnant, car Sagramor jouissait d'une réputation aussi redoutable que son apparence. Le Seigneur des Pierres était un homme grand, très mince et rapide comme l'éclair. Sa chevelure et son visage étaient noirs comme poix. Balafré par une vie de guerre, il cachait derrière une humeur perpétuellement maussade un caractère plaisant et même généreux. Bien qu'il maîtrisât imparfaitement notre langue, Sagramor pouvait tenir un feu de camp sous le charme des heures durant avec ses récits de lointains pays, mais la plupart des hommes ne savaient de lui qu'une seule chose : de tous les guerriers d'Arthur, il était le plus farouche. L'implacable Sagramor était terrible dans la bataille et sombre autrement, tandis que les Saxons voyaient en lui un diable noir échappé de leurs enfers. Je le connaissais assez bien et je l'appréciais. En fait, c'est lui qui m'avait initié au service de Mithra. Et, à Lugg Vale, il avait combattu à mes côtés toute la journée.

« Il s'est trouvé une bonne grosse Saxonne, m'avait chuchoté Culhwch au Conseil, grande comme un arbre et avec une crinière pareille à une meule de foin. Pas étonnant qu'il soit si maigre.

— Tes trois femmes te réussissent plutôt, fis-je en lui enfonçant mon doigt dans sa forte poitrine.

— Je les choisis pour leurs talents culinaires, non pour leur apparence.

— Tu as quelque chose à dire, Seigneur Culhwch ? demanda Arthur.

— Rien, cousin ! répondit-il d'un air enjoué.

— Alors, nous allons continuer. »

Arthur demanda à Sagramor quelles chances nous avions de voir les hommes de Cerdic combattre pour Aelle, et le Numide, qui avait gardé la frontière saxonne tout l'hiver, haussa les épaules et répondit que tout était possible avec lui. Il s'était laissé dire que les deux Saxons s'étaient rencontrés et avaient échangé des cadeaux, mais personne n'avait fait état d'une alliance. À son avis, Cerdic ne serait pas mécontent de voir Aelle affaibli, et pendant que l'armée dumnonienne serait occupée il attaquerait le long de la côte pour s'emparer de Durnovarie. Meurig revint à la charge :

« Si nous faisons la paix avec lui...

— Nous n'en ferons rien, dit le roi Cuneglas d'un ton courtois, et Meurig dut s'incliner devant le seul roi présent.

— Encore une chose, intervint Sagramor. Les Saïs ont des chiens, maintenant. De gros chiens. »

Il tendit la main pour indiquer la taille des chiens de guerre des Saxons. Nous avons tous entendu parler de ces molosses et nous les redoutions. Le bruit courait que les Saxons lâchaient les chiens quelques secondes avant le choc des murs de boucliers, et que les bêtes étaient capables d'ouvrir des brèches dans lesquelles s'engouffraient les lanciers ennemis.

« Je me chargerai des chiens », promit Merlin. Ce fut son unique intervention, mais son ton posé et assuré calma l'inquiétude de certains. La présence inattendue de Merlin aux côtés de l'armée était déjà un atout, car la possession du Chaudron faisait de lui, même pour de nombreux chrétiens, un personnage au pouvoir plus redoutable que jamais. Non que beaucoup eussent deviné à quoi pouvait bien servir le Chaudron. Ils étaient satisfaits que le druide se fût déclaré prêt à accompagner l'armée. Avec Arthur à notre tête et Merlin à nos côtés, comment pourrions-nous perdre ?

Arthur exposa son dispositif de combat. Lancelot, commença-t-il, avec ses lanciers de Silurie et un détachement de Dumnoniens garderait la frontière sud contre Cerdic. Nous autres, nous nous réunirions à Caer Ambra pour marcher à l'est dans la vallée de la Tamise. Lancelot laissa paraître quelque réticence à être ainsi coupé du gros de l'armée qui affronterait

Aelle, mais Culhwch, entendant les ordres, hocha la tête, émerveillé.

« Une fois de plus, il se dérobe, Derfel !

— Pas si Cerdic l'attaque. »

Culhwch lança un regard oblique à Lancelot, qui était flanqué par les jumeaux, Dinas et Lavaine. « Et il reste près de sa protectrice, n'est-ce pas ? ajouta Culhwch. Il ne doit pas trop s'éloigner de Guenièvre, sans quoi il est obligé de marcher tout seul ! »

Je ne fis pas attention. J'étais seulement soulagé de savoir que Lancelot et ses hommes ne feraient pas partie de la grande armée. C'était bien assez d'affronter les Saxons sans avoir à s'inquiéter en plus des petits-fils de Tanaburs et à craindre de recevoir un coup de couteau dans le dos.

L'armée se mit en marche. Une armée dépenaillée de contingents des trois royaumes bretons, tandis que certains de nos alliés les plus lointains n'étaient pas encore arrivés. On nous avait promis des hommes d'Elmet et même du Kernow, mais ils nous suivraient sur la voie romaine qui menait de Corinium, au sud-est, à Londres, dans l'est.

Londres. Les Romains l'avaient baptisée Londinium. Auparavant, elle s'appelait tout simplement Londo, ce qui veut dire « lieu sauvage », m'avait expliqué Merlin. Telle était notre destination. La grande cité d'autrefois, qui avait été jadis la plus grande de toute la Bretagne romaine, et qui se décomposait maintenant au milieu des terres volées par Aelle. Sagramor y avait fait une fois une fameuse incursion et avait trouvé sa population bretonne accouardie par ses nouveaux maîtres. Mais maintenant, nous espérions bien les reconquérir. Cet espoir se répandit comme un feu grégeois à travers l'armée, bien qu'Arthur n'ait cessé de rappeler que tel n'était pas notre objectif. Notre tâche, expliqua-t-il, était d'obliger les Saxons à se battre, non pas de nous laisser abuser par les ruines d'une ville morte. Mais Merlin ne l'entendait pas de cette oreille :

« Je ne viens pas pour voir une poignée de Saxons morts, me dit-il avec mépris. A quoi puis-je être utile s'il ne s'agit que de trucider des Saxons ?

— Vous voulez rire ! Votre magie effraie l'ennemi.

— Ne sois pas sot, Derfel. N'importe quel imbécile peut sautiller devant une armée en faisant la grimace et en lançant des malédictions. Effaroucher les Saxons ne demande pas grand talent. Même ces ridicules druides de Lancelot pourraient le faire ! Et encore, ce ne sont même pas de vrais druides.

— Ah bon ?

— Bien sûr que non ! Pour être un vrai druide, il faut avoir étudié. Avoir passé un examen. Avoir convaincu les autres druides que tu sais ton métier. Que je sache, jamais aucun druide n'a examiné Dinas et Lavaine. À moins que Tanaburs ne l'ait fait, mais quel genre de druide était-ce ? Pas un très bon, c'est évident, sans quoi il ne t'aurait jamais laissé en vie. L'inefficacité me navre.

— Ils savent des tours de magie, Seigneur.

— Des tours de magie ! railla-t-il. L'un de ces minables te sort un œuf de grive et tu appelles ça un tour de magie ? Les grives font ça à longueur de temps. S'il avait fait un œuf de mouton, je ne dis pas !

— Il a sorti une étoile aussi, Seigneur.

— Derfel ! Quel homme ridiculement crédule tu fais ! s'exclama-t-il. Une étoile découpée dans un parchemin avec des ciseaux ? Ne t'inquiète pas, j'ai entendu parler de cette étoile et ta précieuse Ceinwyn ne court aucun danger. Nimue et moi y avons veillé en enterrant trois crânes. Je n'ai pas besoin de te raconter les détails, mais tu peux être assuré que si l'un de ces trois imposteurs essaie de s'approcher de Ceinwyn il sera transformé en couleuvre. Ils auront tout le temps de pondre leurs œufs. »

Je l'en remerciai puis je lui demandai pourquoi au juste il accompagnait l'armée si ce n'était pas pour nous aider contre Aelle :

« À cause du rouleau, naturellement, me dit-il, en tapotant une poche de sa robe noire poussiéreuse pour me montrer que le rouleau était en sécurité.

— Le rouleau de Caleddin ?

— Tu en connais un autre ? »

Le rouleau de Caleddin était le Trésor que Merlin avait rapporté d'Ynys Trebes. À ses yeux, c'était le plus précieux de

tous les Trésors de Bretagne, et c'était bien normal : le vieux document y décrivait le secret de ces Trésors. Il était interdit aux druides de coucher par écrit quoi que ce soit, parce qu'ils croyaient qu'en écrivant un charme son auteur perdait tous ses pouvoirs magiques. Leur tradition, leurs rites et leur savoir ne se transmettaient donc que de vive voix. Avant d'attaquer Ynys Mon, les Romains avaient une telle frousse de la religion bretonne qu'ils avaient suborné un druide du nom de Caledin et l'avaient persuadé de dicter tout ce qu'il savait à un scribe romain. Ainsi le rouleau de la trahison avait-il conservé tout l'antique savoir de la Bretagne. Au fil des siècles, m'avait naguère expliqué Merlin, ce savoir s'était largement perdu, car les Romains avaient cruellement persécuté les druides, mais aujourd'hui, grâce à ce rouleau, il ressusciterait ce pouvoir perdu.

« Et dans le rouleau il est question de Londres ? voulus-je savoir.

— Ça alors, tu es bien curieux, railla Merlin, mais peut-être parce qu'il faisait beau et qu'il était d'humeur enjouée, il se laissa fléchir. Le dernier Trésor de la Bretagne se trouve à Londres. En tout cas, il y était, s'empressa-t-il de rectifier. Il est enterré là-bas. Je pensais te donner une bêche et te charger de le déterrer, mais tu ferais un joli gâchis. Vois ce que tu as fait à Ynys Mon ! Inférieurs en nombre et cernés. Impardonnable. Alors j'ai décidé de m'en charger moi-même. Il faut d'abord que je découvre où il est enterré, bien entendu, et ça pourrait être délicat.

— Et c'est pour cela que vous avez apporté les chiens ? »

Car Merlin et Nimue avaient rassemblé une pitoyable meute de bâtards hargneux, qui accompagnaient maintenant l'armée. Merlin soupira.

« Derfel, laisse-moi te donner un bon conseil. On n'achète pas un chien pour aboyer soi-même. Je sais à quoi servent les chiens, Nimue le sait aussi, et toi, tu l'ignores. Ainsi l'ont voulu les Dieux. Tu as d'autres questions ? Ou est-ce que je peux faire ma petite promenade matinale ? »

Il allongea le pas, frappant la terre de son grand bâton noir.

La fumée des grands feux d'alarme nous accueillit sitôt que nous eûmes dépassé Calleva. C'était le signe que l'ennemi nous avait repérés, et chaque fois qu'un Saxon apercevait un panache de fumée de ce genre il avait l'ordre de ravager le pays, de vider les réserves de grains, de brûler les maisons et de disperser le bétail. Et à chaque fois Aelle se retirait, gardant toujours une journée de marche d'avance sur nous pour nous laisser nous enfoncer dans ce pays désolé. Quand la route traversait une région boisée, elle était bloquée par des arbres. Parfois, alors que nos hommes peinaient pour dégager les troncs, une flèche ou une lance jaillissait des feuillages pour prendre une vie ou un de leurs molosses jaillissait des broussailles en bavant. Mais ce furent les seules attaques d'Aelle et à aucun moment nous n'aperçûmes son mur de boucliers. Il reculait à mesure que nous avancions. Et chaque jour les lances ou les chiens de l'ennemi nous coûtaient une vie ou deux.

La maladie fit beaucoup plus de ravages dans nos rangs. Nous avons fait le même constat devant Lugg Vale : chaque fois que se rassemblait une grande armée, les Dieux lui envoyaient une épidémie. Les malades nous ralentirent terriblement car quand ils ne pouvaient pas marcher il nous fallait les placer en lieu sûr et sous la garde de lanciers, afin de les protéger des bandes de guerre saxonnes qui rôdaient sur nos flancs. De jour, nous apercevions de lointaines figures dépenaillées, et chaque nuit leurs feux brillaient à l'horizon. Pourtant, ce n'étaient pas les malades qui nous ralentissaient le plus, mais le simple fait d'avoir tant d'hommes à déplacer. Cela restait pour moi un mystère : une trentaine de lanciers pouvaient sans mal parcourir une trentaine de kilomètres dans la journée. Mais une armée vingt fois plus nombreuse avait beau faire : elle ne parvenait à parcourir une quinzaine de kilomètres par jour. Et encore avec un peu de chance. Nous suivions notre progression grâce aux bornes miliaries romaines indiquant le trajet qui nous restait à parcourir jusqu'à Londres. Mais au bout de quelque temps je refusai d'y jeter un œil, tant je craignais d'en être abattu.

Les chars à bœufs nous ralentissaient également. Nous étions équipés de quarante grosses charrettes de ferme qui

transportaient nos vivres et nos provisions d'armes et ces chariots avançaient péniblement à un rythme d'escargot à la suite de nos armées. Le prince Meurig avait reçu le commandement de l'arrière-garde, et il y veillait comme à la prunelle de ses yeux, ne cessant de les compter jusqu'à l'obsession et de se plaindre que les lanciers de tête marchaient trop vite.

Les fameux cavaliers d'Arthur ouvraient la marche. Ils étaient cinquante maintenant, tous montés sur ces grands chevaux à poils longs qu'on élevait au cœur de la Dumnonie. D'autres cavaliers, qui ne portaient pas l'armure de mailles de la bande d'Arthur, caracolaient en avant et nous servaient d'éclaireurs. Parfois, ils ne revenaient pas mais nous trouvions toujours leurs têtes coupées qui nous attendaient sur la route.

Le gros de notre armée se composait de cinq cents lanciers. Arthur avait décidé de ne pas lever d'autres troupes car les paysans portaient rarement des armes adéquates. Nous étions donc tous des guerriers assermentés, tous équipés de lances et de boucliers et, pour la plupart, également d'épées. Tous n'avaient pas les moyens de s'offrir une épée, mais Arthur avait donné des ordres à travers toute la Dumnonie : toutes les maisons qui en possédaient une, mais n'étaient pas tenues de servir dans l'armée, devaient livrer leur arme. Ainsi avait-on récupéré quatre-vingts lames, qu'il avait distribuées à ses troupes. Certains – une poignée – avaient pris des haches de guerre aux Saxons, mais d'autres, comme moi, trouvaient cette arme d'un maniement difficile.

Et comment payer tout cela ? Les épées, les nouvelles lances, les nouveaux boucliers, les charrettes et les bœufs, la farine, les bottes et les étendards, les casseroles, les casques, les manteaux et les couteaux, les fers à cheval et la viande salée ? Arthur rit de bon cœur quand je lui posai la question :

« Tu dois remercier les chrétiens, Derfel.

— Ils avaient encore à donner ? Je croyais le pis à sec.

— Il l'est maintenant, fit-il d'un air sombre, mais c'est étonnant de voir tout ce que leurs sanctuaires ont donné quand nous avons offert le martyre à leurs gardiens. Et plus étonnant encore, quand nous avons promis de rembourser.

— Avez-vous jamais remboursé l'évêque Sansum ? » demandai-je. Son monastère d'Ynys Wydryn avait apporté la fortune qui avait acheté la paix d'Aelle au cours de la campagne d'automne qui s'était terminée à Lugg Vale. Arthur fit signe que non :

« Et il ne cesse de me le rappeler.

— L'évêque, repris-je, semble s'être fait de nouveaux amis. » Arthur rit de mes efforts diplomatiques.

« Il est l'aumônier de Lancelot. Il semble que rien ne puisse arrêter notre cher évêque. Il refait toujours surface, comme une pomme dans une barrique d'eau.

— Et il a fait la paix avec votre femme.

— J'aime que les gens sachent trouver une issue à leurs querelles, dit-il d'une voix douce, mais Monseigneur Sansum a d'étranges alliés ces temps-ci. Guenièvre le tolère, Lancelot l'élève et Morgane le défend. Que dis-tu de cela ? Morgane ! »

Il adorait sa sœur et son éloignement de Merlin lui faisait de la peine. Elle dirigeait Ynys Wydryn d'une main de fer, comme pour démontrer à Merlin qu'elle était pour lui une partenaire mieux assortie que Nimue. Mais Morgane avait de longue date perdu la bataille : elle ne serait pas la grande prêtresse de Merlin. Celui-ci l'appréciait, mais elle voulait être aimée, et qui, me demanda tristement Arthur, pourrait jamais aimer une femme ainsi défigurée, balafmée et brûlée par le feu ?

« Quoi qu'elle ait pu dire, m'assura Arthur, Merlin n'a jamais été son amant. Certes il ne l'a jamais démenti, car plus les gens le trouvent excentrique, plus il est heureux, mais la vérité c'est qu'il ne supporte pas la vue de Morgane sans son masque. Elle est seule, Derfel. »

Il n'était donc pas étonnant qu'Arthur se montrât ravi de l'amitié de sa sœur estropiée avec l'évêque Sansum, même si, pour ma part, j'étais intrigué de voir que le plus farouche défenseur du christianisme en Dumnonie pût être l'ami de Morgane. Une prêtresse païenne renommée pour ses pouvoirs ! Le Seigneur des Souris, pensai-je, était pareil à une araignée tissant une toile bien étrange. Sa dernière toile avait été pour essayer d'attraper Arthur et il avait échoué. Qu'était-il donc en train de tramer maintenant ?

Depuis que le dernier de nos alliés nous avait rejoints, nous n'avions plus de nouvelles de Dumnonie. Nous étions isolés, entourés par les Saxons. Mais les dernières nouvelles du pays étaient rassurantes. Cerdic n'avait pas bougé face aux troupes de Lancelot, pas plus, semble-t-il, qu'il ne s'était porté à l'est pour soutenir Aelle. Les dernières troupes alliées à nous rejoindre furent une bande de guerre du Kernow conduite par un vieil ami qui remonta la colonne au galop pour me retrouver. Arrivé à ma hauteur, il culbuta et tomba à mes pieds. C'était Tristan, prince et Edling du Kernow. Il se releva, épousseta son manteau, puis me serra dans ses bras.

« Tu peux te détendre, Derfel, dit-il, les guerriers de Kernow sont arrivés. Tout ira bien.

— Tu as l'air en pleine forme, Seigneur Prince, dis-je en riant.

— Me voici libéré de mon père, expliqua-t-il. Il a consenti à me laisser sortir de ma cage. Probablement espère-t-il qu'un Saxon m'enfoncera sa hache dans le crâne. »

Il fit une grimace grotesque pour imiter un mourant et je crachai pour conjurer le mal. Tristan était un bel homme bien bâti, avec une chevelure noire, une barbe fourchue et de longues moustaches. Il avait un teint plombé et souvent un air triste mais, ce jour-là, il rayonnait de bonheur. Il avait désobéi à son père en entraînant une petite bande à Lugg Vale, ce qui lui avait valu d'être relégué tout l'hiver dans une lointaine forteresse de la côte nord du Kernow, mais le roi Marc s'était laissé fléchir et avait libéré son fils pour cette campagne.

« Nous faisons partie de la famille, maintenant, expliqua Tristan.

— De la famille ?

— Mon cher père, fit-il ironiquement, a pris une nouvelle épouse. Ialle de Brocéliande. »

Brocéliande était le dernier royaume breton d'Armorique. Il avait pour roi Budic ap Camran, qui avait épousé Anna, la sœur d'Arthur, ce qui faisait de Ialle la nièce d'Arthur.

« Tu en es où ? demandai-je. À ta sixième belle-mère ?

— La septième, répondit Tristan, et elle n'a que quinze printemps, alors que père doit avoir au moins cinquante ans. Et moi, j'en ai déjà trente ! ajouta-t-il d'un air lugubre.

— Et toujours pas marié ?

— Pas encore. Mais mon père se marie suffisamment pour nous deux. Pauvre Ialle. Donne-lui quatre ans, Derfel, et elle sera morte comme les autres. Mais il est assez heureux à l'heure qu'il est. Il l'use comme il les use toutes ! Mais dis-moi, fit-il, en passant le bras sur mes épaules, tu es marié ?

— Non pas marié, mais sous le harnais.

— Avec la légendaire Ceinwyn ! s'exclama-t-il en riant. Bien joué, mon ami, bien joué. Un jour, je trouverai ma Ceinwyn à moi.

— Puisse ce jour être proche, Seigneur Prince.

— Il le faudra bien ! Je me fais vieux ! Un ancien ! Ma barbe commence déjà à grisonner. Là, regarde, fit-il en se triturant le menton. Tu vois ?

— Ça ? fis-je pour me moquer de lui. Tu ressembles à un blaireau. »

Il devait avoir à tout casser deux ou trois poils gris dans la barbe, mais c'était bien tout. Tristan rit, puis jeta un coup d'œil à un esclave qui courait au bord de la route avec une douzaine de chiens en laisse.

« Rations d'urgence ? demanda-t-il.

— La magie de Merlin, et il ne veut pas me dire pour quoi c'est faire. »

Les chiens du druide étaient une nuisance. Il fallait les nourrir et ça faisait autant de provisions en moins. La nuit, ils nous réveillaient avec leurs hurlements et se battaient comme des démons avec les autres chiens qui accompagnaient nos hommes.

Un jour après que Tristan nous eut rejoints, nous arrivâmes à Pontes, où la route franchit la Tamise sur un merveilleux pont de pierre construit par les Romains. Nous nous attendions à le trouver en ruines, mais nos éclaireurs nous rapportèrent qu'il était intact et, à notre grand étonnement, il l'était encore lorsque nos lanciers l'atteignirent.

C'était la plus chaude journée de mars. Arthur interdit à quiconque de franchir le pont avant que les chariots eussent rejoint le gros de l'armée, et nos hommes se reposèrent donc au bord du fleuve en attendant. Le pont comptait sept arches, dont deux sur chacune des rives pour surélever la route. Des troncs d'arbres et d'autres bris flottants s'étaient accumulés en amont, si bien qu'à l'ouest le fleuve semblait plus large et plus profond qu'à l'est, tandis que du fait de ce barrage de fortune l'eau s'engouffrait en écumant entre les piles du pont. Il y avait une colonie romaine sur l'autre rive : un groupe de bâtiments de pierre entouré des vestiges d'une digue de terre. De notre côté du pont, une grand tour gardait la route qui passait sous son arche croulante et sur laquelle on apercevait encore une inscription romaine. Arthur la traduisit pour moi, m'expliquant que c'était l'empereur Hadrien qui avait ordonné la construction du pont.

« *Imperator*, demandai-je, en fixant la plaque de pierre. Ça veut dire empereur ?

— En effet.

— Et un empereur est au-dessus d'un roi ?

— L'empereur est le Seigneur des Rois », expliqua Arthur.

Le pont l'avait assombri. Il fit le tour des premières arches et se dirigea vers la tour, puis posa la main sur les pierres en examinant l'inscription.

« Imagine que toi et moi voulions construire un pont comme celui-ci, me dit-il, comment ferions-nous ?

— Avec du bois, fis-je dans un haussement d'épaules. De bonnes piles en orme, et le reste en chêne.

— Et serait-il encore debout au temps de nos arrière-arrière-petits-enfants ? demanda-t-il avec un large sourire.

— Ils n'ont qu'à bâtir leurs propres ponts. »

Il passa la main sur la tour. « Nous n'avons personne qui sache dresser un pont de pierre comme celui-ci. Personne qui sache enfoncer une pile de pont dans le lit d'un fleuve. Personne même qui s'en souvienne. Nous sommes pareils à des hommes qui ont trouvé un magot, Derfel. De jour en jour, il s'amenuise. Et nous ne savons ni arrêter l'hémorragie ni augmenter notre patrimoine. » Il se retourna et vit paraître au loin les premiers

chariots de Meurig. Nos éclaireurs avaient écumé les bois qui poussaient de part et d'autre de la route et n'avaient vu ni flairé le moindre Saxon. Mais Arthur se méfiait encore : « Si j'étais à leur place, je laisserais notre armée traverser, puis j'attaquerais les chariots. » Il avait donc décidé de dépêcher une avant-garde sur l'autre rive, de mettre les chars à l'abri de ce qu'il restait du vieux mur de terre délabré et, après seulement, de faire franchir le pont au gros des troupes.

Ce sont mes hommes qui formèrent l'avant-garde. Sur l'autre rive, les bois étaient moins épais et si certains des arbres restants étaient assez serrés pour dissimuler une petite armée, nul n'apparut pour nous défier. Le seul signe de la présence des Saxons était la tête tranchée d'un cheval qui nous attendait au milieu du pont. Aucun de mes hommes ne devait faire un pas au-delà avant que Nimue eût conjuré le mal. Elle se contenta de cracher sur la tête. La magie des Saxons, fit-elle, ne vaut pas tripette. Sitôt le mal dissipé, Issa m'aida à balancer le crâne pardessus le parapet.

Mes hommes montèrent la garde le temps que traversent les chariots et leur escorte. Galahad m'avait accompagné et vint avec moi examiner les bâtiments romains. Pour je ne sais quelle raison, les Saxons répugnaient à se servir des colonies romaines, auxquelles ils préféraient leurs salles de bois et de chaume. Mais tout récemment encore ces lieux étaient habités, car les âtres contenaient des cendres et certaines pièces étaient bien tenues. « Ça pourrait être des nôtres », observa Galahad, car de nombreux Bretons vivaient parmi les Saxons, beaucoup comme esclaves, mais quelques-uns aussi en hommes libres qui avaient accepté la domination étrangère.

Apparemment, ces bâtiments étaient d'anciennes casernes, mais il y avait aussi deux maisons et, en poussant une porte brisée, ce que j'avais pris d'abord pour un immense grenier nous apparut comme une écurie où l'on enfermait le bétail la nuit pour le protéger des loups. Le sol était un borbier profond de paille et de merde qui puait si fort que j'aurais quitté le bâtiment séance tenante si Galahad n'avait aperçu quelque chose dans l'ombre, à l'autre extrémité. Je le suivis en pataugeant dans la fange.

Ce n'était pas un simple mur droit à pignons, mais un mur brisé par une abside. Tout en haut, sur le plâtre peint de l'abside, à peine visible sous des années de crasse et de poussière, on apercevait un symbole : un genre de grand X avec un P superposé. Galahad fixa le symbole et fit le signe de la croix.

« C'est une ancienne église, Derfel, fit-il émerveillé.

— Qu'est-ce que ça pue !

— Il y avait des chrétiens ici, fit-il en considérant le symbole avec respect.

— Il n'y en a plus ! »

L'affreuse puanteur me faisait frémir et j'avais le plus grand mal à chasser les mouches qui vrombissaient autour de ma tête. Mais Galahad s'en fichait pas mal. Il enfonça le talon de sa lance dans la masse compacte de bouse de vache et de paille pourrie et finit par dégager un petit bout de sol. Sa découverte le fit redoubler d'efforts jusqu'à ce qu'il eût fait apparaître le buste d'un homme en petits carreaux de mosaïque. L'homme était habillé comme en évêque avec un genre d'auréole autour de la tête. Dans sa main tendue, il portait un petit animal au corps maigrelet et avec une grosse tête poilue.

« Saint Marc et son lion, m'expliqua Galahad.

— Je croyais que les lions étaient des bêtes énormes, fis-je déçu. Sagramor dit qu'ils sont plus gros que des chevaux et plus féroces que des ours. À peine un chaton, conclus-je en examinant l'animal tout crotté.

— C'est un lion symbolique », reprit-il d'un air de reproche. Il voulut dégager une plus grande partie du sol, mais la crasse était trop ancienne et collante.

« Un jour, je bâtirai une grande église comme celle-ci. Une église immense. Un endroit où tous les gens pourront venir prier leur Dieu.

— Et quand tu seras mort, fis-je en l'entraînant vers la porte, un salaud y fera hiverner dix troupeaux de bétail et t'en saura gré. »

Il insista pour rester une minute de plus et, tandis que je tenais son bouclier et sa lance, il ouvrit grands les bras et offrit une nouvelle prière dans un ancien lieu de culte. « C'est un

signe de Dieu, fit-il tout excité en retrouvant la lumière du soleil. Nous allons restaurer le christianisme dans le pays de Llœgyr, Derfel. Un signe de victoire ! »

Pour Galahad, peut-être, mais cette vieille église faillit être la cause de notre défaite. Le lendemain, comme nous avançons dans l'est en direction de Londres et que nous touchions au but, le prince Meurig préféra rester à Pontes. Il envoya les chariots avec le gros de leur escorte, mais garda cinquante de ses hommes pour débarrasser l'église de son écœurante crasse. Meurig, comme Galahad, avait été vivement ému par l'existence de cette ancienne église et décida de reconsacrer le sanctuaire à son Dieu. Ainsi demanda-t-il à ses lanciers de laisser de côté leur accoutrement de guerre pour débarrasser l'édifice de la bouse et de la paille afin que les prêtres qui l'accompagnaient pussent dire les prières nécessaires et restaurer la sainteté de l'église.

Et pendant que l'arrière-garde retournait la bouse, les Saxons qui nous suivaient arrivèrent au pont.

Meurig s'échappa, mais la plupart de ses fouille-merde trouvèrent la mort, ainsi que deux prêtres. Puis les Saxons se lancèrent sur la route et s'emparèrent des chariots. Le reste de l'arrière-garde essaya de leur tenir tête mais fut vite débordé et encerclé. Les Saxons les rattrapèrent et se mirent à abattre les bœufs un par un, si bien que les chariots se trouvèrent immobilisés et tombèrent entre les mains de l'ennemi.

Le fracas des armes était parvenu jusqu'à nous. L'armée s'arrêta et les cavaliers d'Arthur retournèrent au galop sur le théâtre du carnage. Aucun n'était convenablement équipé pour la bataille, car il faisait tout bonnement trop chaud pour qu'un homme supportât son armure à longueur de journée. Leur soudaine apparition suffit pourtant à mettre en fuite les Saxons, mais le mal était fait. Dix-huit des quarante chariots étaient immobilisés et, sans les bœufs, il nous faudrait les abandonner. Les Saxons avaient eu le temps de les saccager et de répandre sur la route les barils de notre précieuse farine. Nous fîmes notre possible pour récupérer la farine et l'envelopper dans des manteaux, mais cela ferait du pain truffé de poussière et de brindilles. Dès avant le raid, nous avions réduit nos rations,

estimant que nous avions encore de quoi tenir deux semaines. Mais maintenant, vu que la majeure partie des provisions se trouvait à l'arrière-garde, il nous fallait envisager de cesser la marche dans une semaine seulement. Et encore aurions-nous à peine de quoi tenir pour rentrer sains et saufs à Calleva ou à Caer Ambra.

« Le fleuve est plein de poissons, fit valoir Meurig.

— Grands Dieux ! Encore du poisson, grogna Culhwch, qui se souvenait des privations des derniers jours d'Ynys Trebes.

— Il n'y a pas assez de poisson pour nourrir une armée », répliqua Arthur en colère. Il aurait bien voulu engueuler Meurig, lui faire honte de sa sottise, mais Meurig était un prince, et son sens des convenances lui interdisait à jamais d'humilier un prince. Si c'était Culhwch ou moi qui avions divisé l'arrière-garde et ainsi exposé les chariots, Arthur aurait explosé, mais la naissance de Meurig le protégeait.

Un Conseil de guerre eut lieu au nord de la route, qui ici traversait une morne plaine parsemée de bosquets, avec des talus envahis de ronces et d'aubépines. Tous les commandants en étaient. Par douzaines, d'autres hommes de moindre rang s'approchèrent pour entendre nos discussions. Naturellement, Meurig déclina toute responsabilité. Si on lui avait donné davantage d'hommes, jamais la catastrophe ne serait survenue. « Qui plus est, dit-il, et vous me pardonnerez ce rappel, mais j'avais cru la chose assez évidente pour m'épargner une explication : une armée qui ignore Dieu ne saurait triompher.

— Alors pourquoi Dieu nous a-t-il ignorés ? demanda Sagramor.

— Ce qui est fait est fait, trancha Arthur pour faire taire le Numide. Occupons-nous de la suite. »

Mais la suite des événements dépendait d'Aelle plutôt que de nous. Il avait remporté la première victoire, même s'il ne mesurait peut-être pas l'ampleur de son triomphe. Nous nous étions enfoncés de plusieurs kilomètres au cœur de son territoire, et nous risquions de manquer de vivres sauf à piéger son armée, à la détruire et à investir un territoire qui n'avait pas été vidé de ses vivres. Nos éclaireurs nous rapportaient du cerf. De temps à autre, ils tombaient sur du bétail et des moutons,

mais ces mets de choix étaient rares et étaient loin de suffire à compenser la farine et la viande séchée perdues.

« Il doit défendre Londres, certainement, suggéra Cuneglas.

— Londres est peuplé de Bretons, répondit Sagramor en secouant la tête. Les Saxons n'aiment pas trop ça. Il nous laissera prendre Londres.

— Il y aura des vivres à Londres, reprit Cuneglas.

— Mais combien de temps va-t-elle tenir, Seigneur Roi ? demanda Arthur. Et si nous la prenons, qu'allons-nous faire ? Continuer à vadrouiller, dans l'espoir qu'Aelle nous attaque ? »

Il gardait les yeux braqués sur le sol, son long visage durci par la réflexion. La tactique d'Aelle était assez claire maintenant, le Saxon nous laisserait marcher le plus longtemps possible, et ses hommes continueraient à nous précéder pour veiller qu'il ne reste plus aucun vivre sur notre passage. Et quand nous serions affaiblis et démoralisés, la horde des Saxons fondrait sur nous.

« Ce que nous devons faire, reprit Arthur, c'est l'attirer à nous.

— Mais comment ? » demanda Meurig en papillotant des yeux et sur un ton qui suggérait qu'Arthur était ridicule.

Les druides qui nous accompagnaient — Merlin, Iorweth et les deux autres du Powys, formaient un groupe à côté du Conseil. Merlin, qui s'était installé sur une fourmilière, attira l'attention en levant son bâton : « Que faites-vous, demanda-t-il à voix basse, lorsque vous voulez quelque chose de précieux ?

— On le prend, grogna Agravain, qui commandait les cavaliers d'Arthur pour laisser son chef libre de conduire l'armée.

— Quand vous désirez des Dieux quelque chose de précieux, rectifia Merlin, que faites-vous ? »

Agravain haussa les épaules, et aucun d'entre nous ne sut que répondre. Merlin se redressa, dominant maintenant le Conseil de toute sa hauteur.

« Si vous désirez quelque chose, dit-il très simplement comme un maître à ses élèves, vous donnez quelque chose. Vous devez faire une offrande, un sacrifice. La chose que je désirais le plus au monde, c'était le Chaudron, alors j'ai offert ma vie, et ma

quête a été couronnée de succès. Mais si je n'avais pas offert mon âme, j'aurais toujours pu attendre ma récompense. Il nous faut sacrifier quelque chose. »

Froissé dans ses convictions chrétiennes, Meurig ne put s'empêcher de se gausser du druide : « Votre vie, peut-être, Seigneur Merlin ? Ça a marché la dernière fois. » Il partit d'un grand rire et regarda ses prêtres qui avaient survécu au carnage s'esclaffer à leur tour.

Les rires s'apaisèrent lorsque Merlin pointa son bâton noir vers le prince. Il le tenait très droit, l'extrémité à quelques centimètres du visage de Meurig. Et il le maintint là longtemps après que les rires eurent cessé. Le silence finit par devenir insupportable. Estimant qu'il devait voler au secours de son prince, Agricola se racla la gorge, mais un léger mouvement de bâton lui fit avaler les protestations qu'il avait pu être tenté d'élever. Meurig se tortillait, mal à l'aise, mais semblait comme frappé de stupeur. Le visage en feu, il n'en finissait pas de ciller et de se trémousser. Arthur fronçait les sourcils, mais il ne dit mot. Nimue souriait en pensant au sort qui attendait le prince. Nous autres nous regardions en silence. Certains frissonnaient de peur. Merlin ne bougeait toujours pas. Incapable de supporter le suspense plus longtemps, Meurig finit par crier d'un ton presque désespéré :

« Je plaisantais ! Je ne voulais pas vous offenser.

— Vous avez dit quelque chose, Seigneur Prince ? » demanda Merlin d'un air inquiet, comme si les mots angoissés de Meurig l'avaient arraché à sa rêverie. Il abaissa son bâton.

« J'ai dû rêver. Où en étais-je ? Ah oui, un sacrifice. Arthur, qu'avons-nous de plus précieux ?

— Nous avons de l'or, répondit Arthur après quelques instants de réflexion, de l'argent et mon armure.

— Bagatelles », répondit Merlin avec mépris.

Il y eut un temps de silence, puis les hommes étrangers au Conseil y allèrent de leurs réponses. Certains brandirent les torques qu'ils portaient autour du cou. D'autres suggérèrent d'offrir des armes, un homme lança même le nom de l'épée d'Arthur : Excalibur ! Les chrétiens ne firent aucune suggestion, parce que c'était une démarche de païens, et qu'ils n'offriraient

que leurs prières. En revanche, un homme du Powys suggéra que nous sacrifions un chrétien, et cette idée suscita de vives acclamations. Meurig piqua de nouveau un fard.

« Je me dis parfois, dit Merlin quand plus personne n'eut de suggestions à lui faire, que je suis condamné à vivre parmi des idiots. Le monde entier serait-il fou, sauf moi ? Il n'y a donc pas même un seul malheureux imbécile étriqué parmi vous pour voir ce que nous avons de plus précieux ? Pas un seul ?

— Les vivres, fis-je.

— Ah ! s'exclama Merlin, ravi. Bien joué, malheureux imbécile étriqué ! Les vivres, bande d'idiots. » Il avait craché l'insulte à l'adresse du Conseil. « Tous les plans d'Aelle se fondent sur l'idée que nous manquons de nourriture. À nous de démontrer le contraire. Il nous faut gaspiller les vivres comme les chrétiens les prières. Nous devons les répandre à tous les vents, les dilapider, les balancer. Nous devons, fit-il en marquant un temps de pause pour bien souligner le dernier mot, nous devons les sacrifier. » Il attendit un instant, le temps qu'une voix s'élève pour lui apporter la contradiction, mais personne ne dit mot. « Trouvez un endroit par ici, ordonna Merlin à Arthur, où il vous conviendrait d'offrir la bataille à Aelle. Qu'il ne soit pas trop retranché, car il ne s'agit pas qu'il refuse le combat. N'oubliez pas : vous le tentez et vous devez lui laisser croire qu'il peut vous vaincre. Combien de temps lui faudra-t-il pour préparer ses forces à la bataille ?

— Trois jours », répondit Arthur. Il soupçonnait que les hommes d'Aelle étaient largement éparpillés dans le grand cercle qui nous escortait et qu'il faudrait au moins deux jours aux Saxons pour se resserrer en une armée compacte et encore une bonne journée pour la faire marcher en ordre de bataille.

« Quant à moi, ajouta Merlin, j'aurai besoin de deux jours afin de cuire assez de pain dur pour nous permettre de tenir cinq jours. Pas une ration bien généreuse, Arthur, car ce doit être un véritable sacrifice. Allez donc vous trouver un champ de bataille et attendez. Laissez-moi faire le reste, mais je veux Derfel et une douzaine de ses hommes pour accomplir une rude besogne. » Il éleva la voix afin que tous les hommes attroupés

autour du Conseil pussent l'entendre : « Y a-t-il ici des hommes habiles à tailler le bois ? »

Il en choisit six. Deux étaient du Powys, un portait sur son bouclier l'aigle du Kernow, et les autres étaient de Dumnonie. Ils reçurent des haches et des couteaux, mais rien à sculpter tant qu'Arthur n'eut pas découvert son champ de bataille.

Il le trouva sur une grande bruyère qui s'élevait jusqu'à un petit sommet couronné par un bosquet clairsemé d'ifs et d'alisiers blancs. Nulle part la pente n'était raide, mais il nous faudrait tout de même occuper la partie la plus haute. C'est donc là qu'Arthur planta ses étendards et organisa un campement d'abris de branches et de chaumes. Nos lanciers formeraient un cercle autour des étendards et, espérons-nous, attendraient Aelle de pied ferme. Le pain qui devait nous permettre de tenir en attendant les Saxons fut cuit dans des fours de tourbe.

Merlin se choisit un coin au nord de la lande. Il y avait là une prairie, quelques aulnes rabougris et une herbe drue bordant un cours d'eau qui ondulait pour aller se jeter, au sud, dans la lointaine Tamise. Mes hommes reçurent l'ordre d'abattre trois chênes, puis de dépouiller les troncs de leurs branches et de leur écorce, et ensuite de creuser trois fosses dans lesquelles on pourrait dresser les chênes comme des colonnes. Mais Merlin commença par demander aux six sculpteurs de tailler les chênes pour en faire des idoles en forme de goules. Iorweth donna un coup de main à Nimue et à Merlin : tous trois aimaient à travailler ensemble, car cela leur permettait d'imaginer les choses les plus redoutables et terrifiques qui ne ressemblaient guère aux dieux que je connaissais. Mais Merlin n'en avait cure. Ces idoles, expliqua-t-il, n'étaient pas pour nous, mais pour les Saxons, et ses sculpteurs et lui firent trois horreurs avec des têtes d'animaux, une poitrine de femme et des génitoires d'homme. Lorsqu'ils eurent terminé, mes hommes cessèrent toute autre besogne pour dresser les trois effigies tandis que Merlin et les sculpteurs tassaient la terre à la base. « Le père, le fils et le Saint-Esprit », fit Merlin goguenard en cabriolant devant les idoles.

Pendant ce temps, mes hommes avaient fait un grand tas de bois devant les fosses. Et sur ce monceau de bois, nous empilâmes ce qu'il nous restait de vivres. Nous abattîmes nos derniers bœufs puis hissâmes leurs énormes carcasses sur le tas afin que leur sang frais ruisselât sur les différentes couches de bois. Puis on recouvrit les bœufs de tout ce que nous avions remorqué : viande et poisson séchés, fromages, pommes, grains et haricots, avant de couronner ces précieuses provisions de deux cerfs que nous venions de capturer et d'un bœlier fraîchement égorgé. Non sans lui avoir tranché la tête, avec ses deux cornes, pour la clouer au pilier central.

Les Saxons nous regardèrent travailler. Ils se tenaient sur l'autre rive et, une ou deux fois, le premier jour, ils avaient fait pleuvoir leurs lances dans notre direction, mais après ces premiers efforts rutilants pour contrarier nos efforts, ils s'étaient contentés de nous observer pour voir exactement les choses étranges que nous concoctions. Je sentis leurs effectifs croître. Le premier jour, nous n'avions aperçu qu'une douzaine d'hommes au milieu des arbres. Mais au deuxième soir on devinait au moins une vingtaine de feux derrière le rideau de verdure.

« Maintenant, déclara Merlin ce soir-là, donnons-leur quelque chose à voir. »

Allumant nos torches aux brasiers du petit sommet de la lande, nous nous dirigeâmes vers le grand tas de bois pour les jeter dans l'enchevêtrement de branches. Le bois était vert, mais nous avions amassé au centre des monceaux d'herbes sèches et de brindilles. Et le feu se déchaîna dans la nuit. Les flammes éclairaient nos grossières idoles d'une lueur blafarde, la fumée s'élevait en tourbillonnant, formant un grand panache qui dérivait vers Londres tandis que l'odeur de viande rôtie mettait au supplice notre campement affamé. Le bûcher crépita et s'effondra dans des gerbes d'étincelles. Dans cette fournaise, les bêtes abattues se contractaient et se contorsionnaient tandis que les flammes raidissaient leurs muscles et faisaient exploser leurs crânes. La graisse fondait en chuintant, puis s'embrasait en grandes flammes qui jetaient une ombre noire sur nos trois horribles idoles. Le feu se consuma toute la nuit, brûlant nos

derniers espoirs de quitter Llægyr sans victoire. Et, à l'aube, nous vîmes les Saxons approcher à pas furtifs pour en examiner les restes fumants.

Puis nous attendîmes, sans pour autant demeurer entièrement passifs. Nos cavaliers partirent en reconnaissance à l'est, sur la route de Londres, et revinrent pour nous apprendre que les bandes de Saxons s'étaient mises en marche. D'autres de nos hommes abattirent des arbres pour construire une salle au sommet de la lande. Nous n'en avions nul besoin, mais Arthur voulait donner l'impression que nous établissions une base au cœur du pays pour harceler les terres d'Aelle. Si celui-ci se laissait abuser, il ne manquerait pas de déclencher les hostilités. Nous commençâmes même à élever un rempart de terre, mais faute d'outils adéquats le résultat était assez piteux même s'il dut contribuer à duper l'ennemi.

Si nous étions assez occupés, cela ne suffit point à désamorcer la rancœur au sein de nos troupes. D'aucuns, comme Meurig, croyaient que nous avions dès le début adopté une mauvaise stratégie. Il aurait mieux valu, assurait-il maintenant, dépêcher trois petites armées ou plus, avec mission de s'emparer des forteresses saxonnes de la frontière. Nous aurions dû les harceler et les provoquer, au lieu de nous retrouver de plus en plus affamés, pris à notre propre piège au cœur du pays de Llægyr.

« Sans doute a-t-il raison, me confessa Arthur le troisième matin.

— Non, Seigneur ! »

Et pour étayer ma réponse, je fis un geste vers le nord, en direction du gros panache de fumée qui trahissait la présence d'une horde croissante de Saxons par-delà le cours d'eau. Mais Arthur secoua la tête.

« L'armée d'Aelle est là, c'est bien vrai, mais cela ne veut pas dire qu'il va attaquer. Il va nous observer, mais s'il a un peu de bon sens, il va nous laisser moisir ici.

— En ce cas, c'est nous qui pourrions l'attaquer.

— Conduire une armée à travers les arbres et lui faire traverser un cours d'eau, c'est courir à la catastrophe, répondit-

il en secouant une fois de plus la tête. C'est notre dernier recours, Derfel. Prie simplement qu'il arrive aujourd'hui. »

Mais il ne vint pas, et cela faisait maintenant cinq jours que les Saxons avaient détruit nos provisions. Demain, nous mangerions des miettes. Encore deux jours, et nous crèverions de faim. Et dans trois jours nous verrions les yeux hideux de la défaite. Arthur ne laissa paraître aucune inquiétude, malgré la déroute que nous annonçaient les rouspéteurs. Ce soir-là, alors que le soleil se couchait sur notre lointaine Dumnonie, Arthur me fit signe de le rejoindre sur le mur de plus en plus haut de notre salle de fortune. J'escaladai les rondins et me hissai au sommet. « Regarde ! » fit-il en tendant le doigt vers l'est. Mais à l'horizon, je ne voyais qu'une autre tache de fumée grise et, sous la fumée, des édifices éclairés par le soleil couchant. C'était une grande ville, telle que je n'en avais jamais vu. Plus grande que Glevum ou Corinium, plus grande encore qu'Aquae Sulis.

« Londres, dit Arthur émerveillé. Avais-tu imaginé la voir un jour ?

— Oui, Seigneur.

— Mon cher Derfel Cadarn qui ne doute jamais », fit-il en souriant. Perché au sommet du mur, s'appuyant sur un pilier mal dégrossi, il regardait fixement la ville. Derrière nous, dans le rectangle dessiné par les poutres, les chevaux étaient à l'écurie. Ces malheureux animaux étaient déjà affamés, car l'herbe était rare sur cette lande desséchée, et nous n'avions pas apporté de fourrage. « C'est étrange, n'est-ce pas ? ajouta Arthur sans quitter la ville des yeux. À l'heure qu'il est, Lancelot et Cerdic ont bien pu livrer bataille et nous n'en saurons rien.

— Priez le ciel que Lancelot ait remporté la victoire.

— Tu peux compter sur moi, Derfel, tu peux compter sur moi. »

Il donna un coup de talon sur le mur, puis reprit :

« Quelle occasion en or pour Aelle ! fit-il soudain. Il pourrait ici tailler en pièces les meilleurs guerriers de la Bretagne. D'ici la fin de l'année, Derfel, ses hommes pourraient occuper nos salles. Ils pourraient marcher vers la mer de Severn. Tous disparus. Toute la Bretagne ! Tous rayés de la carte. »

Il semblait trouver l'idée amusante, puis il se retourna et regarda les chevaux : « Nous pourrions toujours les manger. Leur viande nous aidera à tenir encore une semaine ou deux.

— Seigneur ! protestai-je, le trouvant trop pessimiste.

— Ne t'inquiète pas, Derfel, reprit-il en riant. J'ai envoyé un message à notre vieil ami Aelle.

— Un message ?

— La femme de Sagramor. Malla. Ces Saxons ont vraiment des noms étranges. Tu la connais ?

— Je l'ai vue, Seigneur. »

Malla était une grande fille avec de longues jambes musclées et des épaules de la largeur d'une barrique. Sagramor l'avait capturée au cours de l'une de ses incursions, à la fin de l'année dernière, et elle avait manifestement accepté son destin avec une passivité qui se reflétait dans son visage plat, presque inexpressif, encadré par une grande crinière de couleur or. Mise à part sa chevelure, il y avait en elle un autre trait qui la rendait particulièrement attrayante, même si, d'une certaine façon, sa séduction n'en demeurerait pas moins étrange : c'était une belle plante, forte, posée et robuste, d'une grâce paisible, et aussi taciturne que son amant numide.

« Elle va se faire passer pour une fugitive, m'expliqua Arthur, et aujourd'hui même elle devrait raconter à Aelle que nous comptons passer l'hiver ici. Affirmer que Lancelot nous rejoint avec trois cents lances de plus, et que nous avons grand besoin de lui parce que nos hommes sont affaiblis par la maladie alors même que nos puits regorgent de victuailles. Elle lui débite tout un chapelet de sottises, conclut-il en souriant. Du moins je l'espère.

— Ou peut-être lui dit-elle la vérité, fis-je d'un air sombre.

— Peut-être. »

Il n'avait pas l'air inquiet. Il observa une rangée d'hommes qui rapportaient de l'eau d'une source située au pied de la pente sud.

« Mais Sagramor a confiance en elle, et j'ai de longue date appris à faire confiance à Sagramor.

— Je ne laisserais pas ma femme aller dans le camp de l'ennemi, répondis-je en me signant contre le mal.

— Elle s'est portée volontaire, précisa Arthur. Elle assure que les Saxons ne lui feront aucun mal. Il semble que son père soit l'un de leurs chefs.

— Pourvu qu'elle l'aime moins que Sagramor. »

Arthur haussa les épaules. Il avait décidé de courir le risque, et en discuter n'amoindrirait aucunement les dangers. Et il changea de sujet :

« Quand tout cela sera terminé, je veux que tu reviennes en Dumnonie.

— Bien volontiers, Seigneur, si vous me promettez que Ceinwyn sera en sécurité », répondis-je, et comme il essaya de balayer mes craintes d'un geste de la main, j'insistai : « J'ai entendu parler d'un chien tué et d'une chienne qu'on a enveloppée de sa peau sanguinolente. »

Arthur se retourna et se laissa glisser dans nos écuries de fortune. Il écarta un cheval et me fit signe de le suivre dans un coin où aucun homme ne pourrait nous apercevoir ni nous entendre. Il avait l'air contrarié.

« Dis-moi ce que tu sais, commanda-t-il.

— Qu'un chien a été tué et qu'on a enveloppé de sa dépouille encore chaude une chienne estropiée.

— Et qui a fait ça ?

— Un ami de Lancelot », répondis-je, ne voulant pas donner le nom de sa femme.

Du plat de la main, il frappa le mur de bois rudimentaire, faisant sursauter les chevaux les plus proches.

« Ma femme, dit-il, est l'amie du roi Lancelot. » Je ne dis rien. « Comme moi », fit-il comme pour me provoquer. Je gardai le silence. « C'est un homme fier, Derfel, et il a perdu le royaume de son père parce que j'ai manqué à mon serment. Je suis son débiteur. » Il prononça ces derniers mots d'un ton froid.

Et je répondis tout aussi froidement : « Je sais aussi qu'ils ont donné à la chienne le nom de Ceinwyn.

— Suffit ! aboya-t-il en donnant une nouvelle claque sur le mur. Des racontars ! Rien que des racontars ! Personne ne conteste qu'on vous en veut, à toi et à Ceinwyn, de ce que vous avez fait, Derfel. Je ne suis pas idiot, mais je ne veux pas

entendre de telles balivernes de ta bouche ! Guenièvre attire ces rumeurs. Les gens lui en veulent. Comme à n'importe quelle femme belle, intelligente, qui a des opinions bien arrêtées et ne mâche pas ses mots. Mais insinuerais-tu qu'elle a jeté un sort immonde sur Ceinwyn ? Qu'elle égorgerait et écorcherait un chien ? Vraiment, tu y crois ?

— Je voudrais bien ne pas y croire.

— Guenièvre est ma femme, reprit-il en baissant la voix, mais d'un ton toujours cinglant. Je n'ai pas d'autre femme, je ne mets pas d'esclaves dans ma couche. Je suis à elle, et elle est mienne, Derfel, et je ne supporterai pas qu'on dise la moindre chose contre elle. Jamais ! »

Ce dernier mot était sorti comme un cri du cœur, et je me demandai s'il se souvenait des ignobles insultes que Gorfyddyd avait lancées à Lugg Vale. Gorfyddyd avait prétendu avoir partagé la couche de Guenièvre, puis ajouté que toute une légion d'autres hommes l'avaient mise dans leur lit. Je me souvenais aussi de la bague d'amant de Valerin, avec la croix et le symbole de Guenièvre, mais je chassai ces souvenirs.

« Seigneur, répondis-je calmement, je n'ai jamais prononcé le nom de votre femme. »

Il me dévisagea et, l'espace d'une seconde, je crus qu'il allait me frapper, puis il secoua la tête : « C'est vrai qu'elle peut être difficile, Derfel. Il y a des fois où j'aimerais qu'elle affiche un peu moins volontiers son mépris, mais je n'imagine pas me passer de ses conseils. »

Il marqua un temps de silence et me gratifia d'un sourire mélancolique.

« Je n'imagine pas vivre sans elle. Elle n'a pas tué de chiens, Derfel, elle n'a pas tué de chiens. Tu peux me croire. Cette déesse, Isis, n'exige pas de sacrifices, du moins pas d'êtres vivants. De l'or, oui. » Il s'illumina. Il avait soudain retrouvé sa bonne humeur. « Isis engloutit des monceaux d'or. »

— Je vous crois, Seigneur, mais cela ne veut pas dire que Ceinwyn soit en sécurité. Dinas et Lavaine l'ont menacée.

— Tu as blessé Lancelot, Derfel, répondit-il en secouant la tête. Je ne t'en fais pas le reproche, car je sais ce qui t'a conduit, mais peux-tu lui reprocher de t'en vouloir ? Et Dinas et Lavaine

servent Lancelot. Quoi de plus normal que les hommes partagent les rancunes de leur maître ? » Il marqua un temps d'arrêt. « Quand cette guerre sera terminée, Derfel, nous arrangerons une réconciliation. Tous tant que nous sommes ! Quand je ferai des frères de ma bande de guerriers, nous ferons la paix entre nous. Toi, Lancelot, comme tous les autres. Et d'ici là, Derfel, je te jure de veiller à la protection de Ceinwyn. Sur ma vie, si tu y tiens. Tu peux me demander un serment, Derfel. Tu peux exiger le prix que tu veux, ma vie, même la vie de mon fils, parce que j'ai besoin de toi. La Dumnonie a besoin de toi. Culhwch est un brave homme, mais il ne s'en sort pas avec Mordred.

— Parce que vous croyez que je m'en sortirai mieux ?

— Mordred est têtue, répondit Arthur comme s'il n'avait rien entendu, mais que nous est-il permis d'espérer ? C'est le petit-fils d'Uther, il est de sang royal et nous n'avons aucune envie d'en faire une poule mouillée, mais il a besoin de discipline. Il a besoin de directives. Culhwch imagine qu'il suffit de le frapper, mais cela ne fait que le rendre encore plus têtue. Je voudrais que tu l'éduques avec Ceinwyn.

— Vous me rendez la perspective d'un retour au pays encore plus attrayante, Seigneur ! fis-je en frémissant, mais il me reprocha ma légèreté.

— N'oublie jamais, Derfel, que nous avons fait le serment de donner son trône à Mordred. Voilà pourquoi je suis revenu en Bretagne. Tel est mon premier devoir ici et tous ceux qui ont juré de me servir sont tenus par ce serment. Personne n'a dit que ce serait facile, mais cela se fera. D'ici neuf ans, nous acclamerons Mordred sur Caer Cadarn. Ce jour-là, Derfel, nous serons tous libérés de notre serment, et je prie tous les dieux qui veulent bien l'écouter. Que ce jour-là, enfin, je puisse suspendre Excalibur et ne plus jamais combattre. Mais en attendant ce jour, et quelles que soient les difficultés, nous honorerons notre serment. Tu comprends ?

— Oui, Seigneur, fis-je humblement.

— Bien, conclut Arthur en écartant un cheval. Aelle sera là demain, promit-il avec assurance en s'éloignant, alors tâchons de bien dormir. »

Le soleil se couchait sur la Dumnonie, la noyant dans un feu rouge. Au nord, l'ennemi entonnait des chants de guerre et, autour de nos feux de camp, nous chantâmes le pays. Nos sentinelles scrutaient les ténèbres, les chevaux hennissaient, les chiens de Merlin hurlaient. Et certains d'entre nous réussirent à dormir.

*

À l'aube, nous découvrîmes que les trois piliers de Merlin avaient été renversés durant la nuit. Un magicien saxon aux cheveux bouseux hérissés en épis, le corps nu à peine dissimulé par des lambeaux de peau de loup pendillant à une bande accrochée autour de son cou, virevoltait sur leur emplacement. La vue du magicien convainquit Arthur qu'Aelle s'apprêtait à passer à l'attaque.

Il n'était pas question de montrer que nous nous tenions prêts. Nos sentinelles montaient la garde ; d'autres lanciers paressaient sur les pentes, comme s'ils s'attendaient à une nouvelle journée calme. Mais derrière eux, à l'ombre des abris et des derniers ifs et alisiers blancs ou dans les murs de la salle à demi construite, le gros de nos hommes se préparait. Chacun resserrait les sangles de son bouclier, affilait son épée et ses lames sur une pierre à aiguiser, et enfonçait fermement la pointe de lance sur la hampe, avant de mettre la main à son amulette et d'embrasser ses compagnons.

Puis nous mangeâmes nos maigres restes de pain et chacun pria ses dieux de nous venir en aide en ce jour. Quant à Merlin, Iorweth et Nimue, ils se promenèrent d'un abri à l'autre afin de toucher les lames et distribuer des brindilles de verveine sèche pour assurer notre protection.

J'enfilai mon accoutrement de guerre. J'avais de grosses bottes qui me montaient jusqu'au genou et dans lesquelles étaient cousues des plaques de fer afin de protéger mes tibias des coups de lance qui réussiraient à passer sous le bouclier. Je passai la chemise de laine confectionnée avec la laine grossièrement filée par Ceinwyn, puis enfilai une cotte de cuir sur laquelle j'avais épinglé la petite broche en or qui me servait

de talisman depuis de longues années. Et sur le cuir, je passai ensuite une cotte de mailles : un luxe que j'avais pris sur un chef du Powys mort à Lugg Vale. C'était une ancienne cotte romaine, forgée avec une habileté que nul homme ne possède plus aujourd'hui, et souvent je me demandais quels autres lanciers avaient porté cette cotte de mailles qui m'arrivait au genou. Le guerrier du Powys était mort avec, le crâne fendu en deux par Hywelbane, mais je subodorais qu'un autre porteur était mort avec car les mailles avaient un accroc à gauche, à hauteur de la poitrine. Le maillon brisé avait été grossièrement réparé avec les mailles d'une chaîne de fer.

Je portais mes anneaux de guerrier à la main gauche car, dans la bataille, ils servaient à protéger les doigts, mais je n'en mis aucun à la main droite pour avoir une meilleure prise sur mon épée ou ma lance. Et je fixai enfin des pièces de cuir à mes avant-bras. Mon casque de fer, en forme de coupe, était tout simple : doublé de cuir et rembourré de toile, avec une grosse languette de cuir de pourceau pour protéger ma nuque. Au printemps, j'avais demandé au forgeron de Caer Sws d'ajouter des joues sur les côtés. Le casque était surmonté d'un bouton de fer auquel pendait une queue de loup attrapé au cœur des bois de Benoïc. J'attachai Hywelbane à ma taille, passai le bras gauche dans les lanières de cuir de mon bouclier et soupesai ma lance. Elle était plus grande qu'un homme et sa hampe était aussi épaisse que la taille de Ceinwyn, tandis que sa pointe était faite d'une longue lame en forme de feuille. Elle était aussi tranchante qu'une lame de rasoir, mais arrondie à la base afin qu'elle ne reste pas prisonnière du ventre ou de l'armure de l'ennemi. Je me passai de manteau car la journée était trop chaude.

Vêtu de son armure, Cavan vint me voir et mit le genou à terre : « Si je me bats bien, Seigneur, pourrai-je peindre une cinquième branche à mon étoile ?

— J'attends de mes hommes qu'ils se battent bien. Pourquoi les récompenserais-je d'avoir fait leur devoir ?

— Alors, si je vous rapporte un trophée, Seigneur ? Une hache de chef ? De l'or ?

— Rapporte-moi un chef saxon, Cavan, et tu pourras peindre cent pointes à ton étoile.

— Cinq suffiront, Seigneur. »

La matinée passa lentement. Ceux d'entre nous qui portaient une armure de métal suaient à grosses gouttes tant il faisait chaud. De la rive nord du cours d'eau, où les Saxons étaient masqués par les arbres, on devait croire notre campement assoupi, ou encore peuplé de malades, cloués sur leur couche. Mais cette illusion ne fit pas sortir les Saxons de leur cache. Le soleil continua son ascension. Nos éclaireurs, la cavalerie légère qui n'avait pour tout armement qu'un faisceau de javelines, quittèrent le camp au trot. Ils n'avaient pas leur place dans une bataille entre murs de boucliers, et ils conduisirent leurs chevaux agités au sud, vers la Tamise. Ils pouvaient revenir assez vite même si, en cas de catastrophe, ils avaient ordre de filer à l'ouest et d'annoncer notre défaite dans la lointaine Dumnonie. Les cavaliers d'Arthur endossèrent leur massive armure de cuir et de fer, puis avec des sangles passées au garrot de leurs chevaux, ils accrochèrent les encombrants boucliers de cuir destinés à protéger le poitrail de leurs montures.

Caché dans la salle avec ses cavaliers, Arthur portait sa fameuse armure d'écaillés : une cotte romaine constituée de milliers de petites plaques de fer cousues sur un justaucorps de cuir si bien que les écailles se chevauchaient comme des écailles de poisson. Il y avait des plaques d'argent au milieu des plaques de fer si bien que son armure miroitait quand il se déplaçait. Il portait un manteau blanc et Excalibur, dans son fourreau magique et moiré qui protégeait celui qui le portait de tout accident, pendait à sa hanche gauche. Son écuyer, Hygwydd, portait sa longue lance, son casque gris-argent avec son panache de plumes d'oie et son bouclier rond avec son placage d'argent pareil à un miroir. En temps de paix, Arthur aimait à s'habiller modestement, mais en temps de guerre il était resplendissant. Il aimait à croire qu'il devait sa réputation à un gouvernement honnête, mais son armure éblouissante et son bouclier poli prouvaient qu'il savait parfaitement la vraie source de sa renommée.

Culhwch avait autrefois fait partie de la cavalerie lourde d'Arthur. Mais dorénavant, il conduisait comme moi une bande de lanciers. À midi, il vint me retrouver dans mon petit coin d'ombre. Il portait un plastron de fer, un justaucorps de cuir et des jambarts romains en bronze couvraient ses mollets nus.

« Ce salaud ne vient pas, grogna-t-il.

— Demain, peut-être ? »

Il renifla d'un air dégoûté et me considéra d'un air grave.

« Je sais bien ce que tu vas dire, Derfel, mais je vais te poser quand même ma question, et avant que tu répondes, je voudrais que tu réfléchisses à une chose. Qui est-ce qui s'est battu à tes côtés en Benoïc ? Qui s'est tenu bouclier contre bouclier à tes côtés à Ynys Trebes ? Qui a partagé sa bière avec toi et t'a même laissé t'envoyer cette petite pêcheuse ? Qui te tenait la main à Lugg Vale ? C'était moi. Souviens-t'en en me donnant ta réponse. Dis-moi maintenant quelles provisions as-tu cachées ?

— Aucune, fis-je en souriant.

— Tu n'es qu'un gros sac de boyaux inutiles de Saxon, voilà ce que tu es. » Puis, se tournant vers Galahad qui se reposait avec mes hommes, il demanda : « Avez-vous eu des vivres, Seigneur Prince ?

— J'ai donné ma dernière croûte à Tristan, répondit Galahad.

— Un geste de charité chrétienne, j'imagine ? fit Culhwch avec mépris.

— J'aime à le croire.

— Pas étonnant que je sois païen, renchérit Culhwch. J'ai besoin de bouffer. Peux pas tuer des Saxons le ventre creux. » Il regarda mes hommes d'un air menaçant, mais aucun ne lui offrit quoi que ce soit, car personne n'avait rien à lui offrir.

« Alors comme ça tu vas me retirer des mains ce salaud de Mordred ? reprit-il quand il eut renoncé à tout espoir d'avoir un morceau à se mettre sous la dent.

— C'est ce que souhaite Arthur.

— C'est aussi mon souhait, fit-il d'un ton énergique. Si j'avais des provisions sur moi, Derfel, je te donnerais tout, jusqu'à la dernière miette, en échange de cette faveur. Je te souhaite bien du plaisir avec ce petit morveux. Qu'il te gâche la

vie, plutôt que la mienne, mais je te préviens, tu useras ta ceinture sur son cuir pourri.

— Sans doute ne serait-il pas très sage, fis-je prudemment, de fouetter mon futur roi.

— Sans doute, mais c'est fort agréable. Un affreux petit crapaud. »

Il tourna les talons pour jeter un œil à l'extérieur.

« Qu'est-ce qu'ils ont, ces Saxons ? Ils ne veulent pas d'une bataille ? »

La réponse vint presque aussitôt. Soudain, une corne lança son appel grave et lugubre. Puis on entendit le battement de l'un des gros tambours qui accompagnaient les Saxons dans la guerre. Et tout le monde se releva à temps pour voir l'armée d'Aelle sortir des arbres, sur l'autre rive. Une minute plus tôt, ce n'était qu'un paysage désolé de frondaisons et de soleil printanier. Et maintenant, l'ennemi était là.

Ils étaient des centaines. Des centaines d'hommes vêtus de fourrures et de cuirasses de fer, avec des haches, des chiens, des lances et des boucliers. En guise d'étendards, ils portaient des crânes de taureaux drapés de chiffons au bout d'une perche, tandis que leur avant-garde était une troupe de magiciens aux cheveux hérissés de bouse qui caracolaient en tête du mur de boucliers en nous lançant des malédictions.

Merlin et les autres druides descendirent la pente pour aller à leur rencontre. Ils ne marchaient pas mais, comme tous les druides, sautillaient sur une jambe en s'aidant de leurs bâtons pour conserver l'équilibre tout en tenant levée leur main libre. Ils s'arrêtèrent à une centaine de pas des magiciens les plus proches et leur retournèrent leurs malédictions, tandis que les prêtres chrétiens de l'armée se tenaient au sommet de la pente, les mains ouvertes, les yeux levés vers le ciel comme pour implorer l'aide de leur Dieu.

Pendant ce temps, nos troupes prenaient leurs positions : Agricola, à gauche, avec ses hommes en uniformes romains, nous autres au centre, tandis que les cavaliers d'Arthur, qui pour l'instant demeuraient cachés dans la salle, formeraient l'aile droite. Arthur mit son casque, grimpa sur le dos de Llamrei, rabattit son manteau blanc sur la croupe du cheval,

puis prit des mains d'Hygwydd sa grosse lance et son bouclier rutilant.

Sagramor, Cuneglas et Agricola menaient les fantassins. Pour l'instant, et seulement en attendant l'apparition des cavaliers d'Arthur, mes hommes se tenaient à droite, et je vis qu'ils risquaient fort de se laisser déborder car la ligne saxonne était beaucoup plus large que la nôtre. Ils étaient supérieurs en nombre. Les bardes vous diront que la vermine se comptait par milliers à cette bataille, mais je soupçonne qu'Aelle n'alignait pas plus de six cents hommes. Naturellement, le roi saxon avait beaucoup plus de lanciers que nous n'en voyions devant nous, car, comme nous, il avait dû laisser de grosses garnisons dans les forteresses de ses frontières. Mais même six cents lanciers, c'était une grande armée. Et une foule tout aussi nombreuse suivait son mur de boucliers : pour l'essentiel, des femmes et des enfants qui ne participeraient pas à la bataille mais qui espéraient sans doute dépouiller nos cadavres quand les armes se seraient tues.

Nos druides sautillèrent laborieusement jusqu'au bas de la pente. La sueur ruisselait du visage de Merlin et dégoulinait dans les tresses de sa longue barbe. « Ce n'est pas de la magie, nous expliqua-t-il, leurs magiciens ne savent pas la vraie magie. Vous êtes en sécurité. » Il écarta nos boucliers, cherchant à voir Nimue. Les Saxons avançaient lentement vers nous. Leurs magiciens crachaient et hurlaient, des hommes criaient à leurs suivants de rester en ligne tandis que d'autres vociféraient des insultes à notre endroit.

Nos cornes de guerre avaient commencé à les défier et nos hommes se mirent alors à chanter. Du côté de notre mur de boucliers, nous chantions le grand Chant de Bataille de Beli Mawr, un triomphal hurlement de carnage qui met le feu dans le ventre d'un homme. Deux de mes hommes dansaient devant le mur de boucliers, avançant et bondissant par-dessus leurs épées et leurs lances qui dessinaient une croix sur le sol. Je les rappelai dans le mur, parce que je pensais que les Saxons continuaient à marcher, qu'ils auraient bientôt atteint la colline pour précipiter un choc sanglant. Mais ils s'arrêtèrent à une centaine de pas de nous pour réaligner leurs boucliers et former

un mur continu de bois renforcé de cuir. Ils gardèrent le silence pendant que leurs magiciens pissaient dans notre direction. Leurs molosses aboyaient et tiraient sur leurs laisses, les tambours de guerre résonnaient, et de temps à autre une corne faisait entendre son triste vagissement. Sans quoi les Saxons gardaient le silence, si ce n'est pour frapper la hampe de leurs lances contre leurs boucliers au rythme des battements de tambour.

« Les premiers Saxons que je vois. » Tristan s'était placé à côté de moi et fixait des yeux l'armée des Saxons avec leurs grosses armures de fourrures, leurs doubles haches et leurs lances.

« Ils meurent assez facilement, lui expliquai-je.

— Je n'aime pas les haches, confessa-t-il en touchant la gaine de fer de son bouclier pour se porter chance.

— Ce ne sont pas des armes très pratiques, répondis-je pour le rassurer. Neutralise-la avec ton bouclier et frappe en bas avec ton épée. Ça marche toujours. » Ou presque toujours.

Soudain, les tambours saxons se turent. Les lignes ennemies s'ouvrirent pour laisser paraître Aelle. Il nous fixa quelques secondes, cracha, puis se débarrassa ostensiblement de sa lance et de son bouclier pour indiquer qu'il voulait parler. Il se dirigea vers nous : un géant aux cheveux bruns vêtu d'une robe épaisse taillée dans la peau d'un ours. Deux magiciens l'accompagnaient, ainsi qu'un homme maigre au crâne dégarni. Sans doute un interprète.

Cuneglas, Meurig, Agricola, Merlin et Sagramor allèrent à sa rencontre. Arthur avait décidé de rester avec ses cavaliers et, parce qu'il était le seul roi de notre camp sur le champ de bataille, il était normal que Cuneglas s'exprimât en notre nom, mais il invita les autres à l'accompagner et me fit signe de le suivre pour jouer les interprètes. C'est ainsi que je rencontrai Aelle pour la deuxième fois. Un homme grand à la forte carrure, avec un visage plat et dur et des yeux foncés. Sa barbe était noire et fournie, ses joues balafrées, son nez brisé. Il lui manquait aussi deux doigts à la main droite. Il était vêtu d'une cotte de mailles et de bottes de cuir et portait un casque de fer surmonté de deux cornes de taureau. Il avait de l'or breton au

cou et aux poignets. La peau d'ours qui recouvrait son armure devait être affreusement désagréable en cette journée de grosse chaleur, mais une pelisse aussi épaisse arrêta un coup d'épée aussi bien que n'importe quelle armure de fer. Il me foudroya du regard :

« Je me souviens de toi, vermisseau. Un renégat saxon.

— Salutations, Seigneur Roi, répondis-je avec un petit signe de tête.

— Tu crois peut-être que ta politesse te vaudra une mort douce ? demanda-t-il en crachant.

— Ma mort ne vous regarde pas, Seigneur Roi. Mais je compte bien raconter la vôtre à mes petits-enfants. »

Il rit et jeta un regard moqueur aux cinq chefs :

« Cinq contre un ! Et où est Arthur ? Il se vide les boyaux de frousse ? »

Je donnai le nom de nos chefs à Aelle, puis Cuneglas engagea le dialogue tandis que je lui servais d'interprète. Comme le voulait la coutume, il commença par exiger la reddition immédiate d'Aelle. Nous serions miséricordieux, promit Cuneglas. Nous exigeons la vie d'Aelle et tout son trésor, toutes ses armes, ses femmes et ses esclaves, mais ses lanciers pourraient s'en aller librement, la main droite en moins.

Comme le voulait la coutume, Aelle répondit par la dérision, dévoilant une rangée de dents pourries et décolorées.

« Arthur croit-il que, parce qu'il se tient caché, nous ne savons pas qu'il se trouve ici avec ses cavaliers ? Dis-lui, vermisseau, que cette nuit même son cadavre me servira d'oreiller. Dis-lui que sa femme sera ma putain et que quand je l'aurai épuisée elle sera le plaisir de mes esclaves. Et dis à cet imbécile à moustaches, fit-il en désignant Cuneglas, qu'à la tombée de la nuit cet endroit sera connu comme la Fosse des Bretons. Dis-lui encore que je lui arracherai ses favoris et que j'en ferai un jouet pour les chats de ma fille. Dis-lui que je taillerai une coupe dans son crâne et donnerai sa bedaine en pitance à mes chiens. Et dis à ce démon, fit-il en pointant la barbe vers Sagramor, qu'aujourd'hui même son âme noire connaîtra les terreurs de Thor et se contorsionnera à jamais dans le cercle des serpents. Quant à lui – il se tourna vers

Agricola –, cela fait longtemps que je veux sa mort, et son souvenir m’amusera dans les longues nuits à venir. Et dis à ce morveux insipide que je lui trancherai les couilles pour en faire mon échanson. Dis-leur tout cela, vermisseau.

— Il dit non, expliquai-je à Cuneglas.

— Il a certainement dit plus que cela ? insista Meurig, qui jouait les pédants et n’était là qu’en raison de son rang.

— À quoi bon savoir ? fit Sagramor d’un air las.

— Toute connaissance est bonne à prendre, protesta Meurig.

— Que disent-ils, vermisseau ? me demanda Aelle sans prendre la peine de consulter son interprète.

— Ils débattent pour savoir à qui devrait revenir le plaisir de vous trucider, Seigneur Roi. »

Aelle cracha.

« Dis à Merlin, reprit le roi des Saxons en jetant un œil à Merlin, que je ne l’ai pas insulté. »

Les Saxons craignaient Merlin et, encore maintenant, ils ne voulaient pas l’indisposer. Les deux magiciens saxons lui sifflaient leurs malédictions en chuintant, mais c’était leur métier et Merlin ne s’en offusquait point. Il ne semblait non plus prendre le moindre intérêt à la conférence, se bornant à fixer vaguement l’horizon. Aucun sourire ne devait répondre au compliment du roi.

Aelle me fixa quelques instants :

« Quelle est ta tribu ? me demanda-t-il enfin.

— La Dumnonie, Seigneur Roi.

— Avant, imbécile ! Ta naissance !

— La vôtre, Seigneur. Ceux d’Aelle.

— Ton père ? voulut-il savoir.

— Je ne l’ai jamais connu, Seigneur. Quand Uther a capturé ma mère, j’étais encore dans son ventre.

— Son nom ? »

Il me fallut réfléchir une seconde ou deux : « Erce, Seigneur Roi », répondis-je quand j’eus enfin retrouvé son nom. Aelle sourit.

« Un joli nom de Saxon ! Erce, la déesse de la terre, notre mère à tous. Et comment va Erce ?

— Je ne l'ai pas revue, Seigneur, depuis mon enfance, mais on me dit qu'elle vit toujours. »

Il me dévisagea d'un air songeur. Meurig piaffait d'impatience et voulait savoir ce qui se disait, mais comme tout le monde l'ignorait il finit par se calmer. « Il n'est pas bon, fit enfin Aelle, qu'un homme ignore sa mère. Quel est ton nom ?

— Derfel, Seigneur Roi. »

Il cracha sur ma cotte de mailles.

« Alors honte à toi, Derfel, d'ignorer ainsi ta mère. Et tu te battrais pour nous aujourd'hui ? Pour le peuple de ta mère ?

— Non, Seigneur Roi, fis-je en souriant. Mais vous m'honorez.

— Puisse ta mort être douce, Derfel. Mais dis à ces ordures, reprit-il en donnant un coup de menton en direction des quatre chefs en armes, que je suis venu manger leurs cœurs. »

Il cracha une dernière fois, fit demi-tour et rejoignit ses hommes.

« Alors ! Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il m'a parlé à moi, Seigneur Prince, de ma mère. Et il m'a rappelé mes péchés. » Dieu me vienne en aide, mais ce jour-là j'ai aimé Aelle.

*

Et nous avons gagné la bataille.

Igraine veut en savoir plus. Elle veut des actions d'éclat, et il n'en a pas manqué. Mais il y a eu aussi des lâches, et d'autres qui ont fait dans leur froc tant ils avaient la frousse, sans pour autant quitter le mur de boucliers. Il y a des hommes qui n'ont tué personne mais se sont simplement défendus avec acharnement, et il y en a qui ont lancé aux poètes de nouveaux défis : sauraient-ils trouver les mots pour chanter leurs prouesses ? Bref, ce fut une bataille. J'y ai perdu des amis, dont Cavan. Des amis ont été blessés, ainsi de Culhwch. D'autres s'en sont sortis indemnes, comme Galahad, Tristan et Arthur. J'ai reçu un coup de hache sur l'épaule gauche et, bien que ma cotte de mailles ait retenu la hache, la blessure a mis deux semaines à cicatriser. Aujourd'hui encore, j'en conserve une affreuse plaie rouge qui me fait mal par temps froid.

L'important, ce n'était pas la bataille, mais ce qui arriva ensuite. Toutefois, comme ma chère reine Igraine insiste pour que je lui raconte les hauts faits du roi Cuneglas, le grand-père de son mari, j'en ferai un bref récit.

Les Saxons nous attaquèrent. Il fallut plus d'une heure à Aelle pour persuader ses hommes de se lancer à l'assaut de notre mur de boucliers. Et pendant tout ce temps ses magiciens aux épis de bouse continuèrent à vociférer au bruit des tambours tandis que les Saxons faisaient circuler dans leurs rangs des outres de bière. Nombre de nos hommes buvaient de l'hydromel, car si nous avions épuisé nos vivres, jamais on n'a vu une armée bretonne à cours d'hydromel. Ce jour-là, au moins la moitié des hommes étaient pris de boisson, mais ainsi en vint-il à chaque bataille, car il n'y a rien de mieux pour donner à des guerriers le courage que de tenter la plus terrifiante des manœuvres : se lancer à l'assaut d'un mur de boucliers qui les attend de pied ferme. Je restai sobre, comme toujours, mais la tentation était forte de boire moi aussi. Certains Saxons essayèrent de nous provoquer, de nous entraîner dans une charge intempestive en se rapprochant de nos lignes et en paradant sans boucliers ni casques. Mais, pour leur peine, ils ne reçurent que des lances, qui ratèrent leurs cibles. Ils nous retournèrent quelques lances, mais la plupart se brisèrent sans mal sur nos boucliers. Deux hommes nus, que l'ivresse ou la magie avaient rendus fous furieux, nous attaquèrent : Culhwch abattit le premier, Tristan le second. Les deux victoires nous arrachèrent des hurras. La langue déliée par la bière, les Saxons nous répondirent par des insultes.

L'attaque d'Aelle, quand elle vint, fut affreusement maladroite. Les Saxons comptaient sur leurs molosses pour briser nos rangs, mais Merlin et Nimue se tenaient prêts avec leurs chiens. Sauf que les nôtres n'étaient pas des chiens, mais des chiennes, et qu'il y en avait assez en chaleur pour rendre folles les bêtes des Saxons. Au lieu de nous attaquer, leurs gros chiens de guerre filèrent droit sur les chiennes. Il y eut un grand tonnerre de grognements, de bagarres, d'abolements et de hurlements. Et soudain, il n'y eut plus, partout, que des chiens qui s'accouplaient, tandis que d'autres se battaient pour déloger

les plus chanceux. Mais pas un seul chien ne mordit un Breton. Et les Saxons, qui s'apprêtaient à lancer leur charge meurtrière, furent décontenancés par l'insuccès de leurs chiens. Ils hésitèrent et Aelle, craignant que nous chargions, donna le signal de l'assaut. Mais loin de former une ligne disciplinée, ils s'avancèrent dans le plus grand désordre.

Surpris et piétines en plein accouplement, les chiens hurlèrent. Puis les boucliers se heurtèrent dans un grand fracas dont j'entends aujourd'hui encore les échos : c'est le bruit de la bataille, des cornes de guerre, des hommes qui crient, puis le craquement sourd des boucliers qui s'entrechoquent. Et après le choc, les hurlements des hommes quand les lances commencèrent à trouver des passages entre les boucliers et que les haches commencèrent à voler. Mais ce sont les Saxons qui souffrirent le plus ce jour-là. La présence des chiens avait brisé l'alignement des murs, et nos lanciers s'engouffraient dans les brèches ainsi créées pour s'enfoncer toujours plus profond au cœur de la masse des Saxons. Cuneglas, qui menait l'une de ces offensives, fut tout près d'atteindre Aelle lui-même. Je ne le vis pas se battre, mais les bardes chantèrent par la suite ses prouesses et il m'assura modestement qu'ils n'exagéraient pas beaucoup.

Je fus blessé très tôt. Mon bouclier détourna le coup de hache et amortit le choc, mais la lame me frappa à l'épaule et engourdit mon bras gauche même si la blessure ne devait pas m'empêcher de trancher d'un coup de lance la gorge de mon agresseur. Puis, lorsque la cohue fut trop grande pour que ma lance me fût encore de quelque utilité, je tirai Hywelbane et assénai de grands coups dans la meute hurlante. C'était maintenant, comme dans toutes les batailles, à qui pousserait le plus fort, jusqu'à ce que l'un des camps se disloque. Une épreuve de force dans la sueur et la crasse.

Sauf que, cette fois, ce fut plus difficile parce que le mur saxon, partout épais de cinq hommes, déborda notre mur de boucliers. Pour éviter d'être encerclés, il nous fallut replier nos extrémités pour opposer à nos assaillants deux petits murs de boucliers. Les deux flancs saxons hésitèrent un instant, sans doute dans l'espoir que le centre serait le premier à percer. Puis

un chef saxon se porta de mon côté et, faisant honte à ses hommes, lança l'assaut. Il s'avança seul, para deux lances avec son bouclier, puis se jeta au centre de notre petit groupe. C'est là que Cavan trouva la mort sous l'épée du chef saxon. À la vue de ce brave enfonçant tout seul notre flanc, ses hommes se ruèrent sauvagement sur nous.

C'est alors qu'Arthur quitta la salle pour charger. Je ne vis pas la charge, mais je l'entendis. Les bardes disent que les sabots de ses chevaux ont ébranlé le monde et, de fait, on aurait dit que la terre tremblait. Mais peut-être n'était-ce que le fracas de leurs sabots ferrés. Les gros animaux frappèrent la partie exposée des lignes saxonnes. Et la bataille prit fin avec ce terrible choc. Aelle avait imaginé que ses hommes nous disperseraient avec leurs chiens et que ses arrières repousseraient nos cavaliers avec leurs boucliers et leurs lances, car il savait fort bien que jamais cheval ne chargerait dans un mur de lances bien défendu, et je ne doutais pas qu'il sût comment, à Lugg Vale, les lanciers de Gorfyddyd avaient ainsi tenu Arthur en échec. Mais, au moment où il chargea, le flanc découvert des Saxons était en débandade et Arthur avait calculé son intervention à la perfection. Sans attendre que sa cavalerie se mette en rang, il jaillit de l'ombre en criant à ses hommes de le suivre et, avec Llamrei, fondit sur l'extrémité des rangs saxons.

Je crachais sur un Saxon barbu édenté qui jurait par-dessus le bord de nos boucliers lorsque Arthur frappa. Son manteau blanc flottait dans son dos et son panache blanc s'élevait dans le ciel : son bouclier étincelant fit tomber à terre l'étendard du chef saxon – un crâne de taureau barbouillé de sang – lorsqu'il enfonça sa lance dans le ventre du Saxon. Il l'y abandonna et libéra Excalibur pour éventrer les rangs ennemis en donnant de grands coups de tous côtés. Agravain lui emboîta le pas, son cheval éparpillant les Saxons terrifiés. Puis Lanval et les autres firent voler en éclats les lignes ennemies avec leurs épées et leurs lances.

Les hommes d'Aelle se brisèrent comme des œufs sous une masse. Je doute que la bataille ait duré plus de dix minutes entre l'instant où l'ennemi lâcha ses chiens et celui où Arthur

chargea avec ses chevaux, même s'il fallut un heure ou plus à nos cavaliers pour achever le carnage. Notre cavalerie légère fonça en hurlant à travers la lande pour porter ses lances contre l'ennemi en fuite, tandis que la cavalerie lourde d'Arthur s'occupa des hommes éparpillés, tuant à tour de bras, nos lanciers leur courant après pour récupérer chaque bribe de butin.

Les Saxons couraient comme des cerfs. Ils étaient si pressés de prendre la poudre d'escampette qu'ils abandonnaient tout : manteaux, armures et armes. Aelle essaya bien de les contenir un instant, puis il comprit que la tâche était désespérée, abandonna sa peau d'ours et détala avec ses hommes. Il parvint à se réfugier dans les arbres une seconde avant que notre cavalerie légère ne se lançât à sa poursuite.

Je restai parmi les blessés et les morts. Les chiens blessés hurlaient de douleur. Culhwch titubait, une cuisse en sang, mais il vivait. Je passai donc à côté de lui pour m'accroupir auprès de Cavan. Jamais encore je ne l'avais vu pleurer, mais sa souffrance était terrible, car le chef saxon lui avait enfoncé son épée dans le ventre. Je tendis la main, essuyai ses larmes et lui dis qu'il avait tué son ennemi. Peu m'importait que ce fût vrai ou non, je voulais seulement que Cavan le crût, et je lui promis qu'il traverserait le pont des épées avec une cinquième pointe sur son bouclier : « Tu seras le premier d'entre nous à rejoindre les Enfers. Tu nous y prépareras une petite place.

— J'y veillerai, Seigneur.

— Et nous te rejoindrons. »

Il grinça des dents, arquait le dos, tâchant de réprimer un hurlement. Je passai la main droite autour de son cou et plaçai ma joue contre la sienne. Je pleurais. « Dis-leur, aux Enfers, murmurai-je à son oreille, que Derfel Cadarn te salue comme un brave.

— Le Chaudron, fit-il. J'aurais dû...

— Non, l'interrompis-je, non. »

Puis il rendit l'âme dans une sorte de vagissement.

Je m'assis à côté de son corps, balançant le torse d'avant en arrière à cause de la douleur de mon épaule et du chagrin de mon âme. Mes joues ruisselaient de larmes. Issa se plaça à côté

de moi, ne sachant que dire, et ne disant rien. « Il a toujours voulu rentrer chez lui pour y mourir, expliquai-je, en Irlande. » Et après cette bataille, pensais-je, il aurait pu le faire avec les honneurs et riche.

« Seigneur », me dit Issa.

Je crus qu'il essayait de me réconforter, mais je n'avais que faire de ce réconfort. La mort d'un brave mérite des larmes, et je fis comme si Issa n'était pas là, serrant le corps de Cavan dans mes bras tandis que son âme commençait son dernier voyage vers le pont des épées qui se trouve au-delà de l'Antre de Cruachan.

« Seigneur ! » appela Issa. Et cette fois quelque chose dans sa voix me fit relever les yeux.

Il tendait la main vers l'est en direction de Londres, mais lorsque je me retournai, je ne vis rien parce que les larmes brouillaient ma vue. Je les essuyai dans un geste de colère.

C'est alors que je vis qu'une autre armée était entrée sur le champ de bataille. Une autre armée emmitouflée dans ses fourrures et qui avançait sous ses étendards de crânes et de cornes de taureaux. Une autre armée avec des chiens et des haches. Une nouvelle horde de Saxons.

Car Cerdic était venu.

Je compris plus tard que toutes les ruses que nous avions imaginées pour amener Aelle à nous attaquer et que toute la bonne nourriture que nous avions brûlée pour précipiter son assaut avaient été vains. Car le *Bretwalda* avait dû savoir que Cerdic venait et qu'il ne venait pas pour nous attaquer, mais pour attaquer son frère saxon. En fait, Cerdic proposait de nous prêter main forte, et Aelle avait conclu que sa meilleure chance de survivre était de commencer par battre Arthur puis de se retourner contre Cerdic.

Aelle avait perdu son pari. Les cavaliers d'Arthur le brisèrent et Cerdic arriva trop tard pour se joindre à la bataille, même si, au moins pendant quelques instants, le perfide Cerdic dut être tenté d'attaquer Arthur. Une offensive éclair nous eût brisés tandis qu'une semaine de campagne serait certainement venue à bout de l'armée disloquée d'Aelle : Cerdic eût alors été le maître de toute la Bretagne du Sud. Cerdic dut être tenté, mais il hésita. Il comptait moins de trois cents hommes, bien assez pour triompher de la poignée de Bretons qui restaient au sommet de la lande, mais la corne d'argent d'Arthur retentit, et ses appels répétés firent sortir des bois suffisamment de cavaliers en armure pour faire bonne figure sur le flanc gauche de Cerdic. Le Saxon n'avait encore jamais affronté ces gros chevaux dans la bataille. Et cette vue le fit s'arrêter assez longtemps pour permettre à Sagramor, Agricola et Cuneglas de former un mur de boucliers, mais un mur dangereusement petit, car la plupart de nos hommes étaient encore occupés à traquer les guerriers d'Aelle ou à mettre son campement à sac en quête de vivres.

Ceux d'entre nous qui étaient restés au sommet de la colline se préparaient à livrer une nouvelle bataille. Le choc promettait d'être rude, car notre mur réuni à la hâte était beaucoup plus modeste que la ligne de Cerdic. À ce moment-là, naturellement, nous ne savions pas encore que c'était l'armée de Cerdic. Au départ, nous crûmes à des renforts d'Aelle arrivés trop tard, et l'étendard qu'ils brandissaient, un crâne de loup peint en rouge et auquel pendait la peau tannée d'un mort, ne représentait rien

pour nous. D'ordinaire, la bannière de Cerdic était faite d'une double queue de cheval attachée à un fémur fixé en croix à une hampe, mais ses magiciens avaient imaginé ce nouveau symbole qui nous laissa un temps perplexes. D'autres hommes abandonnèrent leur poursuite pour venir épaissir notre mur tandis qu'Arthur ramenait ses cavaliers au sommet de la colline. Il remonta nos rangs au trot et je me souviens que son manteau blanc était maculé de sang. « Ils mourront comme les autres ! » lança-t-il pour nous encourager, tenant à la main son Excalibur encore dégoulinante de sang. « Ils mourront comme les autres. »

Puis, de même que l'armée d'Aelle s'était ouverte pour laisser son chef sortir des rangs, cette nouvelle force saxonne s'ouvrit et leurs chefs s'avancèrent vers nous : trois à pied, mais six à cheval, qui gourmaient leur monture pour suivre le pas de leurs camarades. L'un des hommes à pied portait la sinistre bannière à tête de loup, puis l'un des cavaliers leva un second étendard, et un cri de stupeur parcourut nos rangs. À ce cri, Arthur fit se retourner son cheval et fixa consterné les hommes qui approchaient.

Car le nouvel étendard représentait un pygargue avec un poisson dans ses serres. C'était le drapeau de Lancelot. Mais je le voyais bien maintenant : Lancelot lui-même faisait partie des six cavaliers. Il avait fière allure dans son armure émaillée de blanc et son casque aux ailes de cygne, flanqué des jumeaux d'Arthur, Amhar et Loholt. Dinas et Lavaine, dans leurs robes de druide, chevauchaient derrière, tandis qu'Ade, la maîtresse rousse de Lancelot, portait l'étendard du roi de Silurie.

Sagramor était venu se placer à côté de moi et il me jeta un coup d'œil en coin pour s'assurer que je voyais bien ce qu'il voyait, puis il cracha sur la lande.

« Malla est-elle sauve ? lui demandai-je.

— Saine et sauve », répondit-il, ravi que je lui eusse posé la question.

Puis il fixa de nouveau Lancelot qui approchait : « Comprends-tu ce qui se passe ?

— Non. »

Personne n'y comprenait goutte. Arthur rangea Excalibur au fourreau et se tourna vers moi. « Derfel ! » lança-t-il, désirant que je lui serve de traducteur, puis il fit signe à ses autres chefs au moment même où Lancelot se détachait de la délégation pour nous rejoindre au galop sur la lande.

« Alliés », cria Lancelot. Il fit un geste de la main à l'adresse des Saxons. « Alliés », cria-t-il de nouveau tandis que sa horde se rapprochait d'Arthur.

Arthur ne dit mot. Il se contenta de retenir Llamrei tandis que Lancelot s'efforçait de calmer son grand étalon noir. « Alliés », dit Lancelot une troisième fois. « Voilà Cerdic », ajouta-t-il tout excité, tendant la main vers le roi saxon qui avançait vers nous d'un pas lent.

« Qu'avez-vous fait ? demanda Arthur d'un ton posé.

— Je vous ai apporté des alliés ! répondit allègrement Lancelot avant de me jeter un coup d'œil. Cerdic a son traducteur, fit-il pour me congédier.

— Derfel reste ! » trancha Arthur, sa voix trahissant une explosion de colère soudaine et terrifiante. Puis il se souvint que Lancelot était roi et soupira : « Qu'avez-vous fait, Seigneur Roi ? »

Dinas, qui avait éperonné son cheval avec les autres cavaliers, fut assez sot pour répondre à sa place : « Nous avons fait la paix, Seigneur ! fit-il de sa voix grave.

— Fichez le camp ! » rugit Arthur, laissant les deux druides pantois devant pareille fureur. Ils ne connaissaient que l'homme calme et patient, le conciliateur, et ils étaient à mille lieues d'imaginer cette furie. Cette colère n'avait rien à voir avec la rage qui l'avait consumé à Lugg Vale, lorsque Gorfyddyd moribond avait traité Guenièvre de putain, mais elle n'en était pas moins terrifiante. « Fichez le camp ! cria-t-il aux petits-fils de Tanaburs. Cette rencontre n'intéresse que les seigneurs. Et vous aussi, fit-il en désignant ses fils, filez ! » Il attendit que la suite de Lancelot se fût retirée, puis se retourna vers le roi de Silurie : « Qu'avez-vous fait ? » demanda-t-il une troisième fois d'une voix amère.

Blessé dans sa dignité, Lancelot se raidit : « J'ai fait la paix, dit-il d'un ton acerbe. J'ai empêché Cerdic de vous attaquer. J'ai fait ce que j'ai pu pour vous aider.

— En fait, répéta Arthur d'une voix contrariée, mais si faible qu'aucun homme de l'entourage de Cerdic ne put l'entendre, vous avez fait le jeu de Cerdic. Nous venons de détruire à moitié Aelle, alors que devient Cerdic au bout du compte ? Cela le rend deux fois plus puissant. Voilà le résultat ! Les Dieux nous aident ! » Sur ce, il lança ses rênes à Lancelot – ce qui était une manière subtile de l'offenser – puis se laissa glisser de son cheval, remit de l'ordre dans son manteau blanc froissé et fixa les Saxons d'un air impérieux.

C'était la première fois que je rencontrais Cerdic. Et bien que tous les bardes l'aient dépeint sous les traits d'un démon aux sabots fendus et venimeux comme un serpent, c'était en vérité un petit homme plutôt frêle qui ramenait ses fins cheveux blonds en chignon dans la nuque. Il avait la peau très claire avec un front large et un menton étroit rasé de près, des lèvres minces, un nez en lame de couteau et des yeux aussi clairs que l'eau dans la brume du matin. Aelle portait ses émotions sur son visage, mais au premier coup d'œil je doutai que son sang-froid laisse jamais son expression trahir ses pensées. Il portait un plastron romain, un pantalon de laine et un manteau de renard. Sa tenue était particulièrement soignée et sobre : en vérité, n'était l'or de sa gorge et de ses poignets, je l'aurais sans doute pris pour un scribe. Si ce n'est que ses yeux n'étaient pas ceux d'un clerc : ces yeux pâles ne laissaient rien échapper et ne livraient rien. « Je suis Cerdic », fit-il à voix basse.

Arthur fit un pas de côté afin que Cuneglas pût se présenter, puis Meurig insista pour prendre part à la conférence. Cerdic jeta un coup d'œil aux deux hommes, les jugea insignifiants, puis se retourna vers Arthur. « Je t'apporte un cadeau », reprit-il en tendant la main vers le chef qui l'accompagnait. L'homme sortit un couteau au manche en or que Cerdic offrit à Arthur.

« Le cadeau, répondis-je en traduisant les mots d'Arthur, devrait aller à notre Seigneur Roi Cuneglas. »

Cerdic posa la lame nue sur sa paume gauche et renferma les doigts dessus, sans jamais quitter Arthur des yeux. Quand il

rouvrit la main, il y avait du sang sur la lame. « C'est un cadeau pour Arthur », insista-t-il.

Cerdic sourit. D'un sourire hivernal : ainsi qu'un loup devait apparaître à un agneau égaré. « Dis au seigneur Arthur qu'il m'a fait le don de la paix, me pria-t-il.

— Mais supposez que je choisisse la guerre ? demanda Arthur d'un air de défi. Ici et maintenant ! » Il fit un geste en direction de la colline où nos lanciers s'étaient maintenant rassemblés, si bien que nos effectifs étaient maintenant au moins égaux à ceux de Cerdic.

« Dis-lui, m'ordonna Cerdic, que ce ne sont pas tous mes hommes – il tendit la main vers son mur de boucliers – et dis-lui aussi que le roi Lancelot m'a offert la paix au nom d'Arthur. »

Je répétais ces mots à Arthur. Je vis un muscle de sa joue se crispier, mais il réussit à contenir sa colère. « Dans deux jours, répondit Arthur, et ce n'était pas une suggestion mais un ordre, nous nous retrouverons à Londres. Là-bas, nous discuterons de la paix. » Il fourra le couteau ensanglanté dans sa ceinture et, quand j'eus fini de traduire ses paroles, il me fit signe de le suivre. Sans attendre la réponse de Cerdic, il m'entraîna au sommet de la colline pour nous mettre hors de portée d'oreille des délégations. Il remarqua ma blessure pour la première fois :

« Tu es blessé ?

— C'est pas grave. Ça guérira. »

Il s'arrêta, ferma les yeux et prit sa respiration. « Ce que veut Cerdic, me dit-il en rouvrant les yeux, c'est régner sur tout Llægyr. Mais si nous le laissons faire, nous aurons un terrible ennemi au lieu de deux plus faibles. » Il fit quelques pas en silence, enjambant les corps des hommes morts au cours de la charge d'Aelle. « Avant cette guerre, poursuivit-il avec aigreur, Aelle était puissant, et Cerdic était une nuisance. Aelle détruit, nous aurions pu nous retourner contre Cerdic. Aujourd'hui, c'est le contraire. Aelle est affaibli, mais Cerdic est puissant.

— Alors combattons-le maintenant.

— Sois franc, Derfel, me répondit-il à voix basse et d'un air las. Pas de fanfaronnades. Gagnerons-nous si nous nous battons ? »

Je regardai l'armée de Cerdic. Ses rangs étaient serrés et elle était prête pour la bataille, tandis que nos hommes étaient fatigués et affamés, mais les hommes de Cerdic n'avaient jamais affronté les cavaliers d'Arthur.

« Je crois que nous gagnerions, Seigneur, dis-je sincèrement.

— Moi aussi, fit Arthur, mais ce sera une rude bataille, Derfel, et à la fin nous aurons au moins une centaine de blessés sur les bras qu'il nous faudra rapatrier au pays pendant que les Saxons mobiliseront toutes les garnisons de Llægyr pour nous affronter. Nous pourrions le battre ici, mais jamais nous ne rentrerons vivants au pays. Nous sommes trop enfoncés au cœur de Llægyr. » Il grimaça. « Et si nous nous affaiblissons contre Cerdic, tu ne penses pas qu'Aelle va nous tendre une embuscade sur le chemin du retour ? » Il frémit sous le coup d'une soudaine explosion de colère : « À quoi pensait Lancelot ? Je ne peux avoir Cerdic pour allié ! Il gagnera la moitié de la Bretagne, se retournera contre nous et nous aurons un ennemi saxon deux fois plus terrible qu'auparavant. » Il marmonna l'un de ses rares jurons, puis frotta son visage osseux de sa main gantée. « Eh bien, le bouillon est raté, poursuivit-il avec amertume, mais il nous faudra le manger quand même. La seule solution est de laisser assez de forces à Aelle pour qu'il continue à effrayer Cerdic. Prends six de mes cavaliers et va le trouver. Trouve-le, Derfel, et donne-lui ce truc minable en cadeau. » Il me fourra dans la main le couteau de Cerdic. « Lave-le d'abord, dit-il avec irritation, et tu peux lui porter aussi sa pelisse d'ours. Agravain l'a trouvée. Donne-la-lui comme un second cadeau et dis-lui de venir à Londres. Dis-lui que je me porte garant de sa sécurité et que c'est sa seule chance de garder quelque terre. Tu as deux jours, Derfel, alors trouve-le. »

J'hésitai. Non que je fusse en désaccord, mais parce que je ne voyais pas quel besoin nous avions d'Aelle à Londres. « Parce que, répondit Arthur d'un air las, je ne puis rester à Londres en laissant Aelle en liberté au pays de Llægyr. Sans doute a-t-il perdu son armée ici, mais il a suffisamment de garnisons pour en rassembler une autre, et pendant que nous nous sortirons des griffes de Cerdic il pourrait bien ravager la moitié de la

Dumnonie. » Il se retourna pour fixer Lancelot et Cerdic d'un air lugubre. Je crus qu'il allait de nouveau jurer, mais il se contenta de soupirer : « Je vais conclure une paix, Derfel. Les Dieux savent que ce n'est pas celle que je souhaitais, mais autant faire les choses convenablement. Maintenant, va, mon ami, va. »

Je m'attardai le temps de m'assurer qu'Issa prendrait soin de brûler le corps de Cavan puis se mettrait à la recherche d'un lac pour y jeter l'épée de l'Irlandais. Et je chevauchai dans le nord, sur la piste d'une armée en débandade.

Tandis qu'Arthur, son rêve compromis par un idiot, marchait sur Londres.

*

Il y a longtemps que je rêvais de voir Londres, mais même dans mes rêves les plus fous je n'avais pas imaginé la réalité. J'avais cru que ce serait comme Glevum, peut-être un peu plus grand, mais tout de même un groupe de grands bâtiments regroupés autour d'une place centrale et, derrière, un dédale de ruelles, le tout enfermé dans un mur de pierre. Mais à Londres, il y avait six places de ce genre, avec des salles à piliers, des temples à arcades et des palais de briques. Les maisons ordinaires, toujours basses et au toit de chaume à Glevum ou à Durnovarie, avaient toutes ici deux ou trois étages. Nombre des maisons s'étaient effondrées au fil des ans, mais beaucoup avaient encore leur toit de tuiles et leurs occupants continuaient à grimper leurs rudes escaliers de bois. La plupart de nos hommes n'avaient encore jamais vu d'escaliers intérieurs et ils passèrent leur première journée à Londres à galoper comme des enfants excités pour voir le panorama du dernier étage. L'un des bâtiments avait fini par s'effondrer sous leur poids et Arthur leur avait interdit désormais d'emprunter ces escaliers.

La forteresse de Londres était encore plus grande que Caer Sws, et encore cette forteresse n'était-elle que le bastion nord-ouest des murailles de la ville. Il y avait une douzaine de casernes à l'intérieur de la forteresse, toutes plus grandes qu'une salle de banquet, et toutes en petites briques rouges.

Juste à côté, se trouvaient un amphithéâtre, un temple et l'un des dix bains de la ville. Certes, d'autres villes avaient des établissements de ce genre, mais tout ici était plus grand et plus spacieux. L'amphithéâtre de Durnovarie était une surface plantée d'herbes et elle m'avait toujours fait forte impression, jusqu'au jour où je vis les arènes de Londres, qui auraient pu enfermer cinq amphithéâtres de mêmes dimensions. Les murs de la ville étaient en pierres, plutôt qu'en terre, et alors même qu'Aelle avait laissé ses remparts s'effondrer, c'était une formidable barrière maintenant aux mains des hommes triomphants de Cerdic. Cerdic avait occupé la cité et la présence de ses étendards sur les murs indiquait qu'il avait bien l'intention de la garder.

La rive du fleuve était aussi protégée par un mur de pierre dressé jadis pour faire échec aux pirates saxons. Diverses trouées menaient aux quais, et une ouverture donnait sur un canal qui se prolongeait au cœur d'un grand jardin près duquel s'élevait un palais avec des bustes et des statues, de longs couloirs carrelés et une grande salle où se réunissait sans doute autrefois le gouvernement romain. La pluie ruisselait désormais sur les murs peints, les carreaux étaient brisés, le jardin envahi de mauvaises herbes, et même si ce n'était plus qu'une ombre, l'ensemble conservait un caractère majestueux. La ville entière n'était plus que l'ombre de sa gloire passée. Aucun des anciens thermes n'était encore en état de marche. Les bassins étaient fissurés et vides, leurs fours froids et leurs mosaïques crevassées sous les assauts du gel et du chiendent. Les rues pavées s'étaient décomposées en passages boueux, mais malgré la dégradation la cité demeurait imposante et magnifique. Et je me demandais à quoi Rome pouvait bien ressembler. Galahad m'assura que Londres n'était qu'un village en comparaison, et que l'amphithéâtre de Rome était au moins vingt fois plus grand que les arènes de Londres, mais je n'arrivais pas à le croire. J'en croyais déjà à peine mes yeux. Londres semblait être l'œuvre de géants.

Aelle n'avait jamais aimé la ville et ne voulait y vivre. Ses seuls habitants étaient donc une poignée de Saxons et les Bretons qui avaient accepté sa fêrûle. Certains d'entre eux

conservaient des affaires prospères. La plupart étaient des marchands qui commerçaient avec la Gaule. Leurs grandes maisons se dressaient au bord du fleuve, et leurs entrepôts étaient gardés par leurs murs et leurs lanciers. Mais le reste de la ville était désert. C'était une ville moribonde, une ville abandonnée aux rats, alors même qu'elle avait jadis porté le titre d'« Auguste ». Autrefois surnommée « La Magnifique », les eaux de son fleuve disparaissaient sous les mâts des galères : mais aujourd'hui elle n'était plus qu'un lieu peuplé de fantômes.

Aelle se rendit à Londres avec moi. Je l'avais retrouvé à une demi-journée de marche, au nord de la ville. Il s'était réfugié dans un fort romain où il essayait de rassembler une armée. Il avait commencé par se méfier de mon message, me traitant de tous les noms, nous accusant d'avoir recouru à la sorcellerie pour le battre. Puis il avait menacé de nous tuer, moi et mon escorte, mais j'avais eu assez de bon sens pour lui laisser le temps de vider sa colère. Et il finit par se calmer. Il avait repoussé hargneusement le couteau de Cerdic, mais s'était montré ravi de récupérer son épaisse pelisse. Je ne crois pas avoir jamais été vraiment en danger, car je sentais bien qu'il m'appréciait. De fait, sa colère passée, il mit le bras sur mon épaule pour m'entraîner sur les remparts.

« Que veut Arthur ? m'avait-il demandé.

— La paix, Seigneur Roi. »

Son bras pesait sur mon épaule blessée, mais je n'osais protester.

« La paix ! » Il avait craché le mot comme une bouchée de viande avariée, mais sans le mépris avec lequel il avait toujours repoussé l'offre de paix d'Arthur avant Lugg Vale. Il est vrai qu'il était plus fort à cette époque et qu'il était en position d'exiger un prix plus élevé. Désormais, il était humilié, et il le savait.

« Nous autres, Saxons, expliqua-t-il, nous ne sommes pas faits pour la paix. Nous nous nourrissons des céréales de nos ennemis, nous nous habillons de leurs laines, nous trouvons notre plaisir auprès de leurs femmes. Que nous apporte la paix ?

— Une chance de reconstituer vos forces, Seigneur Roi, sans quoi c'est Cerdic qui mangera vos grains et prendra vos laines. »

Aelle avait souri : « Il a toujours aimé les femmes, lui aussi. » Puis il avait retiré son bras de mon épaule pour regarder les champs qui s'étendaient au nord. « Il me faudra abandonner de la terre, grommela-t-il.

— Mais si vous choisissez la guerre, Seigneur Roi, le prix sera encore plus fort. Vous devrez affronter Arthur et Cerdic et, pour finir, vous n'auriez sans doute plus de terre qu'un carré d'herbe au-dessus de votre tombe. »

Il s'était retourné pour me lancer un regard malicieux : « Arthur ne souhaite la paix que pour me voir combattre Cerdic à sa place.

— Naturellement, Seigneur Roi. »

Il rit de ma franchise.

« Et si je ne vais pas à Londres, il me traquera comme un chien.

— Comme un gros sanglier, Seigneur Roi, dont les défenses sont encore acérées.

— Tu parles comme tu combats, Derfel. C'est bien. » Il avait ordonné à ses magiciens de préparer un cataplasme de mousse et de toiles d'araignées qu'ils m'appliquèrent sur l'épaule tandis qu'il réunissait son Conseil. La consultation ne dura pas longtemps, car Aelle savait qu'il n'avait guère le choix. Le lendemain matin, je pris donc la route romaine avec lui pour rejoindre la ville. Il insista pour se faire accompagner d'une escorte de soixante lanciers. « Libre à vous de faire confiance à Cerdic, me dit-il. Mais jamais il n'a tenu aucune de ses promesses. Dis-le bien à Arthur.

— Vous le lui direz vous-même, Seigneur Roi. »

Aelle et Arthur se rencontrèrent en secret la veille des négociations avec Cerdic. C'est cette nuit-là qu'après force chicanes ils conclurent une paix séparée. Aelle céda beaucoup. Il abandonna de grandes étendues de terre sur sa frontière ouest et accepta de restituer à Arthur tout l'or qu'il lui avait donné l'année précédente et davantage encore. En contrepartie, Arthur lui promit quatre pleines années de paix et son soutien si Cerdic se montrait récalcitrant le lendemain. La paix scellée, ils s'embrassèrent. Alors que nous regagnions notre campement, devant le mur ouest de la ville, Arthur hocha tristement la tête :

« On ne devrait jamais rencontrer un ennemi en tête à tête, me confia-t-il. En tout cas, pas si l'on sait qu'il faudra le détruire un jour. Ce qui arrivera forcément, à moins que les Saxons ne se soumettent à notre gouvernement. Ce qu'ils ne feront pas. Jamais.

— Et pourquoi pas ?

— Les Saxons et les Bretons ne se mélangent pas, Derfel.

— Je me mélange bien, moi, Seigneur. »

Il rit. « Mais si ta mère n'avait jamais été capturée, Derfel, tu aurais été élevé en Saxon, et tu ferais probablement partie de l'armée d'Aelle à l'heure qu'il est. Tu serais un ennemi. Tu adorerais ses dieux, partagerais ses rêves, et tu voudrais notre terre. Ils ont besoin d'espace, ces Saxons. »

Mais au moins avions-nous réussi à parquer Aelle. Et c'est le lendemain, dans le grand palais qui s'élevait au bord du fleuve, que nous retrouvâmes Cerdic. Le soleil brillait ce jour-là, étincelant sur le canal où le Gouverneur de Bretagne amarrait autrefois sa barge. L'éclat du soleil masquait l'écume et la boue qui encrassaient aujourd'hui le canal, mais rien ne pouvait couvrir la puanteur de ses égouts.

Cerdic commença par réunir son Conseil. Nous autres, Bretons, nous étions réunis dans une pièce qui donnait sur l'eau, dont les reflets chatoyants éclairaient le plafond orné d'étranges créatures, mi-femmes, mi-poissons. Nous avions posté des lanciers à chaque porte et à chaque fenêtre pour être certains que personne ne nous épierait.

Lancelot était là et avait reçu l'autorisation de venir avec Dinas et Lavaine. Les trois hommes persistaient à croire qu'ils avaient été bien avisés de faire la paix avec Cerdic, mais Meurig était le seul à leur donner raison. À notre colère, ils opposaient un air maussade et provoquant. Arthur écouta un moment nos protestations, puis nous coupa la parole pour dire qu'on ne résoudrait rien en discutant du passé : « Ce qui est fait est fait, déclara-t-il. Mais j'ai besoin d'une assurance. » Il regarda Lancelot droit dans les yeux : « Jurez-moi que vous n'avez fait aucune autre promesse à Cerdic.

— Je lui ai offert la paix et lui ai suggéré de vous aider à combattre Aelle. C'est tout. »

Merlin s'était assis sur le rebord de la fenêtre. Il avait adopté l'un des chats errants du palais et câlinait maintenant l'animal confortablement installé sur ses genoux.

« Que désirait Cerdic ? demanda-t-il d'une voix douce.

— La défaite d'Aelle.

— Rien que ça ? demanda Merlin sans dissimuler son incrédulité.

— Rien que ça, insista Lancelot, rien de plus. »

Nous avions tous les yeux braqués sur lui : Arthur, Merlin, Cuneglas, Meurig, Agricola, Sagramor, Galahad, Culhwch et moi. Personne ne dit mot. « Il ne voulait rien de plus ! répéta Lancelot, de l'air d'un gamin surpris en flagrant délit de mensonge.

— Comme c'est étrange de voir un roi si peu gourmand », observa placidement Merlin.

Il se mit à taquiner le chat en agitant entre ses griffes l'une des tresses de sa barbe. « Et vous, que désiriez-vous ? demanda-t-il de la même voix douce.

— La victoire d'Arthur, assura Lancelot.

— Parce que vous croyiez qu'Arthur était incapable de vaincre tout seul ? suggéra Merlin sans cesser de jouer avec le chat.

— Je voulais rendre sa victoire certaine. J'essayais de l'aider ! »

Il balaya la pièce du regard en quête d'alliés, mais ne trouva d'appui qu'auprès du juvénile Meurig : « Si vous ne voulez pas de la paix avec Cerdic, lança-t-il avec irritation, pourquoi ne pas le combattre tout de suite ?

— Parce que, Seigneur Roi, vous vous êtes servi de mon nom pour obtenir sa trêve, répondit Arthur patiemment, et parce que notre armée est maintenant à de longues marches de notre terre et que ses hommes sont en travers de notre route. Si vous n'aviez pas conclu la paix, expliqua-t-il, sans se départir de sa courtoisie, la moitié de son armée serait à la frontière à regarder vos hommes et j'aurais été libre de marcher dans le sud pour attaquer l'autre moitié. C'est aussi simple que cela ! fit-il dans un haussement d'épaules. Que va nous demander Cerdic aujourd'hui ?

— De la terre, répondit Agricola d'une voix ferme. Les Saxons ne pensent qu'à ça. De la terre, encore de la terre, toujours de la terre. Ils ne seront satisfaits que lorsque plus aucune parcelle au monde ne leur échappera, et encore se mettront-ils alors en quête d'autres terres à placer sous leurs charrues.

— Il devra se contenter des terres qu'il a prises à Aelle, trancha Arthur, car il n'obtiendra rien de nous.

— C'est nous qui devrions lui en reprendre, fis-je en intervenant pour la première fois. La terre qu'il a volée l'an passé. » Une belle étendue de terre arrosée sur notre frontière sud, une terre fertile et riche qui allait des landes jusqu'à la mer. Cette terre avait appartenu à Melwas, le vassal des Belges, le roi qu'Arthur avait exilé à Isca. Et cette terre nous faisait cruellement défaut car elle rapprochait dangereusement Cerdic de Durnovarie. Et, par la même occasion, ses navires n'étaient qu'à quelques minutes d'Ynys Wit, la grande île qui se trouvait au large de nos côtes et que les Romains avaient baptisée Vectis. Depuis un an, les Saxons de Cerdic y multipliaient les razzias et ses habitants ne cessaient de réclamer à Arthur davantage de lanciers pour protéger leurs biens.

Sagramor me donna raison : « Il nous faut récupérer cette terre. » Il avait remercié Mithra de lui avoir rendu sa belle Saxonne saine et sauve en plaçant une épée prise à l'ennemi dans un temple du dieu à Londres.

« Je doute, observa Meurig, que Cerdic ait fait la paix pour abandonner des terres.

— Pas plus que nous ne sommes entrés en guerre pour en céder, répondit Arthur avec colère.

— Pardonnez-moi, mais je croyais, insista Meurig alors que son obstination provoquait de vagues murmures à travers la salle, je croyais, si je vous ai bien compris, que vous ne pouviez poursuivre la guerre ? Que nous étions trop loin de chez nous ? Et maintenant, pour une bande de terre, vous mettriez notre vie en danger ? J'espère bien ne pas être un sot, fit-il en gloussant pour bien montrer qu'il plaisantait, mais je ne comprends pas bien pourquoi nous risquons la seule chose que nous ne pouvons nous permettre d'abandonner.

— Seigneur Prince, expliqua Arthur d'un ton posé, sans doute sommes-nous faibles, mais si nous laissons paraître notre faiblesse, nous mourrons ici. Il n'est pas question de nous rendre ce matin chez Cerdic pour lui céder un seul sillon de plus. Nous allons lui présenter nos exigences.

— Et s'il refuse ? demanda Meurig indigné.

— Alors nous aurons une retraite difficile », admit Arthur d'une voix calme. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre qui donnait sur la cour. « Il semble que nos ennemis nous attendent. Allons-nous les rejoindre ? »

Merlin chassa le chat de ses genoux et s'aida de son bâton pour se relever. « Ça vous ennuie si je ne viens pas ? demanda-t-il. Je suis trop vieux pour supporter une journée de négociations, avec son lot de rodomontades et de colères. » Il brossa sa robe pour en faire tomber les poils du chat, puis se retourna subitement vers Dinas et Lavaine. « Depuis quand, demanda-t-il d'un air de reproche, des druides portent l'épée ou servent des rois chrétiens ?

— Depuis que nous l'avons décidé ainsi tous les deux », répliqua Dinas. Les jumeaux, qui étaient presque aussi grands que Merlin et beaucoup plus robustes, le défièrent de leur regard impassible.

« Qui vous a faits druides ? reprit Merlin.

— La même force qui a fait de toi un druide, répondit Lavaine.

— Et de quelle force s'agit-il ? » Les jumeaux ne trouvant rien à répondre, Merlin se moqua d'eux. « Au moins savez-vous pondre des œufs de grive. J'imagine que c'est le genre de tours qui impressionne les chrétiens. Vous changez aussi leur vin en sang et leur pain en chair ?

— Nous avons notre magie à nous, expliqua Dinas, ils ont la leur. Ce n'est plus la Bretagne d'antan. C'est une Bretagne nouvelle, et qui a ses nouveaux dieux. Nous mêlons leur magie à l'ancienne. Vous auriez des choses à apprendre de nous, Seigneur Merlin. »

Merlin cracha, histoire de leur montrer ce qu'il pensait de ce conseil puis, sans ajouter un mot, quitta la salle. Dinas et

Lavaine ne se laissèrent pas démonter par son hostilité. Ils avaient un extraordinaire aplomb.

Nous suivîmes Arthur dans la grande salle à colonnes où, comme l'avait prédit Merlin, ce ne fut que rodomontades et poses, grands cris et propos enjôleurs. Au départ, c'est Aelle et Cerdic qui firent le plus de raffut, et Arthur joua bien souvent les médiateurs, même s'il ne put empêcher Cerdic de s'enrichir en terres aux dépens d'Aelle. Il resta maître de Londres et gagna la vallée de la Tamise ainsi que de grandes étendues de terre au nord du fleuve. Aelle vit son royaume amputé d'un quart de son territoire. Mais s'il conserva tout de même un royaume, c'est à Arthur qu'il le dut. Loin de l'en remercier, il sortit de la salle sitôt les tractations terminées et quitta Londres le jour même tel un gros sanglier blessé qui regagne sa tanière en traînant la patte.

C'est au milieu de l'après-midi qu'Aelle se retira. Se servant de moi comme interprète, Arthur aborda alors la question des terres belges dont Cerdic s'était emparé l'année précédente, et il continua à exiger leur restitution bien après que nous eûmes tous abandonné la partie. Il ne proféra aucune menace, mais se contenta de renouveler inlassablement son exigence au point que Culhwch finit par s'endormir. Agricola bâillait et, pour ma part, j'étais las d'essuyer les rejets répétés de Cerdic. Mais Arthur persévérait. Il avait le sentiment que Cerdic avait besoin de temps pour consolider les nouvelles terres qu'il avait prises à Aelle, et il menaçait de ne lui laisser aucun répit tant qu'il n'aurait pas rendu les terres arrosées. Cerdic ripostait en menaçant de nous combattre ici même, à Londres, mais Arthur finit par avouer qu'il s'était assuré de l'aide d'Aelle dans cette éventualité, et Cerdic savait qu'il ne pouvait battre nos deux armées.

Il faisait presque nuit lorsque Cerdic finit par céder. Il ne céda pas franchement, mais déclara de mauvaise grâce qu'il allait en discuter avec son Conseil. Nous tirâmes donc Culhwch de son sommeil pour sortir dans la cour, puis, empruntant une petite porte, nous nous dirigeâmes vers un quai pour regarder couler les eaux noires de la Tamise. La plupart d'entre nous n'avions pas grand-chose à dire, même si Meurig sermonna

Arthur, lui reprochant d'avoir perdu du temps avec des exigences impossibles. Mais Arthur refusant de discuter, le prince finit par se taire. Sagramor s'assit dos au mur, ne cessant de passer une pierre à aiguiser sur la lame de son épée. Lancelot et les druides de Silurie firent bande à part : trois hommes grands et beaux drapés dans leur dignité. Dinas fixait les arbres qui disparaissaient dans la nuit, de l'autre côté du fleuve, tandis que son frère me lançait de longs regards songeurs.

Nous attendîmes une heure. Puis Cerdic nous rejoignit enfin sur la rive : « Dis ceci à Arthur, me déclara-t-il sans préambule. Je n'ai confiance en aucun de vous et il n'est aucun de vous que je porte dans mon cœur. Il n'est rien que je désire plus que de vous tuer. Mais j'abandonnerai la terre belge à une condition. Que Lancelot devienne le roi de ce pays. Non pas un vassal, mais un roi, avec tous les pouvoirs d'un royaume indépendant. »

Je fixai les yeux bleu-gris du Saxon. Sa condition me laissa tellement pantois que je ne dis rien, pas même pour lui signifier que j'avais bien compris. Tout était tellement clair subitement. Lancelot avait passé cet accord avec le Saxon et Cerdic avait caché leur accord secret derrière un après-midi entier de refus méprisants. Je n'en avais aucune preuve, mais j'en étais sûr. Et quand je détournai les yeux de Cerdic j'aperçus le regard interrogateur de Lancelot. Il ne parlait pas le saxon mais il savait parfaitement ce que Cerdic venait de dire.

« Dis-le-lui ! » ordonna Cerdic.

Je traduisis pour Arthur. Agricola et Sagramor crachèrent de dégoût et Culhwch ne put réprimer un bref éclat de rire plein de fiel, mais Arthur se contenta de me regarder dans les yeux l'espace de quelques secondes solennelles. Puis il hocha la tête d'un air las :

« Accordé.

— Vous devrez quitter cette ville à l'aube, reprit Cerdic d'un ton cassant.

— Nous partirons dans deux jours, répondis-je sans prendre la peine de consulter Arthur.

— Accepté », fit Cerdic avant de tourner les talons. Ainsi fut conclue la paix avec les Saïs.

Ce n'était pas la paix que désirait Arthur. Il avait cru pouvoir affaiblir les Saxons au point que leurs navires cesseraient d'arriver de l'autre rive de la mer de Germanie. D'ici un an ou deux, avait-il espéré, nous pourrions bouter les autres hors de la Bretagne. Mais c'était la paix.

« Le destin est inexorable », me déclara Merlin le lendemain matin. Je le trouvai au centre de l'amphithéâtre romain, où il promenait lentement les yeux sur les gradins circulaires. Il avait réquisitionné quatre de mes lanciers qui s'étaient assis au bord des arènes et le regardaient faire, sans trop savoir quelle était leur tâche.

« Vous êtes encore à la recherche du dernier Trésor ? lui demandai-je.

— J'aime cet endroit, reprit-il sans répondre à ma question et en continuant à soumettre les arènes à une longue inspection. Je l'aime.

— Je croyais que vous détestiez les Romains.

— Moi ? Haïr les Romains ? fit-il en feignant l'indignation. Si tu savais, Derfel, comme je prie le ciel que mon enseignement ne soit pas transmis à la postérité à travers le crible déchiré que vous appelez un cerveau. J'aime toute l'humanité ! déclara-t-il avec emphase, et même les Romains sont parfaitement acceptables s'ils restent à Rome. Je t'ai dit que j'étais allé à Rome autrefois, n'est-ce pas ? Ça grouille de prêtres et de gitons. Sansum s'y sentirait tout à fait à l'aise. Non, Derfel, les Romains ont eu le tort de venir ici et de tout saccager, mais ils n'ont pas fait que du mauvais.

— Ils nous ont donné cela, fis-je, en montrant du doigt les douze rangées de gradins et le balcon surélevé d'où les seigneurs romains regardaient les arènes.

— Oh ! Épargne-moi les fastidieuses considérations d'Arthur sur les routes et les tribunaux, les ponts et les constructions. » Il lâcha ce dernier mot comme un crachat. « Des constructions ! Des structures ! Qu'est-ce que la structure du droit, des routes et des forts sinon un harnais ? Les Romains

nous ont apprivoisés, Derfel. Ils ont fait de nous des contribuables et ils ont été si malins qu'ils nous ont fait croire que c'était une faveur ! Nous déambulions jadis avec les Dieux, nous étions un peuple libre, puis nous avons passé nos têtes d'idiot sous le joug des Romains et sommes devenus des contribuables.

— Mais alors, repris-je avec patience, qu'est-ce que les Romains ont fait de si bien ?

— Jadis, répondit-il avec un sourire carnassier, ils bourraient ces arènes de chrétiens, Derfel, puis ils lâchaient les chiens sur eux. À Rome, vois-tu, ils faisaient les choses comme il faut. Ils utilisaient des lions. Mais à la longue les lions ont perdu.

— J'ai vu l'image d'un lion, fis-je fièrement.

— Oh, je suis vraiment fasciné, répondit Merlin sans se donner la peine de réprimer un bâillement. Que ne m'en dis-tu davantage ? » M'ayant ainsi cloué le bec, il sourit. « J'ai vu un vrai lion une fois. Une créature insignifiante, tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Je soupçonne qu'il était mal nourri. Peut-être lui donnait-on à manger des adeptes de Mithra plutôt que des chrétiens ? C'était à Rome, bien sûr. Je lui ai donné un petit coup de bâton et il s'est contenté de bâiller en se grattant pour se débarrasser d'une puce. J'ai vu aussi un crocodile là-bas, sauf qu'il était mort.

— Qu'est-ce qu'un crocodile ?

— Un animal du genre Lancelot.

— Roi des Belges, fis-je avec aigreur.

— Habile, n'est-ce pas ? observa Merlin en souriant. Il détestait la Silurie, et qui peut lui en faire le reproche ? Tous ces gens gris dans leurs mornes vallées. Vraiment pas un endroit pour Lancelot, mais il se plaira en terre belge. Le soleil brille là-bas, c'est plein de domaines romains et, surtout, ce n'est pas loin de sa chère amie, Guenièvre.

— C'est si important pour lui ?

— Ne sois pas sournois, Derfel.

— Je ne sais pas ce que ça veut dire.

— Cela veut dire, mon guerrier ignorant, que Lancelot n'en fait qu'à sa guise avec Arthur. Il prend ce qu'il veut et fait ce

qu'il veut et rien ne l'arrête parce qu'Arthur souffre de cette chose ridicule qu'on appelle un sentiment de culpabilité. En cela, il est très chrétien. Tu comprends, toi, une religion, qui te donne le sentiment d'être coupable ? Quelle idée absurde, mais Arthur ferait un excellent chrétien. Il avait fait le serment de sauver Benoïc et comme il n'y est pas parvenu il a le sentiment d'avoir lâché Lancelot. Cela lui pèse et Lancelot n'en fait qu'à sa guise.

— Avec Guenièvre également ? »

Son allusion à l'amitié de Lancelot et de Guenièvre m'avait intrigué, avec tout ce qu'elle charriait d'allusions salaces.

« Je n'explique jamais ce que je ne puis savoir, répondit Merlin avec hauteur. Mais je soupçonne que Guenièvre est fatiguée d'Arthur, et pourquoi pas ? C'est une créature intelligente et elle apprécie la compagnie des autres personnes raffinées. Or, quel que soit l'amour que nous lui portons, Arthur n'est pas compliqué. Ses désirs sont d'une simplicité si pathétique : loi, justice, ordre et propreté. Il souhaite réellement le bonheur de tous et c'est absolument impossible. Guenièvre est loin d'être aussi simple. Toi si, naturellement. »

J'ignorai sa pique et demandai :

« Mais alors, que veut Guenièvre ?

— Qu'Arthur soit le roi de Dumnonie, bien entendu, et qu'elle soit le vrai maître de la Bretagne en régnant à travers lui. Mais en attendant, Derfel, elle se distraira du mieux qu'elle peut. » Une idée lui traversa l'esprit et il prit un air malicieux. « Si Lancelot devient roi des Belges, dit-il joyeusement, tu verras que Guenièvre décidera que, tout compte fait, elle n'a pas envie de son palais de Lindinis. Elle trouvera un endroit plus proche de Venta. Tu verras bien si je me trompe. » Il gloussa rien que d'y penser. « Ils ont tous deux été si malins, conclut-il admiratif.

— Guenièvre et Lancelot ?

— Sois pas obtus, Derfel ! Qui diable a parlé de Guenièvre ? Tu es vraiment indécent avec ta soif de commérages. Je parle de Cerdic et de Lancelot, naturellement. Il y a eu un jeu diplomatique très subtil. Arthur combat tout seul, Aelle abandonne la majeure partie de ses terres, Lancelot met la main

sur un royaume qui lui convient beaucoup mieux, Cerdic double ses forces et fait de Lancelot, plutôt que d'Arthur, son voisin sur la côte. Fort bien joué ! Comme les méchants prospèrent ! Un régal ! »

Il sourit et se retourna alors que Nimue sortait de l'un des deux tunnels qui passaient sous les gradins. Elle se précipita dans les arènes d'un air tout excité. Son œil d'or, qui effrayait tant les Saxons, scintillait sous le soleil du matin.

« Derfel ! s'exclama-t-elle, qu'est-ce que vous faites avec le sang du taureau ?

— Ne l'embrouille pas davantage, fit Merlin, il est encore moins dégourdi que de coutume, ce matin.

— Dans les réunions des adeptes de Mithra, fit-elle tout agitée, qu'est-ce que vous faites du sang ?

— Rien.

— Ils le mélangent à l'avoine et à la graisse, dit Merlin, et ils en font des puddings !

— Dis-le-moi ! insista Nimue.

— C'est un secret, fis-je, embarrassé.

— Un secret ? siffla Merlin. Un secret ! « Ô grand Mithra ! commença-t-il d'une voix claironnante dont les gradins renvoyèrent l'écho, grand Mithra, dont l'épée est aiguisée sur les cimes des montagnes, dont la pointe de lance a été forgée dans les profondeurs océanes et dont le bouclier fait pâlir les étoiles les plus lumineuses, entends-nous. » Dois-je continuer, mon cher garçon ? » Il venait de réciter l'invocation par laquelle nous commencions nos réunions et qui était censée faire partie de nos rituels secrets. Il me tourna le dos avec mépris. « Ils ont une fosse, ma chère Nimue, expliqua-t-il, couverte d'une grille de fer. La malheureuse bête se vide de sa vie dans la fosse et ils plongent tous leur épée dans le sang, puis s'enivrent en croyant avoir accompli quelque chose d'important.

— C'est bien ce que je pensais, dit Nimue en souriant. Il n'y a pas de fosse.

— Oh, ma chère fille ! fit Merlin d'un ton admiratif. Ma chère fille ! Au travail. »

Il s'éloigna à grands pas. « Où allez-vous ? » lui lançai-je, mais il se contenta de faire un signe de la main et continua à

marcher en priant mes lanciers désœuvrés de le suivre. Je le suivis quand même et il ne fit rien pour m'arrêter. Nous traversâmes le tunnel pour déboucher dans l'une des rues étranges des grands bâtiments avant d'obliquer à l'ouest vers la forteresse qui formait le bastion nord-ouest des remparts de la ville. Juste à côté du fort, adossé à la muraille, s'élevait un temple.

Je suivis Merlin à l'intérieur.

C'était un magnifique bâtiment : long, sombre, étroit et tout en hauteur, avec un plafond peint supporté par deux rangées de sept piliers. Le sanctuaire servait manifestement d'entrepôt maintenant, car des balles de laine et des tas de cuir occupaient toute une aile. Mais, apparemment, le temple n'avait pas entièrement perdu sa vocation d'origine, car une statue de Mithra coiffé de son étrange chapeau pendant trônait à une extrémité tandis que des statues plus petites étaient disposées devant les piliers cannelés. J'imaginais que les fidèles étaient les descendants des colons romains qui avaient choisi de rester en Bretagne quand les légions s'étaient retirées. Et il semblait qu'elles eussent abandonné la plupart de leurs divinités ancestrales, y compris Mithra, parce que les menues offrandes de fleurs ou de nourriture et les chandelles de jonc étaient toutes regroupées autour de trois effigies. Deux étaient des dieux romains sculptés avec élégance, mais la troisième idole était bretonne : un morceau de pierre lisse en forme de phallus avec, à l'extrémité, un visage de brute aux yeux grands ouverts. C'était aussi la seule statue maculée de sang séché tandis que la seule offrande placée devant la statue de Mithra était l'épée saxonne que Sagramor y avait laissée pour remercier le dieu de lui avoir rendu Malla. C'était une journée ensoleillée, mais la lumière ne pénétrait à l'intérieur qu'à travers une brèche ouverte dans la toiture de tuiles. Le temple était voué à l'obscurité car Mithra était né dans une grotte et c'est dans l'obscurité d'une grotte que nous l'adorions.

Merlin frappa les dalles avec son bâton, puis finit par repérer un endroit à l'extrémité de la nef, juste sous la statue de Mithra. « C'est là que vous plongeriez vos lances, Derfel ? » me demanda-t-il.

Je m'engageai dans l'aile latérale où étaient entreposés les cuirs et les balles de laine. « Ici, dis-je, désignant une fosse peu profonde à demi dissimulée par l'un des tas.

— Ne sois pas idiot ! aboya Merlin. Quelqu'un l'aura creusée plus tard. Tu crois vraiment cacher les secrets de ta dérisoire religion ? » Il frappa de nouveau le dallage à côté de la statue, puis essaya un autre endroit à quelques pas de là et en conclut manifestement que le son était différent. Il tapa une troisième fois au pied de la statue et donna à mes lanciers l'ordre de creuser. Le sacrilège me fit frémir.

« Elle ne devrait pas être ici, Seigneur, protestai-je en montrant Nimue.

— Un mot de plus, Derfel, et je te transforme en hérisson boiteux. Soulevez les pierres ! ordonna-t-il à mes hommes. Servez-vous de vos lances comme leviers, imbéciles. Allez, au travail ! »

Je m'assis à côté de l'idole bretonne, fermai les yeux et priai Mithra de me pardonner ce sacrilège. Puis je priai le ciel que Ceinwyn fût sauve et que le bébé qu'elle portait dans son ventre fût encore en vie, et je priais encore pour mon enfant à naître lorsque la porte du temple s'ouvrit en grinçant. Entendant le bruit de bottes sur les pierres, je rouvris les yeux et tournai la tête. Cerdic était là.

Il était venu avec une vingtaine de lanciers, son interprète et, chose plus surprenante encore, Dinas et Lavaine.

Je me levai d'un bond et effleurai les os serties dans la poignée d'Hywelbane pour qu'ils me portent chance tandis que le roi saxon avançait d'un pas lent dans la nef. « C'est ma ville, annonça Cerdic d'une voix douce, et tout ce qui se trouve dans ses murs est à moi. » Il fixa un instant Merlin et Nimue, puis me dévisagea. « Demande-leur de s'expliquer, ordonna-t-il.

— Dis à cet imbécile d'aller se plonger la tête dans un baquet », aboya Merlin. Il parlait assez bien saxon, mais il préférait faire croire le contraire.

« Voici son interprète, Seigneur, fis-je pour avertir Merlin en désignant l'homme posté à côté de Cerdic.

— Alors qu'il dise à son roi de se fourrer la tête dans un baquet », reprit Merlin.

L'interprète fit docilement son métier, et un dangereux sourire parcourut le visage de Cerdic.

« Seigneur Roi, dis-je, essayant de réparer les dégâts de Merlin, mon seigneur Merlin voudrait rendre à ce temple son état d'autrefois. »

Cerdic médita ma réponse tout en examinant les travaux en cours. Mes quatre lancers avaient retiré les dalles, révélant une masse compacte de sable et de graviers, et ils s'attaquaient maintenant à ces gravats qui recouvraient une petite plateforme de poutres enduites de poix. Le roi jeta un coup d'œil dans la fosse et fit signe à mes quatre lancers de continuer leur besogne. « Mais si vous trouvez de l'or, me dit-il, il est à moi. » Je commençai à traduire pour Merlin, mais Cerdic m'interrompit d'un geste de la main. « Il parle notre langue, dit-il en regardant Merlin. C'est eux qui me l'ont dit », ajouta-t-il dans un mouvement de tête en direction de Dinas et de Lavaine.

Je lançai un coup d'œil aux funestes jumeaux puis me retournai vers Cerdic : « Vous avez de bien étranges compagnons, Seigneur Roi.

— Pas plus étranges que les tiens », me répondit-il en fixant l'œil d'or de Nimue. Elle le retira d'une pichenette et lui offrit l'horrible spectacle de l'orbite vide et ratatinée, mais la menace laissa Cerdic apparemment impassible, et il me pria de lui dire ce que je savais des différents dieux du temple. Je lui répondis du mieux que je pus, mais il était clair que cela ne l'intéressait pas vraiment. Il m'interrompit pour regarder à nouveau Merlin : « Où est votre Chaudron, Merlin ? »

Merlin foudroya du regard les jumeaux siluriens, puis cracha sur le sol : « Caché ! »

Cerdic ne parut pas s'étonner de cette réponse. Il longea la fosse de plus en plus profonde et ramassa l'épée saxonne que Sagramor avait offerte à Mithra. Il donna un coup de lame en l'air et parut satisfait de son équilibre. « Et ce Chaudron a de grands pouvoirs ? »

Merlin refusant de répondre, c'est moi qui le fis à sa place : « C'est ce qu'on dit, Seigneur Roi. »

Cerdic me fixa de ses yeux clairs : « Des pouvoirs qui débarrasseront la Bretagne de nous, les Saxons ? »

— C'est ce pour quoi nous prions, Seigneur Roi. »

Il sourit et se retourna vers Merlin : « Quel est votre prix pour le Chaudron, vieillard ? »

Merlin lui lança un regard furieux : « Votre foie, Cerdic. »

Cerdic s'approcha de Merlin et plongea les yeux dans ceux du magicien. Je ne perçus aucune peur dans les yeux de Cerdic, aucune. Les dieux de Merlin n'étaient pas les siens. Sans doute Aelle craignait-il Merlin, mais Cerdic n'avait jamais souffert de la magie du druide. Et, pour ce qui était de lui, Merlin n'était qu'un vieux prêtre breton à la réputation surfaite. Il tendit brusquement la main et le saisit par l'une des tresses de sa barbe. « Je vous en donne son poids d'or, vieillard.

— J'ai dit mon prix », reprit Merlin. Il essaya de s'éloigner de Cerdic, mais le roi resserra son poing sur la tresse. « Je vous en donnerai votre poids en or, proposa Cerdic.

— Votre foie », répéta Merlin.

Levant l'épée saxonne, Cerdic trancha la tresse d'un grand coup de lame. Il recula. « Jouez bien avec votre Chaudron, Merlin d'Avalon, lança-t-il en se débarrassant de l'épée, mais le jour viendra où je ferai cuire votre foie pour le donner à mes chiens. »

Nimue, livide, fixait le roi. Merlin était sous le choc, incapable de bouger, encore moins de parler. Mes lanciers étaient bouche bée. « Continuez, imbéciles, fis-je d'un ton hargneux. Au travail ! » J'étais mortifié. Je n'avais jamais vu Merlin ainsi humilié. Jamais je ne l'aurais cru possible.

Merlin frotta sa barbe outragée. « Un jour, Seigneur Roi, déclara-t-il posément, je prendrai ma revanche. »

Cerdic répondit d'un haussement d'épaules à cette ridicule menace et retourna auprès de ses hommes. Il donna la tresse coupée à Dinas, qui l'en remercia d'un mouvement de tête. Je crachai, car je savais que les jumeaux siluriens pouvaient maintenant nous faire de grands torts. Pour jeter des charmes, il est peu de choses aussi efficaces que les cheveux ou les rognures d'ongles de l'ennemi. Et c'est pourquoi, pour éviter qu'ils ne tombent entre des mains malveillantes, nous prenions grand soin de les brûler. Même un enfant peut jouer de vilains tours

avec une mèche de cheveux. « Vous voulez que je récupère la tresse, Seigneur ? demandai-je à Merlin.

— Ne fais pas l'idiot, répondit-il d'un air las en montrant les vingt lanciers de Cerdic. Tu crois que tu pourrais tous les tuer ? » Il hocha la tête puis adressa un sourire à Nimue. « Tu vois à quel point nous sommes ici loin de nos dieux ? » fit-il pour expliquer son impuissance.

« Creusez ! » aboya Nimue. Mais les hommes avaient fini de creuser et s'efforçaient maintenant de soulever la première des grosses poutres. Cerdic, qui était visiblement venu au temple parce que Dinas et Lavaine lui avaient appris que Merlin recherchait le trésor, ordonna à trois de ses lanciers de leur donner un coup de main. Les trois hommes sautèrent dans la fosse et enfoncèrent leurs lances sous la poutre. Au prix de longs et patients efforts, ils purent la soulever : mes hommes s'en emparèrent et réussirent enfin à la délivrer.

C'était bien la fosse au sang, l'endroit où la vie du taureau mourant se vidait dans la terre nourricière. Mais à une certaine époque, on l'avait habilement dissimulée sous les poutres, le sable, les graviers et les dalles.

« Cela s'est fait lorsque les Romains sont partis », me dit Merlin au creux de l'oreille.

Il se frotta la barbe.

« Seigneur, fis-je gauchement, contrit par son humiliation.

— Ne t'inquiète pas, Derfel. » Il me toucha l'épaule pour me rassurer. « Tu crois que je devrais demander aux Dieux de le foudroyer ? Faire en sorte que la terre s'entrouvre et l'engloutisse ? En appeler à un serpent du monde des esprits ?

— Oui, Seigneur, répondis-je piteusement.

— On ne commande pas la magie, Derfel, me répondit-il en abaissant encore la voix. On l'utilise, mais il n'y en a point ici à utiliser. Voilà pourquoi nous avons besoin des Trésors. A Samain, Derfel, je rassemblerai les Trésors et dévoilerai le Chaudron. Nous allumerons des feux puis jetterons un charme qui fera hurler le ciel et gronder la terre. Je te le promets. J'ai vécu ma vie entière pour cet instant-là, qui ramènera la magie en Bretagne. » Il s'adossa au pilier et frappa l'endroit où sa barbe avait été coupée. « Nos amis de Silurie, déclara-t-il en

fixant les jumeaux à la barbe noire, croient me défier, mais une tresse perdue de la barbe d'un vieil homme n'est rien en comparaison du pouvoir du Chaudron. Cela ne fera de tort qu'à moi, mais le Chaudron, Derfel, le Chaudron fera frémir la Bretagne entière et ces deux simulateurs ramperont à mes genoux pour implorer miséricorde. Mais jusque-là, Derfel, jusque-là, tu verras nos ennemis prospérer. Les Dieux ne cessent de s'éloigner. Ils s'affaiblissent, et nous qui les aimons nous affaiblissons aussi, mais ça ne durera pas. Nous les ferons revenir et la magie qui est maintenant si faible en Bretagne deviendra aussi épaisse que le brouillard sur Ynys Mon. » Il posa la main sur mon épaule blessée. « Je te le promets. »

Cerdic nous observait. Il ne pouvait nous entendre, mais on devinait son amusement sur son visage anguleux.

« Il voudra garder ce qui se trouve dans la fosse, Seigneur, murmurai-je.

— Pourvu qu'il n'en sache pas la valeur, fit Merlin à voix basse.

— Eux la sauront, dis-je en jetant un coup d'œil aux druides en robe blanche.

— Ce sont des traîtres et des serpents, lâcha Merlin sans quitter des yeux Dinas et Lavaine qui s'étaient rapprochés du puits. Mais même s'ils gardent ce que nous trouvons maintenant, je posséderai encore onze des treize Trésors, Derfel, et je sais où trouver le douzième. Aucun autre homme n'aura assemblé une telle puissance en Bretagne en un millier d'années. » Il s'appuya sur son bâton : « Ce roi va souffrir, je te le promets. »

Les lanciers retirèrent la dernière poutre et la laissèrent retomber avec fracas sur les dalles. Mes hommes en sueur se reculèrent. Cerdic et les druides siluriens avancèrent d'un pas lent et plongèrent les yeux dans la fosse. Cerdic la regarda un bon moment puis se mit à rire. Son rire résonna dans la salle au plafond peint et attira ses lanciers au bord de la fosse où ils se mirent à rire à leur tour. « J'aime un ennemi qui met tant d'espérances dans de pareilles ordures », déclara Cerdic. Il écarta ses lanciers et nous fit signe d'approcher. « Venez voir ce que vous avez découvert, Merlin d'Avalon. »

Je m'approchai du bord de la fosse avec Merlin et ne vis qu'un monceau de bois noir et en piteux état. On aurait dit un tas de bois pour le feu, juste des bouts de bois, certains pourris par l'humidité qui s'était infiltrée dans un angle de la fosse au revêtement de briques. Et les autres avaient l'air si vieux et si fragiles qu'ils se seraient consumés en un instant.

« Qu'est-ce ? demandai-je à Merlin.

— Il semble, dit Merlin en saxon, que nous ayons regardé au mauvais endroit. Viens, reprit-il cette fois en breton tout en me touchant l'épaule. Je crois que je nous ai fait perdre notre temps.

— Mais pas le nôtre, fit Dinas d'un voix bourrue.

— Je vois une roue », ajouta Lavaine.

Merlin se retourna lentement d'un air accablé. Il avait tenté de duper Cerdic et les jumeaux de Silurie, et son stratagème avait complètement échoué.

« Deux roues, rectifia Dinas.

— Et un essieu coupé en trois », enchaîna Lavaine.

Je fixai de nouveau le misérable enchevêtrement et ne vis que des bouts de bois. Puis j'aperçus certains morceaux de bois incurvés : si on les recollait et qu'on renforçât le tout par des tiges, on obtiendrait en effet une paire de roues. Au milieu des bris de roues se trouvaient quelques planches peu épaisses et un long essieu de la largeur de mon poignet, mais si long qu'il avait fallu le couper en trois pour le faire entrer dans la fosse. On devinait aussi un moyeu fendu au centre en sorte qu'on pouvait y enfoncer une longue lame de couteau. Le tas de bois était tout ce qu'il restait d'un antique petit chariot qui avait jadis conduit les guerriers de Bretagne à la bataille. « Le Chariot de Modron, fit Dinas avec respect.

— Modron, la mère des Dieux, ajouta Lavaine.

— Dont le chariot rattache la terre aux cieux, commenta Dinas. »

Et Merlin n'en veut pas, ajouta-t-il avec mépris.

— En ce cas, c'est nous qui devons le prendre », déclara Lavaine.

L'interprète de Cerdic avait fait de son mieux pour traduire cet échange à l'intention du roi, mais ce triste amas de bois brisé

et pourri ne lui faisait visiblement pas grande impression. Il n'en ordonna pas moins à ses lanciers de ramasser les fragments et de les disposer dans un manteau que Lavaine ramassa. Nimue leur jeta une malédiction, et Lavaine se contenta de se moquer d'elle. « Vous voulez nous disputer le chariot par les armes ? demanda-t-il en faisant un geste en direction des lanciers de Cerdic.

— Vous ne pourrez pas toujours vous mettre à l'abri derrière les Saxons, dis-je, et le jour viendra où vous devrez vous battre. »

Dinas cracha dans la fosse vide. « Nous sommes des druides, Derfel, tu ne peux nous ôter la vie sans vouer ton âme et l'âme de ceux que tu aimes à une horreur éternelle.

— Moi, je peux vous tuer », cracha Nimue.

Dinas la fixa des yeux puis lui tendit le poing. Nimue lui cracha dessus pour conjurer le mal, mais Dinas se contenta de le retourner et d'ouvrir la paume pour faire apparaître un œuf de grive qu'il lui lança. « Pour ton orbite, femme », fit-il avec mépris avant de sortir du temple à la suite de Cerdic et de son frère.

« Je suis navré. Seigneur, dis-je à Merlin lorsque nous fûmes seuls.

— De quoi donc, Derfel ? Tu crois que tu aurais pu battre vingt lanciers ? » Il soupira et frotta sa barbe outragée. « Tu vois un peu comment les forces des nouveaux dieux ripostent ? Mais tant que nous posséderons le Chaudron, nous serons les plus puissants. Viens. » Il tendit le bras vers Nimue non pas pour chercher du réconfort mais pour s'appuyer sur elle. Il eut soudain l'air vieux et abattu en quittant la nef d'un pas lent.

« Que faisons-nous, Seigneur ? me demanda l'un de mes lanciers.

— Préparez-vous au départ. » Je regardais le dos voûté de Merlin. Sa barbe taillée, pensais-je, était une plus grande tragédie qu'il ne voulait bien l'admettre, mais je me consolais à l'idée qu'il possédait encore le Chaudron de Clyddno Eiddyn. Son pouvoir restait grand, mais il y avait quelque chose dans ce dos voûté et son pas traînant qui était infiniment triste. « Préparons-nous à partir », repris-je.

Nous partîmes le lendemain. Nous étions encore affamés, mais nous rentrions au pays. Et d'une certaine façon, nous avions la paix.

*

Au nord de la ville de Calleva en ruines, sur une terre qui avait appartenu à Aelle et qui était maintenant à nous, le tribut nous attendait. Aelle avait tenu parole.

Il n'y avait aucun garde dans les parages, juste de gros tas d'or qui nous attendaient sur la route. Il y avait des coupes, des croix, des lingots, des broches et des torques. Nous n'avions aucun moyen de peser l'or, et Arthur et Cuneglas soupçonnaient tous les deux que ce n'était pas tout le tribut convenu, mais cela suffisait. C'était un beau magot.

On enveloppa l'or dans nos manteaux, puis on accrocha les gros balluchons sur le dos des chevaux de guerre avant de reprendre la route. Arthur marchait avec nous, son humeur se faisant de moins en moins sombre à mesure que nous approchions du pays, même s'il avait encore quelques regrets. « Tu te souviens du serment que j'ai fait pas loin d'ici ? me demanda-t-il peu après que nous eûmes ramassé l'or d'Aelle.

— Je m'en souviens, Seigneur. »

C'était l'année précédente, la nuit après qu'il eut livré ce même or à Aelle. Avec cet or, nous lui avions graissé la patte pour l'éloigner de notre frontière et le diriger vers Ratae, la forteresse du Powys, et cette nuit-là Arthur avait juré de tuer Aelle. » Pour l'instant, je le protège, observa-t-il d'une voix lugubre.

— Cuneglas a récupéré Ratae, observai-je.

— Mais je n'ai pas honoré mon serment, Derfel. Tant de serments brisés. »

Il avait les yeux braqués sur un épervier qui filait devant un grand amoncellement de nuages blancs.

« J'ai suggéré à Cuneglas et à Meurig de se partager la Silurie, et Cuneglas a suggéré que tu sois le roi de sa portion. Y consentirais-tu ? »

J'étais tellement stupéfait que je ne sus guère répondre. « Si vous le désirez, Seigneur, dis-je enfin.

— Eh bien non. Je te veux pour tuteur de Mordred. »

Je fis quelques pas un peu déçu : « La Silurie ne verrait sans doute pas cette partition d'un très bon œil.

— La Silurie fera ce qu'on lui dit de faire, trancha Arthur avec fermeté, et Ceinwyn et toi vivrez dans le palais de Mordred, en Dumnonie.

— Si telle est votre volonté, Seigneur. » J'étais soudain chagrin à l'idée d'abandonner les plaisirs plus humbles de Cwm Isaf.

« Allons, Derfel, ne sois pas si sombre ! reprit Arthur. Je ne suis pas roi, pourquoi le serais-tu ?

— Ce n'est pas la perte d'un royaume que je regrette, Seigneur, mais l'intrusion d'un roi dans mon foyer.

— Tu t'en arrangeras, Derfel, tu te sors de tout. »

Le lendemain, nous divisâmes l'armée. Sagramor avait déjà quitté les rangs à la tête des lanciers qui devaient garder la nouvelle frontière avec le royaume de Cerdic. Arthur, Merlin, Tristan et Lancelot partirent dans le sud, tandis que Cuneglas et Meurig regagnèrent leur terre dans l'ouest. J'embrassai Arthur et Tristan, puis m'agenouillai pour recevoir la bénédiction de Merlin, qu'il me donna avec bienveillance. Il avait retrouvé une partie de son énergie depuis que nous avions quitté Londres, mais l'humiliation du temple de Mithra avait été un coup rude qu'il ne pouvait dissimuler. Sans doute avait-il encore le Chaudron, mais ses ennemis possédaient une mèche de sa barbe et il aurait désormais besoin de toute sa magie pour conjurer leurs sorts. Il me serra dans ses bras, j'embrassai Nimue, puis je les regardai s'éloigner avant de suivre Cuneglas dans l'ouest. J'allais au Powys retrouver ma Ceinwyn et je voyageais avec une partie de l'or d'Aelle. Malgré tout, cela ne ressemblait guère à un triomphe. Nous avions battu Aelle et assuré la paix, mais les vrais vainqueurs de campagne, ce n'était pas nous. C'étaient Cerdic et Lancelot.

Nous passâmes tous la nuit à Corinium, mais à minuit un orage me réveilla. La tempête était beaucoup plus loin au sud, mais le tonnerre était si violent et les éclairs qui illuminaient les

murs de la cour si aveuglants qu'ils m'arrachèrent à mon sommeil. Ailleann, l'ancienne maîtresse d'Arthur et la mère de ses jumeaux, avait offert de m'héberger. Et je la vis alors quitter sa chambre, l'inquiétude sur son visage. Je passai mon manteau et l'accompagnai vers les murs de la ville, où la moitié de mes hommes observaient déjà les éléments qui se déchaînaient au loin. Cuneglas et Agricola se tenaient aussi sur les remparts, mais pas Meurig, qui refusait de voir le moindre augure dans les caprices du temps.

Quant à nous, nous savions à quoi nous en tenir. Les tempêtes sont des messages des Dieux et cet orage était une tumultueuse explosion. Il ne pleuvait pas sur Corinium et aucune rafale de vent ne gonflait nos manteaux, mais plus loin au sud, quelque part en Dumnonie, les Dieux écorchaient la terre. La foudre déchirait les ténèbres pour enfoncer ses dagues dans la terre. Le tonnerre ne cessait de gronder, explosion après explosion, et à chaque réponse de l'écho un nouvel éclair déchirait la nuit frémissante.

Issa se tenait tout près de moi, son visage franc éclairé par ces lointaines langues de feu : « Quelqu'un est-il mort ? »

— On ne saurait le dire, Issa.

— Sommes-nous maudits, Seigneur ?

— Non, répondis-je avec une assurance à moitié feinte.

— Mais j'ai ouï dire qu'on avait coupé la barbe de Merlin ?

— Tout juste quelques poils, fis-je comme si de rien n'était.

Quelle importance !

— Si Merlin n'a aucun pouvoir, Seigneur, qui en a ?

— Mais si, Merlin adu pouvoir », fis-je pour le rassurer. Et j'en avais, moi aussi, car je serais bientôt le champion de Mordred et vivrais sur un grand domaine. Je lui formerais le caractère et Arthur lui taillerait un royaume.

Reste que le tonnerre m'inquiétait. Et je me serais fait encore plus de mouron si j'avais su. Car le désastre se produisit cette nuit-là. L'écho ne nous en parvint que trois jours plus tard. Nous sûmes alors enfin pourquoi le tonnerre avait parlé et la foudre frappé.

Elle avait frappé sur le Tor, sur la salle de Merlin, où les vents faisaient gémir sa tour de rêves. Là, à l'heure de notre

victoire, la foudre avait mis le feu à la tour de bois. Ses flammes s'étaient déchaînées en bondissant et en hurlant dans la nuit. Au matin, quand la pluie de l'orage moribond eut éteint les braises, il ne restait plus aucun Trésor à Ynys Wydryn. Il n'y avait aucun Chaudron dans les cendres, juste un grand vide au cœur flétri de la Dumnonie.

Apparemment, les nouveaux dieux contre-attaquaient. Ou les jumeaux siluriens avaient opéré un puissant charme sur la tresse de barbe de Merlin, car le Chaudron s'était envolé. Tous les Trésors s'étaient évanouis.

Et je partis dans le nord retrouver Ceinwyn.

TROISIÈME PARTIE

CAMELOT

« Tous les trésors avaient brûlé ? me demanda Igraine.

— Tous disparus.

— Pauvre Merlin ! » Igraine avait pris sa place habituelle sur le rebord de ma fenêtre, emmitouflée dans son épais manteau de castor. Et elle en a bien besoin parce qu'il fait un froid de canard aujourd'hui. Il y a eu des rafales de neige ce matin et, à l'ouest, le ciel est chargé de nuages plombés. « Je ne puis m'attarder, avait-elle annoncé dès son arrivée avant de parcourir les parchemins terminés. S'il venait à neiger.

— Il neigera. Les haies sont couvertes de baies, ce qui est toujours annonciateur d'un hiver rude.

— Avec les vieux, c'est chaque année la même rengaine, observa Igraine d'un ton revêché.

— Quand vous serez vieille, tous les hivers seront rudes.

— Quel âge avait Merlin ?

— À l'époque où il a perdu le Chaudron ? Pas loin de quatre-vingts ans. Mais il a encore vécu longtemps.

— Et il n'a jamais reconstruit la tour des rêves ?

— Non. »

Elle soupira et resserra son manteau blanc : « J'aimerais beaucoup avoir une tour des rêves. J'aimerais tant.

— Alors, faites-en construire une. Vous êtes reine. Donnez des ordres. Faites des histoires. C'est tout simple : rien qu'une tour à quatre côtés et sans toit, avec une plate-forme à mi-hauteur. Une fois bâtie, personne d'autre que vous ne peut y entrer. Le truc est de dormir sur la plate-forme et d'attendre que les Dieux vous envoient des messages. Merlin a toujours dit que c'était un lieu affreusement froid en hiver.

— Et le Chaudron, devina Igraine, était caché sur la plate-forme ?

— Oui.

— Mais il n'a pas brûlé, n'est-ce pas, Frère Derfel ?

— L'histoire du Chaudron continue, admis-je, mais je ne la raconterai pas maintenant. »

Elle me tira la langue. Elle est d'une beauté éblouissante aujourd'hui. Peut-être est-ce le froid qui a coloré ses joues et

l'éclat de ses yeux noirs, ou peut-être est-ce la peau de castor qui lui sied. Mais je soupçonne qu'elle est enceinte. J'ai toujours su au premier coup d'œil quand Ceinwyn l'était, et Igraine laisse paraître la même effervescence. Mais Igraine n'a rien dit et je me garderai bien de lui poser la question. Dieu sait qu'elle n'a pas compté ses prières pour avoir un enfant, et peut-être notre Dieu chrétien écoute-t-il les prières. Nous n'avons rien d'autre à offrir que l'espoir, car nos dieux sont morts ou ont fui. Ou se désintéressent de nous.

« Les bardes, reprit Igraine – et au son de sa voix je sus qu'elle allait mettre le doigt sur une autre de mes lacunes –, disent que la bataille des environs de Londres a été terrible. Ils disent qu'Arthur a combattu toute la journée.

— Dix minutes, dis-je distraitemment.

— Et ils prétendent tous que c'est Lancelot qui l'a sauvé en arrivant *in extremis* avec une centaine de lanciers.

— Ils répètent tous la même rengaine, parce que ce sont les poètes de Lancelot qui ont écrit les chansons. »

Elle secoua la tête d'un air triste et donna une grande claque sur la sacoche de cuir dans laquelle elle rapporte les parchemins à Caer : « Si c'est la seule chose à mettre à l'actif de Lancelot, Derfel, que vont penser les gens ? Que les poètes mentent ?

— Qu'importe ce que pensent les gens ? fis-je avec humeur. Et les poètes sont des menteurs invétérés. C'est pour cela qu'on les paie. Mais vous m'avez demandé la vérité. Et quand je vous la dis, vous vous plaignez !

— *Les guerriers de Lancelot, commença-t-elle à réciter, ses lanciers si hardis, Faiseurs de veuves et généreux de leur or. Massacreurs des Saxons, redoutés des Sais...*

— Arrêtez, je vous prie ! J'ai entendu la chanson une semaine après qu'elle a été écrite !

— Mais si les chansons mentaient, plaiderait-elle, pourquoi Arthur n'a-t-il pas protesté ?

— Parce qu'il n'a jamais prêté le moindre intérêt aux chansons. Pourquoi l'aurait-il fait ? C'était un guerrier, non pas un barde, et du moment que ses hommes chantaient avant la bataille, il n'en avait rien à faire. En outre, il n'a jamais su

chanter. Il croyait avoir une jolie voix, mais Ceinwyn affirmait qu'on aurait dit une vache qui pète. »

Igraine fronça les sourcils. « Je ne comprends pas pourquoi Arthur était si fâché que Lancelot ait fait la paix.

— Ce n'est pas bien difficile à comprendre. »

Je quittai mon tabouret pour m'approcher de l'âtre et retirer quelques braises à l'aide d'un bâton. J'alignai six charbons ardents sur le sol, puis en mis quatre d'un côté, deux de l'autre. « Ces quatre-ci, expliquai-je, représentent les forces d'Aelle, et ces deux-là, celles de Cerdic. Comprenez bien que jamais nous n'aurions pu vaincre les Saxons s'ils avaient été tous ensemble. Nous n'aurions pu en battre six, mais nous pouvions en battre quatre. Arthur prévoyait de combattre ces quatre-ci, puis de se retourner contre les autres : ainsi aurions-nous débarrassé la Bretagne des Saïs. Mais, en faisant la paix, Lancelot a renforcé Cerdic. » J'ajoutai une autre braise aux deux, si bien que le groupe des quatre faisait face à un nouveau groupe de trois, puis j'agitai le bâton qui avait commencé à prendre feu. « Nous avons affaibli Aelle, mais nous nous étions affaiblis par la même occasion parce que nous n'avions plus les trois cents lanciers de Lancelot. Ils étaient tenus par le traité de paix. Cerdic en était donc d'autant plus puissant. » Je poussai deux charbons ardents d'Aelle dans le camp de Cerdic. « Au total, nous n'avions fait qu'affaiblir Aelle pour renforcer Cerdic. Voilà le résultat de la paix de Lancelot.

— Vous donnez des leçons de calcul à notre Dame ? demanda Sansum qui s'était glissé dans la pièce avec un air soupçonneux. Moi qui croyais que vous composiez un évangile, ajouta-t-il sournoisement.

— Cinq miches de pain et deux poissons, s'empressa d'ajouter Igraine. Frère Derfel pensait que ce pouvait être cinq poissons et deux miches, mais je suis sûre d'avoir raison, n'est-ce pas, Seigneur Évêque ?

— Ma Dame a tout à fait raison, répondit Sansum. Et frère Derfel est un piètre chrétien. Comment pareil ignorantin peut-il écrire un évangile pour les Saxons ?

— Uniquement avec votre soutien attentionné, expliqua Igraine, et, naturellement, celui de mon mari. Ou vais-je dire au roi que vous lui tenez tête sur une bagatelle pareille ?

— Si vous le faisiez, vous seriez coupable du plus gros des mensonges, protesta l'hypocrite Sansum, dont mon habile reine avait déjoué une fois encore les plans. Je suis venu vous dire, Dame, que vos lanciers estiment que vous devriez partir. Le ciel se fait menaçant. »

Elle ramassa la sacoche de parchemins en me gratifiant d'un sourire. « Je viendrai vous voir lorsque la neige aura cessé, Frère Derfel.

— J'attends votre visite avec impatience, Dame. »

Elle me sourit à nouveau et passa devant le saint qui s'inclina plus bas que terre lorsqu'elle franchit la porte. Mais à peine était-elle sortie qu'il se redressa et me lança un regard foudroyant. Les années ont blanchi les toupets qui lui ont valu le sobriquet de Seigneur des Souris, mais l'âge ne l'a pas adouci. Il arrive encore au saint de se répandre en invectives et la douleur qu'il endure en urinant ne fait qu'empirer son sale caractère.

« Il y a une place spéciale en enfer pour les bonimenteurs, Frère Derfel !

— Je prierai pour ces pauvres âmes, Seigneur », répondis-je avant de lui tourner le dos et de tremper ma plume dans l'encre pour continuer le récit des aventures d'Arthur, mon seigneur de la guerre, mon pacificateur et ami.

*

Les années suivantes furent les années glorieuses. Igraine qui écoute trop les poètes leur donne le nom de Camelot. Pas nous. Ce furent les meilleures années du gouvernement arthurien, les années où il façonna le pays suivant ses désirs, où jamais la Dumnonie ne fut plus proche de son idéal d'une nation en paix avec elle-même et avec ses voisins. Mais c'est uniquement avec le recul que ces années paraissent beaucoup plus souriantes qu'elles ne l'étaient. Parce que les années qui suivirent furent bien pires. À entendre les histoires qu'on

raconte le soir au coin du feu, on croirait que nous avons fait un pays tout nouveau en Bretagne, que nous l'avons baptisé Camelot et qu'il était peuplé de brillants héros. Mais la vérité est simplement que nous avons gouverné la Dumnonie de notre mieux et justement, et que nous ne l'avons jamais appelée Camelot. Il y a encore quelques années, je n'avais même jamais entendu ce nom. Camelot n'existe que dans les songes des poètes, tandis que dans notre Dumnonie, ces années connurent encore leur lot de disettes, d'épidémies et de guerres.

Ceinwyn s'installa en Dumnonie et c'est à Lindinis que notre premier enfant vit le jour : une fille, que nous appelâmes Morwenna, du nom de la mère de Ceinwyn. Elle était née avec les cheveux noirs, qu'elle perdit bientôt pour un casque d'or pareil à celui de sa mère. Adorable Morwenna.

Merlin ne s'était pas trompé au sujet de Guenièvre, car à peine Lancelot eut-il installé son nouveau gouvernement à Venta qu'elle se dit lasse de son tout nouveau palais de Lindinis. Il était trop humide, assura-t-elle, et beaucoup trop exposé aux vents frais qui balayaient les marais des environs d'Ynys Wydryn, et trop froid en hiver. Soudain, plus rien ne trouva grâce à ses yeux, hormis le vieux Palais d'hiver du roi Uther à Durnovarie. Mais Durnovarie était presque aussi loin de Venta que Lindinis, et Guenièvre persuada donc Arthur qu'il fallait préparer une maison pour le jour lointain où Mordred deviendrait roi et, en raison de ses privilèges, exigerait le retour du Palais d'hiver. Arthur laissa donc le choix à sa femme. Personnellement, il rêvait d'une salle robuste avec une palissade, ses écuries et ses greniers, mais, comme Merlin l'avait prédit, Guenièvre trouva une villa romaine au sud du fort de Vindocladia, sur la frontière entre la Dumnonie et le nouveau royaume belge de Lancelot. La villa se dressait sur une colline, au-dessus d'une crique, et Guenièvre la baptisa son « palais marin ». Elle fit rénover la demeure par un essaim de maçons et y installa toutes les statues qui décoraient autrefois Lindinis. Elle fit même venir la mosaïque du hall d'entrée de son ancien palais. Pendant un temps, Arthur s'inquiéta : le Palais marin lui paraissait dangereusement proche des terres de Cerdic, mais Guenièvre lui assura que la paix négociée à Londres serait

durable. Et voyant à quel point sa femme était attachée à cet endroit, Arthur se laissa fléchir. Peu lui importait, au fond, où était son foyer car il était rarement chez lui. Il aimait à se déplacer et à parcourir dans tous les sens le royaume de Mordred.

Quant au futur roi dont Ceinwyn et moi avions la tutelle, il s'installa dans le palais dévalisé de Lindinis avec soixante lanciers, dix cavaliers pour porter les messages, seize cuisinières et vingt-huit esclaves domestiques. Nous disposions aussi d'un régisseur, d'un chambellan, d'un barde, de deux chasseurs, d'un brasseur d'hydromel, d'un fauconnier, d'un médecin, d'un portier, d'un maître de chandelles et de six cuisiniers. Et tous avaient leurs esclaves. Outre ces esclaves domestiques, nous avions une petite armée d'autres esclaves qui travaillaient la terre, étêtaient les arbres et veillaient à l'entretien des fossés. Une petite ville se développa autour du palais, avec ses potiers, ses cordonniers et ses forgerons, sans oublier les marchands qui s'enrichissaient de nos affaires.

Tout cela nous paraissait bien loin de Cwm Isaf. Nous dormions maintenant dans une chambre couverte d'un toit de tuiles, avec des murs de plâtre et des encadrements de porte à piliers. Nous prenions nos repas dans une salle de banquet qui aurait pu accueillir une centaine de convives. Mais, souvent, nous la délaissions pour une petite pièce qui donnait sur les cuisines, car je ne supportais pas qu'on nous serve des plats froids quand ils étaient censés être chauds. S'il pleuvait, nous pouvions nous promener sous les arcades couvertes de la cour extérieure et rester ainsi au sec. Dans la cour intérieure, il y avait un bassin alimenté par une source où, en été, lorsque le soleil chauffait les tuiles, nous pouvions nager. Rien de tout cela ne nous appartenait, bien entendu. Ce palais et ces vastes terres étaient les honneurs dus à un roi : tous étaient la propriété du roitelet de six ans.

Ceinwyn était certes habituée au luxe, mais pas sur une telle échelle. La présence constante des esclaves et des serviteurs ne devait jamais la gêner autant que moi, et elle s'acquittait de ses devoirs avec une diligence et une bonne humeur qui faisaient régner dans le palais une atmosphère sereine et heureuse. C'est

Ceinwyn qui dirigeait les serviteurs, surveillait les cuisines et tenait les comptes, mais je sais que Cwm Isaf lui manquait et, le soir, il lui arrivait de s'installer avec sa quenouille et de filer la laine pendant que nous bavardions.

Bien souvent nous parlions de Mordred. Nous avions tous deux espéré que les récits de ses méfaits étaient des exagérations, mais tel n'était pas le cas. S'il y eut jamais un sale gosse, c'est bien Mordred. Dès le premier jour où il arriva sur un char à bœufs de la salle de Culhwch, près de Durnovarie, il commença à faire des siennes. Je finis par le prendre en grippe. Dieu me vienne en aide. Ce n'était qu'un enfant, et je le détestais.

Le roi a toujours été petit pour son âge. Mais, malgré son pied-bot il était bien bâti et musclé, quoique un peu gras. Son visage était tout rond, mais défiguré par un nez étrangement bulbeux qui rendait le malheureux enfant affreusement laid. Ses cheveux bruns étaient naturellement bouclés et se séparaient en deux grandes touffes qui lui valurent des autres gamins de Lindinis le surnom de « tête de balais ». Mais jamais ils ne le lui auraient dit en face. Ses yeux le vieillissaient étrangement, car même à six ans il avait un regard circonspect et méfiant, qui ne devait pas s'arranger lorsqu'il entra dans l'âge adulte et que ses traits se durcirent. C'était un garçon intelligent mais qui refusait obstinément d'apprendre ses lettres. Le barde de la maison, un jeune homme sérieux qui répondait au nom de Pyrllig, était chargé de lui apprendre à lire, à compter, à chanter, à jouer de la harpe, à invoquer les Dieux et à apprendre la généalogie de sa maison royale, mais Mordred eut tôt fait de prendre la mesure de Pyrllig. « Il ne fera rien, Seigneur ! se plaignit le barde. Je lui donne un parchemin, il le déchire. Je lui donne une plume, il la brise. Je le frappe, il me mord. Voyez ! » Il tendit son maigre poignet mangé par les puces et sur lequel on voyait la trace rouge des dents royales.

Je postai Eachern, un rude petit lancier irlandais, dans la salle de classe avec ordre de tenir le roi en respect et cela donna d'assez bons résultats. Une roustre persuada notre roitelet qu'il avait trouvé plus fort que lui et il se plia à contrecœur à la discipline, tout en persistant à ne rien vouloir apprendre.

Apparemment, on pouvait obliger un enfant à rester tranquille, mais pas le forcer à apprendre. Mordred essaya d'effrayer Eachern en lui promettant de se venger lorsqu'il serait roi, mais l'Irlandais se contenta de lui flanquer une autre raclée tout en se promettant de rentrer en Irlande le jour où Mordred monterait sur le trône. « Si tu veux ta revanche, Seigneur Roi, expliqua-t-il en donnant une nouvelle trempe au garçon, il te faudra conduire ton armée en Irlande et nous te donnerons la volée de bois vert que tu mérites. »

Mais Mordred n'était pas simplement un sale gosse. Nous aurions pu en venir à bout. Il était réellement méchant. Ses actes étaient conçus pour blesser, voire pour tuer. Il avait dix ans le jour où on découvrit cinq vipères dans le cellier où nous entreposions les cuves d'hydromel. Seul Mordred avait pu les y placer, et sans doute l'avait-il fait dans l'espoir qu'un esclave ou un serviteur se ferait mordre. Mais le cellier était si froid que les serpents étaient assoupis, et nous n'eûmes aucun mal à les tuer. Un mois plus tard, cependant, une servante mourut après avoir mangé des champignons vénéneux. Nul ne savait qui avait fait la substitution, mais tout le monde était persuadé que c'était Mordred. Comme si, disait Ceinwyn, ce petit corps pugnace enfermait l'esprit calculateur d'un adulte. Je crois bien qu'elle le détestait autant que moi, mais elle faisait son possible pour être gentille avec lui et avait horreur qu'on le frappe. « Cela ne fait que le rendre pire encore, me reprocha-t-elle.

— J'en ai bien peur.

— Alors pourquoi continuer ?

— Parce que si tu essaies la douceur, il en profite aussitôt », répondis-je en haussant les épaules. Au début, lorsque Mordred était arrivé à Lindinis, je m'étais promis de ne jamais le frapper, mais quelques jours avaient suffi pour que je renonce à cette noble ambition et, à la fin de la première année, il me suffisait d'apercevoir cette affreuse trogne au nez bulbeux et à l'air grognon pour avoir envie de le prendre sur mes genoux et de le fouetter jusqu'au sang.

Et même Ceinwyn finit par le frapper. Elle ne le voulait pas, mais un jour je l'entendis hurler. Mordred avait déniché une aiguille et l'enfonçait nonchalamment dans le cuir chevelu de

Morwenna. Il voulait juste voir ce qui se passerait s'il plongeait l'aiguille dans l'œil du bébé, mais Ceinwyn avait accouru en entendant sa fille crier. Elle le repoussa si brutalement qu'elle l'envoya rouler de l'autre côté de la pièce. À compter de ce jour, nous ne devions plus jamais laisser le bébé dormir seul. Une servante restait toujours à son chevet. Mais Mordred avait désormais ajouté le nom de Ceinwyn à la liste de ses ennemis.

« Il est tout simplement mauvais, m'expliqua Merlin. Tu te souviens certainement de la nuit où il est né ?

— Certainement, car, à la différence de Merlin, j'étais là.

— Ils ont laissé faire les chrétiens, n'est-ce pas ? me demanda-t-il. Et ils n'ont fait appel à Morgane que lorsque les choses ont mal tourné. Quelles précautions ont pris les chrétiens ?

— Des prières. Je me souviens d'un crucifix », répondis-je dans un haussement d'épaules. Je n'avais pas été dans la chambre de l'accouchement, naturellement, car ce n'est pas la place d'un homme, mais j'avais observé les choses depuis les remparts de Caer Cadarn.

« Pas étonnant que tout se soit mal passé, trancha Merlin. Des prières ! À quoi servent des prières contre un mauvais esprit ? Il faut de l'urine sur le pas de la porte, du fer dans le lit, de l'armoise commune dans le feu. » Il hocha tristement la tête. « Un esprit s'est glissé dans le garçon avant que Morgane n'ait pu l'aider. Voilà pourquoi son pied est déformé. L'esprit s'accrochait probablement au pied quand il a senti l'arrivée de Morgane.

— Mais alors, comment chasser l'esprit ?

— En enfonçant une épée dans le cœur du malheureux enfant, fit-il en souriant et en se renversant dans son fauteuil.

— Je vous en prie, Seigneur, comment ?

— Le vieux Balise pensait qu'on pouvait y parvenir en mettant deux vierges dans le lit du possédé. Tous nus, bien entendu, précisa-t-il en gloussant. Pauvre vieux Balise ! C'était un bon druide, mais l'écrasante majorité de ses charmes obligeaient à dévêtir des jeunes filles. L'idée était que l'esprit préférerait le corps d'une vierge, tu comprends, si bien qu'en lui offrant deux vierges on lui donnait l'embarras du choix. Tout le

but de la manœuvre était de les arracher du lit au moment précis où l'esprit était sorti du corps du possédé sans avoir encore eu le temps de décider laquelle il préférerait. Il fallait saisir cet instant pour les tirer tous trois du lit et jeter un tison sur la paille. L'esprit était censé s'envoler en fumée mais, vois-tu, tout ceci n'a jamais eu grand sens pour moi. J'avoue avoir essayé une fois. J'ai essayé de guérir un pauvre vieux fou du nom de Malldyn, et tout ce que j'ai réussi à obtenir, c'est un idiot doublé d'un cocu et deux petites esclaves effarouchées, sans compter que tous les trois ont été légèrement brûlés. Pour finir, on a envoyé Malldyn dans l'île des Morts, conclut-il avec un soupir. Le meilleur endroit pour lui. Tu pourrais envoyer Mordred là-bas ? »

L'île des Morts est l'endroit où nous enfermions nos fous furieux. Nimue y avait séjourné autrefois et j'étais allé l'arracher à son enfer.

« Arthur ne le permettrait jamais, dis-je.

— J'imagine que non. Je vais essayer un charme pour vous, mais je ne puis dire que je sois très optimiste. »

Merlin habitait chez nous désormais. C'était un vieil homme qui se mourait lentement, du moins est-ce l'impression qu'il nous donnait, car le feu qui avait consumé le Tor l'avait vidé de son énergie en même temps que s'était dissipé son rêve de réunir les Trésors de la Bretagne. De tout cela, il ne restait plus qu'une coque desséchée qui vieillissait à vue d'œil. Il passait des heures assis au soleil et, l'hiver, se blottissait au coin du feu. Il conservait sa tonsure de druide mais ne prenait plus la peine de tresser sa barbe blanche. Il mangeait peu mais était toujours prêt à parler, quoique jamais de Dinas et de Lavaine ni du redoutable moment où Cerdic lui avait coupé une tresse. C'était cet outrage, me semblait-il, autant que le Tor détruit par la foudre, qui l'avait vidé de sa vie, mais il conservait encore un infime et timide espoir. Il était convaincu que le Chaudron n'avait pas été brûlé, mais qu'on l'avait volé. Et au début de notre séjour à Lindinis il me le prouva dans le jardin. Il construisit un semblant de tour avec des bûches, plaça au centre une coupe en or et une poignée de petit bois à la base puis ordonna qu'on allât chercher du feu aux cuisines.

Cet après-midi-là, même Mordred fut sage. Le feu avait toujours fasciné le roi et c'est les yeux grands ouverts qu'il regarda la tour miniature s'embraser au soleil. Les rondins de bois s'effondrèrent tandis que les flammes continuaient à crépiter. Il faisait presque nuit lorsque Merlin envoya chercher un râteau de jardinier pour fouiller les cendres. Il en ressortit la coupe en or, méconnaissable et déformée par le feu. Mais l'or était là.

« Je suis allé au Tor le lendemain de l'incendie, Derfel, et j'ai passé les cendres au peigne fin. J'ai retiré à la main tous les bouts de bois brûlés, j'ai passé les escarbilles au tamis, j'ai ratissé les débris et n'ai trouvé aucune trace d'or. Pas une once. Quelqu'un aura enlevé le Chaudron et mis le feu à la tour. Je soupçonne que les Trésors ont été volés en même temps, car ils étaient tous entreposés là-bas, excepté le chariot et l'autre.

— Quel autre ? »

L'espace d'un instant je crus qu'il ne ferait aucune réponse, puis il haussa les épaules comme si plus rien n'avait d'importance : « L'épée de Rhydderch. Tu la connais sous le nom de Caledfwlch. » Il parlait de l'épée d'Arthur, Excalibur.

« Vous la lui avez donnée alors même que c'est l'un des Trésors ? demandai-je stupéfait.

— Pourquoi pas ? Il a promis de me la rendre quand j'en aurais besoin. Il ne sait pas que c'est l'épée de Rhydderch, Derfel, et tu dois me jurer de ne pas le lui dire. S'il le découvre, il fera une sottise. Il la fera fondre pour prouver qu'il ne craint pas les Dieux. Arthur est parfois obtus, mais c'est le meilleur souverain que nous ayons et j'ai décidé de lui donner un petit pouvoir secret supplémentaire en le laissant se servir de l'épée de Rhydderch. Il s'en moquerait s'il le savait, bien sûr, mais un jour la flamme s'embrasera et il ne rira plus. »

Je voulais en savoir plus sur l'épée, mais il refusa d'en dire davantage : « Ça n'a plus aucune espèce d'importance maintenant, tout est terminé. Les Trésors ont disparu. Nimue se mettra à leur recherche, j'imagine, mais moi, je suis trop vieux. Beaucoup trop vieux. »

J'avais horreur de l'entendre parler ainsi. Après tous les efforts consentis pour rassembler les Trésors, il semblait qu'il

eût abandonné la partie. Même le Chaudron, pour lequel nous avions bravé la Route de Ténèbre, ne paraissait plus avoir la moindre valeur.

« Si les Trésors existent encore, Seigneur, on peut les retrouver, insistai-je.

— On les retrouvera, répondit-il avec un sourire indulgent. On les retrouvera, bien sûr.

— Alors pourquoi ne pas nous mettre à leur recherche ? » Il soupira comme si mes questions l'importunaient : « Parce qu'ils sont cachés, Derfel, et que leur cachette sera protégée par un charme de dissimulation. Je le sais. Je le sens bien. Alors, il nous faut attendre que quelqu'un essaie de se servir du Chaudron. Quand cela se produira, nous le saurons, car moi seul sais comment m'en servir, et si quelqu'un essaie de faire appel à ses pouvoirs il répandra l'horreur à travers la Bretagne. » Il haussa les épaules : « Attendons l'horreur, Derfel. Et ce jour-là nous plongerons au cœur de l'horreur et c'est là que nous trouverons le Chaudron.

— Alors, à votre avis, qui l'a volé ? »

Il ouvrit les mains pour signifier qu'il n'en savait rien. « Les hommes de Lancelot ? Pour Cerdic, probablement. Ou peut-être pour ces deux jumeaux siluriens. Je les ai passablement sous-estimés, n'est-ce pas ? Mais ça n'a plus aucune importance aujourd'hui. Seul l'avenir nous le dira, Derfel, seul l'avenir nous le dira. Attendons l'horreur et nous le retrouverons. » Il paraissait s'en satisfaire et, en attendant, racontait de vieilles histoires et écoutait les nouvelles. De temps à autre, il se dirigeait d'un pas traînant vers sa chambre, qui donnait sur la cour extérieure, et y concoctait quelque charme, généralement dans l'intérêt de Morwenna. Il disait encore la bonne aventure, qu'il lisait habituellement en répandant une couche de cendres froides sur les dalles de la cour et en laissant une couleuvre se frayer son chemin sur la poussière. Mais je constatai que ses conclusions étaient toujours débonnaires et optimistes. Il ne prenait aucun plaisir à cette tâche. Il n'avait pas perdu tout pouvoir, car un jour que Morwenna avait la fièvre il prépara un charme de laine et de faînes, puis il lui fit avaler une potion à base de cloportes écrasés qui eut raison de la fièvre. En

revanche, chaque fois que Mordred était malade, il imaginait toujours des charmes qui ne faisaient qu'aggraver le mal, même si le roi s'en est toujours sorti. « Le démon le protège, expliqua Merlin, et ces temps-ci je suis trop faible pour m'attaquer aux petits démons. » Il s'appuyait sur ses coussins et invitait un chat à s'installer sur ses genoux. Il avait toujours aimé les chats et nous n'en manquions pas à Lindinis. Merlin se plaisait au palais. Nous étions amis, il adorait Ceinwyn et nos filles, et il était entouré de soins par Gwlyddyn, Ralla et Caddwg, ses anciennes servantes du Tor. Les enfants des deux premières grandissaient avec les nôtres, et tous étaient unis contre Mordred. Lorsque le roi fêta ses douze ans, Ceinwyn avait déjà été cinq fois mère. Les trois filles survécurent, mais les deux garçons moururent dans les jours suivant leur naissance et Ceinwyn attribua leur mort au mauvais esprit de Mordred : « Je ne veux pas d'autres garçons dans le palais, conclut-elle tristement. Rien que des filles.

— Mordred partira bientôt », lui promis-je, car je comptais les jours qui nous séparaient de son quinzième anniversaire, c'est-à-dire du jour où il serait acclamé roi.

Arthur comptait les jours, lui aussi, mais avec une certaine crainte car il redoutait que Mordred ne défît tout ce qu'il avait accompli. Arthur nous rendait souvent visite à Lindinis en ce temps-là. Nous entendions des bruits de sabots dans la cour, la porte s'ouvrait et sa voix résonnait dans les grandes salles à moitié vides du palais. « Morwenna ! Seren ! Dian ! » criait-il, et nos trois casques d'or couraient ou trottaient pour se jeter dans ses bras, et il les couvrait de cadeaux : du miel en rayon, de petites broches ou la fragile coquille en spirale d'un escargot. Puis, les filles dans les bras, il nous rejoignait pour nous donner les dernières nouvelles : on avait reconstruit un pont, ouvert un tribunal, déniché un magistrat honnête ou exécuté un bandit de grands chemins. Ou il parlait de quelque prodige naturel : un serpent de mer aperçu au large, un veau né avec cinq pattes ou même une histoire de jongleur qui avalait le feu.

« Comment va le roi ? ne manquait-il jamais de nous demander quand il en avait fini.

— Le roi grandit », répondait invariablement Ceinwyn d'un ton calme, et Arthur s'en tenait là.

Il nous donnait des nouvelles de Guenièvre, et tout allait toujours bien, même si Ceinwyn et moi soupçonnions que son ardeur dissimulait une curieuse solitude. Il n'a jamais été seul, mais je crois qu'il n'a jamais découvert non plus l'âme sœur dont il avait tant besoin. Autrefois, Guenièvre s'était intéressée aux affaires du gouvernement avec autant de passion qu'Arthur, mais elle s'en était peu à peu détournée pour consacrer toutes ses énergies au culte d'Isis. Arthur, que la ferveur religieuse avait toujours mis mal à l'aise, feignait de s'intéresser à cette Déesse de femme, mais en vérité je crois qu'il était convaincu que Guenièvre perdait son temps à rechercher un pouvoir qui n'existait pas, tout comme nous avons perdu notre temps naguère à traquer le Chaudron.

Guenièvre ne lui donna qu'un fils. De deux choses l'une, assurait Ceinwyn : ou ils faisaient chambre à part, ou Guenièvre employait de la magie de femme pour empêcher la conception. Tous les villages avaient leur sage-femme qui savait quelles herbes rempliraient cet office, de même qu'elles savaient celles qui provoqueraient un avortement ou soigneraient une maladie. Arthur, j'en étais convaincu, aurait aimé d'autres enfants, car il les adorait, et il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il venait avec Gwydre dans notre palais. Arthur et son fils se plaisaient au milieu de la ribambelle d'enfants qui se promenaient, insouciant, à Lindinis, mais prenaient grand soin d'éviter la présence songeuse et maussade de Mordred. Gwydre jouait avec nos trois fillettes et avec les trois de Ralla, et avec les deux douzaines d'enfants d'esclaves ou de servantes qui formaient de petites armées pour des parodies de combat ou qui suspendaient des manteaux de guerre aux branches d'un poirier pour en faire un semblant de maison où ils imitaient les passions et les procédures du palais. Mordred avait ses compagnons à lui : tous des garçons et tous des esclaves. Étant plus âgés, ils vadrouillaient à leur guise et nous avions ensuite des échos de leurs virées : faucille volée dans une cabane, toit de chaume ou meule de foin incendiés, tamis éventré, haie saccagée et, plus tard, agression d'une petite bergère ou de la

fille d'un fermier. Arthur écoutait, frissonnait puis allait parler au roi, mais rien n'y faisait.

Guenièvre venait rarement à Lindinis. En revanche, mes obligations, qui m'amenaient à sillonner la Dumnonie au service d'Arthur, me conduisaient assez souvent au Palais d'hiver de Durnovarie. Et c'est là, le plus souvent, que je rencontrais Guenièvre. Elle était courtoise avec moi, mais il vrai que nous étions tous courtois en ce temps-là car Arthur avait inauguré sa grande bande de guerriers. Il m'avait fait part de son idée à Cwm Isaf, mais c'est dans les années de paix qui suivirent la bataille de Londres qu'il fit de sa confrérie de lanciers une réalité.

Aujourd'hui encore, si vous parlez de la Table Ronde, certains vieillards se souviendront en gloussant de cette vieille tentative pour dompter la rivalité, l'hostilité et l'ambition. La Table Ronde, bien sûr, n'a jamais été son vrai nom. Ce n'était qu'un sobriquet. Arthur lui-même avait décidé de l'appeler la Confrérie de Bretagne, ce qui était beaucoup plus impressionnant, mais personne ne devait jamais l'appeler ainsi. Tous s'en souvenaient, quand ils s'en souvenaient, comme du serment de la Table Ronde, et probablement avaient-ils oublié qu'elle était censée nous apporter la paix. Pauvre Arthur. Il y croyait vraiment, à sa Confrérie, et si les baisers pouvaient apporter la paix un millier de morts seraient encore parmi nous aujourd'hui. Arthur avait essayé de changer le monde par l'amour.

*

La Confrérie de Bretagne devait être inaugurée au Palais d'hiver de Durnovarie, en été, après qu'une épidémie eut emporté Leodegan, le père de Guenièvre et le roi en exil de Henis Wyren. Mais en juillet, alors que nous étions censés nous retrouver là-bas, la peste s'était abattue sur Durnovarie et, au tout dernier moment, Arthur avait décidé que la grande assemblée aurait lieu au Palais marin désormais resplendissant au sommet de la colline. Lindinis eût été un meilleur endroit pour les cérémonies inaugurales, car le palais était beaucoup

plus grand, mais probablement Guenièvre avait-elle souhaité faire admirer sa nouvelle demeure. Sans doute lui était-il agréable de voir tous les rudes guerriers barbus et chevelus de la Bretagne se promener à travers ses salles civilisées et ses arcades ombragées. C'est cette beauté, semblait-elle nous dire, que vous devez protéger de votre vie, même si elle prit grand soin que nous soyons peu nombreux à dormir dans la villa agrandie. Nous installâmes notre campement à l'extérieur et, en vérité, nous en étions ravis.

Ceinwyn vint avec moi. Elle n'allait pas très bien car les cérémonies se déroulèrent peu de temps après la naissance de son troisième enfant, un garçon. L'accouchement difficile s'était soldé par une Ceinwyn très affaiblie. L'enfant n'avait pas survécu. Mais Arthur la supplia de venir. Il voulait que tous les seigneurs de Bretagne fussent réunis, et bien que personne ne vînt du Gwynedd, d'Elmet ou des autres royaumes du nord, beaucoup consentirent à un long voyage. Et presque tous les grands de Dumnonie répondirent présents. Cuneglas de Powys, Meurig de Gwent, le prince Tristan de Kernow, tous vinrent de même, naturellement, que Lancelot, et tous ces rois se firent accompagner de seigneurs, de druides, d'évêques et de chefs, si bien que les tentes et les abris formaient un grand cercle tout autour de la colline. Mordred, alors âgé de neuf ans, vint avec nous et, au grand dégoût de Guenièvre, fut logé à l'intérieur du palais avec les autres rois. Merlin refusa de venir. Il affirma qu'il était trop vieux pour ces sottises. Galahad fut nommé maréchal de la Confrérie et présida aux cérémonies avec Arthur. Comme lui, il croyait profondément à cette entreprise.

Je n'en ai jamais fait l'aveu à Arthur, mais j'étais moi-même mal à l'aise. Son idée était que nous allions tous nous lier par un serment de paix et d'amitié qui nous ferait oublier nos vieilles inimitiés et interdirait à jamais aux Frères de Bretagne de lever leurs lances les uns contre les autres. Les Dieux eux-mêmes semblaient se gausser de cette ambition car le jour se leva sur un temps glacial et un ciel sombre, même s'il ne tomba pas une goutte de pluie de la journée. Arthur, qui était ridiculement optimiste, voulut y voir un signe de bon augure.

Personne ne portait ni épée, ni lance ni bouclier au cours de cette cérémonie, qui eut lieu dans le jardin d'agrément du Palais, entre les deux nouvelles arcades construites sur les talus qui descendaient vers la crique. Les étendards flottaient sur les arcades, où deux chœurs entonnaient des chants solennels pour donner aux cérémonies une dignité de circonstance. Au nord du jardin, tout près d'une grande porte cintrée qui menait au palais, on avait dressé une table. Une table ronde, même si cette forme n'avait pas de signification particulière : c'était simplement la plus commode à installer dans le jardin. Elle n'était pas très grande – son diamètre devait être à peu de choses près comparable à l'envergure d'un homme les bras tendus – mais elle était fort belle. Elle était romaine, naturellement, et taillée dans une pierre blanche translucide dans laquelle était sculpté un superbe cheval aux ailes déployées. L'une de ces ailes était fendue sur toute la longueur, mais la table restait imposante et le cheval ailé était une merveille. Sagramor assurait n'avoir jamais vu de bête pareille au cours de ses voyages, mais prétendait qu'il existait bel et bien des chevaux volants de ce genre dans les pays mystérieux qui se trouvaient par-delà les océans de sable. Sagramor avait épousé Malla, sa robuste Saxonne, et était désormais père de deux garçons.

Les seules épées autorisées étaient celles des rois et des princes. L'épée de Mordred était posée sur la table, entrecroisée avec les lames de Lancelot, Meurig, Cuneglas, Galahad et Tristan. L'un après l'autre, chacun s'avança : rois, princes, chefs et seigneurs, tout le monde posa les mains à l'endroit où se touchaient les six lames pour prononcer le serment d'amitié et de paix. Ceinwyn avait fait passer des habits neufs à Mordred, puis elle lui avait coupé les cheveux et l'avait peigné pour éviter que ces boucles n'aient l'air de deux balais au sommet de son crâne rond, mais il avait quand même l'air d'un empoté quand il clopina sur son pied-bot afin de marmonner le serment. J'admets que l'instant où je mis la main sur les lames fut assez solennel : comme la plupart des hommes présents, j'avais réellement l'intention d'honorer ce serment qui était, bien entendu, réservé aux hommes, car Arthur considérait que ce

n'était pas l'affaire des femmes, même si beaucoup se postèrent sur la terrasse, au-dessus de la porte cintrée, pour suivre la longue cérémonie. À l'origine, Arthur avait voulu réserver l'appartenance à cette Confrérie aux seuls guerriers assermentés qui avaient combattu les Saxons, mais il l'avait maintenant élargie à tous les grands qu'il avait pu attirer dans son palais. Lorsque tous eurent défilé, il prêta serment à son tour puis rejoignit la terrasse pour nous expliquer que le serment que nous venions de prêter était le plus sacré que nous eussions jamais prononcé, que nous avions promis de donner la paix à la Bretagne et que, si l'un de nous trahissait son serment, le devoir de tous les autres était de punir le fautif. Puis il nous demanda de nous embrasser et l'on servit à boire.

La solennité du jour ne devait pas s'arrêter là. Arthur avait observé avec soin ceux qui évitaient de s'embrasser ; les unes après les autres, il convia ces âmes récalcitrantes dans les grandes salles du palais pour leur imposer la réconciliation. Arthur lui-même donna l'exemple en serrant dans ses bras Sansum, puis Melwas, le roi des Belges détrôné qu'il avait exilé à Isca. Melwas consentit de mauvaise grâce au baiser de paix mais mourut un mois plus tard après avoir ingurgité des huîtres avariées. Le destin est inexorable, aimait à nous répéter Merlin.

Ces réconciliations plus intimes retardèrent inévitablement le banquet qui devait être servi dans la grande salle où Arthur réunissait les anciens ennemis et l'on porta de nouvelles cuves d'hydromel au jardin où les guerriers les attendaient et tâchaient de deviner quels seraient les prochains appelés. Je savais qu'Arthur m'appellerait, car j'avais pris grand soin d'éviter Lancelot au cours de la cérémonie. De fait, Hygwydd, l'écuyer d'Arthur, vint me trouver pour m'entraîner dans la grande salle où, comme je le craignais, Lancelot et ses courtisans m'attendaient. Arthur avait persuadé Ceinwyn de venir et, pour l'épauler, avait également prié son frère Cuneglas de venir. Nous nous tenions tous les trois d'un côté de la salle, Lancelot et ses hommes de l'autre, tandis qu'Arthur, Galahad et Guenièvre présidaient depuis le dais où la table du banquet était déjà dressée. Arthur rayonnait : « J'ai réuni dans cette salle quelques-uns de mes amis les plus chers, déclara-t-il. Le roi

Cuneglas, le meilleur allié qu'un homme puisse avoir dans la guerre comme dans la paix, le roi Lancelot auquel je suis lié comme à un frère, le seigneur Derfel Cadarn, brave entre les braves, et ma chère princesse Ceinwyn. »

Il souriait. J'étais mal à l'aise, ne sachant où me mettre, comme un épouvantail dans un champ de pois. Ceinwyn était toute gracieuse, Cuneglas gardait les yeux fixés sur le plafond peint, Lancelot fronçait les sourcils, Amhar et Loholt essayaient de prendre un air belliqueux, tandis que le visage de Dinas et de Lavaine ne laissait paraître que le mépris. Guenièvre nous observait attentivement sans rien trahir de ses sentiments, même si je soupçonne qu'elle avait autant de mépris que les druides pour cette cérémonie arrangée par son mari. Arthur souhaitait ardemment la paix, et Galahad et lui étaient les seuls qui n'avaient pas l'air gêné.

Comme aucun de nous ne parlait, Arthur ouvrit les bras et quitta le dais : « J'exige que le mauvais sang qui existe entre vous soit versé maintenant, une fois pour toutes, puis oublié. »

Il attendit de nouveau. Je traînais les pieds tandis que Cuneglas tirait sur ses moustaches.

« Je vous en prie », insista Arthur.

Ceinwyn esquissa un infime haussement d'épaules et déclara : « Je regrette la peine que j'ai faite au roi Lancelot. »

Ravi que la glace commence à fondre, Arthur se tourna en souriant vers le roi des Belges : « Seigneur Roi ? insista-t-il auprès de Lancelot. Allez-vous lui pardonner ? »

Tout de blanc vêtu, Lancelot la regarda et s'inclina.

« Est-ce un pardon ? » grondai-je.

Lancelot s'empourpra, mais se débrouilla pour répondre aux attentes d'Arthur : « Je n'ai point de querelle avec la princesse Ceinwyn, fit-il avec raideur.

— Voilà ! » s'exclama Arthur, ravi de ces mots prononcés du bout des lèvres, et il tendit les bras pour les inviter à avancer : « Embrassez-vous, dit-il. Et j'aurai la paix ! »

Tous deux s'avancèrent, se donnèrent un baiser sur la joue et reculèrent. Le geste fut aussi chaleureux que la nuit étoilée où nous avions attendu le Chaudron dans des rochers de Llyn

Cerrig Bach, mais Arthur en fut satisfait. « Derfel, reprit-il, ne vas-tu pas embrasser le roi ? »

Je me raidis. « Je l'embrasserai, Seigneur, lorsque ses druides auront retiré les menaces qu'ils ont proférées contre la princesse Ceinwyn. »

Le silence se fit. Guenièvre soupira et tapota du pied sur la mosaïque du dais, celle-là même qu'elle avait retirée de Lindinis. Elle était plus superbe que jamais. Elle portait une robe noire, peut-être pour mieux marquer la solennité du jour, et la robe était cousue de douzaines de croissants de lune en argent. Ses cheveux roux étaient ramenés en tresses enroulées autour de son crâne et maintenus en place par deux épingles en forme de dragon. Elle portait autour du cou le collier d'or qu'Arthur lui avait envoyé il y a longtemps après une bataille contre les Saxons d'Aelle. Elle m'avait dit alors qu'elle ne l'aimait pas, mais il lui allait à merveille. Peut-être toutes ces cérémonies lui paraissaient-elles fastidieuses, mais elle fit de son mieux pour aider son mari.

« Quelles menaces ? me demanda-t-elle froidement.

— Ils savent, fis-je en regardant les jumeaux.

— Nous n'avons fait aucune menace, protesta sèchement Lavaine.

— Mais vous pouvez faire disparaître les étoiles », repris-je d'un ton accusateur.

Un léger sourire éclaira le beau visage de brute de Dinas : « La petite étoile en papier, Seigneur Derfel ? demanda-t-il en feignant la surprise. Est-ce cela votre affront ?

— C'était votre menace.

— Mon Seigneur ! fit Dinas en se tournant vers Arthur. Ce n'était qu'un tour pour enfants. Cela ne signifiait rien.

— Vous le jurez ? demanda Arthur en posant son regard sur les druides.

— Sur la vie de mon frère, promet Dinas.

— Et la barbe de Merlin ? Vous l'avez encore ? » J'avais choisi de les défier. Guenièvre soupira comme pour suggérer que je devenais fatigant. Galahad fronça les sourcils. Hors du palais, les voix des guerriers se faisaient rauques sous l'effet de l'hydromel. Lavaine leva les yeux vers Arthur.

« Il est exact, commença-t-il d'un ton courtois, que nous possédions une mèche de la barbe de Merlin coupée après qu'il avait insulté le roi Cerdic. Mais sur ma vie, Seigneur, nous l'avons brûlée.

— Nous ne combattons pas les vieillards, grogna Dinas avant de se tourner vers Ceinwyn. Ni les femmes. »

Arthur s'illumina. « Allons, Derfel, approche. La paix régnera entre mes amis les plus chers. »

J'hésitai encore, mais Ceinwyn et son frère me pressèrent d'avancer et, pour la seconde et dernière fois de ma vie, j'embrassai Lancelot. Mais cette fois, plutôt que de chuchoter les insultes que nous avions échangées la première fois, nous ne dûmes rien. Un baiser suffit, et chacun recula d'un pas.

« La paix régnera entre vous, insista Arthur.

— Je le jure, Seigneur, répondis-je avec raideur.

— Je n'ai point de querelle », fit Lancelot tout aussi sèchement.

Arthur dut se contenter de notre réconciliation grincheuse, et il poussa un immense soupir de soulagement, comme s'il en avait fini avec la partie la plus difficile de la journée. Puis il nous serra tous deux dans ses bras avant d'insister pour que Guenièvre, Galahad, Ceinwyn et Cuneglas viennent à leur tour échanger des baisers.

Notre épreuve était terminée. Les dernières victimes d'Arthur furent sa propre épouse et Mordred. N'ayant aucune envie d'en être le témoin, je sortis avec Ceinwyn. À la demande d'Arthur, son frère resta et nous nous retrouvâmes tous les deux seuls.

« J'en suis navré, dis-je.

— C'était une épreuve inévitable, fit Ceinwyn en haussant les épaules.

— Je ne fais toujours pas confiance à ce bâtard, ajoutai-je avec rancœur. »

Elle sourit.

« Toi, Derfel Cadarn, tu es un grand guerrier. Lui, c'est Lancelot. Le loup craint-il le lièvre ?

— Il craint le serpent », répondis-je d'un air sombre. Je n'avais aucune envie de retrouver mes amis pour leur raconter

la réconciliation avec Lancelot, et j'entraînai Ceinwyn à travers les salles élégantes du Palais marin avec leurs murs à colonnes, leurs sols décorés et les lourdes lampes de bronze avec leurs longues chaînes de fer suspendues aux plafonds peints de scènes de chasse. Ceinwyn trouva le palais incroyablement spacieux mais froid : « Les Romains tout crachés !

— Guenièvre, tu veux dire ! » répliquai-je.

Nous découvrîmes une volée d'escaliers qui menait aux cuisines affairées, puis une porte qui donnait sur les jardins, derrière le palais, où herbes et fruits poussaient en plates-bandes bien ordonnées. « Je ne crois pas que cette Confrérie de Bretagne puisse aboutir à quoi que ce soit, avouai-je lorsque nous fûmes au grand air.

— À moins que vous ne soyez assez nombreux à prendre le serment au sérieux, dit Ceinwyn.

— Peut-être. » Soudain, je demeurai cloué sur place. Juste devant moi, penchée sur un coin de persil, se trouvait la petite sœur de Guenièvre, Gwenhwyvach.

Ceinwyn la salua joyeusement. J'avais oublié qu'elles avaient été amies au cours des longues années d'exil des deux sœurs au Powys. Et quand elles se furent embrassées, Ceinwyn l'entraîna vers moi. Je pensais que Gwenhwyvach m'en voudrait de ne pas l'avoir épousée, mais elle semblait sans rancune. « Je suis devenue la jardinière de ma sœur, m'expliqua-t-elle.

— Ce n'est pas possible, Dame ?

— La nomination n'est pas officielle, répondit-elle sèchement, pas plus que mes hautes responsabilités d'intendante et de gardienne des lévriers, mais il faut bien que quelqu'un se charge de ce travail et, à sa mort, mon père a fait promettre à Guenièvre de s'occuper de moi.

— Sa disparition m'a fait de la peine », intervint Ceinwyn.

Gwenhwyvach haussa les épaules. « Il maigrissait à vue d'œil, et un jour il a fini par disparaître. » Quant à elle, on ne pouvait pas dire qu'elle avait maigri : elle était obèse maintenant et était devenue une grosse femme rougeaude qui, avec sa robe crottée et son chemisier blanc crasseux, avait plus l'air d'une paysanne que d'une princesse. « J'habite là-bas ! » Elle montra du doigt une grande baraque de bois qui se dressait

à une centaine de pas du palais. Ma sœur m'autorise à accomplir ma tâche chaque jour, mais quand sonne la cloche du soir je dois me mettre hors de portée de ses regards. Aucun laideron ne doit venir ternir l'éclat du palais, vous comprenez.

— Dame ! » m'exclamai-je devant sa façon de se dénigrer.

Gwenhwyvach me fit signe de me taire. « Je suis heureuse, reprit-elle d'un air morne. Je fais de longues promenades avec les chiens et je parle aux abeilles.

— Viens à Lindinis, l'encouragea Ceinwyn.

— Jamais on ne me laisserait faire ! protesta Gwenhwyvach, feignant d'être choquée.

— Et pourquoi pas ? demanda Ceinwyn. Nous avons des chambres libres. Je t'en prie. »

Gwenhwyvach eut un petit sourire malicieux. « J'en sais trop, Ceinwyn, voilà pourquoi. Je sais qui vient, qui reste et ce qu'ils font ici. » Aucun de nous deux n'avait envie d'en savoir plus et ne l'interrogea sur ces insinuations, mais elle avait besoin de parler. Elle devait se sentir bien seule et Ceinwyn était un visage amical et affectueux du passé. Soudain, Gwenhwyvach lança les herbes qu'elle venait de couper et nous entraîna en toute hâte vers le palais.

« Laissez-moi vous montrer, fit-elle.

— Je suis sûre que nous n'avons aucun besoin de voir, répondit Ceinwyn, craignant ce qu'elle était sur le point de nous révéler.

— Toi, tu peux voir, dit-elle à Ceinwyn, mais Derfel, non. Ou plutôt, il ne devrait pas. Les hommes sont censés ne jamais mettre les pieds dans le temple. »

Elle nous avait conduits à une porte qui se trouvait au pied de quelques marches de briques et qui donnait sur une grande cave soutenue par de grandes arches romaines de briques. « Ils gardent le vin ici », expliqua Gwenhwyvach en montrant les jarres et les peaux qui encombraient les étagères. Elle avait laissé la porte ouverte en sorte que quelques vagues rais de lumière éclairaient l'enchevêtrement sombre et poussiéreux des arches. « Par ici », fit-elle en disparaissant à droite entre des piliers.

Nous la suivîmes à tâtons, de plus en plus précautionneux à mesure que nous nous éloignions de la porte. Nous l'entendîmes soulever une barre, puis un courant d'air frais nous enveloppa lorsqu'elle tira une porte immense. « C'est le temple d'Isis ? lui demandai-je.

— Vous en avez entendu parler ? fit-elle d'un air dépité.

— Guenièvre m'a montré son temple de Durnovarie, il y a de longues années de cela.

— Elle ne vous montrerait pas celui-ci », trancha Gwenhwyvach, puis elle tira les épais rideaux noirs suspendus à quelques pas de l'entrée, nous dévoilant le sanctuaire privé de Guenièvre. Par crainte du courroux de sa sœur, elle ne voulut pas me laisser m'aventurer au-delà du petit hall qui séparait la porte des rideaux, mais elle fit descendre deux marches à Ceinwyn pour l'entraîner dans une longue pièce au sol de pierre polie noire : les murs et le plafond voûté étaient enduits de poix, et sur un dais de pierre noire se dressait un trône taillé dans la même pierre. Derrière le trône, se trouvait un autre rideau noir. Devant le dais, avait été creusé un bassin peu profond que l'on emplissait d'eau au cours des cérémonies d'Isis. En vérité, le temple était exactement le même que celui que Guenièvre m'avait fait visiter de longues années auparavant et très proche du sanctuaire déserté que nous avions découvert dans le palais de Lindinis. Hormis que cette cave était plus grande et plus basse que celle des temples précédents, la seule différence était qu'elle laissait ici pénétrer la lumière du jour, car le plafond voûté était percé d'un grand trou juste au-dessus du bassin. « Il y a un mur là-bas, chuchota Gwenhwyvach en montrant le trou, plus haut qu'un homme. Le clair de lune peut pénétrer par le puits sans que personne ne puisse regarder ce qui se passe en bas. Malin, n'est-ce pas ? »

L'existence du puits laissait supposer que la cave était creusée sous le jardin du palais, ce que Gwenhwyvach confirma. Il y avait une entrée ici, dit-elle en montrant une ligne brisée dans la maçonnerie, au milieu du temple. « On pouvait ainsi ranger directement les livraisons dans la cave, mais Guenièvre a prolongé l'arche, vous comprenez ? Et l'a fait recouvrir de terre. »

Mis à part sa noirceur maléfique, le temple n'avait rien de particulièrement sinistre, car il n'y avait ni idole, ni feu sacrificiel ni autel. À tout prendre, le temple était même un peu décevant, car la cave voûtée n'avait pas la grandeur des salles du haut. Elle avait un côté faux clinquant, même légèrement sale. Les Romains, me dis-je, auraient certainement su en faire une pièce plus digne de la Déesse, mais tous les efforts de Guenièvre n'avaient réussi qu'à transformer un cellier de briques en une cave noire, même si le trône, qui était taillé dans un seul bloc de pierre noire et qui était sans doute le même qu'à Durnovarie, était assez imposant. Gwenhwyvach contourna le trône et tira le rideau noir pour permettre à Ceinwyn de passer. Elles restèrent un long moment derrière le rideau, mais lorsque nous ressortîmes Ceinwyn me dit qu'il n'y avait pas grand-chose à voir. « Juste une petite chambre noire, avec un grand lit et quantité de crottes de souris.

— Un lit ? demandai-je, soupçonneux.

— Un lit à rêves, répondit Ceinwyn d'un ton ferme, comme celui de la tour de Merlin.

— Et c'est tout ? » demandai-je, encore taraudé par le doute.

Ceinwyn haussa les épaules. « Gwenhwyvach a insinué qu'il servait à d'autres fins, reprit-elle d'un ton de reproche, mais elle n'en avait aucune preuve et elle a fini par admettre que sa sœur dormait là pour recevoir des songes. » Elle sourit d'un air triste. « Je crois que la pauvre Gwenhwyvach a le cerveau dérangé. Elle croit que Lancelot viendra la chercher un jour.

— Elle croit quoi ? demandai-je stupéfait.

— Elle est amoureuse de lui, la pauvre. » Nous avons essayé de la persuader de se joindre à nous pour les festivités du jardin, mais elle avait refusé. Elle n'y serait pas bien accueillie, nous avait-elle confié, et nous nous éloignâmes à la hâte en jetant des regards méfiants à droite et à gauche. « Pauvre Gwenhwyvach, fit Ceinwyn avant de rire. C'est typique de Guenièvre, n'est-ce pas ?

— Quoi donc ?

— D'adopter une religion aussi exotique ? Pourquoi ne pas adorer les dieux de la Bretagne comme nous ? Mais non, il lui faut trouver quelque chose d'étrange et de difficile. » Elle

soupira et passa son bras sous le mien. « Sommes-nous vraiment obligés de rester pour le banquet ? »

Elle se sentait faible et ne s'était pas entièrement remise des dernières couches. « Arthur comprendra si nous n'y allons pas, répondis-je.

— Mais pas Guenièvre, fit-elle avec un soupir. Mieux vaut faire un effort. »

Nous avons longé le flanc ouest du palais, contourné la haute palissade de bois qui cachait le puits du temple, et atteint maintenant l'extrémité de la longue arcade. Je l'arrêtai juste au coin et posai mes mains sur ses épaules. « Ceinwyn de Powys, déclarai-je en contemplant son joli minois, je t'aime.

— Je sais », répondit-elle avec un sourire, et, se hissant sur la pointe des pieds, elle me donna un baiser puis m'entraîna quelques pas plus loin pour admirer le jardin d'agrément du Palais d'hiver. « Voilà la Confrérie de Bretagne chère au cœur d'Arthur », fit-elle d'un air amusé.

Le jardin grouillait d'hommes avinés. Ils avaient attendu trop longtemps le banquet : maintenant à bouche-que-veux-tu, ils se renouvelaient leurs promesses fleuries d'amitié éternelle. Certaines embrassades avaient tourné au pugilat pour le plus grand malheur des parterres fleuris. Les chœurs avaient depuis longtemps renoncé à leurs chants solennels et certaines choristes buvaient avec les guerriers. Tous les hommes n'étaient pas éméchés, bien sûr, mais les hôtes restés sobres s'étaient repliés sur la terrasse afin de protéger les femmes, parmi lesquelles se trouvaient nombre des servantes de Guenièvre et Lunete, mon premier et lointain amour. Guenièvre se tenait aussi sur la terrasse, d'où elle regardait horrifiée son jardin saccagé. Mais c'était de sa faute, car elle avait servi un hydromel particulièrement fort, et il y avait au moins cinquante hommes à chahuter dans le jardin. Certains avaient arraché des tiges de fleurs pour se livrer à des parodies de combat à l'épée. Au moins un homme avait le visage en sang tandis qu'un autre s'efforçait d'arracher une dent branlante et traitait de tous les noms le Frère de Bretagne assermenté qui l'avait frappé. Un autre encore avait vomi sur la table ronde.

J'aidai Ceinwyn à se frayer un chemin sous les arcades. À nos pieds, la Confrérie de Bretagne jurait, échangeait des coups et s'abrutissait à grand renfort d'hydromel.

Igraine ne voudra jamais me croire. Mais c'est ainsi qu'est née la Confrérie de Bretagne, que les ignorants persistent à appeler la Table Ronde.

*

J'aimerais pouvoir écrire que le nouvel esprit de paix engendré par le serment de la Table Ronde a propagé le bonheur à travers le royaume, mais les petites gens ignoraient pour la plupart ce qui s'était passé. Les simples mortels n'en savaient rien et se fichaient pas mal de ce que faisaient leurs seigneurs tant que leurs champs et leurs familles n'avaient pas à en souffrir. Quant à Arthur, naturellement, il faisait grand cas du serment. Comme disait Ceinwyn, pour un homme qui disait haïr tous les serments, il en était exceptionnellement friand.

Mais au moins le serment fut-il respecté dans ces années-là et la Bretagne prospéra en ce temps de paix. Aelle et Cerdic se disputèrent le contrôle de Llægyr, et leur conflit meurtrier épargna au reste de la Bretagne leurs lances saxonnes. Dans l'ouest du pays, les rois irlandais ne se lassaient pas de tester leurs lances contre les boucliers bretons, mais ces conflits demeuraient limités et épars, et la plupart d'entre nous connûmes une longue période de paix. Plutôt que de s'inquiéter de l'ennemi, le Conseil de Mordred, dont je faisais partie, avait tout le loisir de s'occuper des lois, des impôts et des conflits de voisinage.

Arthur dirigeait le Conseil, mais il n'occupa jamais le siège placé au bout de la table, parce que le trône était réservé au roi et resta vide jusqu'au jour où Mordred eut atteint la maturité. Merlin était officiellement le premier conseiller du roi, mais il n'allait jamais à Durnovarie et ne disait pas grand-chose les rares fois où le Conseil se réunissait à Lindinis. Une demi-douzaine de conseillers étaient des guerriers, mais la plupart ne venaient jamais non plus. Agravain disait que tout cela l'ennuyait, tandis que Sagramor préférait maintenir la paix sur

la frontière saxonne. Les autres conseillers étaient deux bardes qui savaient les lois et les généalogies de la Bretagne, deux magistrats, un marchand et deux évêques chrétiens. L'un d'eux était un noble vieillard qui répondait au nom d'Emrys. C'est lui qui avait succédé à Bedwin à Durnovarie. L'autre était Sansum.

Sansum avait conspiré contre Arthur. Peu doutaient qu'il aurait dû perdre la tête le jour où la conjuration avait été démasquée, mais cette âme servile s'en était tirée tant bien que mal. Il n'avait jamais su lire ni écrire, mais il était malin et ses ambitions ne connaissaient point de bornes. Il était originaire du Gwent, où son père était tanneur. Il s'était élevé en devenant l'un des prêtres de Tewdric, mais c'est en mariant Arthur et Guenièvre, après leur fuite de Caer Sws, qu'il était passé sur le devant de la scène. Pour le récompenser de ce service, il avait été fait évêque de Dumnonie et aumônier de Mordred, puis avait perdu cet honneur après avoir comploté avec Nabur et Melwas. Il était censé croupir dans l'obscurité en sa qualité de gardien du sanctuaire de la Sainte-Épine, mais Sansum ne supportait pas l'obscurité. Il avait épargné à Lancelot l'humiliation d'un rejet par les adeptes de Mithra et, ce faisant, acquis la gratitude circonspecte de Guenièvre. Mais ni son amitié avec Lancelot ni sa trêve avec Guenièvre n'auraient suffi à lui valoir une place au Conseil de Dumnonie.

Il s'était hissé à ce haut rang par un mariage, en épousant la sœur aînée d'Arthur, Morgane : Morgane, la prêtresse de Merlin, l'adepte des Mystères, Morgane la païenne. Par ce mariage, Sansum avait recouvert toutes les traces de son ancienne disgrâce pour se hisser au faîte du pouvoir en Dumnonie. Nommé au Conseil, sacré évêque de Lindinis, il était redevenu l'aumônier de Mordred même si, par bonheur, son aversion pour le jeune roi le tenait loin du palais de Lindinis. Son autorité s'exerçait sur toutes les églises du nord de la Dumnonie, tout comme celle d'Emrys sur les églises du sud. Pour Sansum, ce fut un mariage étincelant, pour nous ce fut une immense surprise.

La cérémonie eut lieu dans l'église de la Sainte-Épine, à Ynys Wydryn. Arthur et Guenièvre séjournèrent à Lindinis et c'est tous ensemble que nous prîmes la route du sanctuaire en

ce grand jour. Tout commença par le baptême de Morgane dans les eaux bordées de roseaux de l'étang d'Issa. Elle avait abandonné son masque d'or avec son image du dieu cornu Cernunnos pour un nouveau masque orné d'une croix chrétienne et, pour bien marquer l'allégresse du jour, elle avait troqué son habituelle robe noire contre une robe blanche. Arthur avait pleuré de joie en voyant sa sœur s'avancer en clopinant dans l'étang, où Sansum, avec une évidente tendresse, la soutint par le dos en l'abaissant dans l'eau. Un chœur chanta des alléluias. Nous attendîmes le temps que Morgane se sèche et passe une nouvelle robe blanche, puis nous la regardâmes boitiller jusqu'à l'autel où l'évêque Emrys les déclara mari et femme.

Je crois bien que je n'aurais pas été plus étonné si Merlin lui-même avait abandonné les anciens dieux pour la Croix. Pour Sansum, naturellement, c'était un double triomphe, car en épousant la sœur d'Arthur il ne gagnait pas seulement un siège au Conseil royal : sa conversion au christianisme portait un coup dur aux païens. Certains hommes l'accusèrent avec aigreur d'opportunisme, mais en toute équité je dois avouer qu'il aimait Morgane, tout calculateur qu'il était, et qu'elle, elle l'adorait. C'étaient deux êtres intelligents unis par leurs rancœurs. Sansum avait toujours cru qu'il méritait un plus haut rang, tandis que Morgane, qui avait été belle autrefois, souffrait de l'incendie qui avait déformé son corps et fait de son visage une horreur. Elle en voulait aussi à Nimue, car elle avait été jadis la prêtresse la plus écoutée de Merlin. Mais la jeune Nimue avait usurpé cette place et c'est pour se venger qu'elle devint alors la plus fervente des chrétiennes. Elle mit autant d'acharnement à proclamer le Christ qu'elle en avait mis jadis au service des anciens dieux. Et, après son mariage, elle mit toute sa formidable volonté au service de la campagne missionnaire de Sansum.

Merlin ne devait pas assister au mariage, mais il s'en amusa. « Elle est seule, me confia-t-il, quand il apprit la nouvelle, et le Seigneur des Souris a au moins le mérite de lui tenir compagnie. Tu ne penses quand même pas qu'ils s'envoient en l'air ? Grands Dieux, Derfel, si la pauvre Morgane se dévêtait devant Sansum,

il vomirait ! Qui plus est, il ne sait pas copuler. Pas avec les femmes, en tout cas. »

Le mariage ne devait pas attendre Morgane. En Sansum, elle trouva un homme tout prêt à se laisser guider par ses sagaces conseils et dont elle pouvait servir les ambitions avec la dernière énergie, mais pour le reste du monde elle devait rester la femme rusée et implacable au masque d'or imposant. Elle vivait encore à Ynys Wydryn, mais elle avait quitté le Tor de Merlin pour la maison de l'évêque d'où elle pouvait voir le Tor incendié où habitait Nimue, son ennemie.

Désormais privée de Merlin, Nimue était convaincue que Morgane avait volé les Trésors de Bretagne. Pour autant que je pouvais en juger, cette conviction reposait uniquement sur sa haine de Morgane, en qui elle voyait la plus grande traîtresse de la Bretagne. Après tout, elle était cette prêtresse païenne qui avait abandonné les Dieux pour se faire chrétienne, et, chaque fois qu'elle apercevait Morgane, Nimue crachait et lançait des malédictions que Morgane lui renvoyait avec autant de flamme : les menaces païennes contre la damnation chrétienne. Jamais elles ne seraient aimables l'une envers l'autre.

Un jour, cédant aux instances pressantes de Nimue, il me fallut affronter Morgane au sujet du Chaudron perdu. Ils étaient mariés depuis un an et j'avais beau être seigneur, désormais, en même temps que l'un des hommes les plus riches de Dumnonie, Morgane continuait à m'intimider. Enfant, elle avait été pour moi une figure d'autorité à l'apparence terrifiante qui régnait sur le Tor d'une main de fer, cédant à de brusques accès de colère et n'hésitant jamais à nous faire rentrer dans le rang à coups de bâton. De longues années plus tard, je la trouvais tout aussi redoutable.

Je la rencontrai à Ynys Wydryn, dans l'une des nouvelles bâtisses de Sansum. La plus grande avait la dimension d'une salle de banquet royale : c'était l'école où il formait des missionnaires par douzaines. Ces prêtres commençaient leurs leçons à six ans ; à seize, ils étaient proclamés saints puis envoyés sur les routes de Bretagne pour gagner des convertis. Je rencontrais souvent ces prosélytes lors de mes déplacements. Ils allaient par deux, avec pour tout bagage une besace et un bâton,

même s'ils étaient parfois accompagnés par des groupes de femmes qui semblaient être étrangement attirées par les missionnaires. Ils n'avaient peur de rien. Chaque fois que je croisais leur chemin, ils me provoquaient et me mettaient au défi de nier leur Dieu. Et à chaque fois j'en admettais courtoisement l'existence et répondais que mes dieux vivaient, eux aussi, sur quoi ils m'accablaient de malédictions tandis que leurs femmes se lamentaient et me couvraient d'insultes. Un jour que deux de ces fanatiques effrayèrent mes filles, j'usai avec eux du talon de ma lance et je dois avouer que j'y allai un peu fort, car la dispute se conclut sur un crâne brisé et un poignet cassé. Mais pas les miens. Arthur insista pour que je fusse jugé pour bien montrer que même les Dumnoniens les plus puissants n'étaient pas au-dessus de la loi. Et je comparus donc devant la cour de Lindinis, où le magistrat chrétien me fit payer l'os brisé de la moitié de mon poids en argent.

« On aurait dû te fouetter ! » me lança Morgane lorsque je fus admis en sa présence. De toute évidence, elle n'avait pas oublié l'incident. « Te fouetter jusqu'au sang et en public !

— Je crois que même vous auriez du mal aujourd'hui, Dame, répondis-je d'une voix douce.

— Dieu me donnerait la force nécessaire », grogna-t-elle de derrière son nouveau masque d'or avec sa croix chrétienne. Elle s'assit à une table couverte de parchemins et de copeaux de bois car, non contente de diriger l'école de Sansum, c'est elle qui comptait les trésors de toutes les églises et des monastères du nord de la Dumnonie. Sa principale fierté, c'était cependant sa communauté de saintes femmes, qui chantaient et priaient dans leur salle où les hommes n'avaient pas le droit de mettre les pieds. Tandis que Morgane me toisait, je les entendais chanter de leurs douces voix. De toute évidence, ce qu'elle vit ne lui plut guère. « Si tu es venu pour de l'argent, tu n'en auras pas, aboya-t-elle. Pas un sou tant que vous n'aurez pas remboursé vos emprunts.

— Il n'est pas d'emprunts, que je sache, fis-je avec douceur.

— Billevesées. » Elle se saisit d'un copeau de bois et lut une liste de prêts imaginaires.

Je la laissai dire, puis lui répondis posément que le Conseil n'avait aucunement l'intention d'emprunter de l'argent à l'Église. « Et s'il le faisait, ajoutai-je, je suis sûr que votre mari vous l'aurait dit.

— Et moi je suis certaine que vous, les païens du Conseil, vous complotez dans le dos du saint. » Elle renifla. « Comment va mon frère ?

— Occupé, Dame.

— Trop occupé pour venir me voir, manifestement.

— Et vous, trop occupée pour lui rendre visite, répondis-je d'un ton léger.

— Moi ? Aller en Durnovarie ? Me retrouver face à cette sorcière de Guenièvre ? » Elle fit le signe de la croix, plongea la main dans un bol d'eau puis se signa à nouveau. « Plutôt aller en Enfer et voir Satan lui-même que de voir cette sorcière d'Isis ! » Elle était sur le point de cracher pour conjurer le mal, puis se ravisa et fit plutôt un autre signe de croix. « Sais-tu ce qu'exigent les rites d'Isis ? me demanda-t-elle avec colère.

— Non, Dame.

— Des saletés, Derfel, des saletés ! Isis est la déesse écarlate ! La putain de Babylone. C'est la foi du diable, Derfel. Ils couchent ensemble, homme et femme. » Cette abominable pensée la fit frémir. « Des immondices.

— Les hommes ne sont pas autorisés dans leur temple, Dame, fis-je en prenant la défense de Guenièvre, de même qu'ils ne sont pas admis dans la salle de vos femmes.

— Pas autorisés ! ricana Morgane. Ils viennent de nuit, imbécile, et c'est nus qu'ils adorent leur immonde déesse. Les hommes et les femmes, ensemble, suant comme des porcs ! Tu crois que je ne suis pas au courant, moi, l'ancienne pécheresse ? Tu crois mieux connaître que moi la foi des païens ? C'est moi qui te le dis, Derfel, ils couchent ensemble dans leur sueur : la femme nue et l'homme nu. Isis et Osiris, la femme et l'homme, et la femme donne la vie à l'homme. Et comment crois-tu que ça se passe, triple buse ? Par l'acte immonde de la fornication, voilà comment ! » Elle plongea de nouveau ses doigts dans la coupe et fit le signe de la croix, laissant une perle d'eau bénite sur le front de son masque. « Ignorant, sot, que tu es crédule ! »

J'arrêtai là la dispute. Les différentes confessions passaient leur temps à s'insulter ainsi. Nombre de païens accusaient les chrétiens de semblables pratiques dans leurs « fêtes de l'amour », et beaucoup, dans les campagnes, étaient persuadés que les païens enlevaient des enfants pour les tuer et les manger. « Arthur aussi est un sot de faire confiance à Guenièvre, gronda Morgane en me lançant un regard furieux de son œil unique. Que vaux-tu donc de moi, Derfel, si ce n'est de l'argent ?

— Je voudrais savoir, Dame, ce qui s'est passé la nuit où le Chaudron a disparu. »

Elle s'esclaffa. Un écho de son rire d'autrefois, de ce ricanement cruel annonciateur de troubles sur le Tor. « Misérable petit sot qui me fait perdre mon temps. » Et, à ces mots, elle se retourna vers sa table de travail pour se remettre à faire des marques sur ses tailles ou dans les marges de ses rouleaux de parchemin.

« Encore là, imbécile ? fit-elle au bout d'un moment.

— Encore là, Dame. »

Elle pivota sur son tabouret. « Pourquoi veux-tu savoir ? C'est cette sale petite putain de la colline qui t'envoie ? » Elle fit un geste de la main en direction du Tor. Je préfèrai mentir :

« C'est Merlin qui me l'a demandé. Il est curieux du passé, mais il a la mémoire qui flanche.

— Elle va bientôt s'égarer en Enfer, fit-elle d'un ton vengeur, puis elle médita ma question avant d'y répondre dans un haussement d'épaules : Je vais te dire ce qui s'est passé cette nuit, dit-elle enfin, et je ne te le dirai qu'une fois. Quand je te l'aurai dit, ne me pose plus jamais de questions.

— Une fois suffit. Dame. »

Elle se leva et boitilla jusqu'à la fenêtre d'où elle pouvait voir le Tor. « Le Seigneur Dieu Tout-Puissant, commença-t-elle, le seul vrai Dieu, notre Père à tous, a envoyé le feu du ciel. J'étais là et je sais donc ce qui s'est passé. Il a envoyé la foudre et la foudre s'est abattue sur le chaume, qui s'est embrasé. Je hurlais, car j'avais de bonnes raisons de craindre le feu. Je connais le feu. Je suis fille du feu. Le feu a ruiné ma vie, mais c'était un autre feu. Celui-ci était le feu purificateur de Dieu, le

feu qui a consumé mon péché. Du toit de chaume, le feu s'est propagé à la tour et a tout brûlé. J'ai vu ce feu et j'aurais même péri si le bienheureux saint Sansum n'était venu me chercher pour me mettre en sécurité. » Elle se signa puis se tourna vers moi. « Voilà, imbécile, voilà ce qui s'est passé. »

Ainsi donc, Sansum était sur le Tor cette nuit-là ? C'était intéressant, mais je m'abstins de toute remarque et me contentai d'observer d'une voix douce : « Le feu n'a pas brûlé le Chaudron, Dame. Merlin est arrivé le lendemain et a fouillé les cendres sans trouver la moindre trace d'or.

— Que tu es sot ! me cracha Morgane par la fente de son masque. Tu crois que le feu de Dieu brûle comme tes flammes chétives ? Le Chaudron était la marmite du diable, le fléau le plus fétide qui fût jamais sur la terre de Dieu. Le pot de chambre du Diable ! Et le Seigneur Dieu l'a consumé, Derfel, il l'a réduit à néant ! Je l'ai vu de cet œil ! » Elle tapota son masque, juste en dessous de son œil unique. « Je l'ai vu brûler, telle une fournaise éclatante, bouillonnante et sifflante au cœur du brasier, une flamme pareille à la flamme la plus chaude de l'Enfer, et j'ai entendu les démons pousser des cris perçants sous l'effet de la douleur tandis que leur Chaudron s'envolait en fumée. Dieu l'a brûlé ! Il l'a brûlé et expédié en Enfer, où est sa véritable place ! » Elle s'arrêta et je devinai que son visage mangé par les flammes et ravagé s'illuminait d'un sourire sous son masque. « Il est parti, Derfel, dit-elle d'une voix plus calme, et maintenant tu peux partir, toi aussi. »

Je la quittai et quittai le sanctuaire pour escalader le Tor où je repoussai la porte à moitié brisée et bancal sur sa charnière de corde. La terre avait englouti les cendres noircies de la salle et de la tour autour desquelles se trouvaient la douzaine de cabanes où vivaient Nimue et les siens. Ces gens étaient les damnés de la terre : ses estropiés et ses mendiants, ses sans-foyer et ses demi-fous, qui survivaient grâce aux vivres que Ceinwyn et moi leur faisions parvenir toutes les semaines de Lindinis. Nimue prétendait que ses gens parlaient avec les Dieux, mais, pour ma part, je n'ai jamais entendu ici que ricanements de déments et tristes borborygmes. « Elle nie tout, annonçai-je à Nimue.

— Naturellement.

— Elle dit que son Dieu l'a réduit à néant.

— Son Dieu ne saurait même pas cuire un œuf mollet », répliqua Nimue d'un ton hargneux. Depuis que le Chaudron avait disparu et que Merlin avait décidé de couler de vieux jours paisibles, son état s'était affreusement dégradé. Nimue était d'une saleté repoussante en ce temps-là, sale et décharnée, et presque aussi toquée que lorsque je l'avais arrachée à l'île des Morts. Il lui arrivait de frissonner, ou son visage grimaçait sous l'effet de tics qu'elle ne pouvait contrôler. Elle avait de longue date vendu ou jeté son œil d'or et cachait désormais son orbite creuse derrière un bout de cuir. La beauté intrigante qu'elle possédait jadis était maintenant cachée sous la crasse et les plaies, perdue sous sa masse de cheveux noirs tressés, si gras que même les rustres qui venaient pour ses talents de devin ou de guérisseuse reculaient devant tant de puanteur. Moi-même, qui avais fait le serment de la servir et qui l'avais jadis aimée, supportais mal de l'approcher. « Le Chaudron vit encore, me dit Nimue ce jour-là.

— C'est ce que dit Merlin.

— Et Merlin vit aussi, Derfel ! » Elle posa une main aux ongles rongés sur mon bras et reprit : « Il attend, c'est tout, il économise ses forces. »

Il attend son bûcher funéraire, pensai-je, mais je ne dis rien.

Nimue se tourna pour considérer l'horizon. « Le Chaudron est caché quelque part de ce côté-là. Et quelqu'un cherche à découvrir comment s'en servir. » Elle rit doucement. « Et quand ils s'en serviront, Derfel, tu verras la terre rougir de sang. » Elle me fixa de son œil : « Du sang ! siffla-t-elle. Ce jour-là, Derfel, le monde vomira du sang, et Merlin prendra à nouveau la route. »

Peut-être, pensai-je. Mais c'était un jour ensoleillé et la Dumnonie était encore en paix. C'était la paix d'Arthur, la paix donnée par son épée et entretenue par ses tribunaux, enrichie par ses routes et scellée par sa Confrérie. Tout cela paraissait si loin du monde du Chaudron et des Trésors manquants, mais Nimue persistait à croire à leur magie et, pour elle, je me gardais d'afficher mon incrédulité. Même si ce jour-là, dans la Dumnonie d'Arthur, il me semblait que la Bretagne s'arrachait à

la ténèbre pour entrer dans la lumière, qu'elle quittait le chaos pour l'ordre, la sauvagerie pour la loi. C'était l'œuvre d'Arthur. Camelot.

Mais Nimue avait raison. Le Chaudron n'était pas perdu. Et elle, comme Merlin, elle n'attendait que son horreur.

Notre principale préoccupation, en ce temps-là, était de préparer Mordred à monter sur le trône. Il était déjà notre roi, car il avait été acclamé bébé au sommet de Caer Cadarn, mais Arthur avait décidé de répéter l'acclamation quand Mordred aurait l'âge requis. Arthur espérait, je crois, qu'une puissance mystique investirait Mordred du sens des responsabilités et de la sagesse nécessaire lors de cette seconde acclamation, car rien ne semblait pouvoir améliorer le garçon. Nous avons essayé, les Dieux savent si nous avons essayé, mais Mordred restait le même jeune homme maussade, rancunier et pouilleux. Arthur ne l'aimait pas, cependant il fermait à dessein les yeux sur les défauts les plus criants de Mordred, car si Arthur a jamais eu une religion vraiment sacrée, c'était bien sa croyance en la divinité des rois. L'heure viendrait où Arthur serait obligé de regarder en face la vérité de Mordred, mais en ce temps-là, chaque fois que la question des aptitudes de Mordred revenait sur la table du Conseil royal, il répondait la même chose. Mordred, reconnaissait-il, était un enfant sans charme. Mais nous avons tous connu des gosses de ce genre devenus des hommes mûrs respectables. Qui plus est, la solennité de l'acclamation et les responsabilités du royaume ne manqueraient pas de tempérer le garçon. « Moi-même, je n'étais guère un enfant modèle, aimait-il à répéter, mais je ne crois pas avoir mal tourné. Ayez foi dans ce gosse. » En outre, ajoutait-il dans un sourire, Mordred serait guidé par un Conseil sage et expérimenté. « Il nommera son propre Conseil », ne manquait pas d'objecter l'un de nous, mais Arthur balayait l'affaire d'un geste de la main. Tout se passerait bien, nous assurait-il avec entrain.

Guenièvre ne partageait pas ses illusions. En vérité, au fil des ans qui suivirent le serment de la Table Ronde, le destin de Mordred devint pour elle une véritable obsession. Elle ne siégeait pas au Conseil royal : aucune femme ne le pouvait. Mais quand elle se trouvait à Durnovarie, je la soupçonne d'avoir écouté les séances à l'abri du rideau de l'arche qui donnait sur la chambre du Conseil. Une bonne partie de nos discussions devait

certainement l'ennuyer. Nous passions des heures à débattre des sujets les plus divers : Fallait-il placer de nouvelles pierres dans un gué ou financer la construction d'un pont ? Un magistrat acceptait-il des pots-de-vin ? À qui devait-on confier la tutelle d'un héritier ou d'une héritière orphelins ? C'était l'ordinaire des réunions du Conseil, et je suis sûr qu'elle trouvait tout cela fastidieux. Mais avec quelle attention elle devait nous écouter discuter de Mordred !

Guenièvre ne connaissait guère Mordred, mais elle le haïssait. Elle le détestait parce qu'il était roi et qu'Arthur ne l'était pas, et, l'un après l'autre, elle essaya de convertir les conseillers royaux à son point de vue. Elle se montra même charmante à mon endroit, car je la soupçonne d'avoir vu clair dans mon âme et d'avoir deviné que j'étais secrètement d'accord avec elle. Après la première réunion du Conseil qui suivit le serment de la table Ronde, elle me prit par le bras et m'entraîna dans le cloître de Durnovarie enveloppé d'un nuage de fumée à cause des herbes que l'on brûlait pour prévenir le retour de la peste. Peut-être était-ce la fumée entêtante qui me donnait le vertige. Mais c'était plus probablement la proximité de Guenièvre, avec son parfum capiteux, sa chevelure rousse déliée, son corps droit et gracile, son visage si finement découpé et sa fougue. Je lui dis que j'étais désolé pour la mort de son père. « Pauvre père, fit-elle. Son seul rêve était de retrouver Henis Wyren. » Elle s'arrêta et je me demandai si elle avait reproché à Arthur de n'avoir pas fait plus d'efforts pour déloger Diwrnach. Je doute que, pour sa part, elle ait jamais souhaité revoir la côte sauvage, mais son père avait toujours voulu regagner les terres de ses ancêtres. « Tu ne m'as jamais parlé de ta visite à Henis Wyren, me dit Guenièvre d'un air de reproche. J'entends que tu as rencontré Diwrnach ?

— Et j'espère bien ne jamais le revoir, Dame.

— La réputation de sauvagerie est parfois utile chez un roi ! » fit-elle dans un haussement d'épaules. Elle me questionna sur la situation de Henis Wyren mais je sentais bien que mes réponses ne l'intéressaient pas vraiment, pas plus que lorsqu'elle me demanda comment allait Ceinwyn. « Bien, Dame, je vous en remercie.

— De nouveau enceinte ? demanda-t-elle d'un air légèrement amusé.

— Nous croyons bien que oui, Dame.

— Vous ne perdez pas de temps, vous deux ! » fit-elle d'un ton gentiment moqueur. Au fil des ans, elle avait perdu toute animosité à l'égard de Ceinwyn, même si les deux femmes ne devaient jamais devenir des amies. Guenièvre arracha une feuille d'un laurier qui poussait dans une urne romaine décorée de nymphes nues et la frotta entre ses doigts. « Et comment va notre Seigneur Roi ? demanda-t-elle avec aigreur.

— Difficile, Dame.

— Est-il apte à être roi ? »

C'était typique de Guenièvre : une question directe, brutale, franche.

« Il y est destiné par sa naissance, fis-je, sur la défensive, et nous sommes tenus par notre serment. »

Elle me répondit par un rire moqueur. Ses sandales galonnées d'or claquaient sur les dalles tandis qu'une chaîne d'or ornée de perles cliquetait autour de son cou. « Il y a de longues années, Derfel, reprit-elle, toi et moi en avons parlé et tu m'as dit que, de tous les hommes de Dumnonie, Arthur était le plus apte à être roi.

— En effet.

— Et tu penses que Mordred est plus apte ?

— Non, Dame.

— Alors ? » Elle se tourna vers moi. Rares étaient les femmes qui pouvaient me regarder dans les yeux. Mais Guenièvre le pouvait. « Alors ? reprit-elle.

— Alors, j'ai prêté serment, tout comme votre mari.

— Des serments, grogna-t-elle en me lâchant le bras. Arthur a juré de tuer Aelle, et Aelle vit encore. Il a fait le serment de reprendre Henis Wyren, et Diwrnach y règne encore. Des serments ! Vous, les hommes, vous vous cachez derrière des serments comme les serviteurs derrière leur bêtise, mais dès l'instant où le serment devient embarrassant vous avez tôt fait de l'oublier. Vous croyez que votre serment envers Uther ne saurait être oublié ?

— Pour ma part, mon serment me lie au Prince Arthur, répondis-je en prenant grand soin de lui donner ce titre en présence de Guenièvre. Vous voudriez que j'oublie ce serment ?

— Je voudrais, Derfel, que tu lui fasses entendre raison. Il t'écoute, toi.

— Il vous écoute, Dame.

— Pas quand il est question de Mordred. Sur tout le reste, peut-être, mais pas sur cela. » Elle frémit, peut-être en se souvenant qu'elle avait dû embrasser Mordred au Palais marin, puis elle froissa furieusement la feuille de laurier et la jeta à terre. D'ici quelques minutes, je le savais, une servante la ramasserait en silence. Le Palais d'hiver de Durnovarie était toujours si soigné, tandis que le nôtre était trop encombré de marmaille pour être ordonné, et l'aile de Mordred était une véritable porcherie. « Arthur, insista Guenièvre d'un air las, est l'aîné des fils d'Uther qui sont encore de ce monde. C'est lui qui devrait être roi. »

J'en étais bien d'accord, mais nous avions tous fait le serment de faire monter Mordred sur le trône, et des hommes étaient morts à Lugg Vale pour défendre ce serment. À l'occasion, les Dieux me pardonnent, je me surprénais à souhaiter sa mort. Ainsi, le problème serait réglé. Mais malgré son pied-bot et les mauvais augures entourant sa naissance, il paraissait comblé d'une santé robuste. Je plongeai mon regard dans les yeux verts de Guenièvre. « Je me souviens, Dame, repris-je prudemment, de ce jour lointain où vous m'avez fait franchir cette porte – je désignai du doigt la petite arche par laquelle on sortait du cloître – pour me montrer votre temple d'Isis.

— Vraiment ? » Elle était sur la défensive, regrettant peut-être cet instant d'intimité. En ce jour lointain, elle avait essayé de faire de moi un allié dans cette même cause qui l'avait poussée à me prendre par le bras et à m'entraîner pour me conduire vers ce cloître. Elle désirait la perte de Mordred afin qu'Arthur pût régner.

« Vous m'avez montré le trône d'Isis, ajoutai-je, me gardant bien d'avouer que j'avais vu ce même siège noir au Palais marin, et vous m'avez dit qu'Isis était la déesse qui décidait quel

homme devait occuper le trône d'un royaume. Arthur doit le désirer avant qu'Isis n'y consente. »

La parade était un peu faible. Si Isis ne pouvait conduire Arthur à changer d'avis, comment nous, simples mortels, pouvions-nous espérer y parvenir ? Nous avons essayé assez souvent, mais Arthur refusait d'en discuter, tout comme Guenièvre abandonna notre conversation dans la cour quand elle réalisa que je ne pourrais m'associer à sa campagne pour remplacer Mordred par Arthur.

Je souhaitais moi aussi qu'Arthur fut roi. Mais, tout au long de ces années, je ne réussis qu'une seule fois à briser sa défense et à parler sérieusement avec lui de ses titres à la royauté, et cette conversation n'eut lieu que cinq bonnes années après le serment de la Table Ronde. C'était au cours de l'été, un an avant que Mordred ne fût acclamé roi, alors que les murmures d'hostilité s'étaient amplifiés en un vacarme assourdissant. Les chrétiens étaient les seuls à défendre les titres de Mordred, et encore ne le faisaient-ils qu'à contrecœur, mais on savait que sa mère était chrétienne, et que l'enfant lui-même avait été baptisé. Cela suffisait à convaincre les chrétiens que Mordred porterait un regard bienveillant sur leurs ambitions. Pour le reste, tout le monde, en Dumnonie, espérait voir Arthur les sauver du gamin, mais Arthur les ignorait sereinement. Cet été-là, suivant notre nouveau calendrier solaire, nous étions en l'an 495 après la naissance du Christ : la saison était belle et inondée de soleil. Arthur était au faîte de sa puissance, Merlin prenait des bains de soleil dans notre jardin avec mes trois fillettes qui lui réclamaient des histoires, Ceinwyn était heureuse, Guenièvre coulait des jours heureux dans son nouveau et magnifique Palais marin avec ses arcades et ses galeries, mais aussi son temple caché, Lancelot paraissait satisfait de son royaume au bord de mer, les Saxons s'entre-tuaient, et la paix régnait en Dumnonie. Mais ce fut aussi, je m'en souviens, un été de misère noire.

Car ce fut l'été de Tristan et Iseult.

*

Le Kernow est ce royaume sauvage qui forme comme une griffe à la pointe occidentale de la Dumnonie. Les Romains y allèrent, mais peu s'y installèrent et, lorsqu'ils quittèrent la Bretagne, les habitants continuèrent à vivre comme si les envahisseurs n'avaient jamais existé. Ils labouraient des petits champs, péchaient dans des mers dangereuses et extrayaient de la terre le précieux étain. Se rendre au Kernow, m'avait-on dit, c'était voir la Bretagne telle qu'elle était avant l'arrivée des Romains. Mais ni moi ni Arthur n'y étions jamais allés.

Aussi loin que je remontais dans mes souvenirs, le Kernow avait toujours été gouverné par le roi Marc. Il nous créait rarement des ennuis, même si une fois de temps en temps – généralement lorsque la Dumnonie était aux prises à l'est avec quelque ennemi plus important – il décidait que certaines de nos terres occidentales lui appartenaient. S'ensuivaient alors une brève guerre frontalière et de sauvages incursions de ses bateaux de pêche sur nos côtes. Nous gagnions toujours ces guerres. Comment aurait-il pu en aller autrement ? La Dumnonie était vaste, le Kernow petit, et, les guerres terminées, Marc envoyait un émissaire pour nous expliquer que tout cela n'avait été qu'un accident. Pendant une courte période, au début du règne d'Arthur, lorsque Cadwy d'Isca s'était rebellé contre le reste de la Dumnonie, Marc s'était emparé de larges portions de notre territoire, au-delà de sa frontière, mais Culhwch avait écrasé cette rébellion. Et lorsque Arthur avait envoyé la tête de Cadwy en cadeau à Marc, les lanciers du Kernow avaient tranquillement regagné leurs anciens bastions.

Ces complications étaient rares car c'est depuis son lit que le roi Marc devait mener ses plus célèbres campagnes. Il était connu pour le nombre de ses femmes mais, quand ses pareils en entretenaient plusieurs à la fois, lui les épousait à tour de rôle. Elles mouraient avec une effarante régularité, presque toujours, semblait-il, quatre ans jour pour jour après que les druides eurent célébré la cérémonie nuptiale. Et bien que Marc eût toujours une bonne explication – une fièvre, peut-être, un accident, voire des couches difficiles –, la plupart d'entre nous soupçonnions que seul l'ennui du roi se cachait derrière les bûchers funéraires qui brûlaient les corps des reines sur Caer

Dore, la place forte du roi. La septième épouse à mourir ainsi avait été Ialle, la nièce d'Arthur, et Marc avait dépêché un émissaire pour nous prévenir du goût irrépressible de la reine pour les champignons, qui lui avait été fatal. Afin de prévenir toute explosion de colère de la part d'Arthur, il avait aussi envoyé un mulet de bât chargé de lingots d'étain et d'os de baleine.

Apparemment, la mort de ses précédentes épouses ne devait jamais dissuader d'autres princesses de traverser la mer pour partager la couche de Marc. Mieux valait, sans doute, être reine au Kernow, fût-ce pour peu de temps, que d'attendre dans la salle des femmes un prétendant qui pouvait bien ne jamais venir. Qui plus est, les explications des morts étaient toujours vraisemblables. Ce n'étaient que des accidents.

Après la mort d'Ialle, il n'y eut pas de nouveau mariage avant longtemps. Marc se faisait vieux et les hommes supposaient qu'il avait renoncé, mais c'est alors, en ce bel été précédant l'accession de Mordred au pouvoir en Dumnonie, que le roi vieillissant se choisit une nouvelle épouse. C'était la fille de notre vieil allié, Ængus Mac Airem, le roi irlandais de Démétie qui nous avait donné la victoire à Lugg Vale. Pour prix de cette délivrance, Arthur avait pardonné à Ængus ses multiples incursions sur le territoire de Cuneglas. Les redoutables Blackshields d'Ængus continuaient leurs incursions dans le royaume du Powys et l'ancienne Silurie, obligeant ainsi Cuneglas à maintenir d'onéreuses bandes de guerre sur sa frontière occidentale. Invariablement, Ængus niait toute responsabilité, protestant que ses chefs étaient indomptables et promettant de faire tomber quelques têtes, mais les têtes restaient en place et à chaque moisson les Blackshields affamés fondaient sur le Powys. Arthur dépêcha quelques lanciers afin de les aguerrir à la faveur de ces batailles, qui étaient pour nous l'occasion de former des novices et d'entretenir les instincts belliqueux des vétérans. Cuneglas aurait aimé en découdre une fois pour toutes avec la Démétie, mais Arthur aimait bien Ængus et prétendait que ses déprédations valaient bien l'expérience qu'elles donnaient à nos lanciers, et les Blackshields survécurent.

Le mariage du roi vieillissant et de sa jeune promise de Démétie était une alliance de deux petits royaumes qui ne gênait personne ; en outre, personne ne croyait que Marc avait épousé la princesse pour un quelconque avantage politique. Il ne l'avait épousée qu'en raison de son insatiable appétit de jeune chair royale. Il approchait alors des soixante ans, son fils Tristan en avait près de quarante et, Iseult, la nouvelle reine en avait tout juste quinze.

Les ennuis commencèrent lorsque Culhwch nous adressa un message pour nous informer que Tristan était arrivé à Isca avec la jeune épouse de son père. Après que Melwas était mort d'une indigestion d'huîtres, Culhwch avait été nommé gouverneur de la province occidentale de Dumnonie, et son message rapportait que Tristan et Iseult avaient fui le roi Marc. Personnellement, leur arrivée l'amusait plus qu'elle ne le troublait, car il avait, comme moi, combattu au côté de Tristan à Lugg Vale et devant Londres, et il appréciait le prince. « Au moins cette jeune épouse vivra, avait écrit son scribe au Conseil, et elle le mérite. Je leur ai donné une vieille salle et une garde de lanciers. » Dans la suite de son message, Culhwch racontait une incursion de pirates irlandais avant de demander, comme d'habitude, une réduction d'impôts et de prévenir, comme d'habitude, que la moisson s'annonçait mal. Bref, c'était un message tout à fait ordinaire, sans rien qui fût de nature à éveiller les craintes du Conseil, car nous savions tous que la moisson s'annonçait fort bien et que Culhwch prenait ainsi ses marques pour la traditionnelle querelle des impôts. Quant à Tristan et Iseult, leur aventure n'était qu'un amusement, et aucun d'entre nous n'y percevait le moindre danger. Les clercs d'Arthur classèrent le message et le Conseil examina la requête de Sansum, demandant au Conseil de décider la construction d'une grande église qui marquerait le cinq-centième anniversaire de la naissance du Christ. Je me prononçai contre, l'évêque gronda, aboya et cracha que l'église était nécessaire si l'on ne voulait pas que le monde fût détruit par le démon, et cette joyeuse chamaillerie occupa le Conseil jusqu'au repas de midi, qui nous fut servi dans la cour du palais.

Cette réunion se tenait à Durnovarie et, suivant son habitude, Guenièvre avait quitté son Palais marin pour être en ville à ce moment-là. Elle nous rejoignit au déjeuner. Elle s'assit à côté d'Arthur et, comme toujours, sa proximité le combla d'un bonheur radieux. Le mariage lui avait sans doute valu quelques déboires et probablement n'avait-il pas autant d'enfants qu'il l'aurait voulu. Mais, de toute évidence, il était encore amoureux d'elle. Chaque regard qu'il posait sur elle était une manière de proclamer son étonnement qu'une femme pareille l'eût choisi, et jamais il ne venait à l'idée d'Arthur qu'il était un bon parti, un chef capable, l'homme de la situation. Il l'adorait et, ce jour-là, alors que nous mangions des fruits, du pain et du fromage sous un soleil éclatant, on comprenait aisément pourquoi. Elle pouvait être spirituelle et tranchante, amusante et sage, et son allure forçait l'attention. Apparemment, les années ne l'avaient pas touchée. Elle avait une peau laiteuse et ses yeux n'avaient pas ces rides délicates qu'on voyait poindre sur le visage de Ceinwyn. En vérité, il semblait qu'elle n'eût pas vieilli depuis le jour lointain où Arthur l'avait aperçue dans la salle bondée de Gorfyddyd. Et pourtant, chaque fois qu'Arthur revenait d'un long voyage à travers le royaume de Mordred, il recevait le même choc en voyant Guenièvre, il était tout aussi comblé de bonheur qu'au premier jour. Et Guenièvre savait entretenir sa fascination en gardant toujours une mystérieuse distance qui le rendait toujours plus passionné. Tel était, je crois, le secret de l'amour.

Mordred était avec nous ce jour-là. Arthur avait tenu à ce que le roi commençât à assister au Conseil avant d'être acclamé et de recevoir les pleins pouvoirs, et il encourageait toujours Mordred à prendre part à nos discussions. Mais la seule contribution du roi était de se curer les ongles ou de bâiller aux corneilles quand nos discussions s'éternisaient. Arthur espérait lui inculquer ainsi le sens des responsabilités ; quant à moi, je redoutais que le roi apprît simplement à éviter les détails du gouvernement. Ce jour-là, il siégeait, comme de juste, au centre de la table, sans prêter le moindre intérêt à l'évêque Emrys qui racontait un miracle : une source avait jailli alors qu'un prêtre bénissait une colline.

« Cette source, intervint Guenièvre, se trouverait dans les collines au nord de Dunum ?

— En effet, Dame, répondit Emrys, visiblement ravi d'avoir un autre public qu'un Mordred indifférent. Vous avez entendu parler du miracle ?

— Bien avant que votre prêtre ne soit là-bas, répondit Guenièvre. Cette source, l'évêque, va et vient au gré des pluies. Et cette année, vous vous en souviendrez, les pluies de l'hiver ont été exceptionnellement fortes. » Elle sourit d'un air triomphant. Elle n'avait rien perdu de son hostilité à l'Église, même si elle l'avait mise en sourdine.

« C'est une source nouvelle, insista Emrys. Les gens du pays nous assurent ne l'avoir jamais vue auparavant ! » Il se tourna vers Mordred : « Vous devriez visiter la source, Seigneur Roi. C'est un vrai miracle. »

Mordred bâilla et regarda d'un air ahuri les pigeons posés sur le toit. Son manteau était taché d'hydromel, sa toute nouvelle barbe bouclée pleine de miettes. « En avons-nous fini avec les affaires ? demanda-t-il soudain.

— Loin de là, Seigneur Roi, dit Emrys avec enthousiasme. Il nous reste à prendre une décision sur la construction de l'église et à examiner les trois candidats à la magistrature. J'imagine que les hommes sont ici pour être interrogés ? demanda-t-il à Arthur.

— Ils sont là, l'évêque, confirma Arthur.

— Une bonne journée de travail pour nous, fit Emrys, satisfait.

— Pas pour moi, laissa tomber Mordred. Je vais à la chasse.

— Mais, Seigneur Roi... protesta l'évêque d'une voix douce.

— À la chasse ! » Il écarta son canapé de la table basse et traversa la cour en boitillant.

Le silence régnait autour de la table. Nous savions tous ce que les autres pensaient, mais personne ne voulait parler.

« Au moins fait-il attention à ses armes, déclarai-je enfin, me forçant à prendre un ton optimiste.

— Parce qu'il aime tuer, commenta Guenièvre d'un ton glacial.

— Si seulement ce garçon prenait la parole ! se plaignit Emrys. Il reste assis, d'humeur maussade ! Et passe son temps à se curer les ongles.

— Au moins ce n'est pas le nez », lâcha Guenièvre d'un ton acide. Puis elle leva les yeux sur un étranger que l'on introduisait dans la cour. Hygwydd, le serviteur d'Arthur, annonça Cyllan, champion du Kernow : de fait, il avait l'apparence d'un champion royal, car c'était une immense brute aux cheveux noirs et à la barbe drue avec une hache bleue tatouée sur le front. Il s'inclina devant Guenièvre, puis il tira une longue épée d'apparence barbare qu'il déposa sur les dalles, la lame pointée vers Arthur.

« Asseyez-vous, Seigneur Cyllan, fit Arthur en désignant le siège vide de Mordred. Il y a du fromage et du vin. Le pain vient d'être cuit. »

Cyllan retira son casque de fer surmonté d'un masque de chat sauvage menaçant.

« Seigneur, commença-t-il en gargouillant, je suis venu porteur d'une plainte...

— Vous êtes aussi venu le ventre vide, à ce que j'entends, trancha Arthur. Asseyez-vous donc ! Votre escorte trouvera à manger aux cuisines. Et ramassez l'épée. »

Cyllan se laissa fléchir, rompit en deux une miche de pain et se coupa un gros bout de fromage. « Tristan », répondit-il courtoisement lorsque Arthur l'interrogea sur la nature de sa plainte. Cyllan se mit à parler la bouche pleine, inspirant à Guenièvre la plus vive répugnance. « L'Edling s'est réfugié dans cette terre, Seigneur, poursuit le champion du Kernow, emmenant la reine avec lui. » Il prit une corne de vin qu'il vida d'un trait. « Le roi Marc souhaite leur retour. »

Arthur ne répondit rien, mais se contenta de tambouriner sur le bord de la table avec les doigts.

Cyllan continua à engloutir pain et fromage et se servit une nouvelle rasade de vin. « Il est assez regrettable, reprit-il après une prodigieuse éructation, que l'Edling soit — il s'arrêta, jeta un coup d'œil à Guenièvre, puis rectifia son propos —, qu'il soit avec sa belle-mère. »

Guenièvre intervint, lâchant le mot que Cyllan n'avait pas osé prononcer en sa présence. Il hocha la tête, s'empourpra et poursuivit : « Ce n'est pas ça, Dame. Ce n'est pas qu'il vive en couple avec sa belle-mère. Mais il a aussi volé la moitié du trésor de son père. Il a brisé deux serments, Seigneur. Le serment envers le roi son père et le serment envers sa reine, et nous apprenons maintenant qu'il a trouvé refuge près d'Isca.

— J'ai entendu dire que le prince se trouve en Dumnonie, répondit Arthur d'un ton affable.

— Et mon roi demande qu'il revienne. Qu'ils rentrent tous les deux. »

Ayant livré son message, Cyllan s'attaqua de nouveau au fromage.

Le Conseil se réunit, laissant Cyllan faire le pied de grue au soleil. Les trois candidats à la magistrature furent priés de patienter et le problème controversé de la grande église de Sansum écarté pour débattre de la réponse d'Arthur au roi Marc.

« Tristan, dis-je, a toujours été l'ami de ce pays. Quand personne d'autre ne voulait se battre pour nous, il l'a fait. Il a conduit des hommes à Lugg Vale. Il était avec nous à Londres. Il mérite qu'on l'aide.

— Il a trahi son serment envers son roi, fit Arthur d'un air las.

— Des serments païens, précisa Sansum, comme si Tristan en était moins coupable.

— Mais il a aussi volé de l'argent, objecta l'évêque Emrys.

— Un argent dont il espère bientôt hériter, répondis-je, tâchant de défendre mon vieux compagnon d'armes.

— Et c'est précisément ce qui inquiète le roi Marc, observa Arthur. Mets-toi à sa place, Derfel. Que crains-tu le plus ?

— Une pénurie de princesses ? »

Ma légèreté le fit froncer les sourcils. « Il craint que Tristan ne revienne au Kernow avec des lanciers. Il craint la guerre civile. Il craint que son fils ne soit las d'attendre sa mort, et il a bien raison de le redouter.

— Tristan n’a jamais été un calculateur, Seigneur, répondis-je en hochant la tête. Il agit par impulsion. Il s’est sottement amouraché de la femme de son père. Il ne pense pas au trône.

— Pas encore, dit Arthur d’un air sinistre, mais ça viendra.

— Si nous donnons asile à Tristan, que fera le roi Marc ? demanda Sansum avec sagacité.

— Des razzias, expliqua Arthur. Quelques fermes brûlées, du bétail volé. Ou il enverra ses lanciers capturer Tristan. Ses mariniers pourraient y parvenir. »

De tous les royaumes bretons, les hommes du Kernow étaient les seuls à avoir le pied marin et, dans leurs premières incursions, les Saxons avaient appris à redouter les chaloupes du roi Marc.

« Cela nous vaudra de perpétuelles chicanes, reconnut Arthur, tous les mois, une douzaine de fermiers morts avec leurs femmes. Il nous faudra poster une centaine de lanciers sur la frontière en attendant que l’affaire soit réglée.

— Opération coûteuse, observa Sansum.

— Trop coûteuse, admit Arthur d’un air sombre.

— Il faut assurément rendre son argent au roi Marc, insista Emrys.

— Et la reine, probablement, ajouta Cythryn, l’un des magistrats qui siégeaient au Conseil. Étant donné l’orgueil du roi Marc, j’imagine mal qu’il puisse oublier l’affront sans chercher vengeance.

— Que deviendra la fille si on la renvoie ? demanda Emrys.

— Il appartient au roi Marc d’en décider, trancha Arthur avec fermeté. Pas à nous. » Il passa les deux mains sur son long visage osseux. « J’imagine, fit-il d’un air las, que nous ferions mieux de jouer les médiateurs. » Il sourit. « Voilà un bon moment que je ne suis pas allé dans cette partie du monde. Peut-être est-il temps d’y retourner. Tu viendras, Derfel ? Tu es un ami de Tristan. Peut-être t’écouterait-il.

— Avec plaisir, Seigneur. »

Le Conseil accepta de confier à Arthur une mission de bons offices, renvoya Cyllan au Kernow avec un message expliquant la démarche d’Arthur, puis, avec une douzaine de ses lanciers,

nous prîmes la route du sud-ouest à la recherche des amants en fuite.

Malgré le problème épineux qui nous attendait au bout du chemin, le voyage commença sous d'assez heureux auspices. Le pays avait profité de neuf années de paix et, si la chaleur estivale durait, les récoltes s'annonçaient bien cette année, malgré les sombres prédictions de Culhwch. Arthur éprouvait une vraie joie au spectacle de ces champs bien soignés et des nouveaux greniers. Dans tous les bourgs et les villages, on lui réservait un accueil chaleureux. Des chœurs d'enfants chantaient pour lui et déposaient des cadeaux à ses pieds : des baquets de grains, des corbeilles de fruits ou une peau de renard. En guise de remerciement, il distribuait de l'or, discutait des problèmes du village, s'entretenait avec le magistrat local, puis reprenait la route. La seule fausse note était l'hostilité des chrétiens, car il n'était pratiquement de village où un groupuscule de chrétiens n'accablait Arthur de malédictions en attendant que leurs voisins les fassent taire ou les chassent. Partout surgissaient de nouvelles églises, généralement bâties à des endroits où les païens adoraient jadis un puits ou une source sacrés. Ces églises étaient le fruit des missions de Sansum, et je me demandais bien pourquoi les païens n'envoyaient pas aussi des prédicateurs itinérants auprès des paysans. Ces nouvelles églises chrétiennes étaient, il est vrai, bien modestes, de simples cabanes de claie et de chaume avec une croix plantée sur le toit, mais elles se multipliaient et les prêtres les plus haineux maudissaient Arthur parce qu'il était païen et détestaient Guenièvre à cause de son adhésion au culte d'Isis. Guenièvre n'en avait cure, mais Arthur avait horreur de ces haines religieuses. Au cours de ce voyage vers Isca, il s'arrêta souvent pour parler aux chrétiens qui lui crachaient dessus, mais ses paroles n'avaient aucun effet. Il leur était indifférent qu'il eût apporté la paix au pays et leur eût donné la prospérité. La seule chose qui leur importait, c'est qu'Arthur était païen.

« Ils sont comme les Saxons, me confia-t-il d'un air sombre alors que nous laissions derrière nous un groupe hostile. Ils ne seront heureux que le jour où ils posséderont tout.

— En ce cas, nous devrions faire avec eux comme avec les Saxons, Seigneur. Les monter les uns contre les autres.

— Ils s'entre-déchirent déjà, répondit Arthur. Tu comprends quelque chose à cette querelle autour du pélagianisme ?

— Je n'ai même pas envie d'y comprendre quoi que ce soit », répondis-je avec désinvolture. En vérité, la querelle ne cessait de s'envenimer. Un groupe de chrétiens traitait l'autre d'hérétique, et les deux camps n'hésitaient pas à trucider leurs adversaires. « Vous y comprenez quelque chose ?

— Je crois. Pélage refusait de croire que l'humanité était intrinsèquement perverse tandis que Sansum et Emrys prétendent que nous sommes nés mauvais. » Il marqua un temps d'arrêt, puis reprit : « Je soupçonne que si j'étais chrétien, je serais pélagien. » Je songeais à Mordred et me disais que l'humanité pouvait bien être intrinsèquement mauvaise, mais je ne dis mot.

« Je crois en l'humanité, continua Arthur, plus volontiers qu'en n'importe quel dieu. »

Je crachai sur le bord de la route pour conjurer le mal que ses paroles pouvaient produire. « Je me demande souvent, répondis-je, comment les choses auraient tourné si Merlin avait conservé son Chaudron.

— Cette vieille marmite ? fit Arthur en riant. Voilà des années que je n'y pensais plus ! » Il sourit en pensant à ces jours lointains. « Rien n'aurait changé, Derfel, rien. Je me dis parfois que Merlin aura consacré sa vie entière à la quête des Trésors. Et le jour où il les a réunis, il est resté les bras croisés ! Il n'a pas osé en éprouver la magie, parce qu'il soupçonnait qu'il ne se passerait rien. »

Je jetai un coup d'œil à l'épée accrochée à sa hanche, l'un des treize trésors, mais je ne dis rien parce que j'avais promis à Merlin de ne pas révéler le vrai pouvoir d'Excalibur à Arthur. « Vous soupçonnez Merlin d'avoir lui-même mis le feu à sa tour ?

— Je me le suis demandé, avoua-t-il.

— Non, répliquai-je d'un ton ferme, il y croyait. Et je me dis parfois qu'il ose croire qu'il retrouvera les Trésors.

— Alors, il ferait mieux de se presser, lâcha Arthur avec aigreur, parce qu'il ne lui reste plus beaucoup de temps. »

Nous passâmes la nuit dans l'ancien palais du gouverneur romain, à Isca, où logeait maintenant Culhwch. Il était d'humeur morose, non pas à cause de Tristan, mais parce que la cité était une pépinière de chrétiens fanatiques. Juste une semaine auparavant, une bande de jeunes chrétiens avaient fait irruption dans les temples païens de la cité pour renverser les statues des Dieux et barbouiller les murs d'excréments. Les lanciers de Culhwch avaient arrêté quelques-uns des profanateurs et les avaient jetés en prison, mais Culhwch était inquiet pour l'avenir. « Si nous ne brisons pas ces salauds maintenant, ils feront la guerre pour leur Dieu.

— Absurde ! fit Arthur.

— Ils veulent un roi chrétien, reprit Culhwch en hochant la tête.

— Ils auront Mordred l'an prochain.

— Il est chrétien ? demanda Culhwch.

— Si tant est qu'il soit quoi que ce soit, dis-je.

— Mais ce n'est pas lui qu'ils veulent, répondit Culhwch d'un air sombre.

— Alors qui ? » voulut savoir Arthur, enfin intrigué par les mises en garde de son cousin.

Culhwch hésita, puis haussa les épaules : « Lancelot.

— Lancelot ! s'exclama Arthur, visiblement amusé. Ils ne savent donc pas qu'il garde ses temples païens ouverts ?

— Ils ne savent rien de lui, mais ça leur est bien égal. Ils pensent à lui comme ils pensaient à toi dans les dernières années du règne d'Uther. Ils voient en lui un libérateur.

— Libérateur de quoi ? demandai-je d'un ton méprisant.

— De nous, les païens, naturellement. Ils assurent que Lancelot est le roi chrétien qui les mènera tous au ciel. Et vous savez pourquoi ? À cause du pygargue, sur son bouclier. Il tient un poisson entre ses serres, vous vous souvenez ? Et le poisson est un symbole chrétien, précisa-t-il en crachant de dégoût. Ils ne savent rien de lui, mais ils voient ce poisson et croient que c'est un signe de leur Dieu.

— Un poisson ? fit Arthur incrédule.

— Un poisson, confirma Culhwch. Peut-être qu'ils prient une truite ? Comment le saurais-je ? Ils adorent déjà un saint esprit, une vierge et un charpentier, pourquoi pas un poisson tant qu'ils y sont ? Ils sont tous fous.

— Ils ne sont pas fous, corrigea Arthur. Excités, peut-être.

— Excités ! Tu n'as pas vu leurs rites ces derniers temps ?

— Pas depuis le mariage de Morgane.

— Alors, viens voir par toi-même. »

Il faisait nuit et nous avions fini de souper, mais Culhwch insista pour que nous enfiliions des manteaux noirs. Empruntant l'une des portes latérales du palais, nous suivîmes une allée sombre qui menait au forum, où les chrétiens avaient leur sanctuaire dans un vieux temple romain autrefois consacré à Apollon, mais maintenant débarrassé de toute trace de paganisme, blanchi à la chaux et reconsacré au christianisme. Nous entrâmes par la porte ouest et nous dirigeâmes vers une niche plongée dans l'obscurité. Imitant la grande masse des fidèles, nous nous agenouillâmes.

Culhwch nous avait expliqué que les chrétiens s'y réunissaient tous les soirs et, tous les soirs, c'était la même frénésie après que le prêtre avait distribué aux fidèles le pain et le vin. Du pain et du vin magiques : ils disaient que c'était le sang et la chair de leur Dieu. Nous regardâmes les fidèles affluer vers l'autel pour recevoir leur part. Au moins la moitié étaient des femmes et, sitôt qu'elles avaient pris le pain des mains du prêtre, elles tombaient en extase. J'avais souvent été témoin de cette étrange ferveur, car les vieux rites païens de Merlin se terminaient souvent par les hurlements des femmes qui dansaient autour du feu, sur le Tor, et ces femmes se conduisaient à peu près de la même façon. Elles dansaient les yeux clos en agitant leurs mains vers le toit blanc où la fumée des torches et des coupes d'encens brûlant formait une brume épaisse. Certaines gémissaient en murmurant d'étranges paroles ; d'autres, en transe, contemplaient une statue de la mère de leur Dieu, quelques-unes se contorsionnaient sur le sol, mais la plupart des femmes dansaient au rythme des chants qu'entonnaient les trois prêtres. La plupart des hommes se contentaient de regarder, mais certains se joignaient à la danse,

et ils furent les premiers à se mettre torse nu pour commencer à se frapper le dos avec des lanières de cuir nouées. J'étais ébahi, car je n'avais encore jamais rien vu de tel, mais ma stupeur se transforma en horreur quand je vis certaines femmes se joindre aux hommes et se répandre en hurlements de joie extatique tandis que les fouets lacéraient leurs seins et leur dos nus. Arthur en fut lui aussi horrifié.

« De la folie, murmura-t-il, de la folie pure !

— Elle se propage », l'avertit Culhwch d'un air sombre.

L'une des femmes se flagellait avec une chaîne rouillée et ses vagissements frénétiques résonnaient dans la grande salle de pierre tandis que son sang ruisselait sur le carrelage.

« Ils vont continuer comme ça toute la nuit », dit Culhwch.

Les fidèles s'étaient peu à peu rapprochés pour former un cercle autour des danseurs extatiques, nous laissant tous trois à l'écart dans notre niche ombragée. Un prêtre nous aperçut et se dirigea vers nous : « Avez-vous mangé le corps du Christ ?

— Nous avons mangé de l'oie rôtie », répondit poliment Arthur en se relevant.

Le prêtre nous dévisagea tous les trois et reconnut Culhwch. « Païens ! hurla-t-il d'une voix perçante. Idolâtres ! Vous osez souiller le temple de Dieu ! »

Il frappa Culhwch. Erreur fatale, car Culhwch lui rendit un coup qui l'envoya rouler par terre, mais l'altercation avait attiré l'attention et une clameur s'éleva bientôt depuis les rangs des hommes qui observaient les flagellants.

« Il est temps de filer », fit Arthur. Et nous nous éloignâmes prestement du forum pour rejoindre l'arcade du palais gardée par les lanciers de Culhwch tandis que les chrétiens sortaient en masse de l'église pour nous donner la chasse. Mais les lanciers formèrent flegmatiquement un mur de boucliers et abaissèrent leurs lames. Et les chrétiens ne firent aucun effort pour prendre le palais d'assaut.

« Ils n'attaqueraient sans doute pas la nuit, commenta Culhwch, mais le jour ils s'enhardissent. »

Arthur observait la meute hurlante depuis une fenêtre du palais. « Que veulent-ils ? » demanda-t-il perplexe. Dans sa religion, il aimait sa bienséance. Quand il venait à Lindinis, il ne

manquait jamais de nous rejoindre, Ceinwyn et moi, pour nos prières du matin. Nous nous agenouillions tranquillement devant nos dieux lares, leur offrions un morceau de pain et prions le ciel de nous aider à nous acquitter de nos tâches quotidiennes. Voilà le genre de culte qu'Arthur appréciait. Ce qu'il avait vu dans l'église d'Isca le laissait interdit. Culhwch s'efforça de lui expliquer le fanatisme dont nous avons été témoins :

« Ils croient que leur Dieu va revenir sur terre dans cinq ans et pensent que leur devoir est de préparer la terre à sa venue. Leurs prêtres leur disent qu'il faut éliminer les païens avant le retour de leur Dieu et affirment, dans leurs prêches, que la Dumnonie doit se donner un roi chrétien.

— Ils auront Mordred, intervint Arthur d'un air sombre.

— Alors mieux vaudrait troquer le dragon de son bouclier contre un poisson, trancha Culhwch, car c'est moi qui te le dis : leur ferveur ne fait qu'empirer. Il va y avoir des problèmes.

— Nous allons les apaiser, promet Arthur. Nous allons leur faire savoir que Mordred est chrétien, et peut-être se calmeront-ils. Et peut-être ferions-nous bien de construire l'église que réclame Sansum, ajouta-t-il à mon endroit.

— Si cela retient les émeutiers, pourquoi pas ? » Nous quittâmes Isca le lendemain matin, maintenant escortés par Culhwch et une douzaine de ses hommes. Nous traversâmes l'Exe par le pont romain pour obliquer ensuite vers le sud, au cœur des terres qui s'étendaient au-delà des côtes de la Dumnonie. Arthur ne dit plus un mot de la frénésie chrétienne dont il avait été témoin, mais il demeura étrangement taciturne ce jour-là, et je soupçonnai que les rites l'avaient profondément remué. Il avait horreur de toute espèce de frénésie, car elle privait les hommes et les femmes de leur bon sens, et il avait dû redouter les effets de cette folie sur la paix qu'il avait mis tant de soin à établir.

Pour l'heure, cependant, notre problème n'était pas les chrétiens de Dumnonie, mais Tristan. Culhwch l'avait fait prévenir de notre approche et le prince vint à notre rencontre. Il était seul, les sabots de son cheval soulevant des nuages de poussière tandis qu'il avançait vers nous au galop. Il nous salua

d'un air guilleret, mais eut une réaction de recul en voyant la réserve glaciale d'Arthur. Non que ce dernier eût la moindre aversion pour Tristan : en vérité, il aimait bien le prince. Mais Arthur avait conscience de sa mission : il n'était pas simplement venu pour trancher une querelle, mais aussi pour juger un vieil ami. « Il a des soucis », expliquai-je vaguement, voulant rassurer Tristan en lui faisant comprendre que la froideur d'Arthur ne présageait aucunement de la suite.

Je menais mon cheval par la bride, car j'avais toujours été plus à l'aise à pied. Après avoir salué Culhwch, Tristan se laissa glisser de sa selle pour marcher à côté de moi. Je lui racontai les extases des chrétiens et attribuai la froideur d'Arthur aux inquiétudes qu'elles avaient fait naître dans son esprit. Mais Tristan ne voulait pas en entendre parler. Il était amoureux et, comme tous les amoureux, il ne pouvait parler que de sa bien-aimée : « Un joyau, Derfel, voilà ce qu'elle est. Un joyau irlandais ! » Il marchait à grands pas, un bras jeté sur mon épaule, sa longue chevelure noire cliquetant à cause des anneaux de guerriers qu'il avait mêlés à ses tresses. Sa barbe avait blanchi, mais c'était encore un bel homme avec un nez puissant et des yeux noirs et vifs qui brûlaient de passion. « Elle s'appelle Iseult, fit-il d'un air songeur.

— Nous l'avons entendu dire, répondis-je sèchement.

— Une enfant de Démétie, reprit-il, la fille d'Ængus Mac Airem. Une princesse, mon ami, des Uí Liatháin. »

Il dit le nom de la tribu d'Ængus comme si ses syllabes étaient forgées dans l'or le plus pur.

« Iseult des Uí Liatháin ! Quinze printemps et belle comme la nuit. »

Je pensai à l'indomptable passion d'Arthur pour Guenièvre et à mon âme qui avait longtemps soupiré après Ceinwyn, et j'en eus le cœur contrit pour mon ami. L'amour l'avait aveuglé, emporté, rendu fou. Tristan avait toujours été un homme passionné, partagé entre le désespoir le plus noir et des phases d'exaltation, mais c'était la première fois que je le voyais assailli par les tornades de l'amour. « Ton père, commençai-je prudemment, demande le retour d'Iseult.

— Mon père est vieux, répondit-il, balayant l'obstacle d'un revers de main. Et quand il sera mort, je ferai voile avec ma princesse des Uí Liatháin vers les portes de fer de Tintagel et lui bâtirai un château de tours d'argent qui se perdra dans les étoiles. » Il rit de son extravagance. « Tu vas l'adorer, Derfel ! »

Je n'ajoutai pas un mot de plus, me contentant de le laisser parler inlassablement. Nos nouvelles ne l'intéressaient pas, il lui était bien égal que j'eusse trois filles et que les Saxons fussent sur la défensive. Il n'y avait de place dans son univers que pour Iseult : « Attends un peu de la voir, Derfel ! » répétait-il sans cesse. Plus nous approchions de leur refuge, plus il était excité. Puis, incapable d'être séparé de son Iseult plus longtemps, il enfourcha son cheval et galopa devant nous. Arthur me regarda d'un air interrogateur, auquel je répondis par une grimace : « Il est amoureux, fis-je, comme s'il y avait besoin d'une explication.

— Et il partage le goût de son père pour les jeunes filles, ajouta Arthur d'un ton lugubre.

— Vous et moi, Seigneur, nous connaissons l'amour. Soyez bon avec eux. »

Le refuge de Tristan et Iseult était un coin charmant, le plus plaisant peut-être que j'eusse jamais vu. Un paysage de petites collines agrémentées de ruisseaux et couvertes de bois épais, avec des rivières qui se jetaient dans la mer et des falaises qui grouillaient d'oiseaux aux cris perçants. Un pays sauvage, mais beau. Un endroit digne de la folie pure de l'amour.

Et c'est là, dans une petite salle obscure perdue au milieu des bois verdoyants, que je fis la connaissance d'Iseult.

Petite et brune, fragile et comme venue d'un autre monde : voilà le souvenir que j'en ai gardé. À peine plus qu'une enfant, en vérité, alors même que son mariage avec Marc en avait fait une femme. Elle m'apparut comme une petite fille maigre et farouche, avec juste une discrète touche de féminité, qui gardait ses grands yeux noirs fixés sur Tristan. Elle s'inclina devant Arthur. « Vous n'avez pas à vous incliner devant moi, répondit Arthur en l'aidant à se relever, vous êtes reine. » Il posa un genou à terre pour déposer un baiser sur sa main menue.

Sa voix était un simple murmure, pareille à celle d'un spectre. Elle avait des cheveux noirs et, pour essayer de paraître

plus âgée, elle les avait enroulés au-dessus de la tête en une grande couronne truffée de bijoux. Mais elle portait mal les bijoux et me rappelait Morwenna, avec son habitude de mettre les vêtements de sa mère. Elle nous considéra d'un air apeuré. Elle avait deviné avant Tristan, je crois, que cette intrusion de lanciers n'était pas la venue d'amis, mais l'arrivée de ses juges.

C'est Culhwch qui avait mis ce refuge à la disposition des amants. C'était une salle de rondins et de paille de seigle, pas grande, mais bien construite. Elle avait jadis appartenu à un chef qui avait soutenu la rébellion de Cadwy et avait perdu la tête. La salle, avec ses trois cabanes et son entrepôt, était entourée d'une palissade plantée au milieu d'une cuvette boisée qui la protégeait des vents marins. C'est là, avec six fidèles lanciers et un monceau de trésors volés, que Tristan et Iseult avaient imaginé faire de leur amour une grande chanson.

Arthur déchira leur partition en lambeaux. « Le trésor, annonça-t-il à Tristan cette nuit même, doit être restitué à votre père.

— Qu'il le prenne ! déclara Tristan. Je ne l'ai emporté que pour ne pas être à la merci de votre charité, Seigneur.

— Aussi longtemps que vous serez sur cette terre, Seigneur Prince, dit Arthur d'une voix forte, vous serez nos hôtes.

— Et combien de temps cela va-t-il durer, Seigneur ? »

Arthur fronça les sourcils en regardant les combles.

« La pluie ? Il semble qu'il n'ait pas plu depuis longtemps. »

Tristan revint à la charge et, de nouveau, Arthur refusa de répondre. Iseult chercha la main du prince et la garda dans la sienne tandis que Tristan évoquait Lugg Vale. « Alors que personne ne voulait venir à votre aide, Seigneur, je suis venu.

— En effet, Seigneur Prince, admit Arthur.

— Et quand vous avez combattu Owain, Seigneur, j'étais à vos côtés.

— En effet.

— Et j'ai conduit mes boucliers aux faucons jusqu'à Londres.

— C'est vrai, et ils se sont bien battus.

— Et j'ai prêté votre serment de la Table Ronde », ajouta Tristan.

Nul ne parlait plus de Confrérie de la Bretagne.

« En effet, Seigneur, répéta Arthur d'une voix pesante.

— Alors, Seigneur, l'implora Tristan, n'ai-je point mérité votre aide ?

— Vous l'avez grandement méritée, Seigneur Prince, et j'en ai conscience. »

C'était une réponse évasive, mais c'est la seule que Tristan reçut cette nuit-là.

Nous laissâmes les amants dans la salle pour rejoindre nos paillasses dans les petits entrepôts. La pluie s'arrêta dans la nuit et le jour se leva sur une aube chaude et ensoleillée. Je me levai tard et découvris que Tristan et Iseult avaient déjà quitté la salle. « S'ils avaient une once de bon sens, grogna Culhwch, ils auraient pris leurs jambes à leur cou.

— Vraiment ?

— Ils n'ont pas les pieds sur terre, Derfel, ce sont des amants. Ils croient que le monde n'existe que pour leur commodité. »

Culhwch clopinait légèrement maintenant, des suites de la blessure reçue au cours de la bataille contre Aelle.

« Ils sont allés au bord de la mer, me confia-t-il, prier Manawydan. »

Culhwch et moi partîmes à la recherche des amants, émergeant de la cuvette boisée pour escalader une colline balayée par les vents qui se terminait par une grande falaise où tournoyaient les oiseaux de mer tandis que les vagues de l'océan venaient s'y briser en grandes gerbes d'écume. Du haut de la falaise, nous regardions la petite baie où Tristan et Iseult marchaient sur le sable. La veille, en dévisageant la timide reine, je n'avais pas vraiment compris quelle folie s'était emparée de Tristan. Mais en cette matinée venteuse, je compris.

Je la vis soudain lâcher la main de Tristan et filer devant, gambadant, virevoltant et riant de son amant qui la suivait d'un pas lent. Elle portait une ample robe blanche et ses cheveux noirs défaits flottaient au vent. On aurait dit un esprit, pareille à l'une de ces nymphes aquatiques qui dansaient en Bretagne avant l'arrivée des Romains. Puis, peut-être pour taquiner Tristan ou se faire mieux entendre de Manawydan, le dieu de la

mer, elle se jeta dans la déferlante et disparut dans les vagues sous le regard effaré de Tristan resté sur le sable. Puis, aussi luisante qu'une loutre dans un ruisseau, sa tête reparut. Elle fit un geste de la main, suivi de quelques brasses, puis regagna la plage, sa robe blanche trempée collant à son pathétique corps décharné. Je ne pus m'empêcher de remarquer qu'elle avait de petits seins haut perchés et de longues jambes fuselées, puis Tristan la dissimula à nos regards en l'enveloppant dans les ailes de son grand manteau noir. Là, au bord de l'eau, il la serra contre lui et posa la joue sur sa chevelure ruisselante. Culhwch et moi nous éloignâmes, laissant les amants seuls, exposés au vent marin qui soufflait depuis la fabuleuse Lyonesse.

« Il ne peut pas les renvoyer, grogna Culhwch.

— Il ne doit pas, approuvai-je alors que nous regardions l'agitation incessante de la mer.

— Alors pourquoi Arthur ne veut-il pas les rassurer ? demanda Culhwch d'un air fâché.

— Je ne sais pas.

— J'aurais dû les envoyer en Brocéliande », conclut Culhwch. Le vent soulevait son manteau tandis que nous contournions les collines par l'ouest, au-dessus de la petite anse. Notre chemin nous conduisit à un promontoire d'où nous avions vue sur un grand port naturel où l'océan avait inondé une vallée et formé une chaîne de grands lacs bien abrités. « Halcwm, fit Culhwch en désignant le port, et la fumée vient des salines, ajouta-t-il en montrant un panache de fumée grise qui s'élevait de l'extrémité la plus lointaine des lacs.

— Il doit bien y avoir ici des mariniers qui les conduiraient en Brocéliande, observai-je en apercevant au moins une dizaine de bateaux au mouillage.

— Tristan ne partirait pas, me dit Culhwch d'un air morne. Je le lui ai suggéré, mais il tient Arthur pour un ami. Il lui fait confiance. Il ne peut attendre d'être roi car il dit qu'alors toutes les lances du Kernow seront au service d'Arthur.

— Que n'a-t-il tout simplement tué son père ? demandai-je avec amertume.

— Pour la même raison qui nous empêche de tuer ce petit salaud de Mordred. Ce n'est pas une mince affaire de tuer un roi. »

Ce soir-là, nous dinâmes de nouveau dans la salle et, une fois de plus, Tristan pressa Arthur de lui dire combien de temps Iseult et lui pouvaient rester en Dumnonie. Et, une fois de plus, Arthur évita de lui répondre. « Demain, Seigneur Prince, demain, promet-il à Tristan, nous déciderons de tout. »

Mais, le lendemain, deux bateaux noirs avec leurs voiles en lambeaux accrochées à de grands mâts et de grandes proues en forme de têtes de faucon entraient dans les lacs de Halcwm. Les traversins des deux embarcations grouillaient d'hommes qui, protégés du vent par le relief, durent rentrer leurs avirons et tirer leurs longues embarcations vers la grève. Des faisceaux de lances étaient appuyés à l'arrière tandis que les barreurs hissaient leurs gros gouvernails. Des branches vertes étaient nouées à la proue, signe que les navires voulaient la paix.

Je ne savais pas qui était à bord, mais je pouvais le deviner. Le roi Marc était venu du Kernow.

*

Le roi Marc était un géant qui me faisait penser à Uther dans son gâtisme. Il était si gros qu'il ne put escalader les collines de Halcwm sans aide. Quatre lanciers durent le porter sur un fauteuil équipé de deux robustes perches. Quarante autres lanciers accompagnaient leur roi précédé par Cyllan, son champion. Le siège malcommode vacilla jusqu'au sommet de la colline avant de disparaître dans la cuvette boisée où Tristan et Iseult croyaient avoir trouvé un refuge.

Lorsqu'elle les vit, Iseult hurla puis, cédant à la panique, courut avec l'énergie du désespoir afin d'échapper à son mari, mais la palissade n'avait qu'une seule entrée, que bouchait l'énorme siège du roi Marc, et elle se replia sur la salle où son amant était pris au piège. Les hommes de Culhwch en gardaient les portes et en refusèrent l'entrée à Cyllan ou à ses lanciers. Nous entendions Iseult pleurer, Tristan crier et Arthur plaider. Le roi Marc ordonna que l'on posât son siège en face de la porte

d'entrée et attendit qu'Arthur, le visage pâle, les traits tirés, en sortît et vînt s'agenouiller devant lui.

Le roi du Kernow avait un visage boursoufflé et marbré par les vaisseaux éclatés. Sa barbe était maigre et blanche, son souffle court lui écorchait le gosier perdu sous la graisse. Il fixa Arthur de ses petits yeux chassieux, lui fit signe de se relever, eut la plus grande peine à s'extraire de son siège et, une fois campé sur ses jambes enflées, suivit Arthur d'un pas mal assuré vers la plus grande des baraques. Il faisait chaud, mais le corps massif de Marc était tout de même enveloppé d'une peau de phoque, comme s'il avait froid. Il mit la main sur le bras d'Arthur, qui l'aida à entrer dans la salle où deux sièges les attendaient.

Ecœuré, Culhwch se posta en travers de la porte et y resta, l'épée tirée. Je me plaçai à côté de lui tandis que, dans notre dos, Iseult aux cheveux noirs pleurait.

Arthur resta une bonne heure dans la baraque. Puis il en ressortit et nous considéra, Culhwch et moi. Il parut soupirer puis passa devant nous pour entrer dans la salle. Nous n'entendîmes rien de ses paroles, juste les hurlements d'Iseult.

Culhwch foudroyait du regard les lanciers du Kernow, implorant le ciel que l'un d'eux osât le défier, mais aucun ne bougea. Cyllan, le champion, se tenait impassible à côté de la porte avec une grande lance de guerre et son immense épée.

Iseult hurla de nouveau, puis Arthur sortit brusquement en m'attrapant par le bras :

« Viens, Derfel.

— Et moi ? lança Culhwch d'un air de défi.

— Garde-les, répondit Arthur. Nul ne doit rentrer dans la salle. »

Il s'éloigna sans un mot et je le suivis. Il escalada la colline et longea le sentier qui menait au sommet de la colline sans desserrer les lèvres. À nos pieds, la pierre du promontoire s'enfonçait dans la mer, et les vagues venaient s'y briser dans de grandes gerbes d'écume que le vent incessant emportait vers l'est. Le soleil brillait au-dessus de nous, mais on apercevait au loin un gros nuage et Arthur regarda fixement la pluie sombre

qui s'abattait sur les flots déserts. Le vent faisait ondoyer son manteau blanc.

« Connais-tu la légende d'Excalibur ? » me demanda-t-il tout à trac.

Assurément mieux que lui, mais je me gardai bien de lui révéler que l'épée était l'un des Trésors de la Bretagne. « Oui, Seigneur, répondis-je tout en me demandant pourquoi il me posait cette question en un moment pareil, je sais que Merlin l'a gagnée dans un concours de rêves en Irlande et qu'il vous l'a donnée aux Pierres.

— Et il m'a expliqué que si jamais j'étais aux abois, je n'avais qu'à tirer l'épée et à la plonger dans la terre pour que Gofannon quitte les Enfers et vole à mon secours. N'est-ce pas ?

— Oui, Seigneur.

— Alors, Gofannon ! cria-t-il au vent marin en tirant la grande lame. Viens ! » Et il plongea l'épée dans la terre.

Une mouette cria dans le vent. La mer lécha les rochers en se perdant dans les profondeurs de la terre, le vent salé fit gonfler nos manteaux, mais aucun dieu ne vint.

« Les Dieux me viennent en aide, dit enfin Arthur, le regard fixé sur la lame oscillante. Si tu savais comme j'ai eu envie de tuer ce gros monstre.

— Que ne l'avez-vous fait ? » demandai-je d'une voix bourrue.

Il ne dit rien pendant un temps et je vis les larmes ruisseler sur ses longues joues creuses. « Je leur ai offert la mort, Derfel. Rapide et sans douleur. » Il s'essuya les joues puis, dans un subit accès de colère, donna un coup de pied à l'épée. « Les Dieux ! » Il cracha sur la lame frémissante. « Quels dieux ? »

J'arrachai Excalibur de la terre et nettoyai la pointe de la lame. Il refusa de reprendre l'épée, que je déposai donc avec respect sur une pierre roulée grise. « Que va-t-il leur arriver, Seigneur ? »

Il s'assit sur un autre rocher. Il demeura un temps sans réponse, se contentant de fixer la pluie, tandis que les larmes continuaient de ruisseler sur ses joues. « Ma vie durant, Derfel, commença-t-il enfin, je m'en suis tenu à mes serments. Je ne sais vivre autrement. Ils me déplaisent comme aux autres

hommes, car les serments nous lient, ils entravent notre liberté, et qui parmi nous ne désire être libre ? Mais si nous abandonnons nos serments, nous n'avons plus rien pour nous guider. Nous sombrons dans le chaos. Nous sombrons. Nous ne valons pas mieux que des bêtes. » Soudain incapable de poursuivre, il se contenta de pleurer.

Je fixai la houle grise en me demandant où naissent ces grandes vagues et où elles finissent : « Imaginez, demandai-je, que le serment soit une erreur ?

— Une erreur ? fit-il en me jetant un regard en coin avant de se retourner vers l'océan. Parfois, fit-il d'un air lugubre, il est impossible d'honorer un serment. Je n'ai pu sauver le royaume de Ban. Les Dieux savent si j'ai essayé, mais c'était impossible. J'ai donc manqué à mon serment et je vais le payer, mais je ne l'ai pas fait à dessein. Il me reste à tuer Aelle et c'est un serment qui doit être respecté, mais je n'ai pas encore enfreint ce serment, je n'ai fait qu'en ajourner l'accomplissement. J'ai promis de reprendre Henis Wyren à Diwrnach, et je le ferai. Peut-être était-ce une erreur, mais j'ai juré. Voilà ta réponse. Si un serment est une erreur, il continue de te lier, parce que tu as juré. » Il s'essuya les joues. « Alors oui, le jour viendra où je devrai porter mes lances contre Diwrnach.

— Vous n'êtes lié à Marc par aucun serment, répondis-je avec aigreur.

— Moi non, reconnut-il, mais Tristan si. Et Iseult également.

— En quoi leurs serments vous regardent ? »

Il fixa son épée. Sa lame grise, gravée de volutes emberlificotées et de têtes de dragon qui tiraient la langue, reflétait les nuages noirs. « Une épée et une pierre », murmura-t-il, songeant sans doute au jour où Mordred deviendrait roi. Il se leva brusquement, tournant le dos à l'épée pour regarder les collines verdoyantes. « Imagine, me dit-il, que deux serments se contredisent. Imagine que j'ai fait le serment de me battre pour toi et de me battre pour ton ennemi. Quel serment dois-je honorer ?

— Le premier auquel je me suis engagé, répondis-je, sachant la loi aussi bien que lui.

— Et si j'ai prêté les deux serments en même temps ?
— Vous devez alors vous en remettre au jugement du roi.
— Pourquoi le roi ? me questionna-t-il comme s'il initiait un nouveau lancier aux lois de la Dumnonie.

— Parce que le serment qui vous lie au roi, expliquai-je docilement, prime sur tous les autres serments. Et que vous êtes son obligé.

— Le roi, reprit-il avec force, est donc le gardien de nos serments. Et, sans roi, il n'est donc qu'un écheveau de serments contradictoires. Sans roi, le chaos règne. Tous les serments mènent au roi, Derfel, notre devoir s'arrête avec le roi, et toutes nos lois sont sous la garde du roi. Si nous défions notre roi, c'est l'ordre que nous défions. Nous pouvons combattre d'autres rois, nous pouvons même les tuer, mais uniquement parce qu'ils menacent notre roi et son bon ordre. Le roi, Derfel, c'est la nation, et nous appartenons au roi. Quoi que nous fassions, toi et moi, nous devons soutenir le roi. »

Je savais qu'il ne parlait pas de Tristan et de Marc. Il pensait à Mordred et je m'enhardis donc à dire tout haut ce que l'on chuchotait tout bas depuis de longues années en Dumnonie : « Il en est qui disent, Seigneur, que c'est vous qui devriez être roi.

— Non ! s'écria-t-il. Non ! répéta-t-il d'une voix plus calme en se tournant vers moi.

— Et pourquoi pas ? demandai-je, les yeux posés sur son épée.

— Parce que j'ai prêté serment à Uther.

— Mordred n'est pas digne d'être roi. Et vous le savez, Seigneur. »

Il se tourna à nouveau vers la mer.

« Mordred est notre roi, Derfel, et cela doit nous suffire, à toi comme à moi. Il a nos serments. Nous ne saurions le juger. C'est lui qui nous jugera. Et si toi et moi décidons qu'un autre devrait être roi, que devient l'ordre ? Si un homme s'empare injustement du trône, n'importe quel homme peut le faire. Si je m'en empare, pourquoi un autre ne me le prendrait-il pas ? C'en serait fini de l'ordre. Le chaos régnerait.

— Parce que vous croyez que Mordred se soucie de l'ordre ? demandai-je avec aigreur.

— Je pense que Mordred n'a pas encore été convenablement acclamé, répondit Arthur. Je crois qu'il peut changer le jour où de hautes responsabilités pèseront sur ses épaules. Je crois plus probable qu'il ne change pas, mais par-dessus tout, Derfel, je crois qu'il est notre roi. Et que nous devons le supporter, parce que tel est notre devoir, que cela nous plaise ou non. Dans tout ce monde, Derfel, reprit-il en s'emparant d'Excalibur pour balayer l'horizon, dans tout ce monde, il n'est qu'un ordre sûr, et c'est l'ordre du roi. Non pas celui des Dieux. Ils ont quitté la Bretagne. Merlin a cru pouvoir les y ramener, mais regarde Merlin aujourd'hui. Sansum nous dit que son Dieu est puissant et qu'il pourrait imposer son ordre. Mais je ne suis pas de cet avis. Je ne vois que des rois et c'est dans la personne des rois que sont concentrés nos serments et nos devoirs. Sans eux, ce serait la foire d'empoigne. » Il remit Excalibur au fourreau. « Je dois soutenir les rois, car sans eux le chaos triompherait. J'ai donc dit à Tristan et Iseult qu'ils devaient passer en jugement.

— En jugement ! m'exclamai-je en crachant sur le sol.

— Ils sont accusés de vol, répondit Arthur en me considérant d'un air fâché. Ils sont accusés d'avoir enfreint leurs serments. Ils sont accusés de fornication. »

Il prononça ce dernier mot avec un rictus et se détourna de moi pour cracher en direction de la mer.

« Ils sont amoureux ! » protestai-je. Et comme il ne disait rien, je décidai de l'attaquer de front : « Et vous, Arthur ap Uther, êtes-vous passé en jugement lorsque vous avez manqué à un serment ? Non pas le serment qui vous liait à Ban, mais celui que vous aviez fait à Ceinwyn, votre fiancée. Vous avez manqué à votre parole, et personne ne vous a fait comparaître devant des magistrats ! »

Il se tourna vers moi, fou de rage. L'espace de quelques instants, je crus qu'il allait de nouveau libérer Excalibur pour m'attaquer à l'épée. Mais il se contenta d'un haussement d'épaules et se tut. Ses yeux brillaient à nouveau de larmes. Il garda le silence un bon moment, puis hocha la tête. « J'ai

enfreint mon serment, c'est vrai. Tu crois que je ne l'ai pas regretté ?

— Et vous ne souffrirez pas que Tristan ait manqué au sien ?

— C'est un voleur ! aboya Arthur furieux. Tu crois que nous devrions risquer des années d'incursions à nos frontières pour un voleur qui fornique avec sa belle-mère ? Tu pourrais parler aux familles des paysans et justifier leur mort au nom de l'amour de Tristan ? Tu crois que les amours d'un prince justifient que femmes et enfants soient passés par l'épée ? C'est cela ta justice ?

— J'estime que Tristan est notre ami, fis-je, et comme il ne répondait pas je crachai à ses pieds. C'est vous qui avez fait venir Marc, n'est-ce pas ? demandai-je d'un ton accusateur.

— C'est exact, reconnut-il dans un hochement de tête. Je lui ai dépêché un messenger depuis Isca.

— Tristan est notre ami ! criai-je.

— Il a volé un roi, répéta-t-il obstinément, les yeux clos. Il a volé de l'or ! Une épouse ! Il a blessé le roi dans son orgueil ! Il a bafoué ses serments. Son père demande justice et j'ai juré de servir la justice.

— Il est votre ami, insistai-je. Et le mien ! »

Il rouvrit les yeux et me regarda fixement : « Un roi se tourne vers moi, Derfel, et réclame justice. Vais-je opposer un refus à Marc, sous prétexte qu'il est vieux, grossier et laid ? La jeunesse et la beauté mériteraient-elles de faire violence à la justice ? Pourquoi ai-je combattu tout au long de ces années, si ce n'est pour assurer une justice impartiale ? »

C'est moi qu'il suppliait maintenant :

« Quand nous sommes venus jusqu'ici, traversant villes et villages, les gens ont-ils fui en voyant nos épées ? Non ! Et pourquoi ? Parce qu'ils savent que la justice règne dans le royaume de Mordred. Et maintenant, parce qu'un homme couche avec la femme de son père, tu voudrais que je me débarrasse de la justice comme d'un fardeau encombrant ?

— Oui, parce que c'est un ami et que si vous les faites passer en jugement, ils seront reconnus coupables. Ils n'ont aucune chance de s'en tirer, fis-je avec aigreur, parce que Marc a Langue. »

Arthur sourit d'un air triste en se souvenant de l'épisode auquel je faisais allusion. C'était la première fois que nous rencontrions Tristan, et là encore, pour une affaire de droit. Une grande injustice avait failli être commise, parce que l'accusé avait Langue. Dans notre droit, le témoignage d'un homme qui avait Langue était irrécusable. Quand bien même un millier de gens jureraient du contraire, leur témoignage n'avait aucune valeur s'il était contredit par un seigneur, par un druide, par un prêtre, par un père parlant de ses enfants, par un homme parlant du cadeau donné, par une vierge parlant de sa virginité, par un berger parlant de ses animaux, par un condamné prononçant ses dernières paroles. Et Marc était un seigneur, un roi, et sa parole prévaudrait sur celle d'un prince et d'une reine. Aucune cour de Bretagne n'acquitterait Tristan et Iseult, et Arthur le savait. Mais Arthur avait juré de défendre la loi.

Ce jour-là, cependant, alors qu'Owain avait failli bafouer la justice en usant de son privilège pour mentir, Arthur avait fait appel au jugement des épées. Au nom de Tristan, il s'était battu contre Owain, et il avait gagné. « Tristan, dis-je, pourrait en appeler au jugement des épées.

— Tel est son privilège, reconnut Arthur.

— Et je suis son ami, ajoutai-je avec froideur. Je puis me battre pour lui. »

Arthur me dévisagea comme s'il venait de prendre la pleine mesure de mon hostilité :

« Toi, Derfel ?

— Je me battraï pour Tristan, parce qu'il est mon ami. Comme vous l'avez fait jadis.

— C'est ton privilège, lâcha-t-il enfin après quelques secondes de silence, mais j'ai accompli mon devoir. »

Il s'éloigna et je le suivis à dix pas de distance. Il ralentit, je ralentis le pas. Il se retourna, je tournai la tête. J'allais me battre pour un ami.

*

Arthur ordonna sèchement aux lanciers de Culhwch d'escorter Tristan et Iseult à Isca. C'est là-bas qu'ils seraient jugés. Le roi Marc désignerait un juge, les Dumnoniens l'autre.

Le roi était assis sur sa chaise et ne disait mot. Il avait demandé que le procès se tînt au Kernow, mais il devait se douter que cela n'avait aucune espèce d'importance. Tristan ne serait pas jugé car il ne survivrait pas à un jugement. Il ne pouvait qu'en appeler à l'épée.

Le prince se présenta à la porte de la salle et se retrouva face à son père. Le visage de Marc ne laissait rien paraître, Tristan était pâle. Quant à Arthur, il tenait tête baissée, ce qui lui épargnait d'avoir à regarder l'un ou l'autre.

Tristan ne portait ni armure ni bouclier. Sa chevelure noire chargée d'anneaux de guerriers était peignée en arrière et nouée avec un ruban de drap blanc qu'il avait dû découper dans la robe d'Iseult. Il portait une chemise, des pantalons et des bottes et avait une épée au côté. Il fit quelques pas en direction de son père et s'arrêta à mi-distance. Il tira son épée, fixa les yeux implacables de son père puis enfonça la lame dans la terre. « J'en appelle au jugement des épées. »

Marc haussa les épaules et, d'un geste léthargique de la main droite, fit signe à Cyllan d'avancer. De toute évidence, Tristan connaissait la prouesse du champion, car il eut l'air nerveux en voyant le colosse, dont la barbe descendait jusqu'à la taille, se défaire de son manteau. Cyllan écarta sa chevelure noire qui cachait la hache tatouée, puis passa son casque de fer. Il cracha dans ses mains, se frotta les paumes et avança d'un pas lent pour renverser l'épée de Tristan. Par ce geste, il avait accepté le combat.

Je tirai Hywelbane. « Je me battraï pour Tristan », m'entendis-je annoncer. J'étais étrangement nerveux, mais pas simplement de cette nervosité qui est le prélude à la bataille. C'était la peur du fossé béant qui s'ouvrait dans ma vie, du fossé qui me séparait d'Arthur.

« C'est moi qui me battraï pour Tristan, insista Culhwch en venant se placer à côté de moi. Tu as des filles, imbécile, murmura-t-il.

— Toi aussi.

— Mais je battraï ce crapaud barbu plus vite que toi, sac à tripes saxon », fit-il affectueusement. Tristan se plaça entre nous et protesta que lui seul combattrait Cyllan, que c'était son combat et celui de personne d'autre, mais Culhwch lui grogna de retourner dans la salle. « J'ai battu des hommes deux fois plus grands que ce lourdaud à barbe », dit-il à Tristan.

Cyllan tira son épée et en donna un coup dans l'air. « L'un ou l'autre, déclara-t-il nonchalamment, je n'en ai rien en faire.

— Non ! » cria soudain le roi Marc. Il fit signe à Cyllan et à deux autres de ses lanciers. Les trois hommes s'agenouillèrent à côté de son siège pour écouter les instructions de leur roi.

Culhwch et moi imaginions que Marc ordonnait à ses trois hommes de nous affronter tous les trois. « Je prendrai ce bâtard à la grosse barbe et au front sale, décida Culhwch, et toi, Derfel, ce petit merdeux de rouquin. Quant à vous, mon Seigneur Prince, vous pouvez embrocher le chauve. Une affaire de deux minutes ? »

Iseult sortit en catimini de la salle. Elle avait l'air terrorisée de se trouver en présence du roi, mais elle vint nous embrasser. Culhwch la serra dans ses bras. Je m'agenouillai pour déposer un baiser sur sa main pâle. « Merci », dit-elle de sa petite voix de spectre. Elle avait les yeux rougis par les larmes. Elle se hissa sur la pointe des pieds pour donner un baiser à Tristan puis, jetant un regard effarouché sur son mari, retourna se réfugier dans l'obscurité de la salle.

Marc souleva sa tête massive du col de sa peau de phoque. « Le tribunal des épées, dit-il de sa grosse voix flegmatique, requiert un combat singulier. Il en a toujours été ainsi.

— En ce cas, Seigneur Roi, envoyez vos vierges une par une, cria Culhwch, et je les tuerai l'une après l'autre.

— Un homme, une épée, insista Marc en hochant la tête, et mon fils a demandé ce privilège. C'est donc lui qui se battra.

— Seigneur Roi, déclarai-je, la coutume veut qu'un homme puisse se battre pour son ami au tribunal des épées. Moi, Derfel Cadarn, je réclame ce privilège.

— Je ne connais aucune coutume de ce genre, mentit le roi.

— Arthur, si, répondis-je d'une voix rude. Il s'est battu pour votre fils, et c'est moi qui me battraï pour lui aujourd'hui. »

Marc tourna ses yeux chassieux vers Arthur, mais Arthur hocha la tête comme pour signifier qu'il ne voulait pas se mêler de cette dispute. Marc se retourna vers moi. « L'offense de mon fils est immonde, et nul autre que lui ne doit la défendre.

— Moi, je la défendrai ! » fis-je, et Culhwch vint se placer à côté de moi pour demander à son tour à combattre pour Tristan. Le roi nous considéra et leva la main droite d'un air las.

Au signal du roi, les lanciers du Kernow, placés sous les ordres du rouquin et du chauve, formèrent un mur de boucliers sur deux rangs, les hommes du second rang levant leurs boucliers au-dessus de la tête de leurs camarades puis, en ayant reçu l'ordre, pointèrent leurs lances vers le sol.

« Salauds, grogna Culhwch, qui avait compris ce qui allait se passer. Allons-nous les briser, Seigneur Derfel ?

— Brisons-les, Seigneur Culhwch », répondis-je d'un ton hargneux.

Ils étaient quarante contre trois. Les quarante avancèrent lentement en traînant les pieds, nous observant d'un air prudent de sous le bord de leurs casques. Ils ne portaient ni lances ni épées. Ils ne venaient pas nous tuer, mais nous immobiliser.

Et Culhwch et moi chargeâmes. Cela faisait des années que je n'avais pas eu à enfoncer un mur de boucliers, mais la vieille furie s'empara de moi tandis que je hurlai le nom de Bel puis criai le nom de Ceinwyn en pointant Hywelbane vers les yeux d'un homme qui fit un pas de côté.

Je donnai un puissant coup d'épaule à la jonction de son bouclier et de celui de son voisin. Le mur céda. Je poussai un cri de triomphe, frappai un homme à la nuque, puis me ruai en avant pour élargir la brèche. En pleine bataille, mes hommes se seraient pressés derrière moi pour inonder le sol de sang ennemi. Mais je n'avais aucun homme derrière moi ni aucune arme face à moi. Rien que des boucliers, toujours plus de boucliers, et j'avais beau tourner en rond en faisant siffler ma lame, ces boucliers se refermèrent inexorablement autour de moi. Je n'osai tuer le moindre lancier : c'eût été déshonorant après qu'ils eurent si ostensiblement jeté leurs armes. J'en étais donc réduit à essayer de leur faire peur. Mais ils savaient que je

ne tuerais pas et le cercle se referma sur moi au point qu'Hywelbane se trouva bientôt immobilisée au milieu d'un cercle de boucliers de fer. Et soudain, je sentis la pression des boucliers du Kernow.

J'entendis Arthur aboyer un ordre et devinai que les lanciers de Culhwch et les miens avaient voulu venir en aide à leurs seigneurs. Mais Arthur les retint. Il ne voulait pas d'un carnage, d'une guerre entre le Kernow et la Dumnonie. Il voulait juste en finir avec cette sinistre histoire.

Culhwch s'était laissé piéger, comme moi. Il enrageait contre ceux qui l'avaient capturé, les traitant de mômes, de chiens et de vermisseaux, mais les hommes du Kernow avaient reçu des ordres. Ils ne devaient pas nous blesser, mais juste nous immobiliser dans l'étau de leurs boucliers. Comme Iseult, nous en serions réduits à voir le champion du Kernow avancer, son épée baissée, et saluer son prince.

Tristan savait qu'il allait mourir. Il avait retiré le ruban de ses cheveux pour le nouer à la lame de son épée. Il embrassa le ruban, tendit sa lame, toucha l'épée du champion et allongea un coup droit.

Cyllan para. La palissade renvoya l'écho du choc des épées. Tristan attaqua une deuxième fois, frappant d'estoc et de taille, mais Cyllan para de nouveau. Il le fit sans mal, presque d'un air las. À deux reprises encore, Tristan repassa à l'attaque, puis il multiplia les coups droits et de travers, frappant du plus vite qu'il pouvait pour essayer d'user la défense de Cyllan. Mais il ne réussit qu'à se fatiguer le bras. Il s'arrêta un instant pour reprendre sa respiration et recula d'un pas. C'est ce moment que le champion choisit pour se fendre.

Une botte bien exécutée. Une jolie botte même, si l'on aime à voir une épée bien utilisée. Et un coup droit miséricordieux, car Cyllan prit l'âme de Tristan en un clin d'œil. Le prince n'eut même pas le temps de jeter un dernier regard à sa maîtresse dans l'encadrement de la porte ombragée de la salle. Il se contenta de regarder fixement son meurtrier, et le sang jaillit de sa gorge tranchée pour inonder sa chemise blanche. Son épée retomba alors qu'il suffoquait. Son âme s'enfuit. Il s'effondra.

« Justice est faite, Seigneur Roi », annonça tristement Cyllan avant de retirer sa lame du cou de Tristan et de s'éloigner. Les lanciers qui m'entouraient sans oser croiser mon regard se retirèrent. Je levai Hywelbane, mais la vue de sa lame grise était brouillée par mes larmes. J'entendis Iseult hurler tandis que les hommes de son mari trucidèrent les six lanciers qui avaient accompagné Tristan et s'emparaient maintenant de leur reine. Je fermai les yeux.

Je ne regardai pas Arthur. Je ne lui adressai pas la parole. Je dirigeai mes pas vers le promontoire pour prier mes dieux et les supplier de revenir en Bretagne. Et, pendant que je priais, les hommes du Kernow entraînaient Iseult vers le lac où attendaient les deux navires. Mais ce n'était pas pour ramener au Kernow la princesse des Uí Liatháin, cette enfant de quinze printemps qui avait gambadé pieds nus dans les vagues et dont le mince filet de voix rappelait les spectres des matelots portés par les vents marins. Ils l'attachèrent à un poteau, firent un grand tas de bois avec les épaves qui jonchaient les côtes d'Halcwm et, sous les yeux de son mari implacable, ils la brûlèrent vive. Le corps de son amant brûla sur le même bûcher.

Il n'était pas question pour moi de partir avec Arthur. Je ne voulais pas lui parler. Je le laissai partir et dormis cette nuit-là dans la vieille salle obscure où avaient couché les amants. Puis je retournai à Lindinis, où je confessai à Ceinwyn le vieux massacre de la lande où j'avais trucidé des innocents pour honorer mon serment. Je lui parlai d'Iseult brûlée vive. Et de ses hurlements sous les yeux de son mari.

Ceinwyn m'arrêta. « Tu ne connaissais pas cette dureté en Arthur ? me demanda-t-elle d'une voix douce.

— Non.

— Il est notre seul rempart contre l'horreur. Comment pourrait-il être autrement ? »

Aujourd'hui encore, lorsque je ferme les yeux, il m'arrive de revoir cette enfant venue de la mer, le sourire aux lèvres, sa robe blanche lui collant à la peau et révélant son corps maigre, les bras tendus vers son amant. Je ne puis entendre un cri de mouette sans la voir, car elle me hantera jusqu'à mon dernier

jour. Et après ma mort, où qu'aillé mon âme, elle sera là : une enfant tuée pour un roi, au nom de la loi, à Camelot.

De longues années s'écoulèrent après le serment de la Table Ronde sans que je revisse Lancelot ni aucun de ses hommes de confiance. Amhar et Loholt, les jumeaux d'Arthur, habitaient Venta, la capitale de Lancelot, où ils menaient des bandes de lanciers, mais apparemment ils ne se battaient jamais que dans les tavernes. Dinas et Lavaine se trouvaient également à Venta, où ils présidaient à un temple voué au dieu romain Mercure, et leurs cérémonies rivalisaient avec celles qu'organisait Lancelot dans son église palatiale consacrée par Monseigneur Sansum. Ce dernier se rendait souvent à Venta et, à l'en croire, les Belges paraissaient assez satisfaits de Lancelot, ce qui, pour nous, signifiait simplement qu'ils ne se rebellaient pas ouvertement.

Lancelot et ses compagnons venaient aussi en Dumnonie, traversant le plus souvent la frontière pour se rendre au Palais marin. Parfois, ils poussaient jusqu'à Durnovarie pour quelque grande fête. Pour ma part, je me tenais simplement à l'écart de ces festivités si je savais qu'ils venaient, et ni Arthur ni Guenièvre ne me demandèrent jamais de venir. Je ne fus pas non plus invité aux grandes funérailles qui suivirent la mort d'Elaine, la mère de Lancelot.

En vérité, Lancelot n'était pas un mauvais souverain. Il n'était pas Arthur. Il ne se souciait pas de la qualité de la justice, de l'équité des impôts ni de l'état des routes. Il préférait ignorer purement et simplement tous ces problèmes, mais, comme il en avait toujours été ainsi, nul ne remarqua la moindre différence. Comme Guenièvre, Lancelot ne pensait qu'à ses aises et, comme elle, il se construisit un somptueux palais qu'il remplit de statues et dont il couvrit les murs peints de l'extravagante collection de miroirs dans laquelle il pouvait admirer son reflet sans fin. Il achetait ces objets de luxe avec l'argent des impôts, et, si ces impôts étaient lourds, c'était la contrepartie de la liberté : les Saxons avaient cessé leurs incursions sur les territoires belges. Chose étonnante, Cerdic avait tenu parole et les redoutables lanciers des Saïs ne devaient plus piller les riches terres agricoles de Lancelot.

Mais ils n'en n'avaient pas non plus besoin, car Lancelot les avait invités à venir vivre dans son royaume. Les longues années de guerre avaient dépeuplé le pays et les bois recommençaient à envahir les immenses terres autrefois cultivées. Aussi Lancelot invita-t-il des colons de Cerdic à travailler la terre. Les Saxons prêtaient serment à Lancelot, défrichaient la terre, construisaient de nouveaux villages et payaient leurs impôts. Leurs lanciers venaient même grossir les rangs de ses bandes de guerre. La garde de son palais, disait-on, était entièrement composée de Saxons : il l'appelait la Garde saxonne et en avait recruté les membres en fonction de leur taille et de leur couleur de cheveux. De longues années passèrent avant que je fisse leur connaissance, mais c'étaient en effet tous de grands hommes blonds qui portaient des haches aussi polies que des miroirs. Le bruit courait que Lancelot versait un tribut à Cerdic, mais Arthur le nia avec véhémence lorsque le Conseil lui demanda ce qu'il en était. Arthur désapprouvait que l'on invitât des colons saxons sur les terres bretonnes, mais, assurait-il, il appartenait à Lancelot d'en décider, non pas à nous. Et au moins le pays était-il en paix. Apparemment, la paix excusait tout.

Lancelot se targuait même d'avoir converti sa garde saxonne au christianisme. Loin d'être une façade, il semblait que son baptême fût sincère : c'est du moins ce que m'assura Galahad au cours de l'une de ses nombreuses visites à Lindinis. Il me décrivit l'église que Sansum avait érigée dans le palais de Venta et me raconta que tous les jours un chœur chantait tandis qu'un essaim de prêtres célébraient les mystères chrétiens. « Tout cela est fort beau », fit Galahad d'un air désenchanté. Je n'avais pas encore vu les extases d'Isca et j'étais loin de me douter des délires que cela occasionnait, et je ne lui demandai donc pas si c'était la même chose à Venta, ou si son frère encourageait les chrétiens de Dumnonie à voir en lui un libérateur.

« Le christianisme a-t-il changé ton frère ? » demanda Ceinwyn.

Galahad observait le petit mouvement de ses mains qui démêlaient un fil de la quenouille sur le fuseau. « Non, avoua-t-il. Il estime qu'il suffit de dire ses prières une fois par jour pour

se conduire ensuite comme il lui plaît. Mais les chrétiens sont nombreux dans ce cas, hélas.

— Et comment se conduit-il ? voulut savoir Ceinwyn.

— Mal.

— Tu préfères que je quitte la pièce, demanda Ceinwyn d'une voix douce, que tu puisses en parler à Derfel sans me plonger dans l'embarras ? Il n'aura qu'à me dire quand il voudra aller au lit. »

Galahad rit. « Il s'ennuie. Dame, et il trompe son ennui comme on fait d'habitude. Il chasse.

— Comme Derfel, comme moi. Ce n'est pas mal de chasser.

— Il chasse les filles, fit Galahad d'une voix lugubre. Il ne les traite pas mal, mais elles n'ont pas vraiment le choix. Certaines y trouvent leur compte et s'enrichissent, mais elles deviennent aussi ses putains.

— Il ressemble à la plupart des rois, fit Ceinwyn d'un ton sec. C'est tout ?

— Il passe des heures avec ces deux misérables druides, et personne ne sait quel besoin un roi chrétien a de faire ça, mais il prétend que ce n'est que par amitié. Il encourage ses poètes, collectionne ses miroirs et rend visite à Guenièvre dans son Palais marin.

— Pour quoi faire ? demandai-je.

— Pour parler, à ce qu'il dit, répondit Galahad dans un haussement d'épaules. Il dit qu'ils parlent de religion. Ou plutôt ils en débattent. Elle est devenue très fervente.

— Une adepte d'Isis », précisa Ceinwyn d'un ton de reproche. Dans les années qui suivirent le serment de la Table Ronde, nous avons tous entendu dire que Guenièvre se repliait de plus en plus sur la religion, si bien que le Palais marin était devenu un immense sanctuaire consacré à Isis, et les suivantes de Guenièvre, toutes des femmes choisies pour leur grâce et leur apparence, étaient les prêtresses de la déesse.

« La Déesse suprême ! lâcha Galahad avec mépris, avant de faire le signe de la croix pour tenir le mal païen en respect. De toute évidence, Guenièvre croit qu'il est possible de mettre les immenses pouvoirs de la Déesse au service des affaires humaines. J'imagine que ce n'est guère au goût d'Arthur.

— Tout cela l'ennuie, dit Ceinwyn en dévidant le dernier fil de la quenouille. Il passe son temps à se plaindre que Guenièvre ne veuille lui parler de rien, sauf de sa religion. Ce doit être affreusement ennuyeux pour lui. »

Cette conversation eut lieu bien avant que Tristan ne se réfugiât avec Iseult en Dumnonie, à une époque où Arthur était encore le bienvenu chez nous.

« Mon frère se dit fasciné par ses idées, ajouta Galahad, et peut-être est-ce vrai. Il prétend que c'est la femme la plus intelligente de Bretagne et assure qu'il ne se mariera pas avant qu'il n'ait trouvé une autre femme comme elle.

— Heureusement qu'il m'a perdue, fit Ceinwyn en riant de bon cœur. Quel âge a-t-il aujourd'hui ?

— Trente-trois ans, je crois.

— Si vieux que ça ! s'exclama Ceinwyn en m'adressant un sourire, car je n'avais qu'un an de moins. Mais qu'est devenue Ade ?

— Elle lui a donné un fils et elle est morte en couches.

— Non ! lâcha Ceinwyn, bouleversée par l'affreuse nouvelle. Et tu dis qu'il a un fils ?

— Un bâtard, fit Galahad d'un air de reproche. Il s'appelle Peredur. Il a quatre ans maintenant, et ce n'est pas un méchant petit garçon. En vérité, je l'aime assez.

— As-tu jamais détesté un enfant ? demandai-je avec une pointe d'ironie.

— Tête de balais », répondit-il. Ce vieux sobriquet nous fit tous sourire.

« Lancelot, un fils ! » s'exclama Ceinwyn sur ce ton de surprise qui marque l'importance que les femmes attachent à ce genre de nouvelles. Pour moi, l'existence d'un bâtard royal de plus était tout ce qu'il y avait de plus ordinaire, mais j'observe que les hommes et les femmes réagissent de manière bien différente à ces choses.

Comme son frère, Galahad ne s'était jamais marié. Il n'avait pas non plus de terre, mais il était heureux et jouait les émissaires au service d'Arthur. Il s'efforçait de maintenir en vie la Confrérie de Bretagne, même si je constatais qu'on avait tôt fait d'oublier ses devoirs, et il parcourait tous les royaumes

bretons, portant des messages, réglant des conflits et usant de son rang royal pour aplanir tous les problèmes que pouvait avoir la Dumnonie avec les autres États. C'était généralement lui qui se rendait en Démétie pour freiner les raids d'Ængus Mac Airem sur Powys et c'est encore lui qui, après la mort de Tristan, porta la triste nouvelle du destin d'Iseult à son père. Je ne devais le revoir que de longs mois après.

J'évitai aussi de revoir Arthur. Je lui en voulais trop. Je laissais ses lettres sans réponse et ne me rendais plus aux réunions du Conseil. Dans les mois qui suivirent la mort de Tristan, il se rendit à Lindinis à deux reprises : les deux fois, je restai poli mais froid et le quittai au plus vite. Il eut une longue discussion avec Ceinwyn, qui s'efforça ensuite de nous réconcilier, mais je n'arrivais pas à me sortir de la tête l'image de cette enfant dévorée par les flammes.

Pour autant, je ne pouvais l'ignorer complètement. Quelques mois seulement nous séparaient désormais de la seconde acclamation de Mordred et il fallait s'occuper des préparatifs. La cérémonie aurait lieu à Caer Cadarn, à une courte marche de Lindinis. Et Ceinwyn et moi ne pouvions faire autrement que d'y participer. Mordred lui-même s'y intéressa, peut-être parce qu'il comprit que la cérémonie le libérerait enfin de toute discipline. « C'est à vous de décider, lui dis-je un jour, qui vous acclamera.

— Arthur, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'un air renfrogné.

— C'est généralement un druide, mais si vous préférez une cérémonie chrétienne, vous devez choisir entre Emrys et Sansum.

— Sansum, je suppose, dit-il en haussant les épaules.

— En ce cas, nous devrions aller le voir. »

Nous y allâmes par une rude journée, au cœur de l'hiver. J'avais d'autres affaires à régler à Ynys Wydryn, mais je commençai par accompagner Mordred au sanctuaire chrétien où un prêtre nous expliqua qu'il nous fallait patienter car l'évêque Sansum était occupé à dire la messe.

« Sait-il que son roi est ici ? demandai-je.

— Je m'en vais le lui dire, Seigneur », répondit le prêtre, qui fila en quatrième vitesse sur le sol gelé.

Mordred s'était éloigné pour se poster devant la tombe de sa mère où, malgré le froid, une douzaine de pèlerins étaient agenouillés. C'était une tombe toute simple : rien qu'un monticule de terre avec une croix de pierre un peu ridicule en comparaison de l'urne de plomb que Sansum avait placée pour recevoir l'offrande des pèlerins.

« L'évêque nous rejoindra bientôt, dis-je. Si nous l'attendions à l'intérieur ? »

Il hocha la tête et fronça les sourcils devant le petit monticule herbeux : « On devrait lui donner une meilleure tombe.

— J'en suis bien d'accord, dis-je, tout surpris de l'entendre parler. Libre à vous de la construire.

— Il eût mieux valu, dit-il insidieusement, que d'autres lui rendent cette marque de respect.

— Seigneur Roi, dis-je, nous étions si occupés à défendre la vie de son enfant que nous n'avions guère le temps de nous occuper des os. Mais vous avez raison et nous avons manqué à nos devoirs. »

D'un air morose, il donna un coup de pied à l'urne et jeta un œil sur les menus trésors qu'y avaient laissés les pèlerins. Ceux qui priaient devant la tombe s'écartèrent, non par crainte de Mordred, car je doute qu'ils l'aient reconnu, mais parce que l'amulette de fer que je portais autour du cou trahissait en moi le païen. « Pourquoi a-t-elle été enterrée ? me demanda soudain Mordred. Pourquoi ne l'a-t-on pas brûlée ?

— Parce qu'elle était chrétienne », répondis-je, tout en essayant de lui cacher combien son ignorance m'horrifiait. Je lui expliquai que, selon les chrétiens, leur corps servirait de nouveau au dernier avènement du Christ. Quant à nous, les païens, nous emportions nos nouveaux corps spectraux dans les Enfers et n'avions que faire de nos cadavres : si nous le pouvions, nous les brûlions pour empêcher nos esprits d'errer sur la terre. Si nous ne pouvions dresser un bûcher funéraire, nous brûlions les cheveux du mort et lui coupions un pied.

« Je lui ferai un caveau », déclara-t-il quand j'eus fini mon explication théologique. Il me demanda comment sa mère était morte et je lui racontai toute l'histoire : comment Gundleus

avait traîtreusement épousé Norwenna, puis l'avait tuée alors qu'elle s'agenouillait devant lui. Et je lui racontai aussi comment Nimue s'était vengée de Gundleus.

« Cette sorcière ! » fit Mordred, car de jour en jour elle était plus farouche, plus décharnée et plus crasseuse. Elle menait une vie de recluse désormais, vivotant des restes de l'enceinte de Merlin où elle chantait ses charmes, allumait des feux à ses dieux et recevait quelques visiteurs, mais de temps à autre, sans se faire annoncer, elle se rendait à Lindinis pour consulter Merlin. Je profitais de ces rares occasions pour essayer de la faire manger, les enfants la fuyaient, et elle s'en repartait en marmonnant avec son œil fou, sa robe crottée de boue et de cendres et sa natte noire chargée de détritrus. Au pied de son refuge du Tor, force lui avait été de voir le sanctuaire chrétien s'agrandir, se renforcer et s'organiser de manière toujours plus forte. Les anciens dieux, me disais-je, perdaient du terrain à vue d'œil. Sansum, naturellement, attendait impatiemment la mort de Merlin afin de récupérer le Tor et de bâtir une église sur son sommet ravagé par le feu. Mais ce que Sansum ne savait pas, c'est que toute la terre de Merlin devait me revenir.

Debout à côté de la tombe de sa mère, Mordred s'interrogeait sur la similitude de nom entre ma fille aînée et sa mère, et je lui expliquai donc que Ceinwyn était la cousine de Norwenna. « Morwenna et Norwenna sont de vieux noms au Powys, expliquai-je.

— M'aimait-elle ? » demanda Mordred, et l'incongruité de ce mot dans sa bouche me fit m'arrêter. Peut-être, pensais-je, Arthur avait-il raison. Peut-être que Mordred allait mûrir à la faveur de ses nouvelles responsabilités. Aussi loin que je remontais dans mes souvenirs, je n'avais assurément jamais eu une discussion aussi courtoise.

« Elle vous aimait beaucoup, répondis-je avec sincérité. Jamais je n'ai vu votre mère aussi heureuse que lorsqu'elle était avec vous. C'était là-haut », fis-je en montrant du doigt la terre brûlée où se dressaient jadis la salle de Merlin et sa tour de rêves. C'était là que Norwenna avait été assassinée et que Mordred lui avait été arraché. Il n'était qu'un bébé alors, encore plus petit que moi quand on m'avait arraché aux bras de ma

mère, Erce. Erce vivait-elle encore ? Je n'étais toujours pas allé en Silurie pour la retrouver. Me sentant coupable de l'avoir ainsi négligée, je touchai l'amulette de fer.

« Quand je mourrai, reprit Mordred, je veux être enterré dans la même tombe que ma mère. Et je la bâtirai moi-même. Un caveau de pierre, déclara-t-il, avec nos corps sur un piédestal.

— Vous devez en parler à l'évêque. Je suis sûr qu'il se fera un plaisir de vous aider. » Du moment, pensais-je avec cynisme, qu'on ne lui demande pas de payer le sépulcre.

Entendant Sansum courir sur l'herbe, je me retournai. Il s'inclina vers Mordred, puis me souhaita la bienvenue dans le sanctuaire : « J'espère que vous venez en quête de la vérité, Seigneur Derfel ?

— Je suis venu visiter ce sanctuaire, dis-je en indiquant le Tor, mais mon Seigneur Roi a des affaires à traiter avec vous. » Je les laissai seul et escaladai le Tor à cheval. Je passai devant le groupe des chrétiens qui, jour et nuit, priaient au pied du Tor pour que les païens qui y vivaient en fussent chassés. Je supportai leurs insultes et continuai à grimper et découvris que la dernière charnière de la porte avait cédé. J'attachai mon cheval à un pieu qui subsistait de l'ancienne palissade, puis portai le balluchon de vêtements et de fourrures que Ceinwyn avait préparé pour que les pauvres gens qui partageaient le refuge de Nimue ne meurent pas de froid. Je donnai les habits à Nimue, qui les laissa tomber négligemment dans la neige puis me tira par la manche pour m'entraîner dans la nouvelle cabane qu'elle avait construite à l'endroit même où se dressait jadis la tour des rêves. La puanteur était telle que j'en eus des haut-le-cœur, mais ces odeurs méphitiques lui étaient indifférentes. C'était une journée glaciale et un vent d'est humide soufflait de la neige à moitié fondue, mais je préférais rester en plein air plutôt que de supporter cette puanteur. « Regarde ! » fit-elle fièrement en me montrant un chaudron : non pas le Chaudron, mais un simple chaudron de fer ordinaire rafistolé suspendu à une poutre et rempli d'un liquide noirâtre. Des brins de gui, deux chauves-souris, des mues de serpent, des andouillers brisés et des touffes d'herbes pendaient également aux combles si bas

que je dus me plier en deux pour entrer dans la cabane, où régnait une fumée si épaisse qu'elle me brûla les yeux. Dans l'ombre, un homme nu allongé sur son grabat se plaignit de ma présence.

« Du calme », aboya Nimue avant de saisir un bâton pour touiller le liquide noirâtre du chaudron qui fumait doucement au-dessus d'un feu léger donnant beaucoup plus de fumée que de chaleur. Elle remua le chaudron, trouva ce qu'elle cherchait et le sortit du liquide. Je reconnus un crâne humain. « Tu te souviens de Balise ? » me demanda Nimue.

— Bien entendu. » Balise était un druide. Déjà un vieillard quand j'étais jeune et il était mort depuis longtemps.

« Ils ont brûlé son corps, m'expliqua Nimue, mais pas sa tête, et la tête d'un druide, Derfel, est une chose qui a un pouvoir redoutable. Un homme me l'a apportée la semaine dernière. Il la conservait dans un tonneau de cire d'abeille. Je la lui ai achetée. »

Autrement dit, c'est moi qui l'avais achetée. Nimue ne cessait d'acheter des objets de culte : la coiffe d'un enfant mort, des dents de dragon, un bout de pain magique des chrétiens, des rostres de bélemnite et maintenant une tête de mort. Elle avait pris l'habitude de venir au palais réclamer de l'argent pour ces rebuts, puis j'avais trouvé plus commode de lui laisser un peu d'or, même si cela voulait dire qu'elle gaspillerait le métal pour acheter les curiosités de toutes sortes qu'on lui proposait. Un jour, elle donna un lingot d'or entier pour la carcasse d'un agneau né avec deux têtes. Elle l'avait clouée sur la palissade, dominant le sanctuaire des chrétiens, et l'y avait laissée pourrir. Je n'avais aucune envie de lui demander pourquoi elle avait acheté un tonneau de cire contenant une tête de mort. « J'ai retiré la cire, m'expliqua-t-elle, et j'ai enlevé la chair en la faisant bouillir. » Cela expliquait en partie la puanteur suffocante de la pièce. « Il n'y a pas de plus puissant augure, me dit-elle, son unique œil luisant dans l'obscurité, qu'une tête de druide bouillie dans l'urine avec les dix herbes brunes de Crom Dubh. » Elle laissa retomber le crâne qui disparut sous la surface. « Une minute ! » m'ordonna-t-elle.

La fumée et la puanteur me donnaient la nausée, mais j'attendis docilement. La surface du liquide frémit, miroita et finit par se figer, ne laissant plus qu'un lustre noir aussi lisse qu'un miroir, avec juste un mince filet de vapeur. Nimue se pencha en retenant sa respiration, et je sus qu'elle lisait des présages sur la surface du liquide. L'homme sur son grabat toussa horriblement puis, d'une main faible, tira une couverture usée sur sa nudité. « J'ai faim », geignit-il. Nimue fit comme si de rien n'était.

J'attendis. « Tu me déçois, Derfel, déclara soudain Nimue, son souffle ridant à peine la surface du liquide.

— Pourquoi ?

— Je vois une reine brûlée vive sur une côte. J'aurais voulu ses cendres, Derfel, fit-elle d'un ton de reproche. J'aurais pu utiliser les cendres de la reine. Tu aurais dû le savoir. » Elle se tut, mais je ne dis rien. Le liquide était de nouveau figé, et lorsque Nimue reprit la parole, ce fut d'une voix étrange, caverneuse, qui ne ridait aucunement la surface du liquide noir. « Deux rois vont venir à Cadarn, dit-elle, mais c'est un homme qui n'est pas roi qui régnera. La morte sera mariée, le perdu refera surface et une épée pèsera sur le cou d'un enfant. » Puis elle poussa un hurlement terrible, effarouchant l'homme nu qui se blottit frénétiquement dans un coin de la cabane, les mains sur la tête. « Dis tout cela à Merlin, me dit Nimue qui avait retrouvé sa voix normale. Il saura ce que cela veut dire.

— Je le lui dirai.

— Et dis-lui, reprit-elle avec une ferveur désespérée, me serrant le bras de ses doigts crasseux, que j'ai vu le Chaudron dans le liquide. Dis-lui qu'on s'en servira bientôt. Bientôt, Derfel. Dis-le-lui.

— Je le ferai. »

Puis, incapable de supporter l'odeur plus longtemps, je m'arrachai à son étreinte et sortis sous la neige. Elle me suivit et, trouvant refuge sous mon manteau, m'accompagna jusqu'à la porte. Elle était étrangement enjouée. « Tout le monde pense que nous sommes en train de perdre, Derfel, tout le monde pense que ces immondes chrétiens s'emparent de la terre. Mais

ce n'est pas vrai. Le Chaudron reparaitra bientôt, Merlin sera de retour et la puissance sera libérée. »

Je m'arrêtai à la porte pour regarder le groupe de chrétiens toujours attroupés au pied du Tor en train de réciter leurs extravagantes prières, les bras grands ouverts. Sansum et Morgane s'arrangeaient pour qu'il y en ait toujours afin que leurs prières dissuadent les païens de grimper au sommet. Nimue les regarda avec mépris. Certains chrétiens la reconnurent et se signèrent. « Tu crois que le christianisme est en train de gagner la partie, Derfel ?

— Je le crains », répondis-je en entendant les hurlements de colère qui s'élevaient d'en bas. Je me souvenais des fidèles frénétiques d'Isca et me demandais combien de temps on parviendrait à contenir cet horrible fanatisme. « J'en ai bien peur, dis-je tristement.

— Le christianisme n'est pas en train de gagner, répondit-elle avec mépris. Regarde ! » Elle sortit de sous mon manteau et leva sa robe sale pour dévoiler sa nudité aux chrétiens, puis elle eut un mouvement de hanches obscène dans leur direction et poussa un vagissement qui se perdit dans le vent tandis qu'elle laissait retomber sa robe. Certains chrétiens firent un signe de croix, mais, d'instinct, la plupart firent le signe païen contre le mal de leur main droite et crachèrent à terre. « Tu vois ? fit-elle avec un sourire. Ils croient encore aux anciens dieux. Ils croient encore. Et bientôt, Derfel, ils auront la preuve. Dis-le à Merlin. »

Je répétais tout cela à Merlin. Debout devant lui, je lui rapportai que deux rois viendraient à Cadarn, mais qu'un homme qui n'était pas roi régnerait, que la morte serait mariée, que le perdu referait surface et qu'une épée pèserait sur le cou d'un enfant.

« Redis-moi ça, Derfel », demanda-t-il en me regardant de travers tout en caressant un chat tigré qui se prélassait sur ses genoux.

Je le répétais solennellement et ajoutai la promesse de Nimue : le Chaudron réapparaîtrait sous peu, son horreur était imminente. Il rit, hocha la tête, puis s'esclaffa à nouveau. Il caressa le chat. « Et tu dis qu'elle avait la tête d'un druide ?

— La tête de Balise, Seigneur. »

Il gratta le chat sous le menton. « La tête de Balise a été brûlée, Derfel, voilà de longues années. Elle a été brûlée et réduite en poudre. Réduite à rien. Je le sais, parce que c'est moi qui l'ai fait. » Il ferma les yeux et s'endormit.

*

C'est l'été suivant, à la veille de la pleine lune, alors que les arbres qui poussaient au pied de Caer Cadarn étaient chargés de feuillages, que nous devons acclamer Mordred, notre roi, au sommet de l'ancien Caer. Le soleil brillait sur les haies mêlées de bryones, de liserons, de lauriers fleuris et de vignes de Salomon.

L'ancienne forteresse de Caer Cadarn demeurait déserte une bonne partie de l'année mais restait notre colline royale : le lieu des rituels solennels au cœur de la Dumnonie. Et si les remparts étaient bien entretenus, l'intérieur était un triste agglomérat de cabanes délabrées dispersées autour de la grande salle de banquet lugubre qui servait de refuge aux oiseaux, aux chauves-souris et aux souris. Cette salle occupait la partie inférieure du large sommet, tandis que sur la partie la plus haute, à l'ouest, se trouvait un cercle de pierres couvertes de lichen entourant une grosse pierre grise : l'ancienne pierre de la royauté de la Dumnonie. C'est ici que le Grand Dieu Bel avait oint son fils Beli Mawr, mi-dieu, mi-homme, pour en faire le premier de nos rois. Et jusque dans les années de domination romaine, tous nos rois étaient venus ici pour y être acclamés. Mordred était né sur cette colline et y avait déjà été acclamé bébé, même si cette cérémonie n'avait été qu'un signe de son sang royal et ne lui conférait aucun devoir. Il était désormais au seuil de la maturité et, à compter de ce jour, il aurait du roi beaucoup plus que le titre. Cette seconde acclamation libérait Arthur de son serment et transmettait à Mordred tous les pouvoirs d'Uther.

La foule s'attroupa de bonne heure. La salle de banquet avait été balayée et décorée de rameaux verts au milieu des étendards. Des cuves d'hydromel et des pots de bière blonde étaient disposés sur l'herbe, tandis que la fumée s'élevait des

grands feux où rôtaient les bœufs, les cochons et les cerfs du banquet. Des hommes tatoués des tribus d'Isca se mêlaient aux élégants citoyens en toge de Durnovarie et de Corinium, et tous écoutaient les bardes en robe blanche chanter des chansons spécialement composées pour louer le caractère de Mordred et lui prédire un règne glorieux. On ne pouvait jamais se fier aux bardes.

Étant le champion de Mordred, j'étais seul, de tous les seigneurs présents sur la colline, revêtu de mon accoutrement guerrier. Ce n'était plus le matériel miteux et rafistolé que j'avais porté à la périphérie de Londres, car je possédais désormais une nouvelle armure onéreuse à la hauteur de mes fonctions. J'avais une belle cotte de mailles romaine agrémentée d'anneaux d'or au cou, sur les franges et aux manches. Mes bottes, qui m'arrivaient aux genoux, scintillaient de plaques de bronze ; mes gants, qui montaient jusqu'aux coudes, étaient doublés de plaques de fer qui me protégeaient les avant-bras et les doigts ; mon beau casque en argent repoussé avait un rabat pour me couvrir la nuque. Le casque était agrémenté de joues qui me barraient le visage et d'un fleuron d'or auquel était accrochée ma queue de loup bien peignée. Outre mon manteau vert, je portais Hywelbane et un bouclier qui, en l'honneur de ce jour, arborait le dragon rouge de Mordred plutôt que mon étoile blanche.

Culhwch était venu d'Isca. Il m'embrassa : « C'est une farce, Derfel, grogna-t-il.

— Un grand jour de joie, Seigneur Culhwch », fis-je, les traits tirés.

Il ne répondit point, mais promena un regard maussade sur la foule qui attendait. « Des chrétiens, cracha-t-il.

— Ils paraissent nombreux.

— Merlin est ici ?

— Il était fatigué.

— Tu veux dire qu'il avait trop de bon sens pour venir. Alors qui est à l'honneur aujourd'hui ?

— L'évêque Sansum. »

Culhwch cracha. Sa barbe avait grisonné au cours des tout derniers mois et il se déplaçait avec une certaine raideur. Mais

c'était toujours un gros ours. « Tu parles encore à Arthur ? voulut-il savoir.

— Quand il le faut, répondis-je de manière évasive.

— Il tient à ton amitié.

— Il a une étrange façon de traiter ses amis, dis-je avec raideur.

— Il a besoin d'amis.

— En ce cas, il a bien de la chance de t'avoir. »

Un coup de corne interrompit notre conversation. Des lanciers se frayaient un passage dans la foule, usant de leurs boucliers et de la hampe de leurs lances pour repousser doucement les badauds. Et dans le couloir ainsi formé par les lanciers, un cortège de seigneurs, de magistrats et de prêtres se dirigea lentement vers le cercle de pierres. Je pris place dans le cortège à côté de Ceinwyn et de mes filles.

Le rassemblement de ce jour-là était en fait un hommage à Arthur plutôt qu'à Mordred, car tous les alliés d'Arthur étaient là. Cuneglas était venu du Powys, amenant une douzaine de seigneurs et son Edling, le prince Perddel, qui était maintenant un beau garçon avec le visage franc et rond de son père. Vieux et raide, Agricola accompagnait le prince Meurig. Les deux hommes portaient la toge. Tewdric, le père de Meurig, vivait encore, mais le vieux roi avait abandonné son trône pour la tonsure d'un prêtre et s'était retiré dans un monastère de la vallée de la Wye, où il amassait patiemment une bibliothèque de textes chrétiens tout en laissant son pédant de fils régner sur le Gwent à sa place. Byrthig, qui avait succédé à son père dans le royaume du Gwynedd, et qui n'avait plus maintenant que deux dents, ne tenait pas en place, comme si les rituels étaient un irritant nécessaire par lequel il fallait bien passer avant de s'attaquer à l'hydromel. Ængus Mac Airem, père d'Iseult et roi de Démétie, était venu avec une délégation de ses redoutables Blackshields, tandis que Lancelot, roi des Belges, était escorté d'une douzaine de géants de sa fameuse Garde saxonne, sans oublier la sinistre paire de jumeaux, Dinas et Lavaine, ainsi qu'Amhar et Loholt.

Arthur embrassa Ængus, qui l'accueillit avec chaleur. Malgré l'atroce mort d'Iseult, il n'y avait apparemment aucune

trace de rancune. Arthur avait choisi un manteau brun : sans doute ne voulait-il pas éclipser le héros du jour avec l'un de ses manteaux blancs. Guenièvre avait fière allure dans une robe de bure ourlée d'argent sur laquelle on reconnaissait, en broderie, son emblème du cerf couronné d'une lune. Sagramor, qui avait revêtu une toge noire, était venu avec Malla, sa femme saxonne de nouveau enceinte, et leurs deux fils. Personne ne représentait le Kernow.

Les étendards des rois, des chefs et des seigneurs étaient suspendus aux remparts, où un cercle de lanciers, tous équipés de boucliers au dragon fraîchement peints, montaient la garde. Une corne retentit à nouveau, lançant son appel lugubre sous le soleil matinal : vingt autres lanciers escortèrent Mordred vers le cercle de pierres où, quinze ans plus tôt, nous l'avions acclamé. Cette première cérémonie avait eu lieu en hiver : c'est emmitouflé dans une fourrure qu'on avait porté le bébé vers les pierres sur un bouclier de guerre renversé. Morgane avait supervisé cette première acclamation marquée par le sacrifice d'un captif saxon. Mais cette fois-ci, la cérémonie serait un rite entièrement chrétien. Quoique Nimue puisse croire, les chrétiens avaient gagné, me disais-je d'un air lugubre. Hormis Dinas et Lavaine, il n'y avait ici aucun druide, et ils n'avaient aucun rôle à jouer. Merlin dormait dans le jardin de Lindinis, Nimue était restée sur le Tor, et aucun captif ne serait mis à mort pour découvrir les augures pour le règne du roi acclamé. Lors de la première acclamation de Mordred, nous avions tué un prisonnier saxon, lui plongeant une lance en haut du ventre pour lui assurer une mort lente et atroce, et Morgane avait scruté chacun de ses pas chancelants, chaque giclée de sang, en quête de signes du futur. Ces augures, je m'en souvenais, n'étaient pas bons, bien qu'ils promissent à Mordred un long règne. J'essayai de me rappeler le nom du malheureux Saxon, mais la seule chose dont je pus me souvenir, c'était la terreur sur son visage et le fait que je l'aimais bien. Puis, soudain, son nom me revint. Wlenca ! Pauvre Wlenca, tout frémissant de peur. Morgane avait réclamé sa mort, mais aujourd'hui, avec un crucifix pendillant sous son masque, elle n'était ici qu'en sa

qualité d'épouse de Sansum et ne devait prendre aucune part aux rites.

Une sourde acclamation salua l'arrivée de Mordred. Les chrétiens applaudirent, tandis que les païens se contentèrent de se toucher docilement les mains, puis le silence se fit. Le roi était entièrement vêtu de noir : chemise noire, pantalons noirs, manteau noir et bottes noires, dont une aux formes monstrueuses pour enfermer son pied-bot. Un crucifix en or pendait à son cou. Il me sembla voir un sourire affecté sur son affreux visage rond, mais peut-être cette grimace trahissait-elle simplement sa nervosité. Il avait gardé sa maigre barbe qui n'arrangeait guère sa trogne bulbeuse avec ses toupets de cheveux. Il entra seul dans le cercle royal pour se placer à côté de la pierre roulée.

Magnifique dans son accoutrement blanc et or, Sansum s'empressa de rejoindre le roi. L'évêque leva les bras et, sans préambule, se mit à prier à haute voix. Toujours forte, sa voix portait, par-delà la cohue qui se pressait derrière les seigneurs, jusqu'aux lanciers impassibles postés sur les plates-formes de combat des remparts : « Seigneur Dieu ! hurla-t-il, répands Ta bénédiction sur Ton fils Mordred, ici présent, sur ce bienheureux roi, cette lumière de Bretagne, ce monarque qui fera entrer Ton royaume de Dumnonie dans son nouvel âge de félicité. » Ce n'est là qu'une paraphrase, je le confesse, car la vérité, c'est que je ne prêtai guère attention à la harangue de Sansum à l'adresse de son Dieu. Il excellait dans ce genre d'exercice, mais il disait toujours la même chose : ses harangues étaient toujours trop longues, toujours riches en louanges du christianisme et toujours pleines de moqueries à l'endroit du paganisme. Plutôt que d'écouter, je préfèrai observer la foule pour voir qui ouvrait les bras et fermait les yeux. La grande majorité. Toujours prêt à témoigner son respect à une religion, quelle qu'elle soit, Arthur inclinait simplement la tête. Il tenait la main de son fils, Gwydre, tandis que Guenièvre levait les yeux au ciel, un sourire secret illuminant son beau visage. Amhar et Loholt, les fils qu'Ailleann avait donnés à Arthur, priaient avec les chrétiens, tandis que Dinas et Lavaine croisaient les bras sous leurs robes et fixaient Ceinwyn qui, comme le jour où elle

avait rompu ses fiançailles, ne portait ni or ni argent. Elle avait toujours la même chevelure si claire, si éclatante, et restait pour moi la plus charmante créature qui eût jamais posé les pieds sur cette terre. Son frère, le roi Cuneglas, se tenait à ses côtés, me gratifiant d'un sourire pincé au cours de l'une des grandes envolées de l'évêque. Quant à Mordred, il priait les bras grands ouverts en nous observant avec un sourire en coin.

La prière terminée, Sansum prit le roi par le bras pour le conduire jusqu'à Arthur qui, en sa qualité de gardien du royaume, allait maintenant présenter le nouveau souverain à son peuple. Arthur lui sourit, comme pour l'encourager, puis lui fit faire le tour du cercle de pierres. Sur son passage, tous ceux qui n'étaient pas rois mirent le genou à terre. Quant à moi, son champion, je le suivis, l'épée tirée. Pour bien montrer que notre nouveau roi descendait de Beli Mawr et pouvait ainsi défier l'ordre naturel de tous les êtres vivants, nous marchions exceptionnellement contre le soleil. Mais, naturellement, Sansum déclara que cette façon de faire sonnait le glas de la superstition païenne. Au cours de ce tour, Culhwch réussit à se cacher pour éviter d'avoir à s'agenouiller.

Lorsqu'ils eurent accompli deux fois le tour complet du cercle, Arthur conduisit Mordred jusqu'à la Pierre royale, lui tenant la main pour l'aider à y grimper. Dian, la plus jeune de mes filles, avait les cheveux parés de bleuets : elle s'avança en trotinant et déposa une miche de pain, symbole de son devoir de nourrir son peuple, devant le pied-bot d'Arthur. En la voyant, les femmes murmurèrent car, comme ses sœurs, Dian avait hérité de la beauté insouciante de sa mère. Elle déposa la miche, puis quêtâ un signe autour d'elle. Ne sachant trop ce qu'elle était censée faire ensuite, elle leva solennellement les yeux sur le visage de Mordred et éclata aussitôt en sanglots. Les femmes poussèrent un soupir d'aise en la voyant se réfugier dans les bras de sa mère, qui la dorlota en séchant ses larmes. Gwydre, le fils d'Arthur, porta ensuite aux pieds de Mordred un fléau de cuir, symbole de justice. Puis je m'avançai, portant la nouvelle épée royale forgée au Gwent, avec une garde de cuir noire enveloppée de fil d'or, et la remis dans la main droite de Mordred. « Seigneur Roi, dis-je en le regardant droit dans les

yeux, voici pour votre devoir de protéger votre peuple. » Son sourire affecté avait disparu. Il répondit à mon regard avec une dignité froide qui me fit espérer qu'Arthur eût raison, que la solennité de ce rituel lui donnerait la force d'être un bon roi.

Puis, l'un après l'autre, nous lui présentâmes nos cadeaux. Je lui donnai un beau casque bordé d'or et orné d'un dragon rouge émaillé. Arthur lui donna une cotte d'écailles, une lance et un coffret d'ivoire plein de pièces d'or. Cuneglas lui offrit des lingots d'or des mines du Powys, Lancelot une croix en or massif et un petit miroir en électrum dans son cadre d'or. Ængus déposa à ses pieds deux grosses fourrures d'ours, tandis que Sagramor ajouta à la pile une tête de taureau saxonne dorée. Sansum présenta au roi un morceau de la croix, annonçant-il haut et fort, sur laquelle le Christ avait été crucifié. Le petit bout de bois foncé était enfermé dans une flasque de verre romaine scellée à l'or. Culhwch fut le seul à ne rien offrir. De fait, lorsque les cadeaux furent remis et que les seigneurs s'agenouillèrent devant le roi pour lui jurer fidélité, il avait disparu. Je fus le deuxième à prêter serment, succédant à Arthur auprès de la Pierre royale : m'agenouillant face au monceau d'or scintillant, je posai les lèvres sur la pointe de la nouvelle épée de Mordred et jurai de le servir fidèlement jusqu'à la mort. Ce fut un instant solennel, car c'était le serment royal, celui qui prime sur tous les autres.

Il n'y eut qu'une seule innovation au cours de cette acclamation : un rituel qu'Arthur avait imaginé afin de prolonger la paix qu'il avait si soigneusement construite et fait respecter au fil des ans. La nouvelle cérémonie fut en effet un prolongement de sa Confrérie de Bretagne, car il avait persuadé les rois de Bretagne, tout au moins les rois présents, d'échanger un baiser avec Mordred et de faire le serment de ne pas s'entre-tuer. Mordred, Meurig, Cuneglas, Byrthig, Ængus et Lancelot, tous s'embrassèrent, touchant la lame de leurs épées et jurant de préserver la paix. Arthur rayonnait et Ængus Mac Airem, la plus belle brute qui fût jamais, m'adressa un clin d'œil appuyé. Dès la saison des moissons, je le savais, ses lanciers oublieraient ses serments pour recommencer leurs razzias sur les greniers du Powys.

Le serment royal terminé, j'accomplis le dernier acte de l'acclamation. Je commençai par tendre ma main gantée à Mordred pour l'aider à descendre puis, lorsque je l'eus conduit à la pierre la plus au nord du cercle, je pris son épée royale et posai sa lame à plat sur la Pierre royale. Elle était là, scintillante. Une épée sur une pierre : le vrai signe d'un roi. Puis je fis mon devoir de champion en parcourant le cercle et en crachant vers les spectateurs, les mettant au défi d'oser nier à Mordred ap Mordred ap Uther le droit d'être le roi de ce pays. J'adressai au passage un clin d'œil à mes filles, fis en sorte que mon crachat retombât sur les robes étincelantes de Sansum tout en prenant grand soin d'épargner la robe brodée de Guenièvre. « Mordred ap Mordred ap Uther est roi, répétais-je à chaque fois, et si un homme le conteste, qu'il me combatte séance tenante. » Je marchais d'un pas lent, Hywelbane à la main, lançant mon défi à voix haute : « Mordred ap Mordred ap Uther est roi, et si un homme le conteste, qu'il me combatte séance tenante. »

J'avais presque terminé lorsque j'entendis le frottement d'une lame qu'on sort du fourreau. « Je le conteste ! » cria une voix, aussitôt suivie de hoquets de terreur dans la foule. Ceinwyn pâlit et mes filles, déjà terrifiées de me voir avec ma queue de loup dans cet accoutrement peu ordinaire de fer, d'acier et de cuir, enfouirent leur visage dans sa jupe.

Me retournant lentement, je vis que Culhwch avait regagné le cercle et me faisait maintenant face avec sa grande épée de guerre. « Non, lui lançai-je, je t'en prie. »

D'un air menaçant, Culhwch se dirigea vers le centre du cercle et s'empara de l'épée royale à la garde d'or. « Je conteste ce droit à Mordred ap Mordred ap Uther, reprit Culhwch d'un ton solennel avant de lancer la lame sur l'herbe.

— Tue-le, cria Mordred posté à côté d'Arthur. Fais ton devoir, Seigneur Derfel !

— Je conteste qu'il soit apte à régner ! » tonna Culhwch à l'adresse de l'assemblée. Un coup de vent fit voler les étendards et souleva la chevelure dorée de Ceinwyn.

« Je t'ordonne de le tuer ! » fit Mordred tout excité.

J'avancai dans le cercle pour faire face à Culhwch. Mon devoir était maintenant de le combattre. S'il me tuait, un autre

champion du roi serait désigné, et cette stupide histoire continuerait jusqu'à ce que Culhwch, meurtri et sanguinolent, rendît l'âme dans son sang sur la terre de Caer Cadarn ou, plus probablement, jusqu'à ce que se déchaînât sur le sommet une bataille rangée qui se terminerait par le triomphe du parti de Culhwch ou de celui de Mordred. Je retirai mon casque, rejetai mes cheveux en arrière d'un mouvement de tête et accrochai mon casque à la gorge de mon fourreau. Puis, Hywelbane toujours à la main, j'embrassai Culhwch. « Ne fais pas ça, murmurai-je à son oreille. Je ne puis te tuer, mon ami. C'est toi qui vas devoir me tuer.

— C'est un sale petit crapaud, un vermisseau, pas un roi.

— Je t'en prie. Je ne peux te tuer. Tu le sais. »

Il me serra sur son cœur. « Fais la paix avec Arthur, mon ami », me dit-il en chuchotant. Puis il recula d'un pas et remit son épée au fourreau. Il ramassa l'épée de Mordred sur l'herbe, lança au roi un regard acide, puis reposa la lame sur la pierre. « Je renonce à me battre », lança-t-il alors assez fort pour que tout le monde puisse l'entendre. Sur ce, il se dirigea vers Cuneglas et s'agenouilla à ses pieds : « Voulez-vous de mon serment, Seigneur Roi ? »

C'était un moment embarrassant, car si le roi du Powys acceptait le serment de Culhwch, le Powys inaugurerait ce nouveau règne dumnonien en accueillant un ennemi de Mordred. Mais Cuneglas n'eut pas l'ombre d'une hésitation. Il tendit la garde de son épée à Culhwch. « Avec joie, Seigneur Culhwch, avec joie ! »

Culhwch posa les lèvres sur l'épée du roi, puis se releva et se dirigea vers la porte ouest. Ses lanciers le suivirent. Avec son départ, le pouvoir de Mordred était enfin incontesté. Le silence régnait. Puis Sansum donna le signal des hourras et les chrétiens acclamèrent leur nouveau souverain. Les hommes s'attroupèrent autour du roi pour le féliciter. Je remarquai qu'Arthur était resté à l'écart. Il me regarda en souriant, mais je lui tournai le dos. Je rangeai Hywelbane, puis m'accroupis auprès de mes fillettes encore apeurées pour leur expliquer qu'il n'y avait rien à craindre. Je fourrai mon casque dans les mains

de Morwenna et lui montrai comment les joues pivotaient sur leurs charnières. « Surtout ne le casse pas !

— Pauvre loup, fit Seren, passant la main sur la queue.

— Il a tué des tas d'agneaux.

— C'est pour ça que tu l'as tué ?

— Bien sûr.

— Seigneur Derfel ! » appela soudain Mordred. Je me redressai. Me retournant, je vis que le roi s'était arraché à ses admirateurs et traversait le cercle royal en boitillant pour se diriger vers moi.

J'allai à sa rencontre et inclinai la tête. « Seigneur Roi. »

Les chrétiens s'attroupèrent derrière Mordred. C'étaient eux les maîtres, désormais, et leur victoire se lisait sur leurs visages.

« Seigneur Derfel, commença Mordred, tu as fait le serment de m'obéir.

— Oui, Seigneur Roi.

— Or Culhwch vit encore, dit-il d'une voix perplexe. Il vit encore, n'est-ce pas ?

— Il vit, Seigneur Roi.

— Un serment rompu, Seigneur Derfel, mérite châtiment. N'est-ce pas ce que tu m'as toujours dit ? demanda-t-il avec un sourire.

— Oui, Seigneur Roi.

— Mais tes filles sont mignonnes, reprit-il en se grattant la barbe, et je serais désolé de te perdre pour la Dumnonie. Je te pardonne.

— Merci, Seigneur Roi, répondis-je, m'efforçant de résister à la tentation de le frapper.

— Reste qu'un serment brisé mérite châtiment, répéta-t-il tout excité.

— Oui, Seigneur Roi. En effet. »

Il s'arrêta une seconde, puis me frappa en plein visage avec son fléau de justice. Il rit et ma réaction de surprise lui procura un tel plaisir qu'il me frappa une seconde fois. « Voilà pour le châtiment, Seigneur Derfel », fit-il en tournant les talons sous les rires et les applaudissements de ses partisans.

Le banquet, les combats de lutte, les tournois à l'épée, les jongleries, la danse de l'ours et les concours de bardes : tout cela

se fit sans nous. Toute la famille rentra aussitôt à Lindinis, longeant le ruisseau où poussaient les saules au milieu des salicaires communes. Nous rentrions chez nous.

*

Cuneglas nous suivit dans l'heure. Il comptait passer une semaine chez nous, puis regagner le Powys : « Rentrez donc avec moi.

— Mon serment me lie à Mordred, Seigneur Roi.

— Oh, Derfel, Derfel ! » Il passa le bras autour de mon cou pour m'entraîner dans la cour extérieure. « Mon cher Derfel, tu es aussi terrible qu'Arthur ! Tu crois que Mordred se préoccupe de ton serment.

— J'espère qu'il ne souhaite pas me compter au nombre de ses ennemis.

— Qui sait ce qu'il veut ? demanda Cuneglas. Des filles, probablement, des chevaux rapides, des cerfs à chasser et de l'hydromel robuste. Viens, Derfel. Culhwch sera là.

— Il va me manquer, Seigneur. » J'avais espéré que Culhwch attendrait à Lindinis notre retour de Caer Cadarn. Mais, manifestement, il n'avait pas osé perdre un instant et filait déjà dans le nord pour échapper aux lanciers dépêchés à ses trousses avant qu'il eût franchi la frontière.

Cuneglas renonça à ses efforts pour me convaincre de le suivre dans le nord. « Que faisait là cette brute d'Ængus ? me demanda-t-il d'un air maussade. Et dire qu'il a fait lui aussi cette promesse de respecter la paix !

— Il sait, Seigneur Roi, que s'il perd l'amitié d'Arthur, vos lances envahiront son pays.

— Il a raison, répliqua Cuneglas d'un air sévère. Peut-être confierai-je cette mission à Culhwch. Arthur a-t-il le moindre pouvoir maintenant ?

— Cela dépend de Mordred.

— Supposons que Mordred ne soit pas un parfait crétin. J'imagine mal la Dumnonie sans Arthur. »

Il se retourna : un cri au portail annonçait de nouveaux visiteurs. Je m'attendais à moitié à voir surgir des boucliers au

dragon et un détachement d'hommes de Mordred lancés aux basques de Culhwch, et je découvris Arthur et Ængus Mac Airem, accompagnés d'une vingtaine de lanciers. Arthur hésita au seuil du portail. « Suis-je le bienvenu ? me demanda-t-il.

— Bien sûr, Seigneur », répondis-je sans trop de chaleur.

Mes filles l'épiaient depuis la fenêtre. Un instant plus tard, elles couraient vers lui avec des cris de joie. Cuneglas les rejoignit, ignorant ostensiblement Ængus Mac Airem, qui se dirigea vers moi. Je m'inclinai, mais Ængus me fit me relever et me serra dans ses bras. Son col de fourrure puait la sueur et la vieille graisse. Il me sourit : « Arthur me dit que voilà dix ans que tu n'as conduit une bataille digne de ce nom.

— Ça doit être ça, Seigneur.

— Tu vas perdre la main, Derfel. Une seconde d'inattention et un gamin t'étripera pour nourrir sa meute. Comment va ?

— Plus vieux qu'autrefois, Seigneur. Mais ça va. Et vous ?

— Toujours en vie, dit-il en jetant un coup d'œil en direction de Cuneglas. J'imagine que le roi du Powys n'a aucune envie de me saluer ?

— Il trouve, Seigneur Roi, que vos lanciers sont trop affairés à sa frontière.

— Faut bien les tenir occupés, Derfel, répondit-il avec un gros rire. Tu connais ça. Les lanciers oisifs sont une plaie. Qui plus est, j'ai beaucoup trop de salauds sur les bras par les temps qui courent. L'Irlande se fait chrétienne ! lança-t-il en crachant. Un Breton du nom de Padraig en a fait des poules mouillées. Vous n'avez jamais osé nous conquérir avec vos lances, alors vous avez envoyé cette merde de phoque pour nous affaiblir, et tout Irlandais qui a un tant soit peu de cran se réfugie dans les royaumes irlandais de Bretagne pour échapper à ses chrétiens. Il prêche avec une feuille de trèfle. Tu imagines un peu ? Conquérir l'Irlande avec une feuille de trèfle ? Pas étonnant que tous les guerriers dignes de ce nom se tournent vers moi, mais que puis-je en faire ?

— Envoyez-les tuer Padraig ?

— Il est déjà mort, Derfel, mais ses partisans pullulent. »

Ængus m'avait attiré dans un coin de la cour. Il s'arrêta et me regarda droit dans les yeux. » J'entends que tu as essayé de protéger ma fille.

— Oui, Seigneur. » Je vis que Ceinwyn était sortie du palais et embrassait Arthur. Ils parlaient en se tenant la main. Ceinwyn me jeta un coup d'œil lourd de reproches. Je me retournai vers Ængus. « J'ai tiré l'épée pour elle, Seigneur Roi.

— Brave Derfel, fit-il négligemment. Brave Derfel, mais ça n'a pas d'importance. J'ai plusieurs filles. Je ne suis même pas sûr de me souvenir d'Iseult. Cette petite chose décharnée, c'est ça ?

— Une belle fille, Seigneur Roi. »

Il rit.

« Tout ce qui est jeune avec des tétons est beau quand on est vieux. J'ai une beauté de ce genre dans ma couvée. Argante, et elle aura brisé quelques cœurs avant que sa vie ne s'achève. Ton nouveau roi va se chercher une épouse, n'est-ce pas ?

— J'imagine.

— Argante lui conviendrait très bien », fit Ængus.

Ce n'était pas pour plaire à Mordred qu'il suggérait de faire de sa jolie fille la reine de Dumnonie. Il voulait simplement s'assurer que la Dumnonie continuerait à protéger la Dêmétie des hommes du Powys. « Peut-être l'amènerai-je à l'occasion », conclut-il. Il laissa tomber le sujet et m'enfonça son poing serré dans la poitrine. « Écoute, mon ami, reprit-il avec force, ça ne vaut pas la peine de se brouiller avec Arthur à cause d'Iseult.

— Est-ce pour cela qu'il vous a conduit ici, Seigneur Roi ? demandai-je avec méfiance.

— Naturellement, imbécile ! répondit joyeusement Ængus. Et parce que je ne supporte pas tous ces chrétiens sur le Caer. Fais la paix, Derfel. La Bretagne n'est pas si grande que les braves puissent se mettre à cracher sur les autres. On me dit que Merlin habite ici ?

— Vous le trouverez par là-bas, dis-je, montrant du doigt l'arche qui menait au jardin où fleurissaient les roses de Ceinwyn. Enfin, ce qu'il en reste.

— Je vais le ramener à la vie, ce salaud. Peut-être peut-il me dire ce qu'il y a de si particulier dans une feuille de trèfle. Et j'ai

besoin d'un charme pour m'aider à faire de nouvelles filles. » Il rit et s'éloigna. « La vieillesse, Derfel, la vieillesse. »

Arthur confia mes trois filles à la garde de Ceinwyn et de leur oncle Cuneglas, puis se dirigea vers moi. J'hésitai, puis je lui fis signe de me suivre dehors, et l'attendis sur la prairie, les yeux fixés sur les étendards qui ornaient les remparts de Caer Cadarn, par-delà les arbres.

Il s'arrêta derrière moi. « C'est à la première acclamation de Mordred, fit-il à voix basse, que Tristan et toi avez fait connaissance. Tu te souviens ? »

Je ne me retournai pas.

« Oui, Seigneur.

— Je ne suis plus ton seigneur, Derfel. Nous avons honoré notre serment envers Uther. C'est fini. Je ne suis plus ton seigneur, mais je serais ton ami. »

Il marqua un temps d'hésitation et reprit : « Je regrette ce qui s'est passé. »

Je ne bougeai toujours pas. Non par orgueil, mais parce que j'avais les larmes aux yeux.

« Moi aussi.

— Vas-tu me pardonner ? demanda-t-il humblement. Serons-nous amis ? »

Les yeux fixés sur le Caer, je pensais à tout ce que j'avais fait qui nécessitait un pardon. Je pensais aux corps sur la lande. Je n'étais qu'un jeune lancier alors, mais la jeunesse n'excuse pas le carnage. Mais je songeais aussi qu'il ne m'appartenait pas de pardonner à Arthur ce qu'il avait fait. C'était à lui de le faire. « Nous serons amis, dis-je, jusqu'à la mort. » Et je me retournai.

Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Nous avions honoré notre serment envers Uther. Et Mordred était roi.

QUATRIÈME PARTIE
LES MYSTÈRES D'ISIS

« Iseult était belle ? » me demande Igraine.

Je m'accordai quelques secondes de réflexion : « Elle était jeune, dis-je enfin, et comme disait son père...

— J'ai lu ce que disait son père », trancha brusquement Igraine. Quand elle vient à Dinnewrac, Igraine s'assied toujours et parcourt les parchemins terminés avant de prendre place sur le rebord de la fenêtre et d'engager la conversation. Aujourd'hui, cette fenêtre est masquée par un rideau de cuir pour empêcher le froid d'entrer dans la pièce, mal éclairée par les chandelles de joncs posées sur mon écritoire et enfumée parce que souffle le vent du nord et que la fumée du feu ne parvient à s'échapper par le trou percé dans le toit.

« C'était il y a bien longtemps, dis-je d'un air las, et je ne l'ai vue qu'un jour et deux nuits. Je m'en souviens comme d'une belle fille, mais j'imagine que nous avons tendance à embellir tous les jeunes disparus.

— Les chansons disent toutes qu'elle était belle, objecta Igraine avec un sourire désenchanté.

— Et pour cause, c'est moi qui ai payé les bardes. » De même que j'avais payé des hommes pour rapatrier au Kernow les cendres de Tristan. Il était juste, avais-je pensé, que Tristan mort retournât dans son pays natal, et j'avais mélangé ses os à ceux d'Iseult, ses cendres à celles de sa dulcinée, et sans nul doute une bonne quantité de vulgaires cendres de bois, par la même occasion, et je les avais scellés dans une jarre que nous avions trouvée dans la salle où ils avaient partagé leur impossible rêve d'amour. J'étais riche alors, j'étais un grand seigneur, maître d'esclaves, avec mes serviteurs et mes lanciers. J'étais assez riche pour payer une douzaine de chansons sur Tristan et Iseult que l'on chante encore aujourd'hui dans toutes les salles de banquet. Je m'assurai aussi que les chansons imputent leur mort à Arthur.

« Mais pourquoi Arthur a-t-il fait cela ? » reprit Igraine.

Je me frottai le visage de mon unique main. « Arthur avait le culte de l'ordre, expliquai-je. Je ne pense pas qu'il ait jamais vraiment cru aux Dieux. Oh, certes, il croyait à leur existence, il

n'était pas fou. Mais il était convaincu qu'ils avaient cessé de s'intéresser à nous. J'entends encore son rire, le jour où il nous a expliqué que nous étions bien arrogants d'imaginer que les Dieux n'avaient rien de mieux à faire que de s'inquiéter de nous. Perdons-nous le sommeil à cause des souris qui s'agitent dans le chaume ? me demanda-t-il. Alors pourquoi les Dieux se soucieraient-ils de nous ? Les Dieux écartés, la seule chose qu'il lui restait, c'était l'ordre, et la seule chose qui pût maintenir l'ordre, c'était la loi, et la seule chose qui obligeât les puissants à obéir à la loi, c'étaient leurs serments. C'était aussi simple que cela, conclus-je dans un haussement d'épaules. Il avait raison, bien sûr. Comme toujours, ou presque.

— Il aurait dû leur laisser la vie, insista Igraine.

— Il s'est plié à la loi », fis-je d'un air morne. J'ai souvent regretté d'avoir laissé les bardes rejeter la faute sur Arthur, mais il me pardonna.

« Et Iseult a vraiment été brûlée vive ? reprit-elle en frissonnant. Et Arthur a laissé faire ?

— Il pouvait se montrer très dur, et il le fallait, car Dieu sait si nous autres pouvions être tendres !

— Il aurait dû les épargner.

— S'il l'avait fait, il n'y aurait eu ni chansons ni histoires. Ils seraient devenus vieux et gras, ils se seraient chamaillés avant de s'éteindre. Ou alors Tristan serait retourné au Kernow à la mort de son père et aurait pris d'autres femmes. Qui sait ?

— Combien de temps Marc a-t-il survécu ?

— Juste un an de plus. Il est mort de strangurie.

— De quoi ?

— Une affreuse maladie, Dame. Mais les femmes, je crois, n'y sont pas sujettes. Un neveu lui a succédé sur le trône, mais je ne me souviens même pas de son nom. »

Igraine fit la moue. « En revanche, vous vous souvenez d'Iseult sortant de la mer en courant, dit-elle d'un ton accusateur, parce que sa robe était trempée.

— Comme si c'était hier, Dame, fis-je dans un sourire.

— La Mer de Galilée », ajouta vivement Igraine, car saint Tudwal avait fait irruption dans notre pièce. Tudwal a maintenant dix ou onze ans : c'est un garçon maigrelet aux

cheveux noirs, dont le visage me rappelle Cerdic. Une face de rat. Il partage la cellule de Sansum et son autorité. Quelle chance avons-nous d'avoir deux saints dans notre petite communauté !

« Le saint désire que vous déchiffriez ces parchemins », m'ordonna Tudwal en les déposant sur ma table. Il feignit d'ignorer Igraine. Apparemment, les saints peuvent se montrer grossiers envers les reines.

« De quoi s'agit-il ?

— Un marchand veut nous les vendre, répondit Tudwal. Il prétend que ce sont des psaumes, mais le saint a les yeux trop troubles pour les lire.

— Naturellement. »

La vérité, bien entendu, c'est que Sansum ne sait pas lire et que Tudwal est trop paresseux pour apprendre, bien que nous ayons tous essayé et que nous fassions tous aujourd'hui comme s'il savait lire. Je déroulai soigneusement le parchemin, qui était vieux, cassant et fragile. Les feuilles étaient en latin, langue que je n'entends guère, mais j'aperçus le mot *Christus*.

« Ce ne sont pas les psaumes, dis-je, mais ils sont chrétiens. Je soupçonne que ce sont des fragments des Évangiles.

— Le marchand en demande quatre pièces d'or.

— Deux ! » tranchai-je, sans vraiment me soucier que nous les achetions ou non. Je laissai les parchemins s'enrouler. « L'homme a-t-il dit où il se les était procurés ?

— Les Saxons, fit Tudwal en haussant les épaules.

— Nous devrions certainement les conserver, dis-je docilement en les lui rendant. Ils devraient trouver place dans le trésor. « Où, pensais-je, reposait Hywelbane à côté de tous les autres petits trésors que j'avais conservés de mon ancienne vie. Tous, sauf la petite broche dorée de Ceinwyn, que je cachais au saint plus âgé. Je remerciai humblement le jeune saint de m'avoir consulté et inclinai la tête lorsqu'il se retira.

« Petit crapaud pustuleux », lâcha Igraine quand Tudwal fut parti. Elle cracha en direction du feu. « Etes-vous chrétien, Derfel ?

— Bien sûr que oui, Dame ! protestai-je. Quelle question ! »

Elle fronça les sourcils en me regardant d'un air moqueur. « Je vous le demande parce qu'il me semble que vous êtes moins chrétien aujourd'hui que vous ne l'étiez quand vous avez commencé ce récit. »

Observation sagace, pensais-je, et qui n'était que trop vraie. Mais je n'osais le confesser ouvertement, car Sansum serait trop heureux d'avoir un prétexte pour m'accuser d'hérésie et me brûler sur le bûcher. Il ne lésinerait pas sur ce bois, même s'il réduisait à la portion congrue ce que nous pouvions brûler dans nos âtres. Je souris : « Vous me faites penser aux choses anciennes, Dame, c'est tout. » Plus je me souviens de ces années, plus les souvenirs me reviennent. Je touchai un clou de fer de mon écritoire de bois pour conjurer le mal de la haine de Sansum.

« Il y a longtemps que j'ai abandonné le paganisme.

— J'aurais aimé être païenne », dit Igraine d'un air désenchanté, resserrant son manteau de loutre sur ses épaules. Elle a encore les yeux pétillants, et son visage est si plein de vie que je suis sûr qu'elle est enceinte. « Ne racontez pas aux saints que j'ai dit ça, s'empressa-t-elle d'ajouter pour me demander aussitôt : Et Mordred, il était chrétien ?

— Non. Mais il savait sur qui il devait s'appuyer en Dumnonie, et il fit ce qu'il fallait pour contenter les chrétiens. Il laissa Sansum bâtir sa grande église.

— Où ?

— Sur Caer Cadarn, fis-je en souriant à ce souvenir. Mais elle est restée inachevée. Ce devait être une grande église en forme de croix. Il prétendait que l'église accueillerait le second avènement du Christ en l'an 500 et il démolit la majeure partie de la salle de banquet pour récupérer le bois, et le cercle de pierres afin d'assurer les fondations de l'église. Il prit la Pierre royale, naturellement. Puis il prit la moitié des terres qui appartenaient au palais de Lindinis et se servit de leur richesse pour payer les moines de Caer Cadarn.

— Vos terres ?

— Ça n'a jamais été mes terres, répondis-je en hochant la tête. C'étaient celles de Mordred. Et, naturellement, Mordred voulut nous chasser de Lindinis.

— Pour habiter le palais ?

— Pour Sansum. Mordred s'installa dans le Palais d'hiver d'Uther. Il s'y plaisait.

— Et vous, alors ?

— Nous nous sommes trouvé une maison. »

C'était l'ancienne salle d'Ermid, au sud de l'étang d'Issa. L'étang ne portait pas le nom de mon Issa, bien sûr, mais d'un ancien chef, et Ermid était lui aussi un ancien chef qui avait habité sur la rive sud. À sa mort, j'avais racheté ses terres, où je m'étais installé lorsque Sansum et Morgane avaient emménagé à Lindinis. Les grands couloirs et les chambres qui résonnaient de leurs cris manquèrent aux filles, mais, pour ma part, j'aimais bien la salle d'Ermid. C'était une vieille salle au toit de chaume, dressée à l'ombre des arbres et pleine d'araignées qui faisaient hurler Morwenna. C'est ainsi que pour ma fille aînée je devins seigneur Derfel Cadarn, le massacreur des araignées.

« Et vous auriez tué Culhwch ? voulut savoir Igraine.

— Bien sûr que non !

— Je hais Mordred.

— Vous n'êtes pas la seule, Dame. »"

Elle garda quelques instants les yeux fixés sur le feu.

« Il fallait vraiment qu'il soit roi ?

— Du moment que l'affaire était entre les mains d'Arthur, oui. Si j'avais été à sa place ? Non, je l'aurais tué avec Hywelbane, malgré mon serment. C'était un triste sire.

— Tout cela me paraît si triste.

— Et pourtant, le bonheur n'a pas manqué dans ces années-là, répondis-je, et même après, parfois. Nous étions assez heureux alors. »

J'entends encore les cris des filles qui résonnaient à Lindinis, leur course précipitée, leur excitation lorsqu'elles trouvaient un nouveau jeu ou faisaient quelque étrange découverte. Ceinwyn était toujours heureuse – elle était douée pour cela – et ceux qui vivaient autour d'elle héritaient de ce bonheur et le transmettaient. Et la Dumnonie, j'imagine, était heureuse. Elle prospérait, c'est sûr, et ceux qui travaillaient s'enrichissaient. Les chrétiens avaient beau maugréer, ce furent

malgré tout des années de gloire : un temps de paix, celui d'Arthur.

Igraine éplucha les nouvelles feuilles de parchemin pour retrouver un passage.

« À propos de la Table Ronde, commença-t-elle.

— Je vous en prie, dis-je, levant la main pour faire taire la protestation que je voyais venir.

— Derfel ! me reprit-elle d'une mine sévère. Tout le monde sait que c'était une chose sérieuse ! Une chose importante ! Tous les meilleurs guerriers de la Bretagne, tous engagés envers Arthur, et tous amis. Tout le monde le sait !

— C'était une table fêlée qui, à la fin de la journée, l'était encore un peu plus et couverte de vomissures. Ils étaient tous dans les vignes du Seigneur. »

Elle soupira. « J'espère que vous avez simplement oublié la vérité », dit-elle, passant beaucoup trop facilement à un autre sujet, ce qui me laisse penser que Dafydd, le clerc qui traduit mes mots en langue bretonne en sortira quelque chose de beaucoup plus conforme aux goûts d'Igraine. Il n'y a pas si longtemps, j'ai entendu raconter que la table était un immense cercle de bois autour duquel prenait place, avec solennité, toute la Confrérie de Bretagne. Or, il n'y a jamais eu de table pareille, et il ne pouvait y en avoir, à moins d'abattre la moitié des bois de la Dumnonie pour la fabriquer.

« La Confrérie de Bretagne, expliquai-je en m'armant de patience, est une idée d'Arthur qui n'a jamais vraiment marché. C'était impossible ! Les serments royaux l'emportaient sur le serment de la Table Ronde. Qui plus est, hormis Arthur et Galahad, personne n'y a jamais vraiment cru. À la fin, vous pouvez me croire, il était même gêné quand on y faisait allusion.

— Je suis sûre que vous avez raison, fit-elle de l'air de dire qu'elle était persuadée du contraire. Et je voudrais savoir ce qu'est devenu Merlin.

— Je vous le dirai. Promis.

— Tout de suite ! Dites-le-moi maintenant. Il s'est simplement évanoui ?

— Non. Voyez-vous, son heure vint. Nimue avait raison. À Lindinis, il ne faisait qu'attendre. Il a toujours aimé donner le

change. Souvenez-vous ! Tout au long de ces années, il a joué au vieil homme moribond, mais en sous-main, sans que personne ne la vît, la puissance était toujours là. Mais c'est vrai qu'il était vieux et qu'il devait économiser ses forces. En fait, il attendait que le Chaudron refît surface. Il savait qu'il aurait alors besoin de toute sa force. En attendant, il lui suffisait de savoir que Nimue entretenait la flamme.

— Alors ! Que s'est-il passé ? » demanda Igraine, tout excitée.

J'enveloppai mon moignon dans la manche de ma robe. « Si Dieu me prête vie, ma Dame, je vous le raconterai. » Et je me refusai à en dire davantage. J'étais au bord des larmes en songeant au dernier déchaînement de la puissance de Merlin en Bretagne, mais cet épisode survint beaucoup plus tard, longtemps après que la prophétie sur la venue des rois à Cadarn s'était réalisée.

« Si vous ne me le racontez pas, reprit Igraine, je ne vous donnerai pas des nouvelles de moi.

— Vous êtes enceinte, fis-je, et j'en suis ravi pour vous.

— Quel goujat ! protesta Igraine. Moi qui voulais vous en faire la surprise !

— Vous avez prié pour cela, Dame, et j'ai prié pour vous. Comment Dieu aurait-il pu laisser nos prières sans réponses ? »

Elle fit la moue.

« Dieu a envoyé la vérole à Nwylle, voilà ce qu'il a fait. Elle était couverte de pustules et de plaies qui suintaient le pus, et le roi l'a renvoyée.

— J'en suis ravi.

— J'espère simplement qu'il vivra assez longtemps pour régner, fit-elle en se passant la main sur le ventre.

— Il ?

— Il, répondit-elle avec fermeté. C'est un garçon.

— Alors je prierai pour cela également », ajoutai-je pieusement, sans trop savoir si je prierais le Dieu de Sansum ou les dieux plus sauvages de la Bretagne. J'ai dit tant et tant de prières de mon vivant, et où m'ont-elles conduit ? Dans ce refuge humide des collines tandis que nos vieux ennemis chantent dans nos anciennes salles. Mais tout cela s'est produit

beaucoup plus tard, et l'histoire d'Arthur n'est pas terminée. À certains égards, c'est à peine si elle a commencé. Car c'est au moment où il a quitté sa gloire et cédé le pouvoir à Mordred que les épreuves ont commencé : les épreuves d'Arthur, mon seigneur des serments, mon seigneur implacable, mais mon ami jusqu'à la mort.

*

Au départ, il ne s'est rien passé. Chacun retenait sa respiration, s'attendant au pire, mais il ne s'est rien passé.

On fit les foin, puis on coupa le lin et l'on plaça les tiges fibreuses dans les rouissoirs si bien que nos villages empestèrent des semaines durant. Puis on s'attaqua aux champs de seigle, d'orge et de blé, avant d'écouter les esclaves chanter leurs chansons autour de l'aire de battage ou des meules qui n'en finissaient pas de tourner. On se servit de la paille pour refaire le chaume, si bien que pendant un temps nos toitures brillèrent comme or au soleil en cette fin d'été. On soigna les vergers, on coupa le bois pour l'hiver et l'on ramassa les verges de saule pour les vanneurs. On se régala de mûres et de ronces, on enfuma les ruches pour récupérer le miel dans des sacoches que nous suspendions devant les feux de la cuisine où nous laissions les vivres pour les morts à la veille de Samain.

Les Saxons restaient à Llægyr, nos cours rendaient la justice, les vierges étaient données en mariage, des enfants naissaient, d'autres mouraient. La fin de l'année nous valut des brumes et du gel. Le bétail abattu, l'odeur nauséuse des fosses de tannage remplaça la puanteur des rouissoirs. Le lin nouvellement tissé fut lessivé dans des cuves pleines de cendres de bois et d'eau de pluie mêlée à l'urine que nous avions recueillie tout au long de l'année. Le fisc fit rentrer les impôts de l'hiver. Et, au solstice, nous autres, adeptes de Mithra, nous tuâmes un taureau lors de notre fête annuelle en l'honneur du soleil, le jour même où les chrétiens célébraient la naissance de leur Dieu. À Imbolc, la grande fête de la saison froide, nous régâlâmes deux cents âmes dans notre salle, prenant grand soin de disposer trois couteaux sur la table à l'usage des dieux

invisibles, et offrîmes des sacrifices pour les récoltes de la nouvelle année. La naissance d'agneaux fut le premier signe de réveil, puis vint le temps des labours et de l'ensemencement, puis des nouvelles pousses vertes sur les vieux arbres nus. Ce fut le premier nouvel an du règne de Mordred.

Ce règne apporta quelques changements. Mordred exigea de récupérer le Palais d'hiver de son grand-père, ce qui ne surprit personne. En revanche, je fus surpris de voir Sansum réclamer pour lui le palais de Lindinis. Il présenta sa requête au Conseil, expliquant qu'il avait besoin de l'espace du palais pour son école et la communauté de saintes femmes de Morgane, mais aussi parce qu'il voulait être à proximité de l'église qu'il construisait au sommet de Caer Cadarn. Mordred y consentit et Ceinwyn et moi en furent donc chassés de manière expéditive. Mais la salle d'Ermid étant vide, nous emménageâmes dans son enceinte brumeuse, à côté de l'étang. Arthur s'opposa à la venue de Sansum à Lindinis, de même qu'il ne voulait pas que le trésor royal finançât la réfection du palais endommagé, assurait Sansum, par une ribambelle d'enfants turbulents. Mais Mordred passa outre. Ce furent ses seules décisions, car il était généralement trop content de laisser Arthur diriger les affaires du royaume. S'il n'était plus le protecteur de Mordred, Arthur n'en était pas moins le plus haut conseiller, et le roi venait rarement au Conseil : il préférait la chasse. Ce n'était pas toujours le cerf ou les loups qu'il chassait : Arthur et moi nous habituâmes à porter de l'or à quelque paysan pour le récompenser de la virginité de sa fille ou de la honte de sa femme. Ce n'était pas une obligation plaisante, mais c'était un royaume rare et heureux où elle n'était pas nécessaire.

Dian, la plus jeune de nos filles, tomba malade dans le courant de l'été. Une fièvre qui ne voulait pas partir, qui allait et venait, mais d'une telle férocité que par trois fois nous la crûmes morte. Et par trois fois, les concoctions de Merlin la ramenèrent à la vie, même si rien de ce que fit le vieillard ne put la débarrasser totalement de son affliction. Dian promettait d'être la plus vive de nos trois filles. Morwenna, la plus âgée, était une enfant raisonnable qui aimait à mater ses petites sœurs et que la marche de la maison fascinait. Elle était toujours curieuse

des cuisines, des rouissoirs ou des cuves à lin. Seren, l'étoile, était notre beauté, une enfant qui avait hérité de la délicatesse de sa mère, mais y avait ajouté une nature enchanteresse et pensive. Elle passait des heures avec les bardes, apprenant leurs chansons et jouant de leurs harpes, mais Dian, aimait à répéter Ceinwyn, était ma fille. Dian était sans peur. Elle tirait à l'arc, aimait à monter à cheval, et dès six ans elle savait manier le coracle aussi bien que les pêcheurs de l'étang. Elle était dans sa sixième année quand la fièvre s'empara d'elle, et, sans cette fièvre, nous serions probablement allés tous ensemble au Powys. Un mois nous séparait en effet du sixième anniversaire de l'acclamation de Mordred lorsque le roi nous ordonna, à Arthur et à moi, de nous rendre dans le royaume de Cuneglas.

Mordred nous en fit la demande lors de l'une de ses rares apparitions au Conseil royal. La soudaineté de sa décision nous surprit, de même que la raison invoquée, mais le roi était résolu. Il y avait bien sûr un motif caché. Mais ni Arthur ni moi ne l'avons deviné sur le coup, ni personne au Conseil, sauf Sansum qui en avait eu l'idée. Il nous fallut longtemps pour démêler les raisons du Seigneur des Souris. Nous n'avions non plus aucune raison de nous méfier de la proposition du roi, car elle semblait assez raisonnable, bien que ni Arthur ni moi ne comprîmes vraiment pourquoi nous étions dépêchés tous deux au Powys.

À l'origine, il y avait une vieille, vieille histoire. Norwenna, la mère de Mordred, avait été tuée par Gundleus, roi de Silurie. Mais si Gundleus avait reçu son châtiment, l'homme qui avait trahi Norwenna vivait encore. Il s'appelait Ligessac : quand le roi n'était encore qu'un bébé, il était le chef de sa garde. Mais Ligessac s'était laissé soudoyer par Gundleus et avait ouvert les portes du Tor, laissant le roi de Silurie libre d'accomplir ses desseins meurtriers. Morgane avait réussi à sauver Mordred, mais sa mère était morte. Ligessac, le traître, avait survécu à la guerre qui allait suivi le meurtre, de même qu'il avait survécu à la bataille de Lugg Vale.

Mordred avait entendu l'histoire et il était tout naturel qu'il s'inquiétât du sort de Ligessac, mais c'est l'évêque Sansum qui attisa cet intérêt au point d'en faire bientôt une obsession. Il avait découvert que le traître s'était réfugié avec une bande

d'ermite chrétiens dans une région de montagnes isolée, dans le nord de la Silurie, désormais soumise et du ressort de Cuneglas. « Ça me fait mal de trahir un frère chrétien, déclara le Seigneur des Souris d'un ton papelard, mais je suis tout aussi meurtri de savoir qu'un chrétien ait pu se rendre coupable d'une aussi immonde trahison. Ligessac vit encore, Seigneur Roi, dit-il à Mordred, et il devrait comparaître devant votre justice. »

Arthur suggéra que l'on priât Cuneglas d'arrêter le fugitif et de le renvoyer en Dumnonie, mais Sansum rejeta la proposition d'un hochement de tête et insinua qu'il était assurément discourtois de demander à un autre roi de prendre l'initiative d'une vengeance qui touchait d'aussi près à l'honneur de Mordred. « C'est l'affaire de la Dumnonie, insista Sansum, et c'est aux Dumnoniens, Seigneur Roi, de la mener à bien. »

Mordred consentit d'un signe, puis insista pour que ce soit Arthur et moi qui allions capturer le traître. Surpris comme à chaque fois que Mordred faisait preuve d'autorité au Conseil, Arthur hésita. Pourquoi, voulut-il savoir, envoyer en mission deux seigneurs quand une douzaine de lanciers suffiraient ? La question nous valut de Mordred un sourire affecté : « Vous croyez, Seigneur Arthur, que la Dumnonie s'effondrera si vous et Derfel vous absentez ?

— Non, Seigneur Roi, mais Ligessac doit être un vieil homme aujourd'hui et il n'y aura pas besoin de deux bandes de guerre pour le capturer. »

Le roi tapa du poing sur la table. « Après le meurtre de ma mère, reprocha-t-il à Arthur, vous l'avez laissé échapper. À Lugg Vale, Seigneur Arthur, vous l'avez de nouveau laissé échapper. Vous me devez la vie de Ligessac. »

Face à cette accusation, Arthur se raidit un moment, puis inclina la tête pour reconnaître l'obligation. « Mais Derfel, reprit-il, n'y est pour rien. »

Mordred me jeta un coup d'œil. Il m'en voulait encore de toutes les raclées que je lui avais administrées, mais j'espérais que les coups qu'il m'avait donnés lors de son acclamation et le triomphe mesquin qu'il avait remporté en nous expulsant de Lindinis avaient assouvi sa soif de revanche. « Seigneur Derfel, dit-il comme toujours d'un ton railleur, connaît le traître. Qui

d'autre le reconnaîtrait ? Je veux que vous y alliez tous les deux. Et il n'est pas nécessaire que vous preniez la route avec vos deux bandes de guerre, précisa-t-il, revenant maintenant à l'objection d'Arthur. Quelques hommes suffiront. » Il devait être un peu gêné de donner des conseils militaires de ce genre à Arthur car il avala les derniers mots et jeta un regard sournois aux autres conseillers avant de retrouver le peu d'aplomb qu'il possédait : « Je veux Ligessac ici avant Samain, et je le veux ici vivant. »

Quand un roi insiste, les hommes obéissent. Arthur et moi partîmes dans le nord avec trente hommes chacun. Aucun de nous ne pensait que nous en aurions besoin de tant, mais cette longue marche était une bonne occasion de donner de l'exercice à des hommes sous-employés. Mes trente autres lanciers restèrent sur place afin de protéger Ceinwyn, tandis que les autres hommes d'Arthur restèrent à Durnovarie ou s'en allèrent épauler Sagramor qui gardait encore la frontière nord avec les Saxons. Leurs habituelles bandes de guerre continuaient à écumer la frontière : ils ne cherchaient pas à nous envahir, mais s'efforçaient de mettre la main sur du bétail et des esclaves comme ils n'avaient cessé de le faire tout au long des années de paix. Nous leur rendions la pareille, mais les deux camps prenaient grand soin de ne pas laisser ces incursions dégénérer en guerre à grande échelle. La paix de fortune que nous avions forgée à Londres s'était révélée étonnamment durable, même si la paix ne régnait guère entre Aelle et Cerdic. Leurs escarmouches les avaient conduits dans une impasse pour notre plus grande tranquillité. En vérité, nous nous étions habitués à la paix.

Mes hommes marchèrent dans le nord tandis qu'Arthur menait leurs chevaux sur les bonnes voies romaines qui nous conduisirent d'abord au Gwent, le royaume de Meurig. Le roi organisa à contrecœur un banquet, où les prêtres étaient plus nombreux que nos hommes, puis nous fîmes un détour par la vallée de la Wye pour voir le vieux Tewdric, que nous trouvâmes dans une modeste cabane de chaume moitié moins grande que la salle dans laquelle il conservait ses parchemins chrétiens. Son épouse, la reine Enid, grommelait contre le sort qui l'avait conduite des palais du Gwent dans ces bois infestés de souris,

mais le vieux roi était heureux. Il était entré dans les ordres et ignorait allègrement les reproches de sa femme. Il nous offrit un repas de haricots, de pain et d'eau, et se réjouit en apprenant la propagation du christianisme en Dumnonie. Nous l'interrogeâmes sur les prophéties qui annonçaient le retour du Christ dans quatre ans, et Tewdric répondit qu'elles étaient vraies, même s'il subodorait qu'il était beaucoup plus probable que le Christ attendît encore un millier d'années avant de revenir dans sa gloire : « Mais qui sait ? Il est possible qu'il vienne dans quatre ans. Quelle glorieuse pensée !

— Je souhaite juste que vos frères chrétiens se contentent de l'attendre en paix.

— Leur devoir est de préparer la terre pour Sa venue, répondit sèchement Tewdric. Ils doivent faire des convertis, Seigneur Arthur, et purifier le pays du péché.

— S'ils ne font pas attention, grommela Arthur, ils déclencheront une guerre entre eux et nous. »

Il raconta à Tewdric les émeutes qui secouaient toutes les villes de Dumnonie quand les chrétiens essayaient d'abattre ou de profaner les temples païens. Les événements d'Isca n'étaient qu'un début, les troubles se répandaient comme une traînée de poudre, et l'un des symptômes de cette ébullition était le signe du poisson – un simple gribouillage fait de deux courbes – que les chrétiens peignaient sur les murs païens ou sculptaient sur les arbres des bosquets druidiques. Culhwch avait raison : le poisson était un symbole chrétien.

« Parce que poisson se dit *ichthus* en grec, nous expliqua Tewdric, et que les lettres grecques résument le nom du Christ : *Iesus Christos, Theou Uios, Soter*, Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur. C'est simple, vraiment tout simple. » Il gloussa de plaisir, et l'on n'avait aucune peine à voir de qui Meurig tenait son fâcheux pédantisme. « Naturellement, reprit Tewdric, si je régnais encore, tous ces troubles me soucieraient, mais en tant que chrétien je ne peux que m'en féliciter. Les saints pères nous disent qu'il y aura pléthore de signes et de présages des derniers jours, Seigneur Arthur, et les désordres civiques ne sont qu'un de ces signes. Peut-être la fin est-elle proche ? »

Arthur émietta un bout de pain dans son écuelle. « Vous vous réjouissez vraiment de ces émeutes ? Vous approuvez les attaques contre les païens ? Les sanctuaires incendiés et saccagés ? »

Par la porte ouverte, Tewdric regarda les bois verts qui cernaient son petit monastère. « J'imagine qu'il doit être difficile aux autres de comprendre, dit-il, évitant de répondre directement à la question d'Arthur. Vous devez y voir des signes d'excitation, Seigneur Arthur, non des signes de la grâce de Notre Seigneur. » Il fit le signe de la croix et sourit. « Notre foi, dit-il sincèrement, est une religion d'amour. Le Fils de Dieu s'est humilié pour nous sauver de nos péchés et nous sommes instamment pressés de l'imiter dans tout ce que nous faisons ou pensons. Nous sommes encouragés à aimer nos ennemis et à faire du bien à ceux qui nous haïssent, mais ce sont des commandements difficiles, trop difficiles pour la plupart des gens. Et vous ne devez pas oublier ce pour quoi nous prions avec le plus de ferveur : le retour sur cette terre de Notre Seigneur Jésus-Christ. » Il fit de nouveau le signe de la croix. « Les gens prient et attendent impatiemment Son second avènement. Ils craignent qu'il ne revienne pas si le monde est encore gouverné par des païens et se sentent donc obligés de détruire l'idolâtrie.

— Détruire le paganisme, observa sèchement Arthur, ne semble guère conforme à une religion qui prêche l'amour.

— Détruire le paganisme est un acte plein d'amour, insista Tewdric. Si vous, les païens, vous refusez d'accepter le Christ, vous irez sûrement en Enfer. Peu importe que vous ayez mené une vie vertueuse, vous serez la proie des flammes pour l'éternité. Notre devoir à nous, chrétiens, c'est de vous arracher à ce destin. Ce devoir n'est-il pas un acte d'amour ?

— Pas si je n'ai aucune envie d'être sauvé, répondit Arthur.

— Alors vous devez endurer l'inimitié de ceux qui vous aiment, fit Tewdric, ou tout au moins l'endurer jusqu'à ce que l'excitation s'éteigne. Et elle s'éteindra. Ces enthousiasmes ne durent jamais longtemps et, si Notre Seigneur Jésus-Christ ne revient pas dans quatre ans, l'excitation retombera certainement jusqu'au millénium. » Il fixa de nouveau les bois épais, puis reprit d'une voix émerveillée : « Ce serait

merveilleux s'il m'était donné de vivre assez longtemps pour voir en Bretagne le visage de mon Sauveur ! » Il se retourna vers Arthur : « Et les présages de Son retour seront des éléments de troubles, je le crains. Sans nul doute les Saxons seront-ils une nuisance. Font-ils beaucoup d'ennuis ces temps-ci ?

— Non, mais leur nombre croît d'année en année. Je crains qu'ils ne se tiennent plus tranquilles bien longtemps.

— Je prierai pour que le Christ revienne avant, fit Tewdric. Je ne crois pas que je supporterais que le pays tombe entre les mains des Saxons. Non que ce soit encore mon affaire, bien entendu, s'empressa-t-il d'ajouter, car je laisse tout cela aux soins de Meurig maintenant. » Une corne sonna depuis la chapelle voisine. Il se leva. « L'heure des prières ! fit-il joyeusement. Peut-être vous joindrez-vous à moi ? »

Nous nous excusâmes. Le lendemain matin nous quittâmes le monastère du vieux roi pour escalader les collines et entrer dans le Powys. Deux nuits plus tard, nous étions à Caer Sws, où nous retrouvâmes Culhwch qui prospérait dans son nouveau royaume. Ce soir-là, nous fîmes tous des excès d'hydromel et le lendemain matin, lorsque je me rendis à Cwm Isaf avec Cuneglas, j'avais mal à la tête. Le roi avait pris grand soin de notre maisonnette. « Je me suis dit qu'un jour vous pourriez en avoir besoin, Derfel.

— Bientôt, peut-être, fis-je d'un air maussade.

— Bientôt ? Je l'espère.

— Nous ne sommes pas vraiment bienvenus en Dumnonie, répondis-je dans un haussement d'épaules. Mordred m'en veut.

— En ce cas, demande à être libéré de ton serment.

— Je l'ai demandé, et il a refusé. »

Je le lui avais demandé après l'acclamation, quand la honte des deux coups était encore cuisante, puis je lui avais demandé six mois plus tard, pour essuyer un nouveau refus. Je crois qu'il était assez intelligent pour deviner que la meilleure façon de me punir était de m'obliger à le servir.

« Ce sont tes lanciers qu'il veut ? demanda Cuneglas, assis sur le banc installé sous le pommier.

— Juste ma loyauté rampante, fis-je, amer. Il ne paraît pas vouloir livrer la moindre guerre.

— Alors, c'est qu'il n'est pas complètement idiot », observa Cuneglas avec une pointe d'ironie. Puis nous parlâmes de Ceinwyn et des filles, et il offrit d'envoyer Malaine, son nouveau grand druide, auprès de Dian : « Malaine n'a pas son pareil pour utiliser les herbes. Meilleur que le vieux Iorweth. Tu as su qu'il est mort ? »

— On me l'a dit. Et si vous pouvez vous passer des services de Malaine, Seigneur Roi, ce serait avec plaisir.

— Il partira demain. Je ne supporte pas de savoir mes nièces malades. Nimue ne t'est d'aucune aide ?

— Ni plus ni moins que Merlin », dis-je en touchant la pointe d'une vieille lame de faucille enfoncée dans l'écorce du pommier. Le contact du fer était fait pour conjurer le mal qui menaçait Dian. « Les anciens dieux, constatai-je avec aigreur, ont abandonné la Dumnonie. »

Cuneglas sourit. « Il n'est jamais bon, Derfel, de sous-estimer les Dieux. Ils s'imposeront de nouveau en Dumnonie. Les chrétiens aiment à se comparer à des moutons, n'est-ce pas ? reprit-il après un temps de silence. Eh bien, écoute-les donc bêler le jour où viendront les loups. »

— Quels loups ?

— Les Saxons, dit-il d'un air piteux. Ils nous ont accordé dix ans de paix, mais leurs bateaux continuent à débarquer sur les côtes de l'est et je sens leur force grandir. S'ils se remettent à nous combattre, vos chrétiens seront assez ravis de vos épées païennes. » Il se leva et posa la main sur mon épaule. « Nous n'en avons pas fini avec les Saxons, Derfel. Nous sommes loin d'en avoir fini. »

Le soir, il nous offrit un banquet. Le lendemain matin, avec un guide que Cuneglas mit à notre disposition, nous nous enfonçâmes au sud, dans les collines désolées qui se trouvent par-delà l'ancienne frontière de la Silurie.

Nous nous dirigions vers une communauté chrétienne isolée. Les chrétiens étaient encore peu nombreux au Powys, car Cuneglas expulsait impitoyablement de son royaume les missionnaires de Sansum chaque fois qu'il en découvrait. Mais son royaume abritait tout de même une poignée de chrétiens, et ils étaient plus nombreux dans les anciennes terres de la Silurie.

Ce groupe-ci, en particulier, était réputé pour sa sainteté parmi les chrétiens de Bretagne, et ils illustraient cette sainteté en vivant dans un extrême dénuement au cœur d'un pays sauvage et hostile. Ligessac avait trouvé refuge parmi ces chrétiens fanatiques qui, comme nous en avait avertis Tewdric, se mortifiaient les chairs : autrement dit, c'était à qui aurait la vie la plus misérable. Certains vivaient dans des grottes, d'autres refusaient tout abri, et d'autres encore ne mangeaient que des herbes. Certains ne voulaient aucun vêtement, d'autres portaient des tuniques de crin entremêlées de ronces et des couronnes d'épines. D'autres encore se fouettaient chaque jour jusqu'au sang comme les flagellants que nous avons vus à Isca. De mon point de vue, le meilleur châtiment que nous pouvions infliger à Ligessac était de le laisser croupir dans une communauté de ce genre, mais nous avons reçu l'ordre d'aller le chercher et de le ramener au pays. Ce qui voulait dire qu'il nous faudrait défier le chef de la communauté, un farouche évêque du nom de Cadoc réputé pour son caractère belliqueux.

Cette réputation nous persuada d'endosser notre armure aux abords du sordide repaire de Cadoc dans les hautes collines. Nous ne portions pas nos meilleures armures, du moins pour ceux d'entre nous qui avons le choix, car c'est en pure perte que nous nous serions mis en frais pour ce ramassis de saints fanatiques à demi déments, mais nous avons tous un casque, des mailles ou du cuir et un bouclier. Au moins pourrions-nous intimider les disciples de Cadoc qui, à en croire notre guide, n'étaient pas plus de vingt âmes : « Ils sont tous fous. L'un d'eux est resté figé sur place, comme mort, une année entière ! Sans bouger le moindre muscle, à ce qu'ils disent. Cloué sur place comme un manche à balai tandis qu'ils lui donnaient à manger par un bout pour recueillir ses excréments de l'autre. Drôle de Dieu qui exige cela d'un homme ! »

La route du refuge avait été aplanie par les pas des pèlerins et serpentait sur les flancs des collines sauvages et pelées, où les seuls êtres vivants que nous aperçûmes étaient des moutons et des chèvres. Nous ne vîmes aucun berger, mais sans doute nous avaient-ils repérés. « Si Ligessac a le moindre bon sens, assura

Arthur, il aura filé depuis longtemps. Ils ont dû nous voir maintenant.

— Et que dirons-nous à Mordred ?

— La vérité, naturellement », répondit Arthur d'un air morne. En guise d'armure, il portait un simple casque de lancier et un plastron de cuir, mais, si ordinaires fussent-elles, ces pièces avaient fière allure sur lui. Sa vanité ne fut jamais aussi flamboyante que celle de Lancelot, mais il était sourcilieux sur ce chapitre, et toute cette expédition dans ce pays inhospitalier le choquait dans son sens de la propreté et des convenances. Le temps maussade n'arrangeait rien à l'affaire, avec la pluie portée par un vent d'ouest glacial.

Si Arthur était abattu, nos lanciers étaient plutôt guillerets. Ils ne cessaient d'évoquer en plaisantant l'assaut qu'ils allaient donner au bastion du puissant roi Cadoc et de se vanter de l'or, des anneaux de guerrier et des esclaves dont ils allaient s'emparer, et ils riaient de bon cœur de leurs extravagances. Nous nous attaquâmes enfin au dernier contrefort, d'où on avait vue sur la vallée où Ligessac avait trouvé refuge. C'était bel et bien un lieu sordide : un océan de boue, où une douzaine de cabanes de pierre rondes entouraient une petite église de pierre carrée, quelques potagers mal tenus, un petit lac noir, quelques enclos de pierres pour les chèvres de la communauté, mais pas de palissade.

La seule défense dont se targuât la vallée était une grande croix de pierre ornée de motifs complexes et une image du Dieu chrétien en majesté. La croix, qui était une œuvre magnifique, marquait le contrefort où commençait la terre de Cadoc : c'est juste à côté, bien en vue de la toute petite colonie qui n'était qu'à douze lanciers de javelines, qu'Arthur arrêta notre bande de guerre. « Nous n'entrerons pas, expliqua-t-il avec douceur, avant d'avoir eu l'occasion de discuter avec eux. » Il posa la hampe de sa lance à terre, à côté des sabots de son cheval, et attendit.

On apercevait une douzaine de gens dans l'enceinte. Nous voyant, ils se réfugièrent dans l'église d'où, un instant plus tard, sortit un colosse qui se dirigea vers nous à grandes enjambées. C'était un géant, aussi grand que Merlin, avec une poitrine

robuste et de grosses pognes. Il était aussi d'une saleté repoussante, avec un visage barbouillé, une robe brune crottée, tandis que ses cheveux gris, aussi sales que sa robe, semblaient n'avoir jamais connu les ciseaux. Sa barbe lui tombait au-dessous de la taille, tandis que, derrière sa tonsure, ses cheveux crasseux formaient comme une grande toison grise fraîchement tondue. Son visage était tanné. Il avait une bouche immense, un front en avant et des yeux furieux. Un visage marquant. Dans sa main droite, il tenait un bâton tandis qu'une grande épée rouillée sans fourreau pendait à sa hanche gauche. On l'aurait volontiers pris pour un ancien lancier et je ne doutais pas qu'il pût encore porter un ou deux coups efficaces. « Vous n'êtes pas les bienvenus ici, cria-t-il en approchant, à moins que vous ne soyez venus déposer vos âmes misérables devant Dieu.

— Nous avons déjà déposé nos âmes devant nos dieux, fit Arthur d'un ton affable.

— Païens ! cracha le géant, qui devait être le fameux Cadoc. Vous êtes venus porter le fer et l'acier dans un endroit où les enfants du Christ jouent avec l'agneau de Dieu ?

— Nous sommes venus en paix », insista Arthur.

L'évêque lança un gros glaviot jaune en direction du cheval d'Arthur : « Tu es Arthur ap Uther ap Satan et ton âme est un immonde chiffon.

— Et vous, j'imagine, vous êtes l'évêque Cadoc », répondit courtoisement Arthur.

L'évêque se plaça à côté de la croix et, avec l'extrémité de son bâton, traça une ligne sur le chemin : « Seuls peuvent franchir cette ligne les fidèles et les pénitents, car c'est la terre sainte de Dieu. »

Arthur considéra quelques instants ce coin pouilleux, puis adressa un sourire grave à l'intraitable évêque : « Je n'ai aucune envie de fouler la terre de votre Dieu, l'évêque, mais je vous demande pacifiquement de nous amener le dénommé Ligessac.

— Ligessac, rugit Cadoc comme s'il s'adressait à des milliers de fidèles, est un enfant saint et béni de Dieu. Il a trouvé refuge dans ce sanctuaire, et ni toi ni aucun autre seigneur ne saurait envahir ce sanctuaire. »

Arthur sourit : « C'est un roi qui règne ici, l'évêque, non votre Dieu. Seul Cuneglas peut offrir un sanctuaire, et il ne l'a pas fait.

— Mon roi, Arthur, répliqua fièrement Cadoc, c'est le Roi des Rois, et Il m'a ordonné de te refuser l'entrée.

— Vous me résisterez ? demanda Arthur sur un ton de surprise courtoise.

— Jusqu'à la mort ! » cria Cadoc.

Arthur secoua tristement la tête : « Je ne suis pas chrétien, l'évêque, mais ne prêchez-vous point que votre autre monde est un lieu de pures délices ? » Cadoc ne répondant rien, Arthur haussa les épaules. « Alors je vous fais une faveur, n'est-ce pas, en vous précipitant vers votre destination ? »

Il tira Excalibur.

L'évêque se servit de son bâton pour approfondir la ligne qu'il avait tracée sur le chemin de boue. « Je vous interdis de franchir cette ligne, cria-t-il, je vous l'interdis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! » Puis il leva le bâton et le pointa vers Arthur. Il le brandit ainsi l'espace d'une seconde, puis le pointa sur chacun de nous l'un après l'autre, et je confesse que j'en eus un frisson. Cadoc n'était pas Merlin, et le pouvoir de son Dieu, me dis-je, n'avait rien à voir avec celui des dieux de Merlin. Mais je frissonnai lorsqu'il pointa son bâton sur moi et touchai ma cotte de fer et crachai sur la route. « Je m'en vais prier, maintenant, Arthur, prévint Cadoc, et si vous voulez vivre, faites demi-tour et quittez ce lieu, car si vous passez devant cette sainte croix, je vous jure, par le doux sang du Seigneur Jésus-Christ, que vos âmes souffriront le tourment des flammes éternelles. Vous serez maudits du début jusqu'à la fin et des voûtes du ciel jusqu'aux basses fosses de l'enfer. » Quand il en eut fini avec sa malédiction, il cracha à nouveau et s'en retourna.

Arthur essuya Excalibur avec les basques de son manteau, puis remit l'épée au fourreau. « Il me semble que nous ne sommes pas les bienvenus », fit-il légèrement amusé. Puis il se tourna et fit signe à Balin qui était le plus âgé des cavaliers présents. « Prends tes cavaliers, lui ordonna Arthur, et va derrière le village. Assure-toi que personne ne puisse

s'échapper. Dès que tu seras sur place, je fouillerai les maisons avec Derfel et ses hommes. Et écoutez-moi bien ! - il haussa le ton afin que les soixante hommes pussent l'entendre – ces gens vont résister. Ils vont nous injurier et nous combattre, mais nous n'avons de querelle avec aucun d'entre eux. Sauf avec Ligessac. Vous ne leur volerez rien ni ne leur ferez du mal inutilement. Vous devez les traiter avec respect et opposer le silence à leurs malédictions. » Il s'exprima d'une voix ferme puis, quand il fut certain que tous nos hommes l'avaient bien compris, il sourit à Balin et lui fit signe d'avancer.

Les trente cavaliers en armure filèrent au galop, contournant la vallée pour se poster à l'autre bout du village. Cadoc, qui marchait encore vers son église, leur jeta un coup d'œil sans paraître s'en alarmer.

« Je me demande, dit Arthur, comment il a su qui j'étais.

— Vous êtes célèbre, Seigneur. » Je continuais à l'appeler Seigneur et ne devais jamais me défaire de cette habitude.

« Mon nom est connu, peut-être, mais pas mon visage. Pas ici. » Il chassa le mystère d'un haussement d'épaules. « Ligessac a-t-il toujours été chrétien ?

— Depuis que je le connais. Mais jamais un bon chrétien.

— La vie vertueuse devient plus facile lorsqu'on vieillit, observa-t-il, le sourire aux lèvres. C'est du moins ce que je crois. » Il observa ses cavaliers dépasser le village au galop, leurs sabots faisant jaillir de grandes gerbes d'eau de l'herbe trempée. Puis il leva sa lance et regarda mes hommes. « N'oubliez pas ! Pas de vol ! » Je me demandai ce qu'il pouvait bien y avoir à voler dans un endroit aussi miteux, mais Arthur savait bien que les lanciers trouvent toujours quelque chose à chaparder. « Je ne veux pas d'ennuis, leur dit Arthur. Nous recherchons juste notre homme et nous repartons. » Il toucha les flancs de Llamrei, et la jument noire avança docilement. Nos hommes suivirent, effaçant sous leurs bottes la ligne tracée par Cadoc. Nulle foudre ne s'abattit du ciel.

L'évêque avait atteint maintenant son église et s'arrêta à son entrée, se retourna, nous vit avancer et s'engouffra à l'intérieur. « Ils savaient que nous arrivions, me dit Arthur, et nous ne trouverons donc pas Ligessac ici. Je crains que nous ne perdions

notre temps, Derfel. » Un mouton estropié boitilla sur la route et Arthur retint sa monture pour lui laisser le passage. Je le vis frissonner. Je le savais choqué par la crasse de cette petite colonie qui valait presque celle du Tor de Nimue.

Cadoc reparut à la porte de l'église, alors que nous n'étions plus qu'à une centaine de pas. Nos chevaux attendaient maintenant derrière le village, mais Cadoc ne prit pas la peine de s'assurer de leur position. Il se contenta de porter une grande corne de bétail à ses lèvres et lança un appel qui se répéta en écho dans la cuvette formée par les collines. Il lança un premier appel, s'arrêta pour reprendre sa respiration, et lança un nouvel appel.

Et soudain, ce fut la bataille.

Ils étaient parfaitement au courant de notre venue. Et ils s'y étaient préparés. Tous les chrétiens du Powys et de Silurie avaient été appelés à la rescousse, et ce sont ces hommes qui apparurent désormais sur les crêtes, tout autour de la vallée, tandis que d'autres couraient bloquer la route derrière nous. Certains portaient des lances ou des boucliers, d'autres n'avaient pour toute arme qu'une faucille ou une fourche, mais ils avaient l'air assez confiants. Beaucoup, je le savais, étaient d'anciens lanciers enrôlés de force, mais, hormis leur foi en Dieu, ce qui les rendait si sûrs d'eux, c'est qu'ils étaient au moins deux cents. « Imbéciles ! » lâcha Arthur en colère. Il détestait les violences inutiles et savait le carnage maintenant inévitable. Il savait aussi que nous gagnerions, car seuls les fanatiques convaincus que leur Dieu se battrait pour eux pouvaient oser affronter soixante des meilleurs guerriers de la Dumnonie. « Imbéciles ! » Il cracha de nouveau puis, jetant un coup d'œil au village, aperçut d'autres hommes en armes qui sortaient des cabanes : « Reste ici, Derfel. Retiens-les et nous allons les voir détalier. » Il éperonna sa monture et se dirigea seul au galop vers l'autre bout du village pour rejoindre ses cavaliers.

« Cercle de boucliers », dis-je tranquillement. Nous n'étions qu'une trentaine d'hommes et notre mur sur deux rangs formait un cercle si petit qu'il dut apparaître comme une cible facile à ces chrétiens hurlant qui dévalaient les collines ou sortaient du

village pour nous anéantir. Le cercle de boucliers n'est pas une formation qu'affectionnent les soldats parce que les pointes des lances sont très espacées les unes des autres. Plus le cercle est petit, plus grands sont les écarts entre les lances, mais mes hommes étaient bien entraînés. Le premier rang s'agenouilla, leurs boucliers se touchant, le bout de leurs lances calé dans la terre derrière eux. Nous autres, au second rang, posâmes nos boucliers sur ceux du premier rang, les étayant sur le sol, si bien que nos assaillants étaient face à un mur d'une double épaisseur fait de bois recouvert de cuir. Puis chacun de nous se posta derrière un homme à genoux et brandit sa lance au-dessus de sa tête. Notre tâche était de protéger le premier rang, la leur de tenir ferme. Ce serait une besogne rude et sanglante, mais tant que les hommes agenouillés tiendraient leurs boucliers bien haut et auraient leurs lances bien en main, et tant que nous les protégerions, le cercle serait assez sûr. Je rappelai le but de la manœuvre aux hommes du premier rang, leur expliquant qu'ils n'étaient qu'un obstacle et devaient nous laisser le soin de tuer : « Bel est avec nous !

— Arthur aussi », ajouta Issa avec enthousiasme.

Car, aujourd'hui, le carnage serait l'œuvre d'Arthur. Nous étions le leurre, il était le bourreau. Et les hommes de Cadoc se jetèrent sur ce leurre comme un saumon affamé sur un éphémère. C'est Cadoc en personne qui mena la charge depuis le village, brandissant son épée rouillée et un grand bouclier rond peint d'une croix noire derrière laquelle je devinais les traces du renard de Silurie qui trahissait ses anciennes allégeances. C'était un ancien lancier de Gundleus.

La horde des chrétiens ne s'avança pas en formant un mur. Cela leur aurait sans doute valu la victoire. Ils attaquèrent à l'ancienne mode, celle qui avait permis aux Romains de nous écraser. Dans l'ancien temps, lorsque les Romains mirent les pieds en Bretagne, les tribus les chargeaient dans une glorieuse mêlée hurlante et imbibée d'hydromel. Le spectacle était redoutable, mais des hommes disciplinés venaient facilement à bout de cette charge. Et mes lanciers étaient merveilleusement disciplinés.

Sans doute n'étaient-ils pas exempts de crainte. Moi-même, j'étais impressionné, car la meute hurlante est un spectacle terrible. Elle est efficace contre des hommes mal disciplinés à cause de la terreur qu'elle provoque. Et c'est la première fois qu'il m'était donné de voir des Bretons se battre comme autrefois. Les chrétiens de Cadoc se ruèrent frénétiquement sur nous, chacun voulant être le premier à se jeter sur nos lanciers. Ils poussaient des cris perçants et nous lançaient des malédictions, et on aurait dit que chacun d'eux aspirait à mourir en martyr ou à devenir un héros. Il y avait même des femmes parmi eux, qui hurlaient en brandissant des gourdins de bois ou des faucilles. Et il y avait même des enfants dans cette meute hurlante.

« Bel ! » criai-je lorsque le premier homme tenta de sauter pardessus les hommes agenouillés du premier rang et tomba sur ma lance. Je l'embrochai comme un lièvre prêt à rôtir, puis le repoussai avec son attirail afin que son corps mourant fût obstacle à ses camarades. Hywelbane tua le suivant. J'entendis mes lanciers entonner leur redoutable chant de guerre tout en étripant ou frappant de taille et d'estoc. Nous étions tous si vaillants, si rapides et si bien entraînés. Des heures d'exercice fastidieux se cachaient derrière la formation de ce cercle et, alors même qu'aucun d'entre nous n'avait combattu depuis des années, nous découvrîmes que nos vieux instincts n'avaient rien perdu de leur vivacité. C'est l'instinct et l'expérience qui nous sauvèrent la vie ce jour-là. Hurlant et gesticulant, l'ennemi se pressait autour de notre cercle, lance en avant, mais notre premier rang demeura aussi solide qu'un roc et le monceau des morts et des moribonds augmentait si rapidement devant nos boucliers qu'il barrait la route aux autres assaillants. Pendant une minute ou deux, alors que le terrain n'était pas encore jonché d'obstacles et que les plus braves pouvaient encore s'approcher, ce fut une lutte acharnée, mais sitôt que le cercle des morts et des mourants nous protégea, seuls les plus vaillants essayèrent de nous atteindre. Il ne nous restait plus qu'à choisir notre cible pour nous exercer à l'épée ou à la lance. Nous ne perdions pas un instant et ne cessions de nous encourager à tuer sans merci.

Cadoc lui-même fut l'un des premiers à charger. Il approcha en faisant siffler sa grande épée rouillée. Il connaissait assez bien son métier et essaya de bousculer l'un des hommes à genou, car il savait que, sitôt une brèche ouverte, nous n'en aurions plus pour longtemps. Je parai son assaut avec Hywelbane et donnai un grand coup d'épée qui se perdit dans son immonde crinière. Puis Eachern, le rude petit lancier irlandais qui continuait à me servir malgré les menaces de Mordred, dirigea la hampe de sa lance vers la tête de l'évêque. Un coup d'épée l'avait privé de sa pointe, mais Eachern enfonça la pointe de fer du talon dans le front de Cadoc. L'espace d'une seconde, l'évêque parut loucher, ouvrit la bouche sur ses dents pourries, puis s'effondra dans la boue.

Le dernier assaillant à tenter d'ouvrir une brèche dans notre cercle fut une femme hirsute qui escalada le cercle des cadavres et me hurla une malédiction en essayant de sauter par-dessus les hommes agenouillés du premier rang. Je la saisis par les cheveux, laissai son couteau émoussé s'écraser sur ma cotte de mailles et la tirai à l'intérieur du cercle où Issa lui enfonça la tête dans la terre. C'est alors qu'Arthur frappa.

Trente cavaliers avec leurs longues lances fondirent sur la meute des chrétiens. J'imagine que cela faisait trois minutes que nous nous défendions, mais sitôt qu'Arthur arriva la bataille fut terminée en un clin d'œil. Ses cavaliers arrivèrent au galop, lance couchée. Une lance s'enfonça dans sa victime avec une effroyable giclée de sang et, pris de panique, nos assaillants s'enfuirent. Abandonnant sa lance, son étincelante Excalibur à la main, Arthur cria à ses hommes de cesser le carnage : « Contentez-vous de les mettre en fuite ! » Ses cavaliers se scindèrent en petits groupes qui dispersèrent les survivants terrifiés et les refoulèrent sur la route en direction de la croix.

Mes hommes se détendirent. Issa était encore assis sur la femme hirsute et Eachern cherchait la pointe de sa lance. Deux hommes du cercle de boucliers avaient de sales blessures et un lancier du second rang avait la mâchoire brisée. De notre côté, c'était tout. Quant à nos adversaires, ils déploraient vingt-trois cadavres et au moins autant de blessés graves. Groggy par le coup d'Eachern, Cadoc vivait encore. On lui attacha les mains et

les pieds puis, malgré les instructions d'Arthur qui nous avait invités au respect, on lui fit honte en lui taillant la barbe et les cheveux. Il cracha et nous maudit, mais on lui fourra dans la bouche des mèches de sa barbe grasseuse avant de le reconduire au village.

Et c'est là que je découvris Ligessac. Tout compte fait, il ne s'était pas enfui, mais s'était contenté d'attendre dans l'église, près du petit autel. C'était un vieillard maintenant, maigre et aux cheveux gris, et il se laissa faire docilement, même lorsqu'on lui tailla la barbe et qu'on tressa avec ses cheveux une corde de fortune qu'on lui noua autour du cou pour signifier qu'il était un traître condamné. Il eut l'air même ravi de me retrouver après tant d'années : « Je leur ai dit de ne pas s'attaquer à toi, pas à Derfel Cadarn.

— Ils savaient que nous venions ?

— Cela fait une semaine que nous le savons, dit-il en tendant tranquillement les mains à Issa qui lui noua les poignets avec une corde. Nous souhaitions même votre venue. Nous pensions que c'était l'occasion où jamais de débarrasser la Bretagne d'Arthur.

— Et pourquoi ça ?

— Parce qu'Arthur est l'ennemi des chrétiens, voilà pourquoi.

— Ce n'est pas vrai, fis-je avec mépris.

— Et que sais-tu donc, Derfel ? me demandai Ligessac. Nous préparons la Bretagne au retour du Christ et nous devons nettoyer le pays des païens ! lança-t-il d'une voix forte, sur un ton de défi, puis il haussa les épaules et fit un large sourire. Mais je leur ai dit qu'ils n'arriveraient pas à tuer Arthur et Derfel comme ça. J'ai dit à Cadoc que vous étiez trop forts. »

Il se leva et suivit Issa hors de l'église. Dans l'encadrement de la porte, il se tourna vers moi :

« J'imagine que je vais mourir, maintenant ?

— En Dumnonie.

— Je vais voir Dieu en face, répondit-il avec un haussement d'épaules. Qu'ai-je à craindre ? »

Je le suivis dehors. Arthur avait libéré la bouche de l'évêque, qui nous débitait maintenant un chapelet d'injures. De la pointe

d'Hywelbane, je lui chatouillai le menton fraîchement rasé. « Il savait que nous venions, dis-je à Arthur, et ils comptaient nous tuer ici.

— Raté, dit Arthur, rejetant la tête de côté pour éviter un glaviot épiscopal. Retire ton épée, m'ordonna-t-il.

— Vous ne voulez pas sa mort ?

— Son châtement sera de vivre ici, plutôt qu'au ciel », décréta Arthur.

Nous nous retirâmes avec Ligessac, sans réfléchir vraiment à ce que Ligessac nous avait révélé dans l'église. Il avait affirmé savoir depuis une semaine que nous arrivions. Or, une semaine auparavant, nous étions en Dumnonie, non pas au Powys, ce qui voulait dire que quelqu'un, en Dumnonie, les avait avertis de notre venue. Pas une seconde nous n'aurions associé un Dumnonien à ce massacre boueux dans ces lugubres collines. Nous expliquions le carnage par le fanatisme chrétien, non par une trahison. Mais c'était bien une embuscade.

Aujourd'hui, naturellement, il se trouve des chrétiens pour donner une autre version. Ils prétendent qu'Arthur a investi par surprise le refuge de Cadoc, qu'il a violé les femmes, tué les hommes, volé tous les trésors, alors que je n'ai vu aucun viol et que nous n'avons tué que ceux qui essayaient de nous tuer. Je n'ai pas trouvé non plus le moindre trésor à barboter et, même s'il y en avait eu un, Arthur n'y aurait pas touché. Le jour viendrait, pas si lointain, où je verrais Arthur tuer à tour de bras, mais ces morts seraient tous des païens. Les chrétiens n'en persistèrent pas moins à le tenir pour un ennemi et la défaite de Cadoc ne fit que nourrir leur haine. L'évêque devint à leurs yeux une sorte de saint vivant et c'est à peu près à cette époque que les chrétiens se mirent à présenter Arthur comme l'Ennemi de Dieu. Ce surnom devait lui rester collé à la peau jusqu'à la fin de ses jours.

Son crime, bien entendu, n'était pas d'avoir défoncé quelques têtes de chrétiens dans la vallée de Cadoc, mais d'avoir toléré le paganisme aussi longtemps qu'il gouverna la Dumnonie. Jamais il ne vint à l'idée des chrétiens les plus enragés qu'Arthur lui-même était païen et tolérait le christianisme. Ils le condamnaient tout simplement parce qu'il

avait le pouvoir d'extirper le paganisme et qu'il n'en faisait rien : c'est ce péché qui faisait de lui l'Ennemi de Dieu. Ils n'avaient pas oublié non plus comment il avait abrogé la décision d'Uther exemptant l'Eglise des prêtres forcés.

Mais tous les chrétiens ne le détestaient pas. Parmi les lanciers qui combattirent dans la vallée de Cadoc, il y en avait au moins une vingtaine. Galahad avait pour lui une grande affection, et il n'était pas le seul. Ainsi de l'évêque Emrys, qui comptait parmi ses tranquilles partisans. Mais en ces temps de troubles, à la fin des cinq premiers siècles du règne du Christ sur terre, l'Eglise n'écoutait pas ces hommes calmes et dignes. Elle préférait tendre l'oreille aux fanatiques qui assuraient qu'il fallait débarrasser le monde des païens si l'on voulait que le Christ revînt. Aujourd'hui, je sais, naturellement, que la religion de Notre Seigneur Jésus-Christ est la seule vraie foi et qu'il ne saurait exister aucune autre vraie foi à la lumière glorieuse de sa vérité, mais elle me paraissait tout de même étrange. Et aujourd'hui encore, Arthur, le plus juste et droit des souverains, est traité d'Ennemi de Dieu.

Et de tous les noms d'oiseaux du monde. Nous fîmes taire Cadoc d'un coup sur la tête avant de nous retirer avec Ligessac, tenu comme en laisse par l'extrémité de sa barbe enroulée autour de son cou.

*

Arthur et moi nous séparâmes à côté de la croix de pierre, à l'entrée de la vallée. Il conduirait Ligessac au nord, puis obliquerait à l'est, pour retrouver les bonnes voies qui le ramèneraient en Dumnonie. Quant à moi, j'avais décidé d'aller en Silurie retrouver ma mère. J'emmenai Issa et quatre lanciers, laissant les autres rentrer avec Arthur.

Tous les six, nous fîmes le tour de la vallée de Cadoc, où une triste bande de chrétiens amochés et sanguinolents s'étaient rassemblés pour chanter des prières à leurs morts. Puis nous traversâmes les grandes collines pelées pour nous enfoncer dans les vallées verdoyantes et encaissées qui menaient à la mer de Severn. Je ne savais pas où vivait Erce, mais je soupçonnais

qu'il ne serait pas trop difficile de la retrouver car Tanaburs, le druide que j'avais tué à Lugg Vale, l'avait recherchée afin de jeter sur elle un charme redoutable. Et assurément l'esclave saxonne ainsi maudite par le druide devait être connue comme le loup blanc. Et elle l'était.

Je la retrouvai sur la côte, dans un minuscule village, où les femmes faisaient du sel tandis que les hommes attrapaient du poisson. Les villageois reculèrent en voyant les boucliers peu familiers de mes hommes, mais je me glissai dans l'un de leurs bouges où un enfant apeuré me montra du doigt la maison de la Saxonne : une petite chaumière perchée sur une falaise. En vérité, ce n'était même pas une chaumière, mais une cabane sommaire faite de débris de navires naufragés et recouverte d'un toit de paille et d'algues. Un feu brûlait devant la maison et une douzaine de poissons fumaient au-dessus de ses flammes, tandis qu'une fumée plus suffocante encore s'élevait des feux de charbon allumés sous les auges de sel au pied de la falaise. Je laissai ma lance et mon bouclier au pied de l'à-pic pour m'engager sur le sentier escarpé. Un chat se hérissa en me montrant les dents lorsque je me glissai dans la cabane.

« Erce ? Erce ? » appelai-je.

Quelque chose se leva dans la pénombre. Une forme sombre et monstrueuse qui se défit de couches de peaux et de haillons pour me dévisager. « Erce ? C'est toi, Erce ? »

Qu'attendais-je donc ce jour-là ? Je n'avais pas vu ma mère depuis plus de vingt-cinq ans, depuis le jour où les lanciers de Gundleus m'avaient arraché à ses bras et m'avaient remis à Tanaburs pour être sacrifié dans la fosse de la mort. Erce avait hurlé quand on m'avait arraché, puis on l'avait conduite en esclavage en Silurie, et elle avait dû me croire mort jusqu'au jour où Tanaburs lui avait révélé que je vivais encore. L'esprit fébrile, tandis que je traversais les vallées encaissées de la Silurie, j'avais imaginé je ne sais quelles embrassades avec force larmes. Le pardon et le bonheur.

Et c'est une femme immense, la tête blonde grisonnante de crasse, que je vis s'extraire d'un enchevêtrement de peaux et de couvertures pour me dévisager d'un air méfiant en cillant. C'était une créature énorme, un gros tas de chair en

décomposition, avec un visage aussi rond qu'un bouclier, mais pustuleux et balaféré, et de petits yeux durs injectés de sang. « C'est ainsi qu'on m'appelait jadis », fit-elle d'une voix rude.

Je sortis de la cabane, suffoqué par son odeur de pisse et de pourriture. Elle me suivit, rampant pesamment à quatre pattes pour cligner des yeux au soleil. Elle était vêtue de guenilles. « Es-tu Erce ? demandai-je à nouveau.

— Autrefois, dit-elle dans un bâillement, révélant une bouche ravagée et édentée. Il y a bien longtemps. Aujourd'hui, on m'appelle Enna. Enna la folle, reprit-elle tristement après un temps de silence, puis elle examina mes beaux vêtements, ma riche ceinture et mes grandes bottes. Qui êtes-vous, Seigneur ?

— Derfel Cadarn, Seigneur de Dumnonie. » Mais le nom ne lui disait rien. « Ton fils. »

Elle ne trahit aucune réaction, mais s'adossa au mur de sa cabane qui vacilla dangereusement sous son poids. Elle fourra une main sous ses haillons et se gratta la poitrine : « Tous mes fils sont morts.

— Tanaburs m'a pris pour me lancer dans la fosse de la mort. »

Apparemment, l'histoire ne lui disait rien. Affalée contre le mur, son corps énorme se soulevait à chacune de ses laborieuses respirations. Jouant avec le chat, elle avait les yeux fixés sur la mer de Severn, où l'on devinait au loin la côte dumnonienne qui formait une ligne noire sous une rangée de nuages chargés de pluie. « J'ai eu un fils autrefois, dit-elle enfin, qui a été donné aux dieux dans la fosse de la mort. Wygga, il s'appelait Wygga. Un beau garçon. »

Wygga ? Wygga ! Ce nom si grossier et si laid me cloua le bec l'espace de quelques secondes. « Wygga, c'est moi, dis-je enfin, prononçant ce nom qui me faisait horreur. On m'a donné un nouveau nom après que j'ai été sauvé de la fosse. »

Nous parlions saxon, langue dans laquelle j'étais désormais plus à l'aise que ma mère, car cela faisait de longues années qu'elle ne l'avait plus parlée.

« Oh, non ! » fit-elle, fronçant les sourcils. Je vis un pou se promener au bord de sa chevelure. « Non ! Wygga n'était qu'un

petit garçon. Rien qu'un petit garçon. Mon premier né, et ils l'ont emporté.

— J'ai survécu, mère. »

Elle me révulsait en même temps qu'elle me fascinait, et je regrettais d'être parti à sa recherche. « J'ai survécu à la fosse et je me souviens de toi. » Et c'était vrai, mais dans ma mémoire, elle était aussi mince et souple que Ceinwyn.

« Rien qu'un petit garçon », fit-elle d'un air songeur. Elle ferma les yeux. Je crus qu'elle dormait, mais apparemment elle pissait, car un filet d'urine goutta au bord de ses jupes pour dégouliner sur le rocher qui surplombait le feu déchaîné.

« Parle-moi de Wygga.

— Lorsque Uther m'a capturée, j'étais enceinte. Un grand gaillard, cet Uther, avec un gros dragon sur son bouclier. » Elle se gratta pour chasser le pou, qui disparut dans ses cheveux. « Il m'a donnée à Madog, poursuivit-elle, et c'est sur la propriété de ce dernier que Wygga est né. Nous étions heureux chez lui. C'était un bon seigneur, gentil avec ses esclaves, mais Gundleus est venu et ils ont tué Wygga.

— Ce n'est pas vrai. Tanaburs ne te l'a pas dit ? »

Le nom du druide la fit frissonner, et elle tira son châle en lambeaux sur ses larges épaules. Elle ne dit mot, mais au bout de quelques instants des larmes perlèrent au coin de ses yeux.

Une femme grimpait sur le sentier. Elle avançait d'un pas lent, visiblement méfiante. Elle me dévisagea d'un air circonspect en se glissant sur la plate-forme rocheuse. Quand enfin elle se sentit en sécurité, elle fila devant moi pour aller se blottir à côté d'Erce. « Je m'appelle Derfel Cadarn, expliquai-je à la nouvelle venue, mais autrefois on m'appelait Wygga.

— Moi, c'est Linna », dit la femme en breton. Elle était plus jeune que moi, mais la dureté de la vie sur cette côte avait creusé son visage de sillons profonds, voûté ses épaules et raidi ses articulations tandis que sa peau était noircie par le charbon.

« Tu es la fille d'Erce ?

— La fille d'Enna, corrigea-t-elle.

— Alors je suis ton demi-frère. »

Je ne pense pas qu'elle m'ait cru. Comment l'aurait-elle pu ? Nul ne sortait vivant d'une fosse de la mort et pourtant j'en étais

ressorti. J'avais été touché par les Dieux et confié à Merlin, mais que pouvait bien signifier cette fable pour ces deux femmes harassées et dépenaillées ?

« Tanaburs ! s'exclama soudain Erce, levant les deux mains pour conjurer le mal. Il a enlevé le père de Wygga ! » Elle geignit et se balançait d'avant en arrière. « Il m'a pénétrée et a retiré le père de Wygga. Il m'a maudit, il a maudit Wygga et il a maudit ma matrice. » Elle pleurait maintenant. Linna prit la tête de sa mère entre ses bras et me considéra d'un air de reproche.

« Tanaburs, dis-je, n'avait aucun pouvoir sur Wygga. Wygga l'a tué parce qu'il avait du pouvoir sur Tanaburs. Tanaburs ne pouvait enlever le père de Wygga. »

Sans doute ma mère m'entendit-elle, mais elle ne me crut pas. Pendant que sa fille la berçait dans ses bras, les larmes ruisselaient sur ses joues sales et pustuleuses. Elle s'efforçait de se remémorer les bribes mal comprises des malédictions de Tanaburs. « Wygga allait tuer son père, me dit-elle. Telle était sa malédiction. Le fils va tuer son père.

— Wygga vit encore », insistai-je.

Soudain, elle arrêta de se balancer et me regarda fixement, puis hocha la tête : « Les morts reviennent pour tuer. Les enfants morts ! Je les vois, Seigneur, là-bas, dit-elle d'un ton grave, le doigt pointé vers la mer. Tous les petits morts qui viennent se venger. » Elle s'abandonna de nouveau dans les bras de sa fille. « Et Wygga tuera son père ! » Elle pleurait toutes les larmes de son corps maintenant. « Et le père de Wygga était un si bel homme ! Un tel héros. Si grand, si fort. Et Tanaburs l'a maudit. » Elle renifla puis chantonna une berceuse avec force soupirs avant de parler à nouveau de mon père, racontant comment son peuple avait traversé la mer pour s'installer en Bretagne et s'était servi de son épée pour se faire une belle maison. Erce, imaginai-je, avait été servante dans cette maison et le seigneur saxon l'avait mise dans son lit et m'avait donné la vie, cette même vie que Tanaburs n'était parvenu à m'ôter dans la fosse. « C'était un homme charmant, ajouta Erce à propos de mon père, un homme si charmant, si

beau. Tout le monde le redoutait, mais il était bon avec moi. Nous riions beaucoup ensemble.

— Quel était son nom ? demandai-je, mais je crois bien l'avoir deviné avant qu'elle ne le prononçât.

— Aelle, dit-elle d'une toute petite voix, le beau, le charmant Aelle. »

Aelle ? La fumée se mit à tourbillonner autour de ma tête et, l'espace d'un instant, j'eus la cervelle aussi brouillée que l'esprit de ma mère. Aelle ? J'étais le fils d'Aelle ?

« Aelle, répéta Erce d'un air rêveur, le beau, le charmant Aelle. »

Je n'avais aucune autre question à poser. Je m'obligeai à m'agenouiller devant ma mère et à l'embrasser. Je l'embrassai sur les deux joues, puis la serrai contre moi, comme pour lui rendre un peu de cette vie qu'elle m'avait donnée. Et bien qu'elle eût cédé à mon étreinte, elle ne voulait toujours pas admettre que j'étais son fils. Je l'épouillai.

Je redescendis avec Linna et découvris qu'elle était mariée avec l'un des pêcheurs du village et qu'elle avait six enfants. Je lui donnai de l'or, plus d'or, je crois, qu'elle n'avait jamais imaginé en voir, et probablement n'avait-elle jamais soupçonné qu'il pût en exister autant. Elle fixa les petits lingots d'un air incrédule.

« Notre mère est-elle encore une esclave ?

— Nous le sommes tous, répondit-elle en faisant un geste en direction du misérable village.

— Cela vous permettra d'acheter votre liberté, dis-je en montrant l'or. Si vous le désirez. »

Elle haussa les épaules, et je doutai que la liberté changeât quoi que ce soit à leur vie. J'aurais pu aller trouver leur seigneur et acheter moi-même leur liberté, mais sans doute vivait-il au loin. Et l'or, s'il était dépensé sagement, ne manquerait pas d'adoucir leur vie, qu'ils fussent esclaves ou libres. Un jour, me promis-je, je reviendrais et tâcherais de faire plus.

« Occupe-toi de notre mère, demandai-je à Linna.

— Je n'y manquerai pas, Seigneur, répondit-elle humblement, sans parvenir à me croire.

— On n'appelle pas son frère seigneur », lui dis-je, sans parvenir à la persuader.

Je la quittai et descendis sur la côte, où mes hommes attendaient avec armes et bagages : « Nous rentrons. » Il était encore tôt, et une bonne journée de marche nous attendait.

Je m'en allais retrouver Ceinwyn. Retrouver mes filles, issues d'une lignée de rois bretons et du sang royal de leur ennemi saxon. Car j'étais le fils d'Aelle. Campé sur une colline verte dominant la mer, je m'émerveillai de l'extraordinaire écheveau de la vie, sans parvenir à en débrouiller le sens. J'étais le fils d'Aelle, mais qu'est-ce que ça changeait ? Cela n'expliquait ni n'exigeait rien. Le destin est inexorable. Et je rentrais chez moi.

C'est Issa qui vit le premier la fumée. Il avait toujours eu des yeux d'aigle. Alors que j'étais campé sur ma colline en tâchant de trouver un sens aux révélations de ma mère, Issa repéra de la fumée de l'autre côté de la mer.

« Seigneur ? »

Je ne répondis rien, trop ahuri que j'étais par ce que je venais d'apprendre. Je devais tuer mon père ? Et ce père était Aelle ?

« Seigneur ! insista Issa, m'arrachant enfin à mes pensées. Seigneur, regardez, de la fumée. »

Il pointait le doigt vers le sud, en direction de la Dumnonie, et au départ je crus que la blancheur n'était qu'une tache plus claire parmi les nuages, mais Issa était sûr de son fait, et les autres lanciers m'assurèrent à leur tour que c'était de la fumée, non des nuages ou de la pluie. « Il y en a d'autres, Seigneur », dit-il, montrant du doigt une autre tache blanche qui se détachait sur la grisaille.

Un feu pouvait être un accident : une salle incendiée, peut-être, ou un champ sec embrasé, mais par un temps aussi humide jamais un champ n'aurait brûlé et, de toute ma vie, jamais je n'avais vu deux salles dévorées par les flammes en même temps, à moins que l'ennemi n'y eût jeté ses torches.

« Seigneur ? me pressa Issa qui, comme moi, avait une femme en Dumnonie.

— On rentre au village. Tout de suite. »

Le mari de Linna consentit à nous faire traverser la mer. Le voyage n'était pas long, car le bras de mer ne faisait pas plus de quelques lieues et c'était la route la plus courte pour rentrer au pays, mais, comme tous les lanciers, nous préférions un long voyage au sec et cette traversée fut bel et bien une épreuve. Un fort vent d'ouest s'était levé, chargé de nuages et de pluie, provoquant brièvement une forte houle contre laquelle nous protégeaient mal les plats-bords de notre embarcation. Tandis que nous écopions, les voiles en lambeaux se gonflaient, claquaient et nous entraînaient dans le sud. Notre batelier, qui n'était autre que mon beau-frère Balig, déclara qu'il n'y avait

rien de tel qu'un bon bateau sur la mer par vent fort et, en beuglant, remercia Manawydan de nous avoir envoyé un temps pareil, mais Issa fut malade comme un chien et moi-même j'eus des haut-le-cœur. C'est donc avec un grand soulagement que nous accostâmes en Dumnonie au milieu de l'après-midi, à trois ou quatre heures seulement de chez nous.

Je payai Balig, puis nous nous enfonçâmes dans un pays plat et humide. Il y avait un village non loin de la grève, mais ses habitants avaient vu la fumée et avaient peur. Nous prenant pour des ennemis, ils coururent se réfugier dans leurs cabanes. Le village possédait une petite église, une simple chaumière avec une croix de bois clouée sur le toit, mais tous les chrétiens étaient partis. L'un des païens demeurés au village m'expliqua qu'ils avaient tous filé dans l'est : « Ils ont suivi leur prêtre, Seigneur.

— Pourquoi ? Où ça ?

— Nous n'en savons rien, Seigneur. » Il jeta un coup d'œil en direction du lointain panache de fumée. « Les Saxons sont-ils de retour ?

— Non », le rassurai-je, espérant ne pas me tromper. Moins épaisse maintenant, la fumée semblait être à une dizaine de lieues seulement, et je doutais qu'Aelle ou Cerdic aient pu s'enfoncer aussi loin en Dumnonie. Ou alors c'est que la Bretagne tout entière était perdue.

Nous pressâmes le pas. La seule chose qui nous importait, désormais, c'était de retrouver nos familles au plus vite. Dès lors que nous les saurions en sécurité, nous aurions tout le loisir de découvrir ce qui se passait. Pour rejoindre la salle d'Ermid, nous avions le choix entre deux routes. L'une, la plus longue, s'enfonçait au cœur des terres et demandait quatre ou cinq heures de marche, le plus souvent dans l'obscurité, mais l'autre passait à travers les marais salants d'Avalon : une route semée de marécages et de fondrières bordées de saules, d'étangs couverts de roseaux. À marée haute et par vent d'ouest, la mer s'avancait parfois jusqu'ici et engloutissait les voyageurs imprudents. Il y avait des routes à travers le grand marécage et même des sentiers boisés qui menaient jusqu'aux saules étêtés, où les villageois plaçaient leurs pièges à anguilles et à poissons,

mais aucun de nous ne les connaissait. Nous préférâmes tout de même nous y engager, car c'était la voie la plus rapide pour rentrer chez nous.

Le soir tombait lorsque nous trouvâmes un guide. Comme la plupart des habitants des marais, c'était un païen et, sitôt qu'il sut qui j'étais, il se fit une joie de nous offrir ses services. Au milieu du marais, nous aperçûmes le Tor, masse noire surgissant de la lumière déclinante. Nous aurions dû commencer par aller là-bas, nous expliqua notre guide, puis demander à un marinier d'Ynys Wydryn de nous conduire sur un bateau plat à travers les eaux peu profondes de l'étang d'Issa.

Il pleuvait encore lorsque nous quittâmes le village marécageux, les gouttes de pluie crépitant sur les roseaux et ridant les mares. Une heure plus tard, elle avait cessé pour laisser poindre peu à peu une lune laiteuse et blafarde derrière les nuages plus épars que le vent soufflait depuis l'ouest. Notre sentier enjambait des fosses noires sur des ponts de planche, puis continuait au milieu des pièges d'osier et serpentait de manière incompréhensible à travers des fondrières luisantes et désolées où notre guide marmonnait des incantations contre l'esprit des marais. Certaines nuits, confia-t-il, scintillaient d'étranges lumières bleues : les esprits des nombreuses personnes qui avaient trouvé la mort dans ce labyrinthe d'eau, de boue et de joncs. Le bruit de nos pas effarouchait la sauvagine qui s'envolait en poussant des cris perçants, les ailes des oiseaux paniqués dessinant des ombres noires sur les nuages chassés par le vent. Tout en marchant, notre guide me parla des dragons assoupis sous les marais et des goules qui s'insinuaient à travers ses vallées de boue. Il portait un collier de vertèbres d'un noyé : le seul charme sûr, affirmait-il, contre ces choses redoutables qui hantaient notre sentier.

J'avais l'impression de piétiner sur place, mais ce n'était que mon impatience et, mètre après mètre, accul après accul, nous nous rapprochions et, la grande colline paraissant de plus en plus haute dans le ciel de nuages déchiquetés, nous aperçûmes une lueur à son pied : un grand feu qui nous fit croire d'abord que la Sainte-Épine était la proie des flammes. Mais comme celles-ci ne paraissaient pas plus vives à mesure que nous

approchions, je me dis qu'il devait s'agir de brasiers allumés pour quelque rite chrétien censé protéger le sanctuaire. Comme un seul homme, nous fîmes tous le signe contre le mal avant de mettre le pied sur la digue qui menait droit des marécages aux terres hautes d'Ynys Wydryn.

Notre guide nous laissa là. Il préférait les dangers des marais aux périls d'Ynys Wydryn en flammes. Il s'agenouilla devant moi et je le récompensai de mon dernier lingot d'or, puis lui fis signe de se relever et le remerciai.

Nous traversâmes tous les six le petit village de pêcheurs et de vanniers. Les maisons étaient plongées dans l'obscurité, et les allées désertées, hormis par les rats et les chiens. Nous nous dirigeons vers la palissade de bois qui entourait le sanctuaire, et, si nous apercevions les panaches de fumée qui s'élevaient en tourbillonnant, nous n'avions encore aucune idée de ce qui se tramait à l'intérieur. Notre chemin passait devant l'entrée principale du sanctuaire ; en nous approchant, je vis que deux lanciers montaient la garde à l'entrée. Le feu qu'on entrevoyait par la porte ouverte éclairait l'un de leurs boucliers : et sur ce bouclier, je reconnus le dernier symbole que je m'attendais à voir ici. Le pygargue de Lancelot, tenant un poisson dans ses serres.

Quant à nous, nous portions nos boucliers sur le dos, si bien que leurs étoiles blanches étaient invisibles, et alors même que nous arborions la queue de loup grise les lanciers durent nous prendre pour des amis car ils ne nous lancèrent aucun défi en nous voyant approcher. Pensant que nous voulions entrer dans le sanctuaire, ils s'écartèrent. Et ce n'est que lorsque je fus à demi engagé dans l'entrée, curieux du rôle de Lancelot dans les étranges événements de la nuit, que les deux hommes comprirent que nous n'étions pas des leurs. L'un d'eux prétendit me barrer le passage avec sa lance : « Qui va là ? »

J'écartai sa lance puis, sans lui laisser le temps de sonner l'alarme, je l'attirai vers la porte tandis qu'Issa entraînait son camarade. Une foule immense se pressait à l'intérieur du sanctuaire, mais tous nous tournaient le dos et aucun ne vit l'algarade. Ils n'entendirent rien non plus, car la foule des fidèles chantait et psalmodiait, et leur babil confus étouffa le

bruit discret de notre échauffourée. J'entraînai mon prisonnier dans l'ombre, au bord de la route, où je m'agenouillai à côté de lui. J'avais abandonné ma lance et je sortis alors le petit couteau que je portais à la ceinture : « Tu es un homme de Lancelot ?

— Oui, fit-il d'une voix sifflante.

— Alors que faites-vous ici ? C'est le pays de Mordred.

— Le roi Mordred est mort », répondit-il effrayé par la lame blanche que je tenais sur sa gorge. Je ne dis mot, car sa réponse me laissa tellement stupéfait que je ne trouvai rien à dire. L'homme dut croire que mon silence présageait sa mort car il prit un air désespéré :

« Ils sont tous morts !

— Qui ?

— Mordred, Arthur, tous. »

L'espace de quelques secondes, j'eus l'impression que mon univers vacillait sur ses fondations. L'homme se débattit brièvement, mais la pression de mon couteau le calma.

« Comment ?

— Je ne sais pas.

— Comment ? repris-je d'une grosse voix.

— Nous n'en savons rien ! Mordred est mort avant que nous arrivions et le bruit court qu'Arthur a trouvé la mort au Powys. »

Je reculai, faisant signe à l'un de mes hommes de tenir les deux captifs en respect avec la pointe de sa lance. Puis j'essayai de calculer combien d'heures s'étaient écoulées depuis la dernière fois que j'avais vu Arthur. Il ne s'était passé que quelques jours depuis que nous nous étions quittés à la croix de Cadoc, et Arthur avait pris une route beaucoup plus longue que la mienne. S'il était mort, la nouvelle ne serait certainement pas parvenue à Ynys Wydryn avant moi.

« Votre roi est-il ici ? demandai-je à l'homme.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Pour prendre le royaume, Seigneur, fit-il dans un murmure. »

Nous découpâmes des bandes de tissu de laine dans les manteaux des hommes pour leur ligoter les bras et les jambes,

puis nous leur fourrâmes des poignées de laine dans la bouche pour les réduire au silence. Nous les fîmes rouler dans un fossé en les priant de se tenir tranquilles, puis je regagnai la porte du sanctuaire avec mes cinq hommes. Je voulais y jeter un coup d'œil quelques instants et en tirer tous les renseignements possibles avant de rentrer chez moi au pas de course. « Les manteaux sur vos casques, ordonnai-je, et les boucliers à l'envers. »

Nos queues de loup et les toiles de nos boucliers ainsi cachées, nous nous glissâmes dans le sanctuaire désormais sans gardes, prenant grand soin de rester dans l'obscurité et contournant la foule excitée pour rejoindre les fondations de pierre du sépulcre que Mordred avait commencé à bâtir pour sa mère morte. Du haut des murs, nous pouvions voir par-dessus la tête des fidèles et observer l'étrange cérémonie qui se déroulait entre les deux rangées de feux qui éclairaient Ynys Wydryn dans la nuit.

Au début, je crus à un autre rite chrétien analogue à celui dont j'avais été le témoin à Isca, parce que l'espace entre les deux rangées de brasiers grouillait de femmes qui dansaient, d'hommes qui se balançaient et de prêtres qui chantaient dans une grande cacophonie de cris perçants, de hurlements et de geignements. Des moines armés de fléaux de cuir se promenaient parmi les femmes en extase et cinglaient leurs dos nus, chaque coup provoquant de nouveaux hurlements de joie. Une femme se tenait à genoux à côté de la Sainte Épine. « Viens, Seigneur Jésus ! vagissait-elle, viens ! » Un moine la flagellait frénétiquement, la frappant si fort que son dos nu n'était qu'une plaie sanguinolente, mais chaque nouveau coup augmentait la ferveur de sa prière désespérée.

J'étais sur le point de descendre du sépulcre et de retourner au portail quand des lanciers sortirent des bâtiments du sanctuaire et repoussèrent brutalement les fidèles pour ménager un espace libre entre les feux qui éclairaient la Sainte Épine. Ils éloignèrent les femmes hurlantes. D'autres lanciers suivirent, dont deux qui portaient une litière, et derrière cette litière l'évêque Sansum conduisait un groupe de prêtres aux vêtements de couleurs vives. Bors, le champion de Lancelot,

était là. Amhar et Loholt accompagnaient le roi des Belges, mais je ne voyais pas Dinas et Lavaine, les redoutables jumeaux.

Apercevant Lancelot, la foule se mit à hurler de plus belle. Les fidèles tendaient les mains vers lui ; certains s'agenouillaient même sur son passage. Il avait revêtu son armure d'écailles émaillées, dont il jurait qu'elle avait jadis appartenu à Agamemnon, et son casque noir aux ailes de cygne déployées. Sa longue chevelure noire huilée lui tombait dans le dos, plaquée sur le manteau rouge qui lui couvrait les épaules. La lame du Christ était à ses côtés et ses jambes étaient recouvertes par de grandes bottes de cuir rouge. Sa garde saxonne avançait derrière lui : tous des géants en cottes de mailles d'argent, armés de grandes haches de guerre qui reflétaient les flammes bondissantes. Je ne voyais pas Morgane, mais son chœur de saintes femmes tout de blanc vêtues tâchait vainement de faire entendre son chant par-dessus les geignements et les cris de la foule excitée.

L'un des lanciers portait un pieu qu'il plaça dans un trou préparé à côté de la Sainte Épine. Un instant, je crus qu'ils étaient sur le point d'y brûler quelque malheureux païen et je crachai pour conjurer le mal. La victime était sur la litière, car les hommes qui la portaient déposèrent leur fardeau à la Sainte Épine avant d'attacher le captif au pieu. Mais quand ils reculèrent et que nous pûmes enfin voir la scène correctement, je compris qu'il n'y avait ni bûcher ni captif. Ce n'était pas un païen qui était ligoté au poteau, mais un chrétien, et ce n'était pas à une mise à mort que nous assistions, mais à un mariage.

Et je pensai alors à l'étrange prophétie de Nimue sur le mariage d'un mort.

Le marié était Lancelot, et il se tenait maintenant à côté de son épouse ficelée à un poteau : une reine. L'ancienne princesse du Powys devenue princesse de Dumnonie, puis reine de Silurie : Norwenna, la belle-fille du grand roi Uther, la mère de Mordred, morte depuis quatorze ans. Elle gisait depuis lors dans sa tombe, mais on l'avait exhumée pour suspendre ses restes au poteau dressé près de la Sainte Épine chargée d'ex-voto.

Horrifié, je me signai contre le mal et passai la main sur les mailles de fer de mon armure. Issa me prit par le bras comme pour s'assurer qu'il n'était pas dans les affres de quelque cauchemar inimaginable.

La reine morte n'était guère plus qu'un squelette. On avait drapé ses épaules d'un châle blanc qui dissimulait mal ses effroyables lambeaux de peau jaunâtre et les morceaux de graisse et de chair blanche demeurés accrochés à ses os. Son crâne incliné était couvert de peau tendue ; sa mâchoire s'était décrochée et pendillait à son crâne, tandis que ses yeux n'étaient que des trous noirs dans son masque de mort éclairé par le feu. L'un des gardes avait placé une couronne de coquelicots au sommet de son crâne encore parsemé de mèches de cheveux qui tombaient sur son châle.

« Que se passe-t-il ? me demanda Issa à voix basse.

— Lancelot revendique la Dumnonie. En épousant Norwenna, il entre dans la famille royale de Dumnonie. »

Il ne pouvait y avoir d'autre explication. Lancelot s'emparait du trône de la Dumnonie, et cette macabre cérémonie au milieu des brasiers lui offrait un prétexte juridique pour le moins léger. En épousant la morte, il devenait l'héritier d'Uther.

D'un signe, Sansum réclama le silence et les moines qui portaient les fléaux crièrent à la foule de se calmer. Peu à peu, la frénésie se calma. De temps à autre, une femme hurlait et un frisson nerveux parcourait la foule, puis le silence finit par se faire. Les voix du chœur allèrent en s'amenuisant. Sansum leva les bras et pria le Dieu Tout-Puissant de bénir cette union d'un homme et d'une femme, de ce roi et de sa reine, puis invita Lancelot à prendre la main de son épouse. Lancelot tendit sa main gantée et souleva les os jaunes. Les joues de son casque étaient ouvertes et laissaient voir son large sourire. La foule poussa de grands cris de joie. Je me souvins des propos de Tewdric sur les signes et les présages, et je devinai que ce mariage impie était la preuve du retour imminent de leur Dieu.

« Par le pouvoir dont je suis investi par le Saint Père et par la grâce qui m'est donnée par le Saint-Esprit, cria Sansum, je vous déclare mari et femme !

— Où est notre roi ? me demanda Issa.

— Qui sait ? Mort, probablement. »

Puis j'observai Lancelot, qui souleva les os jaunes de la main de Norwenna et fit mine de les porter à ses lèvres. L'un des doigts se détacha lorsqu'il relâcha la main.

Incapable de résister à une occasion de prêcher, Sansum se mit alors à haranguer la foule. Et c'est alors que Morgane m'accosta. Je ne l'avais pas vue approcher et je ne sentis sa présence que lorsque sa main tira sur mon manteau. Me retournant alarmé, je vis son masque d'or scintillant à la lueur des flammes.

« Lorsqu'ils s'apercevront que les gardes ont disparu, me dit-elle à voix basse, ils fouilleront cette enceinte, et vous serez des hommes morts. Suivez-moi, imbéciles ! »

D'un air penaud, nous suivîmes sa silhouette noire et voûtée, contournant la foule pour nous réfugier dans l'ombre de la grande église. Elle s'arrêta là et me regarda droit dans les yeux : « Le bruit a couru que tu étais mort. Tué avec Arthur au sanctuaire de Cadoc.

— Je suis en vie, Dame.

— Et Arthur ?

— Il y a trois jours, il était encore vivant, Dame. Aucun de nous n'est mort au sanctuaire de Cadoc.

— Grâce à Dieu, lâcha-t-elle, grâce à Dieu. »

Puis elle saisit mon manteau et attira mon visage près de son masque : « Écoute-moi, reprit-elle d'un ton pressant. Mon mari a été contraint de s'exécuter.

— Si vous le dites. Dame. »

Je restai incrédule, convaincu que Morgane faisait de son mieux pour ménager les deux camps au cours de cette crise qui s'était abattue si soudainement sur la Dumnonie. Lancelot s'emparait du trône et quelqu'un s'était assuré qu'Arthur ne fût pas au pays à ce moment-là. Pire encore, on s'était arrangé pour nous envoyer, Arthur et moi, dans la vallée de Cadoc, et nous y tendre une embuscade. Quelqu'un avait comploté notre mort. Or c'était Sansum qui nous avait révélé le refuge de Ligessac, Sansum qui n'avait pas voulu abandonner l'arrestation aux hommes de Cuneglas, et Sansum encore qui se tenait devant Lancelot et un cadavre à la lueur de ces brasiers. Je soupçonnais

le Seigneur des Souris de tirer les ficelles de toute cette sale affaire, tout en doutant que Morgane sût même la moitié des projets ou des menées de son mari. Elle était trop vieille et trop sage pour se laisser contaminer par la frénésie religieuse et essayait au moins de trouver une issue à cette cascade d'horreurs.

« Promets-moi qu'Arthur vit encore !

— Il n'est pas mort dans la vallée de Cadoc. J'en réponds. »

Elle marqua un temps de silence et je crus l'entendre sangloter sous son masque.

« Dis à Arthur qu'on ne nous a pas laissé le choix.

— Je le lui dirai. Mais que savez-vous de Mordred ?

— Il est mort, siffla-t-elle. Tué à la chasse.

— Mais s'ils ont menti à propos d'Arthur, pourquoi n'en auraient-ils pas fait autant à propos de Mordred ?

— Qui sait ? »

Elle se signa et me tira par mon manteau : « Venez ! » dit-elle brusquement, nous entraînant le long de l'église vers une petite cabane de bois. Quelqu'un y était retenu prisonnier, car j'entendais tambouriner sur la porte fermée par des lanières de cuir.

« Tu devrais rejoindre ta femme, Derfel, me dit Morgane en s'efforçant de défaire les nœuds de son unique main. Dinas et Lavaine se sont dirigés vers ta salle à la tombée de la nuit. Ils ont pris des lanciers. »

Un vent de panique me saisit et j'empoignai ma lance pour trancher la lanière de cuir. La porte s'ouvrit aussitôt. Nimue en sortit d'un bond, les mains crispées comme des serres. Mais elle me reconnut et se laissa tomber dans mes bras. Elle cracha sur Morgane.

« File, imbécile, grogna Morgane, et souviens-toi que c'est moi qui aujourd'hui t'ai arraché à la mort. »

Je pris les deux mains de Morgane, la saine et la brûlée, et les portai à mes lèvres : « Pour tout ce que vous avez fait cette nuit, Dame, je suis votre débiteur.

— File, imbécile, et vite ! »

Nous longeâmes les entrepôts, les cases d'esclaves et les greniers pour sortir du sanctuaire par un portillon où les

pêcheurs rangeaient leurs bateaux de joncs. Nous prîmes deux petites embarcations en nous servant de nos lances comme de perches. Et je pensai au jour lointain de la mort de Norwenna, où Nimue et moi avions fui Ynys Wydryn de la même façon. À l'époque, comme aujourd'hui, nous nous étions dirigés vers la salle d'Ermid et, comme aujourd'hui, nous étions des fugitifs traqués dans un pays tombé entre des mains ennemies.

Nimue ne savait pas grand-chose de ce qui s'était passé en Dumnonie : Lancelot était venu et s'était proclamé roi. Mais au sujet de Mordred, elle ne pouvait que répéter ce que Morgane avait dit : que le roi était mort en chassant. Elle nous raconta comment les lanciers étaient arrivés au Tor pour la conduire au sanctuaire où Morgane l'avait emprisonnée. Elle avait entendu dire qu'une meute de chrétiens avait ensuite escaladé le Tor pour massacrer tous ceux qu'ils rencontraient sur leur passage et démolir toutes les cabanes pour construire une église avec le bois ainsi récupéré.

« C'est donc Morgane qui t'a sauvé la vie.

— Elle veut mes connaissances, expliqua Nimue. Sans quoi, comment sauront-ils se servir du Chaudron ? C'est pour cela que Dinas et Lavaine sont allés chez toi, Derfel. Pour retrouver Merlin. » Elle cracha dans l'étang puis reprit : « Tout se passe comme je te l'avais dit. Ils ont libéré la puissance du Chaudron et ne savent pas comment la dominer. Deux rois sont venus à Cadarn. Mordred, puis Lancelot. Il est allé là-bas cet après-midi et s'est juché sur la pierre. Et cette nuit, la morte est mariée.

— Et tu as dit aussi, lui rappelai-je avec aigreur, qu'une épée pèserait sur la gorge d'un enfant. » Et à ces mots je donnai un grand coup de lance dans l'étang peu profond tant j'avais hâte de regagner au plus vite la salle d'Ermid. Où se trouvaient mes enfants. Où se trouvait Ceinwyn. Et vers où les druides de Silurie et leurs lanciers s'étaient dirigés trois heures plus tôt.

*

Des flammes éclairaient notre chemin. Non pas les flammes qui illuminaient les noces de Lancelot avec la morte, mais de nouvelles flammes rouges qui jaillissaient dans le ciel depuis la

salle d'Ermid. Nous étions au milieu de l'étang lorsque nous vîmes leurs longs reflets se briser sur l'eau noire.

Je priais Gofannon, Lleullaw, Bel, Cernunnos, Taranis, tous les Dieux, où qu'ils fussent, que l'un d'eux quittât le royaume des étoiles pour sauver ma famille. Les flammes bondissaient toujours plus haut, crachant des flammèches dans la fumée qu'emportait le vent d'ouest à travers la malheureuse Dumnonie.

Quand Nimue eut terminé son récit, nous continuâmes en silence. Issa avait les larmes aux yeux. Il s'inquiétait pour Scarach, la petite Irlandaise qu'il avait épousée, et il se demandait, comme moi, ce qu'étaient devenus les lanciers que nous avions laissés pour garder la salle. Ils étaient assurément assez nombreux pour retenir Dinas, Lavaine et leurs hommes de main. Mais les flammes suggéraient que les choses avaient pris un tout autre tour, et nous redoublâmes d'efforts.

En nous rapprochant, nous entendîmes des hurlements. Nous n'étions que six lanciers, mais je n'hésitai pas un instant et me refusai au moindre détour pour foncer dans le trou d'eau ombragé qui s'étendait juste à côté de la palissade et débarquer à deux pas du petit coracle de Dian que Gwlyddyn, le serviteur de Merlin, avait fait pour elle.

Je ne compris que plus tard comment les choses s'étaient passées cette nuit-là. Gwilym, l'homme qui commandait les lanciers restés sur place tandis que je marchais dans le nord avec Arthur, avait aperçu une lointaine fumée à l'est et avait deviné qu'il se tramait quelque chose. Il avait posté ses hommes puis avait rejoint Ceinwyn pour voir avec elle s'ils devaient rejoindre les bateaux et aller se cacher dans les marais. Ceinwyn avait refusé. Malaine, le druide de son frère, avait administré à Dian une décoction qui avait fait passer la fièvre, mais l'enfant demeurait faible. En outre, nul ne savait ce que la fumée voulait dire et aucun messenger ne s'était présenté pour les avertir du danger. Ceinwyn avait préféré envoyer deux lanciers aux nouvelles et attendre à l'abri de la palissade. La nuit était tombée sans qu'elle eût reçu de nouvelles. Mais en un sens, tous en étaient soulagés car rares étaient les lanciers qui marchaient de nuit, et Ceinwyn se sentait en tout cas plus en sécurité qu'en

plein jour. Depuis la palissade, ils avaient aperçu des flammes de l'autre côté de l'étang, à Ynys Wydryn, et s'étaient demandé ce que cela signifiait. Mais personne n'avait entendu approcher les cavaliers de Dinas et Lavaine dans les bois voisins.

Les cavaliers avaient mis pied à terre à une bonne distance de la salle, attaché les rênes de leurs montures aux arbres puis, profitant des nuages qui voilaient la lune, s'étaient glissés jusqu'à la palissade. Ce n'est que lorsque les hommes de Dinas et Lavaine prirent la porte d'assaut que Gwilym comprit que la salle était attaquée. Ses deux éclaireurs n'étaient pas rentrés et il n'y avait pas de gardes dans les bois. L'ennemi était déjà au pied de la palissade quand l'alerte fut donnée. La porte n'était pas bien imposante – à peine plus haute qu'un homme – et le premier rang des ennemis s'y précipita sans armures ni lances ni boucliers et parvint à l'escalader avant que les hommes de Gwilym n'aient eu le temps de se réunir. Les gardes de la porte combattirent et tuèrent, mais ces premiers assaillants furent assez nombreux à leur échapper pour débloquer la porte et ouvrir la voie aux lanciers lourdement armés de Dinas et de Lavaine. Dix de ces lanciers appartenaient à la garde saxonne de Lancelot, les autres étaient des guerriers belges qui avaient fait le serment de servir leur roi.

Les hommes de Gwilym firent de leur mieux pour se rassembler et le combat le plus farouche eut lieu devant la porte de la salle. C'est là que Gwilym lui-même gisait, mort, avec six autres de mes hommes. Six autres gisaient dans la cour, où un entrepôt était la proie des flammes, celles-là mêmes qui nous avaient éclairés pendant que nous traversions le lac et qui nous révélèrent l'horrible spectacle.

Mais la bataille n'était pas terminée. Dinas et Lavaine avaient bien concocté leur trahison, mais leurs hommes n'avaient pas réussi à enfoncer la porte de la salle et mes derniers lanciers tenaient encore le grand bâtiment. Je voyais leurs boucliers et leurs lances qui bloquaient l'arche, tandis qu'on devinait une autre lance dans l'embrasure de l'une des fenêtres hautes par où s'échappait la fumée. Deux de mes chasseurs y avaient pris position, et leurs flèches empêchaient les hommes de Dinas et Lavaine de porter le feu de l'entrepôt à

la chaumière. Ceinwyn, Morwenna et Seren étaient toutes à l'intérieur, de même que Merlin, Malaine et la plupart des autres femmes et enfants qui vivaient à l'intérieur de l'enceinte. Mais ils étaient cernés par un ennemi supérieur en nombre. Et les druides ennemis avaient découvert Dian.

Dian dormait dans l'une des cabanes. Elle le faisait souvent, aimant la compagnie de sa vieille nourrice qui avait épousé mon forgeron. Peut-être était-ce son casque d'or qui l'avait fait repérer ou peut-être la farouche Dian avait-elle craché son défi à ses ravisseurs en leur promettant que son père se vengerait.

Dans sa robe noire, son fourreau vide pendant à sa hanche, Lavaine serrait Dian contre son corps. Elle se débattait de son mieux avec ses petits pieds sales qui s'agitaient sous sa robe blanche, mais Lavaine avait passé son bras gauche autour de sa taille et, de sa main droite, tenait une épée nue contre sa gorge.

Issa me retint par le bras pour m'empêcher de charger furieusement contre les hommes en armure postés devant la salle assiégée. Ils étaient une vingtaine. Je ne voyais pas Dinas, mais je soupçonnais qu'il était à l'arrière de la salle avec les autres lanciers ennemis, afin de barrer toute issue aux âmes piégées à l'intérieur.

« Ceinwyn ! lança Lavaine de sa voix caverneuse. Sortez ! Mon roi vous demande ! »

Je déposai ma lance et tirai Hywelbane. Sa lame émit un léger sifflement en frottant la gorge du fourreau.

« Sortez ! » cria de nouveau Lavaine.

Je passai les mains sur les os de porc sertis dans la garde de l'épée et priai mes dieux de me rendre terrible cette nuit-là.

« Vous préférez voir mourir votre petite morveuse ? demanda Lavaine, et la pression de la lame sur sa gorge arracha à Dian un hurlement. Votre homme est mort ! reprit Lavaine. Il est mort au Powys avec Arthur. Il ne viendra pas à votre secours. »

Issa gardait la main sur mon bras : « Pas encore, Seigneur. Pas encore », murmura-t-il.

Les boucliers qui gardaient la porte d'entrée s'ouvrirent, laissant le passage à Ceinwyn. Elle était vêtue d'un manteau noir qu'elle tenait serré autour de sa gorge.

« Reposez l'enfant, dit-elle calmement.

— L'enfant sera libéré quand vous serez venue à moi, répondit Lavaine. Mon roi exige votre compagnie.

— Votre roi ? demanda Ceinwyn. Quel roi ? »

Elle savait parfaitement de qui étaient les hommes venus cette nuit, car leurs boucliers seuls les trahissaient, mais elle ne voulait pas faciliter la tâche de Lavaine.

« Le roi Lancelot, dit Lavaine. Roi des Belges et roi de Dumnonie. »

Ceinwyn tira son manteau noir sur ses épaules : « Et qu'attend donc de moi le roi Lancelot ? »

Derrière elle, à l'arrière de la salle vaguement éclairée par l'entrepôt en flammes, j'apercevais d'autres lanciers. Ils avaient sorti les chevaux de mes écuries et observaient maintenant la confrontation entre Ceinwyn et Lavaine.

« Cette nuit, Dame, expliqua Lavaine, mon roi a pris une épouse.

— Alors il n'a aucun besoin de moi, fit Ceinwyn en haussant les épaules.

— Mais l'épouse ne saurait accorder au roi les privilèges qu'un homme attend de sa nuit de noces. C'est à vous, Dame, de lui donner son plaisir. C'est une vieille dette d'honneur que vous lui devez. En outre, ajouta Lavaine, vous êtes veuve, maintenant. Vous avez besoin d'un autre homme. »

Je me raidis, mais Issa me saisit de nouveau par le bras. L'un des gardes saxons proches de Lavaine s'agitait, Issa suggéra sans mot dire que nous attendions que l'homme fût à nouveau détendu.

Ceinwyn laissa tomber la tête quelques instants, puis la redressa : « Et si je viens avec vous, dit-elle d'une voix lugubre, vous laisserez ma fille en vie ?

— Elle vivra, promet Lavaine.

— Et tous les autres aussi ? demanda-t-elle en montrant la salle.

— Ceux-là aussi.

— Alors, relâchez ma fille, exigea Ceinwyn.

— Venez d'abord ici, répliqua Lavaine, et amenez Merlin avec vous. »

Dian le frappa de ses talons nus, mais il resserra l'épée et elle se calma. Le toit de l'entrepôt s'effondra dans une grande gerbe de flammèches et de brins de paille incandescents. Certains retombèrent sur le toit de chaume où ils rougeoyèrent faiblement. Pour l'instant, la pluie protégeait la salle, mais la toiture ne tarderait pas à s'embraser. Je le savais.

Je me raidis, prêt à charger, mais c'est alors que Merlin apparut dans le dos de Ceinwyn. Sa barbe était de nouveau tressée. Il portait son grand bâton et se tenait plus droit et plus menaçant que je ne l'avais vu depuis des années. Il passa son bras droit autour des épaules de Ceinwyn : « Laisse l'enfant, ordonna-t-il.

— Nous avons fait un charme avec votre barbe, vieillard, répondit Lavaine en hochant la tête, et vous n'avez aucun pouvoir sur nous. Mais cette nuit, nous aurons le plaisir de votre conversation tandis que notre roi aura le plaisir de la princesse Ceinwyn. Tous les deux, exigea-t-il, venez ici. »

Merlin leva son bâton et le pointa vers Lavaine : « À la prochaine lune, vous mourrez près de la mer. Toi et ton frère, vous mourrez tous les deux et vos hurlements seront portés par les vagues jusqu'à la fin des temps. Laisse filer l'enfant. »

Nimue siffla doucement derrière moi. Elle avait empoigné ma lance et retiré son œillère de cuir de son affreuse orbite creuse.

La prophétie de Merlin laissa Lavaine impassible : « À la prochaine lune, nous ferons bouillir les lambeaux de votre barbe dans du sang de taureau et livrerons votre âme aux vermisseaux d'Annwn. Tous les deux, venez ici.

— Relâchez ma fille, exigea Ceinwyn.

— Quand vous serez à ma hauteur, elle sera libre. »

Il y eut un temps de pause. Ceinwyn et Merlin discutèrent à voix basse. De l'intérieur de la salle, Morwenna cria. Ceinwyn se retourna pour parler à sa fille, puis elle prit la main de Merlin et commença à se diriger vers Lavaine :

« Pas comme cela, Dame, lança-t-il. Mon seigneur Lancelot exige que vous veniez à lui nue. Mon seigneur exige que vous alliez nue à travers la campagne et à travers la ville, et que vous

entriez nue dans son lit. Vous lui avez fait honte, Dame, et cette nuit il vous rendra cette honte au centuple. »

Ceinwyn s'arrêta et le foudroya du regard. Mais Lavaine se contenta de presser la lame de son épée sur la gorge de Dian. L'enfant hoqueta de douleur. D'instinct, Ceinwyn arracha la broche qui fermait son manteau, lequel, en tombant, révéla une robe blanche toute simple.

« Retirez la robe, Dame, lui ordonna Lavaine rudement, retirez-la ou votre fille va mourir. »

Je chargeai. Je hurlai le nom de Bel et chargeai comme un fou. Mes hommes me suivirent et d'autres hommes sortirent de la salle en voyant les étoiles blanches sur nos boucliers et les queues grises sur nos casques. Nimue chargea avec nous, poussant des cris perçants et vagissants, et je vis la ligne des lanciers ennemis se retourner, le visage horrifié. Je courus droit sur Lavaine. Il me vit, me reconnut et resta cloué sur place, terrifié. Il s'était déguisé en prêtre chrétien, accrochant un crucifix autour de son cou. Il n'était pas bon, par les temps qui couraient, de chevaucher à travers la Dumnonie habillé en druide. Mais l'heure avait sonné de la mort de Lavaine et je chargeai en hurlant le nom de mon Dieu.

Un garde saxon s'interposa, sa hache scintillant à la lueur des flammes tandis qu'il la brandissait à hauteur de mon crâne. Je parai avec mon bouclier et la force du coup fit trembler mon bras. Puis je tirai Hywelbane, lui enfonçai la lame dans le ventre et la libérai dans une grande giclée d'entrailles saxonnes. Issa avait tué un autre Saxon et Sacrach, sa farouche petite Irlandaise, était sortie de la salle pour entailler un Saxon blessé avec sa lance à sangliers tandis que Nimue plongeait sa lance dans la bedaine d'un homme. Je parai un nouveau coup de lance et me débarrassai du lancier avec Hywelbane tout en cherchant désespérément des yeux où était passé Lavaine. Je le vis qui s'enfuyait avec Dian dans les bras. Il essayait de rejoindre son frère derrière la salle lorsque mes lanciers se précipitèrent pour lui barrer le chemin. Il se retourna, me vit et courut vers la porte. Il tenait Dian comme un bouclier.

« Je le veux vivant ! » grondai-je en me lançant à ses trousses dans le capharnaüm illuminé par le brasier. Un autre

Saxon se jeta sur moi en grognant le nom de son Dieu, qui, par la grâce d'Hywelbane, lui resta en travers de la gorge. Issa poussa un cri et j'entendis les sabots : l'ennemi qui gardait l'arrière de la salle chargeait à cheval. Revêtu comme son frère de la robe noire des prêtres chrétiens, Dinas menait la charge, sabre au clair.

« Arrêtez-les ! » criai-je. J'entendais Dian hurler. L'ennemi était pris de panique. Ils étaient supérieurs en nombre, mais l'irruption des lanciers dans la nuit noire leur avait fait passer leur assurance. Et la sauvage Nimue, avec son orbite creuse et sa lance ensanglantée, avait dû leur apparaître comme une goule surgie d'une nuit d'épouvante pour réclamer leurs âmes. Ils fuyaient, terrorisés. Lavaine attendait que son frère fût tout près de l'entrepôt en flammes et tenait encore sa lame sur la gorge de Dian. Sifflant comme Nimue, Scarach le tenait à portée de sa lance sans oser risquer la vie de ma fille. D'autres ennemis escaladaient la palissade et certains couraient vers la porte. Quelques-uns trouvèrent la mort dans l'obscurité, entre les cabanes, mais certains s'échappèrent en courant à côté des chevaux terrifiés qui s'enfoncèrent dans la nuit.

Dinas se dirigea droit sur moi. Je levai mon bouclier, brandis Hywelbane et lançai mon défi. Mais au dernier moment, il fit faire une embardée à sa monture aux yeux blancs en lançant son épée vers moi pour se diriger vers son frère jumeau. Arrivé à hauteur de Lavaine, il se pencha de la selle et tendit le bras. Sacrach se jeta de côté pour échapper à la charge alors que Lavaine trouvait refuge dans les bras salvateurs de son frère. Il laissa tomber Dian, que je vis s'étaler par terre derrière lui. Lavaine s'accrochait désespérément à son frère, qui s'agrippait tout aussi désespérément à la selle du cheval au galop. Je leur criai de s'arrêter et de se battre, mais les jumeaux poursuivirent leur course en direction des arbres noirs où les autres survivants avaient fui. Je maudis leurs âmes. Posté à la porte, je les traitai de vermine, de couards, de créatures du démon.

« Derfel ? appela Ceinwyn dans mon dos, Derfel ? »

Je cessai mes malédictions et me retournai : « Je suis en vie, je suis en vie.

— Oh Derfel ! » fit-elle en sanglotant, et c'est alors que je la vis qui tenait Dian dans ses bras, et sa robe blanche qui n'était plus blanche, mais rouge.

Je courus les rejoindre. Dian était blottie dans les bras de sa mère. Je lâchai mon épée, retirai mon casque et m'agenouillai à côté d'elle. « Dian, murmurai-je, ma chérie ? »

Je vis l'âme vaciller dans ses yeux. Elle me vit – je suis sûr qu'elle m'a vu – et elle vit sa mère avant de mourir. Elle nous regarda, puis son âme s'envola comme un battement d'ailes dans les ténèbres, et aussi discrètement qu'une chandelle soufflée par un courant d'air. Lavaine lui avait tranché la gorge en saisissant le bras de son frère. Et son cœur abandonnait maintenant la bataille. Mais elle me vit avant de mourir. Je le sais. Elle me vit, puis elle rendit l'âme. Je passai les bras autour de son corps et de sa mère et pleurai comme un enfant.

Je pleurai toutes les larmes de mon corps pour ma petite, mon adorable Dian.

Nous avions fait quatre prisonniers. Aucun n'était blessé : un garde saxon et trois lanciers belges. Merlin les interrogea et, quand il eut fini, je les taillai en pièces. Je les massacrai. Je tuai, fou de rage, je tuai en sanglotant, ne connaissant plus que le poids d'Hywelbane et la satisfaction vide de la lame qui mordait leur chair. L'un après l'autre, sous les yeux de mes hommes, sous les yeux de Ceinwyn, sous les yeux de Morwenna et de Seren, je les massacrai tous les quatre. Quand j'eus terminé, Hywelbane dégoulinait de sang, de la pointe jusqu'à la garde, et je continuai pourtant à taillader leurs corps sans vie. Mes bras étaient couverts de sang, ma rage aurait pu inonder la terre entière, mais elle ne pouvait ramener à la vie la petite Dian.

Je voulais d'autres hommes à tuer, mais les blessés de l'ennemi avaient déjà eu la gorge tranchée. Et, faute de pouvoir assouvir ma soif de vengeance, c'est couvert de sang que je me dirigeai vers mes filles terrifiées pour les serrer dans mes bras. Pas plus qu'elles, je ne pouvais m'arrêter de pleurer. Je les serrai contre moi comme si ma vie dépendait de la leur, puis je

les portai à l'endroit où Ceinwyn continuait de dorloter le cadavre de Dian. Je desserrai délicatement les bras de Ceinwyn afin d'y placer ses enfants vivants et pris le petit corps de Dian pour le porter jusqu'à l'entrepôt en feu. Merlin vint avec moi. Il toucha de son bâton le front de la petite puis me fit un signe de tête. Il était temps, dit-il, de laisser l'âme de Dian franchir le pont des épées. Je commençai par déposer un baiser sur son front, l'allongeai sur le sol puis, à l'aide de mon poignard, coupai une mèche de ses cheveux d'or que je rangeai soigneusement dans ma bourse. Cela fait, je la repris dans mes bras, l'embrassai une dernière fois et lançai son cadavre dans les flammes où ses cheveux et sa petite robe blanche s'embrasèrent aussitôt.

« Alimentez le feu, cria Merlin à mes hommes, alimentez-le ! »

Ils démolirent une petite cabane pour faire du feu une fournaise qui réduirait en cendres le corps de Dian. Son âme était déjà en route pour rejoindre son corps spectral dans les Enfers. Les flammes de son bûcher funéraire se déchaînèrent dans les ténèbres. Je m'agenouillai devant les flammes, l'âme ravagée, anéanti. Merlin me releva :

« Nous devons y aller, Derfel.

— Je sais. »

Il m'embrassa, me serrant comme un père dans ses longs bras puissants : « Si seulement j'avais pu la sauver, murmura-t-il.

— Vous avez essayé, dis-je, tout en me maudissant de m'être attardé à Ynys Wydryn.

— Viens, reprit Merlin, nous avons une longue route à parcourir d'ici l'aube. »

Nous prîmes le peu de choses que nous pouvions emporter. J'abandonnai mon armure ensanglantée et pris ma belle cotte de mailles avec ses franges d'or. Seren fourra trois chatons dans une sacoche de cuir, Morwenna prit une quenouille et un balluchon de vêtements, et Ceinwyn un sac de vivres. Nous étions quatre-vingts au total : les lanciers, leurs familles, les serviteurs et les esclaves. Tous avaient jeté quelque souvenir dans le bûcher : la plupart, un bout de pain ; mais Gwlyddyn, le

serviteur de Merlin, avait jeté aux flammes le coracle de Dian afin de lui permettre de pagayer sur les cours d'eau et les lacs des Enfers.

Marchant aux côtés de Merlin et de Malaine, le druide de son frère, Ceinwyn demanda ce que devenaient les enfants aux Enfers : « Ils jouent, répondit Merlin avec toute son autorité d'antan. Ils jouent sous les pommiers en vous attendant.

— Elle sera heureuse », dit Malaine pour la rassurer. C'était un grand jeune homme maigre et au dos voûté, qui portait l'ancien bâton de Iorweth. Il avait l'air choqué par l'horreur de la nuit et, visiblement, la robe crasseuse et éclaboussée de sang de Nimue le mettait mal à l'aise. Elle avait perdu son œillère et son effroyable chevelure pendait raide et souillée.

Une fois rassurée sur le destin de Dian, Ceinwyn me rejoignit. J'étais encore terrassé de douleur, me reprochant de m'être arrêté pour voir la cérémonie de mariage de Lancelot, mais Ceinwyn avait retrouvé son calme : « C'était son destin, Derfel, et elle est heureuse maintenant. » Elle me prit par le bras. « Et tu es en vie. Ils prétendaient que vous étiez morts. Tous les deux, toi et Arthur.

— Il vit », lui assurai-je. Je marchai en silence, suivant les robes blanches des deux druides. « Un jour, dis-je au bout d'un instant, je retrouverai Dinas et Lavaine et leur mort sera terrible. »

Ceinwyn me serra le bras : « Nous étions tous si heureux. » Elle s'était remise à sangloter et je cherchai les mots qui pourraient la consoler, sans parvenir à expliquer pourquoi les Dieux s'étaient emparés de Dian. Derrière nous, les flammes et la fumée de la salle d'Ermid s'élevaient en tourbillonnant vers les étoiles. Le chaume s'était enfin embrasé. Toute notre vie n'était plus que cendres.

Nous suivîmes un sentier sinueux au bord de l'étang. La lune avait disparu derrière les nuages pour jeter une lumière argentée sur les roseaux, les saules et les eaux peu profondes et ridées du lac. Nous nous dirigions vers la mer, mais je n'avais guère réfléchi à ce que nous ferions une fois arrivés sur la côte. Les hommes de Lancelot ne manqueraient pas de se lancer à notre recherche et il nous fallait nous trouver un lieu sûr.

Avant de me laisser les tracter, Merlin avait interrogé les prisonniers, et il confia maintenant à Ceinwyn ce qu'il avait appris. Pour l'essentiel, nous le savions déjà. Le bruit courait que Mordred avait trouvé la mort en chassant, tandis que l'un des prisonniers avait prétendu que le roi avait été assassiné par le père d'une fille qu'il avait violée. La rumeur courait aussi qu'Arthur était mort, et Lancelot s'était proclamé roi de Dumnonie. Les chrétiens lui avaient fait bon accueil, convaincus que Lancelot était leur nouveau Jean-Baptiste : l'homme qui avait annoncé la première venue du Christ, tout comme Lancelot présageait maintenant la seconde.

« Arthur n'est pas mort, dis-je avec aigreur. Ils voulaient qu'on le croie, et faire croire que j'étais mort avec lui, mais ils ont échoué. Et si j'ai vu Arthur il y a tout juste trois jours, comment Lancelot a-t-il pu apprendre sa mort aussi vite ?

— Il n'a rien appris du tout, répondit Merlin d'un ton calme. Il l'espérait, c'est tout.

— C'est encore un coup de Sansum et de Lancelot, fis-je en crachant. Lancelot a probablement comploté la mort de Mordred pendant que Sansum préméditait la nôtre. Maintenant, Sansum a son roi chrétien et Lancelot a la Dumnonie.

— Sauf que tu es vivant, fit Ceinwyn d'une voix calme.

— Et qu'Arthur est vivant, dis-je. Et si Mordred est mort, le trône revient à Arthur.

— Uniquement s'il vainc Lancelot, trancha Merlin.

— Bien sûr qu'il vaincra Lancelot, répondis-je avec mépris.

— Mais Arthur est affaibli, me prévint doucement Merlin. Quantité de ses hommes ont été tués. Tous les gardes de Mordred sont morts, de même que tous les lanciers de Caer Cadarn. Cei et ses hommes ont trouvé la mort à Isca ou, s'ils ne sont pas morts, ils sont en fuite. Les chrétiens se sont soulevés, Derfel. Et j'apprends qu'ils ont marqué leurs maisons du signe du poisson, et que toutes les maisons qui ne portaient pas cette marque ont vu leurs habitants massacrés. » Il fit quelques pas dans un silence lugubre. « Ils nettoient la Bretagne pour la venue de leur Dieu.

« Mais Lancelot n'a pas tué Sagramor, dis-je, espérant ne pas me tromper. Et Sagramor conduit une armée.

— Sagramor vit, m'assura Merlin, avant de lâcher la pire nouvelle de cette terrible nuit, mais Cerdic l'a attaqué. Il me semble, poursuivit-il, que Lancelot et Cerdic ont bien pu se mettre d'accord pour se partager la Dumnonie. Cerdic s'emparera des terres frontalières et Lancelot régnera sur le reste du territoire. »

Je ne trouvais rien à dire. Tout cela me paraissait incompréhensible. Cerdic vadrouillait en Dumnonie ? Et les chrétiens s'étaient soulevés pour faire de Lancelot leur roi ? Et tout cela s'était fait si vite, en quelques jours, sans aucun signe précurseur avant mon départ.

« Mais si, il y a eu des signes, fit Merlin, comme s'il lisait dans mes pensées. Il y a eu des signes, mais aucun de nous ne les a pris au sérieux. Qui s'est inquiété en voyant une poignée de chrétiens peindre le poisson sur le mur de leurs maisons ? Qui a remarqué leurs débordements ? Nous nous sommes habitués aux rodomontades de leurs prêtres au point de ne plus prêter attention à ce qu'ils disaient. Et qui, parmi nous, croit que leur Dieu va venir en Bretagne dans quatre ans ? Il y avait des signes tout autour de nous, Derfel, et nous n'avons pas voulu les voir. Mais ce n'est pas cela qui a causé cette horreur.

— C'est Sansum et Lancelot.

— C'est le Chaudron. Quelqu'un s'en est servi, Derfel, et son pouvoir se déchaîne sur le pays. Je soupçonne Dinas et Lavaine de l'avoir fait, mais ils ne savent pas le maîtriser et ils ont répandu son horreur. »

Je continuai à marcher en silence. On apercevait la mer de Severn, maintenant : un flot noir argenté grouillant sous une lune à son décours. Ceinwyn sanglotait doucement. Je la pris par la main : « J'ai découvert, lui dis-je en essayant de l'arracher à son chagrin, j'ai découvert qui est mon père. Pas plus tard qu'hier.

— Ton père est Aelle, fit Merlin d'un ton placide.

— Comment le savez-vous ? fis-je en le considérant.

— C'est dans ton visage, Derfel, dans ton visage. Cette nuit, quand tu es arrivé à la porte, il aurait suffi d'une pelisse noire

d'ours pour qu'on te confonde avec lui. » Il me sourit. « Je me souviens du petit garçon à la mine grave, avec toutes ses questions et ses froncements de sourcils, puis cette nuit tu es arrivé comme un guerrier des Dieux, une chose terrifiante de fer et d'acier, avec ton panache et ton bouclier.

— C'est vrai ? me demanda Ceinwyn.

— Oui », avouai-je, craignant sa réaction.

Je n'avais rien à craindre : « Alors Aelle doit être un très grand homme, Seigneur Prince », fit-elle d'un ton ferme en me gratifiant d'un sourire triste.

Arrivés sur la côte, nous obliquâmes vers le nord. Nous n'avions nulle part où aller, si ce n'est vers le Gwent et le Powys, où la folie ne s'était pas encore propagée, mais notre chemin de sable se perdait sous la marée montante qui ridait une grande étendue de boue. À notre gauche, la mer ; à notre droite, les marais d'Avalon : je crus que nous étions pris au piège, mais Merlin nous dit de ne pas nous inquiéter.

« Reposez-vous, dit-il. L'aide ne va pas tarder. » Il se tourna vers l'est : au-delà des marais, on voyait poindre au-dessus des collines les premières lueurs de l'aube. « L'aurore, annonça-t-il, et lorsque le soleil sera plein, les secours viendront. » Il s'assit pour jouer avec Seren et ses chatons. Nous nous allongeâmes sur le sable, nos paquets à côté de nous, tandis que Pyrlig, notre barde, entonnait le chant préféré de Dian, le Chant d'amour de Rhiannon. Un bras passé autour de Morwenna, Ceinwyn sanglotait. Je fixai la houle grise et rêvai de vengeance.

Le soleil se levait, annonciateur d'une nouvelle et belle journée d'été sur la Dumnonie, sauf que ce jour-là les cavaliers avec leurs cuirasses d'acier écumaient la campagne à notre recherche. Enfin, quelqu'un s'était servi du Chaudron, les chrétiens s'étaient rassemblés sous l'étendard de Lancelot, l'horreur se répandait à travers le pays, et toute l'œuvre d'Arthur était assiégée.

*

Les hommes de Lancelot n'étaient pas les seuls à nous rechercher ce matin-là. Les villages des marais avaient su ce qui

s'était passé dans la salle d'Ermid, de même qu'ils avaient eu vent de la macabre cérémonie chrétienne d'Ynys Wydryn. Et les ennemis des chrétiens étaient les amis des habitants des marais : leurs bateliers, leurs traqueurs et leurs chasseurs ratissaient les marécages à notre recherche.

Ils nous retrouvèrent deux heures après le lever du soleil et nous conduisirent au nord, à travers les sentiers des marais où aucun ennemi n'oserait s'aventurer. À la tombée de la nuit, nous étions sortis des marais et nous rapprochions de la ville d'Abona où des bateaux prenaient la mer vers la côte silurienne avec leurs cargaisons de grains, de poteries, d'étain et de plomb. Une bande d'hommes de Lancelot gardait les quais romains qui bordaient le port fluvial, mais son armée était dispersée, et il n'y avait pas plus de vingt lanciers pour surveiller les navires. Et la plupart étaient ivres après avoir pillé une cargaison d'hydromel. Nous n'en épargnâmes aucun. La mort avait déjà frappé dans la ville, car nous retrouvâmes les corps d'une douzaine de païens sur la berge. Les fanatiques chrétiens qui avaient massacré les nôtres étaient déjà repartis, ils avaient filé rejoindre l'armée de Lancelot, et les habitants restés en ville se terraient, apeurés. Ils nous racontèrent ce qui s'était passé, jurant qu'ils n'étaient pour rien dans ces massacres, puis remirent la barre à leurs portes, qui toutes portaient la marque du poisson. Le lendemain matin, à la marée montante, nous fîmes voile vers Isca, en Silurie, le fort de l'Usk dont Lancelot avait autrefois fait son palais lorsqu'il avait hérité à contrecœur du trône silurien. Ceinwyn s'assit à côté de moi sur les dalots :

« C'est étrange de voir comment les guerres vont et viennent avec les rois.

— Comment ça ?

— Uther est mort, fit-elle dans un haussement d'épaules, et il n'y a eu que des carnages jusqu'au jour où Arthur a tué mon père et où nous avons eu la paix. Puis Mordred est monté sur le trône et nous avons de nouveau la guerre. C'est comme les saisons, Derfel. La guerre va et vient. » Elle appuya la tête sur mon épaule : « Que va-t-il se passer maintenant ?

— Les filles et toi, vous allez dans le nord, à Caer Sws. Moi je vais rester et me battre.

— Arthur va-t-il combattre ?

— Si Guenièvre a été tuée, il se battra jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul ennemi en vie. »

Nous n'avions aucune nouvelle de Guenièvre, mais avec les chrétiens en maraude en Dumnonie, il était peu probable qu'elle eût été épargnée.

« Pauvre Guenièvre, fit Ceinwyn, et pauvre Gwydre. » Elle aimait beaucoup le fils d'Arthur.

Nous débarquâmes sur les rives de l'Usk, enfin en sécurité sur le territoire de Meurig. De là, nous rejoignîmes Burrium, la capitale du Gwent. Le Gwent était un pays chrétien, mais il n'avait pas été contaminé par la folie qui avait balayé la Dumnonie. Le Gwent avait déjà un roi chrétien, et peut-être cela suffisait-il à apaiser son peuple. Meurig rejeta la faute sur Arthur : « Il aurait dû réprimer le paganisme !

— Pourquoi donc, Seigneur Roi ? Il est lui-même païen.

— La vérité du Christ est d'une lumière aveuglante, j'aurais dû y penser, fit Meurig. Si un homme ne sait lire les courants de l'histoire, il ne saurait s'en prendre qu'à lui-même. L'avenir est au christianisme, Seigneur Derfel. Le paganisme appartient au passé.

— Vous parlez d'un avenir, dis-je avec mépris, si l'histoire se termine dans quatre ans.

— Se termine ! Non, elle commence ! Lorsque le Christ reviendra, Seigneur Derfel, les jours de gloire arriveront ! Nous serons tous rois, tous joyeux, tous bénis !

— Sauf nous, les païens.

— Naturellement. Il faut bien alimenter l'Enfer. Mais il vous reste encore un peu de temps pour accepter la vraie foi. »

Ceinwyn et moi déclinâmes son invitation au baptême. Le lendemain matin, elle partit pour le Powys avec Morwenna, Seren et les autres femmes et enfants. Les lanciers embrassèrent leurs familles et nous les regardâmes s'éloigner dans le nord. Meurig leur donna une escorte, et je dépêchai six de mes hommes avec l'ordre de rentrer sitôt que les femmes seraient en sécurité sous la garde de Cuneglas. Malaine, le druide du Powys, les accompagna, mais Nimue et Merlin, dont la quête du

Chaudron était redevenue aussi pressante que sur la Route de Ténèbre, restèrent avec nous.

Le roi Meurig nous tint compagnie jusqu'à Glevum. La ville était dumnonienne, mais juste à la frontière du Gwent, et ses murs de bois et de terre gardaient le pays de Meurig. Assez judicieusement, il y avait déjà mis en garnison ses propres lanciers afin de s'assurer que les tumultes de la Dumnonie ne gagnent pas le nord. Il nous fallut une demi-journée pour rejoindre Glevum et là, dans la grande salle romaine, où s'était tenu le dernier Grand Conseil du roi Uther, je trouvai le reste de mes hommes, les hommes d'Arthur et Arthur lui-même.

Il me vit entrer dans la salle et il en parut si sincèrement soulagé que j'en eus les larmes aux yeux. Mes lanciers, ceux qui avaient suivi Arthur tandis que j'allais dans le sud chercher ma mère, poussèrent des hourras, et les minutes qui suivirent furent une grande explosion de retrouvailles et d'échanges de nouvelles. Je leur parlai de la salle d'Ermid et leur donnai le nom des hommes qui étaient morts tout en leur assurant que leurs femmes vivaient encore. Puis je regardai Arthur : « En revanche, ils ont tué Dian.

— Dian ? fit-il d'un air d'abord incrédule.

— Dian, »

Et les larmes de chagrin jaillirent à nouveau. Arthur m'entraîna hors de la salle et, passant son bras droit sur mes épaules, me dirigea vers les remparts de Glevum, où les lanciers en manteau rouge de Meurig occupaient toutes les plates-formes de combat. Il me pria de lui raconter à nouveau toute l'histoire, depuis l'instant où je l'avais quitté jusqu'au moment où nous avions embarqué à Abona. « Dinas et Lavaine. » Il prononça leurs noms avec aigreur et fit siffler la lame grise d'Excalibur. « Ta vengeance est la mienne », dit-il solennellement, avant de remettre l'épée au fourreau.

Pendant un moment, il ne dit mot, se bornant à se pencher au sommet du mur pour scruter la large vallée, au sud de Glevum. Elle avait l'air si paisible. Le temps des foins approchait et les coquelicots brillaient parmi les champs de blé.

« As-tu des nouvelles de Guenièvre ? »

Arthur avait brisé le silence, mais sur un ton proche du désespoir.

« Non, Seigneur. »

Il frissonna, puis reprit le dessus : « Les chrétiens la haïssent, dit-il à voix basse, puis, en un geste inhabituel de sa part, il toucha le fer de la garde d'Excalibur pour conjurer le mal.

— Seigneur, fis-je d'un ton qui se voulait rassurant. Elle a des gardes. Et son palais est au bord de la mer. Elle se serait enfuie en cas de danger.

— Vers où ? En Brocéliande ? Mais imagine que Cerdic ait dépêché des vaisseaux ? »

Il ferma les yeux quelques secondes, puis hocha la tête : « Nous en sommes réduits à attendre des nouvelles. »

Je l'interrogeai sur Mordred, mais il n'en savait pas plus que nous : « Je soupçonne qu'il est mort, dit-il d'une voix lugubre, car s'il s'était échappé il nous aurait rejoints à l'heure qu'il est. »

Il avait des nouvelles de Sagramor, et ces nouvelles étaient mauvaises : « Cerdic a frappé fort. Caer Ambra est tombé, Calleva est rayée de la carte et Corinium assiégée. Elle devrait encore tenir quelques jours, car Sagramor s'est débrouillé pour y mettre deux cents lances de plus en garnison, mais leurs provisions seront épuisées d'ici la fin du mois. Il semble que nous ayons de nouveau la guerre. »

Il partit d'un bref et rauque éclat de rire.

« Tu avais raison sur le compte de Lancelot, n'est-ce pas ? Et moi, j'ai été aveugle. Je le prenais pour un ami. »

Je ne dis mot, mais me contentai de lui jeter un coup d'œil. Et, à ma grande surprise, je vis qu'il avait les tempes grisonnantes. Il me semblait jeune encore mais je songeai que, si quelqu'un le croisait pour la première fois, il lui ferait l'impression d'un homme mûr.

« Comment Lancelot a-t-il pu faire entrer Cerdic en Dumnonie, demanda-t-il avec colère, ou encourager les chrétiens dans leur folie ?

— Parce qu'il veut être roi de Dumnonie et qu'il a besoin de leurs lances. Et Sansum veut être son premier conseiller, son trésorier royal, et tout ce qui va avec.

— Tu crois vraiment que Sansum a comploté notre mort au sanctuaire de Cadoc ? fit-il dans un frisson.

— Qui d'autre ? »

C'était Sansum, à ma connaissance, qui le premier avait associé le poisson du bouclier de Lancelot au nom du Christ, Sansum qui avait encouragé la ferveur de la communauté chrétienne excitée afin de porter Lancelot sur le trône de la Dumnonie. Je doutais qu'il crût vraiment à la venue imminente de son Christ, mais il avait soif de pouvoir, et Lancelot était son candidat à la royauté en Dumnonie. S'il parvenait à conserver le trône, toutes les rênes du pouvoir seraient concentrées entre les griffes du Seigneur des Souris.

« C'est un dangereux petit salaud, fis-je d'un ton vindicatif. Nous aurions dû le tuer il y a dix ans.

— Pauvre Morgane, soupira Arthur avant de faire la moue. Quelle erreur avons-nous commise ?

— Nous ? fis-je indigné. Nous ? Aucune !

— Nous n'avons jamais compris ce que voulaient les chrétiens, mais qu'aurions-nous pu faire si nous l'avions compris ? Ils ne furent jamais prêts à accepter autre chose qu'une victoire absolue.

— Nous n'y sommes pour rien. C'est la faute du calendrier. C'est l'approche de l'an 500 qui les a rendus fous.

— J'avais espéré que nous avions détourné la Dumnonie de cette folie, reprit-il à voix basse.

— Vous leur avez donné la paix, Seigneur, et la paix leur a laissé le loisir de cultiver leur folie. Si nous avions combattu les Saxons tout au long de ces années, ils auraient épuisé leurs énergies dans la bataille et la survie. Au lieu de quoi, nous leur avons donné l'occasion de fomenter leurs idioties.

— Mais que faire, maintenant ? demanda-t-il dans un haussement d'épaules.

— Maintenant ? Nous battre !

— Avec quoi ? fit-il, amer. Sagramor a Cerdic sur les bras. Cuneglas nous enverra des lances, j'en suis sûr, mais Meurig ne voudra pas se battre.

— Comment ? m'écriai-je, alarmé. Mais il a prêté le serment de la Table Ronde ! »

Arthur esquissa un sourire triste.

« Comme ils nous hantent, ces serments, Derfel. Et en ces tristes jours, il me semble que les hommes les prennent bien à la légère. Lancelot a juré, lui aussi, n'est-ce pas ? Mais Meurig prétend que la mort de Mordred n'est pas un *casus belli*. » Il prononça les mots latins avec amertume, et je me souvins d'avoir entendu les mêmes mots dans la bouche de Meurig avant Lugg Vale, et Culhwch tourner en dérision l'érudition du roi en transformant le latin royal en « caca-boudin ».

« Culhwch viendra.

— Se battre pour le pays de Mordred ? J'en doute.

— Se battre pour vous, Seigneur. Car si Mordred est mort, vous êtes roi.

— Roi de quoi ? fit-il avec un sourire amer. De Glevum ? demanda-t-il dans un grand éclat de rire. Je peux compter sur toi et sur Sagramor. J'ai tout ce que Cuneglas me donne, mais Lancelot a la Dumnonie et il a Cerdic. »

Il fit quelques pas en silence et m'adressa un sourire en coin : « Nous avons un autre allié, mais il n'est guère un ami. Aelle a profité de l'absence de Cerdic pour reprendre Londres. Peut-être que Cerdic et lui vont s'entre-tuer ?

— Aelle sera tué par son fils, non par Cerdic.

— Quel fils ? demanda-t-il en me lançant un regard perplexe.

— C'est une malédiction. Le fils d'Aelle, c'est moi. »

Il resta cloué sur place et me dévisagea pour s'assurer que je ne plaisantais pas : « Toi ?

— Moi, Seigneur.

— Vraiment ?

— Sur l'honneur, Seigneur. Je suis le fils de votre ennemi. »

Il me regarda fixement et se mit à rire. D'un rire authentique et irrépressible, qui se termina dans les larmes, qu'il essuya tout en secouant la tête tant le fait lui paraissait cocasse : « Cher Derfel ! Si seulement Uther et Aelle savaient ! » Uther et Aelle, les ennemis jurés, dont les fils étaient devenus amis.

Le destin est inexorable.

« Peut-être Aelle est-il au courant, dis-je, en me souvenant du ton doucement réprobateur sur lequel il m'avait reproché d'avoir oublié Erce.

— Que nous le voulions ou non, reprit Arthur, il est notre allié, maintenant. À moins que nous ne renoncions à nous battre.

— Renoncer à nous battre ? me récriai-je,

— Parfois, fit Arthur d'un air songeur, je ne souhaite qu'une chose : retrouver Guenièvre et Gwydre pour m'installer dans une petite maison où nous pourrions vivre en paix. J'ai même voulu faire le serment, Derfel, que si les Dieux me rendaient ma famille, je cesserais de les tracasser. Je m'installerai dans une maison comme celle que tu avais au Powys, tu te souviens ?

— Cwm Isaf ? fis-je, en me demandant comment Arthur pouvait imaginer un seul instant que Guenièvre pourrait se plaire en un pareil endroit.

— Exactement comme Cwm Isaf, dit-il d'un air désenchanté. Une charrue, des champs, un fils à élever, un roi à respecter et des chants, le soir, au coin du feu. »

Il se retourna pour scruter de nouveau l'horizon. À l'est de la grande vallée se dressaient des collines vertes et escarpées, et les hommes de Cerdic n'étaient pas bien loin de ces sommets. « Je suis las de tout cela », confia Arthur. L'espace d'un instant, il parut au bord des larmes. « Pense à tout ce que nous avons réalisé, Derfel. Toutes ces routes, ces palais de justice, ces ponts, tous les litiges que nous avons tranchés, toute la prospérité que nous avons assurée, et voilà que la religion a tout détruit ! La religion ! » Il cracha par-dessus les remparts. « La Dumnonie vaut-elle qu'on se batte pour elle ?

— L'âme de Dian le vaut bien, et tant que Dinas et Lavaine seront en vie je ne connaîtrai pas la paix. Et je prie, Seigneur, que nous n'ayons pas d'autres morts pareilles à venger, mais vous devez tout de même vous battre. Si Mordred est mort, vous êtes roi. Et s'il est vivant, nous avons nos serments.

— Nos serments ! lâcha-t-il avec rancœur, et je suis certain qu'il pensait aux paroles que nous avons échangées au-dessus de la mer, tout près de l'endroit où Iseult allait mourir. Nos serments ! »

Nos serments étaient tout ce que nous avions désormais, car les serments étaient nos guides dans les temps de chaos. Et la Dumnonie avait sombré dans le chaos. Car quelqu'un avait répandu la puissance du Chaudron et son horreur menaçait de nous engloutir. Tous.

Cet été-là, la Dumnonie était pareille à un immense champ de manœuvres et Lancelot avait bien joué, raflant la moitié de la mise du premier coup. Il avait livré la vallée de la Tamise aux Saxons, mais le reste du pays était maintenant entre ses mains, et ce grâce aux chrétiens qui combattaient aveuglément pour lui à cause de l’emblème mystique du poisson qu’ils voyaient sur son bouclier. Pour ma part, je doutais que Lancelot fût un tant soit peu plus chrétien que ne l’avait été Mordred, mais les missionnaires de Sansum avaient propagé leur message insidieux et, aux yeux des malheureux chrétiens dupés de la Dumnonie, Lancelot annonçait le Christ.

Mais Lancelot n’avait pas tout raflé. Son complot pour tuer Arthur avait échoué, et tant qu’Arthur vivait, Lancelot était en danger. Mais le lendemain de mon arrivée à Glevum, il essaya de pousser plus loin son avantage.

Il dépêcha un cavalier avec un bouclier retourné et un brin de gui noué à la pointe de sa lance. L’homme était porteur d’un message qui convoquait Arthur à Dun Ceinach, ancienne forteresse de terre dont le sommet s’élevait à quelques lieues au sud des remparts de Glevum. Le message sommait Arthur de se rendre le jour même à cet ancien fort tout en l’assurant qu’il ne risquait rien et qu’il pouvait venir avec autant de lanciers qu’il le désirait. Le ton impérieux du message appelait presque le refus, mais il se terminait en promettant des nouvelles de Guenièvre, et Lancelot devait savoir que cela suffirait à faire sortir Arthur de Glevum.

Il prit la route une heure plus tard, accompagné d’une vingtaine d’hommes, tous en armure, sous un soleil éclatant. De grands nuages blancs flottaient au-dessus des collines qui s’élevaient en à-pic du flanc est de la grande vallée du Severn. Nous aurions volontiers suivi les sentiers qui serpentaient dans ces collines, mais les endroits où l’on aurait pu nous tendre une embuscade étaient trop nombreux, et nous préférâmes emprunter la route du sud qui longeait la vallée : une voie romaine qui filait à travers des champs de seigle et d’orge parsemés de coquelicots. Au bout d’une heure, nous obliquâmes

à l'est pour suivre au petit galop une haie d'aubépine, puis traverser un champ quasiment prêt pour la faux et déboucher sur la pente raide et herbeuse que couronnait l'ancien fort. Ça et là, on apercevait des moutons sur la pente, si abrupte que je préférerais mettre pied à terre et conduire mon cheval par les rênes dans l'herbe émaillée d'orchidées roses et brunes.

Nous nous arrêtas à une centaine de pas en contrebas. Je montai seul pour m'assurer qu'on ne nous avait tendu aucune embuscade derrière les longs murs herbus du fort. J'arrivai au sommet haletant et suant à grosses gouttes, mais ne trouvai aucun ennemi tapi derrière le remblai. De fait, hormis deux lièvres qui détalèrent en me voyant surgir, le vieux fort paraissait désert. Le silence qui régnait au sommet me rendit méfiant, mais c'est alors qu'apparut un cavalier au milieu des arbustes, au nord du fort. Il portait une lance qu'il jeta ostensiblement à terre, renversa son bouclier, puis se laissa glisser à terre. Une douzaine d'hommes sortirent à leur tour des arbres : eux aussi se défirent de leur lance, comme pour m'assurer que leur promesse de trêve était sincère.

Je fis signe à Arthur d'avancer. Ses chevaux franchirent les premiers le mur, puis je m'avançai avec lui. Arthur portait sa plus belle armure. Il n'était pas venu en suppliant, mais en guerrier avec son panache blanc et sa cotte de mailles argentée.

Deux hommes s'avancèrent à notre rencontre. Je m'attendais à voir Lancelot lui-même, mais c'est Bors, son cousin et champion, qui approcha. Bors était un homme grand aux cheveux noirs avec une forte barbe et de larges épaules : un guerrier capable, qui fonçait dans la vie comme un taureau quand son maître se faufilait comme un serpent. Je n'avais aucune hostilité envers lui, ni lui envers moi, mais nos allégeances faisaient de nous des ennemis.

Bors nous salua d'un bref hochement de tête. Il était en armure, mais son compagnon était vêtu comme un prêtre. L'évêque Sansum. J'en fus le premier surpris car Sansum prenait habituellement grand soin de masquer ses allégeances, et je me dis que notre petit Seigneur des Souris devait être bien sûr de la victoire pour se rallier aussi clairement au panache de

Lancelot. Arthur lui lança un regard dédaigneux puis se tourna vers Bors. « Tu as des nouvelles de ma femme, fit-il sèchement.

— Elle vit, dit Bors, et elle est saine et sauve. De même que votre fils. »

Arthur ferma les yeux. Il était incapable de cacher son soulagement. L'espace d'un instant, il ne put même articuler le moindre mot. « Où sont-ils ? demanda-t-il quand il se fut repris.

— Dans son Palais marin, sous bonne garde.

— Vous retenez les femmes prisonnières ? demandai-je avec mépris.

— Ils sont sous bonne garde, Derfel, répondit Bors sur un ton tout aussi méprisant, parce que les chrétiens de Dumnonie massacrent leurs ennemis. Et ces chrétiens, Seigneur Arthur, n'aiment pas votre femme. Mon seigneur roi Lancelot a pris votre femme et votre fils sous sa protection.

— En ce cas, répondit Arthur avec une petite pointe de sarcasme, ton seigneur roi Lancelot aurait pu les conduire dans le nord sous escorte.

— Non », fit Bors. Il était nu-tête et sa grosse tête balafrée ruisselait de sueur sous l'effet de la chaleur.

« Non ? demanda Arthur gravement.

— J'ai un message pour vous, reprit Bors sur un ton de défi. Et ce message, le voici : mon seigneur roi vous accorde le droit de vivre en Dumnonie avec votre femme. Vous y serez traité avec honneur, mais à une seule condition : que vous prêtiez un serment de loyauté à mon roi. » Il s'arrêta et leva les yeux au ciel. C'était l'un de ces jours lourds de présages où la lune disputait le ciel au soleil, et il fit un geste en direction du gros croissant de lune : « Vous avez jusqu'à la pleine lune pour vous présenter à mon seigneur roi à Caer Cadarn. Vous ne pouvez vous faire accompagner de plus de dix hommes : vous prêterez votre serment et vous pourrez vivre en paix sous son aile. »

Je crachai pour bien montrer ce que je pensais de sa promesse, mais Arthur tendit la main pour apaiser ma colère : « Et si je ne viens pas ? » demanda-t-il.

Un autre homme aurait sans doute eu honte de porter le message, mais Bors ne laissa paraître aucun scrupule : « Si vous ne venez pas, mon seigneur roi en déduira que vous êtes en

guerre contre lui et aura besoin de toutes les lances. Y compris de celles qui gardent aujourd'hui votre femme et votre enfant.

— Afin que ses chrétiens puissent les tuer ? fit Arthur en donnant un coup de menton en direction de Sansum.

— Elle peut toujours se faire baptiser ! trancha l'évêque en serrant la croix qui pendillait sur sa robe noire. Si elle est baptisée, je réponds de sa vie. »

Arthur le fixa, puis, à dessein, lui cracha en plein visage. L'évêque fit un saut en arrière sous le regard amusé de Bors, et je soupçonnai qu'il n'y avait pas grande affection entre le champion de Lancelot et son aumônier. Arthur se retourna vers Bors : « Parle-moi de Mordred ! »

Bors parut surpris : « Il n'y a rien à dire, fit-il après une pause. Il est mort.

— Tu as vu son corps ? » demanda Arthur.

Bors hésita de nouveau, puis hocha la tête : « Il a été tué par un homme dont il avait violé la fille. Je ne sais rien d'autre. Sauf que mon seigneur roi est venu en Dumnonie pour réprimer les émeutes qui ont suivi le meurtre. » Il s'arrêta comme s'il s'attendait à ce qu'Arthur ajoutât un mot. Comme rien ne venait, il leva les yeux vers la lune : « Vous avez jusqu'à la pleine lune, reprit-il en tournant les talons.

— Une minute ! lançai-je, obligeant Bors à me regarder. Et moi ? »

Bors me regarda droit dans les yeux : « Et toi ? fit-il avec mépris.

— Le meurtrier de ma fille exige-t-il un serment de ma part ?

— Mon seigneur roi n'attend rien de toi.

— Alors, dis-lui que, moi, j'attends quelque chose de lui. Dis-lui que je veux les âmes de Dinas et de Lavaine, et que je les aurai, même si c'est la dernière chose que je doive faire sur terre. »

Bors haussa les épaules, comme si leur mort n'avait aucune importance pour lui, et se tourna vers Arthur : « Nous attendrons à Caer Cadarn, Seigneur. » Sur ce, il se retira. Sansum resta avec nous pour nous sermonner, nous expliquant que le Christ revenait dans sa gloire et que la terre serait

nettoyée de tous les pécheurs et de tous les païens avant ce jour heureux. Je lui crachai au visage et emboîtai le pas à Arthur, Sansum s'accrocha à nos basques comme un roquet. Soudain, il lança mon nom. Je fis celui qui n'avait pas entendu : « Seigneur Derfel ! lança-t-il à nouveau. Maître putassier ! Hé, l'amant de la putain ! » Il devait se douter que ces insultes me mettraient en colère et, s'il ne voulait pas de ma colère, il voulait attirer mon attention. « Ce n'est pas ce que je voulais dire, s'empressa-t-il d'ajouter alors que je me jetais sur lui. Il faut que je parle avec vous. Vite. » Il jeta un coup d'œil en arrière pour s'assurer que Bors n'était pas à portée de voix, beugla une fois de plus pour exiger ma repentance, histoire de faire croire à Bors qu'il me harcelait.

« Je vous croyais morts, Arthur et vous, avoua-t-il à voix basse.

— C'est vous qui avez comploté notre mort, dis-je d'un ton accusateur.

— Sur mon âme, Derfel, fit-il en pâlisant, non ! Non ! » Il se signa, puis reprit : « Puissent les anges m'arracher la langue et la donner en pitance au démon si elle vous ment. Je jure par le Dieu Tout-Puissant, Derfel, que je ne savais rien. » Ayant ainsi proféré son mensonge, il jeta de nouveau un coup d'œil dans son dos puis se retourna vers moi : « Dinas et Lavaine, dit-il à voix basse, gardent Guenièvre dans son Palais marin. Souvenez-vous que c'est moi, Seigneur, qui vous l'ai dit.

— Vous ne voulez pas que Bors sache que vous m'avez vendu la mèche, n'est-ce pas ? demandai-je le sourire aux lèvres.

— Non, Seigneur, je vous en prie.

— Alors ceci devrait le convaincre de votre innocence. » À ces mots, je lui donnai une grande claque qui dut lui faire sonner la tête comme la grosse cloche de son sanctuaire. Il détala en m'accablant de ses malédictions tandis que je m'en retournais. Je comprenais maintenant pourquoi Sansum s'était rendu jusqu'à cette forteresse. Le Seigneur des Souris voyait bien que la survie d'Arthur menaçait le nouveau trône de Lancelot, et qu'aucun homme ne pouvait placer une confiance

aveugle dans un maître que combattait Arthur. Comme sa femme, Sansum voulait faire de moi son débiteur.

« Qu'est-ce qu'il voulait ? me demanda Arthur quand je l'eus rattrapé.

— Il m'a dit que Dinas et Lavaine se trouvent au Palais marin. Ce sont eux qui gardent Guenièvre. »

Arthur grogna, puis leva les yeux vers la lune blanchie par le soleil au-dessus de nous : « Combien de nuits avant la pleine lune, Derfel ?

— Cinq ou six, je crois. Merlin saura.

— Six jours pour décider, fit-il avant de se retourner et de me regarder droit dans les yeux. Oseront-ils la tuer ?

— Non, Seigneur, dis-je, espérant avoir raison. Ils n'oseront pas faire de vous un ennemi. Ils veulent que vous veniez prêter serment, puis ils vous tueront. Après quoi ils pourraient bien la tuer.

— Et si je n'y vais pas, ils la retiendront. Et aussi longtemps qu'ils la retiendront, Derfel, je suis impuissant.

— Vous avez une épée, Seigneur, une lance et un bouclier. Nul n'oserait vous dire impuissant. »

Dans notre dos, Bors et ses hommes remontèrent en selle et s'éloignèrent. Nous nous attardâmes quelques instants sur les remparts de Dun Ceinach : l'une des plus belles vues de toute la Bretagne. Du côté ouest, on dominait le Severn et nos regards se perdaient au cœur de la lointaine Silurie. Le paysage s'étendait à perte de vue et de cette hauteur il paraissait si beau, si vert, si ensoleillé. Cela valait la peine de se battre.

Et six nuits nous séparaient de la pleine lune.

*

« Sept nuits, dit Merlin.

— Vous en êtes sûr ? demanda Arthur.

— Peut-être six, admit le druide. J'espère que vous ne comptez pas sur moi pour faire le calcul ? C'est une tâche très fastidieuse. Je l'ai faite assez souvent pour Uther et presque chaque fois je me suis trompé. Six ou sept, à peu près. Peut-être bien huit.

— Malaine s'en assurera », répondit Cuneglas.

De retour de Dun Ceinach, nous avons eu la surprise de retrouver Cuneglas. Il était venu avec Malaine, dont il avait croisé le chemin alors que son druide accompagnait Ceinwyn et les autres femmes dans le nord. Le roi du Powys m'avait serré dans ses bras puis avait juré de se venger sur Dinas et Lavaine. Il avait apporté soixante lanciers de son entourage et nous confia que cent autres le suivaient dans le sud. D'autres viendraient, promit-il, car Cuneglas comptait bien se battre et mettait généreusement à notre disposition tous les guerriers qu'il commandait.

Pendant que leurs seigneurs discutaient au centre de la salle, ses soixante guerriers rejoignirent les hommes d'Arthur accroupis le long des murs. Seul était absent Sagramor, resté avec ses derniers lanciers pour harceler l'armée de Cerdic près de Corinium. Meurig était là, incapable de dissimuler son irritation de voir Merlin installé à la place d'honneur. Cuneglas et Arthur encadraient Merlin ; Meurig lui faisait face, et Culhwch et moi occupions les deux autres places. Culhwch était arrivé à Glevum avec Cuneglas et sa venue avait été comme une bouffée d'air pur dans une salle enfumée. Il avait hâte d'en découdre. Mordred mort, déclara-t-il, Arthur était roi de Dumnonie, et Culhwch était prêt à patauger dans une mare de sang afin de protéger le trône de son cousin. Si Cuneglas et moi partagions son ardeur belliqueuse, Meurig couina des conseils de prudence. Arthur ne disait mot, et Merlin paraissait assoupi. Mais je doutais qu'il le fût vraiment, car un léger sourire illuminait son visage, mais il gardait les yeux clos, comme pour nous faire croire qu'il était superbement indifférent à tout ce que nous disions.

Culhwch accueillit le message de Bors avec mépris. Il affirma que jamais Lancelot ne tuerait Guenièvre et qu'il suffisait qu'Arthur conduisît ses hommes dans le sud pour que le trône lui tombât entre les mains : « Demain ! lança-t-il à Arthur. Nous partons demain. Tout sera terminé dans deux jours. »

Cuneglas était un peu plus prudent. Il conseilla à Arthur d'attendre l'arrivée de ses autres lanciers du Powys. Mais, sitôt

que ces hommes seraient là, il n'avait pas l'ombre d'un doute : nous devons déclarer la guerre et marcher vers le sud. « De combien d'hommes dispose Lancelot ? demanda-t-il.

— Sans compter les hommes de Cerdic ? fit Arthur dans un haussement d'épaules. Trois cents, peut-être ?

— Une bagatelle ! rugit Culhwch. Ils seront morts avant le petit déjeuner.

— Et une légion de chrétiens farouches », l'avertit Arthur.

Culhwch dit son opinion des chrétiens. Meurig bredouilla d'indignation, mais Arthur apaisa le jeune roi du Gwent : « Vous oubliez une chose, dit-il d'une voix douce. Je n'ai jamais voulu être roi. Je ne le veux toujours pas. »

Le silence se fit autour de la table, mais, à ces mots, un murmure de protestation s'éleva des rangs des guerriers attroupés. C'est Cuneglas qui brisa le silence : « Ce que vous pouviez désirer n'a plus aucune importance. Il semble que les Dieux aient décidé pour vous.

— Si les Dieux me voulaient roi, répondit Arthur, ils se seraient arrangés pour qu'Uther épouse ma mère.

— Mais alors, qu'est-ce que tu veux ? mugit Culhwch d'un ton désespéré.

— Je veux retrouver Guenièvre et Gwydre, dit Arthur à voix basse. Et je veux la défaite de Cerdic, ajouta-t-il en baissant un instant les yeux vers la table rayée. Je veux vivre comme un homme ordinaire. Avec une femme et un fils, une maison et une ferme. Je veux la paix ! » Et, pour une fois, il ne parlait pas de toute la Bretagne, mais de lui seul : « Je ne veux pas être lié par des serments, je ne veux pas être éternellement confronté aux ambitions humaines, je ne veux plus être l'arbitre du bonheur des hommes. J'aspire uniquement à faire ce que le roi Tewdric a fait. Je veux trouver un coin de verdure où m'installer.

— Et y moisir ? fit Merlin, s'arrachant à sa feinte torpeur.

— Il y a tant de choses à apprendre, répondit Arthur en souriant. Un homme fait deux épées dans le même métal et sur le même feu : pourquoi une lame restera fidèle quand l'autre pliera dès le premier échange ? Il y a tant de choses à découvrir.

— Il veut être forgeron, fit Merlin à l'intention de Culhwch.

— Ce que je veux, c'est récupérer Guenièvre et Gwydre, répondit Arthur d'un ton ferme.

— En ce cas, vous devez prêter serment à Lancelot, dit Meurig.

— S'il se rend à Caer Cadarn, fis-je avec amertume, une centaine d'hommes l'attendront pour le tailler en pièces comme un chien.

— Pas si les rois m'accompagnent », objecta Arthur d'une voix douce.

Tout le monde se tourna vers lui, et il parut surpris de notre perplexité. C'est Culhwch qui se décida enfin à rompre le silence : « Les rois ? »

Arthur sourit : « Si mon seigneur roi Cuneglas et mon seigneur roi Meurig voulaient bien m'accompagner à Caer Cadarn, je doute que Lancelot ose me tuer. En présence des rois de Bretagne, il lui faudra bien discuter, et s'il discute, nous trouverons un accord. Il me craint, mais s'il découvre qu'il n'y a rien à craindre, il me laissera la vie. Et il ne touchera pas à ma famille. »

Le silence se fit à nouveau, le temps que nous digérions ses paroles, puis Culhwch gronda : « Tu laisserais ce salaud de Lancelot devenir roi ? »

Quelques lanciers grognèrent leur approbation.

« Cousin, cousin ! fit Arthur pour apaiser Culhwch. Lancelot n'est pas un méchant homme. Il est faible, je crois, mais pas mauvais. Il ne fait pas de plans et n'a point de rêves. Il a juste un œil cupide et des mains prestes. Il s'empare des choses qui lui tombent sous la main, les thésaurise et attend la prochaine aubaine. Pour l'heure, il veut ma mort, parce qu'il me craint, mais quand il s'apercevra que le prix de ma mort est trop élevé, il se contentera de ce qu'il peut obtenir.

— Il acceptera ta mort, imbécile ! fit Culhwch en tapant du poing sur la table. Il te débitera un chapelet de mensonges, protestera de son amitié et t'enfoncera une épée entre les côtes dès l'instant où les rois seront repartis.

— Il me mentira, fit placidement Arthur. Tous les rois mentent. On ne saurait diriger aucun royaume sans mensonges, car c'est avec les mensonges qu'on se forge une réputation.

Nous payons des bardes pour faire de nos mesquines victoires de grands triomphes, et il nous arrive même de croire les boniments qu'ils nous chantent. Lancelot voudrait croire à toutes ces chansons, mais la vérité est qu'il est faible et qu'il désespère d'avoir des amis forts. Il me craint aujourd'hui, car il me soupçonne hostile, mais lorsqu'il découvrira que je ne suis pas un ennemi, il s'apercevra qu'il a aussi besoin de moi. Il aura besoin de tous les hommes qu'il pourra rassembler afin de débarrasser la Dumnonie de Cerdic.

— Et qui donc a invité Cerdic en Dumnonie ? protesta Culhwch. C'est Lancelot !

— Et il va bientôt le regretter, répondit calmement Arthur. Il s'est servi de Cerdic pour s'emparer de son butin, mais il va se rendre compte que le Saxon est un allié dangereux.

— Vous vous battiez pour Lancelot ? demandai-je, horrifié.

— Je me battraï pour la Bretagne. Je ne puis demander à des hommes de mourir pour faire de moi ce que je ne veux pas être, mais je puis leur demander de se battre pour leurs foyers, leurs femmes et leurs enfants. Voilà pourquoi je vais me battre. Pour Guenièvre. Et pour vaincre Cerdic. Et, une fois qu'il sera vaincu, qu'importe si Lancelot règne sur la Dumnonie ? Il faut bien qu'il y ait un roi et j'ose dire qu'il fera un meilleur roi que Mordred. »

De nouveau, ce fut le silence. Un chien gémit dans un coin de la salle, un lancier renifla. Arthur nous regarda et comprit que nous étions encore médusés.

« Si je combats Lancelot, reprit-il, nous ramènerons la Bretagne là où elle en était avant Lugg Vale. Une Bretagne dans laquelle nous nous entre-tuons au lieu de combattre les Saxons. Il n'y a qu'un seul principe ici, sur lequel Uther ne cessait d'insister : tenir les Saxons à l'écart de la mer de Severn. Et maintenant, poursuivit-il avec vigueur, les Saxons sont plus près du Severn qu'ils ne l'ont jamais été. Si je me bats pour un trône dont je ne veux pas, je donne à Cerdic l'occasion de prendre Corinium, puis cette ville-ci. Et s'il prend Glevum, nous sommes coupés en deux. Si je combats Lancelot, les Saxons gagneront tout. Ils prendront la Dumnonie et le Gwent, puis ils pousseront dans le nord jusqu'au Powys.

— Exactement, approuva Meurig.

— Je ne me battraï pas pour Lancelot », répliquai-je avec humeur.

Culhwch m'applaudit tandis qu'Arthur tourna vers moi un visage souriant : « Mon cher ami Derfel, je ne comptais pas te voir combattre pour Lancelot, même si je souhaite voir tes hommes combattre Cerdic. Et pour aider Lancelot à battre Cerdic, je mets un prix : qu'il te donne Dinas et Lavaine. »

Je le regardai fixement. Jusqu'à cet instant, je n'avais pas compris à quel point il voyait loin. Nous autres ne voulions voir que la trahison de Lancelot, mais Arthur ne pensait qu'à la Bretagne et à la nécessité impérative de tenir les Saxons loin du Severn. Il balaierait l'hostilité de Lancelot, lui imposerait ma vengeance et poursuivrait son œuvre en combattant les Saxons.

« Et les chrétiens ? demanda Culhwch d'un air railleur. Tu crois qu'ils te laisseront retourner en Dumnonie ? Tu crois que ces salauds ne vont pas te construire un bûcher funéraire ? »

Meurig couina à nouveau, mais Arthur le fit taire : « La ferveur des chrétiens va s'épuiser. C'est comme une crise de folie : une fois passée, ils retourneront à leurs moutons. Cerdic vaincu, Lancelot pourra pacifier la Dumnonie. Et moi, je pourrai vivre en famille, et c'est tout ce que je désire. »

Appuyé au dossier de sa chaise, Cuneglas regardait les restes de peinture romaine sur les plafonds de la salle. Il se redressa et regarda Arthur droit dans les yeux : « Redis-moi ce que tu veux, dit-il à voix basse.

— Je veux que la paix règne parmi les Bretons, répondit Arthur patiemment. Je veux refouler Cerdic et je veux ma famille. » Cuneglas se tourna alors vers Merlin : « Eh bien, Seigneur ? » Merlin avait noué deux tresses de sa barbe. Il nous regarda d'un air légèrement ahuri et s'empessa de démêler ses tresses : « Je doute que les Dieux veuillent ce que désire Arthur. Vous oubliez tous le Chaudron.

— Cela n'a rien à voir avec le Chaudron, répliqua Arthur d'un ton ferme.

— Tout a à voir avec le Chaudron, dit Merlin avec une rudesse aussi soudaine que surprenante, et le Chaudron engendre le chaos. Tu désires l'ordre, Arthur, et tu crois que

Lancelot écoutera tes raisons, que Cerdic se soumettra à ton épée, mais ton ordre raisonnable ne s'imposera pas plus à l'avenir qu'il ne s'est imposé dans le passé. Penses-tu vraiment que les hommes et les femmes de ce pays t'ont su gré de leur apporter la paix ? Ils se sont lassés de ta paix et ont fomenté des troubles pour tromper leur ennui. Les hommes ne veulent pas la paix, Arthur, ils veulent s'arracher à leur train-train, quand toi tu désires couler des jours tranquilles comme un homme assoiffé cherche l'hydromel. Toutes tes raisons ne vaincront pas les Dieux, et les Dieux y veilleront. Tu crois pouvoir te réfugier dans une ferme et jouer au forgeron ? Non. »

Merlin eut un sourire mauvais et se saisit de son long bâton noir : « En ce moment même, reprit-il, les Dieux te préparent des ennuis. » Il pointa son bâton vers les portes d'entrée de la salle : « Voici les ennuis qui commencent, Arthur ap Uther. »

Tout le monde se retourna comme un seul homme. Galahad se tenait sur le pas de la porte. Il portait sa cotte de mailles et son épée au flanc, mais il était crotté jusqu'à la taille. Avec lui, se tenait une misérable tête de balais au pied-bot, avec un nez épaté, un visage rond et une barbe en bataille.

Car Mordred vivait encore.

*

La stupeur nous imposa le silence. Mordred avança en clopinant, ses petits yeux trahissant sa rancœur d'être si mal accueilli. Arthur regardait fixement son seigneur, et je sus qu'il défaisait dans sa tête tous les plans mûrement réfléchis qu'il venait de nous exposer. Il ne pouvait y avoir de paix raisonnable avec Lancelot, car le seigneur d'Arthur vivait encore. La Dumnonie avait encore un roi, et ce n'était pas Lancelot. C'était Mordred et Arthur lui était lié par son serment.

Les hommes s'approchèrent du roi pour venir aux nouvelles, brisant ainsi le silence. Galahad fit un pas de côté pour m'embrasser : « Grâce à Dieu, tu es en vie, fit-il, avec un évident soulagement auquel je répondis par un sourire.

— Tu attends de moi que je te remercie d'avoir sauvé la vie de mon roi ?

— Il le faut bien, puisqu'il n'en a rien fait. C'est une petite brute ingrate, fit Galahad. Dieu sait pourquoi il vit quand tant de braves ont péri. Llywarch, Bedwyr, Dagonet, Biaise. Tous morts. »

Il nommait les guerriers d'Arthur tombés à Durnovarie. Certaines morts m'étaient déjà connues, d'autres non, mais Galahad savait dans quelles circonstances ils avaient péri. Il se trouvait à Durnovarie quand la rumeur de la mort de Mordred avait poussé les chrétiens à l'émeute, mais Galahad jurait qu'il y avait des lanciers parmi les émeutiers. Il pensait que des hommes de Lancelot s'étaient infiltrés en ville déguisés en pèlerins qui se dirigeaient vers Ynys Wydryn et que ces lanciers avaient conduit le massacre : « La plupart des hommes d'Arthur étaient dans les tavernes, et on ne leur laissa guère de chances. Quelques-uns ont survécu, mais Dieu seul sait où ils sont maintenant. » Il fit le signe de la croix. « Ce n'est pas le fait du Christ, tu le sais, Derfel, n'est-ce pas ? C'est l'œuvre du Malin. » Il me regarda d'un air peiné, presque effrayé : « C'est vrai ce qu'on dit au sujet de Dian ?

— C'est vrai. »

Galahad me serra dans ses bras sans dire un mot. Il ne s'était jamais marié et n'avait pas d'enfant, mais il adorait mes filles. Il raffolait des enfants.

« C'est Dinas et Lavaine qui l'ont tuée. Et ils vivent encore.

— Mon épée est à toi.

— Je le sais.

— Et si c'était l'œuvre du Christ, ajouta gravement Galahad, Dinas et Lavaine ne seraient pas au service de Lancelot.

— Je ne blâme pas ton Dieu ni aucun autre Dieu. »

Je me retournai pour voir l'agitation autour de Mordred. Arthur réclamait le silence. Il avait envoyé des serviteurs chercher des vivres et des vêtements dignes d'un roi, tandis que d'autres hommes essayaient d'en savoir plus,

« Lancelot n'a pas exigé ton serment ? demandai-je à Galahad.

— Il ne me savait pas à Durnovarie. J'étais chez l'évêque Emrys, qui m'a donné une robe de moine à passer sur ma cotte de mailles, puis j'ai filé dans le nord. Le pauvre Emrys ne sait

plus où il en est. Il croit que ses chrétiens sont devenus fous, ce dont je suis persuadé moi aussi. Sans doute aurais-je pu rester et me battre, mais je n'en ai rien fait. Je me suis précipité. J'avais entendu dire que vous étiez morts, Arthur et toi, mais je ne l'ai pas cru. Je croyais te trouver, mais c'est notre roi que j'ai découvert. »

Il me raconta que Mordred était parti à la chasse au sanglier au nord de Durnovarie et Lancelot, pensait Galahad, avait envoyé des hommes pour intercepter le roi à son retour à Durnovarie. Mais une petite villageoise avait tourné la tête de Mordred, et quand ses compagnons et lui en eurent fini avec elle, il était presque nuit. Il avait donc réquisitionné la plus grande maison du village et fait apporter des victuailles. Ses assassins l'avaient attendu à la porte nord de la ville tandis que Mordred festoyait à quatre lieues de là. Et c'est dans la soirée que Lancelot avait donné le signal du massacre alors même que le roi de Dumnonie avait échappé à l'embuscade. Ils avaient fait courir la rumeur de sa mort pour justifier son usurpation.

Mordred fut averti des troubles lorsque les premiers fugitifs arrivèrent de Durnovarie. La plupart de ses compagnons avaient disparu, les villageois s'armaient de courage pour tuer le roi qui avait violé une de leurs filles et dérobé une bonne partie de leur nourriture. Mordred avait cédé à la panique. Ses derniers amis et lui avaient fui dans le nord, déguisés en villageois.

« Ils voulaient rejoindre Caer Cadarn, m'expliqua Galahad, comptant y trouver des lanciers fidèles, mais c'est moi qu'ils trouvèrent. Je voulais aller chez toi, mais on nous a dit que tes gens avaient fui, et je l'ai donc conduit dans le nord.

— Tu as vu des Saxons ? »

Il hocha la tête : « Ils sont dans la vallée de la Tamise. Nous les avons évités. »

Il regarda la bousculade autour de Mordred : « Alors, que se passe-t-il maintenant ? » demanda-t-il.

Mordred avait des idées bien arrêtées. Vêtu d'un manteau d'emprunt, il était attablé et se bâfrait de pain et de bœuf salé. Il exigeait qu'Arthur partit sur-le-champ dans le sud et, chaque fois qu'Arthur faisait mine de l'interrompre, le roi tapait sur la table et répétait son ordre. « Serais-tu en train de manquer à

ton serment ? finit par brailler Mordred, crachant des bouts de pain et de viande à demi mâchés.

— Le seigneur Arthur, répliqua Cuneglas d'un ton acide, cherche à préserver sa femme et son enfant. »

Mordred considéra le roi du Powys d'un air interdit : « Plutôt que mon royaume ? demanda-t-il enfin.

— Si Arthur part en guerre, expliqua Cuneglas, Guenièvre et Gwydre mourront.

— Alors nous ne faisons rien ? hurla Mordred, soudain hystérique.

— Nous prenons le temps de réfléchir, répondit Arthur avec aigreur.

— De réfléchir ? fit Mordred en se relevant. Tu te contentes de réfléchir pendant que ce salaud règne sur mon pays ? Tu as prêté serment ? Et à quoi bon ces hommes si tu ne combats pas ? demanda-t-il en montrant de la main les lanciers qui formaient désormais un cercle autour de la table. Tu vas combattre pour moi, voilà ce que tu vas faire ! Voilà ce qu'exige ton serment. Tu vas te battre ! » Il tapa de nouveau du poing sur la table. « Il n'est plus temps de réfléchir. Il faut se battre ! »

C'était assez. Peut-être est-ce l'âme morte de ma fille qui me visita à cet instant, car presque sans réfléchir je m'avançai et défis mon ceinturon. Je dégageai Hywelbane, lançai mon épée à terre et pliai la lanière de cuir en deux. Mordred me vit approcher et bredouilla une protestation, mais nul ne fit le moindre geste pour me retenir.

Arrivé à hauteur du roi, je m'arrêtai et le frappai en plein visage avec ma ceinture pliée en deux : « Voilà pour ma fille et voici, fis-je en le frappant encore plus fort, pour avoir manqué à votre serment de garder votre royaume. »

Les lanciers beuglèrent leur approbation. La lèvre inférieure de Mordred tremblait, comme lorsqu'enfant il recevait des raclées. Il avait les joues rougies par les coups et un filet de sang se mit à perler sous son œil. Il porta un doigt à sa blessure, puis me cracha en plein visage une bouchée de bœuf et de pain. « Tu me le paieras de ta vie ! promit-il fou de rage en essayant de me gifler. Comment pouvais-je défendre le royaume ? hurla-t-il. Vous n'étiez pas là ! Arthur n'était pas là. » Il essaya de me gifler

une seconde fois, mais de nouveau je parai le coup avec mon bras, puis brandis ma ceinture pour lui administrer une nouvelle volée.

Horrié de ma conduite, Arthur retint mon bras et m'entraîna. Mordred suivit en agitant les poings, mais un bâton noir s'abattit lourdement sur son bras. Il se retourna furieux contre son nouvel assaillant.

Mais c'était Merlin qui bravait maintenant le courroux du roi. « Frappe-moi, Mordred, fit tranquillement le druide, et je te transforme en crapaud pour te donner en pâture aux serpents d'Annwn. »

Mordred dévisagea le druide, mais ne dit mot. Il essaya de repousser le bâton, mais Merlin le tenait d'une main ferme et repoussa le jeune roi vers son siège : « Dis-moi, Mordred, pourquoi avoir ainsi éloigné Arthur et Derfel ? »

Mordred hocha la tête. Ce nouveau Merlin impérieux et dominateur l'effrayait. Il n'avait jamais connu le druide que sous l'apparence d'un frêle vieillard qui se dorait au soleil dans le jardin de Lindinis, et ce Merlin revigoré avec sa barbe bien soignée et tressée le terrifiait.

« Pourquoi ? demanda-t-il d'une voix douce quand l'écho de son coup se fut éteint.

— Pour arrêter Ligessac, chuchota Mordred.

— Misérable petit vermisseau. Un enfant aurait pu arrêter Ligessac. Pourquoi avoir envoyé Arthur et Derfel ? »

Mordred se contenta d'un hochement de tête.

Merlin soupira : « Il y a longtemps, jeune Mordred, que je n'ai pas recouru à la grande magie. Je suis sur la touche, mais je crois bien, avec l'aide de Nimue, pouvoir transformer ta pisse en pus noir qui pique comme une guêpe chaque fois que tu urineras. Je peux faire pourrir ta cervelle, ou ce qui en tient lieu, et je puis réduire ta virilité aux dimensions d'un haricot sec, fit-il en braquant soudain son bâton sur l'aine de Mordred. Voilà tout ce que je peux faire, Mordred, et tout ce que je ferai à moins que tu ne me dises la vérité. »

Il sourit et il y avait plus de menace dans ce sourire que dans le bâton en suspens.

« Dis-moi, cher garçon, pourquoi as-tu envoyé Arthur et Derfel dans le camp de Cadoc ? »

La lèvre inférieure de Mordred tremblait : « Parce que Sansum me l'a demandé.

— Le Seigneur des Souris ! » s'exclama Merlin, comme surpris par la réponse. Il sourit à nouveau, ou du moins laissa paraître ses dents. « J'ai une autre question, Mordred, reprit-il, et si tu ne me dis pas la vérité, Mordred, tes entrailles dégorgeront des crapauds visqueux, ton ventre sera un nid de vers et ta gorge sera noyée dans leur bile. Je te ferai trembler sans rémission et jusqu'à la fin de tes jours tu chieras des crapauds, la vermine te rongera et tu seras secoué de frissons en crachant de la bile. » Il marqua un temps de pause et baissa la voix : « Je te ferai encore plus hideux que ta mère ne t'a fait. Alors, dis-moi, Mordred, que t'a promis le Seigneur des Souris si tu éloignais Arthur et Derfel ? »

Mordred terrorisé ne pouvait détacher les yeux du visage de Merlin.

Merlin attendit. Aucune réponse ne venant, il leva son bâton vers le plafond de la salle : « Au nom de Bel, commença-t-il d'une voix sonore, et de Callyc, son seigneur des crapauds, au nom de Sucellos et de Horfael, son maître des vers, au nom de...

— Qu'ils seraient tués ! » hurla Mordred désespéré.

Merlin abaissa lentement son bâton pour le pointer de nouveau sur le visage de Mordred.

« Il t'a promis quoi, cher garçon ? » demanda Merlin.

Mordred se tortillait sur sa chaise, mais il n'y avait pas moyen d'échapper au bâton. Il déglutit, regarda à droite et à gauche, mais il n'avait aucun secours à attendre des hommes présents dans la salle.

« Qu'ils seraient tués par les chrétiens.

— Et pourquoi désirais-tu cela ? » voulut savoir Merlin.

Mordred hésita, mais Merlin brandit à nouveau son bâton, et le garçon cracha sa confession : « Parce que tant qu'il vivra je ne serai jamais un vrai roi !

— Tu croyais que la mort d'Arthur te permettrait de te conduire à ta guise ?

— Oui !

— Et tu as cru que Sansum était ton ami ?

— Oui.

— Et il ne t'est jamais venu à l'idée que Sansum pouvait désirer ta mort à toi aussi ? demanda Merlin en hochant la tête. Quel stupide garçon tu fais. Tu ne sais donc pas que les chrétiens ne font jamais les choses honnêtement ? Même le premier des leurs s'est cloué lui-même sur une croix. Ce n'est pas ainsi que font les dieux efficaces, jamais de la vie. Merci à toi, Mordred, de notre petite conversation. »

Il sourit, haussa les épaules et s'éloigna. « Juste voulu donner un petit coup de main », fit-il en passant à côté d'Arthur.

Il semblait que Mordred fût déjà la proie des tremblements dont l'avait menacé Merlin. Il s'accrochait aux bras de son siège, frémissant, les yeux inondés de larmes à cause de toutes les humiliations qu'il venait de subir. Il essaya de retrouver un peu de sa fierté en tendant le doigt vers moi et en exigeant qu'Arthur m'arrête.

« Soyez pas idiot ! s'emporta Arthur. Vous croyez pouvoir récupérer votre trône sans les hommes de Derfel ? » Mordred ne répondit rien, et ce silence irrité eut le don de plonger Arthur dans une fureur comparable à celle qui m'avait conduit à frapper le roi. « En revanche, on peut se passer de vous ! Et quoi qu'on fasse, vous resterez ici, sous bonne garde ! » Mordred le regarda bouche bée. Une larme noya le mince filet de sang. « Non pas en tant que prisonnier, Seigneur Roi, expliqua Arthur d'un air las, mais afin de protéger votre vie des centaines d'hommes qui voudraient vous l'ôter.

— Alors qu'allez-vous faire ? demanda Mordred, d'un ton maintenant désespéré.

— Comme je vous l'ai dit, fit Arthur avec mépris. Je vais réfléchir à la question. » Et il n'ajouterait pas un mot de plus.

*

Au moins y voyait-on clair maintenant dans les desseins de Lancelot. Sansum avait comploté la mort d'Arthur, Lancelot avait dépêché ses hommes pour s'assurer de la mort de

Mordred, puis il avait suivi avec son armée, convaincu d'avoir éliminé tous les obstacles qui l'éloignaient du trône de Dumnonie et certain que les chrétiens, chauffés à blanc par les inlassables missionnaires de Sansum, allaient le débarrasser de tous les ennemis restants pendant que Cerdic tenait en respect les hommes de Sagramor.

Mais Arthur vivait, et Mordred aussi. Et tant que Mordred vivait, Arthur était tenu par son serment, et ce serment nous obligeait à faire la guerre. Peu importait que cette guerre pût livrer la vallée du Severn aux Saxons. Nous devons combattre Lancelot. Notre serment nous y obligeait.

Meurig ne voulait engager aucun lancier contre Lancelot. Il prétendit avoir besoin de tous ses hommes pour garder ses frontières contre une possible attaque de Cerdic ou d'Aelle, et rien ne put le faire revenir sur sa décision. Il consentit à abandonner sa garnison à Glevum, laissant à sa garnison de Dumnonie la liberté de rejoindre les troupes d'Arthur. Mais il ne donnerait rien de plus.

« Un petit salaud de froussard, grogna Culhwch.

— Un jeune homme sensé, fit Arthur. Il entend préserver son royaume. »

Arthur s'adressa à nous, ses commandants, dans une salle des bains romains de Glevum, avec un sol carrelé et un plafond voûté sur lequel on apercevait des restes de fresques : des nymphes nues que pourchassait un faune dans des tourbillons de feuilles et de fleurs.

Cuneglas se montra généreux. Les lanciers qu'il avait amenés de Caer Sws seraient placés sous les ordres de Culhwch et iraient épauler les hommes de Sagramor. Culhwch jura qu'il ne ferait rien pour aider à remettre Mordred sur son trône, mais il n'avait aucun scrupule à combattre les guerriers de Cerdic : or telle était encore la mission de Sagramor. Dès que le Numide aurait reçu ses renforts, il pousserait dans le sud pour isoler les Saxons qui assiégeaient Corinium et entraînerait les hommes de Cerdic dans une campagne qui les empêcherait d'aider Lancelot au cœur de la Dumnonie. Cuneglas nous promit toute l'aide possible, mais déclara qu'il lui faudrait au moins deux semaines

pour rassembler toutes ses forces et les conduire au sud jusqu'à Glevum.

Arthur avait sur place quelques hommes précieux. Il avait les trente hommes partis dans le nord arrêter Ligessac, qui croupissait maintenant dans sa geôle, et il pouvait y ajouter les soixante-dix lanciers de la petite garnison de la ville. Leurs effectifs étaient renforcés de jour en jour par les réfugiés parvenus à échapper aux bandes de chrétiens déchaînés qui continuaient de traquer les païens de Dumnonie. Nous apprîmes qu'ils étaient encore nombreux en Dumnonie et que certains tenaient d'anciens forts de terre ou s'étaient enfoncés dans les bois. Mais d'autres affluaient à Glevum : ainsi de Morfans l'Affreux, rescapé du massacre dans les tavernes de Durnovarie. Arthur lui confia les forces de Glevum, avec ordre de les conduire dans le sud à Aquae Sulis. Galahad les accompagnerait. « N'acceptez pas la bataille, les avertit Arthur. Contentez-vous d'aiguillonner l'ennemi, de le harceler, de le gêner. Ne quittez pas les collines, restez sur le qui-vive et ne le perdez pas de vue. Lorsque mon seigneur roi arrivera – il voulait dire Cuneglas – vous pourrez rejoindre son armée et marcher avec lui sur Caer Cadarn. »

Quant à Arthur, il déclara qu'il ne combattrait ni avec Sagramor ni avec Morfans, mais qu'il irait plutôt demander l'aide d'Aelle. Il savait mieux que quiconque que le bruit de ses plans se répandrait dans le sud. Il ne manquait pas de chrétiens à Glevum, qui étaient convaincus qu'Arthur était l'Ennemi de Dieu et voyaient en Lancelot un envoyé du ciel venu annoncer le retour du Christ sur terre. Arthur comptait sur eux pour porter son message en Dumnonie, et il voulait faire croire ainsi à Lancelot qu'il n'osait pas risquer la vie de Guenièvre en marchant contre lui. Arthur allait plutôt prier Aelle de porter ses haches et ses lances contre les hommes de Cerdic. « Derfel viendra avec moi », annonça-t-il.

Je n'avais aucune envie d'accompagner Arthur. Il y avait d'autres interprètes, protestai-je, et mon seul vœu était d'accompagner Morfans en Dumnonie. Je ne voulais pas me retrouver en face de mon père, Aelle. Je voulais me battre, non pas pour remettre Mordred sur son trône, mais en chasser

Lancelot et retrouver Dinas et Lavaine. Mais Arthur ne voulut rien entendre : « Tu viens avec moi, Derfel, et nous emmenons quarante hommes avec nous.

— Quarante ? » objecta Morfans. Quarante, ça faisait autant d'hommes en moins dans sa petite bande chargée de détourner l'attention de Lancelot.

Arthur haussa les épaules : « Je ne veux pas paraître faible à Aelle. En vérité, je devrais en prendre plus, mais quarante hommes suffiront à le convaincre que je ne suis pas aux abois. » Il s'arrêta, puis reprit d'une voix grave qui retint l'attention des hommes qui s'apprêtaient à quitter les bains : « Certains d'entre vous ne sont pas disposés à se battre pour Mordred, admit Arthur. Culhwch a déjà quitté la Dumnonie, Derfel s'en ira sans doute lorsque cette guerre sera terminée, et qui sait combien d'autres en feront autant ? La Dumnonie ne peut se permettre de perdre des hommes pareils. »

Il marqua un temps de pause. La pluie avait commencé à tomber et l'eau gouttait des briques qu'on apercevait entre les coins de plafond peint.

« J'ai parlé à Cuneglas, reprit Arthur, inclinant la tête en direction du roi du Powys, et je me suis entretenu avec Merlin. Nous avons discuté des anciennes lois et coutumes de notre peuple. Ce que je fais, je le ferais dans le cadre de la loi, et je ne saurais vous libérer de Mordred, car mon serment l'interdit et l'ancienne loi de notre peuple ne saurait le justifier. »

Il s'arrêta de nouveau, la main droite posée, sans qu'il s'en rendît compte, sur la garde d'Excalibur.

« En revanche, poursuivit-il, la loi autorise une chose. Si un roi est inapte à régner, son Conseil peut gouverner à sa place du moment qu'il accorde au roi l'honneur et les privilèges de son rang. Merlin m'assure qu'il en va ainsi et le roi Cuneglas m'affirme que cela s'est produit sous le règne de Brychan, son arrière-grand-père.

— Fou comme une chauve-souris ! » intervint Cuneglas d'un air guilleret.

Arthur esquaissa un sourire, puis fronça les sourcils en tâchant de rassembler ses pensées : « Ce n'est jamais ce que j'ai voulu, protesta-t-il d'un ton calme, sa voix grave résonnant dans

la chambre ruisselante de pluie, mais je proposerai au Conseil de Dumnonie de régner à la place de Mordred.

— Oui ! » cria Culhwch.

Arthur le fit taire : « J'avais espéré que Mordred acquerrait le sens des responsabilités, mais tel n'est pas le cas. Qu'il ait voulu ma mort, ça m'est bien égal, mais qu'il ait perdu son royaume ne saurait me laisser indifférent. Il a manqué au serment prêté le jour de son acclamation et je doute aujourd'hui qu'il soit jamais en mesure de respecter ce serment. »

Il s'arrêta et nombre d'entre nous durent se demander combien de temps il lui avait fallu pour comprendre une chose qui était si claire à nos yeux. Depuis des années, il se refusait obstinément à reconnaître l'inaptitude de Mordred, mais aujourd'hui, maintenant que Mordred avait perdu son royaume et, ce qui était bien pire aux yeux d'Arthur, qu'il n'avait pas su protéger ses sujets, Arthur était enfin prêt à regarder la vérité en face. L'eau gouttait sur sa tête nue, mais il semblait n'y prêter aucune attention.

« Merlin m'assure, continua-t-il d'une voix mélancolique, que Mordred est possédé par un esprit malin. Je ne suis pas qualifié pour en juger, mais ce verdict ne me paraît pas invraisemblable. Si le Conseil en est d'accord, je proposerai donc que, une fois le royaume restauré, nous rendions à notre roi tous les honneurs qui lui sont dus. Il peut vivre au Palais d'hiver, il peut chasser, il peut manger comme un roi et céder à tous ses appétits dans le cadre de la loi, mais il ne gouvernera pas. Je propose que nous lui donnions tous les privilèges, mais aucun des devoirs de son trône. »

Des acclamations générales saluèrent sa déclaration. Il semblait maintenant que nous eussions une raison de nous battre. Non pas pour ce misérable crapaud de Mordred, mais pour Arthur, parce que, malgré tout son beau discours sur le Conseil qui gouvernerait à la place de Mordred, nous savions tous ce que ses mots signifiaient. Arthur serait le roi de Dumnonie, en fait sinon en titre, et c'est dans cet heureux dessein que nous allions guerroyer. Ce fut un concert d'acclamations, parce que nous avions maintenant une raison de combattre et de mourir. Nous avons Arthur.

*

Arthur choisit vingt de ses meilleurs cavaliers et me demanda instamment de prendre vingt de mes plus robustes lanciers pour notre ambassade auprès d'Aelle : « Il nous faut impressionner ton père, me dit-il, et on ne fait pas forte impression à un homme en arrivant avec des lanciers vieillissants et fourbus. Nous prenons nos meilleurs hommes. » Il insista aussi pour que Nimue fût des nôtres.

Nous laissâmes la garde de Mordred aux lanciers de Meurig. Mordred était au courant des projets d'Arthur le concernant, mais il n'avait pas d'alliés à Glevum ni la moindre fierté dans son âme pourrie, même s'il eut la satisfaction de voir Ligessac étranglé sur le forum. Après cette mort lente, il se campa sur la terrasse de la grande salle et bredouilla un discours pour menacer d'un pareil destin tous les autres traîtres de Dumnonie. Puis il regagna ses quartiers d'un air renfrogné tandis que nous suivions Culhwch dans l'est. Culhwch était allé rejoindre Sagramor pour lancer l'assaut qui, espérons-nous, permettrait de sauver Corinium.

Arthur et moi devons traverser les belles campagnes de la riche province orientale du Gwent. C'était un pays de hauteurs parsemé de somptueuses villas, d'immenses fermes et de grandes fortunes, pour l'essentiel amassées sur le dos des moutons qui paissaient sur les collines onduleuses. Nous marchions sous deux étendards – l'ours d'Arthur et mon étoile à moi – en veillant à rester au nord de la frontière dumnonienne, afin que tout concourût à faire croire à Lancelot qu'Arthur ne menaçait pas le trône qu'il avait volé. Nimue nous accompagnait. Merlin l'avait tant bien que mal persuadée de se laver et de passer des habits propres, puis, désespérant de jamais parvenir à démêler ses cheveux chargés d'immondices, il les lui avait coupés très court avant de brûler ses tresses encrassées. Les cheveux courts lui allaient bien, elle portait de nouveau un bandeau et tenait un bâton à la main, mais elle n'avait voulu s'encombrer d'aucun autre bagage. Elle marchait pieds nus et à contrecœur parce qu'elle ne voulait pas venir.

Merlin l'avait convaincue même si elle persistait à prétendre qu'elle perdait son temps avec nous. « Le premier imbécile venu peut vaincre un magicien saxon, confia-t-elle à Arthur à la fin de notre première journée de marche. Suffit de cracher sur eux, de rouler des yeux et d'agiter un os de poulet. C'est tout.

— Nous ne verrons pas le moindre magicien saxon », répondit calmement Arthur. Nous étions en pleine campagne, maintenant, loin des villas. Il arrêta son cheval, leva la main et attendit que les hommes fussent attroupés autour de lui. « Nous ne verrons aucun magicien, nous expliqua-t-il, parce que nous n'allons pas voir Aelle. Nous allons dans le sud, dans notre propre pays. Un long chemin dans le sud.

— Vers la mer ?

— Vers la mer, me confirma-t-il avec un sourire en posant les mains sur sa selle. Nous sommes peu nombreux, et Lancelot a de nombreuses troupes, mais Nimue peut nous faire un charme de dissimulation, et nous marcherons de nuit. Nous forcerons le pas. Tant que ma femme et mon fils sont prisonniers, reprit-il en haussant les épaules, je ne puis rien faire. Si nous les libérons, je serai libre à mon tour. Et quand je serai libre, je pourrai combattre Lancelot, mais vous devez savoir que nous ne pouvons compter sur aucune aide au cœur de la Dumnonie, tombée entre les mains de nos ennemis. Quand j'aurai retrouvé Guenièvre et Gwydre, je ne sais comment nous pourrions nous échapper, mais Nimue nous aidera. Les Dieux nous aideront, mais si l'un de vous a peur de la tâche qui l'attend, qu'il s'en retourne maintenant. »

Personne n'en fit rien. Il devait s'y attendre. Ces quarante étaient la fine fleur de nos hommes, et ils auraient suivi Arthur jusque dans l'ancre du serpent. Naturellement, Arthur ne s'était ouvert de ses projets qu'à Merlin afin que rien n'en parvînt aux oreilles de Lancelot. Il se tourna vers moi dans un geste de regret, comme pour s'excuser de m'avoir dupé, mais il devait savoir combien j'étais satisfait : car nous allions non seulement à l'endroit où Guenièvre et Gwydre étaient retenus en otages, mais aussi là où les deux assassins de Dian se croyaient à l'abri de toute vengeance.

« Nous repartons cette nuit, fit Arthur. Et il n'y aura aucun repos avant l'aube. Nous allons dans le sud et, au matin, je veux que nous soyons dans les collines, au-delà de la Tamise. »

Quand chacun eut passé son manteau par-dessus son armure et qu'on eut enveloppé les sabots des chevaux de plusieurs couches de tissu, nous prîmes la route du sud. Les cavaliers conduisaient leurs montures par les rênes. Étant donné son étrange don pour retrouver son chemin dans les ténèbres à travers un pays inconnu, Nimue marchait en tête.

Dans la nuit, nous pénétrâmes en Dumnonie. Comme nous quitions les collines pour nous enfoncer dans la vallée de la Tamise, nous aperçûmes au loin, sur notre droite, une lueur dans le ciel : le signe que les hommes de Cerdic campaient devant Corinium. Dès lors, notre chemin devait passer à travers des petits villages plongés dans l'obscurité : les chiens aboyèrent, notre caravane passa sans que personne ne nous posât de questions. Ou les habitants étaient morts ou ils nous prenaient pour des Saxons, et nous continuions notre chemin telle une bande de spectres. L'un des cavaliers d'Arthur était originaire de ces terres et nous conduisit à un gué où l'eau nous montait jusqu'à la poitrine. Portant nos armes et nos sacs à bout de bras, il nous fallut batailler contre le courant pour rejoindre l'autre rive où Nimue siffla un charme de dissimulation en direction du village voisin. À l'aube, nous étions dans les collines du sud, en sécurité à l'intérieur de l'une des forteresses de terre des Anciens.

Le coucher du soleil nous arracha à notre sommeil. La nuit tombée, nous reprîmes la route à travers un riche et beau pays où aucun Saxon n'avait encore mis le pied. Mais aucun villageois ne nous mit au défi, car, par temps de troubles, seul un demeuré irait interroger des hommes en armes voyageant nuitamment. Au point du jour, nous avons atteint la grande plaine, le soleil levant projetant l'ombre des tertres des Anciens sur l'herbe pâle. Certains monticules abritaient encore des trésors gardés par des goules, et nous les évitions avec soin pour les cuvettes d'herbe où nos chevaux pouvaient manger pendant que nous nous reposions.

La nuit suivante, au clair de lune, nous passâmes devant les Pierres, ce grand cercle mystérieux où Merlin avait donné à Arthur son épée et où, de longues années auparavant, nous avions donné de l'or à Aelle avant de marcher vers Lugg Vale. Nimue se faufila parmi les grands piliers couronnés, les touchant avec son bâton, puis se plaça au centre et leva les yeux vers les étoiles. On approchait de la pleine lune, et son éclat donnait aux pierres une luminosité blafarde. « Ont-elles encore de la magie ? demandai-je à Nimue quand elle nous eut rejoints.

— Un peu, mais elle s'estompe, Derfel. Toute notre magie est en train de passer. Nous avons besoin du Chaudron, fit-elle en souriant dans la nuit. Mais il n'est pas loin maintenant, je le sens. Il vit encore, Derfel, et nous allons le retrouver et le rendre à Merlin. »

La passion l'avait reprise, maintenant, la même passion qu'elle avait montrée alors que nous approchions de la fin de la Route de Ténèbre. Arthur marchait dans la nuit pour retrouver sa Guenièvre, moi pour me venger, et Nimue pour appeler les Dieux avec le Chaudron. Mais nous étions encore peu nombreux face aux multitudes ennemies.

Nous étions au cœur du nouveau pays de Lancelot, mais nous ne voyions encore aucune trace de ses guerriers ni aucun signe des bandes de chrétiens enragés qui continuaient, disait-on, à terroriser les païens dans les campagnes. Les lanciers de Lancelot n'avaient rien à faire dans cette partie de la Dumnonie, car ils surveillaient les routes de Glevum, tandis que les chrétiens avaient dû partir pour soutenir son armée dans l'idée qu'elle accomplissait l'œuvre du Christ. Ainsi est-ce sans dommage que nous quittâmes la grande plaine pour entrer dans les terres arrosées de la côte sud. Alors que nous contournions la ville fortifiée de Sorviodunum, la fumée des maisons incendiées parvint jusqu'à nous. Mais nul ne nous défia parce que nous marchions sous une lune presque pleine et que les charmes de Nimue nous protégeaient.

C'est dans la cinquième nuit que nous arrivâmes sur la côte. Nous avons évité la forteresse romaine de Vindocladia où Lancelot, assurait Arthur, avait certainement mis des troupes en garnison. À l'aube, nous étions cachés au fond des bois, au-

dessus de la crique où se dressait le Palais marin. Le palais n'était qu'à quelques centaines de mètres à l'ouest. Nous y étions parvenus sans nous faire repérer, tels des spectres dans la nuit.

Et nous allions attaquer de nuit. Lancelot se servait de Guenièvre comme d'un bouclier. En le lui retirant, nous redeviendrions libres de nos mouvements. Et nous pourrions porter nos lances vers son cœur de traître. Mais pas au nom de Mordred, car nous nous battions désormais pour Arthur et pour le royaume heureux que nous entrevoyions au-delà de la guerre.

Comme les bardes le disent aujourd'hui, nous nous battîmes pour Camelot.

*

La plupart des lanciers passèrent la journée à dormir tandis qu'Arthur, Issa et moi nous glissions à l'orée du bois pour observer le palais, sur l'autre flanc de la petite vallée.

Il avait fière allure avec ses pierres blanches qui étincelaient sous le soleil matinal. Nous regardions son flanc est depuis une crête légèrement plus basse que le palais. Son mur est n'était brisé que par trois petites fenêtres, si bien qu'on aurait dit une grande forteresse blanche sur une colline de verdure, bien que l'illusion fût quelque peu gâtée par le grand poisson barbouillé à la poix sur le mur de chaux, vraisemblablement pour préserver le palais de la fureur des chrétiens en vadrouille. C'est sur la longue façade sud qui dominait la crique et la mer, au-delà d'une île sablonneuse, que les architectes romains avaient ouvert des fenêtres, de même qu'ils avaient relégué les cuisines, les quartiers des esclaves et les greniers du côté nord, derrière la villa où se dressait la maison de bois de Gwenhwyvach. S'y était maintenant ajouté un petit village de chaumières, sans doute pour les lanciers et leurs familles, d'où l'on voyait s'élever des panaches de fumée rosé. Au-delà, on apercevait les vergers et les potagers, puis en bordure des bois, épais dans ce coin de campagne, des champs dont les foins étaient à moitié coupés.

Devant le palais, tout était exactement comme dans mon souvenir de ce jour lointain où j'avais prêté le serment de la

Table Ronde cher au cœur d'Arthur, avec les deux remblais et les arcades qui s'étendaient jusqu'à la crique. Le palais était inondé de soleil : si blanc, si grand, si beau.

« Si les Romains revenaient aujourd'hui, déclara fièrement Arthur, ils ne s'apercevraient même pas qu'il a été reconstruit.

— Si les Romains revenaient aujourd'hui, commenta Issa, ils auraient droit à une belle bagarre ! »

J'avais tenu à ce qu'il vînt avec nous à l'orée des bois, car il avait un œil d'aigle et nous devions passer la journée à guetter et à tâcher de deviner combien de gardes Lancelot avait placés dans le Palais marin.

Ce matin-là, nous ne devions pas en compter plus de douze. Juste après l'aube, deux hommes grimpèrent sur une plateforme de bois aménagée au sommet du toit pour observer la route du nord. Quatre autres lanciers faisaient les cent pas devant l'arcade la plus proche et l'on pouvait raisonnablement supposer qu'il y en avait quatre autres du côté ouest. Les autres gardes se trouvaient entre la balustrade de pierre de la terrasse, au fond du jardin, et la crique : de toute évidence, une patrouille qui surveillait les chemins qui menaient à la côte. Issa quitta son armure et son casque et partit en reconnaissance de ce côté-là, se faufilant dans les bois pour essayer d'apercevoir la façade entre les arcades.

Arthur ne pouvait détacher son regard du palais. Il était calme et détendu, se sachant à la veille d'un coup de main audacieux qui provoquerait une onde de choc dans le nouveau royaume de Lancelot. En vérité, j'avais rarement vu Arthur aussi heureux que ce jour-là. En s'enfonçant au cœur de la Dumnonie, il s'était libéré des responsabilités du gouvernement et aujourd'hui, comme dans un lointain passé, son avenir ne dépendait que de l'habileté de son épée.

« T'arrive-t-il jamais de penser au mariage, Derfel ? me demanda-t-il soudain.

— Non, Seigneur. Ceinwyn s'est juré de ne jamais se marier et je ne vois aucune raison d'aller contre son désir, répondis-je dans un sourire, touchant ma bague d'amant avec son petit bout d'or du Chaudron. Mais tout compte fait, je crois que nous

sommes plus mariés que la plupart des couples qui se sont jamais présentés devant un druide ou un prêtre.

— Ce n'est pas à ça que je pense. As-tu jamais réfléchi au mariage ? reprit-il en insistant sur les mots « au mariage ».

— Non, Seigneur. Pas vraiment.

— Brave Derfel, fit-il pour me taquiner, puis il ajouta d'un air songeur : Quand je mourrai, je crois que je voudrais un enterrement chrétien.

— Pourquoi ? demandai-je, horrifié, m'empressant de toucher ma cotte de mailles pour que le fer éloigne le mal.

— Parce que je serais à jamais allongé à côté de ma Guenièvre. Elle et moi, ensemble, dans la même tombe. »

Je songeai à Norwenna, avec ses lambeaux de chair pendillant à ses os jaunis, et je fis la moue : « Vous serez aux Enfers avec elle, Seigneur.

— Nos âmes, oui, admit-il, et nos corps spectraux également, mais pourquoi ces corps-ci ne pourraient-ils gésir à jamais, main dans la main ?

— Faites-vous brûler, dis-je en hochant la tête. À moins que vous ne vouliez errer comme une âme en peine à travers la Bretagne.

— Peut-être as-tu raison », fit-il d'un ton léger. Allongé sur le ventre, il était caché de la villa par un écran de jacobées et de bleuets. Ni l'un ni l'autre n'avions notre armure. Nous enfilerions notre accoutrement de guerre à la brune, juste avant de surgir des ténèbres pour massacrer les gardes de Lancelot.

« Qu'est-ce qui vous rend heureux, Ceinwyn et toi ? »

Il ne s'était pas rasé depuis que nous avons quitté Glevum, et sa barbe de plusieurs jours grisonnait.

« L'amitié.

— Rien que ça ? » fit-il en fronçant les sourcils.

J'y réfléchis. Au loin, les premiers esclaves s'en allaient faire les foins, le soleil matinal se reflétant sur leurs faucilles. Des petits garçons couraient dans le potager pour chasser les geais des plants de pois et des rangées de groseilliers et de framboisiers qu'on apercevait au milieu des ronces parsemés de liserons roses où se querellait bruyamment un groupe de verdiers. Apparemment, la meute des chrétiens n'avait pas mis

les pieds ici. En vérité, il paraissait même impossible que la Dumnonie fût en guerre.

« Chaque fois que je la regarde, j'ai un pincement de cœur, admis-je enfin.

— C'est ça, n'est-ce pas ? fit-il avec flamme. Un pincement de cœur ! Un élan.

— L'amour, observai-je sèchement.

— Nous avons bien de la chance, toi et moi, conclut-il en souriant. C'est l'amitié, c'est l'amour, et c'est quelque chose de plus encore. Les Irlandais appellent cela *anmchara*, l'âme sœur. A qui d'autre voudrais-tu parler à la fin du jour ? J'aime les soirées où l'on peut s'asseoir et bavarder au coucher du soleil, quand les phalènes se brûlent aux chandelles.

— Et nous parlons des enfants, ajoutai-je, regrettant aussitôt d'avoir prononcé ce mot, de la petite esclave des cuisines qui louche et qui est de nouveau enceinte. Nous nous demandons qui a cassé la crémaillère, si le toit de chaume a besoin d'être refait ou s'il tiendra encore une année, quelle excuse trouvera Cadell cette fois pour ne pas payer son loyer. Nous discutons pour savoir si le lin a suffisamment trempé ou s'il faut frotter le pis des vaches à la grassette pour en améliorer le rendement. Voilà de quoi nous parlons.

— Guenièvre et moi parlons de la Dumnonie, répondit-il en riant. De la Bretagne. Et, naturellement, d'Isis. »

La seule mention de ce nom lui fit perdre une partie de son enthousiasme, mais il se contenta d'un haussement d'épaules et reprit :

« Mais nous ne nous retrouvons pas assez souvent. Voilà pourquoi j'ai toujours espéré que Mordred prendrait les choses en main, ce qui me permettrait de couler des jours paisibles ici.

— À parler des crémaillères brisées plutôt que d'Isis ? fis-je pour le taquiner.

— De cela et de tout le reste, répondit-il avec chaleur. Un jour, je cultiverai cette terre, et Guenièvre poursuivra son travail.

— Son travail ?

— Pour connaître Isis, fit-il avec un sourire forcé. Elle m'assure que si seulement elle peut entrer en contact avec la Déesse, le monde retrouvera son énergie. »

Il haussa les épaules, comme toujours sceptique devant les prétentions extravagantes de ce genre. Seul Arthur pouvait oser plonger Excalibur dans le sol et défier Gofannon de lui venir en aide, car il ne croyait pas vraiment qu'il viendrait. Aux yeux des Dieux, me confia-t-il un jour, nous sommes comme les souris dans le chaume. Nous survivons aussi longtemps que nous ne nous faisons pas remarquer. Mais l'amour seul l'obligeait à tolérer malgré lui la passion de Guenièvre.

« Si seulement je pouvais croire davantage à Isis, admit-il alors, mais, naturellement, les hommes sont exclus de ses mystères. Guenièvre a même surnommé Gwydre Horus.

— Horus ?

— Le fils d'Isis. Quel vilain nom !

— Pas aussi laid que Wygga.

— Qui ça ? » demanda-t-il.

Soudain, il se raidit : « Regarde ! fit-il tout excité. Regarde ! »

Je levai la tête au-dessus de l'écran de fleurs : Guenièvre était là. Même à quelques centaines de mètres, elle était reconnaissable entre toutes avec son abondante chevelure rousse déployée sur sa longue robe bleue. Elle longeait l'arcade la plus proche en direction du petit pavillon tourné vers la mer. Trois de ses servantes la suivaient avec deux de ses lévriers. Les gardes s'écartèrent et s'inclinèrent sur son passage. Sitôt qu'elle fut dans le pavillon, elle s'installa à la table de pierre où les servantes lui servirent son petit déjeuner.

« Elle va manger des fruits, fit Arthur, attendri. En été, elle ne prend rien d'autre le matin. Si elle savait que je suis tout près !

— Cette nuit, Seigneur, vous serez avec elle.

— Du moins est-elle bien traitée.

— Lancelot vous craint trop pour la malmener, Seigneur. »

Quelques instants plus tard, Dinas et Lavaine firent leur apparition sous l'arcade. Ils portaient leurs robes blanches de druides. Lorsque je les vis, je touchai la garde d'Hywelbane et

promis à l'âme de ma fille que les hurlements de ses meurtriers feraient reculer d'effroi tous les Enfers. Les deux druides se dirigèrent vers le pavillon, s'inclinèrent devant Guenièvre et s'attablèrent à côté d'elle. Gwydre arriva en courant quelques minutes après. Guenièvre lui passa la main dans les cheveux et le confia aux soins d'une servante.

« C'est un bon garçon, dit Arthur tendrement. Pas la moindre trace de dissimulation en lui. Pas comme Amhar et Loholt. Je les ai ratés, n'est-ce pas ? »

— Ils sont encore jeunes, Seigneur.

— Mais ils servent mon ennemi, aujourd'hui, observa-t-il d'un air lugubre. Que vais-je faire d'eux ? »

Culhwch aurait sans doute conseillé de les tuer, mais je me contentai d'un haussement d'épaules : « Envoyez-les en exil. » Les jumeaux pourraient rejoindre les malheureux qui n'avaient de serment envers aucun seigneur. Ils pourraient vendre leurs épées jusqu'au jour où ils se feraient enfin tuer dans quelque obscure bataille contre les Saxons, les Irlandais ou les Écossais.

D'autres femmes firent leur apparition sous les arcades : les unes étaient des servantes, d'autres des courtisanes. Lunete, mon premier amour, comptait parmi les douze confidentes et prêtresses de Guenièvre.

Au milieu de la matinée, je m'endormis, la tête dans les bras, mon corps abandonné à la chaleur du soleil estival. À mon réveil, Arthur était parti, mais Issa était de retour :

« Le seigneur Arthur est retourné voir les lanciers.

— Qu'as-tu vu ? fis-je en bâillant.

— Six autres hommes. Tous des gardes saxons.

— Des Saxons de Lancelot ?

— Tous dans le grand jardin, Seigneur, répondit-il en hochant la tête. Mais pas plus de six. Au total, nous avons vu dix-huit hommes, et il doit y en avoir d'autres pour monter la garde de nuit, mais malgré tout ils ne doivent pas être plus d'une trentaine. »

Je lui donnai raison. Trente hommes suffisaient à garder ce palais. Plus serait superflu, d'autant que Lancelot avait besoin de toutes ses lances pour garder son royaume volé. Levant la tête, je vis que l'arcade était maintenant déserte, excepté quatre

gardes qui avaient l'air de s'ennuyer à mourir. Deux étaient adossés aux piliers ; deux autres bavardaient sur le banc de pierre où Guenièvre avait pris son petit déjeuner. Leurs lances reposaient contre la table. Les deux gardes postés sur la petite plate-forme du toit avaient l'air également désœuvrés. Le Palais marin se réchauffait sous le soleil d'été et nul n'aurait pu soupçonner la présence d'un ennemi dans les parages.

« Tu as dit à Arthur pour les Saxons ? »

— Oui, Seigneur. Il a répondu qu'il fallait s'y attendre. Lancelot aura voulu qu'elle soit sous bonne garde.

— Va dormir, dis-je. À moi de faire le guet, maintenant. »

Il se retira et, malgré ma promesse, je me rendormis. J'avais marché toute la nuit et j'étais fatigué. Qui plus est, aucun danger ne semblait pouvoir nous menacer à l'orée du bois. Soudain, des aboiements et un bruit de grosses pattes grattant la terre m'arrachèrent à mon sommeil.

Terrorisé, j'ouvris les yeux et aperçus devant moi deux lévriers, la gueule pleine de bave : l'un aboyait, l'autre grondait. Je cherchai mon poignard, mais une voix de femme appela les chiens : « Couchés ! lança-t-elle d'une voix forte. Drudwyn, Gwen, Couchés ! Du calme ! » Les chiens se couchèrent à contrecœur et je me tournai : Gwenhwyvach m'observait. Elle était vêtue d'une vieille robe marron avec un châle sur la tête et un panier plein d'herbes sauvages sous le bras. Son visage était plus rebondi que jamais et sa chevelure, pour ce qu'on en devinait sous le châle, mal peignée.

« Le seigneur Derfel assoupi ! » fit-elle d'un air joyeux.

Je portai un doigt à mes lèvres et jetai un coup d'œil du côté du palais.

« Ils ne me surveillent pas, dit-elle. Ils se fichent pas mal de moi. Qui plus est, je me parle souvent à moi-même. Comme font les fous, vous savez.

— Vous n'êtes pas folle. Dame.

— C'est bien dommage. Je ne vois vraiment pas ce qu'on pourrait souhaiter d'autre dans ce monde. »

Elle rit, releva ses jupes et se laissa tomber lourdement à côté de moi. Entendant un bruit dans mon dos, les chiens se remirent à gronder. D'un air amusé, elle regarda Arthur se

contorsionner à terre pour me rejoindre. Il avait dû entendre les chiens aboyer.

« Sur le ventre, comme un serpent, Arthur ? »

Comme moi, Arthur porta un doigt à ses lèvres. « Ils se fichent pas mal de moi, répéta Gwenhwyvach. Regardez ! » Elle agita vigoureusement les bras en direction des gardes qui se contentèrent de secouer la tête et de se détourner. « À leurs yeux, je n'existe pas. Je ne suis que la grosse folle qui sort les chiens. » Elle fit de nouveau de grands gestes, et de nouveau les sentinelles firent comme si de rien n'était. « Même Lancelot ne me remarque pas, fit-elle tristement.

— Il est ici ? demanda Arthur.

— Bien sûr que non. Il est loin. Comme vous, à ce qu'on m'avait dit. Vous n'étiez pas censés discuter avec les Saxons ?

— Je suis ici pour enlever Guenièvre, répondit Arthur, et vous aussi, ajouta-t-il galamment.

— Je n'ai aucune envie d'être enlevée, protesta Gwenhwyvach. Et Guenièvre ne sait pas que vous êtes ici.

— Personne ne doit le savoir.

— Si ! Guenièvre doit le savoir ! Elle scrute la marmite à huile. Elle assure qu'elle peut y lire l'avenir. Mais elle ne vous a pas vus, hein ? »

Elle gloussa, se retourna et dévisagea Arthur de l'air de trouver sa présence amusante : « Vous êtes ici pour la sauver ?

— Oui.

— Cette nuit ?

— Oui.

— Elle n'en sera pas très contente, pas cette nuit. Aucun nuage, vous comprenez ? fit-elle en montrant du doigt le ciel presque dégagé. Impossible d'adorer Isis quand le ciel est couvert, voyez-vous, parce que la lumière de la lune ne pénètre pas dans le temple. Et ce soir, elle compte sur la pleine lune. Une grosse pleine lune comme un fromage frais. »

Elle passa la main dans les longs poils de l'un des chiens : « Celui-ci, c'est Drudwyn. Un sale mâle. Et celle-ci, Gwen. Plop ! fit-elle de manière inattendue. C'est comme ça qu'entre le clair de lune. Plop ! Droit dans son temple ! reprit-elle en riant. Elle entre par le puits et tombe droit dans la fosse.

— Gwydre sera dans le temple ? voulut savoir Arthur.

— Pas Gwydre. Les hommes n'y sont pas admis, c'est du moins ce qu'on me raconte », expliqua Gwenhwyvach d'un ton sarcastique. Elle parut sur le point de dire autre chose, mais se contenta d'un haussement d'épaules : « Gwydre ira se coucher », dit-elle plutôt. Elle fixa le palais et un sourire narquois illumina lentement son visage rond.

« Comment allez-vous entrer, Arthur ? Il y a des barres à toutes les portes et toutes les fenêtres ont des volets.

— On se débrouillera. Du moment que vous ne dites à personne que vous nous avez vus.

— Du moment que vous me laissez ici, fit Gwenhwyvach, je n'en parlerai même pas aux abeilles. Et pourtant je leur dis tout. Il le faut, sans quoi le miel devient aigre. Pas vrai, Gwen ? lança-t-elle à la chienne qui agitait ses oreilles pendantes.

— Je vous laisserai ici, si tel est votre désir, promit Arthur.

— Rien que moi, fit-elle, rien que moi, les chiens et les abeilles. C'est tout ce que je demande. Moi, les chiens, les abeilles et le palais. Guenièvre peut garder la lune. »

Elle sourit à nouveau et me tapota l'épaule de sa main grassouillette : « Vous vous souvenez de la porte du cellier par laquelle je vous ai conduit, Derfel ? Celle qui donne sur le jardin ?

— Je crois que oui.

— Je veillerai à retirer la barre. »

Elle gloussa de nouveau, prévoyant quelque réjouissance : « Je me cacherai dans le cellier et retirerai la barre quand ils attendront tous la lune. La nuit, il n'y a pas de gardes de ce côté-là parce que la porte est trop épaisse. Les gardes sont tous dans leurs cabanes ou devant la façade. »

Puis elle se retourna vers Arthur : « Vous viendrez ? demanda-t-elle d'une voix inquiète.

— Promis.

— Guenièvre sera ravie, fit Gwenhwyvach. Et moi aussi ! »

Elle rit tout en peinant à se relever : « Cette nuit, lorsque la lune sera au-dessus du puits. »

Sur ce, elle s'en alla avec les deux limiers. Elle s'éloigna en gloussant et risqua même deux petits pas de danse maladroits.

« Plop ! » lança-t-elle, les chiens gambadant autour d'elle tandis qu'elle dévalait la pente d'un pas guilleret.

« Elle est folle ? demandai-je à Arthur.

— Aigrie, je crois, répondit-il en regardant sa silhouette massive sur le flanc de la colline. Mais elle nous laissera entrer, Derfel. Elle nous laissera entrer. »

Il sourit et tendit la main pour cueillir une pleine poignée de bleuets au bord du champ. Il fit un petit bouquet qu'il me donna avec un sourire embarrassé : « Pour Guenièvre, expliqua-t-il. Pour cette nuit. »

À la brune, les faneurs, leur travail achevé, quittèrent les champs. Les gardes postés sur le toit descendirent leur longue échelle. Les brasiers de l'arcade furent alimentés de bois frais, mais je me dis que les feux étaient destinés à éclairer le palais plutôt qu'à prévenir de l'approche d'un éventuel ennemi. Les goélands regagnèrent leurs perchoirs à l'intérieur des terres, tandis que le soleil couchant rendait leurs ailes aussi roses que les liserons emmêlés aux ronces.

De retour dans les bois, Arthur passa son armure d'écailles. Il attacha Excalibur sur le métal chatoyant de sa cotte et jeta un manteau noir sur ses épaules. Il portait rarement des manteaux noirs, car il préférait le blanc. Mais de nuit, on passerait plus facilement inaperçus en noir. Il porterait son casque brillant sous son manteau pour cacher son somptueux panache de grandes plumes d'oie blanches.

Dix cavaliers resteraient dans les arbres. Ils attendraient qu'Arthur sonne de sa corne d'argent, puis chargeraient sur les cabanes des lanciers. Les gros chevaux et leurs cavaliers en armures, surgissant à grand fracas de la nuit, sèmeraient la panique parmi les gardes tentés de gêner notre retraite. Arthur espérait ne pas avoir à lancer son appel avant que nous ayons trouvé Gwydre et Guenièvre et que nous soyons prêts à filer.

Quant à nous, nous devons nous diriger vers le flanc ouest du palais. De là, nous ramperions dans l'ombre des jardins de la cuisine jusqu'à la porte du cellier. Si Gwenhwyfach manquait à sa promesse, il nous faudrait faire le tour du palais, tuer les gardes et briser les volets d'une fenêtre de la terrasse. Une fois

dans les lieux, nous devions tuer tous les lanciers qui nous tomberaient sous la main.

Nimue nous accompagnerait. Quand Arthur eut fini de parler, elle nous expliqua que Dinas et Lavaine n'étaient pas des druides dignes de ce nom, qu'ils n'avaient rien à voir avec Merlin ni avec le vieux Iorweth, mais elle nous avertit que les jumeaux siluriens possédaient d'étranges pouvoirs et qu'il fallait nous attendre à quelques tours de magie. Elle avait passé l'après-midi à fouiller les bois et elle nous sortit alors un manteau enroulé qui semblait remuer tout seul. Devant ce spectacle étrange, mes hommes s'empressèrent de toucher la pointe de leur lance : « J'ai ici de quoi contrer leurs charmes, mais soyez prudents.

— Et je veux Dinas et Lavaine vivants », dis-je à mes hommes.

Nous attendîmes, en armure et en armes : quarante hommes vêtus de fer, d'acier et de cuir. Nous attendîmes que le soleil se couche et que la pleine lune d'Isis surgisse de la mer comme un grand disque d'argent. Nimue prépara ses charmes tandis que certains d'entre nous faisaient leurs prières. Arthur était assis en silence, mais il me vit sortir de ma bourse une petite tresse de cheveux d'or que je portai à mes lèvres. Je la gardai un instant contre ma joue puis la nouai à la garde d'Hywelbane. Je sentis une larme rouler sur mon visage en pensant au spectre de ma petite disparue : mais cette nuit, avec l'aide de mes dieux, je donnerais le repos à ma Dian.

Je passai mon casque, bouclai la sangle sous mon menton et rabattis sa queue de loup sur mes épaules. Chacun s'efforça d'assouplir ses gants de cuir, puis passa le bras gauche dans les sangles de son bouclier. Puis, l'une après l'autre, Nimue toucha nos épées tendues. L'espace d'un instant, il sembla qu'Arthur voulût ajouter un mot, mais il se contenta de fourrer son petit bouquet de bleuets dans le col de son armure d'écaillés, puis fit signe à Nimue qui, vêtue de noir et serrant dans ses bras son étrange balluchon, nous guida vers le sud, à travers les arbres.

Au-delà du bois, s'étendait une petite prairie qui descendait jusqu'à la digue. Nous traversâmes l'herbe en file indienne, toujours hors de vue du palais. Notre apparition effraya quelques lièvres qui se nourrissaient au clair de lune : pris de panique, ils détalèrent tandis que nous avançons à travers les arbustes et descendions péniblement la pente jusqu'à la plage de galets. De là, nous nous dirigeâmes du côté ouest, la digue nous cachant aux gardes postés sous les arcades du palais. Au sud, le sifflement du vent et le fracas des lames qui venaient se briser sur la côte couvraient le bruit de nos bottes.

Jetant un coup d'œil par-dessus la digue, je vis le Palais marin en équilibre, telle une grande merveille blanche au clair de lune au-dessus de la terre sombre. Sa beauté me fit penser à Ynys Trebes, la cité magique de la mer que les Francs avaient ravagée et détruite. Il avait la même grâce aérienne et chatoyait dans les ténèbres comme s'il était fait de rayons de lune.

Une fois à l'ouest du palais, nous escaladâmes la digue, nous aidant les uns les autres de la hampe de nos lances, puis nous suivîmes Nimue à travers bois. Les feuillages de l'été laissaient suffisamment passer la lumière de la lune pour éclairer notre chemin, mais aucun garde ne nous défia. Le bruit incessant de la mer dominait la nuit. Tout près de nous, un cri perçant nous cloua sur place, puis on reconnut la plainte d'un lièvre tué par une fouine. Soulagée, notre colonne s'ébranla à nouveau.

La marche nous parut en vérité bien longue. Mais Nimue finit par tourner à l'est et nous la suivîmes à l'orée du bois : les murs blanchis à la chaux du palais étaient devant nous. Nous

étions tout près du puits de bois par lequel le clair de lune pénétrait dans le temple : il faudrait attendre encore un bon moment avant que la lune fût assez haute dans le ciel pour éclairer le cellier aux murs noirs.

Nous étions à la lisière du bois quand le chant commença. Au début, il était si doux que je crus entendre le geignement du vent, puis il prit de l'ampleur et je compris que c'était un chœur de femmes qui chantait quelque étrange et mystérieuse musique retentissante, qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais entendu jusque-là. Le chant devait nous parvenir par le puits, car il semblait très lointain : un chant spectral, tel un chœur de morts qui s'élèverait depuis les Enfers. Nous ne comprenions pas les paroles, mais nous savions que c'était un chant triste, un genre de mélopée, qui tantôt s'enflait, tantôt s'amenuisait au point de se confondre avec le lointain murmure de la mer. La musique était fort belle, mais elle me fit frémir et je touchai la pointe de ma lance.

Si nous étions sortis des bois ici, les gardes de l'arcade ouest auraient pu nous apercevoir. Nous avançâmes donc de quelques pas afin de nous frayer un chemin vers le palais à l'abri du dédale moucheté des ombres que dessinait la lune. Il y avait là un verger, quelques rangées de petits arbres fruitiers et même une haute palissade destinée à protéger un potager des cerfs et des lièvres. Nous avançons lentement, un par un, au rythme de la lancinante mélopée. Un panache de fumée s'élevait au-dessus du puits tandis que le léger vent de la nuit en portait l'odeur jusqu'à nous : une odeur de temple, une odeur acre qui donnait presque la nausée.

Nous n'étions plus qu'à quelques mètres des cabanes des lanciers. Un chien se mit à aboyer, puis un autre, mais personne ne s'inquiéta. Des voix s'élevèrent pour leur dire de se taire et, peu à peu, les chiens se calmèrent. De nouveau, on n'entendait plus que le bruit du vent dans les arbres, le geignement de la mer et la douce et mystérieuse mélopée.

Je marchais en tête, car j'étais le seul à avoir déjà franchi cette petite porte. Je craignais de me tromper, mais la retrouvai sans mal. Je descendis précautionneusement les vieilles marches de briques et poussai doucement la porte. Elle résista

et, l'espace d'un battement de cœur, je crus que la barre était restée en place, puis elle s'ouvrit dans un affreux grincement métallique et je me retrouvai inondé de lumière.

Le cellier était éclairé par des chandelles. Je cillai, ébloui : « Vite ! vite ! » fit Gwenhwyvach d'une voix sifflante.

Toute la bande s'engouffra à l'intérieur : trente solides gaillards en armure, avec leurs manteaux, leurs casques et leurs lances. Gwenhwyvach nous siffla de faire silence, puis referma la porte derrière nous et remplaça la barre. « Le temple est là », chuchota-t-elle, montrant du doigt un couloir éclairé de chandelles à mèche de jonc qui menait à la porte du sanctuaire. Son visage grassouillet était rouge d'excitation. Le chant obsédant du chœur était assourdi par les rideaux du temple et sa porte massive.

« Où est Gwydre ? demanda Arthur.

— Dans sa chambre, répondit Gwenhwyvach.

— Y a-t-il des gardes ?

— La nuit, il n'y a que des servantes dans le palais.

— Dinas et Lavaine sont ici ? demandai-je à mon tour.

— Vous allez les voir, dit-elle dans un sourire. Je vous le promets. Vous allez les voir. »

Elle attrapa le manteau d'Arthur pour l'entraîner vers le temple : « Venez !

— Je vais d'abord chercher Gwydre, insista Arthur en se dégageant avant de toucher six de ses hommes à l'épaule. Vous autres, vous attendez ici. Attendez ici. N'entrez pas dans le temple. Nous allons les laisser achever leur culte. »

Puis, à pas de loup, il grimpa les escaliers suivi de ses six hommes.

Gwenhwyvach pouffa à côté de moi : « J'ai adressé une prière à Clud, elle va nous aider.

— Bien ! »

Clud est une déesse de la lumière et ce n'était pas une mauvaise chose qu'elle vînt nous donner un petit coup de main cette nuit.

« Guenièvre ne l'aime pas, reprit Gwenhwyvach d'un ton de reproche. Elle n'aime aucun des dieux bretons. La lune est-elle haute ?

- Pas encore, mais elle monte.
- Alors, ce n'est pas l'heure.
- L'heure de quoi, Dame ?
- Vous allez voir ! fit-elle en gloussant. Vous allez voir ! »

Puis elle se recroquevilla de peur en voyant Nimue se frayer un chemin au milieu du groupe des lanciers sur le qui-vive. Nimue avait retiré son bandeau de cuir, si bien que son orbite vide ratatinée faisait comme un trou noir dans son visage : l'horreur du spectacle arracha à la malheureuse un geignement de terreur.

Nimue feignit de l'ignorer pour inspecter la salle et renifler tel un limier flairant quelque odeur suspecte. Je ne voyais que les toiles d'araignées au milieu des outres à vin et des jarres à hydromel et ne sentais que l'odeur humide de la moisissure, mais Nimue perçut quelque chose de détestable. Elle siffla, puis cracha vers le sanctuaire. Le balluchon qu'elle tenait à la main remua lentement.

Nous étions tous figés. Dans cette cave éclairée par les joncs, un sentiment de terreur s'empara de nous. Arthur était sorti, personne ne nous avait aperçus, mais le bruit du chant et le calme des lieux étaient glaçants. Peut-être cette terreur était-elle l'effet d'un charme lancé par Dinas et Lavaine, ou peut-être était-ce que tout ici avait l'air surnaturel. Nous étions habitués au bois, au chaume, à la terre et à l'herbe, et ce lieu humide avec ses arches de briques et ses dalles de pierre était aussi étrange que troublant. L'un de mes hommes tremblait.

Nimue lui passa la main sur la joue pour lui rendre courage puis, se déchaussant, se faufila jusqu'aux portes du temple. Je la suivis, faisant très attention à l'endroit où je mettais les pieds pour ne faire aucun bruit. Je voulus la retenir. Elle avait visiblement l'intention de passer outre aux ordres d'Arthur, qui nous avait priés d'attendre la fin des rites, et je redoutais que par une imprudence elle n'alertât les femmes du temple, provoquant un concert de cris qui ferait sortir les gardes de leurs cabanes. Mes grosses bottes m'interdisaient cependant d'aller aussi vite qu'elle, et elle ne tint aucun compte de ma mise en garde. Elle se saisit de l'une des poignées de porte en bronze,

hésita une seconde, et tira la porte : soudain le chant spectral et lancinant retentit avec beaucoup plus de force.

Les charnières avaient été graissées et la porte s'ouvrit sans le moindre bruit. Les rideaux épais suspendus à quelques pas de la porte faisaient régner dans la pièce une obscurité totale. Je fis signe à mes hommes de rester où ils étaient et suivis Nimue à l'intérieur. Je voulus la retenir, mais elle se dégagea et repoussa la porte. Le chant était assourdissant. Je ne voyais rien, mais l'odeur du temple était épaisse et nauséuse.

Nimue tâtonna dans l'obscurité et me tira par la tête : « Funeste ! fit-elle dans un souffle.

— On n'a rien à faire ici », répondis-je en chuchotant.

Elle ne voulut rien entendre et continua à tâtonner. Quand elle eut trouvé le rideau, elle l'écarta légèrement, laissant passer un mince filet de lumière. Je la suivis et m'accroupis pour regarder par-dessus son épaule. Au début, l'ouverture était si mince que je ne voyais pour ainsi dire rien, puis mes yeux se firent à l'obscurité, et j'en vis beaucoup trop. Je vis les mystères d'Isis.

Pour comprendre le sens des événements de la nuit, il me fallait connaître l'histoire d'Isis. Je ne l'appris que plus tard. Pour l'heure, observant par-dessus les cheveux coupés de Nimue, je n'avais aucune idée de ce que ce rituel signifiait. La seule chose que je savais, c'est qu'Isis était une déesse et que, aux yeux de nombreux Romains, elle avait des pouvoirs exceptionnels. Je savais aussi qu'elle était la protectrice des trônes, ce qui expliquait la présence du petit trône noir dressé sur le dais au fond du cellier, même si nous avions quelque mal à le voir dans l'épaisse fumée qui tourbillonnait et flottait à travers la chambre noire en cherchant à s'échapper par le puits. La fumée venait de brasiers dont les flammes étaient nourries par des herbes qui dégageaient cette odeur acre et entêtante que nous avions flairée à l'orée des bois.

Je ne voyais pas le chœur, qui continuait à chanter malgré la fumée. En revanche, je voyais les adorateurs d'Isis. Et, au départ, je n'en crus pas mes yeux. Je ne voulais pas le croire.

Je vis huit adorateurs à genoux sur le carrelage noir. Et les huit étaient nus. Ils nous tournaient le dos, mais je devinai tout

de même qu'il y avait parmi eux des hommes. Pas étonnant que Gwenhwyfach eût gloussé en pensant à ce qui nous attendait : elle connaissait certainement déjà le secret. Les hommes, ne se lassait jamais de répéter Guenièvre, n'étaient pas admis dans le temple d'Isis. Or ils étaient là, cette nuit, comme toutes les nuits où la pleine lune éclairait la salle. Les flammes dansantes éclairaient d'une lueur blafarde le dos des adorateurs. Tous étaient nus. Hommes et femmes. Tous nus, exactement comme Morgane m'en avait prévenu de longues années plus tôt.

Les adorateurs étaient nus, mais pas les deux célébrants. Le premier était Lavaine, debout à côté du petit trône noir. Mon âme exulta à sa vue. C'est son épée qui avait tranché la gorge de Dian, et mon épée n'était plus maintenant qu'à une longueur de lui. Il se tenait à côté du trône, la cicatrice de sa joue éclairée par le feu des brasiers tandis que sa chevelure noire huilée, comme celle de Lancelot, lui tombait dans le dos. Il ne portait pas sa robe blanche de druide cette nuit-là, mais une robe noire toute simple et il tenait à la main un mince bâton noir couronné d'un petit croissant de lune doré. Dinas demeurait invisible.

Deux torches suspendues à leur crochet de fer flanquaient le trône sur lequel Guenièvre, assise, jouait le rôle d'Isis. Ses cheveux enroulés sur sa tête étaient retenus par un anneau d'or duquel sortaient deux cornes que je n'avais jamais vues sur aucune bête. Nous découvrîmes plus tard qu'elles étaient taillées dans l'ivoire. Elle avait autour du cou un torque d'or massif, mais ne portait aucun autre bijou sur l'ample manteau rouge foncé qui enveloppait son corps. Je ne voyais pas le carrelage devant elle, mais je savais que la fosse était là, et j'en conclus qu'ils attendaient que le clair de lune pénétrât par le puits pour jeter ses reflets argents sur l'eau noire du bassin. Les rideaux du fond, derrière lesquels Ceinwyn m'avait dit qu'il y avait un lit, étaient tirés.

Au milieu de la fumée, apparut soudain un rai de lumière qui fit sursauter les adorateurs nus. Le petit éclat de lumière pâle et argenté indiquait que la lune était assez haute maintenant pour que les premiers rayons éclairent le sol. Lavaine attendit un instant, le temps que la lumière s'épaissît,

puis par deux fois frappa le sol avec son bâton. « C'est l'heure, fit-il de sa voix grave et rauque. C'est l'heure. » Le chœur se tut.

Il ne se passa rien. Tous attendaient en silence que la colonne de lumière argentée s'élargît et se répandît sur le sol, et je me souvins de la nuit lointaine où, accroupi au sommet du tertre de pierres, près de Llyn Cerrig Bach, j'avais observé la lumière de la lune se rapprocher du corps de Merlin. Aujourd'hui, j'observais le clair de lune se répandre dans le silence pesant du temple d'Isis. L'une des femmes agenouillées laissa échapper un petit geignement puis se tut. Une autre femme se balançait d'avant en arrière.

La lumière continua à progresser, jetant un pâle reflet sur le beau visage sévère de Guenièvre. La colonne de lumière était presque à la verticale maintenant. L'une des femmes nues frémit sous l'effet non pas du froid, mais des frissons de l'extase. Puis Lavaine se pencha pour scruter le puits. La lune éclaira sa grosse barbe et son large visage dur et balafre. Il garda la tête levée quelques instants, puis recula et toucha solennellement l'épaule de Guenièvre.

Elle se leva, si bien que les cornes qu'elle avait sur la tête touchaient presque la voûte de la cave. Elle avait rentré les bras et les mains sous son manteau, qui tombait droit de ses épaules jusqu'au sol. Elle ferma les yeux : « Qui est la déesse ? demanda-t-elle.

— Isis, Isis, Isis, psalmodièrent les femmes à voix basse. Isis, Isis, Isis. »

La colonne de lumière était maintenant presque aussi large que le puits et formait un grand pilier de fumée argentée qui ondoyait au centre de la pièce. La première fois que j'avais vu ce temple, il m'avait paru clinquant. Mais cette nuit, éclairé par cette lumière chatoyante, c'était le sanctuaire le plus inquiétant et le plus mystérieux qu'il m'eût été donné de voir.

« Et qui est le dieu ? demanda Guenièvre, toujours les yeux clos.

— Osiris, répondirent à voix basse les hommes nus. Osiris, Osiris, Osiris.

— Et qui va s'asseoir sur le trône ?

— Lancelot, firent les hommes et les femmes d'une même voix. Lancelot, Lancelot. »

C'est en entendant ce nom que je sus que rien n'allait se passer comme il fallait cette nuit. Cette nuit ne restaurerait pas l'ancienne Dumnonie. Cette nuit ne nous vaudrait que l'horreur, car je savais qu'elle anéantirait Arthur. Je voulais m'éloigner du rideau pour regagner le cellier et l'entraîner en plein air, au clair de lune, lui faire remonter le fil des ans, des jours et des heures afin de lui épargner à jamais cette nuit. Mais je ne bougeai pas. Nimue non plus. Ni l'un ni l'autre n'osions bouger car Guenièvre avait tendu la main droite pour reprendre le bâton noir des mains de Lavaine. Son geste dévoila le côté droit de son corps : sous les plis épais de son manteau rouge, elle était nue.

« Isis, Isis, Isis, soupiraient les femmes.

— Osiris, Osiris, Osiris, soufflaient les hommes.

— Lancelot, Lancelot, Lancelot », scandaient-ils tous en chœur.

Guenièvre prit le bâton couronné d'or et le tendit en avant, le manteau tombant à nouveau pour couvrir de son ombre son sein droit. Puis, très lentement, avec des gestes exagérés, elle toucha de son bâton quelque chose qui se trouvait dans le bassin, sous le rayon de fumée chatoyante qui descendait maintenant des deux à la verticale. Nul ne bougeait dans la cave. Il semblait même que tout le monde retînt sa respiration.

« Debout ! » ordonna Guenièvre. Et le chœur reprit son étrange et obsédante mélodie. « Isis, Isis, Isis », psalmodiait-il, et au-dessus de la tête des adorateurs, je vis un homme sortir du bassin. C'était Dinas : son grand corps musclé et sa longue chevelure ruisselaient. Il se redressa lentement tandis que le chœur scandait le nom de la déesse de plus en plus fort : « Isis ! Isis ! Isis ! » continua-t-il à scander jusqu'à ce que Dinas fût debout devant Guenièvre. Il nous tournait le dos, mais lui aussi était nu. Il sortit du bassin et Guenièvre rendit le bâton à Lavaine, puis leva les mains et dégrafa son manteau qui tomba sur le trône. La femme d'Arthur était là, complètement nue, hormis l'or qu'elle portait autour du cou et l'ivoire de sa tête. Et elle ouvrit les bras afin que le petit-fils nu de Tanaburs pût monter l'embrasser sur le daïs. « Osiris ! Osiris ! Osiris ! »

appelèrent les femmes de la cave. Certaines d'entre elles se contorsionnaient comme les chrétiens d'Isca emportés par une semblable extase. Une véritable frénésie s'empara du chœur : « Osiris ! Osiris ! Osiris ! » Guenièvre recula d'un pas tandis que Dinas nu se retourna vers les fidèles, levant les bras d'un air de triomphe. Ainsi révéla-t-il son magnifique corps nu de telle façon que nul n'aurait pu douter de sa virilité. Et l'on ne pouvait se méprendre non plus sur ce qu'il était censé faire ensuite avec Guenièvre, dont le corps prenait des reflets magiquement argentés au clair de la lune. Elle lui prit le bras droit et l'entraîna vers le rideau tendu derrière le trône. Lavaine les accompagna tandis que les femmes continuaient à se contorsionner et à se balancer d'avant en arrière en scandant le nom de la grande Déesse : « Isis ! Isis ! Isis ! »

Guenièvre tira le rideau. J'entrevis la chambre aussi lumineuse que le soleil, puis le chant atteignit un nouveau degré d'excitation tandis que les hommes cherchaient la main des femmes qui se tenaient à côté d'eux. Et c'est à ce moment précis que les portes s'ouvrirent dans mon dos et qu'Arthur, dans toute la splendeur de son accoutrement guerrier, entra dans le temple : « Non, Seigneur, suppliai-je. Non, je vous en prie !

— Tu ne devrais pas être ici, Derfel », fit-il d'une voix posée, mais d'un air de reproche. Dans sa main droite, il tenait le petit bouquet de bleuets qu'il avait cueillis pour Guenièvre, de l'autre il serrait la main de son fils. « Sors ! » m'ordonna-t-il. Mais Nimue tira le gros rideau. Et c'est alors que commença le cauchemar de mon seigneur.

*

Isis est une déesse. Ce sont les Romains qui l'ont introduite en Bretagne. Pourtant, elle n'est pas venue de Rome même, mais d'un lointain pays d'Orient. Mithra aussi est un dieu venu de l'Orient, mais pas du même pays, je crois. Si je me fie à Galahad, la moitié des religions du monde sont nées en Orient où, il me semble, les hommes ressemblent plus à Sagramor qu'à nous. Le christianisme est également originaire de ces contrées lointaines où, m'a assuré Galahad, les champs ne donnent que

du sable, mais où le soleil est plus brûlant qu'il ne l'est jamais en Bretagne et où il ne neige jamais.

Isis est venue de ces terres brûlantes. Elle est devenue pour les Romains une puissante déesse et, en Bretagne, nombreuses sont les femmes qui ont adopté sa religion après le départ des Romains. Elle n'a jamais été aussi populaire que le christianisme, qui tenait ses portes grandes ouvertes à tous ceux qui désiraient adorer son Dieu, tandis qu'Isis, comme Mithra, n'acceptait pour fidèles que ceux qui avaient été initiés à ses mystères. Par certains côtés, m'expliqua Galahad, Isis ressemblait à la Sainte Mère des chrétiens, car elle avait la réputation d'être une mère parfaite pour son fils Horus, mais Isis possédait aussi des pouvoirs auxquels la Vierge Marie n'a jamais prétendu. Pour ses adeptes, Isis était la déesse de la vie et de la mort, de la guérison et, bien entendu, des trônes mortels.

Elle était mariée à un dieu du nom d'Osiris. Mais Osiris avait trouvé la mort au cours d'une guerre entre les Dieux et son corps avait été dépecé puis dispersé dans un fleuve. Isis avait ramassé la chair éparse et en avait tendrement rassemblé les morceaux avant de coucher avec les fragments réunis pour rendre son mari à la vie. Osiris retrouva la vie, ressuscité par la puissance d'Isis. Galahad avait horreur de cette légende, et il se signait tant et plus quand il la racontait. C'est à une mise en scène de cette histoire de résurrection et de femme ramenant un homme à la vie que Nimue et moi étions en train d'assister dans cette cave noire enfumée. Nous avions observé Isis, la Déesse, la mère, la donneuse de vie, accomplir le miracle qui rendait la vie à son mari pour en faire le gardien des vivants et des morts, mais aussi l'arbitre des trônes des mortels. Et, pour Guenièvre, c'est ce dernier pouvoir, qui décidait des hommes qui monteraient sur le trône, qui était le don suprême de la Déesse. C'est pour ce pouvoir qu'elle adorait Isis.

Nimue tira le rideau et la cave résonna de hurlements.

L'espace d'une seconde, d'une seconde terrible, Guenièvre hésita, puis se retourna pour voir ce qui avait troublé le rite. Elle se tenait debout, de toute sa hauteur : nue et redoutable dans sa pâle beauté, à côté d'un homme nu. À la porte de la cave, tenant

la main de son fils et son bouquet de fleurs, se trouvait son mari. Les joues de son casque étaient relevées, et je vis le visage d'Arthur à cet instant terrible : on eût dit que son âme s'était envolée.

Guenièvre disparut derrière le rideau, entraînant Dinas et Lavaine avec elle. Arthur fit un bruit épouvantable, entre le cri de bataille et le cri de détresse. Il repoussa Gwydre, laissa tomber les fleurs, tira Excalibur et fonda aveuglément au milieu des fidèles nus et hurlants qui faisaient des efforts désespérés pour s'écarter de son chemin.

« Prenez-les tous ! criai-je aux lanciers qui suivaient Arthur. Ne les laissez pas s'échapper. Attrapez-les ! » Puis je courus après Arthur, avec Nimue à côté de moi. Arthur bondit par-dessus le bassin, renversa une torche en traversant le dais et écarta le rideau avec la lame d'Excalibur.

Et là, il s'arrêta.

Je m'arrêtai à côté de lui. J'avais abandonné ma lance en traversant le temple et tenais Hywelbane à la main. Nimue était avec moi et poussa un hurlement de triomphe en jetant un coup d'œil dans la petite pièce carrée qui jouxtait la cave voûtée. Apparemment, c'était le sanctuaire le plus secret d'Isis, le saint des saints. Le Chaudron de Clyddno Eiddyn était là, au service de la Déesse.

Le Chaudron est la première chose que je vis, car il trônait sur un piédestal noir qui m'arrivait à hauteur de taille et les bougies étaient si nombreuses que l'or et l'argent étincelaient. La lumière était d'autant plus vive que, le rideau mis à part, tous les murs étaient couverts de miroirs. Il y avait des miroirs partout, sur les murs et au plafond, des miroirs qui multipliaient la flamme des bougies et réfléchissaient la nudité de Guenièvre et de Dinas. Terrorisée, Guenièvre s'était jetée sur le grand lit et tirait sur elle un couvre-lit de fourrure pour essayer de cacher sa peau pâle. Dinas se tenait à côté d'elle, les mains serrées sur l'aîne, tandis que Lavaine nous regardait d'un air de défi.

Il fixa Arthur, mais c'est à peine s'il accorda un coup d'œil à Nimue, puis tendit vers moi sa baguette noire. Il savait que j'étais venu le tuer et prétendait maintenant m'en empêcher en

usant de toute la magie qu'il avait à sa disposition. Il pointa sa baguette sur moi tout en tenant de l'autre main le fragment de la vraie croix enfermé dans un flacon de cristal que l'évêque Sansum avait offert à Mordred lors de son acclamation. Il leva le fragment au-dessus du Chaudron, empli d'un sombre liquide aromatique : « Tes autres filles vont mourir à leur tour. Je n'ai qu'à le laisser tomber. »

Arthur brandit Excalibur.

« Ton fils aussi ! » reprit Lavaine. Nous étions tous les deux pétrifiés : « Vous allez sortir maintenant, dit-il avec une force tranquille. Vous avez fait irruption dans le sanctuaire de la Déesse. Vous allez maintenant sortir et nous laisser tranquilles. Sans quoi, vous mourrez, vous et tous ceux que vous aimez. »

Il attendit. Derrière lui, entre le Chaudron et le lit, se trouvait la Table Ronde d'Arthur avec son cheval ailé de pierre, et sur le cheval, je vis un panier de grosse toile, une corne commune, un vieux licou, un couteau usé, une pierre à aiguiser, un veston à manches longues, un manteau, un plat d'argile, une planche à lancer, un anneau de guerrier et un monceau de bouts de bois pourris. Je reconnus aussi la tresse de la barbe de Merlin avec son ruban noir. Toute la puissance de la Bretagne était rassemblée dans cette petite pièce, alliée à un bout de la magie chrétienne la plus puissante.

Je levai Hywelbane et Lavaine fit mine de lâcher le morceau de la vraie croix dans le liquide. Arthur posa la main sur mon bouclier.

« Vous allez sortir », reprit Lavaine.

Guenièvre ne disait rien mais se contentait de nous observer en ouvrant des yeux immenses au-dessus de la pelisse qui la recouvrait maintenant à moitié.

Nimue, qui tenait le balluchon entre ses mains, sourit. Elle le secoua en direction de Lavaine et poussa un grand cri en se délestant de son fardeau : un cri perçant surnaturel qui couvrit les hurlements des femmes derrière nous.

Des vipères : il devait y avoir une bonne douzaine de serpents, que Nimue avait trouvés dans l'après-midi et qu'elle avait mis de côté en prévision de cet instant. Elle les lança en l'air : Guenièvre hurla et tira la fourrure sur son visage. Voyant

un serpent voler vers ses yeux, Lavaine recula et s'accroupit instinctivement. Le morceau de la vraie croix ricocha sur le sol tandis que les serpents, excités par la chaleur de la cave, se tortillaient sur le lit et les Trésors de la Bretagne. Je fis un pas en avant et envoyai un grand coup de pied dans le ventre de Lavaine. Il s'effondra en hurlant tandis qu'une vipère le mordait à la cheville.

Dinas se réfugia sur le lit et se figea lorsque Excalibur s'approcha de sa gorge.

Hywelbane était sur la gorge de Lavaine. Je me servis de ma lame pour l'obliger à me regarder. Et je souris : « Ma fille, dis-je à voix basse, nous regarde depuis les Enfers. Elle te salue, Lavaine. »

Il voulut parler, mais aucun mot ne sortit. Un serpent se glissa sur sa jambe.

Arthur gardait les yeux fixés sur la fourrure derrière laquelle se cachait sa femme. D'un geste presque tendre, il écarta les serpents avec la pointe de sa lame et tira la pelisse pour voir le visage de Guenièvre. Elle le fixa à son tour : toute trace de superbe avait disparu. Elle n'était qu'une femme terrifiée. « As-tu des vêtements ici ? » lui demanda doucement Arthur. Elle secoua la tête.

« Il y a un manteau rouge sur le trône, fis-je.

— Tu voudrais bien le chercher, Nimue ? » demanda Arthur.

Nimue apporta le manteau, qu'Arthur tendit à sa femme de la pointe de son épée. « Voici, dit-il encore à voix basse. C'est pour toi. »

Un bras nu sortit de la fourrure pour attraper le manteau. « Retourne-toi, me dit Guenièvre d'une petite voix effrayée.

— Tourne-toi, Derfel, je t'en prie, dit Arthur.

— D'abord une chose, Seigneur.

— Tourne-toi », reprit-il sans quitter sa femme des yeux.

J'attrapai le Chaudron par le rebord et le renversai de son piédestal. Le Chaudron tomba lourdement sur le sol tandis que son liquide se répandit sur les dalles. Le fracas attira son attention. Il me dévisagea et c'est à peine si je reconnus son visage, tant il était dur et froid, presque sans vie. Mais il fallait qu'une autre chose fût dite en cette nuit. Et si mon seigneur

devait boire sa coupe d'horreurs, autant qu'il la vidât jusqu'à la lie. De la pointe d'Hywelbane, j'obligeai Lavaine à relever le menton : « Qui est la déesse ? »

Il secoua la tête et j'enfonçai Hywelbane assez profond pour faire jaillir le sang de sa gorge. « Qui est la déesse ? repris-je.

— Isis, chuchota-t-il en se tenant la cheville à l'endroit où le serpent l'avait mordu.

— Et qui est le dieu ?

— Osiris, fit-il terrifié.

— Et qui va s'asseoir sur le trône. »

Il frémit mais ne dit mot.

« Seigneur, dis-je à l'adresse d'Arthur tout en maintenant mon épée sur la gorge du druide, voici les mots que vous n'avez pas entendus. Mais je les ai entendus et Nimue aussi. Qui va s'asseoir sur le trône ? demandai-je une fois encore à Lavaine.

— Lancelot », répondit-il d'une voix si basse qu'elle en était presque inaudible. Mais Arthur l'entendit, de même qu'il dut voir le grand emblème brodé en blanc sur la somptueuse couverture noire jetée sur le lit, sous la pelisse d'ours, dans cette chambre des glaces. Le pygargue de Lancelot.

Je crachai sur Lavaine, remis Hywelbane au fourreau et l'empoignai par sa longue chevelure noire. Nimue s'était déjà emparée de Dinas. Nous les entraîâmes dans le temple et je pris soin de tirer le rideau noir derrière moi afin de laisser Arthur seul avec Guenièvre. Gwenhwyvach avait observé toute la scène et gloussait. Les adorateurs et le chœur, tous nus, étaient blottis dans un coin de la cave, où les hommes d'Arthur les tenaient en respect à la pointe de leurs lances. Terrorisé, Gwydre était accroupi à la porte.

Derrière nous, Arthur cria un seul mot : « Pourquoi ? » Et j'entraînai les meurtriers de ma fille au clair de lune.

*

À l'aube, nous étions encore au palais. Nous aurions dû partir, car certains lanciers s'étaient enfuis lorsque Arthur avait enfin appelé ses cavaliers d'un coup de corne. Et ces fugitifs allaient propager l'alerte en Dumnonie, mais Arthur était

incapable de prendre la moindre décision. Il était comme hébété.

Il pleurait encore quand on vit poindre les premières lueurs de l'aube.

C'est alors que Dinas et Lavaine moururent. Ils moururent au bord de la crique. Je ne suis pas, je crois, un homme cruel, mais leur mort fut très cruelle et très longue. C'est Nimue qui l'organisa, et tout le temps qu'il fallut à leur âme pour quitter la chair, Nimue ne cessa de siffler à leurs oreilles le nom de Dian. Ils n'étaient plus des hommes quand ils rendirent l'âme : ils avaient perdu la langue et un œil chacun, et encore cette petite miséricorde ne leur fut-elle accordée que pour leur permettre de voir leurs dernières souffrances. La dernière chose qu'ils virent, l'un et l'autre, c'est la mèche de cheveux d'or noués à la garde d'Hywelbane lorsque j'achevai ce que Nimue avait commencé. Les jumeaux n'étaient plus alors que des pantins sanguinolents et frémissant de terreur. Quand ils furent morts, je portai à mes lèvres la petite mèche de cheveux avant de rejoindre l'un des brasiers allumés devant les arcades du palais et de la lancer soigneusement dans les braises afin qu'aucun fragment de l'âme de Dian ne continuât à errer sur la terre. Nimue fit de même avec la tresse de barbe de Merlin. Nous abandonnâmes le corps des jumeaux, gisant sur le flanc gauche, au bord de la mer : au lever du soleil, les goélands vinrent déchirer leur chair torturée de leurs longs becs crochus.

Nimue avait récupéré le Chaudron et les Trésors. Avant de mourir, Dinas et Lavaine lui avaient raconté toute l'histoire. Elle avait eu raison sur toute la ligne. C'est Morgane qui avait volé les Trésors et en avait fait cadeau à Sansum pour qu'il l'épousât. Et l'évêque les avait remis à Guenièvre. Et c'est la promesse de ce grand cadeau qui avait réconcilié Guenièvre et le Seigneur des Souris avant le baptême de Lancelot dans la Churn. Apprenant cette histoire, je me dis que, si seulement j'avais accepté que Lancelot fût initié aux mystères de Mithra, rien de tout cela, peut-être, ne serait arrivé.

Le destin est inexorable.

Les portes du sanctuaire étaient closes maintenant. Aucune des personnes prises au piège ne s'était échappée. Arthur en

avait fait sortir Guenièvre pour s'entretenir avec elle un bon moment. Puis il était retourné seul dans la cave, Excalibur à la main, et n'en était ressorti qu'une bonne heure après. Quand il avait reparu, son visage était plus froid que la mer et aussi gris que la lame d'Excalibur, sauf que la précieuse lame était maintenant rouge et couverte de sang. D'une main, il portait le cercle d'or cornu qu'avait porté Guenièvre dans le rôle d'Isis, de l'autre, son épée. « Ils sont morts, m'annonça-t-il.

— Tous ?

— Tous. »

Il avait l'air étrangement indifférent alors même qu'il avait du sang sur les bras, sur son armure d'écailles et même sur les plumes d'oie de son casque.

« Les femmes aussi ? » demandai-je, car Lunete était l'une des prêtresses d'Isis. Je n'avais plus d'amour pour elle maintenant, mais elle avait été autrefois ma maîtresse, et j'en eus un pincement de cœur. Les hommes du temple étaient les plus beaux lanciers de Lancelot, et les femmes, les suivantes de Guenièvre.

« Tous morts », fit Arthur, d'un ton presque léger. Il avait descendu d'un pas lent l'allée de gravier au centre du jardin d'agrément. « Ce n'était pas leur première nuit, reprit-il, d'un air presque dérouté. Apparemment, ils le faisaient souvent. Tous. Quand la lune s'y prêtait. Et ils le faisaient les uns avec les autres. Tous, sauf Guenièvre. Qui ne l'a fait qu'avec les jumeaux ou avec Lancelot. » Il haussa les épaules, laissant paraître une émotion pour la première fois depuis qu'il était sorti de la cave avec un regard glacial. « Il semble, reprit-il, qu'elle l'ait fait dans mon intérêt. Qui s'assiéra sur le trône ? Arthur, Arthur, Arthur, mais la Déesse ne pouvait m'approuver. » Il s'était mis à pleurer. « Ou alors, c'est que j'ai opposé à la Déesse une résistance trop farouche, et ils ont pris le nom de Lancelot au lieu du mien. » Il donna un coup d'épée en l'air. « Lancelot, fit-il d'une voix douloureuse. Cela fait des années, Derfel, qu'elle couche avec Lancelot, et tout cela au nom de la religion, à ce qu'elle dit ! La religion ! Il était généralement Osiris, elle était toujours Isis. Qu'aurait-elle pu être ? »

Il rejoignit la terrasse et s'assit sur un banc de pierre d'où il avait vue sur la crique baignée par la lumière de la lune. « Je n'aurais pas dû les tuer tous, fit-il après un long moment de silence.

— Non, Seigneur, vous n'auriez pas dû.

— Mais qu'aurais-je pu faire d'autre ? C'était immonde, Derfel, proprement immonde ! »

Il se remit à sangloter, dit je ne sais quoi sur la honte, parla des morts qui avaient été les témoins de la honte de sa femme et de son déshonneur. Incapable d'ajouter un mot de plus, il se laissa aller à des sanglots désespérés. Je gardai le silence. Il lui était apparemment égal que je fusse ou non avec lui, mais je lui tins compagnie jusqu'à ce que l'heure vînt de conduire Dinas et Lavaine au bord de l'eau afin que Nimue pût extraire l'âme de leur corps à petit feu.

Dans la grisaille de l'aube, Arthur était assis, vide et épuisé, dominant la mer. Les cornes gisaient à ses pieds, son casque et la lame nue d'Excalibur posés sur le banc à côté de lui. En séchant, le sang avait formé une épaisse croûte brune.

« Il est temps de partir, Seigneur, dis-je alors que l'aube donnait à la mer la couleur d'une lame d'épée.

— L'amour », fit-il d'un ton amer.

Je crus qu'il m'avait mal compris.

« Il est temps de partir, Seigneur.

— Pour quoi faire ?

— Pour honorer votre serment jusqu'au bout. »

Il cracha, puis resta assis en silence. On avait ramené les chevaux des bois et emballé le Chaudron et les Trésors pour le voyage. Les lanciers nous observaient et attendaient.

« Est-il encore un seul serment, me demanda-t-il avec aigreur, qui n'ait été bafoué ? Un seul ?

— Il faut y aller, Seigneur ! »

Comme il ne bougeait ni ne parlait, je tournai les talons : « Ou alors, nous partirons sans vous, fis-je brutalement.

— Derfel ! appela Arthur d'une voix qui trahissait sa douleur.

— Seigneur ? »

Il avait les yeux fixés sur son épée et semblait surpris de la voir encroûtée de sang : « Ma femme et mon enfant sont dans une chambre, à l'étage. Veux-tu bien aller me les chercher ? Ils peuvent faire la route sur le même cheval. Puis nous pourrons partir. »

Il faisait tout son possible pour paraître normal, comme si c'était une aube nouvelle pareille à toutes les autres.

« Oui, Seigneur », fis-je.

Il se leva et remit Excalibur, toute souillée de sang, au fourreau : « J'imagine maintenant que nous devons refaire la Bretagne ? dit-il avec aigreur.

— Oui, Seigneur. Tel est notre devoir. »

Il me fixa de nouveau et je vis bien qu'il avait de nouveau envie de pleurer.

« Tu sais quoi, Derfel ?

— Dites-moi, Seigneur.

— Ma vie ne sera plus jamais la même, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas, Seigneur. Je ne sais vraiment pas. »

Les larmes se remirent à couler sur ses joues.

« Je l'aimerai jusqu'au jour de ma mort. Tous les jours de ma vie, je penserai à elle. Toutes les nuits, avant de m'endormir, je la verrai, et à chaque aube je me retournerai dans mon lit pour m'apercevoir qu'elle est partie. Chaque jour, Derfel, chaque nuit, chaque aube jusqu'à l'heure de ma mort. »

Il ramassa son casque avec son panache taché de sang, abandonna les cornes d'ivoire et fit quelques pas avec moi. J'allai chercher Guenièvre et son fils dans leur chambre à coucher, puis nous partîmes.

Gwenhwyvach put alors disposer à sa guise du Palais marin. Elle y vécut seule en proie à ses divagations, au milieu des lévriers et des somptueux trésors qui se décomposaient tout autour d'elle. Postée à la fenêtre, elle attendait la venue de Lancelot, car elle était sûre que son seigneur viendrait un jour partager sa vie au bord de l'eau dans le palais de sa sœur. Mais son seigneur ne vint jamais et tous les trésors furent volés. Le palais s'effondra et Gwenhwyvach périt dans les décombres. C'est du moins le bruit qui courut. Ou peut-être vit-elle encore là-bas, attendant sur la côte l'homme qui ne vient jamais.

Nous partîmes. Et sur les rives boueuses de la crique, les goélands déchiraient les abattis.

*

Dans une longue robe noire couverte d'un manteau vert foncé, ses cheveux roux soigneusement ramenés en arrière et noués par un ruban noir, Guenièvre montait la jument d'Arthur, Llamrei. Elle montait en amazone, tenant le pommeau de sa main droite, le bras gauche passé autour de la taille de son fils effrayé et larmoyant, incapable de quitter des yeux son père qui marchait obstinément derrière le cheval.

« J'imagine que je suis son père ? » lui lança Arthur avec mépris.

Les yeux rougis par les pleurs, Guenièvre se contenta de détourner la tête. Le mouvement du cheval ne cessait de la balancer d'avant en arrière, mais elle ne s'en débrouillait pas moins pour conserver son élégance. « Personne d'autre, Seigneur Prince, fit-elle après un bon moment. Personne d'autre. »

Après quoi Arthur continua à marcher en silence. Il ne voulait pas de ma compagnie. Il ne voulait d'autre compagnie que sa propre misère et je rejoignis Nimue en tête du cortège. Suivaient les cavaliers, puis Guenièvre, tandis qu'à l'arrière mes lanciers escortaient le Chaudron. Nimue suivait la même route qui nous avait conduits sur la côte : un sentier de fortune qui grimpait à travers une lande désolée parsemée d'ifs et d'ajoncs.

« Gorfyddyd avait donc raison, dis-je au bout d'un moment.

— Gorfyddyd ? demanda Nimue, surprise de me voir exhumer le nom de ce vieux roi.

— À Lugg Vale, quand il a traité Guenièvre de putain.

— Et toi, Derfel Cadarn, fit Nimue avec mépris, tu t'y connais en putains ?

— Qu'est-elle d'autre ? demandai-je avec aigreur.

— Pas une putain ! »

Nimue fit un geste en direction de panaches de fumée qui s'élevaient au-dessus des arbres lointains, signe que les soldats de la garnison de Vindocladia préparaient leur petit déjeuner.

« Il va falloir les éviter », observa Nimue, quittant la route pour nous entraîner du côté ouest, vers une ceinture d'arbres plus épaisse. La garnison était certainement au courant de la descente d'Arthur au palais et, à mon avis, n'avait aucune envie de l'affronter, mais je suivis docilement Nimue, et les cavaliers en firent autant.

« Au fond, reprit Nimue au bout d'un moment, qu'a fait Arthur, sinon épouser une rivale au lieu d'une compagne.

— Une rivale ?

— Guenièvre pourrait gouverner la Dumnonie aussi bien que n'importe quel homme, observa-t-elle, et mieux que la plupart. Elle est plus intelligente que lui et à tous égards aussi déterminée. Si elle avait été la fille d'Uther plutôt que de cet imbécile de Leodegan, tout eût été différent. Elle aurait été une autre Boudicca, et il y aurait des cadavres de chrétiens d'ici jusqu'à la mer d'Irlande et des Saxons morts jusqu'à la mer de Germanie.

— Boudicca, lui fis-je observer, a perdu sa guerre.

— Guenièvre aussi, dit-elle d'un air sombre.

— Je ne vois pas en quoi elle était la rivale d'Arthur, repris-je. Elle avait le pouvoir. Je ne crois pas qu'il ait jamais pris une décision sans lui en parler.

— Et il s'adressait au Conseil, auquel aucune femme ne peut siéger, ajouta sèchement Nimue. Mets-toi à la place de Guenièvre, Derfel. Elle est plus vive que vous tous réunis, mais chacune de ses idées devait être soumise à un ramassis d'hommes aussi lourds qu'obtus. Toi, l'évêque Emrys et ce raseur de Cythryn qui joue les beaux esprits, puis rentre à la maison et rosse sa femme et l'oblige à le regarder prendre une naine dans leur lit. Des conseillers ! Tu crois que la Dumnonie ferait la différence si vous périssiez tous noyés ?

— Un roi doit avoir un Conseil, fis-je avec indignation.

— Pas s'il est intelligent. Pourquoi serait-ce une nécessité ? Merlin a-t-il un Conseil ? Merlin a-t-il besoin d'une pleine couvée d'imbéciles solennels pour lui dire que faire ? Le seul rôle du Conseil est de vous donner le sentiment d'être des gens importants.

— Il en a bien d'autres. Comment un roi saurait-il ce que pense son peuple sans Conseil ?

— Qui se soucie de ce que pensent les imbéciles ? Laissez les gens penser par eux-mêmes et la moitié se feront chrétiens. Bel hommage à leur capacité de réflexion ! fit-elle en crachant. Et qu'est-ce que vous faites au juste au Conseil ? Vous dites à Arthur ce que racontent les bergers ? Et Cythryn, j'imagine, représente tous les culbuteurs de naines de Dumnonie ? C'est ça ? fit-elle en riant. Le peuple ! Les gens sont des idiots. Voilà pourquoi ils ont un roi, et pourquoi le roi a des lanciers.

— Arthur, insistai-je, a assuré au pays un bon gouvernement, et il l'a fait sans tourner ses lances contre le peuple.

— Et voilà le résultat », répliqua Nimue. Elle marcha quelques instants en silence, puis soupira : « Guenièvre a eu raison de bout en bout, Derfel. Arthur devait être roi. Elle le savait. Elle le voulait. Elle en aurait même été heureuse, car, Arthur roi, elle eût été reine, et cela lui aurait donné tout le pouvoir dont elle avait besoin. Mais ton cher Arthur ne voulait pas du trône. Le noble esprit ! Tous ces serments sacrés ! Et qu'est-ce qu'il voulait ? Être fermier. Vivre comme toi et Ceinwyn, être heureux en ménage au milieu des rires et des enfants, fit-elle sur le ton de la dérision. Et tu crois que Guenièvre aurait pu se satisfaire de cette vie ? L'idée même l'ennuyait à mourir ! Et c'est tout ce à quoi Arthur a jamais aspiré. C'est une femme intelligente et vive et il voulait en faire une vache laitière. Ça t'étonne qu'elle ait cherché d'autres excitations ?

— Ses putasseries, tu veux dire ?

— Oh, Derfel, ne sois pas sot. Suis-je une putain parce que j'ai couché avec toi ? À d'autres. »

Nous avons atteint les arbres et Nimue obliqua vers le nord pour marcher entre les frênes et les grands ormes. Les lanciers nous suivaient d'un air hébété, et je crois bien que, si nous les avons fait tourner en rond, ils nous auraient suivi sans protester, tellement nous étions tous ahuris et sonnés par les horreurs de la nuit.

« Elle a brisé son serment conjugal, reprit Nimue, la belle affaire ! Tu crois qu'elle est la première ? Ou crois-tu que ça fait d'elle une putain ? Auquel cas la Bretagne en est pleine à ras bord, de putains. Elle n'est pas une putain, Derfel. C'est une femme à poigne qui est née avec un esprit vif et une belle allure. Arthur l'a aimée pour son physique et n'a pas voulu se servir de son intelligence. Il ne voulait pas qu'elle fasse de lui un roi, alors elle s'est tournée vers sa religion ridicule pendant qu'Arthur se contentait de lui seriner combien elle serait heureuse le jour où il raccrocherait Excalibur pour se mettre à élever du bétail ! »

Cette seule idée la fit rire.

« Et parce qu'il ne lui est jamais venu à l'idée d'être infidèle, il n'a jamais soupçonné que Guenièvre pouvait l'être. Nous, si, mais pas Arthur. Il ne cessait de se répéter combien son couple était parfait, et pendant qu'il vadrouillait la belle Guenièvre attirait les hommes comme la charogne les mouches. Et il ne manquait pas d'hommes beaux, d'hommes intelligents, d'hommes spirituels, d'hommes avides de pouvoir. Et elle a trouvé un bel homme qui voulait tout le pouvoir possible ; alors Guenièvre a décidé de l'aider. Arthur rêvait d'une étable, Lancelot voulait être Grand Roi de Bretagne, et Guenièvre a trouvé cette perspective un peu plus excitante que celle d'élever des vaches ou de torcher le cul de ses gamins. Et cette religion stupide l'a encouragée. L'arbitre des trônes ! Ce n'est pas parce qu'elle est une putain qu'elle couchait avec Lancelot, grand sot, mais pour faire de lui le Grand Roi.

— Et Dinas ? Et Lavaine ?

— C'étaient ses prêtres. Ils l'aidaient. Et dans certaines religions, Derfel, hommes et femmes copulent. Ça fait partie du culte. Et pourquoi pas ? »

Elle donna un coup de pied dans un caillou qu'elle regarda ricocher au milieu des liserons.

« Et puis crois-moi, Derfel, ces deux-là étaient vraiment beaux. Je le sais, parce que c'est moi qui leur ai enlevé cette beauté, mais pas en raison de ce qu'ils ont fait avec Guenièvre. Je l'ai fait parce qu'ils ont offensé Merlin et qu'ils ont pris ta fille. »

Elle fit quelques pas en silence et reprit : « Ne méprise pas Guenièvre. Ne la méprise pas parce qu'elle s'ennuyait. Méprise-la, si tu le dois, parce qu'elle a volé le Chaudron, et sais gré à Dinas et Lavaine de n'en avoir jamais libéré la puissance. Mais il a servi à Guenièvre. Elle s'y baignait toutes les semaines et c'est pourquoi elle n'a jamais vieilli d'une semaine. »

Elle se retourna en entendant des bruits de pas derrière nous. C'était Arthur, qui nous rattrapait en courant. Il avait encore l'air sidéré, mais il avait dû s'apercevoir depuis quelques secondes que nous avions quitté la route.

« Où allons-nous ? »

— Vous voulez que la garnison nous voie ? » demanda Nimue en montrant du doigt la fumée de leurs brasiers.

Il ne dit mot, se contentant de fixer la fumée comme s'il n'avait encore jamais vu une chose pareille. Nimue me jeta un coup d'œil et haussa les épaules. Visiblement, il avait encore l'esprit brouillé.

« S'ils voulaient la bagarre, dit Arthur, ils seraient déjà partis à notre recherche. »

Il avait les yeux rouges et bouffis, et, peut-être était-ce l'effet de mon imagination, mais ses cheveux paraissaient plus gris : « Que ferais-tu, me demanda-t-il, si tu étais l'ennemi ? » Il ne voulait pas parler de la chétive garnison de Vindocladia, mais il ne pouvait se résoudre non plus à prononcer le nom de Lancelot.

« J'essaierais de nous tendre un piège, Seigneur.

— Comment ? Où ? fit-il avec irritation. Dans le nord, c'est cela ? C'est la route la plus rapide pour retrouver les lances amies, et ils le sauront. Nous n'irons donc pas dans le nord. »

Il me dévisagea, me donnant presque l'impression qu'il ne me reconnaissait pas.

« Nous allons nous jeter dans la gueule du loup, Derfel, annonça-t-il sauvagement.

— Dans la gueule du loup, Seigneur ?

— Nous allons rejoindre Caer Cadarn. »

Je me tus. Il déraisonnait. Le chagrin et la colère l'avaient mis dans tous ses états et je me demandais comme j'allais

pouvoir le détourner de ce suicide : « Nous sommes quarante, Seigneur, fis-je tranquillement.

— Caer Cadarn, reprit-il, ignorant mon objection. Qui tient le Caer tient la Dumnonie, et qui tient la Dumnonie tient la Bretagne. Si tu ne veux pas venir, Derfel, suis ton chemin. Moi, je vais à Caer Cadarn. »

Il tourna les talons.

« Seigneur ! le rappelai-je. Dunum se trouve sur notre chemin. »

C'était une grande forteresse et, bien que sa garnison fût sans doute réduite, elle abritait certainement bien assez de lanciers pour détruire nos modestes forces.

« Toutes les forteresses de la Bretagne seraient-elles sur notre route que ça me serait bien égal, me lança Arthur. Tu fais ce que tu veux. Moi, je vais à Caer Cadarn. »

Il s'éloigna, criant aux cavaliers de tourner à l'ouest. Je fermai les yeux, convaincu que mon seigneur voulait mourir. Privé de l'amour de Guenièvre, il n'aspirait qu'à une chose : mourir. Il voulait tomber sous les lances ennemies au cœur du pays pour lequel il s'était si longtemps battu. Je ne voyais d'autre explication à sa volonté de conduire sa petite bande de lanciers exténués au cœur même de la rébellion. A moins qu'il ne voulût mourir à côté de la Pierre royale de Dumnonie. Et c'est alors que la mémoire me revint et que je rouvris les yeux : « Il y a longtemps de cela, dis-je à Nimue, j'ai discuté avec Ailleann. »

C'était une esclave irlandaise, plus âgée qu'Arthur. Mais elle avait été pour lui une maîtresse aimante avant qu'il ne connût Guenièvre, et Amhar et Loholt étaient ses fils ingrats. Elle vivait encore, gracieuse, les cheveux grisonnants maintenant, et probablement était-elle encore prisonnière de Corinium assiégée. Et voici que, perdu dans la Dumnonie qui vacillait, j'entendis sa voix par-delà les années. Regarde bien Arthur, m'avait-elle dit. Car quand tu le croiras condamné, quand tout sera au plus noir, il t'étonnera. Il gagnera. Et je répétais ses paroles à Nimue : « Et elle a aussi ajouté que, la victoire acquise, il commettrait une fois de plus la même erreur en pardonnant à ses ennemis.

— Pas cette fois, dit Nimue. Pas cette fois. L'imbécile a appris la leçon, Derfel. Alors, que vas-tu faire ?

— Ce que j'ai toujours fait. Je l'accompagne. »

Dans la gueule de l'ennemi. À Caer Cadarn.

*

Ce jour-là, Arthur était mû par une énergie frénétique, désespérée, comme si la solution de tous ses malheurs se trouvait au sommet de Caer Cadarn. Il ne fit rien pour cacher sa petite force, mais se contenta de marcher au nord, puis à l'ouest, sous l'ours de son étendard. Il prit le cheval de l'un de ses hommes et endossa sa célèbre armure afin que nul n'ignorât qui chevauchait au cœur du pays. Il allait aussi vite que mes lanciers pouvaient marcher et, lorsqu'un cheval se fendit un sabot, il abandonna la bête pour reprendre sa course. Il voulait rejoindre le Caer.

Nous passâmes par Dunum. Les Anciens avaient construit un grand fort sur la colline, les Romains y avaient ajouté leur mur, et Arthur avait restauré les fortifications pour y poster une forte garnison. Celle-ci n'avait jamais connu la bataille, mais si jamais il prenait l'envie à Cerdic d'attaquer par l'ouest, sur la côte de la Dumnonie, Dunum serait l'un de ses principaux obstacles. Malgré les longues années de paix, Arthur n'avait jamais laissé le fort tomber en ruines. Un étendard flottait sur les remparts. En nous rapprochant, je vis que ce n'était pas le pygargue, mais le dragon rouge. Dunum était restée loyale.

La garnison ne comptait plus que trente hommes. Les autres étaient chrétiens ou avaient déserté à moins que, craignant qu'Arthur et Mordred ne fussent tous les deux morts, ils se fussent laissé fléchir. Mais Lanval, le commandant de la garnison, s'était accroché à ses forces réduites, voulant croire contre tout espoir que les nouvelles de malheur étaient fausses. Voyant Arthur arriver, Lanval avait abandonné ses hommes à la porte. Arthur se laissa glisser de sa selle pour serrer le vieux guerrier dans ses bras. Nous n'étions plus quarante, maintenant, mais soixante-dix, et je pensai aux paroles

d'Ailleann. Au moment même où tu le crois battu, avait-elle dit, il commence à gagner.

Lanval marcha à côté de moi, tenant son cheval par la bride, et me raconta qu'ils avaient vu passer les lanciers de Lancelot : « Nous ne pouvions les arrêter et ils ne nous ont pas défiés. Ils ont juste essayé de me convaincre de me rendre. Je leur ai répondu que je ne retirerais l'étendard de Mordred que lorsqu'Arthur m'en donnerait l'ordre, et que je ne croirais à la mort d'Arthur que le jour où l'on m'apporterait sa tête sur un bouclier. »

Arthur avait dû lui toucher un mot de Guenièvre, car Lanval, qui avait jadis commandé sa garde, l'évita. Quand je lui eus un peu raconté ce qui s'était passé au Palais marin, il secoua tristement la tête : « Elle et Lancelot le faisaient déjà à Durnovarie, dit-il, dans ce temple qu'elle s'était aménagé.

— Tu étais au courant ? demandai-je, horrifié.

— Je n'en savais rien, fit-il d'un air las, mais j'ai entendu des rumeurs, Derfel, uniquement des rumeurs. Et je ne voulais pas en savoir davantage, reprit-il en crachant au bord de la route. J'étais là-bas le jour où Lancelot est arrivé d'Ynys Trebes et je me souviens qu'ils ne pouvaient détacher les yeux l'un de l'autre. Après quoi, ils se sont cachés, bien sûr, et Arthur n'a jamais rien soupçonné. Et il n'a fait que leur faciliter les choses ! Il lui faisait confiance et il n'était jamais chez lui. Il était toujours en vadrouille, inspectant un fort ou siégeant dans un tribunal. Je ne doute pas qu'elle appelle ça une religion, Derfel. Mais c'est moi qui te le dis : si cette dame est amoureuse de quelqu'un, c'est de Lancelot.

— Je crois qu'elle aime Arthur.

— Peut-être, mais il est trop direct pour elle. Il n'y a aucun mystère dans son cœur, tout est écrit sur son visage, et c'est une dame qui aime la subtilité. C'est moi qui te le dis : c'est Lancelot qui fait battre son cœur plus vite. »

Et c'était Guenièvre, pensai-je tristement, qui faisait battre plus vite celui d'Arthur. Je n'osais même pas penser à ce qui se passait dans son cœur maintenant.

Cette nuit-là, on dormit en plein air. Mes hommes gardèrent Guenièvre, qui s'occupait de Gwydre. Rien n'avait été

dit de son destin. Aucun d'entre nous ne voulait poser la question à Arthur, et chacun s'efforça de la traiter avec une politesse distante. Elle nous traita de la même manière, sans demander de faveur, et évita Arthur. La nuit tombant, elle raconta des histoires à son fils, mais quand il se fut endormi je la vis qui se balançait à côté de lui et sanglotait doucement. Arthur le vit, lui aussi, et se mit à pleurer, puis s'éloigna pour cacher sa misère.

L'aube nous remit sur la route, et notre route nous conduisit dans un charmant paysage baigné de soleil sous un ciel sans nuages. C'était la Dumnonie pour laquelle Arthur s'était battu : une terre riche et fertile, que les Dieux avaient voulue si belle. Les villages avaient d'épaisses toitures de chaume et de grands vergers, mais trop nombreuses étaient les chaumières brûlées ou aux murs défigurés par la marque du poisson. Je remarquai pourtant que les chrétiens n'insultaient pas Arthur comme ils l'auraient sans doute fait naguère, et j'en conclus que la fièvre qui s'était abattue sur le pays commençait déjà à retomber. Entre les villages, la route serpentait entre les ronces aux fleurs roses et les prairies parsemées de trèfles, de boutons d'or, de pâquerettes et de coquelicots. Les roitelets des saules et les bruants jaunes, les derniers oiseaux à faire leur nid, volaient avec des brins de paille dans le bec, tandis que plus haut, au-dessus de quelques chênes, je crus voir un faucon prendre son vol. Puis je m'aperçus que ce n'était pas un faucon, mais un jeune coucou qui volait pour la première fois. Un bon augure ! me dis-je. Car Lancelot, comme le jeune coucou, n'avait que l'apparence d'un faucon. En vérité, il n'était qu'un usurpateur.

Nous nous arrê tâmes à une petite lieue de Caer Cadarn, dans un petit monastère bâti près d'une source sacrée qui jaillissait en bouillonnant d'une chênaie. Où s'élevait jadis un sanctuaire druidique, c'était le Dieu des chrétiens qui gardait maintenant les eaux, mais le Dieu ne pouvait résister à mes lanciers qui, sur les ordres d'Arthur, enfoncèrent la porte et mirent la main sur une douzaine de robes de bure. L'évêque du monastère refusa de prendre la somme qu'on lui offrit et se contenta de maudire Arthur. Désormais incapable de dominer sa colère, Arthur frappa l'évêque. Nous le laissâmes en sang

dans la source sacrée pour reprendre notre marche vers l'ouest. L'évêque se nommait Carannog et il est saint aujourd'hui. Arthur, me dis-je parfois, a fait plus de saints que Dieu.

On arriva à Caer Cadarn par Penn Hill, mais notre troupe s'arrêta sous la crête de la colline, avant d'être visible depuis ses remparts. Arthur désigna une douzaine de lanciers et leur ordonna de se tonsurer à la manière des chrétiens puis d'enfiler les robes de moines. C'est Nimue qui fit la coupe avant de fourrer tous les cheveux dans un sac pour les mettre en sécurité. Je me portai volontaire pour être parmi les douze, mais Arthur refusa. Ceux qui se présenteraient aux portes du Caer ne devaient pas avoir un visage connu.

Issa se prêta au couteau et, quand il eut le crâne rasé, il m'adressa un large sourire : « Ai-je l'air d'un chrétien, Seigneur ? »

— Tu ressembles à ton père. Chauve et affreux. »

Les douze hommes cachèrent une épée sous leur robe, mais il n'était pas question pour eux d'emporter leur lance. On dégagea donc la pointe des lances de leur hampe : les bâtons leur serviraient d'armes. Leurs fronts rasés étaient plus pâles que leur visage, mais avec le capuchon rabattu sur la tête ils passeraient pour des moines. « Allez-y », leur dit Arthur.

Caer Cadarn n'avait pas de réelle valeur militaire. Mais, en tant que symbole de la royauté de Dumnonie, il était d'une valeur inestimable. Ne serait-ce que pour cette raison, nous savions que la forteresse serait bien gardée, et qu'il faudrait beaucoup de chance et de vaillance à nos douze faux moines pour amener la garnison à ouvrir les portes. Nimue les bénit. Ils grimpèrent jusqu'à la crête avant de disparaître sur l'autre flanc. Peut-être est-ce parce que nous portions le Chaudron ou qu'Arthur a toujours eu de la chance dans la guerre, mais notre stratagème réussit. Postés au sommet de la colline, sur l'herbe chaude, Arthur et moi regardâmes Issa et ses hommes glisser et dévaler le flanc ouest escarpé de Pen Hill, traverser les grands pâturages, puis escalader le sentier raide qui menait à la porte est de Caer Cadarn. Issa et ses hommes tuèrent les sentinelles et s'emparèrent des lances et des boucliers des morts afin de

défendre leur précieuse porte. Encore une ruse que les chrétiens ne devaient jamais pardonner à Arthur.

Dès qu'il vit que la porte était prise, Arthur sauta sur le dos de sa jument. « En avant ! » cria-t-il, et ses vingt cavaliers lancèrent leurs bêtes sur la crête et dévalèrent la pente herbeuse à sa suite. Dix hommes le suivirent jusqu'au fort proprement dit, tandis que les dix autres galopèrent autour du pied de la colline pour couper la retraite à une éventuelle garnison.

Le reste de la troupe suivit. Chargé de Guenièvre, Lanval se trouvait ralenti, mais mes hommes descendirent la pente escarpée en trombe pour escalader aussitôt le chemin caillouteux où attendaient Arthur et Issa. Une fois la porte tombée, la garnison n'avait pas opposé la moindre résistance. Il y avait là cinquante lanciers, pour la plupart des vétérans estropiés ou des novices, mais c'était encore plus qu'assez pour tenir les murs contre notre modeste force. Une poignée tenta de s'échapper. Nos cavaliers les rattrapèrent sans mal pour les reconduire dans la place, où Issa et moi avons rejoint la porte ouest pour abattre l'étendard de Lancelot et le remplacer par l'ours d'Arthur. Nimue brûla les cheveux coupés, puis cracha sur les moines terrifiés qui s'étaient installés sur le Caer pour y superviser la construction de la grande église de Sansum.

Beaucoup plus intraitables que les lanciers de la garnison, ces moines avaient déjà creusé les fondations de l'église pour y placer les rochers du cercle de pierres qui se trouvait au sommet du Caer. Ils avaient abattu la moitié des murs de la salle de banquet et, avec le bois, avaient commencé à élever les murs d'une église en forme de croix. « Ça brûlera bien », fit Issa d'un air guilleret tout en passant la main sur sa nouvelle tonsure.

Faute de pouvoir utiliser la salle, Guenièvre et son fils héritèrent de la plus grande cabane du Caer. Elle abritait une famille de lanciers, que l'on pria de sortir pour y installer Guenièvre. Elle regarda la paille et les toiles d'araignées dans les combles et frissonna. Lanval posta un lancier à la porte, puis observa l'un des cavaliers d'Arthur qui empoignait le commandant de l'garnison : l'un de ceux qui avaient tenté de fuir.

Le commandant vaincu n'était autre que Loholt, l'un des jumeaux d'Arthur qui avaient empoisonné la vie de leur mère et en avaient toujours voulu à leur père. Loholt, qui avait maintenant trouvé son seigneur en la personne de Lancelot, se laissa traîner par les cheveux aux pieds de son père.

Loholt s'agenouilla. Arthur le fixa un bon moment, puis se retourna et s'en alla. « Père ! » cria Loholt, mais Arthur ne voulut rien entendre.

Il se dirigea vers la rangée des prisonniers. Il reconnut quelques hommes qui l'avaient servi autrefois, tandis que d'autres venaient de l'ancien royaume belge de Lancelot. Ces hommes, dix-neuf au total, furent conduits jusqu'à l'église en chantier et mis à mort. Le châtiment était rude, mais Arthur n'était pas d'humeur à se laisser apitoyer par des envahisseurs. Il ordonna à ses hommes de les tuer, et ils s'exécutèrent. Les moines protestèrent, les femmes et les enfants des prisonniers hurlèrent. Puis j'ordonnai qu'on les conduisît à la porte est et qu'on les chassât.

Restaient trente et un prisonniers, tous dumnoniens. Arthur parcourut leurs rangs et désigna six hommes : le cinquième, le dixième, le quinzième, le vingtième, le vingt-cinquième et le trentième. « Tue-les », m'ordonna-t-il froidement. Je conduisis les six hommes à l'église et ajoutai leurs cadavres au monceau ensanglanté. Les autres captifs s'agenouillèrent et, l'un après l'autre, baisèrent l'épée d'Arthur afin de renouveler leur serment. Mais, avant de porter la lame à leurs lèvres, on les obligea à s'agenouiller devant Nimue qui leur marqua le front avec une pointe de lance chauffée à blanc. Tous portaient ainsi la marque des guerriers qui s'étaient rebellés contre leur seigneur. La brûlure les promettait désormais à une mort certaine au moindre faux pas. Tant que leur front les brûlerait, ils feraient des alliés douteux, mais Arthur n'en était pas moins à la tête d'une petite armée de plus de quatre-vingts hommes.

Loholt attendait à genoux. Il était encore jeune et avait le teint frais. Arthur l'empoigna par sa maigre barbe pour le traîner vers la Pierre royale, la seule qui restât de l'ancien cercle. Il jeta son fils à terre à côté de la pierre : « Où est ton frère ?

— Avec Lancelot, Seigneur. »

Loholt tremblait, terrorisé par l'odeur de la peau brûlée.

« C'est-à-dire ? »

— Ils sont allés dans le nord, Seigneur, fit Loholt en levant les yeux vers son père.

— Alors tu peux les rejoindre, fit Arthur, et le visage de Loholt laissa paraître son immense soulagement d'être encore en vie. Mais dis-moi d'abord simplement, demanda-t-il d'une voix glacée, pourquoi as-tu porté la main contre ton père ?

— Ils ont dit que vous étiez mort, Seigneur.

— Et qu'as-tu fait, fils, pour venger ma mort ? »

Arthur attendit une réponse, mais Loholt n'en avait aucune.

« Et quand tu as su que j'étais vivant, reprit Arthur, pourquoi avoir continué à s'opposer à moi ? »

Loholt leva les yeux vers le visage implacable de son père et trouva en lui le courage de répondre : « Vous n'avez jamais été un père pour nous ! » fit-il avec aigreur.

Un spasme déforma le visage d'Arthur et je crus qu'il allait céder à une terrible explosion de colère, mais quand il ouvrit la bouche, sa voix était étrangement calme : « Mets la main droite sur la pierre », ordonna-t-il à son fils.

Loholt crut que c'était pour prêter serment et posa docilement la main au centre de la Pierre royale. Arthur tira Excalibur. Loholt comprit l'intention de son père et retira la main : « Non ! cria-t-il. Par pitié, non ! »

— Retiens-la, Derfel », fit Arthur.

Loholt se débattit, mais il n'était pas de force à résister. Je le giflai pour le soumettre, puis découvris son bras droit jusqu'au coude et le posai à plat sur la pierre, où je le maintins fermement tandis qu'Arthur brandissait sa lame. Loholt criait : « Non, père. Par pitié ! »

Mais Arthur était sans pitié ce jour-là. Et il le demeura longtemps encore : « Tu as levé la main contre ton père, Loholt, et pour cela tu perds et le père et la main. Je te renie. » Et sur cette redoutable malédiction, il abattit son épée : un jet de sang gicla à travers la pierre tandis que Loholt faisait un bond en arrière. Il poussa un cri perçant en saisissant son moignon sanglant et en apercevant sa main tranchée, puis il gémit de

douleur. « Bande-le, ordonna Arthur à Nimue. Puis le petit imbécile pourra filer. » Sur ce, il s'éloigna.

D'un coup de pied, je fis tomber de la pierre la main coupée avec ses deux pathétiques anneaux de guerrier. Arthur avait laissé tomber Excalibur sur l'herbe. Je ramassai l'épée et la déposai avec respect sur la mare de sang. Voilà qui était dans l'ordre des choses : la bonne épée sur la bonne pierre. Il avait fallu tant d'années pour en arriver là.

« Maintenant, nous attendons, conclut Arthur d'un air sinistre. Laissons le salaud venir à nous. »

Il était encore incapable de prononcer le nom de Lancelot.

*

Lancelot arriva deux jours plus tard.

Nous ne le savions pas encore, mais sa rébellion s'effondrait. Renforcé par les deux premiers contingents de lanciers du Powys, Sagramor avait isolé les hommes de Cerdic à Corinium, et le Saxon ne lui échappa qu'au prix d'une marche de nuit à pas forcés, et encore la vengeance de Sagramor lui coûta-t-elle plus de cinquante hommes. La frontière de Cerdic était toujours beaucoup plus à l'ouest qu'autrefois, mais la nouvelle qu'Arthur était en vie et avait repris Caer Cadarn et la menace de la haine implacable du Numide suffirent à persuader le Saxon d'abandonner son allié Lancelot. Il se rabattit sur sa nouvelle frontière et envoya des hommes prendre ce qu'ils pouvaient des terres belges de Lancelot. Au moins Cerdic avait-il profité de la rébellion.

Lancelot se rendit à Caer Cadarn avec son armée. Le noyau dur de cette armée se composait de sa garde saxonne et de deux cents guerriers belges, renforcés par des centaines de recrues chrétiennes, convaincus de faire l'œuvre de Dieu en servant Lancelot. Mais le fait qu'Arthur eût repris le Caer et les attaques de Morfans et de Galahad au sud de Glevum semèrent la confusion dans leurs rangs et les démoralisèrent. Les chrétiens se mirent à désertier, même s'ils étaient encore au moins deux cents derrière Lancelot lorsque celui-ci arriva entre chien et loup, deux jours après que nous avions repris la colline royale.

Si seulement il osait attaquer Arthur, il conservait une chance de garder son royaume, mais il hésita et, à l'aube, Arthur m'envoya auprès de lui avec un message. Je portais mon bouclier renversé et avais noué quelques feuilles de chêne à la pointe de ma lance pour bien montrer que je venais parlementer, non me battre. Un chef belge vint à ma rencontre et jura de respecter la trêve avant de me conduire au palais de Lindinis où Lancelot s'était installé. J'attendis dans la cour extérieure, sous le regard de lanciers moroses, tandis que Lancelot n'arrivait pas à décider s'il devait ou non me recevoir.

J'attendis plus d'une heure, mais enfin Lancelot parut. Il avait passé son armure d'écailles émaillées de blanc, portant son casque doré sous un bras et son épée au crucifix à la hanche. Amhar et Loholt, avec ses bandages, se tenaient derrière lui, encadré par sa garde saxonne et une douzaine de chefs. Bors, son champion, se tenait à côté de lui. Il se dégageait de tous des relents de défaite. L'odeur leur collait à la peau comme à de la viande pourrie. Lancelot aurait pu nous isoler dans le Caer, se retourner contre Morfans et Galahad, puis revenir nous affamer, mais il avait perdu tout courage. Il voulait juste survivre. Sansum, observai-je avec une ironie désabusée, avait disparu de la circulation. Le Seigneur des Souris savait quand faire profil bas.

« Nous nous retrouvons, Seigneur Derfel. » C'est Bors qui me salua, au nom de son maître.

Je fis comme s'il n'était pas là. « Lancelot, dis-je en m'adressant directement au roi tout en lui refusant l'honneur de son rang, mon seigneur Arthur fera montre d'indulgence envers vos hommes à une condition. »

Je parlai d'une voix forte afin que tous les lanciers présents dans la cour pussent m'entendre. La plupart portaient le pygargue de Lancelot sur leurs boucliers, mais certains avaient peint des croix ou encore les courbes jumelles du poisson.

« La condition de sa clémence, c'est que vous affrontiez notre champion, d'homme à homme, épée contre épée. Si vous vivez, vous pourrez aller librement, et vos hommes avec vous. Si vous mourez, vos hommes resteront libres. Même si vous choisissez de ne pas vous battre, vos hommes seront

pardonnés : tous, sauf ceux qui avaient prêté serment à notre seigneur roi Mordred. Ils mourront. »

L'offre était subtile. Si Lancelot se battait, il sauvait la vie des hommes qui avaient changé de camp pour se rallier à lui. S'il se dérobaît, il les condamnait à la mort au risque de compromettre sa précieuse réputation.

Lancelot jeta un coup d'œil à Bors, puis se retourna vers moi. Mon mépris était sans borne à cet instant. Il aurait dû nous combattre, plutôt que de traîner les pieds dans la cour extérieure de Lindinis, mais l'audace d'Arthur l'avait médusé. Il ne savait pas de combien d'hommes nous disposions : il ne pouvait voir que les remparts du Caer hérissés de lances, ce qui avait suffi à lui ôter toute velléité de se battre. Il se pencha vers son cousin pour échanger quelques mots puis se retourna vers moi dans un demi-sourire fugitif : « Mon champion, Bors, accepte le défi d'Arthur.

— C'est à vous que s'adresse cette offre, répondis-je, non à l'homme chargé de ligoter et d'égorger votre verrat apprivoisé. »

Bors grogna et tira à demi son épée, mais le chef belge qui s'était porté garant de ma sécurité s'interposa avec une lance et Bors se radoucît.

« Et le champion d'Arthur, demanda Lancelot, serait-ce Arthur lui-même ?

— Non, fis-je en souriant. J'ai sollicité cet honneur et je l'ai obtenu. Je l'ai demandé pour laver l'affront fait à Ceinwyn. Vous vouliez la conduire nue jusqu'à Ynys Wydryn, mais c'est moi qui traînerai votre cadavre nu à travers la Dumnonie. Et pour ce qui est de ma fille, sa mort est déjà vengée. Vos druides sont morts et gisent sur leur flanc gauche, Lancelot. Leurs corps n'ont pas été brûlés et leurs âmes errent. »

Lancelot cracha à mes pieds : « Dis à Arthur que je lui ferai porter ma réponse à midi. »

Il se retourna.

« Et avez-vous un message pour Guenièvre ? » lui demandai-je. La question le fit se retourner. « Votre maîtresse est sur le Caer, repris-je. Voulez-vous savoir ce qu'il adviendra d'elle ? Arthur m'a informé de son destin. »

Il me considéra avec dégoût, cracha à nouveau, puis se retira. J'en fis autant.

Je retournai au Caer et trouvai Arthur sur le rempart, au-dessus de la porte ouest, où, de longues années plus tôt, il m'avait entretenu du devoir du soldat. Ce devoir, m'avait-il expliqué, était de livrer des batailles pour ceux qui ne pouvaient se battre. Tel était son credo et, tout au long de ces années, il s'était battu pour le petit Mordred. Et maintenant, enfin, il se battait pour lui. Ce faisant, il perdit tout ce à quoi il tenait le plus. Je lui donnai la réponse de Lancelot. Il hocha la tête, ne dit mot, et me fit signe de me retirer.

Plus tard, dans la matinée, Guenièvre envoya Gwydre me chercher. L'enfant grimpa sur les remparts où je me tenais avec mes hommes et tira sur mon manteau.

« Oncle Derfel ? fit-il en levant sur moi son regard triste. Maman te demande. »

Il s'exprima craintivement, les yeux inondés de larmes.

Je jetai un coup d'œil vers Arthur, mais il ne s'intéressait pas à nous. Je descendis les marches et accompagnai donc Gwydre jusqu'à la cabane du lancier. Blessée dans son orgueil, Guenièvre avait dû être mortifiée de devoir s'adresser à moi, mais elle désirait faire passer un message à Arthur et elle savait bien que personne ici n'était plus proche de lui que je ne l'étais. Je me courbai pour franchir la porte. Elle se leva. Je m'inclinai devant elle, puis attendis tandis qu'elle priait son fils d'aller parler avec son père.

La cabane était juste assez grande pour lui permettre de se tenir debout. Elle avait les traits tirés, un air presque hagard, mais la tristesse lui donnait une beauté lumineuse dont son orgueil habituel la privait.

« Nimue me dit que tu as vu Lancelot, fit-elle d'une voix si basse que je dus me pencher pour saisir ses paroles.

— En effet, Dame. »

Sans qu'elle s'en rendît compte, sa main droite jouait avec les plis de sa robe.

« Avait-il un message ?

— Aucun, Dame. »

Elle me considéra de ses immenses yeux verts : « Je t'en prie, Derfel, fit-elle à voix basse.

— Je l'ai invité à parler, Dame. Il n'a rien dit. »

Elle s'affala sur un banc de fortune. Elle marqua un temps de silence tandis que j'observais une araignée descendre du chaume au bout de son fil pour se rapprocher de plus en plus près de sa chevelure. J'étais paralysé, me demandant si je devais l'écarter ou la laisser faire. « Que lui as-tu dit ? reprit-elle.

— J'ai proposé de me battre contre lui, Dame, d'homme à homme, Hywelbane contre la lame du Christ. Puis je lui ai promis de traîner son corps nu à travers la Dumnonie. »

Elle eut un brusque mouvement de tête.

« Se battre, fit-elle avec colère. C'est tout ce que vous savez faire ! Brutes ! »

L'espace de quelques secondes, elle ferma les yeux.

« Je regrette, Seigneur Derfel, reprit-elle humblement, je ne devrais pas t'insulter quand j'ai besoin de toi pour demander une faveur au seigneur Arthur. »

Elle leva les yeux et je vis qu'elle était tout aussi brisée qu'Arthur lui-même. « Le feras-tu ? me supplia-t-elle.

— Quelle faveur, Dame ?

— Demande-lui de me laisser filer, Derfel. Dis-lui que j'irai outre-mer. Dis-lui qu'il peut garder notre fils, et qu'il est notre fils, et que je m'en irai, et que jamais plus il ne me reverra ni n'entendra parler de moi.

— Je vais le lui demander, Dame. »

Elle perçut le doute dans ma voix et me considéra tristement. L'araignée avait disparu dans sa crinière rousse.

« Tu crois qu'il refusera ? demanda-t-elle d'une petite voix effarouchée.

— Dame, répondis-je, il vous aime. Il vous aime tant que je vois mal comment il vous laisserait partir. »

Une larme perla au coin de son œil, puis roula sur sa joue.

« Mais alors que va-t-il faire de moi ? demanda-t-elle sans obtenir de réponse. Que va-t-il faire, Derfel ? demanda une nouvelle fois Guenièvre qui avait retrouvé un peu de son énergie d'antan. Dis-le-moi !

— Dame, fis-je, accablé, il vous placera quelque part en sécurité et vous y confinera sous bonne garde. »

Et tous les jours, me dis-je, il penserait à elle, toutes les nuits elle viendrait le visiter dans ses rêves, et à chaque aube, se retournant dans son lit, elle serait partie.

« Vous serez bien traitée, Dame, fis-je d'un ton doux qui se voulait rassurant.

— Non ! » gémit-elle.

Elle aurait pu envisager la mort, mais cette promesse d'emprisonnement lui paraissait pire encore : « Dis-lui de me laisser partir, Derfel. Dis-lui juste de me laisser partir !

— Je vais le faire, promis-je, mais je ne crois pas qu'il y consentira. Je ne crois pas qu'il puisse. »

La tête entre les mains, elle pleurait maintenant toutes les larmes de son corps. J'attendis, mais elle n'ajouta rien de plus et je me retirai. Gwydre avait trouvé la compagnie de son père trop lugubre et voulait retourner auprès de sa mère, mais je l'emmenai avec moi pour qu'il m'aide à nettoyer et à aiguiser Excalibur. Le pauvre Gwydre était effrayé. Il ne comprenait pas bien ce qui s'était passé, et ni Guenièvre ni Arthur n'étaient en mesure de le lui expliquer.

« Ta mère est très malade, lui dis-je, et tu sais que les gens malades ont parfois besoin de rester seuls. Peut-être vas-tu venir partager la vie de Morwenna et de Seren, fis-je en souriant.

— Je peux ?

— Je crois que ton père et ta mère seront d'accord. Et j'en serais bien content. Attention, ne récurve pas l'épée ! Aiguise-la. De longs coups tout en douceur, comme ça ! »

À midi, je rejoignis la porte ouest pour attendre le messenger de Lancelot. Mais personne ne vint. Personne. L'armée de Lancelot se défaisait comme le sable d'une pierre sous la pluie. Quelques-uns s'en allèrent dans le sud. Lancelot les y suivit, les ailes de cygne de son casque étincelant au soleil tandis qu'il s'éloignait. Mais la plupart des hommes se rassemblèrent sur la prairie, au pied du Caer. Ils déposèrent leurs lances, leurs boucliers et leurs épées, puis s'agenouillèrent dans l'herbe pour implorer la miséricorde d'Arthur.

« Vous avez gagné, Seigneur.

— Oui, Derfel, on le dirait », fit-il, toujours assis.

Sa nouvelle barbe, si étrangement grise, le faisait paraître plus âgé. Non pas affaibli, mais plus vieux et plus rude. Ça lui allait bien. Au-dessus de sa tête, la bannière à l'ours flottait dans le vent. Je m'assis à côté de lui :

« La princesse Guenièvre, dis-je, observant l'armée ennemie déposer ses armes et s'agenouiller au-dessous de nous, m'a prié de vous demander une faveur. »

Il ne dit mot. Il ne tourna même pas les yeux vers moi.

« Elle veut...

— ... s'en aller.

— Oui, Seigneur.

— Avec son pygargue, fit-il, amer.

— Ce n'est pas ce qu'elle a dit, Seigneur.

— Où pourrait-elle aller ? demanda-t-il avant de me fixer d'un œil froid : A-t-il demandé de ses nouvelles ?

— Non, Seigneur. Il n'a rien dit. »

Arthur s'esclaffa, mais c'était un rire cruel : « Pauvre Guenièvre, pauvre, pauvre Guenièvre. Il ne l'aime pas, n'est-ce pas ? Pour lui, elle n'a jamais été qu'une femme-objet, un autre miroir où contempler sa beauté. Cela doit la blesser, Derfel, cela doit la blesser.

— Elle vous implore de lui rendre sa liberté, insistai-je, comme je lui avais promis de le faire. Elle vous laissera Gwydre, elle partira...

— Elle ne saurait mettre aucune condition, trancha Arthur avec colère. Aucune.

— Non, Seigneur. »

J'avais fait de mon mieux, sans rien obtenir.

« Elle restera en Dumnonie, décréta Arthur.

— Oui, Seigneur.

— Et toi aussi, tu resteras, m'ordonna-t-il d'une voix rauque. Mordred pourrait bien te libérer de son serment, pas moi. Tu es mon homme, Derfel, tu es mon conseiller et tu resteras ici avec moi. À compter de ce jour, tu es mon champion. »

Je tournai le regard vers l'épée étincelante et bien aiguisée qui reposait sur la Pierre royale : « Suis-je encore le champion d'un roi, Seigneur ?

— Nous avons déjà un roi, et je ne briserai pas ce serment. Mais c'est moi qui régnerai sur ce pays. Moi et personne d'autre, Derfel. »

Je songeai à Pontes, au pont par lequel nous avons traversé le fleuve avant de combattre Aelle : « Si vous n'êtes pas notre roi, Seigneur, vous serez notre empereur. Le Seigneur des Rois. »

Il sourit. Le premier sourire qu'il me fût donné de voir sur son visage depuis que Nimue avait écarté le rideau noir dans le Palais marin. Un sourire pâle, mais quand même... Il ne refusa pas non plus mon titre. L'empereur Arthur, le Seigneur des Rois.

Lancelot était parti et son ancienne armée était maintenant agenouillée devant nous, terrorisée. Les bannières de ses hommes étaient en berne, leurs lances à terre et leurs boucliers posés à plat. La folie avait balayé la Dumnonie comme un ouragan, mais elle était passée. Arthur avait gagné et, sous le soleil haut de l'été, toute une armée à genoux implorait sa miséricorde. Comme Guenièvre en avait rêvé jadis : la Dumnonie aux pieds d'Arthur, son épée reposant sur la Pierre royale, mais il était trop tard maintenant. Trop tard pour elle.

Mais pour nous, qui avons respecté nos serments, c'était ce que nous avons toujours voulu. Car aujourd'hui, en toutes choses, sinon en titre, Arthur était roi.

NOTE DE L'AUTEUR

Les histoires de Chaudron sont courantes dans les contes et légendes celtiques, et cette quête était de nature à conduire des bandes de guerriers dans des lieux sombres et dangereux. Cúchulain, le grand héros irlandais, aurait ainsi dérobé un Chaudron magique dans une puissante forteresse, et l'on retrouve des thèmes similaires dans la mythologie galloise. S'il est impossible aujourd'hui de démêler la source de ces mythes, on peut affirmer avec certitude que les contes populaires du Moyen Âge sur la quête du Sacré Graal ne sont qu'une reprise christianisée de mythes du Chaudron beaucoup plus anciens. L'une de ces légendes concerne le Chaudron de Clyddno Eiddyn, l'un des Treize Trésors de la Bretagne. Si ceux-ci avaient disparu des versions « modernes » de la saga arthurienne, ils étaient bel et bien présents dans les temps plus reculés. La liste de ces trésors varie d'une source à l'autre : j'en ai dressé un échantillon assez représentatif, même si l'explication qu'en donne Nimue est pure invention de ma part.

Les Chaudrons et les trésors magiques sont la preuve que nous sommes en territoire païen. Du coup, il paraît étrange que les récits arthuriens ultérieurs soient si fortement christianisés. Arthur était-il l'« ennemi de Dieu » ? Certains récits anciens laissent penser que l'Église celtique était hostile à Arthur. Ainsi, dans la *Vie de saint Padarn*, il est écrit qu'Arthur aurait volé la tunique rouge du saint et n'aurait consenti à la restituer qu'après que le saint l'eut enterré jusqu'au cou. De même Arthur aurait-il dérobé l'autel de saint Carannog pour en faire sa table de repas. En fait, dans maintes vies de saints, Arthur est dépeint sous les traits d'un tyran dont seules peuvent venir à bout la piété ou les prières du saint homme. Saint Cadoc fut de

toute évidence l'un de ses adversaires les plus fameux, qui triompha d'Arthur à maintes reprises. Dans un épisode déplaisant, Arthur, interrompu au cours d'une partie de dés par des amants en fuite, aurait tenté de violer la fille. Voleur, menteur et violeur, cet Arthur n'a rien à voir avec l'Arthur de la légende moderne. Mais les histoires suggèrent qu'il s'était attiré la vive hostilité de l'Église, et l'explication la plus simple est qu'Arthur était païen.

On ne saurait en avoir la certitude, pas plus que nous ne pouvons savoir quel genre de païen il était. Le druidisme, la religion bretonne autochtone, avait tellement souffert de quatre siècles de domination romaine qu'elle n'était plus qu'une coquille vide à la fin du ^v^e siècle, alors même qu'elle persistait sans doute dans les zones rurales. Pour le druidisme, le « coup fatal » fut porté en l'an 60 de notre ère, année noire qui vit les Romains prendre d'assaut Ynys Mon (Anglesey) et détruire le centre de leur culte. Llyn Cerrig Bach, le Lac des Petites Pierres, a bel et bien existé, et l'archéologie a montré que c'était sans doute un haut lieu des rituels druidiques, mais le lac et ses environs ont malheureusement été effacés au cours de la Seconde Guerre mondiale avec l'extension du terrain d'aviation de la vallée.

Les religions rivales du druidisme ont toutes été introduites par les Romains. Et, pour un temps, le culte de Mithra a réellement menacé le christianisme, tandis que l'on continuait également à adorer d'autres dieux, tels Mercure et Isis. Mais le christianisme fut de loin l'importation qui réussit le mieux. Il avait même balayé l'Irlande, propagé par Patrick (Padraig), chrétien breton qui, dit-on, se serait servi du trèfle à trois feuilles pour faire comprendre la doctrine de la Trinité. Les Saxons extirpèrent la foi chrétienne des régions de Bretagne dont ils s'emparèrent, et les Anglais durent attendre encore une centaine d'années pour voir saint Augustin de Canterbury réintroduire leur foi au pays du Llŷgyr (l'actuelle Angleterre). Ce christianisme augustinien était différent des formes celtiques antérieures : on y célébrait Pâques un autre jour et les chrétiens délaissèrent l'ancienne tonsure druidique (le front rasé) pour celle, aujourd'hui mieux connue, des moines chrétiens.

Comme dans *Le Roi de l'hiver*, j'ai délibérément introduit quelques anachronismes. Les légendes arthuriennes sont d'une redoutable complexité, essentiellement parce qu'elles mêlent toutes sortes d'histoires, dont beaucoup, comme la légende de Tristan et Iseult, étaient à l'origine des histoires indépendantes qui n'ont été que progressivement intégrées à la saga. J'ai pensé un temps en éliminer tous les ajouts ultérieurs, mais cela m'eût privé, entre autres choses, de Merlin et de Lancelot. Et j'ai donc laissé le romanesque triompher du pédantisme. L'introduction du nom même de Camelot, je l'avoue, est une absurdité historique totale, car il n'est apparu qu'au XII^e siècle. Jamais Derfel n'aurait pu l'entendre.

Certains personnages, tels Derfel, Ceinwyn, Culhwch, Gwenhwyfach, Gwydre, Amhar, Loholt, Dinas et Lavaine, ont progressivement disparu de la légende au fil des siècles pour laisser place à de nouveaux personnages comme Lancelot. D'autres noms ont changé au fil des ans : Nimue est devenue Vivien, Cei s'est transformée en Kay et Peredur a donné Perceval. Les tout premiers noms sont gallois et sont parfois difficiles. Mais, à l'exception d'Excalibur (Caledfwlch) et de Guenièvre (Gwenhwyfar), je les ai généralement conservés parce qu'ils rendent mieux l'atmosphère de la Bretagne au V^e siècle. Les légendes arthuriennes sont d'origine galloise et Arthur est un ancêtre des Gallois. Quant à ses ennemis, comme Cerdic et Aelle, ils appartenaient aux peuples connus par la suite sous le nom d'« Anglais ». Il m'a semblé juste de souligner l'origine galloise de ces récits. Loin de moi l'idée de donner la trilogie du Seigneur de la guerre pour une relation exacte de ces années : on ne trouvera ici qu'une variation sur une saga fantastique et embrouillée, héritage d'un âge barbare, qui continue de nous captiver par sa richesse héroïque, romanesque et tragique.

Table

PERSONNAGES	5
NOMS DE LIEUX	8
PREMIÈRE PARTIE LA ROUTE DE TÉNÈBRE	10
DEUXIÈME PARTIE LA GUERRE AVORTÉE.....	142
TROISIÈME PARTIE CAMELOT.....	256
QUATRIÈME PARTIE LES MYSTÈRES D'ISIS	356
NOTE DE L'AUTEUR.....	499